

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

OU

VIE DES SAINTS

ET DES HOMMES ET FEMMES ILLUSTRÉS

DES ORDRES DE SAINT FRANÇOIS

SOUS LA DIRECTION DE M^{SR} PAUL GUÉRIN

CONTINUATEUR DE LA VIE DES SAINTS DU P. GIRY (PETITS HOLLANDISTES)

TOME QUATRIÈME

MOIS D'AVRIL

BAR-LE-DUC

LOUIS GUÉRIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

—
1872

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2014.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LE PALMIER SÉRAPHIQUE



TOME QUATRIÈME

Tous droits réservés.

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

PREMIER JOUR D'AVRIL

LES BIENHEUREUX THOMAS, JACQUES, PIERRE ET DÉMÉTRIUS

MARTYRS DANS LES INDES ORIENTALES

1322. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe V, le Long.

SOMMAIRE : Son ardeur à défendre l'ancienne règle. — Persécutions qu'il endure de la part des religieux, ses frères. — Ses missions et ses nombreux voyages en Orient. — Son martyre.

Le bienheureux Thomas, natif de Tolentino, en Italie, avait eu déjà beaucoup à souffrir dans l'Ordre, avant son martyre. De son temps on avait répandu le bruit que le pape Grégoire X se proposait d'apporter quelques changements à la règle des Frères Mineurs, touchant la stricte pauvreté dont ils faisaient profession. Quelques-uns jugeaient que le pape pouvait le faire, en vertu de sa souveraine puissance ; d'autres, au contraire, soutenaient que le pape même ne pouvait rien changer à une règle révélée de Dieu, approuvée par ses prédécesseurs et confirmée par la vie des Apôtres. Thomas était de ce dernier sentiment. Il le défendit avec feu, ainsi que deux autres Pères, Raymond et Pierre de Macerata. Séquestré pour

cela en 1275, il fut délivré un an après, lorsqu'il fut devenu plus docile et animé d'un zèle plus tolérant et moins emporté.

Mais, bientôt la vue des abus qui s'introduisaient dans l'Ordre à la faveur de ce laxisme lui causa une telle douleur qu'il ne put s'empêcher de recommencer la controverse, secondé par les mêmes que nous venons déjà de nommer. Cette fois il fut condamné, lui et les plus zélés défenseurs de son opinion, à une incarcération perpétuelle (1289).

Heureusement, Raymond Gaufredi fut élevé l'année suivante à la dignité de général. Celui-ci n'eut rien tant à cœur que d'apaiser les troubles qui divisaient l'Ordre. Il rechercha donc les causes qui avaient fait jeter dans les fers de si saints religieux : comme on ne pouvait lui en indiquer aucune, sinon qu'ils étaient animés d'un zèle exagéré et superstitieux pour l'observance de la pauvreté : « Plût à Dieu », dit-il, « que moi-même et tous les autres religieux de l'Ordre, nous n'eussions pas d'autres fautes à nous reprocher ! » Il fit donc venir ces pieux personnages, les reçut à bras ouverts et les combla de paroles de félicitation et d'encouragement. Cependant, pour ne pas les laisser en butte aux persécutions de ceux qui préféraient une vie plus commode et plus douce aux salutaires rigueurs de la règle primitive, il les envoya avec d'autres, animés du même esprit qu'eux, auprès du roi d'Arménie qui lui demandait des religieux pour instruire les peuples qui chaque jour embrassaient la foi. La persécution toutefois sut les atteindre jusque-là. Un de leurs anciens adversaires, Paul de la Marche, alors en Syrie, les calomnia auprès du roi qui les fit venir et les

somma d'exhiber les lettres d'obédience de leurs supérieurs. A la vue des lettres du général de l'Ordre, où les pieux missionnaires étaient loués et recommandés selon leur mérite, le roi, sentant son estime redoubler pour eux, les rassura et les combla désormais des marques de sa bienveillance.

En 1292, une nombreuse armée de Sarrasins envahit le royaume d'Arménie. Incapable de résister, le roi d'Arménie voulut intéresser à son sort les rois d'Occident, et il chargea Thomas et Marc de Monte-Lapo d'une mission auprès du pape et des rois de France et d'Angleterre.

Le pape Nicolas IV, qui avait été général de l'Ordre Séraphique, faisait alors prêcher partout la croisade contre les Sarrasins. Il donna des lettres de recommandation aux envoyés pour les deux rois de France et d'Angleterre. Les députés arrivèrent à Paris pendant qu'un chapitre général s'y tenait sous la présidence de Raymond, général de l'Ordre, qui fut heureux de les voir et leur témoigna beaucoup d'affection.

Cette mission accomplie, le bienheureux Thomas retourna en Arménie avec ses compagnons, et parcourut tout ce grand pays pour consoler et secourir les chrétiens opprimés. Il revint en Italie en 1302, et conjointement avec le bienheureux Conrad d'Offida, il demanda au général Jean de Muro la permission d'aller prêcher l'Évangile aux païens des contrées orientales, avec douze compagnons, alléguant qu'il y avait là une abondante moisson toute prête à recueillir et qui n'attendait que des ouvriers. Le général leur permit de partir avec douze compagnons de leur choix. Ils se rendirent dans

la Tartarie où, en quelques années de prédications, ils opérèrent des conversions nombreuses. Enfin ils parvinrent jusqu'à Cambalech, ville capitale et résidence du khan des Tartares. Il s'y rencontra un travailleur infatigable de la vigne du Seigneur, le Père Jean de Montecorvino, dont nous avons raconté la vie le 14 janvier. Celui-ci avait été plusieurs fois sollicité de se rendre chez les Maures, ou d'y envoyer d'autres missionnaires. Mais, pour lui, il ne pouvait quitter Cambalech où il convertissait beaucoup de monde, jouissant d'un crédit considérable auprès du grand-khan. Ce que voyant Thomas, il résolut de retourner une troisième fois en Italie pour en ramener les apôtres qu'attendaient ces pays délaissés.

Le saint homme, arrivé en 1307 à la cour du pape, y trouva le Père Jean de Muro qui était alors cardinal ; il lui raconta en quel état prospère se trouvait la foi dans les contrées d'Orient. Jean de Muro en informa le pape, et par l'ordre du Pontife frère Thomas vint exposer lui-même en plein consistoire les merveilles que Dieu opérait dans ces pays lointains par le ministère de Jean de Montecorvino et d'autres frères mineurs. Il termina son discours en priant le pape et les cardinaux de faire en sorte que des ouvriers plus nombreux fussent employés à une œuvre si importante pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Rempli de joie par ces excellentes nouvelles, le pape et tout le consistoire avec lui trouvèrent bon que le général choisît sept religieux des plus instruits et des plus zélés, lesquels, étant sacrés évêques, iraient à leur tour sacrer Jean de Montecorvino premier archevêque de Cambalech, en Tartarie. Devenu archevêque,

Jean de Montecorvino enverrait ensuite ces sept évêques-là où il jugerait à propos de les envoyer.

C'est avec ces évêques missionnaires et d'autres frères mineurs, que Thomas reprit encore une fois le chemin de l'Orient. Après avoir, durant les trente-deux années qui s'écoulèrent depuis son premier voyage en Arménie (1290) jusqu'à sa mort arrivée en 1322, converti beaucoup d'infidèles et affermi dans la foi un grand nombre de catholiques, il couronna ses longs travaux apostoliques par le martyre.

Il fut massacré par les Mahométans dans la ville de Tanaha, avec ses compagnons, Jacques de Padoue, Démétrius de Géorgie et Pierre de Sienne. Leurs corps, après être restés quatorze jours exposés à l'air et sous un soleil ardent, furent retrouvés parfaitement conservés et ensevelis par les chrétiens du pays. Le bienheureux Odoric de Porto-Naone, frère mineur, les exhuma et les transféra à Zaïton, ville de l'Inde supérieure. Des miracles éclatèrent pendant cette translation.

Le crâne du bienheureux Thomas fut plus tard apporté en Italie. On le garde à Tolentino, où il est en grande vénération. Une fête se célèbre en cette ville en l'honneur du bienheureux.

(Extrait de WADDING et des *Act. Sanctorum.*)

LE BIENHEUREUX CÉSAIRE DE SPIRE

1239. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Le bienheureux se forme à la perfection sous la discipline de saint François. — Il introduit les Franciscains en Allemagne, sa patrie. — Il souffre persécution pour la défense de la règle. — Sa sainte mort.

Natif de Spire, en Allemagne, ce bienheureux était déjà prêtre et prédicateur renommé lorsqu'il vivait encore dans le monde. Frère Elie, général de l'Ordre, qu'il entendit prêcher, le détermina à prendre l'habit franciscain. Devenu disciple de saint François, il fit sous sa direction de grands progrès, tant dans la pratique des vertus chrétiennes que dans la vie contemplative. Il avait surtout le zèle de la pauvreté : « Père », dit-il un jour à saint François, « je me suis proposé, avec la grâce de Dieu, de toujours observer et l'Evangile et la règle dans toute leur pureté ; c'est pourquoi je vous demande une faveur, c'est que si, durant ma vie, quelques-uns s'éloignent de la stricte observance, ainsi que vous l'avez prédit, je puisse, avec votre permission et votre bénédiction, abandonner les transgresseurs pour vivre selon la règle avec des frères zélés ». — « Oui, mon fils », lui répondit le saint, « Jésus-Christ vous accorde la faveur que vous demandez », et lui posant la main sur la tête : « Vous êtes », ajouta-t-il, « un prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech ». Il voulait par ces paroles lui donner à entendre que toutes les promesses du Sauveur s'accompliraient en ceux qui garderaient fidèlement la règle.

Saint François avait, dès l'année 1215, envoyé quelques-uns de ses premiers frères en Allemagne ; mais, comme ils ignoraient la langue du pays, on les prit pour des vagabonds et des hérétiques et on les expulsa. En 1221, dans un chapitre général, le saint exprima le désir que quelques-uns de ses fils retournassent en Allemagne. Quatre-vingt-dix volontaires s'offrirent aussitôt pour cette mission regardée comme périlleuse. Parmi eux se trouvait le bienheureux Césaire, qui fut désigné comme premier provincial d'Allemagne, tant à cause de son instruction que parce qu'il était de ce pays. Parmi tous ceux qui s'étaient offerts, il choisit les plus aptes, entre autres le bienheureux Simon de Collazono. Celui-ci était d'une illustre maison et sa mère figurait à la cour de l'empereur parmi les dames du plus haut rang. Nous donnerons sa vie le premier novembre.

Les nouveaux missionnaires partirent au nombre de vingt-sept, deux à deux ou trois à trois. Ils se réunirent à Trente, dont l'évêque leur fit un très-bon accueil et les retint quinze jours. Un bourgeois de cette ville, touché par leurs sermons, leur fit cadeau à tous d'un vêtement neuf, et quelques semaines après il donna tous ses biens aux pauvres et se fit frère mineur.

A Augsbourg, la mission fut aussi reçue avec bienveillance et avec honneur par les bourgeois et les ecclésiastiques. L'évêque logea les frères dans son propre palais. De là le bienheureux Césaire envoya dans toutes les directions ses auxiliaires qui furent partout bien accueillis, la plupart étant de race allemande. Le Père Jean de Plano et le Père Barnabé, allemand, prêchèrent à Heidelberg, à Mayence, à Worms, à Spire et à Cologne,

et recueillirent des fruits abondants de conversion et de salut; des multitudes d'hommes de toute condition renonçaient à leurs péchés et faisaient pénitence. Le même Père Jean de Plano, qui plus tard devint provincial d'Allemagne, parcourut tous les pays tudesques, propageant l'Ordre en tous lieux et fondant des monastères en Bohême, en Hongrie, en Danemark, en Norwége, en Saxe, en Alsace et en Lorraine. De là, il fut envoyé en Espagne pour en être le deuxième provincial. Et comme il était connu pour un homme d'un esprit souple, délié et capable de se tirer avec avantage des plus grandes difficultés, le pape Innocent IV le choisit pour remplir une mission en Tartarie, auprès du roi et des chrétiens de ce pays. Il revint, en 1247, rendre compte au pape de ce qu'il avait fait, et celui-ci, content de ses services, le nomma, pour le récompenser, archevêque d'Antivari.

Cependant le bienheureux Césaire mettait tous ses soins à fonder de nouveaux cloîtres, et plus encore à maintenir ses subordonnés dans la perfection primitive de leur Ordre. De nombreuses recrues vinrent grossir les rangs de la milice franciscaine, et le bon Père eut la joie de voir sa famille croître en nombre sans rien perdre du côté de la perfection. Ces fruits précieux étaient dus en grande partie à ses propres vertus, qui étaient telles que saint François l'appelait le plus saint homme de tout l'Ordre. Après avoir gouverné pendant deux ans la mission d'Allemagne, il tint un chapitre général à Worms, où furent décidées plusieurs choses avantageuses à l'Ordre, mit un vicaire à sa place et revint en Italie pour voir saint François et ses premiers compagnons.

Ceux-ci, heureux de le revoir, apprirent de sa bouche avec la plus vive satisfaction les grands progrès de l'Ordre en Allemagne, après quoi le bienheureux Albert de Pise fut envoyé en ce pays comme deuxième provincial.

Une fois délivré de la charge qu'il avait si honorablement remplie, le bienheureux Césaire s'adonna tout entier avec une nouvelle ardeur à la vie contemplative, et il paraissait converser dans le ciel plus que sur la terre.

En 1226, saint François étant venu à mourir, frère Elie, élu général, crut devoir autoriser dans la règle divers changements qui affligèrent le bienheureux Césaire et provoquèrent de sa part une vive opposition. Son zèle lui attira une longue suite de mauvais traitements et de persécutions qui abrégèrent ses jours en 1239. A l'heure de sa mort, Dieu fit voir au pape, dans une révélation, une âme qui montait au ciel environnée de gloire et d'une multitude d'Ange. Comme le pape demandait quelle était cette âme, un Ange lui dit : « C'est l'âme du bienheureux Césaire de Spire, qui est « mort martyr pour la défense de sa sainte règle. Beau-
« coup d'autres sont encore persécutés pour la même
« cause, et tu rendras compte à Dieu pour avoir donné
« au général le pouvoir de maltraiter ainsi les membres
« les plus zélés de l'Ordre ». Le pape raconta cette vision aux Frères Mineurs qu'il avait en tout temps avec lui dans son palais, puis il s'enquit avec exactitude de l'état des choses et, dans un chapitre, déposa pour la seconde fois Elie de ses fonctions. Il devait canoniser le bienheureux Césaire, mais la mort interrompit ce dessein.

LE B. ANTOINE DE SÉGOVIE

(XIII^e SIÈCLE)

SOMMAIRE : Vision du bienheureux qui le détermine à se faire frère mineur. — Il fait le voyage de Rome, et en revenant il se fixe en Gascogne. — L'apologue du renard.

Le bienheureux Antoine naquit à Ségovie, en Espagne. Avant d'entrer dans l'Ordre de Saint-François, il avait d'abord appartenu à celui de Saint-Bernard, et il servait Dieu dans un monastère de Portugal. Il n'avait aucune connaissance de notre Ordre encore à ses commencements et fort peu répandu, lorsque, dans une de ses visions familières, il vit paraître une jeune fille, belle quoique pauvrement vêtue, qui l'engageait à l'épouser. Il répondit que son état ne le lui permettait pas. Elle répliqua qu'il pouvait l'épouser sans ternir sa pureté qu'elle-même préférait à tout, elle lui représentait l'Ordre des Frères Mineurs qui allaient pauvrement vêtus, avec une corde pour ceinture, et qui méprisaient les biens terrestres. Ces religieux viendraient bientôt dans ce pays et Jésus-Christ l'invitait à les suivre.

Pendant qu'il priait Dieu de lui découvrir clairement sa volonté, des Frères Mineurs vinrent en Portugal; à son grand étonnement, il vit que leur vêtement était exactement le même que celui qu'il avait remarqué dans ses visions. Il se décida sur-le-champ à entrer dans l'Ordre. Cependant ses frères, regrettant la perte qu'ils faisaient, invoquèrent l'autorité du pape pour le retenir parmi eux, ce qui l'obligea de faire le voyage de Rome

afin de plaider sa cause devant le pape. Il la gagna.

Comme il revenait en Espagne par la Gascogne, Dieu lui inspira la pensée de se fixer en ce pays ; là, du moins, étranger et inconnu, éloigné de ses amis et de sa patrie, il serait dans les meilleures conditions pour plaire à la nouvelle fiancée spirituelle que Dieu lui avait envoyée. Il avait l'âme si tendre qu'à la moindre émotion ses larmes coulaient malgré lui. Il pratiquait la vertu du silence, faisant son profit de ce qu'il entendait dire aux autres. Un jour il entendit parler d'une ruse que le renard employait pour se débarrasser de ses puces ; on racontait comment il entrait lentement dans l'eau afin que les puces, chassées par le froid, eussent le temps de se retirer toutes à l'extrémité du museau que l'animal tenait hors de l'eau quelque temps avant de l'y plonger aussi. Ce récit fournit sur-le-champ au bon Père l'occasion d'une utile et ingénieuse leçon.

« Le renard plein de puces », dit-il, « c'est l'homme
« tout couvert de péchés qui ne cessent de tourmenter
« sa conscience par les piqûres du remords ; s'il entre
« peu à peu dans les eaux amères du repentir, ses péchés,
« expulsés par un sévère examen, montent jusqu'à sa
« bouche qui les rejette et les noie dans les eaux de la
« pénitence ».

Souvent, avec ses frères, il s'entretenait de Dieu et des choses du ciel, et cela avec tant de feu qu'il semblait qu'il fût ivre, bien qu'il ne bût jamais que de l'eau.

Mais le serviteur de Dieu était réellement ivre de l'amour de Dieu. Son zèle pour le salut des âmes lui faisait dire que s'il était au ciel il en descendrait volontiers pour revenir confesser un pécheur sur la

terre. Il mourut dans le cloître de Dax, en Gascogne. On n'est pas certain du jour de sa mort. Plusieurs miracles s'opérèrent sur son tombeau.

(Extrait de WADDING.)

LE BIENHEUREUX MELCHIOR D'HIERBA

1586. — Pape : Sixte V. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Sa naissance. — Ses austérités. — Sa charité envers les pauvres. — Sa réputation de sainteté.

Frère Melchior naquit à Hierba, petit village d'Espagne, de parents nobles. Son père, intrépide officier, faisait partie de l'armée avec laquelle le cardinal Ximénès se rendit maître de la ville d'Oran, en Afrique. Melchior était âgé de vingt ans lorsqu'il prit l'habit franciscain : il se fit bientôt remarquer et estimer par toutes sortes de vertus. Il était très-sévère pour lui-même ; il ne mangeait jamais rien le soir, et, à midi, quelques légumes cuits sans rien autre chose. Il redoublait ses austérités les jours de fête et ne prenait que du pain et de l'eau ; il refusa constamment d'aller s'asseoir à la table des grands personnages de sa connaissance qui l'invitaient. Il allait nu-pieds en tout temps, en hiver aussi bien qu'en été ; couchait sur une simple natte, sans couverture, récitait tous les jours l'office de Notre-Dame, celui du saint nom de Jésus et celui des trépassés avec les sept psaumes de la pénitence. Son oraison était continuelle, et il fut souvent favorisé de lumières célestes et de révélations divines.

Son amour de la pureté se manifesta dès l'enfance, et il résista plusieurs fois victorieusement aux tentations les plus séduisantes et les plus dangereuses. Il ne souffrit jamais qu'une femme lui baisât les mains après sa messe, comme c'est généralement l'usage en Espagne.

Son cœur était plein de compassion pour les pauvres. Étant portier au couvent d'Alcala, il avait la charge de distribuer les aumônes et il prenait un soin particulier des pauvres honteux et des étudiants nécessiteux. Plusieurs de ces étudiants aidés par lui devinrent des hommes savants et illustres. Consoler et instruire les pauvres, préparer les mourants au suprême passage, ce pourquoi il avait une grâce particulière, telles étaient ses occupations de tous les jours après la célébration de la sainte messe. Il exerça la charge de gardien dans plusieurs cloîtres, et fut définiteur et confesseur de plusieurs célèbres couvents de religieuses, entre autres de celui des Clarisses de Madrid; et comme sa perfection était connue de tous, les princesses Isabelle, Claire, Eugénie et Catherine, filles de Philippe II, venaient souvent le consulter sur les choses spirituelles. Il s'endormit dans le Seigneur, plein de grâces et de vertus, le 1^{er} avril 1586, le mardi de la semaine sainte.

Dans ce même cloître de Tolède repose le bienheureux Déodat qui, par une vie pure, mortifiée et vouée à l'obéissance, mérita d'être honoré pendant sa vie de sublimes visions et de grands miracles après sa mort.

Là aussi repose le bienheureux Joachim de Villalobos, célèbre par ses visions et ses extases. Il avait prédit le jour de sa mort qui arriva l'an 1540.

(Extrait de WADDING, BARREZZO ET DAZE.)

LE PÈRE FRANÇOIS DE SAINT-NICOLAS

1678. — Pape : Innocent XI. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Sa naissance et son enfance sous la protection de la sainte Vierge. — Sa vocation religieuse affermie par une apparition de la sainte Vierge. — Ses études. — Son humilité. — Ses austérités. — Ses oraisons et ses extases. — Sa dévotion envers la sainte Vierge. — Une image miraculeuse. — Il passe aux Indes occidentales. — Il revient en Espagne. — Ses miracles.

Ce grand serviteur de Dieu vit le jour à Albuquerque, dans la province d'Estramadure. Son père se nommait Nicolas Sanchez, et sa mère Anna Rodriguez, famille sans autres richesses que ses vertus chrétiennes. On dit que sa naissance fut annoncée à sa mère par la sainte Vierge. Il fut baptisé sous le nom de Lazare. Son enfance fut toute pieuse. Il était très-dévoit envers la sainte Vierge qui l'environna toujours de sa maternelle protection. Un jour Lazare était entré dans un champ de blé mûr qui tout à coup s'embrasa, on ne sait comment. Le pauvre enfant se trouva donc au milieu des flammes; on le crut perdu, mais un brave homme se jeta lui-même courageusement dans le feu et en retira l'enfant sain et sauf, sans s'être brûlé lui-même. Il étudia la langue latine et les belles-lettres à Valencia de Alcantara, où un homme noble et riche, admirateur de ses précoces vertus, le fit instruire avec son propre fils.

Parvenu à l'âge de dix-sept ans (1625), Lazare fut admis, sur la recommandation de son bienfaiteur, à prendre l'habit franciscain dans la province de Saint-Gabriel des Mineurs Déchaussés, au cloître de Belvis qui fut de tout temps une pépinière de saints. Dans les commencements de sa vie religieuse, il eut à lutter contre les suggestions du malin esprit qui l'engageait à sortir du cloître sous le prétexte spécieux de venir en aide à ses parents dans cette lutte de tous les jours que les pauvres soutiennent contre les misères et les difficultés de la vie. Il eût sans doute succombé à cette tentation, si la bienheureuse Vierge Marie, qui lui apparut en songe, ne l'eût pour toujours fixé dans sa vocation. Il prononça ses vœux le 25 avril 1626, dans le cloître de Salvaterra, et prit le nom de François de Saint-Nicolas.

On l'envoya achever ses études au cloître de Frunillo, où il eut le bonheur d'avoir pour maître le Père Didace de Sainte-Anne, qui était un miroir de la perfection religieuse. Sous un si bon maître, toutes les heureuses dispositions naturelles de François s'épanouirent et fructifièrent en vertus admirables.

Il se regardait comme le plus grand pécheur de la terre et traitait son corps en conséquence. Il s'appliquait une forte discipline toutes les nuits, portait un cilice d'une rudesse extraordinaire, dormait sur une planche, souvent sur la terre nue, et jamais plus de deux heures. Aux fêtes de saint François, il ne prenait que du pain et de l'eau. Il aimait la pauvreté jusqu'à ne vouloir porter que des habits rapiécés.

Son oraison était continuelle : c'était un ravissement pour lui plutôt qu'un travail. Il passait à genoux de si

longues heures, que la peau de ses genoux s'était durcie comme de la corne. Il n'était pas rare de le trouver çà et là par les cloîtres, à genoux et les bras étendus en croix. Quelquefois ses extases le surprenaient à table, et il demeurait immobile, cessant tout à coup de manger ; la même chose lui arrivait en voyage, au milieu des campagnes et des bois, chaque fois qu'il méditait sur les bienfaits dont Dieu l'avait comblé ainsi que tous les hommes, sur la passion de notre divin Sauveur et sur la vie de la glorieuse Mère de Dieu. Il ne fit jamais rien connaître des révélations qui lui étaient accordées.

Un jour que Philippe IV visitait le cloître royal de l'Escurial, le bienheureux François accompagnait un secrétaire d'Etat à la suite du roi. Le lendemain il célébra la sainte messe dans la chapelle de Sa Majesté ; pendant qu'il était à l'autel, il fut tout à coup soulevé de terre jusqu'à la voûte de la chapelle, demeura quelque temps suspendu, puis redescendit et continua la messe. Une autre fois encore il fut soulevé de terre trois fois pendant qu'il disait la messe : le servant de messe voulait le faire revenir à lui-même, il le tirait avec force par sa chasuble, il le piquait au talon avec une aiguille ; mais c'était en vain, le bienheureux restait aussi impassible qu'une statue de marbre.

Une fois il passa, comme cela lui arrivait assez souvent, la nuit dans la campagne, et son compagnon s'étant éveillé le trouva qui veillait et priait ; il l'observa et vit tout son corps s'illuminer peu à peu et bientôt resplendir d'une vive lumière. Une noble dame, Maria de Alva, dans la maison de qui François passa la nuit, fut témoin du même prodige : elle le vit, après sa messe,

qui devenait tout brillant et comme transparent; puis l'éclat de la lumière céleste s'effaça, mais la transparence demeura, et l'on voyait à travers son corps comme s'il eût été de verre. Sa vie était une suite continuelle de semblables prodiges, et ses ravissements le surprenaient jusque dans la chaire, pendant qu'il prêchait au peuple.

Ses supérieurs s'en inquiétèrent; tant pour l'éprouver que pour empêcher ses extases, ils l'envoyèrent dans différents cloîtres en donnant l'ordre aux gardiens de le surveiller attentivement. On ne le laissait point sortir, et au dedans on l'employait aux ouvrages les plus humbles qui d'ordinaire sont laissés aux plus jeunes. On le punissait pour les moindres infractions, et même quelquefois sans qu'il eût commis la moindre faute. Il ne disait jamais la messe dans l'église, mais au chapitre; on lui mesurait la bougie pour qu'il ne restât pas à l'autel plus longtemps qu'il ne fallait; il était puni quand il dépassait la mesure. Mais le saint homme ne pouvait empêcher les merveilles de Dieu, et les épreuves des supérieurs n'y pouvaient rien non plus.

Sa dévotion envers la sainte Vierge était tendre et profonde dès son enfance, et elle ne fit que croître avec l'âge: ce n'était que l'expression de la reconnaissance qu'il devait à la Mère de Dieu, pour les grâces privilégiées dont elle l'avait comblé. Il avait sans cesse son nom à la bouche: indice de l'état de son âme, puisque, comme l'a dit avec raison saint Germain, de même que la respiration est le signe certain de notre vie corporelle, de même le saint nom de Marie répété souvent est la marque assurée de la vie spirituelle. Quelques années après la prononciation de ses vœux, on vit en sa posses-

sion, sans savoir d'où elle venait, une admirable image de la Vierge, exécutée au pinceau sur le modèle de l'image miraculeuse de Notre-Dame de Guadalupe. Il était jour et nuit devant cette image, il la portait partout avec lui comme une source d'inépuisables consolations ; il ne disait pas sa messe sans l'avoir sur l'autel devant ses yeux. Il opéra plusieurs guérisons miraculeuses avec cette image. Louis d'Oyanguren, secrétaire d'Etat sous Philippe IV, avait une plaie au bras si dangereuse que les médecins n'y voyaient d'autre remède que l'amputation. Ce seigneur, ami de François et son bienfaiteur, le fit venir et lui montra dans quelle extrémité il se trouvait. Le bienheureux le consola d'abord par de douces paroles, puis faisant découvrir la plaie, il y appliqua son image le temps de réciter un *Salve Regina*, et aussitôt la guérison fut opérée et complète, à la grande surprise des médecins.

L'Espagne parut trop petite à son zèle qui aurait voulu embrasser le monde. Il demanda et obtint la permission d'aller travailler aux missions lointaines. D'abord il se dirigea vers le Mexique, il s'arrêta à Puebla-de-los-Angeles, retenu par l'évêque de cette ville, Jean de Palafox y Mendoza. Dès que ce prélat sut pour quelle raison François avait quitté sa patrie, il l'engagea à se fixer dans son diocèse, lui représentant que les âmes de Puebla-de-los-Angeles avaient coûté aussi cher à Dieu que celles des îles Philippines où il voulait aller, et qu'elles n'avaient pas moins besoin de ses instructions. François resta donc plus de six mois en ce pays. Des miracles éclatants appuyaient sa prédication, jusqu'à ce qu'il partit pour les îles Philippines, au grand regret de l'évêque et de tous ses diocésains.

Arrivé là, il devint confesseur d'une maison de religieuses dans la ville de Manille. Il instruisit tellement ces filles des devoirs de leur état, qu'elles eurent bientôt fait de remarquables progrès dans la perfection : elles furent un sujet d'édification pour tous les habitants, et neuf d'entre elles moururent en odeur de sainteté.

Pendant qu'il dirigeait ce cloître, un grand tremblement de terre eut lieu pendant la nuit dans tout le pays. Dès que les premières secousses se furent fait sentir, des multitudes tremblantes se mirent à invoquer le ciel ; il vint beaucoup de personnes se placer sous la protection de François, lui demandant de prier la sainte Vierge de fléchir par son intercession la juste colère de son divin Fils. Le saint homme se mit en prières devant son image de Notre-Dame de Guadalupe et fut aussitôt ravi en extase. Plusieurs personnes réunies autour de lui affirmèrent avoir vu une sorte de sueur ruisseler de la face de l'image. Pour mieux s'en assurer, ils enlevèrent le verre qui la recouvrait et virent très-distinctement les gouttelettes de sueur : ils les essuyèrent même, et, à leur grand étonnement, l'image se couvrit d'une sueur encore plus abondante, et cela tant que le saint homme resta dans son extase.

Dès qu'il fut revenu à lui-même, il fit sortir du cloître toutes les religieuses, et aussitôt une violente secousse suivit, qui renversa ce cloître et différents autres édifices. Une foule de personnes étaient ensevelies sous les ruines, et parmi elles le compagnon de François qui n'était pas sorti assez vite. Alors les religieuses comprirent que la sueur miraculeuse leur annonçait le péril qui menaçait et qu'elles y avaient échappé par les mérites de leur con-

fesseur. Le bon Père établit ses religieuses sous des tentes, dans la campagne, jusqu'à ce qu'il leur eut fait bâtir une autre maison.

En 1656 il fut élu gardien de la province, puis envoyé au chapitre général qui doit avoir été tenu en 1658, à Tolède. Il quitta donc la mission des Indes, au grand regret de tous ceux qui le connaissaient et qui l'aimaient pour son zèle et sa sainteté. Pendant le voyage, tous les passagers du navire furent attaqués par une maladie pestilentielle; beaucoup moururent, entre autres deux prêtres sur trois qui retournaient en Espagne. François fut seul épargné pour prendre soin de tous les autres. Il le fit avec la plus tendre charité. Il était jour et nuit auprès des malades, les consolant, les encourageant, leur procurant tout ce dont ils avaient besoin selon le corps, mais attentif surtout à ce que demandait le soin de leurs âmes. Il déplo-rait amèrement que quelques-uns mourussent sans avoir reçu le très-saint Sacrement; mais il ne pouvait dire la messe de peur que le sang du Seigneur sous les espèces du vin ne fût répandu par le roulis du navire en marche. Cependant, après une très-fervente prière, il acquit l'assurance de pouvoir sans danger célébrer les saints mystères et donner la communion à tous les passagers, après qu'il aurait entendu leur confession. Plein de confiance en Dieu, il s'appréta donc à dire la messe, quoique la mer fût troublée; et celle-ci, aussitôt le saint sacrifice commencé, devint si calme qu'il semblait que le vaisseau fût à l'ancre et qu'il demeurât immobile tant que dura la messe. A partir de ce jour la peste cessa et les malades, promptement guéris, remerciaient Dieu de la grâce qu'il leur avait accordée par les mérites de François.

Enfin le navire, après une navigation de onze mois, et non sans avoir essuyé de violentes tempêtes au milieu desquelles les prières du bienheureux lui furent d'un grand secours, arrivait heureusement dans les ports de l'Espagne, et François put aller de nouveau vénérer l'image miraculeuse de l'église de Guadalupe.

Après le chapitre général, il retourna dans sa province de Saint-Gabriel, avec la pensée de repasser aux Indes, mais ses supérieurs se refusèrent à le laisser partir à cause de son âge avancé et de sa santé déjà bien affaiblie par ses austérités et ses longs voyages. Ne pouvant personnellement plus rien pour les Indiens, il voulut du moins leur envoyer des apôtres et détermina plusieurs religieux de son Ordre à partir pour les îles Philippines.

Obligé de rester dans sa patrie, l'apostolat n'en demeura pas moins sa passion dominante et sa constante occupation tous les jours de sa vie. Un de ses amis de Madrid, le marquis d'Aytona, obtint pour lui du pape le titre de missionnaire apostolique, avec permission de prêcher et confesser dans toute l'Estramadure, et sa mission fut admirablement fructueuse, quoique accomplie au milieu d'obstacles de tout genre.

Il se rendait un jour dans un village de l'Estramadure, pour y prêcher, lorsqu'il rencontra sur la route quatre jeunes hommes qui semblaient venir à dessein au-devant de lui. Ils lui déclarèrent qu'il ferait mieux de ne pas pousser jusqu'au village, attendu que les habitants trouvaient plus utile de travailler que d'écouter des sermons. Le saint répondit que ses instructions profiteraient aux âmes et que Dieu saurait récompenser même temporellement ceux qui mettraient du zèle à les entendre. Alors

ces hommes le menacèrent, et comme il ne s'effrayait point, ils se mirent à lui jeter des pierres ; sans s'émouvoir davantage, le bienheureux passa son chemin au milieu d'une grêle de pierres dont aucune ne l'atteignait ni lui ni son compagnon. Il fit son entrée dans le village au milieu de l'allégresse universelle, et ses sermons y produisirent plus de fruit que nulle part ailleurs.

On crut fermement que les jeunes hommes qui avaient jeté des pierres à François n'étaient pas des habitants du lieu, mais bien des habitants de l'enfer, qui, prévoyant le succès de la mission, avaient voulu l'empêcher. Le démon voyant que de telles ruses ne serviraient de rien, suscita contre lui la jalousie de quelques ecclésiastiques qui dénoncèrent à l'Inquisition ses extases comme étant des impostures et ses doctrines comme suspectes. Le tribunal examina et jugea promptement la question en faveur du bienheureux, qui put reprendre, sans être inquiété désormais, le cours de ses prédications, et sa voix, qu'on avait voulu réduire au silence, n'en devint que plus éclatante et plus efficace pour la conversion des pécheurs et le salut des âmes.

Il était poli et affable dans ses relations avec les gens du monde. Il mangeait, quand il était invité, ce qu'on lui servait, comme le saint Evangile le permet ainsi que notre règle, et comme notre divin Sauveur en donnait l'exemple. A ce propos, François eut à subir les mêmes critiques que son divin Maître ; et ses rapports fréquents avec les séculiers, ses invitations à dîner qu'il acceptait furent mal interprétées par quelques cervelles peu intelligentes. On cherchait dans sa conduite des infractions qu'on ne trouvait point, et au milieu des

épines de la médisance, le serviteur de Dieu cueillait les plus belles fleurs de sa couronne éternelle, pendant que Dieu couronnait ses travaux apostoliques des fruits abondants et bénis de nombreuses conversions.

Il décrivait avec de fortes paroles la laideur du péché et la beauté de l'âme en état de grâce, et il avait un don particulier pour inspirer à ses auditeurs le goût des choses de Dieu. Il dirigeait une infinité de personnes de toutes conditions dans la pratique de l'oraison et dans la vie spirituelle; il en avait retiré un non moins grand nombre des séductions du monde pour les amener à se donner à Dieu sans partage.

Dans toutes les villes où il se rendait, l'affluence était très-grande. On laissait là son métier, sa boutique et son négoce pour venir occuper d'avance une place dans l'église où il devait prêcher. Les plus hauts personnages assistaient aux processions qu'il ordonnait, et qui étaient d'ordinaire si nombreuses que les rues des cités les pouvaient à peine contenir. Les grands pécheurs convertis, les abus réformés, les ennemis réconciliés, signalaient partout son passage.

Entre autres dons, Dieu lui avait accordé la connaissance de l'avenir et la pénétration des secrets les plus cachés des âmes, comme l'éprouvèrent plusieurs personnes. Touché par un de ses sermons, un homme d'une vie dissolue voulut se confesser à lui. Le saint l'avertit de bien examiner l'état de son âme, puis ayant entendu toute sa confession, il lui demanda s'il n'avait plus rien à dire qui intéressât son salut. Le pénitent ayant répondu que sa conscience ne lui reprochait plus rien, François lui découvrit trois péchés fort graves qu'il ne voulait pas

confesser. Tout stupéfait de ce que le Père lisait ainsi dans sa conscience, cet homme se laissa pénétrer de componction et de repentir, confessa ses péchés sans aucune restriction et remercia le bon Père du soin qu'il prenait du salut de son âme. Nous rapportons ce fait entre mille autres.

Catherine Alferez, qui avait été sa première fille spirituelle à son retour d'Amérique et qui avait reçu de lui l'habit du Tiers Ordre, tomba un jour dans un grand découragement et presque dans le désespoir : elle appela alors à son secours François, son confesseur, qui était dans une autre ville ; et celui-ci apparut tout à coup dans sa chambre, environné d'une céleste auréole. Il la consola, la raffermi par ses paroles, et son abattement cessa aussitôt.

Une jeune demoiselle qui avait été trois ans novice dans un cloître d'Albuquerque, était tentée de rentrer dans le monde. Pendant une mission qu'il faisait dans cette ville, François prêcha aussi dans ce cloître, mais il appropria si bien ses paroles et ses instructions à l'état d'âme de cette jeune novice, à ses combats intérieurs et à la résolution où elle était de quitter le cloître, qu'elle ne douta point que le bienheureux ne vît clairement le fond de sa conscience. Elle en fut si frappée qu'elle devint sur-le-champ tout autre, se confessa, revint franchement à sa vocation et passa le reste de ses jours dans la pratique de toutes les vertus.

Pendant une mission à Ceclavin, Angèle Cuello, élue abbesse d'un cloître de l'Ordre d'Alcantara, se plaignait à lui comme à son père spirituel de ce qu'on lui eût imposé une charge au-dessus de son expérience et de ses

forces. Le Père l'encouragea, lui disant que le mieux était de faire la volonté de ses supérieurs, que d'ailleurs elle pourrait prendre conseil de sa sœur, qui, ayant été deux fois abbesse dans ce monastère, se trouvait à même de l'aider. Pendant qu'il parlait ainsi, il éleva tout à coup la voix et dit avec force : « Acceptez cette charge tandis que votre sœur vit encore, car si vous laissez passer l'occasion, vous n'aurez plus de conseillère ». Il lui prédisait ainsi la mort prochaine de la religieuse, qui, en effet, rendit son âme à Dieu avant que l'abbesse eût achevé le temps de sa charge.

Il opéra beaucoup de guérisons miraculeuses. Sa belle-sœur, Catherine Fernandez, souffrait beaucoup d'une tumeur dangereuse : il la guérit par un signe de croix.

Le Père Antoine de Truxillo, qui composa et publia depuis la vie du saint, éprouvait, pendant qu'il était secrétaire de sa province, des maux de tête fréquents et si violents que durant plusieurs jours tout travail lui devenait impossible. Un jour ce mal le prit avec sa violence accoutumée en présence de François; celui-ci lui demanda la permission de lire sur sa tête un passage de l'Évangile, et la douleur se calma instantanément, tout à fait et pour ne plus revenir, guérison écrite et racontée par celui-là même qui en avait été l'objet.

Un bourgeois de Ceclavin et une religieuse de la même ville furent également guéris par lui, l'un d'une maladie d'estomac, l'autre d'une ophthalmie, par le moyen d'un signe de croix, après que les médecins y avaient épuisé leur art.

Madeleine de Ribéra était affligée de fièvres opiniâtres et d'autres maladies douloureuses, chose d'autant plus

triste pour elle que, obligée de servir pour gagner sa vie, elle n'était capable d'aucun travail; François lui rendit une santé parfaite par un signe de croix et une courte prière.

A Salyces, Isabelle Pérez était depuis six ans tellement percluse qu'elle ne pouvait sur son lit se retourner d'un côté sur l'autre. François lui présenta son image de Notre-Dame de Guadalupe à vénérer, récita une courte prière, et, le lendemain elle allait, à l'admiration de tout le monde, rendre grâces à Dieu de sa guérison.

Un jour, à Lerena, il était dans la maison d'un prêtre avec quelques autres religieux; or, il vint une foule de malades qu'il renvoyait tous consolés et guéris. Parmi ces malades était une fille de vingt ans à qui l'on avait ouvert une veine à la cheville du pied, et depuis ce temps les nerfs de sa jambe s'étaient tellement contractés qu'elle ne pouvait marcher qu'avec des crosses. Le saint lut sur la tête de la malade l'Évangile selon saint Marc, au seizième chapitre, et lorsqu'il en vint à ces mots : « Ils mettront leurs mains sur les malades, et les malades « seront guéris », la jeune fille laissa tomber ses crosses; elle appuya sa jambe par terre et se mit à courir dans la rue, annonçant à tous le beau miracle accompli en sa personne. Par le conseil de François, elle porta ses crosses devant l'image de Notre-Dame de Grenade, en reconnaissance du bienfait qu'elle recevait.

Pour tout dire en un mot, notre saint possédait le don des miracles à un degré qui rappelait les temps apostoliques. L'eau même dont il s'était lavé, les lambeaux de ses vêtements, et principalement son bâton de voyage, gardé dans la maison d'une noble dame, Moria

de Alva Sotomajor, à Brozas, guérissaient beaucoup de maladies de toutes sortes. Aussi était-il partout poursuivi par la foule des misérables qui cherchaient et trouvaient auprès de lui un remède à leurs infirmités spirituelles et corporelles.

Sa renommée de sainteté était grande dans toute l'Espagne. Son arrivée dans les villes et les villages mettait tout en émoi. On allait au-devant de lui, on voulait le voir et surtout recevoir sa bénédiction.

La maison où il logeait était constamment envahie par la foule de ceux qui désiraient l'approcher, et il fallait le faire garder pour qu'il pût prendre quelque repos. Mais ni lui, ni ceux qui le gardaient ne pouvaient empêcher qu'on ne lui enlevât quelque morceau de sa robe ou de son manteau, que l'on conservait comme une sainte relique ou comme un moyen de guérir les maladies. Ces marques extraordinaires de respect, ce n'était pas seulement le peuple qui les faisait paraître; les personnages les plus éminents par leur science ou leur condition montraient la même estime pour sa sainteté, et le bienheureux, dans son humilité, en versa souvent des larmes amères.

Parmi les grands personnages qui aimaient François et le vénéraient comme un saint, il faut nommer le comte d'Oropesa, le marquis d'Aytona, secrétaire d'Etat de Philippe IV; celui-ci le fit connaître de Sa Majesté qui donnait tous les ans six mille ducats pour la construction du cloître de Salvaterra. Plusieurs évêques le traitaient comme leur ami, et Didace Arce de Reynoso, évêque de Placentia et grand inquisiteur d'Espagne, trouvait le plus grand plaisir à s'entretenir avec lui, parce que,

disait-il, il se sentait meilleur et plus zélé pour le service de Dieu après chaque entretien qu'il avait avec le saint homme. Nous pourrions prolonger cette liste des amitiés illustres de François, si le lustre de sa sainteté pouvait en être augmenté.

En 1678, ses supérieurs l'envoyèrent dans le cloître de Sainte-Marie de Jésus, à Salvaterra, pour y demeurer. Il en éprouva une grande joie, car depuis longtemps il soupirait après la solitude et le silence, et de plus une révélation de Dieu lui avait appris que l'heure du repos et des récompenses éternelles arriverait pour lui dans cette maison qui portait le nom de la Mère de Dieu.

Pendant l'hiver de cette même année, qui fut extraordinairement rigoureux, il fut atteint d'un mal de gorge ; nonobstant son mal, il fit le voyage de Mérida, pour consoler sa belle-sœur affligée de la perte récente de son mari.

Le jour de l'Annonciation de la sainte Vierge, il célébra la messe avec une allégresse extraordinaire ; il eut pendant cette messe, qui devait être sa dernière, une extase plus longue que de coutume, comme si Dieu avait voulu lui donner un avant-goût des délices du ciel.

Après avoir entendu quelques confessions, il rentra dans sa cellule et tomba malade. On le transporta dans la maison de sa belle-sœur pour être plus à portée des secours des médecins, le cloître étant trop éloigné de la ville. Les médecins ayant déclaré la gravité de sa situation, il manda son confesseur ordinaire, fit une confession générale de toute sa vie, reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction, et mourut, ou plutôt s'endormit dans

le Seigneur au milieu d'une extase. Il fut enseveli dans le cloître, et plusieurs guérisons miraculeuses signalèrent ses funérailles et son tombeau.

ANDRÉ DE VÉGA

DU TIERS ORDRE

1584. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Il enseigne la langue latine. — Ses austérités et ses miracles. — Il prédit sa mort.

Ce digne serviteur de Dieu, né dans la petite ville de Véga, près de Tolède, était prêtre et religieux du Tiers Ordre, en Portugal. Il était très-versé dans la connaissance de la langue latine, et il l'enseigna en différents cloîtres. Il eut pour élèves beaucoup de jeunes gens des plus nobles familles, et plusieurs d'entre eux se distinguèrent dans la suite par leur science et leur vertu, et quelques-uns devinrent évêques. Chaque jour il disait la messe après s'y être soigneusement préparé et avec une tendre dévotion. Il domptait son corps par de sévères pénitences et de dures mortifications. Il ne buvait jamais de vin. Tout le temps que lui laissaient ses occupations, il le consacrait à l'oraison et à la prière, pour s'armer contre les ruses et les embûches du démon qui lui faisait une rude guerre.

Comme saint François, il s'entretenait avec les oiseaux qui le comprenaient et lui obéissaient. Ces petits chanteurs ailés prenaient plaisir à venir gazouiller autour de

lui les louanges de Dieu ; le saint, de son côté, aimait à les entendre. Un jour, néanmoins, pendant qu'il enseignait dans son école à San-Jago de Cassem, il en vint de si grandes troupes sur les arbres environnants, et ils firent un ramage si assourdissant, qu'il fut contraint de leur commander de s'éloigner, ce qu'ils firent sur-le-champ.

Une femme pieuse qui assistait un jour à sa messe, vit dans la sainte hostie, pendant l'élévation, notre divin Sauveur qui tenait à la main une épée nue et qui avait le visage menaçant ; elle rapporta au bienheureux André ce qu'elle avait vu, à quoi il lui répondit qu'elle devait travailler à rendre sa vie plus parfaite pour apaiser la justice divine, grandement irritée contre le Portugal. Plusieurs autres miracles manifestèrent la sainteté de ce serviteur de Dieu, durant sa vie, et lui attirèrent la vénération universelle.

Un certain jour, comme il entra dans la cathédrale de Valladolid, Dieu révéla ses grands mérites à un saint prêtre qui priait dans le chœur ; celui-ci avertit d'autres prêtres qui étaient là d'aller demander la bénédiction d'un saint qui venait d'entrer dans l'église. Ils y allèrent tous ensemble, et montrèrent tant de vénération pour André, que celui-ci, tout confus, prit la fuite sur-le-champ.

Il passa ses dernières années dans la solitude. Dieu lui révéla le jour de sa mort longtemps avant qu'il arrivât. Une veille de Pâque, il prévint tranquillement son confesseur qu'il mourrait le lendemain après les vêpres. Le matin, il reçut très-dévotement la sainte communion, et lorsque l'heure de Dieu fut proche, il pria l'infirmier d'allumer un cierge ; puis il demanda où l'on en était

des vêpres. On lui répondit qu'on en était à *Magnificat*; alors il se mit à réciter lui-même le cantique de la sainte Vierge, après quoi il ajouta : « Béni soyez-vous, Seigneur « Jésus-Christ, puisque mon heure est arrivée ». L'infirmier croyant qu'il parlait de la récitation de l'office, lui demanda s'il priait encore, quoique si malade : « Oui », dit-il, « il faut prier et ne jamais se lasser », et, se levant sur son séant, il fit encore une belle instruction sur la prière. Enfin il dit : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains », et rendit le dernier soupir. Il sortit de ce monde dans le cloître du Tiers Ordre de Santatem, le 1^{er} avril 1584, à l'âge de cent dix ans.

DEUXIÈME JOUR D'AVRIL

ANGE DE SPOLÈTE

MORT MARTYR EN ARMÉNIE

1314. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe le Bel.

SOMMAIRE : Sa mission en Egypte. — Son martyre dans la Tartarie.

Dans le deuxième siècle de la fondation de l'Ordre, environ l'an 1300, différentes missions de Frères Mineurs partirent pour l'Orient, afin de convertir les païens et de confirmer dans la foi les chrétiens de ces régions. Ange de Spolète partit avec quatre autres Pères, tous hommes de beaucoup d'intelligence et de zèle. Ils arrivèrent par la voie maritime à Alexandrie, en Egypte. Le gouver-

neur, ayant vu les lettres de recommandation que leur avaient accordées les rois de Sicile, d'Aragon et de Castille, les reçut avec honneur et leur fournit des chameaux et une escorte pour les conduire au Caire, auprès du sultan.

Ils y parvinrent après un long voyage à travers des lieux inhabités, pleins de poussière et de sables brûlants. Ils trouvèrent là quelques milliers de chrétiens, nommés *Porte-ceinture*, à cause d'une large ceinture qu'ils portaient pour se distinguer des Turcs. Il y avait encore beaucoup d'autres chrétiens nommés Jacobites, restes répandus par toute l'Égypte des anciens chrétiens qui habitaient ce pays avant que les Musulmans s'en fussent rendus maîtres. Ces derniers avaient leurs évêques et leurs prêtres, se confessaient et communiaient. Ils accueillirent les missionnaires avec bonheur et ensuite les présentèrent au sultan; personne n'était admis en sa présence que les mains liées derrière le dos, de peur que quelqu'un pût lui faire de mal, ou seulement jeter du poison autour de lui.

C'est de cette manière qu'Ange et ses compagnons parurent devant le sultan qui, assis sur un trône d'ivoire, leur fit demander par un interprète ce qu'ils venaient faire ou chercher dans ses États, leur promettant de ne leur rien refuser par égard pour les rois chrétiens qui lui avaient écrit. Ils répondirent qu'ils venaient pour confirmer dans leur foi ses sujets chrétiens, et pour visiter les lieux saints. Le sultan leur laissa toute liberté d'agir, leur permettant de séjourner dans ses États tout le temps qu'ils voudraient. Il donna même des ordres pour qu'on leur procurât les choses nécessaires. Un fran-

çais, prisonnier de guerre, passé au service du sultan et marié à une chrétienne rachetée par lui de l'esclavage, eut le bonheur de loger les missionnaires dans sa maison. Ils restèrent là vingt-deux jours, durant lesquels ils visitèrent les chrétiens, particulièrement les esclaves, leur disant la sainte messe, entendant leur confession et leur distribuant le corps du Seigneur.

Les fruits de la mission furent abondants et précieux. Plusieurs de ces chrétiens, succombant sous le poids d'une situation difficile et malheureuse, avaient presque perdu la foi. Les instructions et les exhortations des Pères les firent rentrer dans la voie droite. Ces malheureux chrétiens éprouvèrent une si grande consolation, qu'ils ne savaient comment exprimer leur reconnaissance aux missionnaires venus de si loin pour leur être utiles et à Dieu qui les avait envoyés.

En allant et venant dans les rues de la ville, nos Pères rencontraient de temps en temps des hommes âgés, qui, se mettant à genoux devant eux, leur prenaient la main, et avec cette main faisaient sur leur front un signe de croix, donnant assez à comprendre par ce signe expressif qu'ils désiraient devenir chrétiens. Ces œuvres et d'autres encore étant accomplies, les Pères prirent congé des chrétiens et revinrent à Alexandrie, où ils restèrent quelque temps pour consoler et affermir les chrétiens, après quoi ils repassèrent en Italie.

Mais cette mission ne suffisait pas au zèle du bienheureux Ange, il repartit bientôt après pour aller prêcher l'Évangile chez les Tartares : ce fut là qu'il conquit la palme du martyr, environ l'an 1314.

(Tiré de WADDING.)

LE B. MONALDE DE FLORENCE

XIII^e siècle. — Pape : Innocent III. — Roi de France : Louis VIII.

SOMMAIRE : Saint François l'envoie en France. — Commencements difficiles. Fondations de plusieurs monastères. — Il meurt au cloître d'Arles fondé par lui.

Saint François parcourait toute l'Italie, prêchant la pénitence. En 1214, il vint à Florence; là, entre autres conversions opérées par son ardente parole, il détermina le bienheureux Monalde, citoyen distingué de cette ville, à prendre l'habit du Tiers Ordre. Saint Bonaventure l'appelle un homme de parfaite vertu, d'une humilité profonde, d'une application incessante à la prière et à la contemplation.

Il assistait à ce premier chapitre général que saint François tint dans la ville d'Assise; et c'est alors que le saint patriarche l'envoya en France avec trente compagnons. Avant leur départ, François voulut encore une fois manger avec eux. Comme il n'y avait qu'un seul pain dans le cloître, les Frères en allèrent quérir encore deux chez sainte Claire. Le saint partagea ces trois pains, fort petits, comme en Italie, et en donna un morceau à chaque frère; le Seigneur multiplia ce peu de pain de telle sorte que, non-seulement tous les Frères en furent rassasiés, mais encore il en resta une grande corbeille toute pleine.

Ce miracle touchant fortifia Monalde et ses compagnons dans leur confiance en Dieu, et dans leur résolution de rester fidèles à la sainte pauvreté. Arrivés en

France dans la province de Languedoc qui leur avait été assignée, ils durent longtemps souffrir le froid, la faim et d'autres incommodités, parce qu'on les regardait comme des vagabonds qui ne méritaient ni considération, ni estime, jusqu'à ce qu'enfin leur vie édifiante eut dissipé les préjugés qui empêchaient qu'on ne leur vînt en aide. Ils se levaient au milieu de la nuit pour réciter ensemble les matines, prier dans les églises quand ils en avaient la permission, ou dans quelque chapelle abandonnée. Le matin ils priaient encore dans les églises jusqu'à midi; après quoi ils s'en allaient de porte en porte mendier leur pain. Parfois, une âme charitable les invitait à sa table pour l'amour de Dieu. Après midi, ils servaient les malades, principalement les lépreux, faisaient leurs lits, lavaient leurs plaies et leur rendaient tous les services, même les plus vils.

A la vue de ces œuvres de charité et de toutes les autres vertus qu'ils pratiquaient, beaucoup de jeunes gens se sentirent touchés, et prirent l'habit franciscain. Plusieurs monastères se fondèrent en différentes villes. Entre autres, on peut nommer celui d'Arles; il s'y tint, en 1224, un chapitre provincial, dans lequel saint Antoine prêcha sur le titre de la sainte Croix et sur la Passion du Sauveur. Pendant que toute l'assemblée était suspendue aux lèvres de ce grand prédicateur, le bienheureux Monalde, inspiré de Dieu, tourna ses regards du côté de la porte et vit saint François, alors cependant très-éloigné, au milieu d'une lumière céleste, les bras étendus en forme de croix et bénissant ses fils assemblés. Monalde seul aperçut cette admirable vision; mais tous les Frères sentirent la présence de leur bienheureux Père à la

consolation délicieuse dont ils furent alors comblés.

Le bienheureux Monalde travailla toute sa vie avec un grand succès à la propagation de l'Ordre en France, tant par ses prédications ardentes que par les miracles dont Dieu l'honora pendant sa vie.

Enfin Dieu l'appela à lui par une sainte mort dans ce même cloître d'Arles, où il fut enseveli magnifiquement. Des miracles illustrèrent son tombeau. Plus tard, le cloître ayant été détruit pendant la guerre, son saint corps fut transféré dans la cathédrale où il se voit encore.

(Tiré de WADDING et GONZAGUE.)

LE BIENHEUREUX DIDACE DANON

1664. — Pape : Alexandre VII. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Sa régularité et ses austérités. — Sa dévotion envers saint Pascal. — Sa mort.

Le Père Didace Dânon, né à Villena, en Espagne, prit l'habit des Frères Mineurs en 1614, à l'âge de vingt et un ans. Il fit son noviciat sous la direction d'un saint et vieux maître, Gabriel Gomez, dont nous avons raconté la vie le 7 février; ses progrès dans la vertu furent admirables. Il brilla principalement par l'humilité, l'obéissance, la mortification et le silence, par son amour pour la solitude et son esprit de pénitence. Ses jeûnes étaient continuels, et il ne s'en relâcha jamais, lors même que l'âge et les maladies eurent brisé ses forces. Il se soumit de même à toutes les autres austérités de la réforme de

saint Pierre d'Alcantara, telles qu'elles se pratiquaient dans la province particulièrement sévère de Saint-Jean-Baptiste.

Il allait à matines toutes les nuits, et après il restait dans l'église à prier jusqu'au matin. C'est ainsi qu'il avait coutume de se préparer à la sainte messe qu'il célébrait avec une ferveur admirable ; il passait le reste de la matinée en actions de grâces. On remarquait visiblement, dans toutes ses paroles et ses actions, à quelle étroite union avec Dieu il était parvenu dans son oraison qui était incessante. Rien de plus instructif et de plus salutaire que son entretien qui avait la vertu d'allumer dans les cœurs l'amour de Dieu.

Le feu céleste qui brûlait dans son cœur éclatait souvent sur son visage qui s'illuminait des plus vives couleurs pendant la prière.

Il avait une dévotion toute particulière et très-tendre envers saint Pascal, dont le seul nom faisait tressaillir son cœur de joie. Il l'appelait son père, son maître, son ange, son séraphin, et lui témoignait tout l'honneur possible. Ce saint était devenu familier avec Didace, comme un ami avec son ami. Il lui faisait connaître sa présence par des coups frappés sur un morceau de son propre vêtement, sur la corde qu'il avait autrefois portée, précieuses reliques possédées par Didace.

Ces coups miraculeux, Didace les entendit pour la première fois dans un petit ossement de saint Pascal, objet de sa vénération. Il fut d'abord étonné, mais ensuite la présence du saint lui devint familière ; il le dirigeait dans toutes ses actions, lui enseignait à chaque instant ce qu'il devait faire et le reprenait de ses négli-

gences. C'était pour lui une source de consolation et de paix profonde, de connaissance de soi-même et d'amour ardent de la perfection.

Sous cette direction miraculeuse, Didace servit Dieu dans l'Ordre franciscain durant cinquante ans. Pendant sa dernière maladie, il demandait qu'on le laissât tout seul, afin de pouvoir consacrer tout son temps à la contemplation, aux actes d'amour de Dieu et d'humilité, aussi plein de défiance de soi-même que de confiance en son propre mérite. Il eut dans cette maladie plusieurs apparitions de saint Pascal, et il disait à son confesseur : « Je vois à côté de moi le saint, mon frère, qui donne mille témoignages d'affection à ce pauvre pécheur qu'il a pris sous sa protection ».

Tous les dimanches il se préparait comme s'il allait certainement mourir. Il attendait la mort avec une grande allégresse que ne pouvaient diminuer ni les ardeurs de la fièvre, ni l'oppression de la poitrine. En recevant les derniers sacrements, il répondait avec une entière connaissance aux prières de l'Eglise. Il mourut en odeur de sainteté, le 2 avril de l'année 1664, à l'âge de soixante-dix ans. Il avait été deux fois définitiveur de sa province. A l'instant de son trépas, un frère mineur d'un autre cloître fort éloigné vit son âme monter au ciel sous la figure d'une lumineuse colombe.

(Tiré des *Chroniques de la Province de Saint-Jean-Baptiste.*)

FRÈRE LUC DE VALVERDE

Vers 1590. — Pape : Urbain VII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Son éducation champêtre. — Son amour du travail. — Ses austérités.
— Ses extases.

Cet humble serviteur de Dieu, né à Valverde, en Espagne, d'une vertueuse famille de paysans, avait conservé au milieu des travaux des champs une âme innocente et douce. Dès son enfance, il montra qu'il était un de ceux dont saint Augustin, au temps de sa conversion, disait en pleurant : « Les ignorants et les simples gagnent le ciel, et nous, hommes sans cœur, nous demeurons avec notre science plongés dans la chair et le sang ».

Frère lai dans la sévère province de Saint-Joseph, il y fut employé aux mêmes travaux que chez ses parents. Il cultivait le jardin du grand cloître de Saint-Bernardin, à Madrid, et il était tellement infatigable qu'il ne voulait pas d'aide afin de ne partager ses mérites avec personne. Pendant qu'il remuait la terre, qu'il taillait ou plantait des arbres, il se rappelait combien de fois notre divin Sauveur s'était servi de comparaisons tirées des arbres, des semences et des fruits, pour nous expliquer les merveilles de son royaume, la propagation de son Eglise et les vertus que ses préceptes devaient faire fleurir dans les âmes.

Chaque matin il servait la première messe, afin de faire provision des forces qui lui étaient nécessaires pour supporter les travaux de la journée. Il se rendait ensuite

dans le jardin et travaillait courageusement, sans paraître sentir les ardeurs du soleil, rafraîchi et soutenu qu'il était par la douce rosée de la grâce céleste qui avait coulé des mystères de l'autel dans son âme pour y nourrir les pieux sentiments et les saintes pensées. Après s'être fatigué tout le jour, il ne prenait le soir qu'un verre d'eau sans manger quoi que ce soit, puis il se rendait devant le saint Sacrement pour ses exercices de piété.

Il jeûnait pour ainsi dire toute l'année, car il ne mangeait jamais rien le soir. N'usant ni de viande ni de poisson, il ne se nourrissait que d'un peu de soupe, si l'on peut ainsi nommer l'eau chaude dans laquelle il trempait son pain. Il ne connaissait donc pas d'autre nourriture que le pain et l'eau et, par exception, quelques fruits : encore appréhendait-il la sensualité dans l'usage qu'il en faisait, et n'accordait-il pas à son corps toute l'eau qu'il eût fallu pour apaiser sa soif ; il comptait les gorgées.

Il était encore plus sobre, s'il était possible, de sommeil que de nourriture ; on ne pouvait pas savoir où ni quand il dormait. Après s'être appliqué le soir une sévère discipline, il passait la nuit dans la contemplation des choses célestes. Il portait en tout temps un rude cilice qu'il ne déposait pas même quand il était malade. Un frère très-courageux et très-robuste ayant essayé de porter ce cilice, dut le déposer au bout du premier jour ; il tombait en défaillance, tant il avait perdu de sang.

Un jour qu'une violente fièvre dévorait notre bienheureux, le gardien lui conseilla de se reposer et de prendre soin de sa santé ; mais il répondit que

la fièvre le quitterait au jardin, et il s'en alla tout tremblant de froid bêcher et faire d'autres travaux. Tel était son amour de la pauvreté que le seul mot d'argent l'effrayait. Lorsqu'il savait que certains mets avaient été achetés à prix d'argent, il refusait absolument d'en goûter, même étant malade. Tout son repos et sa consolation, après ses pénibles travaux, consistaient dans la prière qu'il faisait en compagnie de ses frères. Après complies, il demeurait dans le chœur jusqu'à onze heures; il se retirait alors dans sa cellule, de peur que l'excitateur ne le trouvât dans l'église. A minuit, il se rendait à matines avec les autres frères et restait dans l'église jusqu'au matin.

Une nuit d'été, pendant qu'il habitait à Madrid, le portier du couvent le rencontra qui se promenait tout enveloppé dans sa robe; il pensa qu'il était malade, surtout en entendant le bon frère le prier de vouloir bien lui ouvrir la porte du jardin afin de respirer l'air frais. Alors il se met à courir par le jardin, et puis, un instant après, tombant à genoux, il est enlevé et reste suspendu en l'air, entouré d'une clarté céleste. Plusieurs fois il fut surpris dans des ravissements de ce genre, quelque soin qu'il mît à les cacher. Il demanda au Seigneur la grâce de goûter au calice de sa passion, et le Seigneur l'exauça en lui faisant ressentir, autant qu'un homme le peut, toutes les angoisses de la flagellation et du crucifiement.

Dans sa vieillesse, il habita le cloître de Medina-del-Campo. Etant un jour parti pour Olmédo avec un autre frère, il fut pris en chemin d'une fièvre si violente qu'il ne put cacher son mal, quelque effort qu'il fit pour cela.

Obligé de s'arrêter dans un cloître de l'Ordre de Saint-Jérôme, il y reçut les derniers sacrements et s'en alla jouir d'une vie meilleure, environ l'an 1590.

MARIE DU ROSAIRE

DU TIERS ORDRE

1650. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Epreuves qu'elle endure. — Sa patience et sa pénitence.

Cette sainte femme naquit à Lisbonne, en Portugal, de parents pauvres. Elle épousa un homme méchant qui la maltraitait tous les jours. Sa belle-mère, femme avare et cruelle, l'aurait fait mourir de faim si des voisines charitables ne lui avaient de temps en temps donné un peu de pain. Son mari étant parti pour les Indes d'où il ne revint pas, on la dépouilla de tout, même de son lit. Elle endurait ces mauvais traitements avec une patience angélique. Loin de se plaindre, elle louait Dieu qui lui donnait cette occasion de souffrir pour l'expiation de ses péchés ; car elle se regardait comme la plus grande pécheresse qu'il y eût au monde.

Cependant, elle entra dans l'Ordre de Saint-François et trouva pour diriger son âme des hommes d'une expérience consommée et très-versés dans la vie spirituelle et contemplative. Aussi ses progrès dans la perfection furent-ils admirables. Sa chemise était un sac grossier ; rien de plus pauvre et de plus humble que ses vêtements.

Elle jeûnait toute l'année, se donnait la discipline jusqu'au sang. Elle demeurait dans une cellule souterraine, sorte de cave obscure où elle cachait ses rigoureuses pénitences et ses révélations célestes.

Par amour de la pauvreté, elle vivait d'aumônes ; encore ne voulait-elle recevoir que ce qui lui était strictement nécessaire pour un jour. Elle méditait jour et nuit les mystères de notre sainte foi. Son union avec Dieu était telle qu'elle s'oubliait des journées entières dans de longues extases sans boire ni manger. La bonne odeur de ses vertus attirait à elle beaucoup de personnes qui désiraient la voir et l'entendre ; mais ces visites lui étaient importunes, et elle les évitait autant qu'elle le pouvait.

Dieu lui avait donné une grâce particulière pour la conversion des pécheurs qui ne pouvaient s'entretenir avec elle sans se sentir émus de componction et portés à une vie meilleure.

Pendant les cinq mois qui précédèrent sa mort, Dieu la visita et acheva de la purifier par de grandes souffrances qu'elle endura avec une admirable patience. Une personne charitable lui ayant envoyé un lit pendant sa maladie, elle le donna à une voisine malade.

Enfin, elle sortit de ce monde munie des sacrements, le 2 avril de l'an 1650. Elle fut ensevelie avec l'habit du Tiers Ordre, et déposée dans l'église des Pères Trinitaires, Ordre auquel appartenait son dernier confesseur, qui a écrit assez longuement sa vie. Dieu glorifia son tombeau par des miracles. Elle apparut dans une grande gloire à plusieurs personnes de qui elle avait reçu des aumônes.

(CARDOSE.)

TROISIÈME JOUR D'AVRIL

VIE DU B. BENOIT DE SAN-FRADELLO

1589. — Pape : Sixte V. — Roi de France : Henri IV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sa sainte vie et son humilité dans le monde, dans la solitude et parmi ses frères.

Ce saint personnage naquit à San-Fradello, village du diocèse de Messine, en Sicile. Ses parents, Christophore et Diane Larcen, quoique descendants d'une famille mauresque, étaient d'excellents chrétiens. Diane, esclave affranchie, pratiquait la charité envers les pauvres et fréquentait assidûment les sacrements. Son mari était au service d'un riche propriétaire, nommé Vincent Manasari. Celui-ci avait confié à Christophore l'administration de ses biens et la surveillance de ses serviteurs. Au milieu de tant de travaux et de soins, Christophore ne laissait pas de conserver son âme dans la liberté des enfants de Dieu. Tout en augmentant la fortune de son maître, il répandait d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres. Sa charité était inépuisable, parce qu'elle s'alimentait à la source divine des sacrements. L'envie, qui s'offusque de tout, même du spectacle des vertus, le dénonça à son maître comme dissipateur de sa fortune. Le

maître s'émut de ces propos et retira sa confiance à son fidèle serviteur ; bientôt cependant il les reconnut pour des calomnies et Christophore fut plus que jamais en faveur. Son maître lui promit de donner la liberté à ses enfants, si Dieu lui en envoyait.

Bientôt après, Benoît vint au monde. Il était faible de corps, mais beau de visage, et de bonne heure il fit concevoir de grandes espérances. On sentait que Dieu était avec cet enfant. Son occupation ordinaire était de garder les troupeaux du maître de son père ; elle favorisait plutôt qu'elle n'entravait son attrait pour la prière et tous les exercices de dévotion. Parvenu à l'âge de dix-huit ans, il gagna assez pour acheter deux bœufs et un petit champ, et alors il laboura et sema pour son propre compte.

En ce temps-là vivait dans une solitude, à deux milles de San-Fradello, un solitaire nommé Jérôme Lanza, gentilhomme de noble race et parent du cardinal Rebiba, qui, comme un anachorète de la Thébàïde, habitait une grotte de la montagne, et, étant très-versé dans la science du droit, souffrait que des jeunes gens vinsent en grand nombre entendre ses leçons.

Un certain jour que notre Benoît, fatigué du travail de la moisson, se reposait au milieu des champs avec les autres moissonneurs, Père Jérôme vint à passer et entendit qu'on se moquait du saint jeune homme et qu'on l'accablait de railleries. Alors s'arrêtant, il dit, poussé par l'esprit prophétique qui l'inspirait souvent : « Ta piété et ta vertu ne te valent mainte-
« nant que dérision et moquerie, mais, encore quelques
« années, et ces mêmes personnes te combleront de louan-

« ges ». Puis il ajouta : « Je veux me charger de ton
« sort, tu seras mon disciple et mon compagnon ; laisse
« là tes champs et tes bœufs, et suis-moi ». Le saint
jeune homme, alors âgé de trente et un ans, reçut ces
paroles comme venant de Dieu. Il suivit le vieillard qui
bientôt lui donna l'habit religieux.

Notre anachorète se montra si zélé pour le jeûne et
les veilles, pour les œuvres d'obéissance et d'humilité,
pour toutes les pratiques de mortification ; il était surtout
si fervent dans la prière, qu'il ne tarda pas à dépasser
tous ses compagnons et à devenir leur modèle. Il ne
faisait qu'un seul repas par jour ; il se flagellait plusieurs
fois jusqu'au sang, dormait sur la terre nue, mendiait pour
l'entretien de ses frères. Ayant entendu lire la vie de
saint Paul, premier ermite, il se tressa, à son exemple,
une tunique de feuilles de palmier qu'il porta durant
quatre ans. Plus tard, cependant, pour se protéger un peu
contre le froid des montagnes, il ajouta à ce grossier
vêtement l'habit franciscain. Ses vertus furent si agréa-
bles à Dieu qu'il ne tarda pas à les mettre en évidence
par le don des miracles et par celui de prophétie.

Un homme qui avait la jambe cassée, s'étant traîné
avec beaucoup de peine jusqu'auprès de Benoît, s'en
retourna parfaitement guéri et sans éprouver aucune
douleur.

Une certaine personne lui apporta un jour une cor-
beille de raisins. Benoît reçut le présent, mais il n'en
garda qu'une portion pour ses frères ; il rendit le reste
au porteur, lui disant que ces raisins ne venaient pas de
sa vigne ; et, en effet, ils avaient été cueillis dans la vigne
d'un autre.

Un jour, comme il se rendait au village de Carini, il rencontra une pauvre femme, depuis longtemps affligée d'un chancre que les médecins ne pouvaient guérir. Benoît fit un signe de croix sur la plaie, et le lendemain elle avait complètement disparu.

Ces miracles attiraient la foule auprès de lui ; pour se dérober à ce concours toujours croissant de visiteurs, il se retira, ainsi que d'autres solitaires, au mont Pellegrino, situé à une heure de Palerme, non loin de la grotte où, quelques siècles auparavant, avait vécu et était morte sainte Rosalie ; mais il ne réussit pas longtemps à se cacher. Le vice-roi de Sicile fit faire en ce lieu une petite église et plusieurs petites cellules. Benoît demeura assez longtemps dans l'une d'elles. Il s'occupait à tresser des corbeilles, à faire des balais et autres objets semblables, afin de reposer un peu son esprit de ses longues contemplations.

Telle fut sa vie jusqu'à ce qu'une injonction venue de Rome l'obligea, ainsi que ses compagnons, à faire choix d'un Ordre pour en suivre la règle. Benoît entra chez les Récollets qui, connaissant sa sainteté, le reçurent à bras ouverts. Après trois ans passés dans le cloître de Juliana, il fut envoyé à celui de Sainte-Marie-de-Jésus, près de Palerme, où il demeura jusqu'à la fin de sa vie.

La première et la seule fois qu'il fit quelque résistance à la volonté de ses supérieurs, ce fut lorsqu'on voulut le nommer gardien du cloître. Il ne convenait pas, disait-il, qu'un vil esclave comme lui, qui ne savait ni lire ni écrire, fût gardien d'une si illustre maison, habitée par tant de doctes prêtres. Cependant il dut céder et accepter cette charge qu'il exerça pendant trois ans, selon l'habitude.

Considérant que sa charge l'obligeait à être le modèle de tous ses subordonnés, il redoubla de zèle, se réservant les travaux les plus pénibles et les plus humbles. Il faisait la cuisine et lavait la vaisselle ; il lavait les pieds des pèlerins qu'il entourait des soins les plus assidus et les plus tendres. Lorsque les novices balayaient le cloître, il leur prenait le balai des mains et faisait lui-même la besogne.

Il ne pouvait supporter la vénération et l'admiration dont il était l'objet de la part de ses frères comme des étrangers. Un jour une femme mauresque, qui portait des œufs au marché, s'avisa de baiser sa robe à la dérobée en signe de respect en l'appelant saint. Benoît, pour lui mettre dans le cœur d'autres sentiments à son égard, se mit à prendre les œufs qu'elle portait et à les casser les uns après les autres sur le pavé ; alors la marchande, devenue furieuse, se mit à l'accabler d'injures, à le poursuivre dans les rues, à le traiter de voleur et de démon.

Une autre fois, ayant guéri un aveugle miraculeusement, comme ses frères témoins du fait se récriaient d'admiration, il prit la fuite et resta deux jours caché dans les montagnes. Sa patience égalait son humilité.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Dieu manifeste les grandes vertus de saint Benoît par le don des miracles.

Il traitait durement son corps. Il ne goûta jamais ni viande ni vin durant toute sa vie, et des autres mets il ne prenait que juste ce qui était nécessaire pour empêcher

son corps de défaillir. Il jeûnait tous les vendredis pour honorer la passion de notre Sauveur; il observait encore les sept jeûnes de Saint-François qui font à peu près toute l'année. Ces jeûnes sont de la Toussaint jusqu'à Noël, de l'Epiphanie jusqu'au quarantième jour après, non compris les jeûnes communs à toute la sainte Eglise; de Pâques à la Pentecôte, en l'honneur du Saint-Esprit; du cinquième jour après la Pentecôte jusqu'à la fête des saints Apôtres Pierre et Paul; de cette fête jusqu'à l'Assomption de la Vierge Marie; de cette fête jusqu'à celle de saint Michel, archange, en l'honneur des saints Anges, et enfin de cette dernière fête jusqu'à la Toussaint.

Il s'était fait une loi de ne jamais boire ni manger, si ce n'est à la table commune; il ne convenait pas, disait-il, à un moine de faire autrement. Même dans ses maladies, il ne relâchait rien de ses austérités habituelles. Deux ou trois fois le jour, il se donnait la discipline jusqu'à rougir de son sang les parois de sa cellule.

Quant à la pauvreté évangélique que saint François avait coutume d'appeler sa fiancée et qu'il laissa à ses frères comme son plus précieux héritage, Benoît la chérissait aussi extrêmement. Il ne portait qu'un seul vêtement, le plus usé et le plus rapiécé qu'il pouvait. Lorsque, la nuit, il allait par le cloître, jamais il ne prenait de lampe. Dans sa cellule, il n'y avait qu'une natte sur laquelle il dormait, quelques images fort simples de ses saints patrons et une croix qu'il avait tracée au charbon sur le mur.

Lorsqu'il allait en voyage il ne voulait emporter aucune provision, bien persuadé que Dieu ne l'abandonne-

rait pas dans le besoin. Un jour qu'il revenait de Juliana à Palerme, son compagnon se trouva mal de fatigue et de besoin. Il n'y avait là aucune maison où demander l'aumône ; ils continuèrent donc de marcher avec confiance, et bientôt ils rencontrèrent un jeune homme d'une grande beauté qui leur donna un pain et disparut à leurs yeux.

Sa pureté était celle d'un Ange, sa vigilance à la préserver de toute atteinte était extrême ; ainsi il n'arrêtait jamais son regard sur une femme ; il ne souffrait pas non plus qu'aucune femme lui baisât les mains, suivant l'usage du pays. Il avait coutume de dire que l'ennemi savait toujours, en dépit des apparences, tirer profit de semblables compliments, et que les révoltes de la chair se domptaient plus aisément par la fuite que par le combat.

Sortant d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu, ses paroles étaient comme des flèches brûlantes qui allaient frapper les cœurs de tous ceux qui les entendaient. Il exhortait puissamment les hommes à la fréquentation des sacrements, à la pratique du jeûne et de l'aumône, à la visite des prisons et à toutes les bonnes œuvres. Sa prédication produisait des fruits abondants. Il apprenait à ses frères à invoquer du fond du cœur les noms de Jésus, de Marie et de saint François avant toutes leurs actions.

Il était plein de compassion pour tous ceux qui souffrent. Chaque jour il partageait sa portion de nourriture avec les pauvres, et il souffrait de ne pouvoir encore donner davantage. Etant gardien, il ordonna de ne renvoyer aucun pauvre sans la consolation de quelque

aumône. Un jour le portier avait mis de côté tout le pain qui était nécessaire pour les religieux et donné le reste aux pauvres. Un instant après, quelques soldats se présentèrent mourant de faim et d'épuisement. Le frère répondit qu'il n'avait plus rien à donner ; mais le saint, qui se tenait derrière la porte de l'église et qui voyait les soldats se retirer chagrins, donna l'ordre au portier de leur faire l'aumône, disant que Dieu saurait pourvoir au besoin des frères. Le portier leur donna dix pains de la grosseur de ceux qui se vendent un sou dans notre pays. Néanmoins, quand les frères vinrent prendre leur repas de midi, ils trouvèrent encore du pain en suffisance, et même il en resta beaucoup. Dieu récompensait la charité de son serviteur par un touchant miracle.

Une autre fois, comme il revenait de Palerme à son couvent avec une cruche remplie de vin que des personnes charitables lui avaient donnée pour ses frères, il donnait à boire aux voyageurs fatigués qu'il rencontrait sur la route, et néanmoins, lorsqu'il rentra au cloître, la cruche se trouva aussi pleine que si personne n'avait bu.

De nombreux visiteurs de toute condition et de tout état le venaient trouver chaque jour pour le consulter sur les maux dont ils étaient affligés, soit dans leurs corps, soit dans leurs âmes, et nul ne se retirait de sa présence sans emporter quelque consolation. Quelque nombreuses que fussent ces visites, il n'en fut jamais impatienté ; il ne fermait sa porte à personne.

Une dame affligée d'un mal d'yeux fort grave, et presque aveugle, vint un jour implorer son secours pendant qu'il était occupé à saler du poisson, et

lui, sur-le-champ, sans même laver ses mains, fit un signe de croix sur les yeux de la dame, lui rendit la vue et reprit aussitôt sa besogne.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Sa prière continuelle, ses révélations, sa haute sagesse et ses combats contre le démon.

Toutes les vertus de ce saint homme tiraient leur aliment et leur force de sa prière, qui était continuelle, et de ses contemplations auxquelles il n'avait pas cessé de se livrer. Depuis le jour où le Seigneur, le conduisant dans la solitude, avait, dans de célestes inspirations, parlé à son chaste cœur sur les montagnes solitaires, dans les grottes profondes et sauvages, loin des bruits du monde et de la société des hommes, il avait appris à se cacher dans les plaies du divin Sauveur, pour y puiser un avant-goût des célestes voluptés. Son union avec Dieu était continuelle et d'une intimité admirable. Il avait des ravissements fort longs dans lesquels Dieu lui révélait clairement les plus sublimes mystères de notre foi.

Son entrée dans le cloître, quoiqu'elle l'obligeât de paraître au milieu des hommes, ne troubla en rien son esprit de recueillement et de prière. Il semblait porter partout avec soi la solitude du désert, et il ne la trouvait pas moins sur la montagne du cloître de Sainte-Marie-de-Jésus, dans le voisinage de Palerme, que sur les autres montagnes de la Sicile où il avait mené la vie érémitique.

Cette montagne est fort haute ; elle est tout entière entourée de murs, tant l'enceinte du cloître est vaste. D'un côté, la vue s'étend sur la mer ; de l'autre, sur la ville de Palerme qui se présente comme un amas de pierres et semble indiquer qu'il faut être élevé au-dessus de la vanité du monde pour la mieux voir. Là se voient les oratoires où priaient les bienheureux Innocent de Cluses et Benoît de San-Fradello, comblés des faveurs du ciel non moins qu'exposés aux épreuves de l'enfer. Deux chapelles, bâties en leur honneur, s'élèvent maintenant en ces lieux, et l'auteur de ce livre les a souvent visitées durant son séjour dans ce cloître. La chapelle de saint Benoît est au sommet de la montagne, sur un beau plateau où il semble que l'on respire encore la dévotion et l'amour de la solitude.

C'est là que le bienheureux se plongeait dans la contemplation, à genoux, les bras étendus, les yeux et la face tournés vers le ciel, prononçant des paroles pleines d'amour et de tendresse, expressions ardentes des merveilles qu'il entrevoyait et des célestes délices qu'il présentait déjà.

Le Père Louis d'Alcamo, professeur et prédicateur renommé, étant un jour venu dès le matin à l'église, aperçut une grande lumière dans un coin ; il s'approcha et trouva le saint homme en extase, les bras étendus en croix, et le visage entouré comme d'un rayonnement de flammes. Il demeura en cet état jusqu'à ce qu'on sonnât la messe. Cette sorte de transfiguration lui arrivait surtout lorsqu'il recevait la sainte communion, ou bien lorsqu'il rendait grâce à Dieu de ce bienfait.

Lorsqu'il était gardien, les frères le trouvaient souvent immobile dans sa cellule et plongé dans le ravissement. Ils frappaient à la porte, entraient et lui parlaient sans qu'il entendit rien. Une fois, rappelé à lui-même par leurs voix, il leur dit : « Que Dieu vous le pardonne », leur donnant à entendre qu'ils l'avaient privé d'une faveur signalée.

Laurent Galletti, comte de Galliano, était si dangereusement malade que les médecins l'avaient abandonné. Ses amis vinrent en avertir le saint homme. Celui-ci leur répondit qu'ils devaient avoir confiance en Dieu et en sa sainte Mère, et que le comte guérirait. Le gardien alors lui ordonna de faire une prière particulière pour le moribond. Benoît se rendit aussitôt à l'église pour faire cette prière devant l'autel de Notre-Dame.

A peine avait-il prié quelques minutes, que la sainte Vierge lui apparut sous la même figure qu'elle avait dans l'image qui la représentait sur l'autel, et, soulevant la pierre du tombeau que la noble famille du comte avait devant l'autel, elle lui dit : « Vois, Benoît, le comte était mort et il est ressuscité ». La Mère de miséricorde donnait à entendre que le comte serait mort si son serviteur n'eût prié pour lui. Le saint homme renvoya les amis du comte en leur disant d'espérer. En rentrant à la maison, ils trouvèrent qu'il était guéri.

Vitus Paterno, jeune homme de la ville de Palerme, pris d'une fièvre violente, se préparait à la mort par une bonne pénitence et par d'abondantes larmes de repentir. Déjà les médecins l'avaient abandonné et tout espoir semblait perdu. Il avait reçu les derniers sacrements. Malgré tout, son père vint nu-pieds visiter une image

miraculeuse dans l'église du cloître. Saint Benoît, qui le trouva là pleurant et priant, après s'être enquis du sujet de sa douleur, fit, lui aussi, une prière pour le malade ; après quoi il consola le pauvre père et le renvoya à sa demeure en lui disant que la sainte Vierge guérirait son fils.

En effet, deux jours après, le jeune homme vint au cloître, guéri et bien portant, pour remercier la Mère de Dieu et son serviteur Benoît.

Un des fruits que le saint recueillit de son incessante prière, ce fut une sagesse qui faisait l'admiration de tous. Le Seigneur opérait en lui ce que dit l'apôtre saint Paul : « Dieu a choisi ce qui est fou selon le monde, c'est-à-dire ses serviteurs les plus simples, pour confondre les « sages par une science qui ne vient que du Saint-Esprit ». Notre pauvre paysan qui avait passé sa jeunesse à paître le bétail, qui n'avait conversé qu'avec des hommes simples et ignorants, qui ne savait ni lire ni écrire, parlait souvent des sublimes mystères de notre foi en termes si profonds et en même temps si clairs, que nul ne pouvait l'entendre sans admiration. Il appuyait ce qu'il disait par des passages les mieux choisis de l'Écriture ; il éclaircissait des textes difficiles et ténébreux et les interprétait avec une remarquable éloquence.

Lorsqu'il était gardien ou vicaire, il avait l'habitude, après la messe, d'expliquer les leçons de la sainte Écriture qui avaient été récitées pendant l'office, et il le faisait avec autant de profondeur et d'habileté que les plus illustres professeurs. Il fit l'admiration des hommes les plus instruits, par exemple, du Père Vincent de Mes-sine, provincial, l'une des lumières du Concile de

Trente. Le Père Vincent Magis, prédicateur, et l'un des plus savants hommes de son temps, ne pouvant interpréter un passage de l'Écriture, vint à notre cloître consulter saint Benoît ; celui-ci lui donna sur-le-champ les explications les plus claires et les plus satisfaisantes.

Il eut toute sa vie la guerre à soutenir contre les démons qui prenaient même quelquefois des formes visibles pour le combattre. Ils lui apparaissaient comme des bêtes difformes et monstrueuses, pour l'effrayer, ils le tiraient par ses vêtements pendant qu'il était en prière. Lui, de son côté, leur enlevait nombre d'âmes qu'il ramenait à Dieu.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Son admirable don de prophétie.

« Sur qui se reposera mon esprit », dit le Seigneur, « sinon sur les humbles ? » Il ne faut donc pas s'étonner que le Saint-Esprit ait si fort enrichi de ses dons cet humble frère, si petit à ses propres yeux. Ainsi le don de prophétie éclatait en lui d'une manière admirable. Il découvrait les plus secrètes pensées des cœurs, ainsi que d'autres choses cachées ; il prédisait les faits et les événements à venir.

Le Père Louis d'Alcarno avait, pendant son année de noviciat, pris la résolution de rentrer dans le monde, mais c'était un secret qu'il n'avait communiqué à personne. Un certain jour Benoît l'appela près de lui et se mit à lui exposer les dangers que courent pour leur salut ceux qui renoncent à leur première vocation, puis il ajouta : « Pourquoi vous êtes-vous laissé subjugué au

« désir de rentrer dans le monde ? » Surpris et confus de se voir pénétré dans un dessein qui n'était connu que de lui-même et de Dieu, le Père Louis revint à résipiscence et ne fut plus tenté de quitter le cloître.

Pendant son noviciat, le Père Grégoire de Licate avait résolu avec un autre de quitter en secret le cloître. Une nuit, pendant que les religieux dormaient et que Benoît était seul à prier dans le chœur, les deux novices franchirent le mur pour gagner la ville voisine. Mais, sur leur chemin et non loin du cloître, ils furent très-surpris de rencontrer le frère Benoît. Celui-ci leur demanda pour quel motif ils se mettaient en route à une telle heure ; les fugitifs ayant avoué leur dessein, Benoît leur reprocha d'obéir à une suggestion du démon, et il les ramena dans le cloître par une porte qui se trouva ouverte.

Cependant le malin esprit ne se tint pas pour battu, et quelques jours après, ayant dérobé les clefs du cloître, ils prirent de nouveau la fuite pendant la nuit. Mais le bienheureux Benoît vint encore par miracle au-devant d'eux, les ramena au cloître, et cette fois les réprimanda si efficacement que la pensée ne leur vint plus jamais de quitter le cloître, et que, confirmés dans leur vocation, ils achevèrent leur noviciat et prononcèrent avec joie leurs vœux.

Pierre Barresi, gentilhomme de la ville de Palerme, après avoir demeuré quelque temps à Milan, revint dans sa patrie pour obtenir la permission d'épouser la nièce du duc de Gênes, qui lui avait été promise. Mais comme ses parents, pour certaines raisons, le détournaient de ce mariage, il partit secrètement pour Gênes à leur

grand déplaisir. Sa mère et ses sœurs allèrent conter leur tristesse à Benoît qui leur répondit d'abord brièvement que Dieu les consolerait, puis ces femmes ayant insisté, il leur dit : « Consolez-vous, je vous le répète, « n'y a-t-il donc plus de maladies au monde ? » Quelques jours après, elles reçurent la nouvelle que le gentilhomme était tombé malade à Rome assez dangereusement pour n'avoir pu continuer son voyage jusqu'à Gênes. Après sa guérison, il revint à Palerme et ne repara plus de ce mariage, auquel cependant ses parents consentirent, à la prière de Benoît.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Miracles opérés par saint Benoît pendant sa vie. — Sa sainteté attestée par l'opinion générale.

Cet illustre saint opéra durant sa vie de nombreux miracles dont nous allons rapporter quelques-uns.

Jean-Georges Rosso se rendait un jour en voiture au cloître avec sa femme, d'autres personnes de sa famille et son jeune enfant encore au berceau. Non loin du monastère, la voiture versa du côté où se trouvait l'enfant et on le crut mort. Ce malheur, comme il est aisé de le penser, jeta toute la compagnie, et surtout les parents, dans une extrême douleur. Ils vinrent au monastère avec le pauvre petit enfant privé de vie, pour prier le saint homme de leur venir en aide. Benoît leur dit d'invoquer tous ensemble, avec lui, l'assistance de la bienheureuse Vierge Marie, ensuite il fit un signe de croix sur le cadavre. Aussitôt l'enfant commença à remuer les mem-

bres et à crier, au grand étonnement et surtout à la grande joie de toute la compagnie, qui s'en retourna à la maison avec l'enfant plein de vie.

Autre fait à peu près semblable. Léonora Ferro était venue avec trois autres dames dans l'église du cloître, pour des exercices pieux. Elles y étaient demeurées jusqu'au soir. Au retour, le cocher échappa les rênes et les chevaux, s'abandonnant à une course furieuse, brisèrent la voiture, et les personnes qui étaient dedans furent lancées de côté et d'autre le long du chemin. Les témoins de l'accident accoururent et trouvèrent la malheureuse Léonora étendue sur la route avec son enfant de cinq mois, qui était étouffé dans ses bras.

Cette affreuse nouvelle étant venue aux oreilles des religieux, Benoît vola, avec quelques autres frères, au secours des victimes ; il prit l'enfant dans ses bras, lui posa la main sur le front, et après une courte prière, le rendit vivant à sa mère.

Il rappela encore de la même manière à la vie le fils de Nicolas Ferreri, tué par la chute d'une grosse pierre.

De nombreux malades abandonnés des médecins durent la santé à ses prières. Il nous suffira de nommer ici Laurent Bonaparte, malade de la dyssenterie ; Melchior Blondus, paralytique ; un jeune homme de Girgenti, percé d'un coup d'épée ; une petite fille de huit ans, retenue dans son lit par une fièvre opiniâtre ; Nicolas Stizzia, évêque de Céphalu ; César Marchesana, de Catane, tous deux atteints de maladies jugées mortelles ; Laure Mont'aperto, sœur du baron de Refaudali, malade d'une glande invétérée à la gorge ; un enfant de huit ans, aveugle depuis deux ans, guéri avec l'huile de la

lampe de la sainte Vierge; Laurent Sarate, qui avait autour des yeux un ulcère déclaré incurable, et beaucoup d'autres, affligés des différentes maladies auxquelles l'humanité est exposée.

Ces nombreux miracles répandirent au loin sa réputation et l'entourèrent d'une vénération universelle. Lorsqu'il venait à Palerme, il avait beau se cacher et tirer son capuchon sur ses yeux, il ne tardait pas à être reconnu, et aussitôt les gens, quittant leurs occupations, accouraient en foule sur son passage; en un clin d'œil il était entouré, et c'était à qui pourrait l'approcher et toucher ses vêtements. On venait de Palerme et de toute la Sicile lui demander des prières, des conseils et des instructions.

Parmi les grands personnages qui s'estimaient heureux de l'approcher, nous nommerons le duc et la duchesse de Montalte, le comte d'Albadilista et Marc-Antoine Colonne, tous les deux vice-rois de Sicile.

La renommée de sa sainteté et de ses miracles s'était répandue à Naples, à Rome, dans toute l'Italie, en Espagne et jusqu'en Portugal. Un maure catholique vint de ce dernier pays en Sicile pour voir Benoît, et il s'en retourna heureux d'avoir pu contempler un saint et s'entretenir avec lui.

Un jour le portier lui remit une lettre de la princesse Camille Montalte, sœur du pape Sixte-Quint. Mais lui, sans même ouvrir la lettre, dit : « Je sais ce que l'on veut de moi, je prierai pour la princesse », montrant ainsi combien il faisait peu de cas des honneurs du monde.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Sainte mort de Benoît et miracles qui la suivirent.

A mesure que saint Benoît approchait de sa fin bienheureuse, son zèle pour les austères pénitences et pour les longues contemplations augmentait. Par ses exemples comme par ses exhortations, il excitait ses frères à la perfection de la vie religieuse, à la mortification des sens, au mépris du monde et au désir de la céleste patrie.

Au commencement de février 1589 il tomba malade, cependant il dit à Jean-Dominique Rubiano, riche marchand de Palerme et son ami, qu'il ne mourrait pas de cette maladie, mais d'une autre qui suivrait bientôt. Il guérit, en effet, au bout de quelques jours; mais, le 4 mars suivant, il fut pris par la fièvre. Ses frères, qui l'aimaient tendrement, le soignaient de leur mieux et ne négligeaient rien pour adoucir ses souffrances et prolonger sa vie. Pour lui, bien qu'il sût que ces soins étaient inutiles, il ne laissait pas de s'en montrer fort reconnaissant. Au milieu des douleurs qu'il endura, pendant un mois, il ne laissa pas paraître la moindre impatience. Il paraissait nager dans des flots de joie et goûter déjà les douceurs de la vie céleste.

Obéissant jusqu'à la mort à la volonté divine, il prenait docilement tous les remèdes qu'on lui présentait, bien qu'il souffrît que l'on prît tant de soins pour lui adoucir le passage à l'éternité, tandis que son divin Sauveur était mort sur une croix sanglante et dans un cruel délaissement.

Le Père Ambroise de Polizzi, alors provincial, qui l'aimait beaucoup, étant venu lui faire visite, lui dit, entre autres choses, que les frères auraient fort à faire le jour de ses funérailles, à cause du concours de peuple qui ne manquerait pas d'avoir lieu ; mais le saint répondit : « Ne soyez pas en peine, le peuple ne viendra pas tout de suite après ma mort, mais il viendra un peu plus tard. Si donc vous ne vous hâtez d'ensevelir mon corps, les frères auront fort à faire avec la multitude ».

Tout arriva ainsi qu'il l'avait prédit ; car il mourut le premier mardi après Pâques, jour auquel les Palermitains visitent chaque année l'église du Saint-Esprit, située hors de la ville ; il ne vint donc que très-peu de personnes au cloître ce jour-là, mais il en vint un grand nombre à son tombeau.

L'inquisiteur de Sicile, Baraona, qui avait une haute idée de sa sainteté, vint au monastère et y resta pour assister à ses derniers instants.

Le troisième jour d'avril il pria humblement ses frères d'oublier tous les torts qu'il pouvait avoir eu envers eux, puis il reçut les derniers sacrements avec d'abondantes larmes de componction et de piété. Le lendemain, tenant ses yeux élevés vers le ciel, selon son habitude, il pria le frère infirmier qui le servait, de préparer quelques sièges pour des vierges célestes qui venaient, disait-il, pour le voir. Comme l'infirmier lui répondait qu'il ne voyait personne : « Ne voyez-vous pas », lui dit-il, « sainte Ursule avec sa glorieuse compagnie ? » Il avait toujours eu une dévotion particulière envers cette sainte. Pendant qu'il prononçait ces paroles,

son visage était tout rayonnant d'une lumière qui remplissait la chambre.

Il vit aussi lui apparaître le bienheureux Antonin de Calatagirone, frère du Tiers Ordre, dont nous avons donné la vie au 28 mars. L'infirmier croyait, à ces signes, qu'il allait mourir, et il voulut allumer le cierge bénit, mais le saint homme lui dit que son heure n'était pas encore venue et qu'il l'avertirait.

Quelque temps après, il se souleva et s'assit sur sa couche, fit allumer le cierge, et conservant toute sa connaissance, les mains croisées sur sa poitrine et les yeux levés vers le ciel, il dit d'un air souriant : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains ». Et ainsi sa sainte âme s'envola au ciel le 4 avril 1589 ; il était âgé de soixante-trois ans.

Sa nièce, Bénédicte Nastasi, âgée de dix ans, se trouvait alors chez le seigneur Rubiano. Il lui apparut sous la forme d'une blanche colombe et lui dit : « Bénédicte, n'as-tu rien à me demander ? » Reconnaissant aussitôt la voix de son oncle, la jeune enfant lui demanda où il allait ; « Au ciel », répondit-il, et il disparut. Alors Bénédicte se mit à pleurer abondamment, puis elle raconta au maître de la maison ce qu'elle avait vu et entendu. Rubiano se rendit au cloître et trouva que le saint homme venait d'expirer.

Aussitôt que la nouvelle de sa mort se fut répandue dans la ville, des milliers de personnes accoururent au cloître, témoignant leur affliction de ce que le saint corps fût déjà déposé en terre, et ne pouvant se consoler d'avoir perdu leur consolateur. On s'estimait heureux de pouvoir emporter quelque lambeau de ses vêtements

ou quelque objet qui lui avait servi. Ce concours dura quatre mois entiers.

Les plus illustres personnages vinrent comme les autres au tombeau de l'humble serviteur de Dieu, le comte d'Albadilista vice-roi de Sicile, Luis de Torrès, archevêque de Monréale et plus tard cardinal, l'inquisiteur Baraona et beaucoup d'autres prêtres et laïques distingués.

Les miracles que Dieu opéra par l'intercession de saint Benoît et après sa mort, sont innombrables; nous en rapporterons quelques-uns.

En 1627, à Palerme, un enfant vint au monde à demi mort. Baptisé à la hâte par la sage-femme, il mourut. Cependant le père ne désespéra point, il recourut à saint Benoît et promit de nommer cet enfant Benoît, s'il recouvrait la vie. Un prêtre était venu pour enterrer l'enfant, et déjà l'on était sur le chemin du cimetière, lorsqu'il se mit à crier; on le rapporta chez ses parents, où il fut trouvé frais et bien portant. Il fut nommé Benoît, en mémoire de ce miracle.

Un habitant de Palerme avait été blessé dans un combat, et si grièvement qu'on aurait pu mettre la main dans la plaie; on appliqua un morceau de la robe du saint sur cette large plaie qui, le lendemain, se trouvait complètement guérie.

Léonard Surrui ayant voulu soulever un lourd fardeau, le laissa tomber sur sa jambe qui en fut toute broyée. Lorsqu'il eut beaucoup souffert durant trois mois entre les mains des médecins, il demanda à son frère qui était prêtre, qui avait une dévotion particulière pour saint Benoît et qui entretenait chez lui une lampe toujours

allumée devant son image, de vouloir bien obtenir du saint sa guérison. Le prêtre se mit à prier tandis que le malade, reprenant confiance, frottait sa jambe avec de l'huile de la lampe qui brûlait en l'honneur du saint. Le lendemain, le malade commença à marcher avec un bâton qu'il laissa bientôt de côté ; car il marchait plus commodément que jamais auparavant.

Catherine Vallesi allait en voiture à l'église de Sainte-Marie-de-Jésus, avec son fils âgé de cinq ans : cet enfant tomba et une roue lui cassa la cuisse droite. La mère, profondément affligée, et en même temps remplie de courage et d'une entière confiance au saint, poursuit sa route. Arrivée à l'église, elle voit qu'on ouvre à l'instant la châsse qui renfermait le corps du serviteur de Dieu, pour le montrer à quelques étrangers venus par dévotion. Elle prend son fils et le donne à deux religieux pour qu'ils approchent du corps de saint Benoît le membre meurtri. Il n'en fallut pas davantage : l'enfant cessa de pleurer et de se plaindre, il se tint droit, se mit à marcher et à sauter avec joie et en riant, comme pour applaudir, à sa manière, à la foi et à la reconnaissance de sa mère.

Dominique Danisi avait eu le bras traversé d'un coup de hallebarde, et la blessure était telle que les médecins se croyaient obligés de couper le membre. Le malade, que cette extrémité effrayait, recourut à saint Benoît ; il fit mettre un morceau du vêtement du saint sur sa blessure et fut instantanément guéri.

Alexandrina-Maria Galetti était retenue au lit par une fièvre violente et une tumeur enflammée à la gorge : elle prit avec confiance une image du saint, en

toucha son mal et sentit tout à coup que sa fièvre cessait et que sa tumeur se dissolvait.

Lorsque, en 1624, la peste désola toute la Sicile, Dominique Grimaldi, fils de Paule Nastasi, nièce du saint, fut aussi atteint du fléau. Une violente douleur de tête, la fièvre, le vomissement, et surtout une tumeur à la cuisse en furent au bout de trois jours les symptômes évidents. Dans ce danger extrême, Paule Nastasi se souvint de son saint oncle, elle prit son image et la mit sur le malade, et en même temps elle priait avec ferveur. A peine l'image eut-elle touché le pestiféré, qu'il commença à transpirer : il dormit ensuite tranquillement, et à son réveil il ne sentit plus ni tumeur, ni fièvre, et se leva parfaitement guéri.

Le Père Chérubin de Piazza, retenu depuis dix-huit jours dans son lit par une violente fièvre ; François Salomène, gentilhomme de la ville de Fermine, à la veille de mourir et déjà muni des derniers sacrements ; un enfant malade de la petite vérole et à l'extrémité ; un autre enfant de six ans qui avait une tumeur à la gorge, furent subitement guéris par le simple attouchement d'une relique du saint, ou pour avoir bu de l'eau où l'on avait mis de ses reliques. Un muet recouvra la voix et la parole par un semblable moyen.

La sœur Catherine Torongi, religieuse professe du monastère de Sainte-Marie-du-Mont-Olivet, à Palerme, souffrait depuis seize mois d'une violente douleur de côté ; elle prit quantité de remèdes sans en recevoir le moindre soulagement. Elle eut alors recours à la puissance d'en haut, et sachant que le Seigneur opérait beaucoup de miracles à la prière de saint Benoît, elle l'invoqua et fit vœu de

réciter tous les jours cinq *Pater* et cinq *Ave* en son honneur, si elle était délivrée de cette douleur. Le vœu n'était pas entièrement prononcé, qu'elle évacua sans difficulté une pierre considérable, et la douleur cessa.

Augustin Foresta, fabricant d'étoffes de soie, à Palerme, se cassa une jambe. Il mit tout en œuvre pour y remédier, et, malgré les secours de l'art, il fut tellement estropié au bout de quarante-cinq jours, qu'il ne pouvait marcher sans béquilles. Il resta dans cet état depuis le mois de mai jusqu'au mois de novembre; alors, ayant perdu tout espoir de guérison, il se fit porter au tombeau de notre saint : il l'invoqua avec ferveur et confiance pour obtenir sa guérison et fut exaucé. Il se sentit tout à coup rétabli ; il essaya d'étendre la jambe malade et la trouva si parfaitement guérie, qu'il retourna chez lui plein de joie et sans aucun appui, publiant encore davantage, par l'agilité de sa démarche et par ses larmes d'attendrissement, la grâce qu'il avait reçue, que par ses paroles. Il envoya ensuite au tombeau du saint une jambe d'argent de la valeur de dix piastres, en mémoire du prodige.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Levée et translation du corps de saint Benoît et miracles opérés dans cette occasion.

Comme les Récollets de Sicile ne mettaient pas grand empressement à faire la levée du corps, le seigneur Rubiano, autrefois ami intime et alors serviteur zélé de saint Benoît, prit la chose à cœur. Il envoya à Rome, au cardinal Matthei, protecteur de l'Ordre, un mémoire où

se trouvaient relatés les principaux miracles du saint. Le cardinal répondit par un bref adressé au provincial sur la fin de l'année 1591, bref qui ordonnait que le corps fût levé du lieu de la sépulture commune et transféré dans un lieu plus digne. Cette translation se fit le 7 du mois de mai 1592, jour de l'Ascension du Sauveur, en présence du provincial, du commissaire général de Sicile, du Père Laurent Galatinus, homme de grand savoir, alors provincial de la province de Naples, définitéur général de l'Ordre, et plus tard évêque, ainsi que d'un grand nombre de religieux et de laïques.

Le corps fut trouvé intact ; il s'en exhalait une agréable odeur ; ce qu'il y avait d'humidité dans le cercueil fut épongé avec du coton que l'on distribua au peuple. Toutes les personnes présentes baisèrent les saintes reliques avec un profond respect et des larmes de dévotion. Le Père Vincent Magis, prédicateur et savant professeur de théologie, arrosa le saint corps de ses larmes et, tombant à genoux, invoqua l'assistance de Benoît auprès de Dieu.

Enveloppé d'un autre linceul, et déposé dans une belle châsse neuve, le saint corps fut placé dans une niche de la sacristie. Là vinrent dès lors s'agenouiller fréquemment beaucoup de personnages distingués, tels que le cardinal de Torrès, l'évêque de Girgenti, le vice-roi, des princes, des ducs. Un grand nombre de malades, que l'espoir de la guérison attirait en même temps que la dévotion, s'en retournaient consolés, soulagés, guéris.

Dès que le procès pour sa béatification fut commencé, Rubiano demanda que son corps fût transféré dans l'église et exposé à la vénération de tous les fidèles.

Cette permission qui, selon les usages de l'Eglise, devait venir du sacré Collège réuni en congrégation, ne fut pas accordée sur-le-champ. Mais comme la vénération publique envers saint Benoît croissait de jour en jour à la vue des miracles continuels qui s'opéraient à son tombeau, Rubiano composa sur ce sujet un mémoire qu'il envoya au roi d'Espagne, Philippe II, et Sa Majesté pria le pape de vouloir bien permettre que le saint trésor fût porté dans l'église pour la consolation des habitants de Palerme.

Le roi, très-zélé pour la gloire des saints, surtout de l'Ordre Séraphique, confia cette mission au cardinal Doria, archevêque de Palerme; et, en 1608, il écrivit au duc d'Escalona, vice-roi de Sicile, qui avait informé Sa Majesté du grand concours qu'attirait la vénération de saint Benoît, de faire faire une châsse d'argent de mille cinq cents ducats, pour y renfermer le saint corps.

Le cardinal-archevêque porta à la connaissance de ses confrères assemblés la demande du roi et son ordre concernant la châsse. L'autorisation demandée fut accordée. Le 3 octobre 1611, le cardinal Doria vint au cloître, et, en présence du provincial et des autres Pères, fit procéder à la translation. Le saint corps fut placé dans un mur voûté, à une assez grande hauteur au-dessus de terre, du côté de l'autel de la sainte Vierge. Cependant la châsse d'argent ne fut point faite, on ne sait par la faute ou la négligence de qui.

La translation avait eu lieu à huis-clos, mais, dès le lendemain, toute la ville en était informée, et une multitude de malades et de personnes affligées se rendirent aussitôt au cloître pour trouver, auprès des saintes reliques, secours et consolation. Le concours des visiteurs

dura, sans diminution, deux mois, et il était tel que la route, d'une lieue de long, qui va de la ville au cloître, était tous les jours remplie de monde. Les pèlerins apportaient des cierges pour les brûler devant la châsse du saint, ou d'autres présents et des inscriptions, monuments des miracles accomplis et des bienfaits reçus.

En 1614, San-Fradello, la patrie de notre saint, obtint une parcelle de ses reliques qui fut renfermée dans un beau buste en bois, portrait de saint Benoît, et portée en procession depuis le port jusqu'à l'église paroissiale. Plusieurs miracles eurent lieu pendant cette procession. Lorsque l'église de notre Ordre, dans ce village, fut bâtie, la sainte relique y fut de nouveau transportée en procession et déposée auprès du maître-autel, où elle se voit encore et n'a pas cessé d'être en grande vénération et glorifiée par des miracles.

En l'année 1624, le fils de Jean Mendez, capitaine espagnol, fut atteint d'un mal étrange. Il commença tout à coup à trembler de tous ses membres, tomba à terre, devint tout noir, rejeta beaucoup d'écume par la bouche, et enfin parut roide et froid comme un cadavre. Ses parents consternés apportèrent ce cadavre au cloître, avec la ferme confiance que saint Benoît le rappellerait à la vie. Le gardien fit venir tous les religieux à l'église pour prier, on plaça la relique sur ce corps privé de vie, et aussitôt l'enfant ouvrit les yeux, se mit à pleurer et à se remuer; enfin ses heureux parents le ramenèrent à la maison plein de vie et de santé.

Dans le même village un enfant vint au monde mort. Pendant que l'on se disposait à porter ce cadavre en terre, la grand'mère, tombant à genoux, supplia Benoît

de faire revivre l'enfant assez pour qu'il reçût le baptême, puis elle fit le vœu de lui faire porter l'habit de l'Ordre tant qu'il vivrait. A peine avait-elle prononcé ce vœu que l'on entendit l'enfant crier, au grand étonnement de tous les assistants. Il reçut le baptême, continua de vivre et porta l'habit franciscain toute sa vie en mémoire de ce miracle.

Un enfant de sept ans, Philippe Scalione, qui était perclus des deux jambes depuis sa naissance, demanda à voir la procession qui eut lieu lorsque la sainte relique dont nous venons de faire mention fut transférée à notre église de San-Fradello ; on le plaça dehors, sur une chaise, pendant que la procession passa devant la maison de ses parents. Là, tandis qu'il invoquait le secours du saint, il vit apparaître un frère mineur au teint noir, qui lui dit : « Marche, tu es guéri ». Aussitôt il se leva et se mit à marcher aussi bien que s'il n'eût jamais été infirme.

Matthieu Baldi, habitant de San-Fradello, était sujet depuis cinq ans à une maladie singulière que le peuple de Rome et celui de Sicile appellent *lupomanie*. C'est une maladie affreuse qui, dans ses accès, prive le malade de l'usage de la raison, surtout au mois de février : alors, la nuit, il sort de son habitation comme un insensé ; hors de lui-même et d'un air féroce, il rôde autour des cimetières et des tombeaux. Plusieurs témoins en font foi, malgré le sentiment de ceux qui n'y croient pas. Le malheureux Matthieu Baldi se tenait donc la nuit sur les grands chemins, hurlant comme un loup affamé, se traînant et se roulant par terre, effrayant ceux qui l'entendaient. Ses pa-

rents qui, à certains indices, jugeaient l'accès prochain, essayèrent plusieurs fois de le lier avec de fortes cordes, mais inutilement ; car il rompait les plus solides liens. Ensuite la fureur agitait le malade pendant plusieurs heures, et il finissait par être si épuisé et hors d'haleine qu'il ne pouvait de quelques jours ni vaquer au travail, ni faire quoi que ce soit.

Il en était, comme on l'a dit, à la cinquième année de sa maladie, lorsqu'on apporta à San-Fradello une relique de saint Benoît, pour la consolation de sa patrie. Au milieu du concours public, la mère et la femme du malheureux Baldi, ainsi que Baldi lui-même, vinrent au pied de l'autel demander avec larmes sa guérison. Saint Benoît, propice à leurs vœux, les présenta au trône du Tout-Puissant ; et dès lors le malade guérit radicalement, comme il l'a affirmé lui-même dans l'information juridique, neuf ans après sa guérison.

Melchior Biondo, orfèvre de Palerme, à la suite d'une longue fièvre maligne, souffrait de vives douleurs dans la moitié inférieure de son corps, surtout dans les jambes et aux pieds, en sorte qu'il ne pouvait se remuer et souffrait beaucoup à demeurer tranquille. Il employa inutilement, pendant quatre mois, les remèdes humains. Alors il implora le ciel et invoqua avec ferveur saint François. Une nuit qu'il veillait, car il était privé de sommeil depuis longtemps, il lui sembla être sur son lit, dans l'église de Sainte-Marie-de-Jésus, auprès de la sacristie, sur la porte de laquelle il voyait un religieux, qu'il reconnut aisément pour le Père Benoît, à qui il avait parlé plusieurs fois durant sa vie. Le malade, rejoui à cette vue, essaya de se lever ; mais, ne pouvant en venir à bout, il

s'écria : « O Père Benoît, priez Dieu et saint François, « qu'ils me donnent la santé ». Le saint répondit : « Mon « fils , soyez content , Notre-Seigneur vous a accordé « cette grâce ». A ces mots, Melchior s'endormit, et à son réveil, au bout de quatre heures, il eut encore la même vision. Il répéta sa prière, il eut la même réponse ; mais il répliqua : « Et quelle marque me donnez-vous, « ô mon Père, que Dieu m'a fait cette grâce ? A l'instant, saint Benoît le bénit trois fois et disparut. Sur-le-champ l'estropié fut guéri complètement, marcha comme une personne en parfaite santé, et fut dans une joie qui édifia tout le monde.

Ces faits, que nous choisissons parmi beaucoup d'autres, suffiront pour montrer l'éminente sainteté d'un homme dont Dieu honorait la mémoire par de tels prodiges.

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE : Procès de la béatification de Benoît. — Son culte se propage.

Les premiers miracles qui eurent lieu immédiatement après la mort de saint Benoît ne furent point rapportés par écrit. Les Récollets de Sicile étaient alors plus occupés de devenir saints que de faire connaître leurs saints. Rubiano remarqua cette insouciance, il fit son possible pour y remédier. Grâce aux démarches et aux frais qu'il s'imposa, de nombreuses guérisons miraculeuses furent constatées. A force de sollicitations auprès de l'archevêque de Palerme, et de lettres adressées au cardinal Matthei, protecteur de l'Ordre. il obtint en 1594

qu'une enquête fût enfin ouverte officiellement par l'archevêque lui-même.

Une fois que le pape Clément VIII eut lu la relation des miracles de notre saint, il ne l'appelait plus que le bienheureux Benoît. Le cardinal Matthei et d'autres prélats de la cour de Rome lui donnèrent le même titre dans des lettres qui témoignaient d'un grand respect pour lui, en même temps que du désir de voir proclamer bientôt sa béatification par l'Eglise. Il y eut de nombreuses requêtes produites dans le même but par la ville de Palerme et par plusieurs grands seigneurs de Sicile.

Comme Dieu continuait de glorifier son serviteur par de fréquents prodiges, un procès pour les constater s'ouvrit en 1621 à Calatanissetta. Le cardinal Doria en avait déjà ordonné un en 1620. La question fut portée à Rome, sous le pontificat de Grégoire XV, et l'examen en fut continué sous Urbain VIII. Trois juges vinrent, par l'ordre du pape, à Palerme visiter le corps : et celui-ci était encore tout entier, à l'exception de quelques petits ossements envoyés en différents cloîtres. Il exhalait toujours cette odeur suave qu'on avait déjà plusieurs fois remarquée.

J'ai eu moi-même le bonheur, dit l'auteur que nous traduisons, d'assister à la visite du commissaire général, et de voir le saint corps dans sa châsse en bois de noyer, recouverte d'un drap d'or. Il était enveloppé d'une étoffe de soie grise. Les chairs paraissaient être desséchées, elles étaient çà et là un peu consumées et de couleur brune. Les religieux qui avaient vu le saint pendant sa vie, affirment qu'il était beaucoup plus noir.

Rome ne s'était pas encore prononcée sur cet habitant du ciel, que déjà son culte s'était répandu dans toute la Sicile, avait pénétré en Italie, en Espagne et en Portugal. Il devint très-populaire dans ces deux derniers pays, où saint Benoît est communément nommé le *Saint noir*. Les Maures chrétiens de Lisbonne établirent une confrérie sous son vocable, et chaque année ils en faisaient la fête avec une grande dévotion. Trente ans après la mort du saint, le roi Philippe III voulut bien assister à leur procession, se trouvant alors à Lisbonne en qualité d'héritier de Philippe II, son père, et des droits de l'impératrice Elisabeth, sa mère, sur la couronne de Portugal, vacante en 1578 par la mort de Dom Sébastien sur la côte d'Afrique. Dans les Indes Occidentales, aucun saint n'est plus honoré que saint Benoît.

Le Saint-Siège autorisa le culte de saint Benoît en 1743, c'est-à-dire alors qu'il était déjà partout répandu. Sa fête fut fixée au 3 avril. Il ne fut mis au rang des saints que sous le pontificat de Pie VII, en 1807.

(Extrait de PIERRE DE PALERME et du *Bréviaire Séraph.*)

PÈRE FRANÇOIS DE GOA

1611. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII, le Juste.

SOMMAIRE : Les fils de saint François dans l'Hindoustan. — Conversion d'un bon nombre d'indigènes.

En 1530, les Portugais s'étant rendus maîtres de la ville de Bazaïn, sur la côte de Cambaye, dans l'Hindoustan, Jean III, roi de Portugal, envoya aussitôt cinq frères

Mineurs dans ce pays pour y porter l'Évangile. A force de zèle et de persévérance, ces religieux parvinrent à convertir et à baptiser la plupart des indigènes, et, aidés par le même monarque, ils fondèrent en ce pays un monastère sous le titre de Saint-Antoine-de-Padoue. C'est dans cette maison, l'une des plus importantes que l'Ordre possède aux Indes Orientales, que François, né à Goa, se forma dans la perfection chrétienne.

C'était un imitateur ardent de saint François d'Assise et un ouvrier infatigable dans la vigne du Seigneur. Nommé commissaire dans la province de Saint-Thomas et visiteur du pays de Sul, il partit avec un vieil habit tout usé et pénétra jusque dans le royaume de Bisnagar. Il portait une grande et lourde croix sur ses épaules et prêchait partout les mystères de notre sainte foi avec non moins de fruit que de zèle, convertissant non-seulement les hommes du commun peuple, mais jusqu'au roi lui-même qu'il allait conduire au baptême si malheureusement il n'eût été prévenu par la mort. Toujours poussé en avant par un zèle qui ne connaissait point de bornes, il introduisit encore la foi dans les vastes pays de Gingi et de Tanjaor.

Nonobstant le grand nombre et la diversité des langues parlées en ces contrées, il y enseignait avec fruit, secondé qu'il était par une grâce particulière admirable. Il savait parler avec force et clarté et ouvrir les yeux de ces peuples sur les mensonges de leurs sectes et la vanité de leurs idoles. Ce qui lui était surtout d'un grand secours, c'était la pure et sainte vie qu'il menait, sa stricte pauvreté et ses austères pénitences : les princes païens ne manquaient pas de faire honte à leurs prêtres idolâtres

en comparant leur conduite à celle du serviteur du vrai Dieu.

Sans cesse il puisait un nouveau feu pour alimenter son zèle dans la prière qui était sa grande affaire et son occupation du jour et de la nuit. Maintes fois il s'exposa à un danger évident de mort pour servir le prochain dans son âme et dans son corps. Après avoir passé de longues années au milieu de ces travaux apostoliques, fait entrer une multitude de païens dans le giron de la sainte Eglise, usé ses forces dans un labeur opiniâtre et enfin produit tous les fruits qu'il pouvait, il revint se reposer dans ce même cloître de Bazaïm et attendre, en veillant parmi ses frères, l'heure de la venue de l'Époux.

Connaissant le jour de sa mort bienheureuse, il s'en alla, la veille de Pâques de l'an 1611, visiter une image miraculeuse de la Mère de Dieu, qui se trouvait dans l'église des Dominicains, à une demi-lieue de la ville. Là il se traîna sur ses genoux depuis la porte de l'église jusqu'au maître-autel, témoignant par d'abondantes larmes sa grande dévotion envers la Reine du ciel. Le jour de Pâques, il se confessa dès le matin et reçut la sainte communion. Un instant après il se sentit atteint de la maladie qui allait l'enlever de ce monde. On lui administra aussitôt l'Extrême-Onction, et le 3 avril vit s'éteindre ce grand flambeau qui avait lui dans les ténèbres de l'idolâtrie indienne pour le salut de tant d'âmes.

(CARDOSE.)

FRÈRE PIERRE MARTIN

1622. — Pape : Grégoire XV. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Il pratique la piété dès son enfance. — Pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. — Retour en France. — Pierre se dirige vers Avignon où l'appelait depuis longtemps une voix mystérieuse et où il prend l'habit franciscain. — Ses vertus. — Ses miracles. — Il guérit Guillaume de Nassau atteint de la goutte. — Ses épreuves. — Sa sainte mort.

Ce saint frère naquit en France, dans le diocèse de Luçon. Bien que l'on ne sache rien de ses parents, on peut néanmoins juger de leurs sentiments par l'éducation qu'ils donnèrent à leur fils, en qui l'humilité, la douceur et la crainte de Dieu apparaissent comme des vertus héréditaires. Encore fort jeune, il récitait tous les jours avec une profonde piété l'office de la sainte Vierge et d'autres prières; en outre, il consacrait beaucoup de temps à chanter les louanges de Dieu avec les prêtres, dans l'église de sa paroisse. Il était corroyeur et gagnait sa vie dans ce métier; mais, se sentant appelé de Dieu à des fonctions plus hautes, il quitta son pays natal, parce qu'il entendait souvent une voix intérieure qui l'avertissait que Dieu voulait être servi par lui dans la ville d'Avignon.

En chemin, Dieu lui fit connaître qu'il devait mépriser les choses terrestres et mettre en lui toute sa confiance. Il avait un compagnon qui tomba malade à Toulouse; pour le secourir, Pierre Martin dépensa tout

son argent et vendit jusqu'à ses trois chemises. De là, il alla, avec trois compagnons, en Galice, visiter le tombeau de l'apôtre saint Jacques le Majeur. Il fut attaqué sur la route par un sanglier d'une taille extraordinaire, qui se saisit violemment du sac dans lequel Pierre portait ses provisions de voyage, consistant en pain et en fromage, et disparut. Dépouillé de tout, Pierre se vit forcé de se confier entièrement à la divine Providence. Loin de le décourager, cet incident singulier ne fit que l'exciter à poursuivre son pèlerinage.

Cependant ils arrivèrent bientôt, lui et ses compagnons, dans un lieu désert de l'Espagne, où, n'ayant rien à manger, ils furent tourmentés de la faim. Mais voilà que tout à coup se montra à leurs yeux, au milieu d'une contrée sans habitants et inculte, une belle vigne chargée de raisins mûrs. Leur premier mouvement fut d'y entrer pour apaiser la faim et la soif dont ils souffraient depuis plusieurs jours ; mais ils virent paraître un beau jeune homme qui leur sembla être le gardien de la vigne et qui leur dit qu'il ne pouvait leur laisser prendre aucun raisin sans en avoir auparavant obtenu la permission du propriétaire. Pleins de tristesse, ils passèrent leur chemin ; mais à quelques pas de là ils trouvèrent sur la route une grande quantité de beaux raisins tout noirs, dont ils purent se rassasier et même faire provision pour plus tard. Puis, ayant tourné leurs regards du côté de la vigne, ils n'aperçurent plus rien qu'un désert aride ; ils jugèrent par là que Dieu avait fait un miracle pour subvenir à leur besoin. Pierre ne douta point que le beau jeune homme n'était autre que son Ange gardien qui ne cessait de lui faire entendre secrète-

ment qu'il devait, durant son voyage, s'abstenir de toute injustice et se confier entièrement dans l'assistance d'en haut.

Au retour de leur pieux voyage, nos pèlerins arrivèrent un soir à Narbonne et durent passer la nuit devant les portes de cette ville; le lendemain, arrêtés comme espions, ils furent mis en prison puis relâchés quelques jours après, quand on se fut assuré de leur innocence. Pierre, qui ne perdait pas de vue sa première vocation; se rendit de là dans la ville d'Avignon et entra chez un maître corroyeur qui employait plusieurs ouvriers. Pierre, comme nouveau venu et à cause de sa piété, fut en butte aux railleries de ses compagnons et à toutes sortes de déboires qu'il souffrit avec une rare patience. Il parvint même, à force d'humilité et de douceur, à vaincre leur dureté et à changer totalement leurs mauvaises dispositions à son égard, au point qu'ils se montraient pour lui remplis d'admiration et de respect. Mais lui, redoutant les flatteries du monde encore plus que ses persécutions, commença tout de bon à ne songer qu'à son salut éternel, et, pour mieux l'assurer, il résolut de se réfugier dans un cloître comme dans un port sûr et tranquille.

Le Saint-Esprit, qui l'avait appelé dans la ville d'Avignon, le dirigea encore vers une maison de notre Ordre où il demanda humblement et obtint de prendre l'habit de religieux à l'âge d'environ quarante ans.

Durant son année de noviciat, il brilla tellement par toutes sortes de vertus, que dès lors il offrit le modèle de la perfection claustrale. Lorsqu'il eut prononcé ses vœux, il fit paraître un grand zèle pour la stricte obser-

vation de sa sainte règle. Dès qu'il apprit que la réforme des Récollets avait été introduite dans les provinces de France, il ne cessa d'adresser ses prières à Dieu et de pressantes sollicitations aux Pères les plus zélés et les plus autorisés, pour obtenir que la même réforme, dite de Saint-Bernardin, fût aussi admise dans sa province. Après deux ans, ses vœux furent comblés, et il fut le premier qui se soumit à la réforme tant désirée. Il se mit alors à travailler avec plus d'ardeur que jamais à sa perfection. Ses vertus étaient si hautes qu'il semblait que Dieu seul l'eût élevé jusqu'à ce degré, sans aucun travail de sa part. Une humilité profonde en était comme toujours le fondement solide.

C'était merveille de voir le profond respect qu'il témoignait pour tous les prêtres qu'il rencontrait soit dans le cloître, soit ailleurs. Il tombait à genoux devant eux, leur baisait les mains et les pieds, et il fallait le relever. Qui pourrait dire quel était son anéantissement devant Dieu présent sur les autels? Dès qu'il entrait dans le chœur, il se prosternait avec tant d'humilité qu'il semblait vouloir se cacher sous terre. C'était son attitude ordinaire lorsqu'il priait.

Il n'y avait pas d'occupations ni d'affaires qui pussent le distraire un instant de la contemplation du souverain bien, dans laquelle son âme se tenait constamment élevée. Il restait toujours en présence de Dieu, comme sa contenance et l'air de son visage tout pénétré de respect le laissaient voir.

Il montrait une grande vénération pour les saintes images de notre Sauveur et de sa divine Mère. Il les saluait et leur parlait avec un accent de tendre dévotion.

Il lui arrivait d'être ravi en extase devant ces images, il fallait alors l'appeler à haute voix pour le faire rentrer en lui-même.

Son amour pour le prochain faisait de lui le commun refuge des pauvres et des malheureux pendant qu'il était portier du cloître. Chaque jour il épluchait des légumes pour leur faire une bonne soupe à laquelle Dieu attachait une vertu merveilleuse pour la guérison des maladies ; aussi tous en demandaient, les riches comme les pauvres.

Chaque jour, à heure fixe, il rassemblait les pauvres sur une place, devant le cloître. Là, à genoux au milieu d'eux, il récitait d'abord le *Pater noster* avec d'autres prières, puis il enseignait les mystères de notre foi à ceux qui n'en étaient pas suffisamment instruits. Après avoir déjà nourri l'âme par la prière et l'instruction, il distribuait sa soupe. Par une œuvre si édifiante il excitait tous ceux qui passaient et qui le voyaient, à imiter son amour pour les pauvres. On avait recours à lui de tous côtés pour terminer des différends, arrêter des procès, concilier des haines. On l'appelait dans toute maison que visitait la douleur ou la maladie. Avignon l'aimait comme son consolateur et son médecin.

Sa simplicité et son innocence lui faisaient aimer toutes les créatures dans lesquelles il voyait briller un reflet de ces vertus. Il témoignait pour les enfants innocents une aimable tendresse en même temps qu'un grand respect. Il vénérât en eux l'enfance du Seigneur et l'Agneau sans tache qui ôte les péchés du monde.

Mais à la simplicité de la colombe il savait fort bien unir la prudence du serpent, comme il le prouvait par

les services qu'il avait coutume de rendre à ses frères. Pendant qu'il était portier, il sut persuader à plusieurs jeunes gens de mépriser le monde pour embrasser la vie religieuse. Il se plaisait particulièrement dans cet humble office de frère fourrier, parce que l'humilité et la charité y trouvaient davantage à s'exercer.

Le don singulier qu'il avait de guérir les malades, de révéler les choses cachées et de prédire l'avenir, l'avait fait connaître dans toute la contrée. Il était appelé auprès de tous les malades comme un médecin qui guérissait sans avoir besoin de remèdes. Dès qu'ils le voyaient, les malades lui demandaient sa bénédiction qu'il leur accordait, mais en tremblant, se trouvant indigne. Sa seule bénédiction, néanmoins, guérissait beaucoup de malades, et ceux qu'elle ne guérissait pas dans leur corps, elle les guérissait dans leur âme, en les rendant meilleurs.

Un jeune homme s'était brisé tout le corps en tombant du haut d'une roche, et sa vie était en grand danger. Son père vint supplier frère Pierre de vouloir bien visiter son fils. L'humble frère ne se montra pas d'abord disposé à se rendre à l'invitation, mais après une courte prière il partit. Dès qu'il fut près du malade, il lui déclara que sa chute était un châtement qui lui avait été attiré par son peu de crainte de Dieu et par son manque de respect envers ses parents. Il lui demanda ensuite s'il se sentait dans la disposition de mieux vivre à l'avenir. Le jeune homme le promit avec des signes non équivoques de repentir pour ses désordres passés, et, à l'instant même, il se leva parfaitement guéri. Plus tard il déclara que, pendant que le frère lui parlait, il avait senti intérieure-

ment une force qui ressoudait et remettait en place ses membres rompus et luxés.

Un autre miracle non moins surprenant, et qui fit beaucoup de bruit, fut celui qu'il opéra dans le cimetière de Saint-Symphorien. Un jeune garçon qui jouait là avec d'autres du même âge, tomba du haut d'un mûrier et se blessa si dangereusement à la tête qu'on le crut mort. Frère Pierre, qui passait au même moment, accourut aux cris que poussaient les autres enfants, il prit ce corps gisant inanimé, se mit à panser une large et profonde blessure qui était à la tête, et en un clin d'œil le jeune garçon se trouva si parfaitement guéri qu'il ne resta même plus de trace de la plaie.

Guillaume de Nassau, prince d'Orange, fut un jour attaqué d'un violent mal de goutte. Il fit demander au gardien de vouloir bien lui envoyer frère Pierre. Le saint s'y rendit en compagnie de quelques religieux, et tant qu'il resta là, causant avec le prince, celui-ci lui tenait la main, avec la ferme confiance qu'il allait être guéri. En effet, les religieux n'avaient pas encore quitté le château, que le prince, délivré de son mal, sautait à cheval pour aller remercier au cloître même son bienfaiteur de sa guérison. C'est ainsi que les hérétiques savent fort bien recourir aux saints pendant leur vie, quoiqu'ils refusent de les honorer après leur mort.

Un gentilhomme, nommé De Mas, bienfaiteur et ami de l'Ordre, étant dangereusement malade dans son château, à Apt, envoya un de ses domestiques au cloître d'Avignon, pour demander le secours des prières de la communauté, et en particulier de frère Pierre Martin et de frère Jean-Antoine Olivier. (Nous raconterons sa vie au 8 août.)

Le mal ne faisait qu'empirer lorsque tout à coup, sur le soir, on entendit le malade adresser la parole aux frères, les recevoir poliment, se montrer joyeux de leur arrivée, absolument comme s'ils eussent été présents. Il recommandait à sa femme de les bien accueillir. Pour tranquilliser son mari qui semblait, égaré par la fièvre, ne pas savoir ce qu'il disait, la pauvre dame feignait de voir, elle aussi, les deux frères. Une heure après, on l'entendit de nouveau causer avec les frères et les remercier d'avoir bien voulu visiter leur ami dans ce pressant besoin. Comme sa femme et les personnes de la maison l'engageaient à se tranquilliser, il dit qu'il fallait conduire les frères dans leur chambre à coucher. Toute la nuit il les vit prier pour lui. Le matin, il les remercia encore fort poliment de leur démarche et les fit reconduire par sa femme jusqu'à la porte du château. Pour ne pas lui déplaire, sa femme, qui le croyait dans le délire, feignait de faire ce qu'il voulait.

Grand fut son étonnement lorsque, revenant auprès du malade, elle le trouva qui paraissait guéri et qui disait que les deux frères lui avaient rendu la santé. Les personnes présentes continuaient de croire que tout ce qu'il disait provenait du délire. Mais enfin le malade prit ses vêtements et sauta de son lit parfaitement guéri. Néanmoins, il fut encore plus surpris que tout le monde, lorsqu'on lui assura que personne n'avait vu les frères dans le château.

Lorsque le domestique envoyé à Avignon fut de retour, et qu'il eut rendu compte de son voyage, on remarqua aisément que le malade avait cru voir les frères lui apparaître à l'instant même où ils avaient appris la

nouvelle qu'il se trouvait en danger de mort. On sut aussi que les frères avaient passé toute la nuit à prier dans le cloître, pendant que le malade les voyait dans le château.

Mademoiselle De la Beau, fille d'un avocat papal, était percluse et si infirme qu'elle paraissait condamnée à traîner jusqu'à la fin de ses jours une vie inutile et misérable. Frère Pierre alla un jour demander l'aumône dans cette maison, et sans qu'on lui eût parlé de rien, il remit à la servante qui lui faisait l'aumône un cadeau pour la malade. Dès que cette dernière l'eut reçu, elle se trouva mieux, et, au bout de quelques jours, elle était entièrement guérie. Elle vint alors remercier le frère qui lui prédit qu'elle conserverait assez de santé et de force pour travailler à la gloire de Dieu en contribuant à l'accroissement d'un Ordre nouveau dans lequel Dieu l'appellerait. L'événement justifia pleinement la prédiction; car, étant entrée dans l'Ordre de la Visitation, fondé par saint François de Sales, elle dirigea longtemps comme supérieure le couvent d'Avignon, qui prospéra beaucoup sous sa conduite.

Ce dernier trait montre qu'avec le don des guérisons miraculeuses, frère Pierre avait encore celui de prophétie. Il prédit au Père Marc de Brodum, provincial, que son neveu embrasserait la vie religieuse, mais dans un autre Ordre que le nôtre, et, en effet, il devint d'abord prédicateur distingué, puis provincial, et enfin général de l'Oratoire. Le Père François Roman était encore enfant lorsqu'il lui prédit qu'il serait un personnage distingué de notre Ordre. Il désigna à une certaine dame De Carrat celui de ses trois fils encore en bas âge qu'elle devait

destiner à la vie religieuse, et cet enfant entra plus tard dans la Compagnie de Jésus et fut un excellent religieux. Enfin, ayant eu occasion de voir, à Avignon, l'évêque de Luçon, Richelieu, il lui prédit sa future grandeur.

La renommée de sa sainteté était très-répondue. Partout où il se trouvait, la foule l'entourait et lui faisait cortège : c'était à qui lui baiserait les mains, toucherait son manteau dont même on lui enlevait souvent quelque lambeau.

Ce n'étaient pas seulement les gens du peuple qui montraient cet empressement, c'étaient encore les plus hauts personnages, des grands seigneurs, des prêtres séculiers et des religieux de tous les Ordres qui venaient lui faire visite et s'entretenir avec lui, qui lui demandaient conseil et qui, comme les plus simples, baisaient respectueusement son vêtement et ses mains. La ville d'Avignon voyait toute l'année un grand concours d'étrangers qu'attirait dans ses murs cet humble religieux. Son nom était si connu en France que les reines Marie de Médicis et Anne d'Autriche lui écrivaient pour implorer le secours de ses prières. Son portrait était fort répandu.

Ce De la Beau dont nous venons de parler eut le premier l'idée de le faire peindre. Il avait obtenu des supérieurs la permission pour frère Pierre de venir dîner avec lui. Un peintre habile, caché derrière une tapisserie, devait pouvoir observer ses traits sans être vu lui-même. Mais le saint homme refusa d'abord de se mettre à table, et, contrairement à son habitude, il montra un visage morose et une humeur triste. Comme on le suppliait instamment de venir se mettre à table, il finit par dire : « Je n'irai point, à moins que celui qui est caché là

« derrière ne se montre ». L'artiste sortit de sa cachette, mais il ne découvrit point sa profession, et, se donnant pour un notaire, il présenta un écrit à lire à De la Beau, afin de pouvoir mieux observer les traits de frère Pierre.

Quelques années plus tard, la reine de France demanda son portrait, et le bon frère dut par obéissance se laisser peindre. Lorsque le peintre se présenta, frère Pierre lui dit : « Autrefois vous étiez notaire, et maintenant vous voilà devenu peintre ? » Ce dernier vit par là que le bon frère n'avait pas été dupe.

Le démon essaya souvent de lui enfler le cœur à l'occasion de ces respects, de cette vénération universelle dont il était l'objet.

Un soir qu'il était resté au chœur, occupé à prier, le diable lui apparut sous les traits d'un vieillard vénérable, avec une barbe blanche qui lui descendait jusqu'à la ceinture, et il lui dit : « Frère, que fais-tu ici ? pourquoi ne vas-tu point dormir comme les autres, afin d'être plus dispos demain lorsqu'il faudra venir à la messe et vaquer aux autres devoirs prescrits par la règle ? » Mais le saint homme, pénétrant aussitôt la ruse de l'ennemi, lui répondit sans s'étonner : « Retire-toi d'ici, bête maudite, et cesse de me troubler ». Le démon disparut à ces mots.

Souvent, pour lui faire quitter ses exercices pieux, les démons se montraient à lui, comme à plusieurs autres saints, sous des formes effrayantes de lions, de tigres, d'ours, de loups, de serpents et de toutes sortes de bêtes ; mais le bon frère ne se laissait pas intimider, et il lui suffisait d'un signe de croix pour dissiper l'armée de Satan.

Mais ce n'étaient là que ses moins rudes épreuves. Il en essuyait parfois d'autres au-dedans de lui-même qui lui étaient infiniment plus pénibles. Parfois il lui semblait que Dieu l'eût abandonné et réprouvé : le joug de la règle lui devenait accablant, la prière le fatiguait, ses exercices ordinaires lui paraissaient insipides, toute consolation intérieure lui manquait ; mais l'énergie de la volonté suppléait à tout. Plus l'oraison, la méditation et l'union avec Dieu lui donnaient d'ennui et de déboire, plus il y persévérerait et plus il prolongeait ces exercices.

Comme un Père le consultait sur ses propres croix intérieures, il lui déclara que Dieu lui avait envoyé ces épreuves pour le punir d'un certain manquement de miséricorde envers les pauvres. Voici ce qui lui était arrivé à ce sujet : Après avoir entendu un beau sermon sur les œuvres de miséricorde, dans lequel le prédicateur avait affirmé que personne ne pouvait se sauver sans ces œuvres, il avait pris la ferme résolution de ne jamais rien refuser à aucun pauvre de ce qu'il pourrait lui donner de quelque façon. Le même jour, Dieu avait voulu le mettre à l'épreuve. Il vint à la porte du cloître un mendiant d'une taille extraordinaire. Frère Pierre lui fit l'aumône. Mais, une heure plus tard, le même pauvre se présenta de nouveau ; alors le bon frère le reprit avec une sorte de rudesse de ce qu'il venait à de trop courts intervalles ; néanmoins, il lui fit encore l'aumône. Il ressentit ensuite tant de peine d'avoir affligé ce pauvre homme, que, se mettant à genoux, il demanda pardon à Dieu en répandant des larmes amères, puis il tomba dans un assoupissement et entendit une voix céleste qui

lui disait : « Pierre, lève-toi, ta faute t'est remise, mais « prépare-toi à supporter des croix ». C'est à partir de ce moment que commencèrent cette sécheresse intérieure, cet accablement et ces tentations qu'il dut si longtemps endurer.

Mais telle est la bonté de Dieu, que sa grâce souriait encore de temps en temps au pauvre frère pendant cette rude épreuve.

Un jour il revenait de la ville au cloître avec un lourd fardeau sur les épaules et un plus lourd encore sur la conscience ; il entra dans une église, et, s'agenouillant devant un crucifix, il se plaignit doucement au divin Sauveur de ces faix accablants qu'il portait extérieurement et intérieurement. Au même instant il entendit le Sauveur lui dire : « Hélas ! Pierre, combien cette « croix fut plus lourde sur mes épaules déchirées ». C'était assez de cette seule parole pour relever un homme formé de longue main à la sublime école du Dieu crucifié et pour affermir à l'avenir son courage contre toutes les croix. Pierre Martin raconta ceci à un Père auquel il confiait le secret de toutes les faveurs qu'il recevait de Dieu ; mais ce religieux mourut avant frère Pierre, et beaucoup de révélations et de grâces admirables dont il avait reçu la confiance furent ensevelies avec lui et n'ont jamais été connues.

Dieu rendit enfin à notre vénérable religieux la joie de l'âme par une très-belle vision. Une nuit, pendant qu'il se livrait à sa tristesse ordinaire, parce que, pensait-il, il ne faisait rien qui fût agréable à Dieu, il lui sembla qu'il grimpait sur une haute montagne, au sommet de laquelle il voyait le Fils de Dieu debout auprès de sa

très-sainte Mère ; pendant que Pierre, interdit, cherchait un siège où pût s'asseoir le Seigneur, celui-ci, avec une douce amabilité, mit la main sur la tête de son serviteur et lui dit : « Mon fils, voilà enfin que vous êtes venu jusqu'à moi ». Puis la vision cessa aussitôt, mais elle demeura toujours empreinte dans la mémoire du saint homme. Depuis ce moment, son âme débordait d'une joie céleste en se rappelant constamment la présence du divin Sauveur et de sa glorieuse Mère.

Tous les religieux remarquaient souvent qu'il saluait, étant seul, avec un profond respect, comme s'il voyait devant lui quelque personne amie. Ces singularités et d'autres que le provincial entendait chaque jour raconter, le déterminèrent à faire comparaître le saint homme devant lui et trois définiteurs de la province, afin d'examiner sa vie. Il lui ordonna, par l'obéissance qu'il devait à ses supérieurs ou plutôt à Dieu, de faire connaître les grâces qu'il recevait du ciel. L'humble frère s'excusa longtemps, mais enfin il dut avouer qu'il voyait souvent son Ange gardien, soit dans sa cellule, soit en allant au chœur, sous la forme d'un enfant très-beau ou d'une flamme céleste, qu'il lui témoignait son respect par les gestes remarquables des frères, et que l'esprit céleste, de son côté, lui rendait les mêmes saluts aimables.

Dieu l'affligeait et l'éprouvait par de fréquentes maladies, ou, pour mieux dire, sa vie n'était qu'une longue maladie. Malgré cela, on admirait comment il suffisait à des travaux sous lesquels les plus robustes frères avaient succombé, et surtout comment, après avoir travaillé toute la journée, il passait encore la nuit en veille et en prières. Sa patience parut plus que jamais dans la cruelle

maladie de potirine qui, après avoir longtemps paralysé son activité, l'enleva enfin de ce monde. Il mourut le 3 avril 1622, âgé de soixante ans, dont il en avait passé vingt dans la vie religieuse, au cloître d'Avignon.

Les habitants de cette ville pleurèrent sa mort comme ils auraient pleuré celle d'un père. De toutes les villes et villages environnants, il venait à Avignon des boiteux, des aveugles, des estropiés et d'autres malades qui s'en retournaient ensuite joyeux d'avoir recouvré la santé. L'église et le cloître ne pouvaient suffire à la foule des visiteurs, qui débordait sur les places et dans toutes les rues de la ville. Tous l'invoquaient comme un saint ; ceux qui pouvaient approcher s'agenouillaient autour du cercueil, et il fallait employer la violence pour les faire retirer. Ceux qui ne pouvaient approcher remplissaient l'église de leurs cris. Chacun voulait avoir un morceau de son vêtement ou de sa corde. La foule grossissant, toujours, on fut obligé de poster des hommes armés pour garder le corps, que l'on enferma d'abord derrière le banc de communion, puis dans le chœur, enfin dans la sacristie. Alors quelques religieux reçurent du peuple toutes sortes d'objets pour en toucher le corps du saint. Cette cérémonie se fit un lundi, et ce fut un jour de fête ; car toutes les maisons furent fermées, tout travail et tout négoce furent suspendus.

Aux funérailles assistèrent : l'archevêque d'Avignon, Etienne Dulci, de l'Ordre des Frères Prêcheurs ; le marquis de Malatesta, commandant militaire du comtat d'Avignon, les conseillers et à leur tête le premier magistrat de la ville en grand costume, et parmi eux se trouvait Du Halier, de l'illustre maison des Montmorency.

Dans la ville , il n'y eut personne qui n'allât voir le corps ; et ce corps, autrefois si amaigri et si épuisé, ressemblait maintenant à celui d'un jeune homme endormi, plutôt qu'à celui d'un vieillard mort. Son visage transfiguré avait une beauté céleste ; sa chair était fraîche et tendre comme celle d'un enfant, et ses membres étaient souples comme s'ils eussent été pleins de vie.

Entre autres miracles opérés ce jour-là, madame Salvati fut subitement guérie, par une parcelle du manteau du saint, d'une grosse fluxion à la tête, qui la rendait très-malade et tout à fait infirme.

A cause de l'affluence de la multitude, on ne put faire la sépulture ce jour-là ; on dut, sur le soir, renvoyer le peuple avec promesse de remettre la cérémonie au lendemain. Cependant l'archevêque et les principaux de la cité demandèrent que le corps ne fût pas déposé dans le lieu de la sépulture commune des frères. Il y avait dans l'église un tombeau de beau marbre, construit dans le mur d'une chapelle pour une très-noble famille, dans lequel on n'avait encore enseveli personne. C'était ce magnifique sépulcre que Dieu avait destiné à son humble serviteur, Pierre Martin. Il y fut déposé le soir à dix heures, en présence de tous les religieux, de beaucoup de grands seigneurs et d'amis de la maison, qui tous portaient à la main des flambeaux allumés.

Par l'intercession de frère Pierre, de nombreux miracles eurent lieu, qui, pour la plupart, sont maintenant oubliés parce qu'on négligea de les écrire.

Le jour où la nouvelle de la mort de frère Pierre parvint à Arles, madame de Roman était au lit, d'une maladie de poitrine et n'ayant plus qu'un souffle de vie.

Les médecins avaient déclaré qu'elle ne passerait pas la nuit. Cependant, ayant entendu par des religieux parler des guérisons que Dieu opérait tous les jours pour honorer ce saint homme, elle commanda que l'on mît sur elle une parcelle du vêtement du saint, qu'un de ces religieux avait sur lui. Elle renvoya les médecins qui devaient passer la nuit près de son lit. Elle ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil pendant lequel il lui sembla voir frère Pierre qui se tenait auprès d'elle, et qui, posant la main sur sa tête, lui disait : « Madame, ayez confiance, Dieu vous a guérie ». Le lendemain matin, elle se levait pour aller entendre la sainte messe, au grand étonnement de toute sa maison, et surtout de quelques proches parents qui avaient, dès le point du jour, fait dire une messe pour le salut de son âme.

Quelque temps après, le mari de cette dame fut aussi guéri, de la même manière, d'un abcès fort dangereux qu'il avait à la gorge et qui aurait pu, en crevant intérieurement, l'étouffer.

Un beau miracle encore, et qui fit du bruit, s'opéra à Paris en 1634, en faveur de Gérard, de la ville de Marseille, qui avait été attaqué en route par trois meurtriers et blessé grièvement au côté. On l'avait porté dans une auberge, où il fut soigné par le médecin du duc d'Orléans et visité par quatre autres médecins parmi lesquels se trouvait le médecin du roi. Tous s'étaient accordés à dire que la blessure était très-profonde et mortelle.

Le blessé se préparait donc à mourir. Déjà se montraient plusieurs symptômes précurseurs de la mort, tels que l'enflure de la tête et de tout le corps, et des contractions dans les nerfs. Deux frères mineurs de la province

d'Avignon, qui se trouvaient à Paris, vinrent alors le visiter, et lui persuadèrent d'avoir recours à frère Pierre. Le malade ne pouvait plus parler, mais il montra par signes qu'il avait confiance aux mérites du serviteur de Dieu. On lui présenta un peu de bouillon où l'on avait mis quelques fils du vêtement du saint, il le prit sans difficulté, bien qu'auparavant il ne pût avaler le moindre aliment. Il s'endormit aussitôt, et s'étant éveillé après six heures de sommeil, il rejeta par la bouche une grande quantité de sang et d'eau, et s'aperçut avec une heureuse surprise qu'il ne souffrait plus et que sa plaie avait disparu.

Le médecin qui l'avait quitté, persuadé qu'il ne passerait pas la nuit, demanda, en arrivant le matin, à quelle heure de la nuit il avait rendu le dernier soupir, mais on lui répondit en riant que le blessé avait trouvé un meilleur médecin que lui, et qu'il était guéri. Le médecin prit cela pour une plaisanterie, mais son étonnement fut extrême lorsque, entrant dans la chambre, il vit son homme parfaitement guéri. Il ouvrit même les portes de l'appartement, tant il avait de peine à en croire ses yeux. Il vit alors le moribond de la veille se lever de son lit comme s'il n'avait jamais été blessé et passer dans une autre chambre pour aller saluer M. De Grignon, son oncle. On comprend la surprise de celui-ci, qui s'attendait à enterrer son neveu le lendemain. Tout ceci a été attesté par le fils de M. De Grignon, alors évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, et plus tard archevêque d'Arles.

Nous pourrions multiplier ces exemples de guérisons miraculeuses, mais ceux que nous avons rapportés suffiront pour donner une idée du crédit dont jouit auprès

de Dieu l'humble religieux dont nous venons de raconter la vie.

(Tiré des Archives du Cloître d'Avignon)

ALEXANDRINE DE SOLMONA

CLARISSE

1458. — Pape : Pie II. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Alexandrine embrasse la vie religieuse à l'âge de quinze ans. — Comment elle se trouve obligée de s'expatrier. — Elle fonde un cloître à Foligno. — Avenir de cette maison.

Cette bienheureuse servante de Dieu naquit en 1385, à Solmona, dans le royaume de Naples. Son père était un gentilhomme de haute noblesse et seigneur de plusieurs villages. Dès l'âge le plus tendre, elle se faisait déjà remarquer par sa dévotion précoce. A quinze ans, elle prit l'habit de Sainte-Claire dans le cloître de sa patrie ; elle y vécut vingt-deux ans, observant la règle dans toute sa rigueur, et dans une grande renommée de sainteté. Excitée par son exemple, sa nièce, la bienheureuse Marguerite, dont nous raconterons la vie le 5 septembre, résolut de marcher sur ses traces dans le même Ordre.

Pendant qu'Alexandrine était occupée à pourvoir la belle lampe de son âme de l'huile de toutes les vertus, un petit incident fit éclater à Solmona une discorde sanglante. Une servante était allée puiser de l'eau ; un enfant qui jouait auprès du puits lui jeta des ordures ; la servante donna quelques coups à l'enfant, de sorte

que celui-ci saigna du nez. Ses parents, voulant le venger, maltraitèrent la servante; mais son maître s'arma pour la défendre. Bref, le diable fit si bien que de cette étincelle il alluma un grand incendie qui faillit détruire la ville : les nobles avaient pris parti pour les uns et les bourgeois pour les autres.

Pour éteindre le feu de la discorde, on dut bannir de la cité les familles engagées dans la querelle. On n'épargna pas même les religieuses appartenant à ces familles, afin d'effacer les derniers vestiges du mal jusque dans les cloîtres où il s'était aussi propagé. Pour ces raisons Alexandrine fut obligée de s'expatrier avec sa sœur Louise, sa tante et deux nièces, toutes religieuses.

Elles demeurèrent ensemble, pendant deux ans, dans la ville d'Aquila, priant Dieu de tout leur cœur et sans relâche de leur faire connaître en quel lieu il voulait qu'elles le servissent. Alexandrine était celle qui montrait le plus de courage à supporter les disgrâces de ce triste exil. Elle exhortait les autres à tout souffrir avec patience et à se confier en Dieu, qui ne délaisse jamais les opprimés, mais qui aide et console ceux qui recourent à lui avec une pleine confiance.

Au bout de ces deux ans, leur prière fut exaucée. Un Ange vint du ciel révéler à la bienheureuse Alexandrine la volonté de Dieu qui était qu'elles allassent ensemble à Foligno; là, elles fonderaient une maison qui resterait une demeure agréable au Seigneur jusqu'à la fin du monde. Elles partirent sans délai en 1425; elles firent connaître à l'évêque et au seigneur de cette ville le motif de leur venue; et trois jours après, ces deux hommes, mus sans doute par une inspiration divine,

leur donnèrent un vieux monastère qui avait jadis appartenu aux Augustins ; ils leur accordèrent aussi l'église de Sainte-Lucie avec des terrains à convertir en jardin.

La bienheureuse Angéline de Corbaria, naguère comtesse de Civitella, dans le royaume de Naples, et abbesse à Foligno, dans le cloître de la troisième règle, reçut ces saintes exilées, ses compatriotes, avec une grande tendresse ; elle leur donna l'hospitalité jusqu'à ce que la maison qui leur avait été concédée et qui était demeurée pendant dix ans inhabitée, fût entièrement restaurée ; après quoi Alexandrine s'y installa avec ses quatre compagnes. Elles embrassèrent la règle des Clarisses dites Urbanistes, tandis qu'auparavant trois d'entre elles avaient vécu dans l'Ordre de Saint-Augustin. Parmi celles-ci était une très-vertueuse dame, nommée Gemma, veuve d'un riche seigneur de Solmona, laquelle, après la mort de son mari, s'était faite religieuse avec sa fille et sa nièce, et qui, pour les raisons indiquées précédemment, s'était vue obligée de sortir de sa ville natale. Elle mourut en odeur de sainteté le 24 avril de l'an 1435.

La perfection de ces religieuses fut bientôt connue non-seulement dans la province d'Ombrie, mais dans toute l'Italie, de sorte que beaucoup de vierges et de veuves de Foligno, de Milan, de Venise, de Naples et d'autres villes, vinrent là prendre l'habit religieux. Plusieurs parvinrent à une haute perfection que Dieu fit éclater en miracles et par des faveurs celestes.

Lorsque le pape Sixte IV, qui avait été autrefois général de notre Ordre, vint visiter le cloître, elles avaient, en vue d'une plus grande perfection, adopté la règle de

sainte Claire. Ce cloître, d'où la réforme des Clarisses se répandit par toute l'Italie, se faisait remarquer par une stricte observation de la règle, surtout en ce qui concerne la pauvreté. La bienheureuse Alexandrine fut choisie d'une commune voix pour première abbesse. Elle dirigea donc les premières sœurs de cette maison dans les voies de Dieu, les affermit par ses exhortations salutaires et surtout par l'exemple de toutes les vertus dont elle leur présentait la vivante image.

Elle aimait ses sœurs comme une tendre mère et les traitait avec une grande douceur, attentive à les soulager dans toutes leurs peines. Chérie elle-même et honorée, elle fut élue abbesse deux fois, plusieurs fois prieure et maîtresse des novices. Elle obéissait aveuglément et sur-le-champ aux ordres de ses supérieurs et de ses confesseurs, et par ses jeûnes, ses veilles et ses autres mortifications, elle faisait l'admiration de toutes les religieuses.

Plus d'une fois le céleste Epoux se rendit visible à ses regards pendant ses prières ferventes et ses longues contemplations ; il comblait son cœur de ses divines consolations. Plus d'une fois, lorsque la communauté manquait des choses nécessaires, il lui vint en aide miraculeusement, exauçant les prières de sa servante.

On creusait un puits au monastère, on était déjà descendu à une grande profondeur sans trouver aucune veine d'eau, les ouvriers se décourageaient ; alors la bienheureuse abbesse s'en vint pendant la nuit auprès du puits, pleura, pria, demandant à Dieu de ne pas refuser une goutte d'eau à celles qui avaient tout quitté pour son amour, et tout à coup jaillit une source abondante qui remplit bientôt tout le puits jusqu'à l'orifice.

Alexandrine put mouiller ses mains dans cette eau miraculeuse. Elle fit un signe de croix dessus et l'eau redescendit à un niveau naturel qu'elle a depuis toujours gardé.

Elle avait aussi le don de prévoir l'avenir, et elle fit plusieurs prédictions qui se vérifièrent par l'événement.

Enfin, parvenue à l'âge de soixante-treize ans dont elle avait passé cinquante-cinq dans la perfection claustrale, brisée par les maladies et par les austérités, la bienheureuse Alexandrine alla recevoir au ciel la récompense de ses œuvres et de ses vertus, le 3 avril de l'année 1458. Sa mort fut pleurée non-seulement par les religieuses de son monastère, mais encore par les habitants de la ville, qui avaient coutume dans leurs nécessités de chercher auprès d'elle aide et consolation. Les plus beaux fruits de sa vie, ce furent les religieuses accomplies qu'elle laissa après elle, et qui n'ont pas cessé d'attirer sur leur maison la protection spéciale de Dieu et de ses saints.

Ces religieuses ayant eu à soutenir de pénibles épreuves en 1512, saint François apparut à une bonne sœur et lui dit : « Consolez-vous, ma fille, le secours de Dieu ne fera pas défaut à ce cloître, et je ne cesserai jamais de le protéger. Soyez donc sans crainte et pleine de courage, la vertu devient parfaite dans la tribulation ».

Vers le même temps la bienheureuse Cecilia Coppoli, autrefois abbesse de ce cloître, et dont la vie a été exposée le 2 janvier, apparut aussi à une sœur avec d'autres saintes religieuses, autrefois ses subordonnées. Elle lui dit que la sainte Vierge et les Anges du ciel intercédèrent aussi bien qu'elle-même auprès de Dieu pour le bien et la prospérité du monastère, que le démon par jalousie

avait suscité ces épreuves, qu'il ne fallait pas se plaindre, mais tout souffrir avec patience, parce que Dieu savait protéger les siens et punir les persécuteurs..

(WADDING et JACOBILLE.)

VIE DE CLAIRE MARTINEZ

VEUVE DU TIERS ORDRE

1594. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Claire perd ses parents de bonne heure. — Ses méditations sur la passion du Sauveur. — Ses mortifications excessives. — Sa dévotion envers le saint Sacrement. — Ses obsèques.

Cette digne servante de Dieu naquit, en 1519, dans la ville d'Astudillo, en Espagne, de parents craignant Dieu, lesquels étaient Jean Martinez et Marie Guttierrez, et dès son enfance elle montra les plus heureuses dispositions. Parmi les premières lueurs de vertus qui rayonnèrent autour de son enfance, on vit surtout paraître une modestie angélique, une tendre affection pour les pauvres et un goût prononcé pour la dévotion.

Elle n'avait pas encore seize ans, lorsqu'elle perdit sa mère et dut tenir la maison paternelle. C'est alors qu'elle put donner un plus libre cours à sa charité envers les pauvres ; mais c'est alors aussi que Dieu la fit entrer dans la voie de la croix. En effet, quelques années plus tard, elle perdit encore son père, et resta sous la tutelle d'une tante qui la traita durement, non comme une nièce, mais comme une esclave. Sous la domination de cette

femme dure, acariâtre et méchante, la pauvre orpheline subit une longue et continuelle persécution domestique consistant en paroles amères, en tracasseries poignantes, en travaux pénibles et même en privations des choses nécessaires. Rien, cependant, ne put lasser chez elle une patience que Dieu soutenait même par des miracles.

Comme elle était belle et riche, elle se maria, devint veuve et contracta une seconde union pour obéir à sa famille. Elle donnait beaucoup de soins aux affaires de son ménage, mais plus encore à celles de son âme. Chaque jour elle se donnait la discipline et consacrait plusieurs heures à la prière. Pour vaquer plus tranquillement à ces exercices, elle s'était fait, comme une autre Judith, un oratoire dans le grenier de sa maison.

Quand elle avait passé longtemps à méditer, devant un crucifix, sur la passion du Sauveur, elle étendait un drap mortuaire sur le plancher, plaçait devant ses yeux une tête de mort et se figurait qu'elle était là étendue morte elle-même. Puis, se mettant à genoux devant cet appareil de la mort, qu'elle aspergeait d'eau bénite, elle se parlait à elle-même comme si elle eût été une autre personne, et disait : « Dieu vous pardonne vos péchés, « Clara Martinez, n'oubliez pas que vous mourrez bientôt. « Mais quel compte n'aurez-vous pas à rendre à Dieu « quand vous paraîtrez devant lui pour être jugée ? » Alors, dans l'appréhension de la damnation éternelle, saisie d'effroi et d'angoisse, elle répandait un torrent de larmes et priait pour elle-même comme elle aurait fait pour une autre : « Dieu de miséricorde, accordez-lui, « par votre infinie bonté, un temps suffisant pour faire « pénitence, donnez-lui une longue vie, qu'elle em-

« ploiera tout entière à ne servir, à ne désirer que vous
« seul ».

Après la mort de son second mari elle s'adonna avec un nouveau zèle aux œuvres de miséricorde envers les pauvres. Elle trouva un jour auprès de l'église un homme à demi mort et couvert de lèpre de la tête aux pieds, et, le considérant comme une image de notre divin Sauveur qui, pour expier nos péchés, a paru comme un lépreux, l'emmena dans sa maison, le coucha sur son lit, puis lava et banda ses plaies en les baisant avec tendresse. C'est à ces œuvres de miséricorde qu'elle consacrait tous les jours de son veuvage à Astudillo. Mais quelques mois plus tard elle quitta sa patrie et vint demeurer dans une petite paroisse nommée Torre, auprès de sa sœur, veuve aussi, pour se rapprocher de notre petit cloître de Villasilos.

Elle trouva là d'excellents maîtres de la vie chrétienne, qui, en réglant ses austérités, l'aidèrent à s'élever à une haute perfection. Elle prit aussi l'habit du Tiers Ordre, sous lequel elle vécut vingt-sept ans. Elle portait une robe d'étoffe rude et grossière, une grosse corde pour ceinture, ce qui excitait contre elle l'opposition et les railleries de sa famille, qu'elle supportait patiemment.

Cependant elle finit par dépenser tout son bien à secourir les pauvres, et en même temps elle était devenue malade à force de châtier son corps par la mortification. Dès lors sa sœur ne cessa plus d'être de mauvaise humeur et de gronder, de sorte que la sainte femme, ne trouvant plus de repos dans cette maison, se réfugia dans un ermitage situé à une demi-lieue du cloître de Villasilos. C'est là qu'elle attendit la fin de sa vie terrestre

dans la société de quelques saintes filles qui, touchées par son exemple, avaient quitté parents, amis, biens et plaisirs pour vivre dans la solitude sous la direction et à l'école d'une maîtresse si parfaite. De son ermitage la sainteté de Claire rayonna par le monde, et Dieu s'en servit pour ouvrir les yeux d'un grand nombre de pécheurs aveugles et endurcis.

Les mortifications qu'elle s'imposait étaient fort au-dessus des forces d'une femme malade. Tout ce qu'elle mangeait lui semblait amer, et elle ne mangeait qu'autant qu'il était nécessaire pour ne pas mourir. Du pain et de l'eau étaient toute sa nourriture ordinaire. Les jours de fête, elle y ajoutait un peu de légumes cuits au sel et à l'eau. Elle dormait toute vêtue sur un coffre et très-peu de temps. Souvent elle passait toute la nuit à prier, et tout ce temps-là elle portait un vêtement très-dur, très-rude, qui lui meurtrissait horriblement tout le corps. Elle se flagellait avec des cordes au bout desquelles étaient fixées six petites étoiles de fer, et cela trois fois par jour, une heure durant. Elle perdait alors beaucoup de sang. Quoique très-faible, elle ne laissait pas que d'aller tous les jours au cloître. Ce voyage d'une heure, aller et retour, la fatiguait extrêmement.

Elle ne faisait pas connaître à son confesseur ces mortifications excessives, se croyant obligée de les taire par humilité. Mais lorsqu'elle fut plus avancée dans la perfection, elle eut le cœur marri d'avoir gâté sa santé par des pénitences inconsidérées. Dès lors elle n'osa plus pratiquer aucune mortification sans la permission de son confesseur, auquel elle faisait connaître avec une

obéissance aveugle toutes les faveurs qu'elle recevait de Dieu.

Par l'ordre de son confesseur elle mangea un peu de viande et modéra ses autres austérités ; au reste, par une grâce singulière de Dieu, son corps n'entravait plus son esprit dans ses exercices religieux. Son humilité se montra principalement lorsque sa sainteté étant connue par toute l'Espagne, on venait en foule de tous côtés la consulter comme l'interprète des volontés du ciel. Ce grand concours lui déplaisait infiniment, et souvent elle disait à ses compagnes : « Que viennent faire ici ces gens ? Ils « feraient mieux de rester chez eux à servir Dieu que de « perdre leur temps à venir voir une pauvre pécheresse « comme moi. Mais vous, mes sœurs, qui me connaissez « mieux, mettez-moi une corde au cou et foulez-moi aux « pieds ; car je ne mérite pas d'autre honneur, afin qu'ils « voient quelle est celle qu'ils viennent visiter ».

Ses oraisons, toujours fort longues, étaient un continuel ravissement, à la faveur duquel Dieu l'inondait de lumières et de consolations. Un jour qu'elle revenait de l'église, un Ange l'enveloppa d'un vêtement céleste, et aussitôt elle se sentit pénétrée d'un tel sentiment de l'amour de Dieu, douée d'une vue si profonde de sa bonté et de sa majesté, qu'elle ne pouvait rien dire autre chose dans son transport, sinon : *Gloire soit au Père.*

Elle retirait de grands avantages et des consolations surabondantes de ses méditations sur la passion du Sauveur. Elle considérait particulièrement l'instant douloureux où le Fils de Dieu, entre les mains de ses bourreaux, est étendu et cloué sur la croix ; cette circonstance, elle la voyait des yeux de son âme aussi distinctement que

si elle y avait été réellement présente. Une fois, étant abîmée dans cette contemplation, elle demanda la permission de baiser les pieds du Sauveur, ce qu'elle fit doucement, comme si elle eût craint d'ajouter à sa douleur. Alors elle vit la grande plaie des pieds et les flots de sang qui en découlaient ; elle en était affligée, mais au fond de son âme elle se sentait inondée de joie et de consolation, à la vue de la bonté du Sauveur et de son immense amour pour nous.

Une autre fois elle sentit les pieds sacrés de l'Homme-Dieu s'appuyer sur son cœur dont elle lui faisait l'offrande. Ce fut pour elle une indicible joie, semblable sans doute à celle des bienheureux dans le ciel. Elle disait souvent à son confesseur, dans la surabondance de cette joie : « Voilà, Père, voilà les merveilles de Dieu ! « Voilà comme le Seigneur est bon ! En vérité, si les « hommes le connaissaient, ils s'abîmeraient dans son « amour ; mais, hélas ! on ne l'aime pas parce qu'on ne « le connaît pas ».

Il est impossible d'exprimer la ferveur avec laquelle elle s'approchait du saint Sacrement de l'autel ; aussi en emportait-elle des faveurs et des grâces signalées. Lorsque son confesseur, pour l'éprouver, lui interdisait la sainte communion, elle en était triste, mais elle obéissait docilement. Le Seigneur, pour qui l'obéissance est la plus agréable des offrandes, ne la laissait pas, ces jours-là, privée de la nourriture céleste ; il la lui donnait d'une manière spirituelle ; car, tandis que les religieuses allaient à la sainte table, elle goûtait dans sa bouche une admirable douceur et dans son âme une indicible consolation. Chacune de ses communions était ordinairement

suivie d'une longue extase dans laquelle elle contemplant Notre-Seigneur dans sa gloire au milieu d'une multitude d'Anges.

Par une admirable et singulière faveur de Dieu, elle voyait de son lit, pendant sa dernière maladie, le saint Sacrement, elle entendait la messe dans notre église distante d'une demi-lieue. Un samedi elle se trouva transportée en esprit à la place qu'elle avait coutume d'occuper, et elle sut dire comment la messe de Notre-Dame avait été chantée, indiquer jusqu'aux moindres circonstances de l'office divin.

De grandes douleurs dans tous ses membres, et une fièvre qui ne la quittait pas, la retinrent dans son lit durant les deux dernières années de sa vie. Elle souffrait avec une grande patience. Dieu, qu'elle sentait présent dans son âme, la fortifiait dans cette épreuve. C'était pour elle une ineffable consolation, néanmoins ses douleurs étaient si poignantes que, six heures avant que de rendre le dernier soupir, elle pouvait dire avec le Sauveur crucifié : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Quand elle eut reçu les derniers sacrements, ses souffrances se calmèrent : elle demeura tranquille pendant quatre heures, sans autre sentiment que celui d'une ineffable union avec Dieu.

Le prêtre qui l'assistait voulut lui mettre entre les mains un crucifix, elle fit alors un signe de croix sur son cœur, pour montrer que Jésus crucifié y était présent intérieurement ; enfin elle remit son esprit entre ses divines mains le 3 avril 1594.

On voulut cacher sa mort au peuple, mais ce fut en vain : Dieu voulait glorifier son humble servante par

des signes miraculeux devant un grand nombre de témoins. Tous les Frères Mineurs des cloîtres de Calahorra et de Villasilos vinrent à l'ermitage et portèrent le corps sur leurs épaules jusqu'à Villasilos, tout le long du chemin qui était rempli de monde. Pour contenir toute cette multitude, notre église de Villasilos, au milieu de laquelle fut déposé le corps, était beaucoup trop petite. Chacun voulait la voir et baiser ses mains et ses pieds ; son visage était beau, il conservait encore les couleurs de la vie ; la souplesse de ses membres parut aux médecins quelque chose de surnaturel. Le corps ne fut mis au tombeau que le soir, à la demande du marquis et de la marquise d'Aguilar qui voulaient être présents à la cérémonie.

Quelque temps après, le provincial vint au cloître et entendant parler des miracles que Dieu opérait par les mérites de sa servante, il voulut voir le corps et le trouva encore frais et bien conservé. Il donna l'ordre de l'exposer aux yeux du public durant trois jours, afin que chacun pût voir comment Dieu sait honorer ceux qui le servent. Plus tard on ouvrit encore le cercueil : le corps, toujours aussi bien conservé, fut exposé pendant huit jours à la vénération publique, puis enfermé dans une belle châsse en bois ; enfin, trente jours après on le déposa dans un beau sépulcre de marbre en forme d'autel. Il est visité par le peuple avec une grande dévotion, et beaucoup de malades obtiennent leur guérison par l'intercession de Claire Martinez.

Il arriva une chose singulière à une certaine Marie de Pagarès, jeune fille que la sainte femme avait tendrement aimée. La jeune fille ayant saisi la main de la morte

pendant qu'on l'ensevelissait, lui disait en répandant d'abondantes larmes : « Chère mère, vous qui m'avez
 « souvent consolée par vos bonnes paroles, souvenez-vous
 « de moi auprès du Seigneur, et obtenez-moi la grâce de
 « pouvoir toujours garder le vœu de chasteté que j'ai fait
 « par votre conseil ». Aussitôt la morte serra la main de la jeune fille, comme pour lui donner à comprendre que son désir serait accompli.

Diverses personnes ont attesté que cette sainte femme leur était apparue dans la gloire après sa mort.

Sa vie a été écrite par le Père André de Soto, qui fut quelque temps son confesseur, et qui, devenu plus tard confesseur de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, vint avec elle dans les Pays-Bas et mourut le 5 avril 1625, à Bruxelles, en odeur de sainteté.

(DAZE.)

QUATRIÈME JOUR D'AVRIL

—

LE B. NICOLAS DE MONTECORVINO

MARTYR

1358. — Pape : Innocent VI. — Roi de France : Jean II, le Bon.

Les bienheureux martyrs, Père Nicolas de Montecorvino et Père François, tous deux nés dans le royaume de Naples, et Pierre, de la ville de Rome, membre du Tiers Ordre, avaient courageusement mis leur vie en gage pour ramener dans le sein de l'Eglise un chrétien apostat.

C'était un gentilhomme hongrois, nommé Thomas, qui était entré au service des Turcs sous le sultan du Caire. Cavalier distingué entre tous, Thomas avait une aptitude singulière pour le métier des armes, qu'il estimait aussi par-dessus tout. Mais, au milieu des Musulmans, il avait peu à peu oublié puis répudié entièrement la foi chrétienne, et s'était fait musulman.

Thomas, néanmoins, avait encore conservé dans son cœur quelques étincelles du christianisme. Il se rendait la semaine sainte à Jérusalem, pour visiter les lieux sanctifiés par la passion du Sauveur. Etant donc venu dans notre cloître de la montagne de Sion, près de Jérusalem, il tomba par la grâce de Dieu entre les mains de Père Nicolas de Montecorvino, homme aussi savant que zélé. Celui-ci se mit à l'entretenir du bonheur du ciel, des peines éternelles de l'enfer, de la vanité et de la caducité des honneurs et des plaisirs de ce monde, de la miséricorde infinie de Dieu, des mérites de sa passion ; enfin il lui démontra la fausseté de la religion des Turcs et lui ouvrit les yeux sur le crime énorme qu'il avait commis en abandonnant la religion de Jésus-Christ.

Pénétré de repentir, Thomas se réconcilia avec le divin Maître, et considérant combien il était coupable de l'avoir renié et trahi, il demanda ce qu'il devait faire pour effacer une tache si noire. Nicolas répondit que, puisqu'il avait abjuré Jésus-Christ publiquement et au grand scandale de beaucoup de personnes, il convenait qu'il abjurât aussi publiquement l'erreur de Mahomet pour revenir à la vérité chrétienne. Thomas lui fit remarquer qu'agir de la sorte c'était s'exposer à une mort certaine. Mais Père Nicolas insistant lui montra qu'il devait infaillible-

ment mourir, qu'il était incertain s'il mourrait pour son bonheur ou pour son malheur éternel, tandis que s'il mourait pour la foi, il n'y avait plus pour lui d'incertitude, il était assuré de sa gloire éternelle.

Le gentilhomme se déclara alors tout prêt à donner sa vie pour l'amour de Jésus-Christ. Toutefois, considérant sa faiblesse, il craignait de faillir dans les supplices et d'abandonner de nouveau la foi, si personne n'était là pour le soutenir. Ce qu'entendant, Père Nicolas promit de l'accompagner et de s'exposer avec lui au danger d'une mort certaine, s'il voulait confesser courageusement devant le sultan que Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu, et qu'à moins d'avoir cette croyance, personne ne pouvait être sauvé.

Ils partirent donc pour le Caire, prenant avec eux Père François et frère Pierre, qui aspiraient aussi ardemment au martyre. Ils arrivèrent devant le sultan le jour de Pâques. Thomas prenant la parole dit qu'il se reconnaissait indigne de la miséricorde divine, lui qui avait si traîtreusement abandonné le Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, mort en croix pour le salut de tous les hommes, que néanmoins, sachant combien la grâce de Dieu surpassait sa propre malice et reconnaissant de ce qu'il l'avait déjà ramené dans le chemin de la vérité, il venait pour confesser Jésus-Christ crucifié comme vrai Dieu et Sauveur, et pour réprouver Mahomet comme un imposteur, un instrument du démon et la voie qui conduit en enfer.

Le sultan répondit avec un soupir qu'il avait en effet appréhendé que quelque moine ne le ramenât à cette folie. Alors Père Nicolas prenant la parole dit avec beau-

coup de franchise : « Ce n'est pas nous qui avons ramené
« cet homme, c'est Dieu qui l'a ramené par nous, non pas à
« une folie, comme vous prétendez, mais à la foi véritable,
« en dehors de laquelle il n'y a pas de salut ». Il continua
de parler, et en termes clairs et démonstratifs fit voir la
fausseté et les mensonges de Mahomet.

Le sultan l'écouta avec une feinte indifférence, puis il
demanda aux deux autres compagnons s'ils approuvaient
ces paroles. Ceux-ci répondirent courageusement : oui.
Alors le sultan fit jeter en prison les trois religieux, et
retint Thomas seul, espérant l'effrayer par la perspec-
tive des tourments ou le gagner par de belles paroles.
Mais, fortifié par les prières des religieux, le confesseur
de Jésus-Christ repoussa victorieusement toutes les
tentatives du barbare, protestant qu'aucune menace,
aucun supplice ne lui ferait abandonner Jésus-Christ et
sa foi.

Deux jours après, mêmes tentatives de la part du
sultan et même fermeté de la part des confesseurs. Alors
le tyran les condamna à mort, à quoi Père Nicolas ré-
pondit : « En vérité, si nous avons craint la mort, nous
« ne serions pas venus ici. Mais parce que nous sommes
« assurés qu'en mourant pour notre foi nous obtiendrons
« la vie éternelle et nous éviterons l'enfer dans lequel votre
« Mahomet et tous ses sectateurs brûleront éternellement,
« nous ne redoutons point la mort ». Troublé par ces
paroles si fières, le sultan livra les confesseurs au cadî,
pour les mettre à mort. Leur supplice fut atroce, on les
coupa en morceaux, puis on livra aux flammes leurs
membres palpitants. Ceci arriva le 4 avril 1358. Les
chrétiens recueillirent avec soin les restes de ces martyrs.

Une lumière céleste et miraculeuse, en éclairant leurs ossements, montra combien Dieu avait pour agréable leur sacrifice.

LE BIENHEUREUX JEAN MARTINOZZI

MARTYR

XIV^e siècle. — Pape : Clément VI. — Roi de France : Philippe VI.

Le bienheureux Père Jean Martinozzi naquit à Montepulciano, en Italie. Après s'être préparé au martyre par une vie austère et édifiante, il en mérita la palme, au mois d'avril 1345, dans la ville du Caire. Pendant qu'il était occupé dans ce pays à secourir et à consoler les chrétiens, il apprit qu'un marchand chrétien, son ami, avait déserté la foi catholique pour se faire mahométan : il alla le trouver en secret, pour éveiller dans son âme le regret de son crime et pour le ramener à Jésus-Christ.

Il réussit à toucher le cœur du pauvre renégat qui abjura d'abord devant témoins l'impiété musulmane, et qui, après s'être fortifié par la réception des sacrements, s'en alla en pleine mosquée rétracter ce qu'il avait dit contre Jésus-Christ et réprouver Mahomet. On l'arrêta et, au milieu des plus cruels supplices, on lui demanda pourquoi il quittait maintenant une religion qu'il avait embrassée de lui-même. Il ne répondit rien, sinon qu'il avait cru nécessaire de le faire pour être sauvé.

Cependant les Turcs apprirent d'autre part que c'était

Père Jean qui avait ramené ce chrétien à son ancienne foi, et ils le mirent dans la même prison. Ils essayèrent ensuite par différents moyens de les engager à se faire mahométans. Voyant que tous leurs efforts restaient infructueux, ils tranchèrent la tête au marchand et coupèrent en deux Père Jean.

A quelque temps de là et dans la même ville eut encore lieu le martyre de Barthélemy Martinozzi, né pareillement à Montepulciano et vraisemblablement parent de Jean Martinozzi.

LE BIENHEUREUX JEAN ÉTHÉE

MARTYR

1373. — Pape : Grégoire XI. — Roi de France : Charles V.

Ajoutons ici la triste chute, mais aussi le glorieux retour et le martyre du bienheureux Jean Ethée, né en Espagne. C'était un homme de grand savoir et de vertueuse vie. Il était confesseur de Ferdinand, frère du roi d'Aragon, lorsqu'il fit par dévotion le pèlerinage de Jérusalem. Arrêté par les Turcs pour une cause inconnue, il fut incarcéré avec son compagnon frère Pierre, espagnol, qui succomba aux rigueurs de la prison.

Après être demeuré longtemps dans son cachot, Père Jean crut ne pouvoir supporter plus longtemps les mauvais traitements des Turcs. Il se fit mahométan pour sortir de prison, sans songer qu'il s'exposait à la prison éternelle de l'enfer. Combien l'homme est faible, et que la

science sert à peu de chose sans la crainte de Dieu ! Cependant notre chrétien déchu ne voulut point fortifier encore davantage les liens dans lesquels le démon le tenait, il refusa de se marier.

Il demeura environ trois ans dans son apostasie. Enfin il fut touché de la grâce. Il fit parvenir aux Frères Mineurs de l'île de Chypre une lettre par laquelle il les suppliait de lui envoyer quelqu'un pour le réconcilier avec la sainte Eglise et avec l'Ordre. Il vit bien ensuite qu'il ne pouvait mieux laver une telle tache que dans son sang. Il retourna donc au Caire, où il avait renié sa foi, afin d'y confesser publiquement Jésus-Christ. Il y endura le martyre en 1373, avec son compagnon frère Gonzalve.

(WADDING.)

LE B. GUILLAUME CUFFITELLA

ERMITE, DU TIERS ORDRE

1410. — Pape : Alexandre V. — Roi de France : Charles VI.

SOMMAIRE : Sa vie pénitente et cachée. — Circonstances merveilleuses de sa mort.

Ce bienheureux solitaire, né à Noto, dans le royaume de Sicile, fut l'intime ami de saint Conrad de Plaisance, qui, pendant un long séjour qu'il fit à Noto, demeura avec Guillaume. Lorsque leur sainteté commença à se faire remarquer dans la ville et dans les environs, et que les nombreux pèlerins qui venaient à Noto vénérer un cru-

cifix miraculeux, se mirent à prendre aussi le chemin de l'ermitage, afin de voir les deux saints personnages et de les consulter sur leurs intérêts spirituels, ceux-ci, voulant se dérober à toute cette notoriété, à tout ce bruit, furent obligés de chercher une solitude plus profonde et par suite de se séparer.

Le bienheureux Conrad, dont nous avons raconté la vie au 19 février, choisit pour séjour une grotte située à une heure de chemin de la ville. Quant au bienheureux Guillaume, il se retira dans les environs du village de Xicli ; il habita une hutte longue de neuf palmes et large d'autant, cachée au fond d'un bois et d'un difficile accès. Il était sacristain d'une petite église voisine, et il vivait des aumônes qu'il recevait de quelques âmes pieuses ; il leur donnait en retour des croix de bois qu'il façonnait avec art, et des légumes de son jardin, qu'il cultivait pour se distraire un peu de ses longues méditations et de ses prières continuelles. Sa vie était très-laborieuse et très-austère.

Quoique son commerce avec les hommes fût aussi restreint que possible, il était loin cependant d'être insensible aux maux de ses semblables. A tous ceux qui, aux prises avec quelque affliction, venaient lui ouvrir leur cœur, il prodiguait les consolations, les encouragements et les marques de tendresse. Il portait chez les pauvres la plus grande partie des aumônes qui lui étaient faites. Mais, pour éviter tout entretien, il les déposait à la porte, et après avoir averti, il disparaissait. Il quittait souvent sa solitude pour visiter les malades dans les hôpitaux ou bien dans leurs réduits ; il les aidait, les servait et relevait leur courage par de fortes paroles.

Si éloigné qu'il se tint du commerce des hommes, notre bienheureux solitaire eut cependant maintes persécutions à endurer de la part de ces méchants que Dieu, selon la pensée de saint Augustin, laisse vivre dans ce monde, afin qu'ils exercent les bons, ou que les bons les convertissent. Mais Dieu et la solitude le consolait de tout surabondamment.

Le Seigneur manifesta dès cette vie la sainteté de son serviteur par des signes miraculeux. Il avait à Xicli un ami dévoué, nommé Paul Guiccioni, qui recevait parfois le saint homme à sa table et lui faisait quelques aumônes. Lorsque le Seigneur lui eut révélé, à sa grande joie, l'heure prochaine de sa mort, il voulut en avertir cet ami afin de lui témoigner sa reconnaissance.

Le 4 avril, il vint donc avant l'aube frapper à la porte de Paul Guiccioni. Celui-ci demanda qui était-ce qui lui rendait visite si matin, ajoutant qu'il allait se lever. Le solitaire répondit que cela n'était pas nécessaire, mais qu'il voulût bien venir chez lui lorsqu'il serait jour. Puis il jeta une de ses sandales dans la maison par une fenêtre ouverte et s'en alla.

Aux premiers rayons du jour, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes dans le village, bien que les églises fussent encore fermées. Les habitants furent fort étonnés de ce carillon dont ils ignoraient la cause. Lorsque Paul Guiccioni trouva la sandale de l'ermite, et qu'il réfléchit sur sa visite matinale, il soupçonna ce qui venait d'arriver. Il courut en toute hâte à la hutte du solitaire qu'il trouva sans vie, encore agenouillé comme s'il eût été vivant, au milieu de cierges allumés, le visage souriant et radieux, son chapelet dans ses mains jointes.

Paul revint vite au village apporter cette nouvelle.

Tout le clergé, accompagné d'une foule de fidèles, vint en procession à la hutte du solitaire. On trouva son corps dans l'attitude indiquée, et on le transporta au village avec grand respect. Comme, durant le trajet, on n'était pas d'accord sur le lieu de la sépulture, le corps devint tout à coup si lourd, qu'on ne put le remuer de sa place. Mais lorsque le clergé, qui chantait les litanies, en fut venu à l'invocation de saint Matthieu, le convoi put reprendre sa marche sans difficulté. On conclut de là que le bienheureux ermite voulait reposer dans la grande église de Xicli qui était consacrée à ce saint Apôtre. C'est là en effet que le corps du saint homme fut enseveli dans la plus belle chapelle, dans un tombeau de marbre d'une seule pierre, reposant sur deux piliers, derrière une porte de fer fermée à quatre clefs confiées à différentes personnes.

Il sortit de ce monde le 4 avril 1410.

Le Père Etienne de Schisitto, professeur de théologie, fut guéri, auprès du tombeau de notre bienheureux, d'une hernie qu'il avait depuis longtemps.

Un aveugle recouvra la vue par le seul attouchement de la sandale que le saint ermite avait jetée dans la maison de Paul Guiccioni. Il y eut d'autres miracles opérés de la même manière. Plusieurs malades furent également guéris pour s'être reposés dans la hutte habitée par notre solitaire.

Le pape Paul III autorisa, en 1537, la célébration de la fête du bienheureux Guillaume à Xicli. En 1670 son corps fut placé dans une riche châsse d'argent. La dévotion des habitants de Xicli envers leur patron n'a pas cessé de se

maintenir, entretenue par les bienfaits incessants que leur procure son intercession.

(Ex *Chronic. Siciliae*, et PAPEBROCHIO.)

LE BIENHEUREUX JEAN DE VALLE

1351. — Pape : Clément VI. — Roi de France : Jean II.

Ce bienheureux naquit à Valle, petit village de l'Ombrie. Ce fut le premier instrument dont Dieu se servit pour la grande œuvre de cette réformation de l'Ordre qui est dite de l'Observance régulière. Il entra chez les Mineurs de Foligno, en 1325. Dès le début il s'appliqua à l'observation exacte et parfaite de la règle, et devint pour ses frères un miroir de toutes les vertus. Comme il était fort instruit, on l'éleva à la prêtrise.

Il était très-familier avec les bienheureux Pauluce de Trincis, Ange Clarène et Thomas de Foligno, chez lesquels il voyait briller le modèle de toutes les vertus. Cependant, comme on ne vivait pas, dans ce monastère, selon la stricte pauvreté recommandée par saint François, il pria instamment le Père général, Gérard Odoni, de lui permettre de se retirer avec trois ou quatre frères dans quelque cloître très-pauvre, afin de pouvoir observer la règle dans toute sa perfection primitive. Après une longue attente, il obtint ce qu'il demandait et s'en alla avec quatre frères compagnons s'établir sur l'âpre montagne de Bruliano, dans une habitation qu'ils construisirent eux-mêmes avec des branchages. Ils dormaient sur la terre nue et vivaient dans la plus extrême pauvreté, man-

quant des choses les plus nécessaires. Toutefois leur vie austère, leurs jeûnes de tous les jours, leurs veilles et leurs autres pénitences étaient singulièrement adoucies par les faveurs célestes dont Dieu les comblait.

Les habitants des localités voisines, dans l'espoir que la présence de ces serviteurs de Dieu attirerait sur eux et leur pays les bénédictions du ciel, les aidèrent à construire un petit cloître et une église qui fut dédiée à saint Barthélemy.

Le bienheureux Egide de Reggio, qui demeurait dans le cloître de Todi, à dix milles environ de Bruliano, venait souvent visiter cette retraite. Le bienheureux Jean disait parfois à ses frères que leur saint ami était en chemin et qu'il allait bientôt paraître. Quand les frères lui demandaient comment il pouvait savoir cela, il leur répondait que frère Egide répandait une odeur de sainteté qui prévenait de son arrivée.

Après que le bienheureux Jean eut vécu dix-sept ans sur cette montagne, dans la perfection de la règle franciscaine, qu'il eut réuni dans d'autres cloîtres un assez grand nombre de religieux animés de son esprit, Dieu l'enleva de ce monde par une douce et sainte mort, le 4 avril 1351, pour le mettre en possession de l'éternelle gloire.

Ses compagnons, qui avaient hérité de son zèle, continuèrent et étendirent son œuvre. Parmi eux on signale Ange de Monteleone, et Gentil de Spolète, qui souffrirent persécution à cause de leur zèle et moururent en odeur de sainteté. Après leur mort, Pauluce de Trincis affermit et propagea considérablement l'œuvre de l'Observance régulière.

CINQUIÈME JOUR D'AVRIL

LE BIENHEUREUX CONRAD DE SAXE
ETIENNE DE HONGRIE ET AUTRES

MARTYRS EN TURQUIE

XIII^e siècle. — Pape : Martin IV. — Roi de France : Philippe le Hardi.

Le bienheureux Père Bonagratia, qui exerça les fonctions de général des Franciscains dans le premier siècle de l'Ordre, envoya plusieurs frères mineurs en Asie comme missionnaires, afin de réveiller la foi chrétienne en Arménie, en Perse et dans tout l'Orient. Ces hommes apostoliques accomplissaient leur mission avec un grand zèle qui fut couronné des plus beaux fruits. Toutefois de nombreux obstacles s'opposaient aux progrès de la foi, souvent les missionnaires étaient arrêtés et jetés en prison ; en beaucoup de lieux ils vivaient dans de continuels périls, au milieu des entraves et des persécutions de tout genre, et mangeaient le pain de l'affliction et des larmes jusqu'à ce qu'ils rendissent leur vie à Dieu dans les combats de la foi.

Un prince de la Tartarie, nommé Tangodomor, avait fait assassiner traîtreusement son frère Abagha, roi des Tartares de la Haute-Asie, lequel avait, quelque temps auparavant, envoyé des ambassadeurs à l'assemblée générale de Lyon et était bon catholique. Répudiant la foi qu'il avait reçue dans sa jeunesse avec le baptême sous

le nom de Nicolas, il s'était emparé de l'empire en 1284, en avait étendu les bornes et avait embrassé l'islamisme. Pendant les deux ans que dura sa tyrannie, il persécuta cruellement les chrétiens, et surtout les missionnaires, les prêtres et les religieux.

Mais les pièges cachés des schismatiques grecs étaient aussi à redouter pour les apôtres de la vraie foi que les brutalités ouvertes des Mahométans, et les Pères Conrad de Saxe et Etienne de Hongrie, hommes de haute perfection, d'un zèle ardent et d'un grand savoir, furent victimes des grecs schismatiques qui, ne pouvant les réfuter, les firent assassiner, en 1284.

La nuit qui précéda leur martyre, une femme pieuse catholique dans la maison de qui les Pères demeuraient, avait vu deux beaux oiseaux blancs avec des ailes d'or prendre leur vol et monter jusqu'au ciel.

Dans la ville de Salamastro, en Perse, le bienheureux Père Antoine, dont nous ignorons la patrie, souffrit un glorieux martyre, qu'il avait lui-même prédit et qui fut glorifié par de nombreux miracles.

Vers le même temps et dans les mêmes pays, les bienheureux Pères Aldobrandini Ammonati, né à Florence, Conrad et Voiselle, avec deux autres, avaient terminé leur vie par une mort sanglante pour la foi. Dieu ne laissa pas ses martyrs sans vengeance. Le sanguinaire Tango-domor fut détrôné et tué par son neveu, fils du roi Abagha, qui se montra, comme son frère, l'ami des chrétiens.

FRÈRE GRÉGOIRE

1545. — Pape : Paul III. — Roi de France : François I^{er}.

Le 5 avril 1545, mourut à Goa frère Grégoire, natif de Viseu, en Portugal. Il avait été envoyé par le roi et par ses supérieurs aux Indes Orientales. Sa haute perfection fut bientôt connue particulièrement à Goa, dans le cloître de la Mère de Dieu, où l'on admirait son humilité, son inaltérable sérénité, sa prière continuelle et ses austères pénitences.

C'était un autre Junipérus par sa bienheureuse simplicité qui édifiait les hommes beaucoup plus qu'elle ne les portait à rire. Il était estimé et aimé de chacun, même des grands de ce monde, qui savaient discerner sa grande sainteté à travers les voiles de sa bonhomie.

Il était très-lié avec don Gaspar, archevêque de Goa, qui venait souvent au cloître s'entretenir avec lui des besoins de son âme et prenait le plus grand plaisir à ses manières bonnes et simples. Il habita aussi dans le cloître de Damao, situé à quatre lieues de Goa ; c'est là que Dieu lui révéla la gloire et la sainteté de son ami, l'archevêque de Goa. Car, à l'heure même où celui-ci expirait, frère Grégoire vit sa bienheureuse âme s'envoler au ciel toute resplendissante de lumière.

Quelques années plus tard il revint à Goa, mais il ne tarda pas à aller rejoindre son ami dans le sein de la gloire céleste, étant mort le même jour et à la même heure que lui. Comme l'archevêque, il laissa une grande

renommée de sainteté après lui, ainsi que le fit voir la grande multitude d'hommes qui accompagnèrent son convoi. Le nouvel archevêque, Alexis de Menezès et le vice roi Mathias d'Albuquerque y assistaient; on les vit l'un et l'autre se mettre à genoux et baiser les pieds de cet humble serviteur de Jésus-Christ.

(CARDOSE.)

SIXIÈME JOUR D'AVRIL

LE BIENHEUREUX PIERRE DE SANTOYO

1431. — Pape : Eugène IV. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Il fait revivre en plusieurs monastères la sévérité de la règle.

Lorsque, à la fin du deuxième siècle de l'Ordre, saint Pierre Régalat et le bienheureux Pierre Villacrèce rétablirent en Espagne la règle franciscaine dans sa pureté primitive, Dieu leur suscita un auxiliaire zélé dans la personne du bienheureux Pierre, natif de Santoyo. Il jeta les premiers fondements de la province de l'Immaculée-Conception-de-Marie, où commença à refleurir la stricte observance. Ordonné prêtre dans le monde, il prit la fuite le jour même qu'il devait chanter sa première messe et se réfugia dans le cloître de Castro-Xérez, où il prit l'habit et prononça ses vœux parmi les Frères Mineurs Conventuels.

Cependant, comme il désirait de vivre dans une pauvreté rigoureuse à l'exemple de saint François, il fut

poussé par la grâce dans le cloître d'Aquilera, où il se mit sous la discipline du bienheureux Pierre Villacrèce. Après avoir demeuré un an avec saint Pierre Regalat, il fit pieds nus le voyage de Jérusalem, visita les saints lieux avec une grande dévotion, et fut miraculeusement confirmé dans la pensée de travailler à la réforme de l'Ordre. Dans ce dessein, il se rendit à Rome, où il rencontra saint Bernardin de Sienne qui lui communiqua de grandes lumières. Alors il obtint des bulles pontificales pour la fondation en Espagne de monastères pauvres, et pour la réforme de ceux qui existaient déjà.

De retour en Espagne, il se mit à l'œuvre aussitôt et fonda, en 1409, à une demi-lieue de Santoyo, dans une forêt, le monastère de Villasilos. Le bienheureux demeura dans ce cloître jusqu'à la réunion du Concile de Constance, où il se rendit afin d'obtenir la confirmation de sa réforme. Il revint muni d'une nouvelle bulle et avec l'autorisation de fonder de nouveaux cloîtres, de réformer les anciens, de recevoir des novices et même des religieux qui voudraient admettre sa réforme.

Il commença donc à introduire la stricte observance dans quelques maisons. L'œuvre alla bien dans les unes, rencontra de grands obstacles dans les autres. Le saint réformateur fut en butte à la persécution ; il la souffrit courageusement pour l'amour de Dieu et ne se rebuta point. La perfection de ses religieux parvint à une renommée qui se répandit bientôt par toute l'Espagne. Une foule de religieux vinrent de tous côtés apprendre, sous un si bon maître, à pratiquer dans toute sa pureté la règle de saint François.

Le premier cloître réformé par ce bienheureux fut

celui de Valladolid, dans lequel il mourut le 6 avril 1431, au milieu des prières et des larmes de ses enfants.

De là la réforme s'étendit dans la suite aux monastères de Salamanque, de Bénévent, de Zamora et dans beaucoup d'autres en Portugal, en Biscaye et en Murcie. Le pape Sixte IV érigea ces cloîtres en une province qui prit d'abord le nom du réformateur, et plus tard celui de l'Immaculée-Conception, et qui se propagea jusqu'aux Indes.

Dans le cloître de Valladolid reposent les précieux restes de Jean de la Croix, modèle de prières ferventes et d'amour du prochain. Averti par un Ange, au cloître de Valladolid, qu'il se trouvait à Tordesillas, dans le monastère des Clarisses, une sœur qui allait mourir, il courut à l'église, prit le saint Sacrement, et, porté par l'Ange auprès de la malade, il l'administra et fut rapporté dans son cloître par le même Ange.

Dans cette même église reposent les restes de deux évêques de l'Ordre, celui de Père Antoine de Guevara, évêque de Mondonedo, historien de Charles V et remarquable prédicateur, et celui de François Orance, évêque d'Oviédo, un des Pères du Concile de Trente, auteur de beaux écrits contre l'hérésie de Calvin.

Ajoutons encore ici la mémoire de la bienheureuse Thérèse Enriquez, qui fit rebâtir le cloître de Medina-de-Rio Seco, fondé par le bienheureux Pierre de Santoyo. Le duc, son mari, se fit frère mineur; elle-même prit l'habit du Tiers Ordre et demeura quatorze ans dans le voisinage. Elle répandait d'abondantes aumônes en tout temps, et dans une disette elle nourrit tous les pauvres des environs. Elle repose dans l'église du cloître, avec le duc son mari, dans un tombeau d'albâtre.

(EX WADDINGO et PAPEBROCHIO.)

LE B. GASPAR DE FLORENCE

1477. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

SOMMAIRE : Gaspar pratique l'humilité, la pauvreté, l'obéissance. — Ses extases.

Parmi le grand nombre des saints hommes que l'illustre ville de Florence a donnés à l'Ordre, se trouve le bienheureux Gaspar, qui, pour mieux garder la chasteté, devint frère mineur et se plaça sous la règle sévère du bienheureux Thomas de Florence. Une fois entré dans l'Ordre, il ne posséda plus qu'un habit usé pour toute richesse. Il aimait les monastères pauvres, relégués au fond des bois, pour demeurer inconnu au monde. Jamais il ne parlait de la noble maison d'où il sortait. Quand on lui demandait qui il était, il répondait : « Chrétien ». Interrogé sur sa naissance, il répondait : « Je suis de ce monde ».

Il était tellement mort au monde et à lui-même, qu'on

eût dit un ange sous une forme humaine. Pour ne pas loger chez les séculiers, il passait souvent la nuit au milieu des bois, sous un arbre. Il aimait beaucoup la propreté en toutes choses et disait que Dieu agréé la pauvreté, mais non la malpropreté. Il était d'une obéissance aveugle envers ses supérieurs, et, malgré ses efforts pour éloigner de lui les dignités, il fut plusieurs fois gardien et confesseur des religieux.

Sa plus chère occupation était la prière et la contemplation, et il parvint à un tel degré d'union avec Dieu, qu'il était parfois soulevé de terre, comme si son corps eût voulu suivre son esprit dans les tabernacles éternels. Ces ravissements lui arrivaient dans les bois, dans les églises, le long des routes, et partout où il se trouvait, comme à Castiglione, à Arezzo, à Scarlino, à Sergiano, à Barga, à Volterra, à Fiesole et à Lucques.

Revenant une fois de Scarlatino vers son cloître, qui était situé sur une montagne à une lieue de ce village, il fut surpris en chemin par la nuit et ne put continuer sa marche à cause du mauvais chemin. Son compagnon alla au cloître chercher une lumière, mais le saint homme fut reconduit par deux Anges sous la figure de deux jeunes hommes portant des flambeaux, jusqu'à l'endroit où ses religieux vinrent au-devant de lui, et là ils disparurent.

Différents signes miraculeux attestèrent la sainteté de Gaspar. Raphaël Gérardi de Volterra l'ayant consulté sur sa vocation, il lui répondit qu'il ferait bien de rester dans le monde. Cet homme suivit ce conseil, il se maria, eut des enfants, fut en outre le père des pauvres, des veuves et des orphelins, et composa plusieurs savants écrits.

Son innocence apprivoisait les loups, et les oiseaux venaient se jouer autour de lui et se percher familièrement sur ses épaules.

Il parvint à un grand âge. Il se sentit un jour pris d'une légère fièvre, c'était la messagère de sa bienheureuse mort ; il le comprit et reçut aussitôt les derniers sacrements. Après avoir fait une belle exhortation à ses frères auxquels il recommanda surtout la sainte pauvreté, il rendit son âme à Dieu le 6 avril de l'an 1477. Il fut enseveli dans le caveau des religieux.

Une petite fille qui avait le corps tout couvert de plaies fut subitement guérie sur son tombeau.

Sept ans après sa mort, son corps fut trouvé sans corruption par le seigneur de Sassetta, qui était venu visiter le tombeau avec sa femme. Il est en grande vénération à Scarlino et dans les localités voisines.

(EX WADDINGO et SILVANO RAGGI.)

LE BIENHEUREUX AMBROISE DE MILIANO

1525. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François I^{er}.

SOMMAIRE : Plusieurs miracles. — Une réconciliation. — Son retour aux Observantins qu'il avait quittés.

Le bienheureux Ambroise naquit à Miliano et, selon d'autres, à Milan, et il brilla dans l'Ordre par ses vertus et sa perfection. Il avait beaucoup de goût et de zèle pour la prédication. Sans cesse il pria et méditait sur la passion du Sauveur. Son innocence se montrait dans la simplicité de ses manières et de son langage. C'est pour-

quoi il était souvent en butte aux plaisanteries de ses frères, ce qui lui était une occasion de s'exercer à l'humilité. Il jouissait d'une haute considération auprès des gens du monde, à cause surtout des guérisons miraculeuses que Dieu opérait par lui.

Il possédait aussi le don de prophétie. Un jour, pendant qu'il prêchait à Calistato, Dieu lui fit connaître un fait terrible qui avait lieu en ce moment-là même. Il s'interrompit pour l'annoncer à ses auditeurs en disant : « O Calistato, tu vas être témoin d'une chose terrible ». Après le sermon, il fut appelé dans une maison où une mère avait été assez malheureuse pour maudire son fils, qui aussitôt était devenu muet et si défiguré qu'il ne ressemblait plus à un homme, tandis que la pauvre mère était en proie au désespoir et à l'égarement.

Le saint homme exhorta celle-ci à la confiance et lui ordonna de bénir son fils et de rétracter la malédiction qu'elle avait prononcée. Par ce moyen le fils revint à son premier état, offrant une grande leçon aux enfants de ne pas désobéir à leurs parents, aux parents de ne pas maudire leurs enfants.

Une grande querelle s'était élevée entre les villes de Baschi et de Monticulo, et les bourgeois allaient en venir aux mains ; Ambroise essaya d'abord de les réconcilier, mais voyant qu'il ne gagnait rien par la voie des exhortations, il leur commanda de s'armer et d'engager le combat. Au jour fixé, il parut au milieu d'eux sur une hauteur, lorsque l'action allait commencer. Alors il se mit en prières, puis il parla avec tant de force que ces hommes, prêts à s'entr'égorgier, s'adoncèrent tout à coup, déposèrent leurs armes et conclurent une paix durable.

Le diable lui garda rancune de cette bonne action ; il commença dès lors à le persécuter et à exciter contre lui jusqu'à ses frères. Quelques-uns accusèrent Ambroise, auprès du provincial, d'avoir excité les bourgeois à en venir aux mains, ajoutant qu'il avait ainsi, autant que cela dépendait de lui, provoqué des horreurs qui auraient eu lieu sans une permission spéciale de Dieu. Trompé par cette calomnie, le provincial fit mettre le saint homme en prison. Ambroise s'aperçut alors qu'il était homme. Il lui sembla si dur de ne plus pouvoir prêcher qu'il s'évada et s'enfuit chez les Pères Conventuels. Ceux-ci, connaissant ses vertus, le reçurent avec joie et l'envoyèrent au cloître de Marciano, dans les environs de Pérouse. La chute d'un si saint homme affligea grandement les Observantins et leur montra combien l'homme est faible de lui-même et de quelles ruses le démon se sert pour faire tomber les plus vertueux.

Ambroise, dans ce cloître, pratiquait comme auparavant la pauvreté et l'humilité, et son âme paraissait en paix ; néanmoins, depuis qu'il avait quitté les Observantins, il ne sentait plus les douceurs célestes qu'il goûtait autrefois. Il s'en étonnait sans en comprendre la raison, jusqu'à ce que Dieu la lui révélât par la bouche d'une pauvre vieille femme qui lui adressa la question suivante : « Père, j'ai eu souvent la pensée de vous demander
« d'ou vient que vos paroles pénétraient dans les cœurs
« comme des traits brûlants, lorsque vous étiez chez les
« Observantins, tandis qu'à présent elles sont froides et
« sans effet ».

A cela Ambroise ne sut que répondre, mais lorsque, seul dans sa cellule, il se rappela ce propos et le médita,

Dieu l'éclaira tout à coup par sa grâce, il comprit en quoi il avait manqué, pleura sa faute et sur-le-champ prit la résolution de retourner à son ancien cloître et de se soumettre à une pénitence convenable.

Pendant que les Pères de l'Observance tenaient leur chapitre général au monastère de la Portioncule, Ambroise se présenta dans l'attitude d'un pénitent, et, se jetant aux genoux du provincial, il confessa sa faute en pleurant, et empruntant les paroles de l'enfant prodigue : « Père, « j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis pas « digne d'être appelé votre fils. Cependant, plus rassuré « par votre bonté qu'éloigné par ma méchanceté, je « viens faire l'aveu de ma faute et solliciter la punition « qu'elle mérite. Veuillez seulement me permettre de « reprendre l'habit de vos fils, que j'ai quitté inconsi- « dérément ».

Ambroise édifia beaucoup ses frères par cet acte d'humilité. Le provincial le consola et lui rendit l'habit de l'Ordre, et son âme aussitôt se sentit inondée des mêmes consolations qu'autrefois. Comme un grand arbre qu'on a courbé avec effort revient de lui même à sa première position dès qu'on a brisé les liens qui le retenaient, ainsi ce saint homme, ayant rompu les liens de Satan, se redressa tout à coup dans sa première perfection. Dans la suite il rappela souvent cette chute pour s'humilier. Sa parole redevint brûlante comme autrefois et recommença à porter de grands fruits. Il opéra aussi plusieurs miracles par l'intercession de saint Antoine de Padoue.

Le saint homme fut choisi pour maître des novices, à cause de sa haute perfection, et s'acquitta avec succès de cette charge importante. Nous avons déjà parlé de son

zèle pour la prédication. A peine remis d'une longue maladie, il ne sut pas résister au désir des habitants de Monteleone qui l'invitaient à venir prêcher le Carême dans leur ville, c'est-à-dire à deux lieues de son monastère. Mais ce travail étant au-dessus de ses forces, la fatigue qu'il en ressentit lui donna la fièvre ; il demanda aussitôt et reçut les derniers sacrements ; enfin, le 6 avril 1525, pendant qu'il récitait le *Te Deum*, il rendit son esprit à Dieu et alla continuer au ciel le cantique d'actions de grâces commencé sur la terre.

Son corps fut enseveli dans le cloître des Pères Conventuels, les Observantins n'ayant pas encore de lieu de sépulture à eux, comme si Dieu eût voulu récompenser les Pères Conventuels de l'attachement qu'ils avaient montré à son serviteur pendant son passage au milieu d'eux. L'année suivante, le 27 décembre, le corps fut relevé intact et exempt de corruption. On le déposa dans l'église. Les fidèles vinrent en foule implorer son intercession ; il s'y est opéré des miracles constatés canoniquement par l'évêque de Spolète.

Son habit est conservé dans le cloître de Cascia.

LE BIENHEUREUX LIBERT

1400. — Papes : Boniface IX, Benoît XIII. — Roi de France : Charles VI.

Dans l'église paroissiale de Santa-Maria-de-Plano, à un demi-mille de Monteleone, repose le corps du bienheureux Libert ou Gilbert, ermite du Tiers Ordre, qui vécut saintement, pendant de longues années, dans l'abbaye de

Ferentillo, et mourut en 1400 dans une petite cellule non loin de la même église.

Voyageant un jour par une très-forte chaleur et n'en pouvant plus de fatigue et de soif, il s'arrêta auprès d'une petite image de la sainte Vierge qu'il supplia d'avoir compassion de lui ; il planta alors son bâton en terre et s'endormit. Après une demi-heure de sommeil il trouva, en s'éveillant, que son bâton était devenu un grand arbre couronné d'un épais feuillage, au pied duquel jaillissait une claire fontaine ; cette source est encore nommée aujourd'hui fontaine de saint Libert, et son eau opère des guérisons miraculeuses. L'arbre provenant de son bâton est conservé avec grand soin par la confrérie du Saint-Sacrement. Les croix qu'on en fait et que l'on porte en l'honneur de saint Libert ont une grande vertu contre la morsure des chiens enragés.

A la mort de ce saint homme, les cloches de l'église paroissiale sonnèrent d'elles-mêmes. Les moines de Ferentillo avaient le désir de posséder ses reliques, mais arrêtés comme par une main invisible, ils durent laisser ce trésor précieux dans l'église paroissiale, où il est encore honoré.

Une peinture représente le bienheureux en habit de solitaire. Un miracle persistant, c'est que le champ où il a demeuré et qu'il a béni par sa présence et son travail est plus fertile que les champs voisins.

(JACOBILLE.)

LE BIENHEUREUX JEAN D'AMSTERDAM

1579. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Le bienheureux Jean, né à Amsterdam, venait de prononcer ses vœux dans l'Ordre de Saint-François, lorsque la fureur des Calvinistes l'obligea de quitter sa patrie avec ses confrères. Il s'enfuit vers Keulen d'où, après un court séjour, il fut envoyé dans le Brabant. Mais les Huguenots ne l'avaient pas perdu de vue, ils le guettaient toujours comme les tigres guettent leur proie.

Le 6 avril 1579, le bienheureux Jean partit de Louvain, où il venait de recevoir le diaconat, pour se rendre au cloître de Diest. Pendant qu'il traversait un bois en récitant son bréviaire, une troupe de Calvinistes l'assaillirent et l'assassinèrent lâchement.

Le jeune martyr voyant la mort devant ses yeux, tomba à genoux et recommanda son âme à Dieu en disant, comme le Sauveur du monde : « Seigneur, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ». C'est en prononçant ces paroles qu'il rendit son âme à Dieu à l'âge de vingt-trois ans. Son cadavre, percé de vingt et un coups de poignards, fut caché par les meurtriers sous un amas de branchages et de feuilles ; mais les catholiques le découvrirent, le transportèrent à Louvain et l'ensevelirent avec de grands honneurs dans l'enceinte du cloître.

On grava sur son tombeau l'inscription suivante : Le 6 avril de l'an MDLXXIX, frère Jean d'Amsterdam fut massacré pour la foi par les hérétiques, sur le chemin de Diest,

un jour après avoir reçu dans le diaconat la grâce du Saint-Esprit.

(EX BAREZZO et ANT. SAND.)

LES BIENHEUREUX DANIEL O HARINGUAN

PHILIPPE OSÉE ET MAURICE O SCHANLAN

1580. — Pape Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Le 6 avril 1580, pendant la sanglante persécution d'Elisabeth d'Angleterre, trois Pères de l'Ordre Séraphique cueillirent la palme du martyre ; ce sont : Daniel O Haringuan, Philippe Osée et Maurice O Schanlan, nés tous les trois de parents catholiques, dans la province de Momonie, en Irlande. Ils avaient durant trente années fortifié les catholiques anglais par la prédication et l'administration des sacrements. Ils étaient déjà épuisés par le travail et par l'âge, et le plus jeune d'entre eux avait déjà soixante-dix ans, lorsque des soldats anglais les surprirent dans une église où ils s'étaient cachés. Exécutant les ordres de leur reine, ces barbares tuèrent à coups d'épée, auprès du maître-autel, ces saints religieux qui méritèrent ainsi d'entrer dans les rangs de la blanche armée des martyrs.

(EX BRUODUNO, in *Propugn. Fidei*)

SEPTIÈME JOUR D'AVRIL

PÈRE DIDACE CASTELLON

1606 . — Pape : Paul V. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : La contemplation est son exercice de prédilection.

Le Père Didace Castellon naquit en Espagne, de parents distingués par leur condition. Le monde s'efforçait de le retenir par ses vains plaisirs et ses honneurs plus vains encore ; mais le Seigneur l'appela d'une manière extraordinaire dans l'Ordre de Saint-François. Un jour entendant un sermon, il lui sembla voir sortir de la bouche du prédicateur des rayons de lumière et de feu, qui venaient frapper son cœur. Il en fut tellement ému que sur-le-champ il prit l'habit religieux chez les Frères Mineurs Déchaussés de la province de Saint-Jean-Baptiste.

Il fut plusieurs fois élu gardien et même définiteur et maître des novices tout ensemble, quoique personne avant lui n'eût cumulé ces deux charges. Il cultivait les jeunes plants de l'Ordre avec un soin infini, il leur donnait en tout le modèle de la vraie humilité et de la prière intérieure, convaincu que l'humilité est le fondement nécessaire de la vertu et que la prière est seule capable d'élever l'édifice de notre perfection.

Il possédait le don d'oraison dans une large mesure. Il était constamment plongé dans la contemplation des divines perfections, et cela non-seulement dans la soli-

tude de sa cellule , mais jusqu'au réfectoire, et tout particulièrement lorsqu'il s'entretenait avec ses frères de la paternelle providence de Dieu qui pourvoyait à tous leurs besoins.

Elu provincial, il n'en continua pas moins tous ses exercices d'humilité et d'oraison. Il dirigeait ses subordonnés avec tendresse et douceur, se considérant comme leur père plus que comme leur supérieur ; aussi était-il chéri de tous. Dans sa vieillesse, il était aussi assidu aux jeûnes, aux veilles et aux prières communes, que dans ses jeunes années. Ordinairement il restait au chœur, après matines, jusqu'à sa messe, pour s'y mieux préparer.

Bien qu'il eût passé par toutes les dignités jusqu'à celle de provincial, il ne parlait jamais à ses supérieurs qu'à genoux, comme un novice. Il était très-estimé de saint Pascal , qui, interrogé un jour sur ce qu'il pensait de Père Didace, répondit : « Il me semble que c'est une « grande grâce que Dieu nous a faite de nous donner « un si saint homme pour compagnon ». Ce même saint Pascal voulut, à sa dernière heure, être assisté de Père Didace. Après avoir donné de grandes preuves de patience dans une longue et cruelle maladie, ce digne serviteur de Dieu mourut en odeur de sainteté, au cloître de Valence, le 7 avril de l'an 1606, ayant reçu auparavant les derniers sacrements avec une extrême dévotion.

FRÈRE MARTIN ONATIVI

SOMMAIRE : Les austérités et les visions forment le trait saillant de sa vie.

Dans la même année décéda au cloître de Villareal Frère Martin Onativi, qui était né en Aragon. Dès son noviciat, il étonna le maître des novices et tous ses confrères par son zèle à pratiquer toutes les vertus. Ses supérieurs, voulant éprouver si tant de perfection reposait sur le fondement solide d'une humilité vraie et non feinte, l'exercèrent par de sévères réprimandes. Le jeune homme, loin de s'en troubler, les recevait avec patience et même avec une secrète joie, parce qu'il sentait que la vertu se parfait par l'épreuve.

Par amour pour la sainte pauvreté, il ne portait jamais de vêtements tout neufs, mais toujours de fort vieux et rapiécés. Il ne quittait point le cilice, il dormait sur une planche, se flagellait toutes les nuits jusqu'au sang, jeûnait souvent au pain et à l'eau, ce qu'il aurait fait constamment si ses supérieurs ne l'en eussent empêché. Pendant un Avent, il resta quinze jours sans prendre aucune nourriture, jusqu'à ce que le provincial lui ordonna de modérer son jeûne et de manger un peu de viande de temps en temps. Jamais il ne buvait de vin, mais seulement un peu d'eau, et cela jamais hors du réfectoire, quelque altéré qu'il fût.

Il passait en prières la plus grande partie de la nuit et restait au chœur depuis matines jusqu'à prime. Souvent il était si plongé en Dieu qu'il ne sentait pas les piqûres

des mouches sur son visage. Il demeurait des heures entières à genoux aussi immobile et insensible qu'un arbre.

Il était très-aimé de tous ses frères qu'il exhortait doucement à bien servir Dieu. Il raffermissait les pusillanimes, consolait ceux qui souffraient et assistait les malades qui trouvaient en lui un cœur fraternel. Chaque jour il préparait quelque chose à manger pour les pauvres, qu'il servait lui-même. Sa seule présence leur imposait la bienséance et le respect, et nul n'eût osé faire ou dire quelque chose d'inconvenant. Les séculiers qui le voyaient à l'église le vénéraient comme un saint.

Deux ans avant sa mort, il mérita par la délicatesse de sa conscience la faveur d'une belle vision. Une nuit il était assis sur son lit lorsque la sainte Vierge lui apparut le regardant avec tendresse ; mais l'enfant Jésus, qu'elle tenait sur son bras, détourna les yeux. Martin en fut d'abord surpris, mais il en eut bientôt compris la raison. Il avait, le même jour, transgressé le vœu qu'il avait fait de ne jamais déjeuner. Il s'était extrêmement fatigué à servir les malades, et il avait mangé une bouchée de pain. Il en demanda humblement pardon, et la sainte Vierge ayant prié pour lui, l'enfant Jésus le regarda avec amour et lui dit : « Mon fils, persévérez dans mon service et
« mon amour, et vous recevrez bientôt de moi votre
« récompense ».

Dès le premier jour de sa maladie qui ne semblait cependant point grave, il prédit qu'il en mourrait. Lorsque le maître des novices vint le visiter, il lui prédit ceci : « Père », lui dit-il, « tout ce que vous nous
« avez enseigné touchant la mortification, préparez-

« vous à en faire usage pour vous-même ; car je vous « préviens que bientôt vous aurez grand besoin de « vos propres leçons ». Quelques jours après, le maître des novices éprouva la vérité de cette prédiction ; car il montra par certaines paroles immortifiées que l'amour-propre le dominait, ce que Martin lui donna encore à entendre plus tard.

Il était devenu si faible pendant cette maladie qu'il fallait le soutenir sur son lit pendant qu'il prenait un peu de nourriture. Cependant, quand il commençait à parler de la gloire du ciel, il était si transporté par l'amour de Dieu qu'il se levait seul et semblait vouloir s'envoler au ciel. Il chantait ordinairement des psaumes ou le *Te Deum*, et exhortait ceux qui le venaient visiter à louer Dieu et à le remercier.

Il avait perdu connaissance quelques jours avant sa mort ; mais, le dernier jour, il recouvra toutes ses facultés. Lorsqu'il eut reçu les derniers sacrements, il se mit à genoux avec un crucifix à la main et adressa à Dieu des paroles si touchantes qu'il fit couler les larmes des yeux à tous les assistants ; enfin il rendit le dernier soupir en prononçant le doux nom de Jésus.

(Ex *Chron. Prov. S.-J.-B.*)

FRÈRE JÉRÔME DE PIAZZA

1629. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

Le 7 avril 1629, mourut à Piazza, en Sicile, frère Jérôme, de cette même cité, homme d'une vertu extraor-

dinaire, et qui exerçait un grand empire sur les démons. Dieu manifesta sa sainteté par des miracles opérés pendant sa vie et après sa mort. Lorsqu'il quitta ce monde pour un meilleur, il avait soixante-quatre ans, dont il avait passé quarante-trois dans la vie claustrale.

FRÈRE FRANÇOIS DE SAINTE-MADELEINE

1570. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Il aimait la pauvreté et les pauvres.

François, surnommé de Sainte-Madeleine, naquit dans la province d'Estramadure, en Espagne. Encore tout jeune, et après avoir fait quelques études, il partit pour l'Amérique, où il devint frère mineur dans la province du Saint-Evangile. Comme il était faible de santé, ses supérieurs désiraient qu'il fût ordonné prêtre, ne le jugeant pas assez fort pour supporter les travaux des frères lais ; mais François s'y refusa constamment par humilité. Il se faisait une joie de remplir les offices les plus bas ; mais ses supérieurs l'employaient à instruire les enfants des Indiens.

De retour en Espagne, il entra dans la province de Saint-Joseph, renommée pour sa sévérité. Il fut longtemps infirmier dans le cloître d'Arénas, et il s'acquittait si bien de cet office que tous les religieux s'accordaient à dire qu'on ne serait pas mieux servi par les mains d'un Ange. Dans les moments que les malades n'avaient pas besoin de son service, il se retirait dans quelque coin pour

s'entretenir avec Dieu. Il assistait très-exactement à matines, lorsqu'il n'était pas retenu au chevet de quelque malade. Il servait la messe avec une dévotion dont le peuple et les prêtres mêmes étaient édifiés.

A l'exemple de saint François, il aimait la pauvreté et les pauvres. Etant portier, il donnait aux indigents tout ce qu'il pouvait, jusqu'à sa portion, et quand cela ne suffisait pas, il demandait encore aux autres religieux de quoi nourrir les membres souffrants de Jésus-Christ.

Il parlait peu, mais ses paroles avaient la vertu de consoler les affligés. Toute sa richesse consistait en un vieil habit rapé, une planche qui lui servait de lit, un petit livre écrit par lui, rempli de commentaires sur la règle qu'il connaissait aussi à fond que les plus savants religieux de l'Ordre. Il déclarait courageusement la guerre à toute innovation. Jamais il ne mangeait de viande, mais rien qu'un peu de pain et des fruits ; sa boisson était de l'eau. Devenu vieux, une de ses plus chères occupations était de tenir le cloître propre.

Il servit Dieu fidèlement dans la vie claustrale durant quarante ans ; après quoi, le Seigneur l'appela à lui en 1570, au monastère de Cadahalso. Treize ans après sa mort, son sépulcre fut ouvert et son corps trouvé sans corruption.

JEAN PACIFIQUE

1590. — Pape : Urbain VII. — Roi de France : Henri IV.

Dans le même cloître repose frère Jean, surnommé le Pacifique à cause de son amour pour la paix. Jamais on ne le vit en colère, ni même troublé, ni enclin à blâmer les autres. Il était humble, simple, paisible, silencieux et toujours prêt à obéir ; il faisait sur-le-champ ce que lui commandaient non-seulement ses supérieurs, mais les moindres des frères. Avec les œuvres d'obéissance, il s'appliquait encore tout particulièrement à la contemplation et à la prière. Les dimanches et les fêtes, il servait autant de messes qu'il pouvait, et cela avec une dévotion qui montrait combien il était pénétré de la grandeur de ce mystère.

Ce serviteur de Dieu s'endormit dans le Seigneur vers l'an 1590, après dix ans passés dans la vie religieuse.

(Ex *Chron. Prov. S.-Joseph.*)

FRANÇOISE DE SERRONE

VIERGE, DU TIERS ORDRE

1607. — Pape : Paul V. — Roi de France : Henri IV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Elle commence sa vie au milieu des souffrances et des épreuves.

Cette admirable vierge, gloire du Tiers Ordre, naquit en 1557, à Serrone, petite paroisse des Marches, en Italie. Ses parents étaient François del Triglio et Dominica Boccacci, pauvres paysans. Les douleurs de l'enfantement surprirent sa mère, à une lieue de sa maison, comme elle travaillait aux champs. Elle se mit sous la protection de la bienheureuse Vierge Marie, et, par son secours, elle put revenir jusqu'à une étable située non loin de sa maison. Là, sur une froide pierre, elle mit au monde une petite fille, sans doute pour montrer que cette enfant imiterait un jour la pauvreté du Sauveur et de saint François nés tous deux dans une étable.

Elle reçut le nom de Madeleine à son baptême, parce qu'elle était née le jour de sainte Madeleine. Mais son père la nomma Françoise, en mémoire de sa propre mère qui était morte peu après lui avoir donné le jour. Elle sut prier, en quelque sorte, avant de savoir parler, et elle avait autant de goût pour la prière que les autres

enfants en ont pour le jeu. Etant toute petite, elle se retirait déjà dans la solitude, afin de n'être point troublée dans ses entretiens avec Dieu. Déjà elle commençait à jeûner, et même, quoiqu'elle fût pauvre, à faire l'aumône selon ses moyens.

De bonne heure, elle choisit Jésus-Christ pour époux, et le Seigneur conduisit dès lors sa fiancée, par la voie de la croix, vers les sommets de la perfection. Elle était encore au berceau lorsqu'elle perdit son père, ce qui réduisit à la plus grande misère sa pauvre mère obligée de gagner sa vie et celle de ses enfants. Elle succomba à la peine, et mourut elle-même lorsque Françoise n'avait encore que neuf ans.

Privée de tout soutien terrestre, la petite orpheline se jeta dans les bras de la divine Providence. Sa piété toujours croissante lui donnait la force dont elle avait besoin pour ne pas être accablée du poids de sa cruelle situation. Il n'est pas rare de voir dans le monde les pauvres orphelins non-seulement délaissés, mais encore persécutés. Ce fut le lot de Françoise. Ses parents eux-mêmes, au lieu de la protéger, la rudoyaient. Dès qu'elle sortait, le monde était pour elle plein d'épines. Aussi combien de fois demeura-t-elle jusqu'au soir à la maison sans manger ! Combien de fois elle apaisa sa faim avec les fruits sauvages qu'elle allait cueillir dans les champs !

Chaque année ajoutait à ses peines et à ses croix, mais sa patience grandissait dans la même mesure. Elle recevait toute nouvelle épreuve comme un présent de la douce main de son divin Epoux. Une apparition de la sainte Vierge contribua beaucoup à la fortifier. La bonne Mère l'assura que sa protection ne lui ferait jamais défaut.

Elle trouvait aussi une abondante source de consolations dans la sage direction de son confesseur, le pasteur de Serrone qui, remarquant en elle beaucoup de goût pour la prière, lui enseignait à méditer sur la douloureuse passion du Sauveur. Françoise voyait dans ce sanglant miroir la conduite du Père céleste, dont la volonté est que ses élus se conforment sur cette terre à l'image de Jésus souffrant, afin de ressembler aussi un jour à Jésus triomphant et glorieux.

Elle avait un frère d'un caractère dur et méchant, qui la rendait malheureuse. Ce que voyant, Hortensia sa sœur, mariée au village de Pitino, situé à deux lieues de Serrone, eut pitié d'elle et la reçut dans sa maison. Elle jouit là de quelques mois de repos et de calme. Mais une mauvaise femme ayant commis un vol dans la maison, en accusa la pauvre Françoise, et sans rien examiner, son beau-frère furieux mit brutalement dehors l'innocente enfant qui ne savait même de quoi il s'agissait. Comme c'était la nuit, elle marcha au hasard sans savoir où elle allait. Elle se trouva bientôt sur le bord d'un précipice au fond duquel coulait une rivière. Elle eut la tentation de s'y jeter, tant elle se trouvait malheureuse. Mais dans ce pressant danger, la très-sainte Vierge vint à son secours comme elle le lui avait promis. Une dame d'une beauté toute divine parut tout à coup aux yeux de Françoise, la prit par la main en lui souriant doucement et la conduisit au village voisin jusqu'à la maison de son oncle. Françoise voulait remercier sa bienfaitrice, mais elle avait déjà disparu.

Elle fut d'abord très-bien accueillie par son oncle, qui gagnait sa vie dans les travaux des champs. Mais ces bonnes dispositions furent de courte durée. Ménager à

l'excès et regardant comme le sont d'ordinaire les gens de la campagne, cet oncle trouva bientôt que sa nièce mangeait beaucoup et lui était à charge. Françoise retourna donc à Serrone auprès de son frère, où elle retrouva la même gêne et les mêmes peines qu'autrefois. Du moins, dans cette maison, si étroite et si pauvre qu'elle fût, elle avait un asile où elle pouvait à son aise prier et rester en contemplation devant Jésus crucifié, et cela suffisait à son bonheur.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Ses maladies, ses pénitences et son humilité.

Jusque-là Dieu avait éprouvé cette âme par des mains étrangères, maintenant il allait lui-même exercer sa patience. Elle fut affligée dans son corps par plusieurs maladies douloureuses, en particulier par une paralysie qui la priva de l'usage de ses mains. Elle ne pouvait ni s'habiller ni manger seule. Elle restait couchée sur un peu de paille dans un coin de sa maison où elle ne trouvait qu'un abri insuffisant contre le froid, la pluie et le vent. Trop pauvre pour acheter des remèdes, elle attendait sa guérison d'en haut avec une patience admirable, et son attente ne fut pas trompée.

Après être restée deux mois dans ce triste état, elle sortit avec une femme et s'arrêta en chemin devant une chapelle sur la porte de laquelle était représentée la résurrection du Sauveur. Il partit tout à coup de l'image un faisceau de rayons qui vint illuminer le visage de Françoise, et Françoise à l'instant se sentit guérie : elle avait

recouvré l'usage de ses mains. Ce miracle s'accomplit en présence de plusieurs personnes et fit beaucoup de bruit dans le pays.

A ces souffrances que Dieu lui imposait, elle en ajoutait de volontaires en se mortifiant et châtiant son corps de toutes manières. Les vertus extraordinaires de cette pauvre fille finirent par se manifester avec tant d'éclat, que plusieurs de ceux qui l'avaient persécutée voulurent la combler de bienfaits. Son frère, souvent dur envers elle, la vit un jour dans sa chambre entourée d'une lumière miraculeuse éblouissante. Une autre fois il souffla une lampe que Françoise avait allumée devant l'image de la très-sainte Vierge, en même temps qu'il réprimandait fortement la pauvre fille de ce qu'il appelait une prodigalité ; mais à l'instant même il vit paraître dans la chambre un flambeau allumé tenu par une main invisible, ce qui lui fit comprendre que dans ses exercices pieux sa sœur était secondée par les Anges. Il apprenait aussi à la mieux connaître de jour en jour, et bien loin de la rudoyer désormais, il conçut pour elle un sentiment de vénération.

Les prières de Françoise procuraient à son frère les plus grands biens dans son âme et dans son corps. Il commença à vivre plus chrétiennement et plus dévotement. Un miracle dont il fut l'objet contribua beaucoup à produire ce résultat. Un soir, comme il revenait avec son cheval d'un pays assez éloigné, surpris par la nuit noire, il s'égara dans la campagne au bord d'une rivière où il était exposé à tomber, ne distinguant rien et ne sachant pas même où il était. Son embarras était extrême, lorsque sa sœur lui apparut miraculeusement, saisit son

cheval par la bride et le tira du danger puis disparut.

Rentré à la maison, il raconta sa surprenante aventure à sa sœur qui l'accueillit en riant ; car elle savait mieux que lui ce qui s'était passé. Françoise, en effet, lui apprit qu'ayant connu le danger qu'il courait, elle s'était mise à prier et que les Anges l'avaient transportée sur la montagne pour qu'elle pût elle-même le sauver de la mort.

Lorsque, plus tard, ce même frère fut atteint de la maladie qui lui ouvrit l'éternité, Françoise le soigna non comme une étrangère, mais comme une mère. Elle le servait jour et nuit, s'occupant surtout de le préparer à la réception des derniers sacrements. Lorsqu'elle le vit à l'agonie, elle offrit à Dieu ses bonnes œuvres pour lui, afin de lui abrégier l'épreuve du purgatoire. Ce frère en mourant laissa derrière lui une jeune veuve avec une petite fille de treize mois. Françoise prit le plus grand soin de toutes deux : elle les aida surtout dans un temps fort difficile, pendant lequel la jeune veuve mourut entre les bras de sa belle-sœur, trois ans après son mari. Françoise tint lieu de mère à sa nièce orpheline ; elle l'éleva dans l'amour et la crainte de Dieu, loin des compagnies dangereuses et des exemples dont la seule vue eût pu ternir l'innocence de sa jeune âme.

La grâce divine avait de bonne heure déposé les germes de l'humilité dans l'âme de Françoise ; cette vertu s'était développée en elle au milieu des persécutions de tout genre auxquelles elle avait été en butte tant de la part de ses proches que des étrangers. Elle se considérait comme une grande pécheresse et croyait ne mériter que le mépris. Elle cachait de son mieux les faveurs qu'elle recevait de Dieu. Elle craignait les vaines louan-

ges des hommes comme corrompant le mérite des bonnes œuvres. Le jour qui se passait sans lui apporter quelque humiliation à souffrir était à ses yeux un jour perdu.

Lorsque sa sainteté commença à être connue, elle redoubla de précaution pour rester cachée et ignorée. Quand elle allait dans quelque ville ou village des environs à l'occasion d'un pèlerinage ou d'une fête religieuse qui attirait beaucoup de monde, elle avait soin de quitter ses vêtements ordinaires pour n'être pas reconnue. Elle s'agenouillait dans quelque coin retiré de l'église, afin qu'on ne s'aperçût point de ses extases. Cependant les rayons de sa sainteté perçaient malgré elle à travers l'obscurité où se cachait son humilité. Elle vit bientôt le peuple accourir sur ses pas toutes les fois qu'elle sortait, la vénérer comme une sainte et la prier de guérir les malades. Après le peuple, les personnes instruites, les riches vinrent lui rendre visite. Toutes ces démonstrations étaient pour elle un supplice, elle eût voulu se cacher sous terre.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Ses oraisons et ses extases. — Son voyage à Rome et ses luttes contre le démon.

Enfin les persécutions et les maladies que Françoise avait eu à souffrir sans relâche dès son enfance cessèrent, et le Seigneur sembla lui dire comme à l'épouse du Cantique des cantiques : « *Jam hiems transiit, imber abiit et recessit : surge, amica mea, et veni.* Enfin l'hiver est passé, les mauvais temps ont cessé, levez-vous, mon amie, et venez ». Et, en effet, le Seigneur commença à faire

éclater la sainteté de sa servante par des faveurs célestes extraordinaires.

Elle allait fréquemment à San-Severino, visiter avec une tendre dévotion les reliques des saints et des bienheureux gardés et vénérés dans les différentes églises de cette ville. Etant venue un jour avec d'autres femmes dans l'église des Bénédictines, elle sentit auprès du maître-autel comme un parfum céleste qui lui fit dire qu'il y avait là un corps saint enterré ; les autres attribuèrent ce propos à son imagination, mais à leur grand étonnement Françoise leur montra le corps de saint Illuminat, que la corruption avait respecté et qui était conservé dans une belle châsse.

Elle visitait aussi dans notre église le corps du bienheureux Bentivole, qui est en grande vénération. Les miracles opérés au tombeau de ce saint homme inspirèrent à Françoise l'idée de faire partie de l'Ordre de Saint-François.

Dans cette ville de San-Severino, elle choisit pour confesseur Barthélemy Acchillei qui avait eu saint Philippe de Néri pour maître et pour modèle. Elle s'était décidée à le prendre pour son guide dans la vie spirituelle parce que, assistant un jour à sa messe, elle avait vu l'autel environné d'une multitude d'Ange. Il la reçut comme lui étant envoyée de Dieu même. Françoise, de son côté, lui fit connaître en toute simplicité les grâces extraordinaires qu'elle recevait de Dieu, suivit tous ses conseils et fit, sous sa direction, d'admirables progrès dans la voie de la perfection.

Elle s'examinait attentivement sur les moindres fautes dont les âmes les plus parfaites ne sont pas exemptes et

les pleurait avec des larmes abondantes. Une fois elle avait composé une petite pièce de poésie en l'honneur de la passion du Sauveur. Quelqu'un lui ayant demandé de qui étaient ces vers, elle répondit, pour éviter la vaine gloire, qu'ils étaient d'une religieuse de Saint-François. Cette parole à double sens lui causa ensuite un tel remords qu'elle en pleura amèrement et ne tarda pas à s'en confesser.

Dans le commencement elle communiait trois fois la semaine, mais plus tard elle communia tous les jours. Son âme soupirait après cette nourriture céleste comme le cerf altéré soupire après la source d'eau vive. S'unir à son Dieu était pour elle chose si désirable que rien ne pouvait l'arrêter, ni la pluie, ni la neige, ni le froid, ni la distance à parcourir. Jamais elle n'allait à la table sainte qu'après avoir beaucoup médité et beaucoup prié. Quand on lui demandait ce qu'il fallait faire pour tirer un grand fruit de la communion, elle répondait qu'il fallait s'y préparer longtemps à l'avance.

Pour elle, quand elle venait de manger le pain des Anges, son visage paraissait comme transfiguré, elle n'appartenait plus à la terre. Un jour, ayant communié en compagnie d'une pieuse femme avec qui elle était familière, elles se retirèrent ensemble dans une chapelle où se trouvait une belle image de Jésus crucifié; alors l'amie de Françoise vit une gerbe de rayons lumineux qui, partant du côté percé du crucifix, tombait sur Françoise et l'enveloppait d'une brillante auréole; en même temps Françoise, tout hors d'elle-même, soupirait ces mots : « O amour, amour ! »

Quel qu'eût été son travail pendant le jour, jamais elle

ne dormait plus de trois heures la nuit ; elle passait le reste du temps dans la prière et la contemplation. Le curé de Serrone faisait tous les mois les prières des quarante heures. Le soir il renfermait le très-saint Sacrement dans le tabernacle, parce qu'il n'y avait personne qui voulût passer la nuit en prière devant l'autel. Mais Françoise se chargea de cette veille sainte. Elle restait donc non-seulement la nuit, mais durant les quarante heures, à genoux, les mains jointes et les yeux fixés sur son Dieu caché sous les saintes espèces. Tout ce temps était pour elle une longue extase dans laquelle elle était sans mouvement et comme une morte.

Elle faisait la même chose le jeudi et le vendredi saints, devant le saint tombeau, à la grande édification de tout le monde. On la vit plus d'une fois soulevée de terre au milieu d'une lumineuse auréole.

Elle donnait à toutes les personnes avec lesquelles elle avait des rapports, le conseil de persévérer dans la prière, sans laquelle on ne pouvait conserver l'esprit de Dieu.

« Il fallait », disait-elle, « se tenir constamment en présence de Dieu et en union d'esprit et de cœur avec lui « par des oraisons jaculatoires, faciles à faire en tout temps « et en tout lieu ». Elle répétait souvent et enseignait aux autres à dire sans cesse : « O amour, amour ! viens enflammer mon cœur. Gloire soit au Père, et au Fils et au Saint-Esprit ! O mon Dieu, augmentez ma foi, mon espérance « et ma charité ! donnez-moi de vous craindre et de vous « aimer ! Donnez-moi votre grâce en ce monde et votre « gloire dans l'autre ! »

Ses méditations avaient principalement pour objet la passion du Sauveur ; elle s'y était exercée dès l'enfance.

Les sentiments qui s'emparaient de son âme à la contemplation des mystères douloureux réagissaient souvent sur son corps. Elle ressentait les souffrances de Jésus crucifié jusqu'à tomber par terre comme morte. C'est ce qui fut cause que son confesseur lui ordonna de faire désormais sa méditation sur l'Incarnation et la naissance du Fils de Dieu.

Plusieurs fois elle avait prié Dieu de lui faire goûter le calice de ses souffrances, de même qu'il lui accordait parfois un avant-goût des délices du ciel. Cette prière fut exaucée. A son côté gauche, vers la région du cœur, se montra une grande blessure oblongue, qui semblait faite avec une lance, et extrêmement rouge et sanglante, mais toujours fraîche et sans la moindre corruption. Cette faveur céleste lui fut accordée dans sa jeunesse, mais elle n'en dit rien à personne.

Cette plaie miraculeuse donnait beaucoup de sang lorsque Françoise contemplait Jésus souffrant, tous les vendredis, toutes les fois qu'elle priait pour les pécheurs, le jour des trépassés, comme si Dieu eût voulu montrer que l'amour de Jésus souffrant et des âmes qu'il avait rachetées au prix de son sang avait été cause de cette merveilleuse fontaine de sang. Rien ne pouvait l'empêcher de couler; elle inondait les linges et tous les appareils dont on voulait l'étancher. Lorsque la plaie était trop bien fermée, le sang jaillissait par la bouche et les médecins s'étonnaient qu'un corps si amaigri pût donner tant de sang. Sa plaie, le sang et les linges qui en étaient imbibés répandaient l'odeur la plus suave. Ce sang opérait des guérisons miraculeuses, et la terre qui en était teinte produisait d'admirables fleurs en toute saison.

En 1575, elle fit le voyage de Rome pour gagner le grand jubilé. Elle fit ce voyage avec son oncle et plusieurs autres personnes, au mois de novembre. Elle avait dix-huit ans. Elle allait habituellement pieds nus, et après avoir porté l'espace d'un mille des souliers que son oncle lui avait achetés pour cette occasion, elle les donna à un pauvre, disant qu'elle n'était pas habituée à porter des souliers. Cependant il lui arriva un accident : elle marcha par mégarde sur une épine qui s'enfonça dans son pied. Elle continua de marcher, dissimulant sa douleur comme elle pouvait. Mais, le soir, elle ne put cacher davantage son mal, que sa pâleur trahissait assez.

L'épine avait pénétré très avant dans le pied, et la blessure était si large qu'on y pouvait mettre le doigt. Un médecin arracha l'épine et rapprocha les bords de la plaie en les fixant avec des épingles. La patiente ne fit entendre aucune plainte pendant l'opération. On était loin de penser qu'elle pût continuer de marcher le lendemain, mais pendant la nuit la blessure se guérit parfaitement, et dès le matin elle se remit en route pieds nus, comme auparavant.

Elle était beaucoup plus occupée des autres pèlerins que d'elle-même ; elle se chargeait de leurs paquets et leur rendait toute sorte de services ; comme son oncle s'était chargé des frais de son voyage, elle employait le peu d'argent qu'elle possédait, sept schellings, à faire l'aumône aux pauvres qu'elle rencontrait. Mais Dieu ne se laissa point surpasser en générosité ; malgré tout ce qu'elle avait donné durant son pèlerinage, elle trouva au retour que sa petite somme, loin de s'être épuisée, s'était multipliée au double.

Arrivés à Rome, nos pèlerins visitèrent les églises et les tombeaux des saints. Les compagnons de Françoise se hâtèrent de se confesser à la première occasion ; Françoise différait sans trop savoir pourquoi ; enfin, passant devant l'église Saint-Jérôme, où saint Philippe de Néri confessait, elle dit par une inspiration d'en haut : « C'est « ici que je dois me confesser ». Elle n'avait jamais vu le saint, elle n'en avait pas même entendu parler ; mais, poussée par l'Esprit-Saint, elle alla droit à son confessionnal.

Le saint la rudoya d'abord pour l'éprouver, lui disant qu'il n'y avait de bon en elle que l'apparence, qu'elle ne voulait que courir le monde. Elle lui répondit humblement que personne ne la connaissait mieux que lui. Lorsqu'elle lui parla de son désir d'entrer dans le Tiers Ordre de Saint-François, il lui répondit qu'elle rêvait, qu'elle n'était point digne de cette faveur. Enfin il la renvoya sans vouloir l'entendre davantage.

Mais lorsqu'il vit qu'elle souffrait tout patiemment, et qu'elle restait résolûment à l'église afin de se confesser, il la rappela. Alors il l'écouta avec une attention marquée, puis il lui montra qu'il connaissait sa vie, lui donna d'excellentes instructions, et lui posant sa main sur la tête, il la bénit et la renvoya comblée de consolations et de lumières.

Nous avons déjà dit que le confesseur de Françoise à San-Severino avait été disciple de saint Philippe, celui-ci s'en souvint et donna à la jeune fille une lettre pour ce prêtre.

Françoise avait la plus haute idée de la sainteté de saint Philippe, et ceux qui ont écrit la vie de celui-ci

n'ont pas craint de joindre le témoignage de la pauvre fille à ceux des papes, des cardinaux, des prélats et d'autres personnages considérables.

A Rome, vivait alors une sœur du Tiers Ordre, du nom d'Antonia, dont la sainteté était connue de toute l'Italie. Elle était de basse extraction et ignorante; mais, comblée des lumières d'en haut, elle parlait admirablement des choses de Dieu. Louis de Blois, dans son ouvrage des *Signes de la vraie Eglise*, dit : « Nous l'avons souvent vue
« en extase et privée de l'usage de ses sens. Toujours
« malade et très-pauvre, elle montrait beaucoup de
« patience et de gaieté. Elle était aveugle et néanmoins
« elle connaissait les personnes qui venaient la visiter sans
« les avoir jamais connues auparavant. Elle avait fait plu-
« sieurs prédictions qui s'étaient réalisées. Elle lisait jus-
« qu'au fond des âmes ».

Françoise avait entendu parler de cette Antonia à Serrone, et désirait ardemment de s'entretenir avec elle; mais comment la trouver dans une si grande ville? Après avoir prié Dieu, elle sortit avec ses compagnes, traversa plusieurs rues inconnues et tout à coup s'arrêtant, elle dit : « C'est ici que demeure sœur Antonia ». Au même moment, Antonia disait aux personnes qui se trouvaient près d'elle : « Françoise de Serrone est à la porte, ouvrez-
« lui et amenez-la ici ». On vit ainsi qu'elles se connaissaient en esprit, de la même manière que saint Antoine et saint Paul s'étaient reconnus l'un l'autre dans le désert. Elles s'embrassèrent avec effusion, restèrent longtemps ensemble à s'entretenir des choses du ciel. Leurs relations continuèrent, dans la suite, par lettres.

Après avoir eu le bonheur de baiser les pieds du pape,

Françoise retourna dans sa patrie pleine d'un nouveau zèle pour la perfection et, par sa conduite, fit mentir le proverbe : « Beaucoup voyagent et peu deviennent saints ». A peine de retour, elle tomba gravement malade, maladie qui dura une année entière et fut pour sa patience une nouvelle occasion d'exercice et de triomphe. Elle persévéra, malgré la souffrance, dans ses pratiques de dévotion. Elle communiait tous les jours, et cette divine nourriture la fortifiait au point que souvent elle n'en prenait pas d'autre.

Dieu laisse une plus grande latitude au démon pour attaquer les saints que pour attaquer le commun des hommes : il proportionne la tentation et l'épreuve de chacun à sa force. C'est ce que l'on voit par l'exemple de Job et des plus grands saints. Ce privilège des saints ne manqua pas à Françoise ; dès sa jeunesse, elle fut tentée, tracassée, poursuivie, quelquefois maltraitée par les démons, qui lui apparaissaient sous toutes les formes, mais qui ne réussirent jamais à l'effrayer. Connaissant la vertu du signe de la croix, elle s'en armit pour les mettre en fuite. Cette épreuve de persécution infernale dura sept ans entiers ; après quoi l'ennemi la laissa tranquille, soit qu'il se fût retiré, de guerre lasse, soit que Dieu lui eût retiré le pouvoir exceptionnel dont il usait souvent contre sa servante.

CHAPITRE IV

SOMMAIRE : Elle est reçue dans le Tiers Ordre et honorée de faveurs signalées de la part de la sainte Vierge.

Dès sa jeunesse, Françoise avait senti de l'inclination pour la vie du cloître. Lorsque, étant encore enfant, elle habitait Pitino avec sa sœur et qu'elle voyait deux religieuses venir ordinairement recueillir des aumônes, elle les suivait partout joyeusement et engageait le peuple à leur donner. Trop humble pour espérer d'obtenir l'entrée d'une maison religieuse, elle demanda, suivant le conseil de son confesseur, l'habit de notre Tiers Ordre, que beaucoup de jeunes filles portaient alors à San-Severino, dans la maison de leurs parents. Une âme charitable lui procura, sans qu'elle s'en mît en peine, et par une inspiration de Dieu, tout ce dont elle avait besoin pour la cérémonie : le vêtement, le linge et les voiles. Elle prit donc l'habit du Tiers Ordre, en 1579, à l'âge de vingt-deux ans, dans l'Eglise des Mineurs Conventuels ; elle le reçut des mains du gardien, en présence de toutes les religieuses et de beaucoup de sœurs du Tiers Ordre.

Toute les personnes présentes sentaient leur cœur rempli de consolation et de joie, en voyant cette excellente fille fondre en larmes du bonheur qu'elle éprouvait de revêtir cet habit de pénitence qu'elle avait cependant gagné par une si éminente sainteté. Sa dévotion envers saint François n'avait cessé de croître dès son enfance, mais elle fit alors surtout de rapides progrès à cause des fréquentes visites que Françoise rendit au tombeau d'Assise et à l'illustre chapelle de la Portioncule.

Elle désirait ardemment avoir quelque chose qui eût servi à saint François. Elle fit même des prières à cette intention, et fut exaucée d'une manière miraculeuse : Un soir d'hiver, elle se tenait devant sa porte, toute la campagne était couverte de neige ; soudain elle voit paraître un frère mineur qui, s'approchant d'elle d'un air grave, lui dit qu'il lui apportait un présent qu'elle avait beaucoup désiré. Un peu surprise, elle répondit qu'elle ne lui avait rien demandé et qu'il pouvait aller en paix. Alors le mystérieux personnage tira de sa manche une corde pareille à celle que portent les Franciscains et la donna à Françoise. Tandis qu'elle tendait la main pour recevoir la corde, elle aperçut dans la main droite du frère une grande plaie tout étincelante de rayons célestes, signe auquel elle reconnut le Père séraphique ; aussitôt celui-ci, lâchant la corde qu'il tenait, disparut, laissant la trace de ses pieds empreinte dans la neige.

Françoise confuse et tout étonnée tomba à genoux et remercia son glorieux Père ; elle baisait la neige rougie du sang qui s'était échappé des blessures du saint. Quant à la précieuse corde, elle la prêta au frère de sa belle-sœur, qu'elle essayait de ramener à une meilleure vie. Elle l'engagea à tenter quelques bonnes œuvres, tandis qu'il porterait cette ceinture miraculeuse. Ce pécheur se laissa persuader, et à peine se fut-il mis à l'œuvre qu'il sentit naître en lui le goût de la piété et le repentir sincère de ses péchés. Il fréquenta les sacrements et, de progrès en progrès, ne pouvant bientôt plus résister à la vocation de Dieu, il se fit capucin et honora son habit par ses vertus.

Après avoir porté quelque temps cette corde, Françoise

La donna à son confesseur, le Père Fantozzi, jésuite : celui-ci la coupa en morceaux qu'ils distribua à différentes personnes ; des malades furent guéris après en avoir été touchés. Ainsi le Père Jacques Borghèse, jésuite, en donna une parcelle à une dame de Recanati ; celle-ci la suspendit au cou de son beau-fils malade, qui fut guéri instantanément.

Françoise reçut de la très-sainte Mère de Dieu des faveurs extraordinaires. Nous avons déjà vu qu'elle lui avait rendu l'usage de ses mains paralysées. Marie fit plus, elle la rendit adroite pour toute espèce d'ouvrage, comme filer, coudre, préparer des mets pour les malades, toutes choses auxquelles elle excella sans les avoir jamais apprises. Mais ce qui, bien plus que tout cela, excitait l'admiration de tout le monde, c'était de voir qu'elle savait lire et écrire et comprenait la langue latine sans avoir jamais étudié. C'était une science et une sagesse qu'elle avait acquises à la sublime école de la prière, sous la direction et la discipline de celle qui est la Mère de l'éternelle sagesse.

L'admiration universelle augmenta encore lorsqu'on vit qu'elle savait brocher les étoffes et représenter ainsi en or et en argent sur la soie toutes sortes de figures. On voulut savoir d'où lui venait cet art admirable. Sa nièce, Tarsia de Triglio se chargea de l'observer. A travers une ouverture imperceptible pratiquée dans la paroi de la chambre de Françoise, elle vit celle-ci en compagnie de Notre-Dame qui lui apprenait à travailler. On conserve encore de ses ouvrages à San-Severino. Elle fit, entre autres, deux très-beaux coussins pour Notre-Dame de Lorette.

Tous ces faits miraculeux faisaient beaucoup de bruit. L'évêque de Camerino, étant venu à San-Severino, apprit tout ce qu'on racontait au sujet de la jeune fille. Naturellement il voulut la voir et l'interroger. Il la fit venir dans la grande église, en présence de son confesseur et d'autres prêtres, et là il l'interrogea sur son genre de vie, sur les prières qu'elle faisait et sur différentes autres choses. Françoise satisfit pleinement l'évêque par la convenance et la justesse de ses réponses. Elle montra une connaissance des choses de la religion, qui étonna tout le monde. L'évêque lui fit lire et expliquer un passage difficile de l'Évangile, en langue latine, et l'épreuve justifia pleinement ce qu'il avait entendu dire, savoir qu'elle comprenait la langue latine qu'elle n'avait assurément pas apprise à une école humaine.

L'évêque, heureux de posséder une sainte dans son diocèse, recommanda fortement la jeune fille à son confesseur, et lui administra avec bonheur le sacrement de Confirmation. Un médecin qui l'aimait comme sa fille lui servit de parrain en cette occasion. Elle lui témoigna sa reconnaissance en priant pour lui. Ces prières ne furent certainement pas sans influencer sur la résolution qu'il prit bientôt d'embrasser l'état ecclésiastique : il devint un prêtre zélé pour le salut des âmes. Une fois, comme il voyageait à cheval, il tomba dans une rivière profonde où il pensa périr ; mais il fut sauvé par les prières de Françoise.

Elle récitait chaque jour le petit office de la sainte Vierge. Il lui arriva plus d'une fois d'être ravie en extase pendant cette récitation. Elle visitait souvent le sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, et ce pèlerinage était

pour elle une abondante source de consolations et de grâces.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Charité de Françoise envers les pauvres et les malades. —
Son zèle pour le salut des âmes.

L'apôtre saint Jean dit que l'amour de Dieu ne demeure point chez qui ne sait pas secourir son prochain dans le besoin, cette sainte fille montra donc combien l'amour de Dieu était profondément enraciné dans son cœur ; car personne n'était plus appliqué et plus ingénieux qu'elle. Elle était persuadée qu'elle faisait pour Dieu tout ce qu'elle faisait pour les pauvres et les affligés. Elle donnait sans ménagement, comme si elle eût été riche ; jamais elle ne refusait rien, malgré la gêne et le besoin où elle se trouvait d'ailleurs. La vue des pauvres et des misérables la touchait tellement, qu'elle se sentait alors pressée de travailler avec ardeur pour avoir de quoi les secourir. Elle avait hérité de son frère d'une somme de quinze florins, qu'elle distribua le jour même en aumônes.

Plus d'une fois elle donna, comme saint Martin, une partie de son vêtement pour couvrir la nudité des malheureux. Elle refusait les aumônes qu'on lui offrait, pour ne pas faire tort aux autres pauvres, ou bien encore elle les recevait pour les distribuer à son tour. Sa grande charité attirait près d'elle non-seulement les pauvres de Serrone, mais encore ceux de tous les villages voisins qui venaient se recommander à elle. Alors elle demandait l'aumône, pour les mendiants, à toutes les personnes riches qui la connaissaient et lui accordaient volontiers ce qu'elle demandait.

Un jour, après avoir donné à manger à un pauvre qui était tout couvert d'ulcères et hideux à voir, elle lui lava les pieds et la tête ; puis, pour se punir de la répugnance assez naturelle qu'elle avait éprouvée dans cette besogne, elle but l'eau qui restait dans le vase dont elle s'était servie. Souvent elle connaissait les nécessités des familles indigentes, sans que personne les lui révélât, si ce n'est Dieu, et aussitôt elle s'appliquait à les soulager. C'est ainsi, par exemple, qu'elle connut et secourut la misère d'une pauvre veuve qui avait cinq enfants à nourrir et point de pain à leur donner.

En 1591, il y eut en Italie une disette si cruelle, que beaucoup de personnes étaient obligées de se nourrir de fruits sauvages et de glandes ; il en résulta de nombreuses maladies. C'était un vaste champ qui s'ouvrait à la charité de Françoise. Elle visitait constamment les maisons les plus misérables et les plus riches, recevant de celles-ci de quoi soulager celles-là, et trait d'union de charité entre les uns et les autres. Elle prenait un soin particulier des jeunes femmes et des jeunes filles, elle redoutait pour leur vertu l'épreuve de la faim, qui est une mauvaise conseillère. En les mettant à l'abri du besoin, elle préservait leurs corps de la honte et leurs âmes du péché.

Dieu honora par des miracles touchants cette charité extraordinaire de Françoise. Un jour elle s'était mise en route pour Lorette, ayant pour toute provision un pain de quelques onces. Elle commença à le donner morceau par morceau à tous les pauvres qu'elle rencontrait. Mais, loin de diminuer, sa provision se multipliait et Françoise put contenter largement son désir de nourrir les pauvres.

Son amour pour Dieu entretenait dans son âme un

zèle ardent pour la conversion des pécheurs et le salut des âmes rachetées par le divin Sauveur au prix de son sang. Elle ramena plus d'un pécheur endurci, et plus d'une fois réconcilia des haines invétérées et des inimitiés mortelles. Un jour on la vit quitter son ouvrage et partir comme une flèche : c'était un mouvement surnaturel qui l'emportait vers un certain endroit où les habitants des deux paroisses rivales étaient prêts à vider leur querelle par les armes ; le sang allait couler quand Françoise arrivant se jeta résolûment entre les combattants, et par de fortes paroles les amena à conclure la paix.

Elle obtint de nombreuses faveurs dans l'église de Notre-Dame des Lumières, à la fondation de laquelle elle avait pourvu. Un jour, un prêtre qui avait vieilli dans le péché, au grand scandale de tous ceux qui le connaissaient, vint visiter cette église pendant que Françoise s'y trouvait avec beaucoup de monde. Aussitôt Françoise se mit à prier pour lui de toute son âme, en disant : « Mon Dieu, et « vous, bienheureuse Vierge, pénétrez le cœur de ce prêtre « d'un sincère et généreux repentir ». Et au même instant cet homme ressentit tant de honte et de douleur au sujet de son passé, qu'il pleura à chaudes larmes devant tout le peuple et s'écria tout haut : « Mes frères et mes sœurs, « priez pour moi qui suis un grand pécheur ». Grand fut l'étonnement de tous les assistants, mais plus grande encore fut la joie de Françoise, qui par son ardente prière avait causé la conversion de ce pécheur.

Un malade, atteint d'une infirmité incurable, fut poussé au désespoir par le démon, et déjà il s'apprêtait à mettre fin à ses jours ; mais Françoise arriva à temps pour calmer ce malheureux et le faire rentrer en lui-même. Elle

l'engagea à répondre aux litanies de la sainte Vierge, qu'elle se mit à réciter. Aussitôt qu'il eut commencé, la tentation disparut, et il mourut plus tard en donnant de grands signes de repentir.

Son zèle pour le salut des âmes la portait à s'intéresser à ces pauvres enfants nés hors mariage, que leurs mères, afin de cacher leur honte, vouent à la mort éternelle en même temps qu'à la mort temporelle. Il fut prouvé dans le procès de sa canonisation qu'elle avait sauvé cinquante de ces victimes du libertinage.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Prédications remarquables et miracles de Françoise. —
Elle lit dans les consciences.

Françoise puisait de grandes lumières dans son union intime avec Dieu ; elle prévoyait l'avenir, discernait l'état des âmes et lisait dans les pensées des hommes. Après la mort du pape Grégoire XIII, pendant que les cardinaux étaient rassemblés pour l'élection d'un nouveau pontife, un prêtre interrogea Françoise dans l'église de San-Severino et lui demanda quel était celui que Dieu avait choisi pour gouverner son Eglise. Françoise refusa d'abord de répondre, mais enfin, cédant aux instances qui lui étaient faites, elle répondit que le cardinal Montalte serait élu pape, et en effet le conclave choisit ce cardinal qui devint le pape Sixte-Quint.

Une dame de Cingoli qui avait plusieurs fois déjà exprimé le désir de recevoir Françoise dans sa maison, vint un jour à sa rencontre sur la route et l'invita à la suivre

en lui prenant amicalement la main ; mais Françoise l'avertit brièvement qu'elle devait déjà renoncer à ses vanités, puis elle passa son chemin. Un peu après, elle avoua à une religieuse que ce qui l'avait empêché de répondre aux avances de cette dame, c'était l'infection de ses péchés, son inclination déréglée pour les plaisirs mondains et son attachement à toutes les choses de la terre. Elle ajouta que Dieu était irrité contre elle, que les avertissements salutaires resteraient sans effet sur son âme, enfin qu'elle mourrait bientôt : prédiction qui se réalisa trois ans plus tard.

Non loin de San-Severino se trouvait une peinture représentant la très-sainte Vierge assise avec l'enfant Jésus sur ses genoux. Beaucoup de personnes venaient prier devant cette image et Françoise, qui y venait plus souvent que tout autre, prédit que Dieu honorerait cette image par des miracles, qu'on bâtirait là une belle église sous le vocable de Notre-Dame des Lumières, près de laquelle de nombreux serviteurs de Dieu viendraient demeurer.

Quelques années après, on vit paraître au-dessus de cette image des lumières miraculeuses qui éclairaient les lieux environnants comme en plein jour. Dès lors un grand concours de peuple eut lieu en cet endroit, des miracles s'y opérèrent, si bien qu'une chapelle y fut d'abord érigée et un peu plus tard une belle église, desservie d'abord par les Oratoriens et ensuite par les Barnabites. C'était l'exact accomplissement de sa prédiction.

Comme plusieurs personnes, familières avec elle, la pressaient de faire connaître, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes, les grâces extraordinaires

dont Dieu la comblait, elle répondit que cela se ferait cinquante ans après sa mort. Cette réponse était encore une prophétie, car Urbain VIII n'avait pas encore prescrit, comme il devait bientôt le faire, qu'à l'avenir il ne serait plus procédé à la béatification ou à la canonisation des personnes mortes en odeur de sainteté que cinquante ans après leur décès.

Elle avait une admirable connaissance des secrètes dispositions des cœurs et de l'état des consciences.

Questionnée un jour par des religieuses de Cingoli, elle les étonna beaucoup en leur montrant par ses réponses qu'elle voyait dans le secret de leurs âmes.

Elle discernait, rien qu'à l'odeur des personnes, si leurs mœurs étaient chastes ou déréglées.

Un jour, elle fit rougir de sa dissimulation un prêtre qui, pour ne pas dire la messe, avait enveloppé ses mains de bandes de toile, comme si elles eussent été blessées. Un autre, sortant de confesse, se dirigeait vers l'église pour célébrer la sainte messe ; Françoise alla au-devant de lui et lui conseilla d'aller recommencer sa confession. Il se troubla quelque peu, mais enfin il suivit le conseil qui lui était donné. Plus tard, il avoua qu'il aurait célébré la messe en état de péché mortel, sans cet avertissement de Françoise.

Nous n'essaierons point d'énumérer tous les miracles que Dieu opéra pour honorer notre bienheureuse. Sa vie fut un tissu de faits surnaturels. Nous en citerons seulement quelques-uns des plus remarquables.

Allant un jour à Lorette avec plusieurs personnes, elle quitta tout à coup la compagnie et se rendit en courant à une maisonnette isolée au milieu de la campagne :

elle y trouva un pauvre homme qui était malade depuis un an. Après l'avoir consolé par de douces paroles, elle lui commanda de se préparer pour le lendemain à faire le pèlerinage de Lorette. Le malade répondit qu'il ne pouvait plus se servir de ses pieds ni de ses mains, qu'il n'était pas même capable de porter lui-même ses aliments à sa bouche. Françoise insista, en lui ordonnant au nom de Dieu de se lever. Aussitôt le malade commence à se remuer, et le voilà qui se tient debout sur ses jambes, qui se sert de ses mains ; et le lendemain il allait effectivement remercier Notre-Dame de l'avoir si miraculeusement guéri.

Une de ses amies ayant eu une opération chirurgicale à subir, Françoise obtint par ses prières que l'opération s'exécutât sans douleur, et avec un plein succès.

Par ses prières elle sauva d'une mort humainement inévitable un bourgeois de San-Severino qui était tombé dans un précipice. Par ses prières encore elle délivra son pays natal et les environs d'une multitude de loups qui les infestaient.

Des témoins constatèrent que l'huile de la lampe qu'elle entretenait jour et nuit devant l'image de la sainte Vierge ne diminuait point.

Elle correspondait, par le ministère de son Ange gardien, avec sœur Antonia qui habitait Rome, ainsi qu'avec Christine de Lorraine, grande-duchesse de Toscane, laquelle avait la plus haute idée de sa sainteté. Elle usait de cette familiarité avec son Ange gardien particulièrement pour secourir les malades en danger de mort.

Grâce à ces miracles, la renommée de sa sainteté s'était répandue par toute l'Italie. Elle était devenue,

elle autrefois si inconnue, si pauvre et si délaissée, l'objet de la vénération universelle. Lorsque ses exercices de dévotion l'appelaient à San-Severino, les meilleures familles de cette ville voulaient la recevoir. Elle était le refuge de tous ceux qui étaient dans la peine et dans l'affliction. Les ecclésiastiques séculiers et réguliers lui parlaient avec considération et respect, et souvent ils venaient dans sa maison s'entretenir avec elle et réclamer le secours de ses prières. Des princes, des grands seigneurs ne croyaient pas indigne d'eux d'écrire à cette pauvre fille.

Un de ses miracles les plus étonnants, c'est qu'elle vécut longtemps sans rien manger. Elle était d'un tempérament à manger beaucoup, ce qui était pour elle un grand empêchement à la vie contemplative. Elle eut recours à la sainte Vierge et lui demanda de l'exempter de la faim ou de pourvoir à sa nourriture. Elle n'avait pas encore fini sa prière que la Mère de Dieu lui apparut dans une grande lumière, et lui donna à boire dans un vase de terre une liqueur blanche comme du lait, en l'assurant que la faim ne la tourmenterait plus.

A partir de ce jour elle put rester des mois et même des années sans prendre de nourriture ; cependant elle prenait quelquefois une bouchée de pain, ou bien, lorsqu'elle en était privée, elle humectait ses lèvres de quelque boisson. Elle vécut ainsi durant trois ans qu'elle consacra à la prière, à la communion quotidienne et à des œuvres de charité.

Quant au vase de terre dans lequel elle avait bu la liqueur miraculeuse, elle la garda longtemps avec soin et finit par le laisser au cloître de Cingoli. Elle avertit les

religieuses de le conserver pieusement comme venant de la sainte Vierge, leur disant que ce vase de terre était plus précieux qu'un vase d'or. En effet il opéra plusieurs miracles ; ainsi une jeune fille fut guérie d'une longue maladie après avoir bu de l'eau dedans. Une vieille religieuse aveugle recouvra la vue par le même moyen.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Sainte mort de Françoise. — Miracles opérés après, et procès de sa béatification.

Françoise ayant fait provision de tant de mérites pour l'éternité, le moment vint enfin où elle devait en recevoir la récompense. Dans le courant de l'année 1607, elle fit plus d'une fois la confidence à ses amies qu'elle allait bientôt mourir. Par exemple, elle dit à une jeune fille qui était sur le point de se faire religieuse, qu'elle aurait quitté cette vie quand cette jeune fille entrerait dans le cloître.

Vers la fin de mars elle se mit en chemin pour le village de Serripola, situé à une lieue de Serrone, et où sa nièce était mariée. Elle voulait bénir la maison de cette nièce et lui léguer au moins, faute d'autres richesses, en mourant chez elle, le bienfait de ses saints exemples. Chemin faisant, elle dit à ceux qui l'accompagnaient qu'elle ne reverrait plus Serrone. Une autrefois encore, pendant qu'elle se lavait les pieds, elle dit que, étant bien nets, ses pieds seraient en état de recevoir l'onction de l'huile sainte.

Dans les premiers jours du mois d'avril, ayant travaillé

dans la maison de sa nièce, elle fut atteinte d'une fièvre très-violente. Aussitôt elle manda son confesseur de San-Severino, qui la confessa et la communia. Le sixième jour d'avril, elle lui fit dire de venir le lendemain lui administrer l'Extrême-Onction. Le matin de ce jour-là, deux heures avant le lever du soleil, elle entendit une voix qui l'appelait de la rue. Elle regarda par la fenêtre, mais elle ne vit personne, elle demeura persuadée que cette voix était celle de son Ange gardien. Cependant, le confesseur n'était pas venu, et il tombait une pluie torrentielle, de sorte que les femmes qui assistaient Françoise se montraient inquiètes, disant que le prêtre n'arriverait pas à temps ; mais Françoise les rassura et ne se trompa point.

Elle reçut le sacrement de l'Extrême-Onction avec une piété qui édifia toutes les personnes présentes. Elle répondait aux prières du prêtre, et son visage paraissait rayonnant d'une lumière céleste. Enfin, croisant ses mains sur sa poitrine, elle prononça ces paroles : « Seigneur, « je remets mon esprit entre vos mains », et s'éteignit doucement le 7 avril de l'an 1607, à l'âge de cinquante ans.

Une agréable odeur s'exhala de son chaste corps, dès qu'elle eut cessé de vivre. On le porta d'abord dans l'église de Saint-Paul, à San-Severino, où s'étaient réunis, pour le recevoir, un grand nombre de prêtres séculiers, de religieux et de religieuses, de différents Ordres, ainsi que toutes les confréries du diocèse. De l'église Saint-Paul, le corps fut porté processionnellement à travers la ville dans l'église de Notre-Dame des Lumières, ainsi que Françoise en avait exprimé le désir. Cette cérémonie attira une foule si considérable que

les rues de la ville ne suffisaient pas à la contenir.

Toute cette multitude voulait voir le corps, le baiser, avoir quelque parcelle du vêtement de la sainte, ou du moins le toucher avec certains objets tels que des fleurs, que l'on remportait ensuite comme des reliques précieuses. L'évêque de San-Severino invoqua l'intercession de la bienheureuse devant tout son peuple, et celui-ci imita son pasteur. Trajan Bossuti, prêtre de l'Oratoire et plus tard évêque, fit un beau panégyrique, où il proposa à l'admiration du monde les vertus extraordinaires d'une pauvre paysanne. Françoise fut ensevelie avec pompe dans cette église récemment bâtie et dont elle avait prédit la fondation, en face de l'image miraculeuse de la très-sainte Vierge, devant laquelle elle avait si souvent prié.

Pendant que le corps traversait les rues de la ville, un bourgeois se trouvait en danger de mort ; les médecins l'avaient condamné. La fille de cet homme, entendant passer la procession, courut dans la rue et invoqua à genoux l'intercession de Françoise pour son père mourant. En rentrant à la maison, elle apprit que le malade allait mieux et dès le lendemain celui-ci reprenait dans sa boutique ses occupations ordinaires.

Annibal Cambiucci souffrait de la fièvre, les médecins ne le pouvaient guérir. De concert avec sa mère et sa sœur, il demanda sa guérison à Françoise. Celle-ci lui apparut en plein jour, le consola et, lui ayant touché la tête, le guérit subitement.

Egidius Santi l'ayant pareillement invoquée lorsqu'il se trouvait en danger de mort, fut aussi miraculeusement guéri par elle dans une apparition. Nous pourrions ajouter ici vingt autres semblables miracles. La poussière

de son tombeau rendait la santé aux malades ; de sorte que, en 1649, une certaine quantité de cette poussière précieuse fut transportée à Madrid dans un temps de grande mortalité, par les Pères Barnabites qui desservaient l'église où est enseveli le corps de notre bienheureuse. Un nombre considérable de malades recouvrait la santé sans autre remède qu'un peu de cette poussière mêlée avec de l'eau claire.

Le procès de sa béatification, ordonné par Urbain VIII, à la demande de l'évêque de San-Severino, commença en 1625, sous la direction du prince-cardinal Maurice de Savoie, et, après la mort de celui-ci, fut continué par le prince-cardinal Jérôme Colonna.

La vie de la bienheureuse a été écrite par plusieurs, entre autres par le Père Jean-Baptiste Cancellotti, de la Compagnie de Jésus, qui la dédia, en 1665, au pape Alexandre VII, dont il était le confesseur. C'est à cette source que nous avons puisé ce que nous venons de rapporter.

HUITIÈME JOUR D'AVRIL

LE B. JULIEN DE SAINT-AUGUSTIN

1606. — Pape : Paul V. — Roi de France : Henri IV.

Le bienheureux Julien appartient à la France, quoiqu'il soit né à Medina-Celi, en Castille. Son père, André Martinet, s'était vu forcé d'abandonner son pays pour échapper

à la haine de son frère, injuste détenteur du bien paternel. Il servit pendant huit ans chez un marchand qui, content de ses services, le maria avec une de ses servantes et lui donna comme cadeau de noces une petite maison où il passa des jours heureux. C'est là que le bienheureux Julien vint au monde. Quand il eut atteint l'âge de de raison, il montra de grandes dispositions à la piété : il passait tout le temps qu'il pouvait à l'église en prières, et il continua même ce pieux exercice autant qu'il lui fut possible, lorsque ses parents l'eurent mis en apprentissage chez un tailleur. Sa conduite devint un objet de sarcasmes et de moqueries, mais cela lui importait peu et ne l'empêchait nullement de se confesser souvent, et il faisait cette sainte action en versant beaucoup de larmes ; car il s'estimait un grand pécheur.

Les années de la jeunesse sont dangereuses ; Julien qui avait peur du monde et de ses plaisirs, les passa dans l'innocence et la pureté. Comme il recommandait instamment à Dieu le salut de son âme, le ciel lui inspira la pensée d'entrer chez les Pères Déchaussés de la province de Saint-Joseph ; il obéit à cette inspiration d'en haut, et fut reçu avec joie par les religieux de l'Ordre de Saint-François. Il montra dans son noviciat une ferveur si extraordinaire, que le supérieur prit cela pour de l'exaltation ; il en eut peur et renvoya le novice. Ce fut une dure épreuve pour le bienheureux Julien, mais il se soumit à la volonté de Dieu, et, malgré son épouvante des dangers qui l'attendaient dans le monde, il reprit son premier état dans la ville de Santorcaz, appartenant à l'archevêché de Tolède. Le Père François de Torrez, franciscain, évangélisait alors la Castille ; il vint prêcher

dans la ville qu'habitait Julien, et frappé de son extérieur plein de piété, lui proposa de l'aider dans le salut des âmes. Julien accepta, prit un habit de pèlerin et partit. On le voyait dans toutes les villes que parcourait François de Torrez, aller par les rues la clochette à la main, et exhorter les fidèles à se rendre à l'église pour entendre le Père; il agit ainsi à Medina-Celi, où il avait aspiré à l'honneur d'être religieux; il le fit avec une grande humilité et simplicité; peu l'admirent, beaucoup se moquèrent de lui et le traitèrent de fou. A ces derniers, il répondait en souriant et avec douceur : Oui, je suis devenu fou, mais fou pour l'amour de Dieu. Le P. Torrez le contemplait avec joie, et quand il l'eut bien étudié et se fut assuré de sa vocation, il le fit recevoir au couvent de Notre-Dame-de-Salcéda, à la grande joie du bienheureux Julien.

Le serviteur de Dieu recommença ses pénitences et ses austérités; il fit des choses si extraordinaires, que ses frères en étaient effrayés, et que les supérieurs, tout en s'émerveillant, doutèrent de la solidité de son jugement. Comme il inventait chaque jour quelques pénitences extraordinaires, on finit par le croire fou, et encore une fois on le mit hors du couvent. Ce nouveau coup lui fut très-sensible, sans cependant le décourager; il reprit ses habits séculiers et se construisit sur le haut d'une montagne qui avoisinait le monastère, une petite cabane où il passait ses jours et ses nuits en oraison. Cependant son abnégation, sa vertu persévérante, contribuèrent avec le temps à le sauvegarder. On lui rouvrit les portes du couvent où il venait chaque jour demander l'aumône, après avoir quêté pour les besoins des religieux et remis

fiuèlement au frère portier tout ce qu'on lui avait donné. Au bout d'un an il faisait sa profession solennelle.

Alors il donna libre cours à sa ferveur et à son amour des austérités ; il couvrit son corps d'instruments de tortures ; il ne mangeait qu'une fois le jour un peu de pain et d'herbes, et ne s'accordait que quelques heures de sommeil ; il passait ses nuits à l'église, et quand le sommeil était plus fort que sa volonté, il s'adossait à un mur ou à un confessionnal et dormait quelques heures. Quand il était hors du couvent, il dormait où il se trouvait, et souvent la nuit, on l'a vu au milieu des champs, ravi en extase et entouré d'une clarté céleste. Le Père Torrez l'ayant repris pour l'accompagner dans ses missions, sa vie fut une éloquente prédication, et au besoin Dieu lui mit sur les lèvres des paroles capables de fondre les cœurs les plus endurcis. Souvent les savants de l'université d'Alcala le consultèrent sur des passages difficiles de l'Écriture sainte, et toujours ils s'en retournèrent étonnés de ses explications simples et lumineuses. Un jour que des jeunes gens se rendant à la danse avaient refusé de l'écouter, on vit les oiseaux se rassembler autour de lui à son appel, prêter attention aux paroles qu'il leur adressa et se disperser au commandement qu'il leur en fit, en remplissant l'air de leurs joyeuses chansons. Tous les animaux se montraient dociles à sa voix, et si l'espace nous le permettait, nous pourrions rapporter à ce sujet mille traits gracieux et charmants. Le bruit de ses miracles et de sa sainteté se répandant partout, parvint aux oreilles de la reine Marguerite, mère de Philippe IV, qui voulut voir le bienheureux. Ce fut un triste jour pour Julien quand il fallut, obéissant aux ordres de ses supérieurs, se rendre à la cour. Il fut si

confus des soins et des attentions dont il fut l'objet, que son embarras l'empêcha de dire une seule parole. Cependant le moment de sa mort allait bientôt arriver; il le savait, car Dieu le lui avait révélé. Etant tombé malade en route, il fut ramené au couvent presque à l'agonie, et comme on se tourmentait à son sujet, il annonça qu'il avait encore cinq ans à vivre, et en effet il guérit contre toute attente. Ce temps écoulé, il tomba de nouveau malade à deux lieues d'Alcala; il se traîna avec peine jusqu'à son couvent, où il ne voulut pas qu'on le reportât. Au moment de mourir, il témoigna une grande crainte des jugements de Dieu; et, après avoir reçu les derniers Sacrements, il remit son âme à Dieu le 8 avril 1606. L'empressement qui eut lieu autour de son lit de mort, contraignit ses frères de laisser son corps dix-huit jours sans sépulture. Pendant tout ce temps, ses membres conservèrent leur souplesse et exhalèrent une odeur des plus suaves. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau portèrent son nom jusqu'aux extrémités de l'Espagne. Julien a été béatifié par Léon XII en 1822.

(A. VAILLANT.)

FRÈRE PIERRE LOUP

1618. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Sa conversion. — Il parvient tout de suite au faite de la perfection monastique. — Ses voyages et ses grandes austérités. — Son zèle apostolique. — Il lit dans les consciences.

Il naquit à Medina-Sidonia, en Espagne, d'Antoine Lopez et d'Anna Gomez, et demeura chez ses parents

jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. Alors il partit à la recherche de son frère aîné Alphonse, qui depuis longtemps avait quitté sa patrie pour faire ses études. Il apprit enfin qu'Alphonse était devenu frère mineur dans la province très-austère de Saint-Jean-Baptiste, et effectivement il le découvrit dans le cloître d'Almanza.

Lorsque Alphonse le vit sous les livrées de la vanité mondaine, avec un chapeau à plumes sur la tête et une épée au côté, il feignit de ne pas le reconnaître, et lui dit enfin qu'il ne pouvait reconnaître en lui son frère; car, ajouta-t-il, mon père est saint François, et ma mère la sainte pauvreté, qui consiste dans le mépris du monde, et vous, vous êtes l'enfant du monde et de sa vanité.

Alphonse, remarquant que ses paroles produisaient de l'effet sur son frère, commença à l'entretenir avec une persuasion céleste de la brièveté de la vie, des voluptés empoisonnées du siècle, lesquelles sont suivies d'une mort amère et d'un jugement rigoureux. Pierre, ouvrant les yeux à la lumière de la grâce, s'aperçut des ténèbres où son âme était plongée, et fit cette noble réponse : « Eh bien ! mon frère, puisqu'il a plu à Dieu de m'éclairer par vous, guidez-moi dans la voie du salut, je suis prêt à vous suivre, si vos supérieurs le permettent ». Ayant entendu ce langage, Alphonse embrassa tendrement son frère, lui dit que Dieu favoriserait cette bonne volonté, et avec l'autorisation de ses supérieurs, il lui donna l'habit de l'Ordre, le 20 novembre de l'année 1565. Impossible de peindre la sainte joie qui remplit ce jour-là le cœur des deux frères. Pierre avait déposé, en même temps que l'habit séculier, toutes les inclinations mondaines, et il se

mit à pratiquer avec un zèle ardent tous les exercices de la vie claustrale.

Il alla faire son année de noviciat dans le cloître d'Elche, sous les yeux du bienheureux André Hybernon, qui y exerçait l'office de cuisinier, et dont nous raconterons la vie le 18 de ce mois. Là on s'aperçut bientôt que la grâce divine le préparait pour être un modèle de perfection. En très-peu de temps, les austérités et les mortifications changèrent tellement sa manière d'être et jusqu'à son extérieur, qu'à peine le reconnaissait-on.

Son noviciat achevé de la manière la plus fructueuse, il s'appliqua à suivre les traces des hommes éminents en sainteté qui florissaient alors dans la province. Il avait un goût prononcé pour la prière, se tenait dans une union constante avec Dieu, et la présence de la divine Majesté produisait sur lui une si profonde et si durable impression que jamais on ne le voyait rire, ni dire une parole inutile. Il était surtout mortifié dans ses yeux, qui sont comme des fenêtres par lesquelles le trouble et l'inquiétude pénètrent si facilement dans l'âme.

Autant que l'obéissance le lui permettait, il passait tout son temps soit dans sa cellule, soit à l'église, ou il aidait ses frères dans leurs différents travaux. Il se chargeait volontiers du travail des autres, surtout en ce qui concernait le jardinage et la cuisine : il s'y montrait aussi apte que s'il n'eût fait autre chose de toute sa vie. Étant portier, il se montrait obligeant envers tout le monde, et animé de la plus tendre charité pour les pauvres. Bien que son esprit s'élevât comme de lui-même aux plus hautes contemplations, néanmoins il ne négligeait point la prière vocale ; il avait constamment à la main

son rosaire qu'il récitait avec une attention profonde.

Après avoir, durant deux ans, vécu d'une manière si parfaite dans la province de Saint-Jean-Baptiste, il passa quelque temps dans celle de Saint-Joseph, jusqu'à ce que, par l'ordre de ses supérieurs, il partit à la recherche du Père Alphonse, son frère, qui s'en allait comme un autre saint Paul prêchant l'Évangile de pays en pays.

Frère Pierre partit donc pendant l'hiver de l'an 1580 à travers les neiges et les glaces, pour Villena. Après un jour de marche, il arriva, quoiqu'il eût les pieds blessés, à Alicante, où il avait dessein de s'embarquer pour passer en Italie. Là, à sa grande joie, il trouva son frère, parce qu'il allait avoir l'occasion de satisfaire le zèle ardent qui le portait à souffrir pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ce qu'il souffrit par le travail et la fatigue, la faim et la soif, le froid et le chaud, dans ses courses apostoliques à travers l'Italie et la France, est impossible à décrire. Il voyageait toujours pieds nus, même lorsqu'il traversait des montagnes, comme les Alpes, au milieu des neiges et des glaces.

Pendant les dix ans qu'il passa en voyages continuels pour le salut des âmes, et pendant les treize ans qu'il vécut dans l'Ordre, il ne goûta jamais de vin, ne manqua jamais aux jeûnes commandés soit par l'Église, soit par la règle. Il se contentait, pour sa nourriture, d'un peu de pain qu'il allait mendier de porte en porte pour lui et son frère : l'eau froide du torrent était son unique boisson. Il fut atteint dans ses voyages d'une fièvre quarte qui l'incommoda longtemps sans pouvoir l'empêcher de marcher par la pluie, et lorsque ses vêtements en étaient tout trempés, au lieu de s'approcher du feu pour les sécher,

ou bien d'en changer, il s'en allait tel qu'il était, dormir dans les champs.

Il persévéra dans ces austérités tant qu'il vécut ; de sorte que sa vie était un perpétuel sermon en action, par lequel il enseignait d'exemple ce que son frère enseignait par ses prédications. Après dix ans passés dans les travaux apostoliques, il retourna en Espagne dans la province de Saint-Jean-Baptiste, où il continua ses exercices de pénitence. Jamais il n'acceptait de porter un vêtement neuf, mais seulement ceux qui avaient été déposés par d'autres religieux, et même il choisissait les plus usés. Au cloître de Cordoue, où il alla une fois passer la nuit, le portier avait oublié de le conduire dans une chambre ; alors, quoiqu'il eût ses vêtements tout mouillés par la pluie, il resta longtemps assis dans un coin sans se plaindre, jusqu'à ce qu'un Père venant à passer l'aperçut et le conduisit dans une chambre. Dans sa cellule il dormait sur le plancher, non pas couché, mais à genoux, se reposant sur ses talons et la tête appuyée contre un pilier. Il ne dormait jamais plus de deux heures, quoique fatigué, quoique malade, quoique vieux.

Il était âgé de quatre-vingts ans, lorsque l'évêque de Carthagène, qui lui portait une grande affection, fit que le Provincial lui ordonna de boire du vin, de manger de la viande, ainsi que de porter des sandales. Le saint homme dut se soumettre à cet ordre, le plus pénible qu'il eût jamais reçu de ses supérieurs. Etant sorti quelques jours après avoir reçu cet ordre, avec un prédicateur, celui-ci l'entendit s'écrier : « O scandale ! après tant d'années ! O scandale ! » Le prédicateur lui demanda ce qu'il voulait dire par là. Pierre lui répondit : « Jamais je

« n'avais senti la difficulté de l'obéissance comme je la
« sens aujourd'hui qu'il me faut boire du vin et manger
« de la viande après m'en être abstenu pendant trente
« années ; la crainte seule du péché m'a fait obéir ».

Aussi allait-il à la salle à manger comme à un lieu de pénitence. Au reste, qu'il mangeât de la viande ou n'importe quel aliment, il n'y trouvait pas plus de goût que s'il eût mangé du foin, tant il avait perdu le sens du goût par l'habitude de manger des choses amères par esprit de pénitence. Il ne trouvait de saveur qu'aux aliments venus du ciel.

Le bienheureux frère avait coutume d'observer annuellement les sept jeûnes de saint François, et toujours au pain et à l'eau. Une fois, à la fin de ces jeûnes, étant venu au réfectoire selon l'ordinaire, il trouva dans la portion qui lui était destinée un très-beau poisson. Tout étonné de se voir servi différemment des autres, il hésitait à rompre son jeûne habituel en touchant à ce mets qui était d'une si belle apparence. Pendant qu'il était préoccupé de cette pensée, un Ange lui apparut qui l'avertit de manger du poisson. Pierre le mangea et y trouva un goût céleste et une force admirable.

Il avait vécu avec saint Pascal et reçu ses conseils, en particulier celui de communier tous les jours.

Saint Pierre d'Alcantara, qu'il nommait son maître et son père spirituel, lui avait appris, disait-il, à ne jamais perdre de vue la présence de Dieu : c'est pourquoi il restait toujours la tête découverte. Saint Pierre doit lui avoir conseillé cela dans une apparition, car il y avait déjà trois ans qu'il était mort lorsque notre bienheureux embrassa la vie religieuse.

Il fut fidèle à cette pratique, et il ne se couvrait la tête ni le jour ni la nuit, ni par le soleil le plus ardent ni par la pluie, ni par la neige ni par la grêle. Quoique ses austérités parussent surpasser les forces de la nature, il conserva cependant une bonne santé jusqu'à la fin de ses jours. Il avait honte, disait-il, de ne pas faire davantage pour Dieu.

Par amour de la sainte pauvreté, il n'habitait jamais que dans la cellule la plus petite et la moins commode, où il n'y avait ni lit ni couverture, mais seulement une croix de bois avec le livre de la règle. Son rosaire était une corde pleine de nœuds avec une croix de bois de figuier. Il façonnait des croix de ce genre, et il les donnait à différentes personnes de sa connaissance qui les conservaient précieusement par l'estime qu'elles faisaient de sa sainteté.

Il fut quelque temps maître des novices à Murcie, et il s'appliquait surtout à enseigner la rigoureuse observance de la pauvreté. Une fois, un novice ayant laissé brûler une lampe inutilement, frère Pierre le réprimanda d'abord sévèrement, puis le condamna à se donner la discipline et à paraître devant la communauté avec la lampe suspendue au cou. Aucun manquement contre la sainte pauvreté ne lui paraissait de médiocre importance dans un frère mineur. Cette vertu était, disait-il, la mère de l'humilité, le frein de la concupiscence, le lien de l'amour fraternel et le trésor des richesses célestes.

Cette pauvreté, il voulait la voir paraître particulièrement dans les bâtiments des cloîtres, et il censurait très-librement toutes les atteintes qu'il voyait porter à cette pierre fondamentale de l'Ordre Séraphique. C'était sur

ce sujet principalement que roulaient les instructions que ses supérieurs le chargeaient de faire dans tous les cloîtres de la province : tâche dont il s'acquittait avec tant de zèle et de succès que l'on eût dit que l'esprit de saint François parlait par sa bouche.

Il eut le don des miracles et de prophétie, comme une conséquence de ses hautes vertus. Julien de Espadana, gentilhomme de Murcie, vint un jour tout chagrin trouver frère Pierre, et fort affligé de ce que Dieu lui refusait un fils. Alors le saint homme l'assura que Dieu exaucerait son vœu et que le fils qu'il lui donnerait vivrait et mourrait en bon frère mineur : prophétie qui fut vérifiée par l'événement.

La vertu d'obéissance n'était pas celle que le bon frère pratiquait avec le moins de zèle. Il exécutait promptement et avec joie tout ce qui lui était commandé, sans tenir compte de la difficulté de ce qu'il fallait faire, ni quelquefois de son peu de force et de la maladie. Lorsqu'il exhortait ses frères à la pratique de cette vertu, qui forme comme l'essence de la vie claustrale, il avait coutume de dire : « J'aimerais mieux ramasser du fumier
« par obéissance, que d'être ravi au ciel en faisant ma
« propre volonté ».

Il évitait soigneusement la compagnie des femmes, si respectables qu'elles fussent, même lorsqu'il fut parvenu à un âge avancé ; car, disait-il, la vieille paille s'enflamme non moins que la jeune, et l'infirmité humaine doit toujours se défier d'elle-même. Sa pureté se faisait remarquer dans tout son extérieur, et particulièrement sur son visage, dont l'air mortifié portait tout le monde à l'édification. Une marque sensible de son angélique pureté, c'était la

bonne odeur qui s'exhalait de sa personne, supérieure à tous les parfums de la terre.

Il possédait à un haut degré le don d'oraison. Par l'habitude de la contemplation, son esprit s'élevait de lui-même et sans peine jusqu'à celui qui est le souverain bien. L'image de Jésus crucifié était empreinte dans son âme avec tant de vivacité, qu'aucune affaire extérieure ne pouvait l'en distraire ; c'est pourquoi, par respect pour la divine Majesté, il ne voulait jamais se couvrir la tête, à l'exemple des courtisans qui se tiennent la tête nue en présence de leur roi.

Toutes les nuits il venait à l'église une heure avant matines, même dans les cloîtres où il n'était qu'en passant, même quand il était malade à ne pouvoir plus se tenir sur ses pieds. Il recevait tous les jours la sainte communion, et les larmes abondantes qu'il répandait après l'avoir reçue témoignaient assez de l'amour qui brûlait dans son cœur. Dans sa vieillesse, ne pouvant plus rien faire autre chose, il passait presque tout le jour et toute la nuit à genoux devant le très-saint Sacrement.

Un prêtre lui demandait un jour lequel valait mieux d'être longtemps ou peu de temps à dire la messe. « Lorsque je vois », répondit-il avec simplicité, « un prêtre se hâter de dire sa messe, je me figure que se voyant en présence de la divine Majesté et se jugeant par humilité indigne d'une si haute faveur, il a hâte de se retirer ; mais lorsqu'un prêtre consacre beaucoup de temps à la célébration du saint sacrifice, je me plais à penser que considérant sa sublime dignité et le bonheur dont Dieu le comble, il en jouit à loisir, dans le repos de son âme ». Pieuse et spirituelle réponse qui édifia le prêtre

et le confirma dans l'opinion qu'il avait de la sainteté du bon religieux.

Lorsqu'il se livrait à la contemplation, il se figurait qu'il était aux pieds du Sauveur crucifié; il lui semblait alors que son âme était comme emprisonnée dans son corps et enchaînée par le péché, et il suppliait Dieu de vouloir rompre ces liens et de lui être propice. Les blessures de son Dieu crucifié qu'il considérait en pleurant abondamment, remplissaient son âme d'un amour ardent et d'une volupté céleste qui l'enivrait et le ravissait. Une fois il était parti de Villena, c'était une veille de Noël, pour se rendre à Jecla; il devait arriver au cloître de cette ville à la chute du jour. Chemin faisant, il se mit à méditer sur la naissance du Sauveur qui était venu au monde dans la pauvreté et l'humilité, et qui avait commencé sa vie dans les souffrances; alors, s'oubliant lui-même et l'objet de son voyage, il passa toute la nuit dehors abîmé dans une contemplation profonde et délicieuse.

Par sa tendre dévotion envers la sainte Vierge il avait mérité d'obtenir plusieurs faveurs signalées de cette bonne mère. Au cloître de Valence, la Mère de Dieu lui apparut souvent, tenant entre ses bras le divin Enfant. Au cloître de Sainte-Anne-du-Mont, il fut vu dans la chapelle de Saint-Antoine de Padoue, soulevé de terre, au milieu d'une lumière miraculeuse, le visage tout resplendissant, et empreint d'une beauté céleste; il demeura ainsi deux heures en présence de nombreux témoins. Ce miracle se renouvela plusieurs fois en sa faveur, notamment dans l'église de son couvent, le jour de l'Ascension, puis au village de Cieza, et une autre fois pendant qu'il visitait la maison de François de Ayala.

De temps en temps il faisait, par l'ordre de ses supérieurs, des exhortations aux autres religieux, soit au chœur, soit même au réfectoire. Il leur disait exactement les mêmes choses que tout autre prédicateur, par exemple qu'ils devaient travailler à acquérir la perfection, édifier le prochain, observer fidèlement leurs vœux et leur règle, mortifier leurs sens, aimer la prière et la solitude; mais il disait ces choses avec un accent de conviction, de piété, d'amour de Dieu, qui les faisait paraître nouvelles dans sa bouche, et qui persuadait par une grâce particulière attachée à sa parole.

Lorsqu'il parlait aux novices et aux jeunes religieux, il excellait à mettre, ou bien à faire croître dans leurs cœurs l'amour de leur saint état. Il leur recommandait particulièrement d'être modestes, humbles, silencieux et assidus au chœur, à se conduire en tout comme étant toujours en présence de Dieu, à vivre de la vie de l'esprit, à réciter leurs prières vocales et le bréviaire avec un profond respect et une grande dévotion. Ces instructions données par lui opéraient un très-grand bien parmi les frères.

On l'invitait souvent aussi à venir prêcher dans les couvents de femmes, surtout à Valence; et là, comme partout, sa parole allumait dans les âmes le feu de l'amour divin; elle renouvelait, quand il le fallait, l'esprit de quelques maisons, rétablissait là paix là où elle avait cessé de régner, faisait revivre le goût de la prière et le zèle de la mortification là où ils s'étaient affaiblis. Ses plus beaux sermons étaient ceux qu'il prêchait la veille de Noël; il parlait d'un Dieu naissant homme et pauvre avec un sentiment si tendre et si profond, qu'il étonnait les plus

doctes théologiens. Un savant professeur de théologie, qui devint plus tard frère mineur, ayant entendu un de ces sermons, le prêcha lui-même sans y rien changer dans un couvent de religieuses, et en finissant il déclara que ce sermon qu'il venait de prêcher, il l'avait recueilli tout entier de la bouche d'un frère lai, ignorant, au cloître des Frères Mineurs.

Son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes donnait à ses paroles une force capable de briser les cœurs les plus endurcis, de faire fondre en larmes les pécheurs mêmes qui avaient vieilli dans la pratique du mal. C'est pourquoi ses supérieurs, non contents de profiter de l'avantage de sa prédication pour l'édification des différents membres de l'Ordre, lui permettaient encore de prêcher partout où il jugerait qu'il y avait des âmes à gagner à Dieu. Au reste, partout où il allait, il entraînait après lui la foule du peuple. Il savait admirablement approprier ce qu'il disait à ceux à qui il le disait. Il s'entendait supérieurement à distinguer, dans la confusion d'un vaste auditoire, les conditions, les états, les âges ; il donnait à chacun la part qui lui convenait. Aux jeunes gens, et surtout aux étudiants, il parlait de la vanité du monde, de l'instabilité de ses honneurs, de l'amertume de ses joies, de la brièveté de cette vie, du bonheur et du calme de la vie claustrale ; et il le faisait d'une manière si forte et si persuasive, que dans les villes de Valence, de Murcie, de Xativa et ailleurs, il détermina beaucoup de jeunes gens, dont plusieurs de la première noblesse, à embrasser la vie religieuse. Ainsi trois membres de la famille de l'évêque de Carthagène quittèrent le monde en dépit des représentations de leurs proches et de

l'évêque lui-même, et prirent l'habit des Frères Mineurs dans la province de Saint-Jean-Baptiste. Notre bienheureux convertit de même plusieurs femmes juives, qui, pour la plupart, non contentes d'ouvrir leurs cœurs à la lumière de l'Évangile et d'en pratiquer les préceptes, entraient au cloître pour en suivre les conseils et en atteindre la perfection.

Il pénétrait jusqu'aux lieux où se réunissaient les hommes d'affaires et de négoce, pour prêcher contre l'usure et le désir immodéré des richesses. Adressant la parole à ces hommes, il leur peignait en traits fort vifs le déplorable aveuglement de ceux qui dépensent toute leur activité et toute leur vie à amasser des richesses périssables, des richesses qu'on n'emporte pas avec soi dans l'autre monde, qui ne servent qu'à grever la conscience quand on sort de cette vie, et qu'à faire courir le danger de la damnation éternelle.

Il parlait des gains illégitimes, des pratiques coupables du négoce et de tous les péchés qui se commettent de la sorte, avec une aussi profonde connaissance que s'il eût passé par une longue expérience des affaires. Il avait coutume de dire qu'un bien injustement acquis était, dans la fortune de son possesseur, comme un sang corrompu dans le corps d'un malade ; ce mauvais sang, on ne pouvait le faire sortir qu'en perdant une grande quantité de bon sang ; de même, pour purger une fortune infectée de biens mal acquis, il fallait sacrifier une partie de ses richesses légitimes pour apaiser Dieu et acheter de lui le ciel.

Un jour, à Carthagène, il harangua une foule de ces gens de négoce avec tant de succès qu'ils fondaient en

larmes en l'entendant. Après le sermon, voulant se ménager le bonheur de l'entendre encore, ils l'invitèrent à venir dîner avec eux, à un jour fixe, au lieu ordinaire de leurs réunions. Il se rendit à leur invitation, et se mit à leur parler si merveilleusement, qu'ils en oublièrent de manger. Les sujets qu'il traitait ordinairement étaient le bonheur du ciel, les peines de l'enfer, la dignité de notre âme, les fruits de la pénitence, et il en parlait en termes si persuasifs que les plus grands pécheurs ne pouvaient lui résister, et que chacun devinait à quelle source il puisait ses inspirations.

Mais c'était principalement pendant les jours de carnaval et de divertissements coupables que frère Pierre faisait éclater son zèle de feu. Alors il s'en allait, vêtu d'un sac, chargé de lourdes chaînes, la tête couverte de cendres et une croix à la main, et parcourant ainsi les rues, il demandait grâce à haute voix pour les pécheurs ; plus d'une fois, des jeunes gens dissolus quittèrent en rougissant leurs coupables amusements. C'est ainsi que, un jour de mardi gras, il parcourut les rues de la ville de Murcie en portant une grande croix de bois, et que toutes les personnes qu'il rencontrait sur son chemin le suivaient en versant des larmes de componction et de repentir.

Servant de compagnon à un Père qui prêchait le Carême à Cieza, il établit une confrérie de la Sainte-Croix qui transforma en très-peu de temps ce village auparavant fort corrompu. Ses exhortations réconcilièrent des inimitiés très-invétérées, firent cesser des scandales et fleurir des œuvres saintes. Plus tard, il établit encore cette même confrérie dans la ville de Valence. Une foule d'hommes

de toute condition, de tout âge et de toute culture, firent partie de cette association.

Ils s'estimaient heureux d'entendre prêcher notre bienheureux, voyant en lui l'instrument du Saint-Esprit. En l'entendant, les plus instruits demeuraient étonnés de la profondeur et de la justesse de ses paroles. Tous les membres de cette confrérie portaient comme insigne la corde de Saint-François. Ils visitaient les malades et les pauvres dans les hôpitaux et les maisons particulières. Ils jeûnaient trois jours par semaine. Quand quelqu'un des frères était malade, les autres le veillaient la nuit deux à deux, et, après sa mort, le portaient eux-mêmes en terre. Les confrères enseignaient encore le catéchisme aux enfants des pauvres et se réunissaient les jours de fête pour recevoir ensemble la sainte communion. Le jeudi saint ils s'en allaient, vêtus de gris, une croix sur la poitrine, visiter ensemble les églises et réciter le *Miserere*. Un des fruits les plus précieux de cette association fut de rapprocher les pauvres et les riches les uns des autres.

Notre bienheureux possédait le don de lire dans l'avenir et de pénétrer les secrets les plus cachés des cœurs. Jean de Villa-Rasa, qui fut son ami pendant plus de vingt ans, en fit souvent l'expérience; car plus d'une fois Pierre lui montra qu'il connaissait toutes ses pensées. La sœur de ce même gentilhomme, la dame de Santaren, étant gravement malade, notre bon frère lui annonça sa guérison qui, en effet, ne tarda pas, et de plus il lui fit connaître les nouvelles épreuves qu'il aurait à subir dans la vie.

Un bienfaiteur de l'Ordre était à l'agonie, Pierre le visita, le bénit et l'assura que le lendemain il se porterait bien, ce qui arriva. A Valence, un enfant de dix-huit

mois venait de rendre le dernier soupir, les parents étaient au désespoir ; Pierre, qui les connaissait particulièrement, vint pour les consoler, mais voyant leur affliction, il se courba sur le cadavre de l'enfant, fit une ardente prière et lui rendit la vie. Il guérit pareillement le fils de Balthasar Fontes d'Albornos, lequel était mourant et dans un état tout à fait désespéré.

A Cieza, Catherine Suarez souffrait à la gorge d'une tumeur dangereuse : elle était si malade qu'elle ne pouvait plus recevoir la sainte communion. Le saint homme fut appelé, pria, fit le signe de la croix sur le mal, et une prompte guérison s'ensuivit.

La renommée de sa sainteté et de ses miracles se répandit bientôt au loin et attira un grand nombre d'étrangers au cloître. Il ne pouvait sortir sans se voir aussitôt escorté par la foule, qui lui faisait de grandes démonstrations de respect. Il demanda alors et obtint du provincial d'être envoyé dans une autre maison où il serait inconnu ; mais bientôt, à son grand regret, il se vit redemandé par le gouverneur de Valence et obligé de revenir.

Tout son souci était de mériter les honneurs du ciel, qui sont les seuls véritables ; c'est pourquoi il fuyait ceux de la terre, et il demanda au Seigneur de le purifier de toute souillure, de toute tache dès cette vie, bien persuadé que la moindre peine de l'autre vie est plus à craindre que tous les tourments de celle-ci. Le Seigneur exauça cette prière et le purifia de plus en plus par une épreuve qu'il envoie souvent aux plus parfaits, par l'épreuve d'une conscience toujours inquiète et qui lui faisait craindre de tomber dans le désespoir. Dieu avait tellement voilé le soleil de la grâce aux yeux de son serviteur, que celui-ci

n'en apercevait plus un seul rayon et qu'il cheminait dans la nuit la plus sombre. Son âme rencontrait partout le spectre affreux du péché et ne savait comment soutenir le regard perçant de la Divinité. Il ne trouvait plus aucune consolation aux actes de foi, d'espérance et de charité, et ses yeux voyaient sans cesse l'image d'un juge irrité. Les religieux avaient pitié de lui et adoraient en le voyant les jugements secrets de Dieu. Malgré tout il continuait ses prières, ses oraisons, ses exercices de pénitence, et les démons qui s'employèrent aussi à le troubler, à le harceler et à le fatiguer, ne purent y réussir.

Enfin, l'épreuve accomplie, Dieu se remontra. Une nuit, pendant qu'il méditait sur le mystère de l'Incarnation, il vit tout à coup briller autour de lui une clarté céleste qui rasséréna son âme par la consolation. Dieu lui fit annoncer par sa servante Françoise Lopez que, puisqu'il avait demandé à Dieu de faire son purgatoire sur la terre, Dieu lui en avait accordé la grâce et que telle avait été la raison de ses épreuves.

Dans sa vieillesse, les religieux ses frères lui portaient un grand respect et montraient un grand empressement à le servir. Un jour, c'était un samedi, qu'il pensait aller à l'église entendre la messe en l'honneur de Notre-Dame et recevoir la sainte communion, l'infirmier le rencontra et le trouvant plus oppressé que de coutume, le fit rentrer à l'infirmerie où les derniers sacrements lui furent administrés. Il entra alors dans un calme parfait, se mit à réciter le saint rosaire, et pendant qu'il louait Dieu et la sainte Vierge, il expira le 8 du mois d'avril 1618, dans la quatre-vingt-unième année de son âge et la cinquante-troisième de sa vie claustrale.

La révérende mère Françoise Lopez vit son âme s'envoler au ciel environnée d'une grande gloire et en compagnie des Anges. Il apparut aussi à un Père qui était en oraison, et lui dit : « Me reconnaissez-vous, je suis ce frère
« Pierre Loup que vous avez vu naguère si affligé, et
« maintenant, par la grâce de Dieu, je jouis d'un bonheur
« qui ne finira plus ».

Dès que sa mort fut connue dans la cité, le peuple accourut en foule pour voir encore une fois le visage du saint et emporter de ses reliques, s'il était possible. Dieu honora son tombeau par des miracles.

(Ex *Chron. Prov. S.-Joann.-Bapt.*)

PÈRE ALPHONSE LOUP

XVII^e siècle. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Il fut savant professeur, prédicateur éloquent et religieux pénitent. — Il fait preuve d'énergie en prenant parti pour saint Charles contre le gouverneur de Milan. — Il se rencontre avec saint Philippe de Néri.

Cet homme apostolique, frère de Pierre Loup, fut un des grands prédicateurs de son temps et la gloire de l'Ordre Séraphique. Étant encore dans le monde, il se fit remarquer par une intelligence pénétrante et son ardeur pour l'étude ; c'est pourquoi il fut appelé à l'université d'Alcala, où il se fit une grande réputation comme professeur de théologie. L'espoir qu'il nourrissait de devenir grand dans le monde lui faisait trouver une certaine douceur dans le travail et la peine qu'exige l'étude. Ses livres étaient ses idoles, desquels il n'attendait rien que la vaine gloire

d'un grand renom. Mais Dieu, en permettant que ces idoles devinssent la proie des flammes, lui fit entrevoir par un rayon de sa grâce que toute sa science n'était qu'ignorance, puisqu'il ne connaissait pas encore son Créateur.

Il commença à avoir de fréquentes relations avec des religieux, à s'approcher souvent des sacrements, en un mot à mourir au monde et à vivre pour Dieu. Enfin, après une violente lutte intérieure, il demanda avec larmes l'habit de l'Ordre Séraphique, qui lui fut donné dans la province de Castille. Dans cette carrière de l'humilité et de la mortification il avança rapidement, animé par la pensée qu'il devait aller plus vite que les autres, ayant commencé plus tard.

Après sa profession il fut nommé lecteur de théologie au cloître d'Alcala. Cependant il s'aperçut que ce genre de vie n'était pas ce que Dieu voulait de lui, c'est pourquoi, laissant là amis, disciples, livres et chaire professorale, il entra dans la province de la stricte observance de Saint-Jean-Baptiste, espérant trouver là un régime de pénitence plus en rapport avec ses aspirations et faire plus de fruits par la prédication que par l'enseignement.

Il s'exerçait particulièrement à la pratique des vertus d'humilité, de pauvreté et d'obéissance. Ses austérités semblaient dépasser les forces humaines ; ainsi il ne mangeait qu'une seule fois dans l'espace de trois jours, et encore ne prenait-il que du pain et de l'eau. Il était toujours le premier au chœur et tout après matines il se préparait à la sainte messe. Il consacrait toute la matinée à l'action de grâce, et dans l'après-midi il vaquait à l'étude. Il ne sortait jamais de sa cellule sans nécessité.

Il s'entretenait volontiers avec les frères les plus simples, et ses manières étaient douces et obligeantes.

Pendant ses prières et ses méditations, ses pensées se jouaient volontiers autour de la joyeuse naissance de la très-sainte Vierge Marie : il se voyait dans la maison de saint Joachim et de sainte Anne, et il lui semblait qu'il prenait dans ses bras l'enfant de bénédiction qui devait être la Mère de Dieu. Il trouvait dans cette pieuse rêverie une grande consolation pour son âme.

Poussé par son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, il se mit à prêcher la parole de Dieu avec de grands fruits. Plus puissante que la trompette, sa voix réveillait les hommes du sommeil mortel du péché. Il lui suffisait ordinairement de quelques jours de prédication dans un endroit pour en bannir l'habitude d'offenser Dieu et régénérer les âmes. Il était infatigable et ne connaissait point le repos.

Une fois, devant prêcher le Carême dans une des église de Valence, il arriva le mardi gras, lorsque toute la ville s'abandonnait aux joies licencieuses du carnaval et que des troupes de gens masqués parcouraient les rues. Il se rendit avec son compagnon sur la grande place, et élevant la voix, il se mit à parler à la foule et à lui mettre sous les yeux un vif tableau de la mort qui menace et du jugement qui la suit ; cette jeunesse étourdie et folle en fut tellement touchée qu'elle passa bientôt des ris aux pleurs et du péché au repentir.

Réconcilier les ennemis et adoucir les haines était une œuvre dont il s'occupait beaucoup. Etant allé prêcher dans un village où s'étaient élevées beaucoup d'inimitiés et de discordes, il fit si bien voir à ces hommes ce qu'il

y avait d'inhumain et de pervers dans leur conduite, qu'ils s'embrassèrent entre eux et demeurèrent unis désormais par les liens de la charité.

Sa prédication fut si fructueuse dans les royaumes de Valence et d'Aragon, que la princesse Jeanne, sœur de Philippe II, le fit venir à Madrid prêcher le Carême. Le saint homme voyant qu'il aurait à combattre là contre les sept têtes du dragon de l'abîme, s'y prépara par la prière avec un soin tout particulier. C'est à cette source de la prière qu'il puisa l'eau vive dont il devait abreuver ses auditeurs. Ses paroles, acérées comme des flèches, pénétrèrent dans les cœurs : alors les consciences s'épurent, les péchés furent confessés ; à la légèreté des mœurs succéda la décence, à la volupté la pénitence, à la dissolution la tempérance, au luxe les œuvres de miséricorde, aux passe-temps coupables les pratiques pieuses, et la cour rivalisa de vertus avec le cloître.

Ses sermons poussèrent dans le cloître Léonore de Tolède, fille du marquis de Cerralvo. Le nombre des jeunes hommes et des jeunes filles qui, à son instigation, dirent adieu au monde, est considérable. Dans la seule ville de Salamanque, les Pères jésuites comptèrent jusqu'à sept cents étudiants qui entrèrent dans différents Ordres religieux. Soixante-treize d'entre eux prirent l'habit dans la sévère province de Saint-Joseph. Ce fut aussi par le conseil de Père Alphonse que la princesse Jeanne fonda, à Madrid, le grand cloître des Frères Mineurs Déchaussés. Léonore de Tolède donna pour cette fondation la plus grande partie de ses bijoux et de ses parures. La princesse Jeanne serait elle-même entrée dans l'Ordre des Clarisses, si le Père Alphonse

ne lui eût conseillé de continuer d'édifier la cour par l'exemple édifiant de sa vie et de ses bonnes œuvres.

Un prêtre de Salamanque, assez mondain par son genre de vie, fut un jour entraîné par ses amis au sermon du Père qui prêchait sur l'éternité des peines. On sait que rien n'est plus dur qu'un prêtre mondain, et néanmoins celui-là fondit en larmes en entendant le bienheureux Alphonse, et bientôt après, entièrement converti, se fit frère mineur et vécut dans les austérités de la pénitence. Evêques et simples fidèles, savants et ignorants, étaient également désireux de l'entendre, et les professeurs des Universités d'Alcala et de Salamanque ne faisaient pas difficulté de dire que depuis les Apôtres on n'avait pas entendu de prédication si efficace que celle de ce saint homme. Aussi était-ce la conviction de tout le monde que l'esprit de Dieu parlait par sa bouche.

Ce saint homme ne laissait pas d'étudier beaucoup. Il scrutait les saintes Ecritures, particulièrement les livres des Prophètes et les Epîtres de saint Paul, les saints Pères et les Docteurs de l'Eglise. Il avait une vénération toute particulière pour l'apôtre saint Paul, dont il imitait la vie, lorsqu'il allait par les villes et les villages, prêchant l'Evangile de Jésus-Christ.

Comme tous les fidèles serviteurs de Jésus-Christ, le Père Loup eut des persécutions à souffrir. Afin de mettre un terme à ces prédications si fructueuses, le démon poussa quelques envieux à porter plainte contre lui, devant ses supérieurs, comme ayant dépassé toute limite par l'emportement de son zèle. Ils surent donner à leurs accusations des couleurs si spécieuses que la chaire fut interdite au bienheureux. Il supporta cette peine et cette

humiliation avec la plus grande patience. Il reporta toute son ardeur à la prière, à la mortification, aux exercices de la solitude, jusqu'à ce que ses supérieurs lui rouvrirent la carrière de la parole publique. En reparaisant dans la chaire il ne perdit rien de sa confiance, d'autant plus ferme qu'elle était fondée sur l'humilité; mais tel qu'une rivière dont on a endigué le cours, son éloquence fut plus entraînant qu'elle n'avait jamais été.

Il offrait dans sa conduite un modèle accompli de la vie claustrale; c'est pourquoi, étant gardien de la province de Saint-Joseph, il fut choisi pour être député de cette province au chapitre général de Rome, en 1574. Là, ayant conquis l'estime particulière du Saint-Père, il obtint que la susdite province ne fût point supprimée, comme l'avait cependant décidé le définitoire général; et le pape changea de sa propre main le mot de *supprimé* en celui de confirmé.

Après le chapitre il se rendit sur la montagne où saint François avait reçu les stigmates des cinq plaies, il y séjourna jusqu'à ce que le pape l'appela à Rome afin de donner pleine carrière à son zèle apostolique en Italie. Il était obligé de prêcher dans les champs et sur les places publiques, parce que les églises étaient trop étroites pour contenir la foule de ses auditeurs. Il atteignait jusqu'au fond des consciences, comme s'il eût vu les actions et les pensées de chacun; il mettait donc sous les yeux de chaque auditeur la peinture exacte de son propre cœur, mais avec assez de ménagement pour n'offenser personne.

Dieu l'assistait visiblement dans ses sermons, on en eut la preuve à Naples, où l'on vit, pendant qu'il prêchait,

la Vierge Marie se tenir d'un côté de la chaire et saint François de l'autre. L'exemple de sa vie irrépréhensible donnait aussi une singulière force à ses paroles. Ses fils spirituels qu'il gagnait à Jésus-Christ étaient certainement les fruits de son enseignement, mais ils l'étaient surtout de ses ferventes prières, de ses gémissements et de ses larmes, à quoi il consacrait plusieurs heures du jour et de la nuit. Jamais il ne montait en chaire qu'il n'eût prié longtemps ; c'est à cette source qu'il puisait la lumière céleste qu'il répandait ensuite sur son auditoire.

Après son sermon, s'il n'y avait pas de cloître dans l'endroit où il prêchait, il mendiait un morceau de pain, qu'il allait manger dans la campagne, au bord de quelque fontaine ; car il ne voulait rester dans la compagnie des gens du monde que le temps nécessaire pour gagner leurs âmes à Dieu. Pendant un apostolat de trente ans, il parcourut en tous sens l'Espagne et l'Italie, marchant toujours à pied, quoiqu'il fût souvent incommodé par la fièvre. Il passait souvent les nuits à la belle étoile, souffrait toutes les intempéries de l'air, la faim, la soif, la fatigue, quelquefois la trahison et l'ingratitude des faux amis. Mais les souffrances ne refroidissaient point son zèle. Au contraire, il brûlait de souffrir toujours davantage pour la gloire de Dieu, à laquelle il eût voulu pouvoir sacrifier sa vie, comme il le prouva bien des fois en parlant hardiment et tout haut contre les scandales publics, lorsque les avertissements secrets étaient inutiles.

A Milan existait l'ancienne coutume de ne point jeûner les quatre jours qui précèdent le premier dimanche de Carême, lesquels avaient été institués par le pape saint Grégoire pour compléter le nombre des quarante jours

de jeûne de notre Sauveur ; et même le premier dimanche était profané en cette ville par l'usage de mets défendus, par des jeux publics et d'autres folies carnavalesques. Saint Charles Borromée, archevêque de Milan, voulait en finir avec cette honteuse coutume. Il ordonna pour ce jour-là une communion générale, invita le peuple au sermon et à l'office divin, puis il prononça les censures et les peines ecclésiastiques contre les prévaricateurs.

Quelques-uns, qui tenaient par-dessus tout à ces divertissements, eurent recours au gouverneur, ennemi personnel du saint archevêque, et le gouverneur parlant au nom de la ville, se plaignit au pape de la mesure archiépiscopale, comme étant exorbitante. En même temps, pour se conformer à l'ancienne coutume de se réjouir ce dimanche comme à la veille de carnaval, il fit des jeux et des amusements splendides. Pendant que saint Charles, dans l'église, donnait la bénédiction au peuple, on entendit un grand bruit de trompettes et d'autres instruments joués par des gens masqués qui passaient à côté de l'église. Au milieu de la troupe marchait le gouverneur avec sa femme, ses enfants et ses domestiques. Indigné d'un tel mépris des lois de l'Eglise, le saint archevêque excommunia le gouverneur et lui interdit l'entrée de l'église. Mais cet homme montra tant d'impudence et d'opiniâtreté qu'il fit jeter en prison quelques personnes qui avaient demandé la levée de l'interdit.

Le Père Alphonse Loup prêchait alors dans la cathédrale. Il avertit premièrement, en secret, le gouverneur de l'énormité de son péché. Mais ensuite, voyant qu'il ne gagnait rien par là, il censura fortement cette conduite du haut de la chaire. Il s'éleva surtout contre les confes-

seurs qui, pour plaire aux grands, ne s'opposaient point à de telles volontés. Il dit que son habit et son état lui faisaient un devoir de prêcher la vérité tout entière, et qu'il était prêt, après l'avoir dite, de verser son sang en descendant de la chaire. Une telle réprimande atteignit les coupables, qui demandèrent la levée de l'interdit.

Cependant cette conduite courageuse lui attira l'inimitié de plusieurs qui ne purent rien contre lui tant que vécut Pie V, parce que ce pontife l'aimait et le protégeait. Mais après la mort de ce pontife, ils l'accusèrent devant la sainte inquisition de répandre certaines doctrines malsonnantes et rejetées par l'Eglise. Le saint jugea que Dieu voulait épurer l'or de ses vertus dans le feu de la persécution, aussi remercia-t-il le Seigneur de cette marque d'amour paternel qu'il lui accordait, et dans cette circonstance il s'estima plus heureux que lorsque les hommes l'appelaient le saint religieux. Seulement il demanda la force de subir l'épreuve avec avantage et pour le plus grand bien de son âme. Quelques personnes voulaient qu'il se justifiât, et, pour l'y décider, ils lui mettaient devant les yeux le déshonneur de son Ordre, la honte de ses amis et le fruit de ses sermons qui allait être perdu. Mais le bon Père, qui aimait mieux garder le silence et souffrir pour l'amour de Dieu, disait : « Que veut le « démon, sinon troubler mon repos sous prétexte de « travailler à ma justification ? Aimer ceux qui me persé- « cutent et prier pour eux, voilà mon devoir, je le ferai « et laisserai à Dieu le soin de me défendre ».

Ceux qui allaient le visiter en prison n'apercevaient pas la moindre tristesse sur son visage, ni la moindre marque de faiblesse, et l'on voyait bien que Dieu le sou-

tenait miraculeusement. En effet, tous les jours qu'il passa en prison furent pour lui des jours de consolation, de faveurs célestes et de révélations concernant les plus sublimes mystères de notre foi. Il avoua plus tard n'avoir pas connu dans sa vie de plus heureux jours.

Enfin Dieu dissipa tous les nuages qui obscurcissaient la bonne renommée de son serviteur, la sainte inquisition le déclara innocent et le remit en liberté avec grand honneur. La nouvelle en fut reçue avec de grandes démonstrations de joie par les habitants de la ville de Rome, auxquels sa disgrâce avait causé un déplaisir sensible. Son zèle, qui avait été contenu quelque temps, recommença à se répandre avec une sorte de profusion en prédications et en bonnes œuvres de tout genre ; comme il arrive aux arbres, dont la force végétative se lance avec d'autant plus d'impétuosité au printemps qu'elle a été plus comprimée pendant l'hiver. Cette persécution lui avait appris une fois de plus à mépriser la gloire humaine, puisqu'il avait vu en cette occasion combien elle est instable et changeante. Quoiqu'il possédât l'estime et la faveur du pape, du roi d'Espagne et d'autres princes, il n'en profita point pour s'avancer dans les charges soit de son Ordre, soit de l'Eglise.

Un jour saint Philippe de Néri le soumit à une rude épreuve de mortification. Il vint un jour visiter notre prédicateur et lui dit avec un rire moqueur : « Etes-vous
« donc ce Père Loup, ce fameux prédicateur que les
« louanges du monde élèvent bien plus haut qu'il ne mé-
« rite, qui est assez présomptueux pour paraître dans les
« principales chaires de la chrétienté ? Je vous vois bien
« pénétré de la pensée qu'il n'y a pas en Italie de prédi-

« cateur plus docte et plus saint ». Il ajouta plusieurs autres paroles piquantes, au grand étonnement des assistants ; mais le Père Loup, bien loin de se troubler, se jeta à genoux et, fondant en larmes, il dit : « O Père Philippe, « que vous dites bien la vérité ! » Alors saint Philippe souriant, l'embrassa amicalement et reprit : « Courage, « mon Père, courage, continuez de prêcher l'Évangile « comme vous faites et priez Dieu pour moi ».

Enfin ayant obtenu l'autorisation du pape, il quitta l'Italie pour retourner en Espagne. Arrivé à Barcelone, il alla demeurer chez les Pères Capucins. C'est là que Dieu l'appela à lui pour recevoir la récompense de ses travaux apostoliques, environ l'an 1575. Nous joignons sa vie à celle de son frère, parce que le jour de sa mort ne nous est point connu.

(Ex Chron. Prov. S.-Joan. Bapt.)

Au monastère d'Alcala, brilla par ses vertus le bienheureux frère *Jean Del Arco*, dont le corps fut trouvé sans corruption dix-sept ans après sa mort. A côté de lui avait été enterré plus tard un autre frère dont on ne retrouva plus que des ossements desséchés, mais le corps de frère Jean était encore entier et bien conservé ; c'est pourquoi il fut porté à une place plus digne, en 1610.

Dans le même cloître repose encore le bienheureux frère *Alphonse Sartor*, à qui Dieu accorda le don de prophétie à cause de ses éminentes vertus. Alphonse Carillo, arche-

vêque de Tolède, étant désireux de savoir qui lui succéderait sur son siège, frère Alphonse Sartor lui répondit que cet honneur était réservé à Pierre de Mendoza, alors déjà évêque, prédiction qui mécontenta l'archevêque mais que l'événement justifia.

(DAZE et GONZAGUE.)

NEUVIÈME JOUR D'AVRIL

PÈRE MARTIN SUETENS
ET PÈRE RODOLPHE DE DELFT

xvi^e siècle. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Le 9 avril 1580, les Calvinistes s'emparèrent de la ville de Malines : ils profanèrent les églises et les cloîtres, les pillèrent et les brûlèrent, après en avoir chassé les religieux. C'est ce qui arriva en particulier pour notre cloître et notre église, qui renfermaient beaucoup de précieuses reliques. Martin Suetens, prédicateur zélé, ayant montré plus de courage que les autres, fut aussi maltraité plus durement, et mourut sur la route de Louvain de la suite de ses blessures.

Le Père Rodolphe de Delft, vicaire du même cloître de Malines, qui avait mérité la haine des hérétiques par sa science et la perfection de sa vie, fut jeté en prison par eux, et mourut sous leurs coups.

Nous pouvons bien, d'après la foi romaine, mettre ces courageux confesseurs au rang des martyrs, puisque

saint Cyprien dit : « Celui qui meurt en prison pour sa « foi remporte la palme du martyr ». (Ep. 37.)

(EX GONZAGA et SEDULIO.)

PÈRE BARTHÉLEMY DE CASTELLO

1535. — Pape : Paul III. — Roi de France : François I^{er}.

SOMMAIRE : Le bienheureux Barthélemy dans le mariage, dans le monde, en religion, pendant une peste, dans les missions.

Ce saint homme, né environ l'an 1470, à Castello, en Italie, de la noble famille de Cordoni, fit paraître dès sa jeunesse un courage ferme et viril, un grand sentiment de mépris pour lui-même et un amour ardent envers Dieu. Il visitait fréquemment les églises, et y menait avec lui les enfants de son âge pour honorer par d'innocentes louanges la très-sainte Vierge et son divin Fils.

A l'âge de quatorze ans, ayant déjà l'intelligence fort développée, il fut envoyé à Florence, où il se mit à étudier la langue latine et la langue grecque, avec une application infatigable, sans laisser néanmoins de donner un temps considérable à la prière et à la méditation. Après un laps de quelques années, son père le rappela, et faisant violence au désir qu'il avait de vivre dans le célibat religieux, le contraignit d'entrer dans l'état du mariage. Il dut, bien qu'à contre-cœur, obéir à son père. Il fut huit ans tout entiers sans pouvoir obtenir du Seigneur qu'il voulût le délivrer du lien conjugal. Enfin sa prière fut exaucée et sa femme consentit à vivre avec lui dans la continence et comme une sœur avec son frère.

Alors Barthélemy commença à mater sa chair par d'austères pénitences. Il portait une tunique rude et âpre sur son corps nu, jeûnait fréquemment, ne buvait presque jamais de vin, se nourrissait de mets grossiers et sans saveur, dormait sur le sol nu, était modeste dans son vêtement, fuyait les plaisirs et les vanités, et ne souffrait dans sa maison d'autre lecture que celle des livres spirituels.

Il faisait d'abondantes aumônes, et les pauvres l'appelaient à juste titre leur père commun ; car il n'en renvoyait aucun sans quelque consolation, parce qu'il voyait et qu'il honorait en eux la pauvreté que le Fils de Dieu a embrassée pour l'amour de nous. Il était le refuge et la consolation de la veuve et de l'orphelin, et de tous ceux qui se trouvaient dans quelque nécessité. Il avait converti un appartement de sa maison en chapelle : la nuit, il s'y rendait pour réciter les matines, et le jour, il y récitait les autres parties de l'office, selon le bréviaire des Frères Mineurs, parmi lesquels son désir était de vivre. Il passait encore là de longues heures du jour et de la nuit en méditations et en prières, et il y venait le soir avec sa mère, sa femme, ses frères et ses sœurs, réciter les litanies et d'autres prières.

Lorsque Dieu eut rappelé de ce monde la femme de Barthélemy, celui-ci se mit à le servir avec une nouvelle ardeur, malgré les efforts que faisait le démon pour contrarier ses bons desseins. Il châtiait son corps par des jeûnes rigoureux, il ne vivait que de légumes cuits dans l'eau et ne buvait rien que de l'eau. Durant le jour il s'occupait à quelque travail manuel, et, la nuit, il couchait sur la terre nue, ou bien sur un

fagot de sarments, avec un bloc de bois pour oreiller.

Aux fêtes de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, il veillait toute la nuit, plongé dans la méditation des mystères qui faisaient l'objet de chaque fête. Les œuvres de dévotion et de charité envers le prochain remplissaient ses autres journées. Enfin, voulant se dépouiller de tout pour mieux imiter la pauvreté de Jésus-Christ, il mit ordre aux affaires de sa maison, rassembla ses proches et leur déclara qu'il était prêt à satisfaire le désir qu'il avait depuis longtemps de devenir frère mineur. Il leur cita cette parole que notre divin Sauveur dit à ses Apôtres lorsqu'il fut à la veille de sortir de ce monde : *J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous*, et par cette pâque il entendait la nouvelle vie qu'il allait embrasser. Ensuite ayant obtenu la bénédiction de sa mère, il se dirigea vers le cloître de la Portioncule, où il prit l'habit religieux, dans la trente-quatrième année de son âge.

Après avoir mené dans le monde une vie si édifiante, Barthélemy parvint encore dans l'Ordre Séraphique à une sainteté plus haute. Il fit de tels progrès dans la prière, dans la mortification, dans le travail et dans les exercices de dévotion imposés par la règle, qu'il servit de modèle aux anciens. Il eut bientôt oublié sa naissance et ses parents pour ne songer qu'à s'unir à Dieu par le lien d'une rigoureuse pauvreté et d'une humilité profonde. Autant que faire se pouvait, il habitait les cloîtres petits, pauvres et situés dans la solitude, afin de se livrer plus facilement à la contemplation.

Lorsqu'il eut été élevé à la dignité sacerdotale, il disait tous les jours la sainte messe, après une longue et atten-

tive préparation, avec les sentiments de la dévotion la plus tendre. Nommé confesseur de certaines maisons de religieuses, il s'appliquait avec le plus grand soin et avec une prudence infinie à les faire avancer dans la voie de la perfection. Une sainte sœur vit, pendant qu'il disait la sainte messe, une colombe d'une blancheur de neige planer sur l'autel et suivre toutes les cérémonies. Une autre fois, pendant qu'il administrait les derniers sacrements à une sœur mourante, on le vit entouré d'une lumière céleste. Cependant, pour éviter d'être honoré des hommes et élevé aux dignités, il feignait d'être ignorant et incapable, trouvant plus de plaisir au mépris que d'autres n'en trouvent dans l'estime des hommes. Il avait une agréable manière et une force admirable pour consoler les affligés, pendant que lui-même, dans toutes ses contrariétés, savait s'en remettre à Dieu et changer sa volonté en la volonté divine.

Une peste ayant éclaté à Terni, qui faisait beaucoup de victimes, les supérieurs de l'Ordre ne virent personne qui pût mieux secourir et servir les malades que le Père Barthélemy ; c'est pourquoi ils l'envoyèrent dans cette ville. Il reçut cette mission avec une grande joie et, jour et nuit occupé, il ne négligea rien pour secourir le prochain dans son corps et dans son âme. Il fit la même chose à Eugubio, où régnait aussi la peste, et, pendant plus d'un an, il s'employa à fournir des aumônes et des remèdes aux pauvres malades, qu'il servait de ses mains avec une infinité de paroles amicales et consolantes, les exhortant à souffrir avec patience pour l'amour de notre divin Sauveur qui a porté dans son corps nos maladies et nos langueurs. Il était surtout attentif à leur donner les der-

niers sacrements. Ensuite, aidé de son compagnon, il enterrait les morts, n'hésitant pas à porter les cadavres sur ses épaules.

Il avait toujours désiré de mourir martyr, et il avait souvent demandé une mission dans les pays infidèles, mais sans la pouvoir obtenir de ses supérieurs qui ne voulaient point priver leur province d'un si saint homme. Enfin il obtint ce qu'il désirait, lorsque, en 1534, le général envoya un Père espagnol prêcher la foi avec quatre compagnons du nombre desquels était le Père Barthélemy. Après de longs voyages sur terre et sur mer, ils arrivèrent dans une ville turque, où ils se mirent à prêcher l'Évangile. Ils ne tardèrent pas à être arrêtés, jetés en prison et tellement maltraités à coups de bâtons que le Père Barthélemy fut laissé pour mort sur la place. Mais des chrétiens l'emportèrent secrètement chez eux, où, grâce à leurs soins et au secours d'en haut, il fut bientôt guéri de ses blessures. Il demeura une année en Afrique, voyageant et prêchant. Il revint alors en Italie pour retourner bientôt en Afrique et se rendre au camp de Charles-Quint qui faisait le siège de la Goulette, près de Tunis.

Ce fut pour Barthélemy une nouvelle occasion de déployer son zèle. Il était toujours au milieu des soldats, une croix à la main, les exhortant à bien combattre et leur promettant la victoire. Il mourut quelques mois après, en Afrique, le 9 avril 1535. Les chrétiens du pays l'ensevelirent dans leur chapelle.

(JACOBILLE.)

DIXIÈME JOUR D'AVRIL

LE BIENHEUREUX LUCIDE

(XIII^e SIÈCLE.)

Parmi les premiers compagnons de saint François, qui tous éclatèrent en sainteté et en miracles, le bienheureux Lucide mérite une mention particulière. Lorsque le saint Patriarche décrivait les vertus qui, selon lui, devaient concourir à former un frère mineur parfait, il mettait du nombre la prévoyance de son fils Lucide, et cela avec raison ; car, lorsque ce saint homme trouvait dans une place ou dans une autre quelque consolation, quelque plaisir corporel, il voulait aussitôt s'en aller, et disait : « Nous n'avons pas de demeure stable ici-bas, mais dans le ciel », tant il craignait que la moindre satisfaction, même innocente en cette vie, ne diminuât le désir ardent qu'il avait de la félicité éternelle.

Il était infatigable dans la prédication de la parole de Dieu. Il se livrait avec un soin particulier à l'instruction des ignorants, et les fruits qu'il recueillit ainsi en divers lieux furent abondants. Il tenait extrêmement à l'observation rigoureuse de la règle, ce qui lui attira plus d'une disgrâce et d'une persécution. Il souffrit tout avec une grande patience, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de l'appeler à lui pour recevoir la récompense de ses mérites.

Après sa mort, il se montra tout glorieux au bienheureux Jean Alverna. On fait mémoire de ce bienheureux

le 10 avril, bien que le jour de sa mort soit inconnu et que l'on n'ait rien écrit sur ses miracles.

NICOLAS THOMACELLE

XVI^e siècle. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François I^{er}.

Ce même jour encore, on honore la mémoire du bienheureux Nicolas Thomacelle, qui, né en Italie de parents illustres, était cher au roi de Naples, Alphonse, pour ses belles qualités. Mais, méprisant les honneurs du monde et la faveur du roi, il se fit frère mineur avec Jean, son frère. Dans l'Ordre, il brilla par sa sainteté et fut longtemps maître des novices. Un jour, Dieu lui révéla qu'un novice songeait à quitter l'Ordre, à cause du dégoût qu'il éprouvait à remplir les plus humbles offices de l'Ordre, comme de laver les plats.

Le pieux maître prit son disciple à part, et, après l'avoir consolé, l'exhorta à se confesser, lui disant que ces dégoûts étaient des suggestions du diable. Comme ses avertissements ne produisaient aucun effet, il lui décrivit tous les tourments de sa conscience troublée, et alors le novice effrayé de cette clairvoyance revint à de meilleurs sentiments, persuadé que Dieu avait voulu, en révélant ces choses au maître des novices, le retenir dans l'Ordre.

Le saint homme reçut beaucoup d'autres faveurs célestes pendant sa vie. Il mourut environ l'an 1530, dans le cloître de Lauro, province de Naples, où son tombeau est fort honoré des fidèles.

PIERRE D'AIEROLA

Dans le même cloître repose le bienheureux Pierre d'Aierola, qui, après avoir été provincial, se chargea de l'instruction des novices. Un jour il conduisait un novice d'un cloître à un autre ; et comme le jeune homme, cheminant sous un soleil brûlant, se trouvait épuisé de fatigue et de soif, le Père, s'adressant à un aubergiste, lui demanda, pour l'amour de Dieu, un peu de vin pour reconforter le jeune religieux. Mais cet homme dur répondit qu'ils pouvaient puiser au puits qui était devant et boire tout ce qu'ils voudraient. Le Père Pierre puisa, en effet, de l'eau de ce puits, fit un signe de croix sur cette eau et la changea en vin. L'aubergiste en but lui-même, et il fut si étonné de ce prodige, que, tombant à genoux, il demanda pardon et promit qu'à l'avenir il ne refuserait plus l'aumône à un frère mineur. Et non-seulement il tint parole pour ce qui le concernait lui-même, mais il exigea par une expression de sa dernière volonté que ses descendants fissent le même vœu.

La mémoire de ce bienheureux Père est encore en grande vénération à Lauro et dans les environs. Si nous n'avons pas plus de détails sur ses vertus et ses miracles, il faut l'attribuer à la négligence de ces temps-là, ainsi qu'à la simplicité des religieux, qui avaient plus souci de se sanctifier que de faire connaître leurs saints.

Ce même jour, le Père Arturus place aussi la mémoire de la bienheureuse sœur Marie Pennalosa, qui vécut dans un cloître du Tiers Ordre, à Ségovie, en Espagne, brilla par son humilité, sa charité, son esprit d'oraison et ses contemplations, et qui obtint par ses prières la résurrection d'un enfant.

ONZIÈME JOUR D'AVRIL

PÈRE BARTHÉLEMY DE MIDDELBOURG

1550. — Pape : Jules III. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Il est prédicateur. — Il reçoit le don de prophétie.

Le bienheureux Barthélemy naquit à Middelbourg, dans la Zélande, de parents fort distingués. Dans sa jeunesse il s'adonna au commerce comme ses parents ; mais, à l'âge de trente ans, il se rendit à Louvain pour étudier. Là, il montra tant d'intelligence et fit de si rapides progrès dans la science qu'il devint le premier de cette illustre Université et fut nommé professeur de philosophie. Mais il ne remplit pas longtemps cette fonction, car l'année même où il y avait été appelé, il se rendit à Amsterdam pour prendre l'habit de frère mineur et pour se mettre à étudier et surtout à pratiquer la philosophie des saints.

A peine eut-il revêtu l'habit de l'Ordre, qu'il fit paraître une austérité extraordinaire dans la pratique du jeûne et des autres mortifications et un grand amour

pour le silence et la solitude. Devenu prêtre, il fut aussitôt employé à la prédication; il y persévéra quarante ans pour le plus grand bien des âmes, dont il gagna un grand nombre à Dieu.

Bien qu'il prêchât tous les jours, il ne laissait pas néanmoins d'observer toutes les prescriptions de la règle. Il était toujours le premier au chœur, d'où il ne sortait que le dernier. Dès les quatre heures du matin, il venait à son confessionnal, afin de moissonner au saint tribunal ce qu'il avait semé dans la chaire de vérité.

Il sortait rarement du cloître, et jamais sans quelque pressante nécessité, pour quelque œuvre de charité à pratiquer, et avec la pensée de revenir le plus tôt possible, afin de ne pas rentrer moins homme au cloître qu'il n'en était sorti. Sa vie était un modèle de perfection.

Dieu lui accorda le don de prophétie, comme le témoignèrent souvent ses sermons, dans lesquels il prédit plus d'une fois du haut de la chaire et les guerres imminentes, et les invasions des hérésies qui fondirent quelques années après sur les pays néerlandais, fléaux qu'on ne pleurera jamais assez. Bientôt, en effet, les Anabaptistes entreprirent, vers l'an 1535, d'infester de leurs doctrines la ville d'Amsterdam; ils parcouraient tout nus, hommes et femmes, les rues de la cité en criant comme des furieux : « Malheur ! malheur ! » Mais les chefs de la secte furent saisis et châtiés. Le Père Barthélemy fut envoyé pour combattre cette peste; ce qu'il fit avec tant de zèle et de succès que beaucoup d'âmes qui déjà s'étaient laissées surprendre revinrent à la foi catholique.

Il était fort âgé, quand sa dernière maladie le surprit à Utrecht. Tout le temps que dura cette maladie, le saint homme ne cessa d'adresser au ciel de ferventes prières. Tandis qu'on lui administrait les derniers sacrements et que les frères chantaient des psaumes, il fut quelque temps ravi en extase. En revenant à lui-même, il dit aux assistants : « N'avez-vous pas vu comment Pilate a fait « flageller notre Sauveur et comment il l'a présenté « couronné d'épines au peuple », et il indiquait du doigt la place où il avait aperçu cette vision, par laquelle Dieu avait voulu fortifier son serviteur mourant. A peine avait-il prononcé ces mots qu'il rendit doucement son âme à Dieu, le 11 avril 1550.

Il fut enterré dans l'enclos du cloître, et, trois mois après, exhumé par les soins d'Henri Bommel, greffier du conseil provincial d'Utrecht, grand ami du Père Barthélemy. Son corps, très-bien conservé, exhalait une odeur balsamique délicieuse. Une rose d'un beau rouge sortait de sa bouche, laquelle fut la récompense du greffier.

(WADDING et ARNOLD DE RAISSE.)

PÈRE JACQUES DE HITA

1599. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Austère, humble, adonné à la contemplation.

Le Père Jacques, surnommé Didace, naquit à Hita, village d'Espagne. Il fleurit par la pratique de toutes les vertus. A partir du moment qu'il fut religieux, il ne mangea ni viande, ni poisson. Quelques légumes qu'il faisait cuir dans l'eau claire, ou quelques fruits qu'il ramassait sous les arbres du jardin, faisaient toute sa nourriture. Il ne savait pas ce que c'était que dormir dans un lit, il sommeillait seulement quelques instants assis. Il portait sur la peau une tunique d'une étoffe très-rude, et se flagellait tous les jours jusqu'au sang. Il observait un tel silence et avait un si grand empire sur sa langue qu'il semblait être muet.

Il entra dans l'Ordre ayant conservé sa pureté virginale, et, depuis ce moment, il ne leva jamais son regard sur le visage d'une femme. Il repoussait avec le plus grand soin toutes les vaines pensées, empêchant ainsi ses sens extérieurs de jeter le moindre trouble dans sa conscience. Aussi, son esprit tout plongé en Dieu était-il illuminé des clartés célestes. Après avoir passé tout le jour à s'acquitter des offices les plus humbles du cloître, il consacrait la plus grande partie de la nuit à la prière et à la méditation. Combien il était étroitement uni à Dieu par l'amour, on le devinait aux flammes

célestes qui éclairaient miraculeusement sa cellule ou même l'église dans laquelle il faisait sa prière.

Ce feu du divin amour qui le brûlait s'étendait aussi sur le prochain et faisait de lui le père commun de tous les misérables. Son zèle pour le salut des âmes ne lui laissait ni trêve ni repos. Il ne cessait de parcourir les villes et les villages, prêchant et soignant les malades qu'il lui arriva plus d'une fois de guérir par un signe de croix. Ce zèle se manifesta particulièrement dans un certain temps où la peste sévissait; jour et nuit il servait, consolait, assistait les pestiférés. Il avait plus d'une fois souhaité devant Dieu de mourir martyr. Dieu l'exauça en quelque sorte, puisqu'il fut lui-même atteint du fléau qu'il bravait pour l'amour de son prochain, et qu'il en mourut, muni des derniers sacrements, le 11 avril 1599. Il fut enseveli dans la chapelle de Saint-Sébastien, à Coïmbre.

(DAZE et CARDOSE.)

FRÈRE FRANÇOIS DE MELLO

xvi^e siècle. — Pape : Pie IV. — Roi de France : François II.

Frère François de Mello, portugais, se fit remarquer dans la province de Saint-Joseph, fondée par saint Pierre d'Alcantara, par son esprit d'oraison et ses autres vertus. Les chroniques espagnoles ne nous rapportent que les circonstances de sa mort bienheureuse, alors qu'atteint d'une douleur de côté qui ne paraissait point dangereuse, il se prépara néanmoins aussitôt à paraître devant Dieu

par la réception des sacrements de Pénitence, d'Eucharistie, et même d'Extrême-Onction. Comme les personnes qui l'entouraient ne soupçonnaient pas le danger imminent, elles hésitaient à lui accorder les derniers sacrements ; mais il insista jusqu'à ce qu'on eût accédé à sa demande.

Comme ensuite il demeurait longtemps plongé dans un sommeil paisible, l'infirmier lui dit : « Ce n'est plus le temps de dormir, mais de veiller ». — « Tu dis vrai », reprit François, « mais j'étais occupé avec mon compatriote, saint Antoine de Padoue, qui est venu me visiter ».

Une heure plus tard, le médecin étant venu, le trouva en proie à une violente fièvre avec des signes d'accablement. Un frère l'aspergea alors d'eau bénite, avec la pensée d'éloigner le démon ; mais le saint lui répondit qu'il ne craignait rien tant que saint Antoine serait à côté de lui. Le médecin, en se retirant, recommanda à l'infirmier de ne pas quitter le malade qui pouvait mourir d'un instant à l'autre. Mais le saint homme, prenant la parole malgré sa grande faiblesse, dit : « Le médecin ne sait rien de l'heure de ma mort qui doit arriver demain à midi ». En effet, il expira doucement le lendemain à l'heure marquée, environ l'an 1560.

Son visage demeura souriant et radieux, offrant ainsi le reflet de la gloire de sa bienheureuse âme. Il fut enseveli dans l'église paroissiale de Zaraycego. Dix ans après, son tombeau fut ouvert, et son corps, trouvé intact, fut transporté dans un autre cloître. Après un laps de quinze ans, son corps fut encore une fois trouvé sans le moindre signe de corruption. Son tombeau fut alors visité par les

fidèles, et plusieurs personnes qui invoquèrent son suffrage en reçurent une force merveilleuse contre toute espèce de maladies et de peines.

(Ex *Chron. Prov. S.-Joseph.*)

FRÈRE DOMINIQUE DE SAINT-FRANÇOIS

1607. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Son obéissance pendant sa vie, et ses miracles après sa mort.

Ce bienheureux serviteur de Dieu, né en Espagne, se fit remarquer dans la province de Saint-Joseph par une grande perfection, qu'il s'efforçait néanmoins de cacher aux yeux des hommes, désirant passer pour plein d'imperfections et pécheur. Comme, un jour, le gardien le réprimandait fortement pour avoir, dans le jardin, coupé quelques légumes, il tomba aussitôt à genoux, le visage contre terre. Là-dessus le gardien s'en alla, oubliant de lui dire de se relever, comme c'est la coutume dans cette province ; et cet excellent religieux demeura dans la même posture, jusqu'à ce que le supérieur, s'apercevant que la besogne confiée à frère Dominique n'était pas faite, le fit chercher partout.

Un frère le trouva prosterné dans le jardin, comme il a été dit, et tout couvert de neige ; car on était en hiver. Il lui demanda s'il voulait donc se faire mourir de froid. Le serviteur de Dieu répondit doucement : « Le Père
« gardien m'a laissé ici, après m'avoir réprimandé ;
« demandez-lui pardon pour moi ». Apprenant que le

supérieur le demandait, il se releva à moitié gelé et s'en alla tout joyeux demander la bénédiction du gardien et le remercier d'avoir pitié de lui. C'est par ces œuvres d'une humble et simple obéissance qu'il mérita la couronne de la gloire éternelle. Il en prit possession par une sainte mort arrivée l'an 1607, dans le cloître de Cuença.

Après sa mort, Dieu manifesta ses mérites cachés par de nombreux miracles. Les religieux ayant bâti une église neuve, y transportèrent les corps de leurs frères qui avaient été enterrés dans l'ancienne, et le corps de Dominique, enterré depuis environ dix ans, se trouva tout entier et parfaitement conservé. Une douce odeur, qui n'avait rien de terrestre, s'exhalait de la fosse. Les membres étaient frais et flexibles comme ceux d'un homme vivant, au point que le cadavre ayant reçu une blessure pendant l'exhumation, il en sortit du sang.

Un chanoine de l'église cathédrale, qui était présent, imbiba de ce sang une éponge qu'il conserva comme une relique précieuse. D'autres personnes pieuses en firent autant, et le sang ainsi recueilli opéra des guérisons miraculeuses.

Pierre de Cetina étant dangereusement malade, entendit parler des miracles fréquents qui avaient eu lieu pendant la levée du corps de frère Dominique, qu'il avait connu vivant; alors il dit avec une grande confiance : « Frère Dominique, je vous ai toujours honoré comme un saint, si vos mérites sont aussi grands devant Dieu que je le crois, guérissez-moi de cette maladie ». A peine eut-il fini de parler, qu'il était déjà guéri. Il se leva sur-le-champ, alla visiter le tombeau de son bienfaiteur

et passa tout le jour dans le cloître à louer et à remercier Dieu et son serviteur.

Marie d'Arcos, dévorée par une fièvre brûlante, et si dangereusement malade que les médecins l'avaient abandonnée, fut subitement guérie lorsqu'on lui eut suspendu au cou une parcelle du vêtement de frère Dominique.

La même femme avait un fils de deux ans qui, par la négligence des domestiques, tomba dans le feu. En courant à son secours, la pauvre mère eut la présence d'esprit d'invoquer frère Dominique : « Serviteur de Dieu, « c'est grâce à vous que je suis encore de ce monde, serait-ce « pour voir périr mon fils, ou pour le conserver infirme » ; en parlant ainsi, elle retirait l'enfant du milieu des flammes et du brasier. Quels ne furent pas son étonnement et sa joie quand elle le vit dans ses bras sain et sauf et à peine atteint au bras d'une légère brûlure, simple souvenir de la grâce signalée qui lui était accordée !

Le corps du saint fut relevé une seconde fois, trente-six ans après sa mort, et trouvé en parfait état de conservation. Les cheveux et la barbe étaient encore souples et forts, la chair était tendre et fraîche, et il coula encore du sang de la blessure qui lui avait été faite lors de la première exhumation. Le gardien aurait volontiers exposé le saint corps à la vénération publique, mais il n'osa point enfreindre les lois de l'Eglise, et il se contenta de le déposer dans une châsse de bois qui fut placée derrière le maître-autel.

LA B. SŒUR PAULE GONZAGUE

1569. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

Elle était fille de François IV, marquis de Mantoue, et sœur du duc Frédéric I^{er}. Elle fut confiée aux Clarisses de Mantoue dès l'âge de trois ans. Parvenue à l'âge de onze ans, elle prit l'habit religieux et prononça ses vœux quatre ans plus tard. Elle connut la pénitence avant de connaître le mal. Elle vivait dans la pauvreté la plus rigoureuse. Personne n'était plus appliqué à la prière, plus ardent aux œuvres de charité, plus sévère pour son corps, plus zélé à s'acquitter des offices même les plus humbles, ni plus ponctuel dans l'observation de la règle. On la regardait généralement comme une sainte. C'est pourquoi beaucoup de personnes avaient recours à ses prières dans l'affliction et obtenaient ordinairement ainsi l'objet de leurs vœux.

Dieu lui accorda des faveurs extraordinaires, mais que son humilité cachait soigneusement aux hommes. Cependant, une fois, comme elle priait la nuit dans le chœur, quelques religieuses la virent qui était entourée d'une éclatante lumière ; de chaque côté d'elle paraissaient deux Anges qui tenaient au-dessus de sa tête une brillante couronne, comme signe de celle que le céleste Epoux lui réservait dans le ciel.

Après cinquante-huit ans passés dans le cloître, elle mourut en odeur de sainteté, le 11 avril de l'an 1569. On entendit la voix des Anges qui venaient recevoir

sa belle âme pour la conduire au ciel en triomphe.

Dans notre cloître de Mantoue, au milieu de beaucoup d'autres images, figure aussi la sienne avec le limbe radieux, emblème de sa sainteté et de ses miracles.

(EX DONESMUNDO.)

DOUZIÈME JOUR D'AVRIL

LE BIENHEUREUX ANGE DE CIVASSO

1495. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Charles VIII.

SOMMAIRE : Son excellente éducation. — Il exerce la profession d'avocat. — Il entre en religion. — Il est élevé aux premières dignités de l'Ordre. — Il prêche la croisade contre les Turcs. — Sa mission chez les Vaudois. — Son tombeau.

Le bienheureux Ange, surnommé de Civasso, ville du Piémont, alors sous la domination du duc de Montferrat, était né à Carletti, d'une noble et ancienne famille, et avait reçu au baptême le nom d'Antoine. Il était le plus jeune enfant de ses illustres parents, beau de visage, agréable dans ses manières et fort soumis à ses père et mère qui mettaient tous leurs soins à le former à la dévotion. A peine put-il bégayer un mot que sa pieuse mère lui apprit à prononcer le doux nom de Jésus en joignant les mains devant un crucifix. Quand il fut devenu grand, il montra combien il avait profité de ces précieuses leçons, car on le surprenait souvent à genoux dans sa chambre devant son crucifix, à toute heure du jour et même la nuit.

Dieu récompensa les vertus précoces de son serviteur

par de grandes faveurs spirituelles, et Antoine trouvait son plaisir et son passe-temps le plus doux aux pratiques de la dévotion, pendant que les jeunes gens de son âge se livraient aux dissipations et aux amusements.

Ayant eu le malheur de perdre son père à l'âge de huit ans, il resta sous la tutelle de sa bonne mère et de son frère aîné, Christophe, dont il gagna de plus en plus l'affection par ses prévenances et sa soumission. Il avait déjà fait paraître dans l'étude du latin la force de son intelligence et la droiture de son jugement, et donné à espérer qu'il serait un jour l'honneur de la maison des Carletti par l'éclat de ses talents naturels, lorsqu'il fut envoyé à Bologne pour continuer et achever ses études. Ses rapides progrès le menèrent bientôt au grade de docteur en théologie et dans l'un et l'autre droit. De retour à Civasso, il donna une si bonne opinion de sa capacité, que le duc de Montferrat le fit entrer dans son conseil.

Au milieu des honneurs, Antoine resta ce qu'il avait toujours été, pieux et adonné à la dévotion. Il montra bientôt, par son assiduité à fréquenter les églises et par son attention à éviter la compagnie des femmes, qu'il n'avait aucun goût pour l'état du mariage. Sa mère s'en apercevant, usa de son influence et de son autorité pour le déterminer à épouser une jeune fille noble, belle et riche, qu'elle lui désignait. Antoine résistait avec douceur, mais avec fermeté. Il lui représentait que leur famille était assez pourvue de descendants par les enfants de son frère Christophe, qu'il n'était pas prudent de trop diviser le patrimoine de la maison, que des divisions et des discordes pouvaient s'ensuivre, qu'il était donc préférable

qu'il ne se mariât point, pour être tout entier à sa charge, à sa famille et à ses neveux.

Il parlait ainsi moins pour exposer les vraies raisons qui l'éloignaient du mariage que pour ne pas affliger sa mère en lui dévoilant trop subitement la résolution qu'il avait prise de passer sa vie dans un cloître.

Cependant, avec l'amour de Dieu et le désir des choses célestes dont son cœur était enflammé, la vie séculière et les occupations de sa charge lui devenaient de jour en jour plus insupportables ; son plus grand bonheur était, une fois dégagé des soucis terrestres, de se livrer tout entier à la prière et à la contemplation, dans la solitude de sa chambre et à genoux devant le crucifix.

Il secourait les pauvres, visitait et consolait les malades ; une œuvre fort utile à laquelle il travaillait beaucoup, c'était de prévenir les procès par la conciliation des intérêts opposés, ce qui lui attirait l'affection et l'estime de tous les hommes. Cependant, chaque jour qui s'écoulait lui découvrait de plus en plus clairement la vanité des choses de la terre, et augmentait son désir de tout quitter pour entrer dans la voie de la pauvreté et du renoncement, sur les traces de saint François ; après un laps de quelques années, sa mère vint à mourir. Alors il déclara à son frère qu'il ne pouvait résister plus longtemps à la vocation de Dieu. Il lui laissa la moitié de ses biens pour le remercier d'avoir protégé et élevé son enfance, réservant le resté pour les pauvres.

En entendant ces paroles et en voyant cette détermination, son frère était tout hors de lui-même, il le conjurait avec larmes de renoncer à son projet. Mais Antoine le consola comme il put, mit ordre à toutes ses affaires,

puis quittant ses biens et ses fonctions, il prit l'habit de l'Ordre sous le nom d'Ange, dans la province de Gênes, à laquelle appartenaient alors tous les cloîtres du Montferrat et de la Savoie.

Une fois dans ce tranquille abri vers lequel il avait aspiré si longtemps, Ange n'eut plus qu'une seule préoccupation : cultiver son âme, en arracher tous les germes mauvais, y faire fleurir toutes les vertus, l'humilité, la modestie, la patience et la pauvreté, de sorte qu'il ne tarda pas à offrir le modèle de la perfection claustrale dans l'âge d'or de la réforme des Observantins. Il avait toute sa vie gardé une pureté angélique et, tant par son exemple que par ses conseils, il avait amené nombre de jeunes gens à pratiquer cette aimable vertu. Son plus grand bonheur, sa plus douce consolation, étaient de chanter les louanges de Dieu au chœur, ou bien dans la solitude de sa cellule, d'étudier les saintes Ecritures et les Pères, se préparant ainsi au ministère apostolique qu'il allait bientôt exercer et dans lequel il devait gagner tant d'âmes à Jésus-Christ.

Il portait un vêtement le plus usé qu'il pouvait, il châtiât son corps par la discipline, par le cilice, par le jeûne et par les veilles. C'est ainsi qu'il soumettait en lui le corps à l'esprit et qu'il se tenait constamment en union avec Dieu. Il lui arrivait souvent, en méditant sur la passion du Sauveur, d'avoir des extases durant lesquelles il recevait des révélations sur les mystères de notre foi et un avant-goût de la joie du paradis. Cependant, lorsqu'il fut élevé à la prêtrise, voulant faire fructifier son talent, il sortit de sa solitude et de son silence, et sans renoncer entièrement à la vie contemplative, il donna la plus

grande part de son temps à la vie active. Il s'efforça de soulager la misère des pauvres en excitant la compassion des riches par des prédications toutes brûlantes de charité. Il visitait fréquemment les pauvres malades dans les hôpitaux et dans leurs habitations, leur rendait le courage et l'espérance, les servait avec un profond respect, se mettait à genoux devant eux pour leur laver les pieds et panser leurs blessures.

Cependant cette grande lumière ne pouvait rester sous le boisseau : elle fut enfin posée sur le chandelier, pour éclairer les fidèles : Ange fut élu provincial pour la province de Gênes. Dans cette fonction il fit paraître son grand zèle pour la rigoureuse observation de la règle, surtout en ce qui concerne la sainte pauvreté. Il offrait aux yeux de ses subordonnés le modèle accompli des vertus qu'ils avaient à pratiquer. A tout cela il joignait une grande aménité de caractère, une aimable politesse avec une parole élégante, facile et distinguée.

Au chapitre général de 1467, il fut décidé que de la province d'Autriche seraient distraites deux autres provinces, celle de Pologne et celle de Bohême. Le Père Pierre de Naples fut envoyé comme commissaire général, pour l'exécution de ce décret, et le bienheureux Ange dut l'accompagner en qualité de secrétaire. Celui-ci contribua beaucoup, par sa prudence et son bon jugement, à ce que ce partage d'une province en trois autres se fit sans déchirement douloureux et même sans froissements regrettables.

Pour montrer combien son aptitude pour les grandes affaires était connue et appréciée dans tout l'Ordre, il suffira de rappeler que, en 1472, il fut élu vicaire général

des Observantins, au cloître d'Aquila, dans le royaume de Naples, où deux mille Frères Mineurs étaient rassemblés en chapitre général. En cette occasion se fit la levée du corps de saint Bernardin de Sienne, qui ayant été trouvé exempt de corruption, fut transféré de l'église des Pères Conventuels à celle des Observantins, fondée en son honneur.

Immédiatement après ce chapitre, il vint à Rome baiser les pieds de Sixte IV, qu'il réconcilia avec le bienheureux Marc Fantuzzi, contre qui le pape était irrité pour des raisons qu'il est inutile de rapporter ici. Notre bienheureux s'acquitta de sa nouvelle fonction avec tant de succès et de zèle, qu'il y fut maintenu par une réélection qui eut lieu à Pavie en 1478. Dans ses visites continuelles dans les provinces confiées à ses soins, il voyageait toujours pieds nus. Il se montrait infatigable au travail, patient dans les choses contraires, et modéré dans les circonstances prospères.

En l'an 1481, les Turcs infestant les côtes de l'Italie avec une flotte, s'étaient emparés d'Otrante, ville maritime du royaume de Naples, dans laquelle ils s'étaient établis et fortifiés au nombre de huit mille hommes. Ils dévastaient les campagnes environnantes et attendaient des renforts afin de pénétrer plus avant dans le pays. Le pape voyait avec de grandes alarmes le danger qui menaçait la chrétienté. Il choisit le bienheureux Ange comme nonce et commissaire du Saint-Siège, avec mission de prêcher partout la croisade contre les Turcs ; il lui accorda en même temps des pouvoirs très-étendus, comme celui de s'adjoindre des commissaires auxiliaires qu'il enverrait là où il ne pouvait aller lui-même.

Le saint homme se mit à cette œuvre difficile avec le plus grand zèle, et il partit sur-le-champ pour les Abruzzes et les provinces voisines, qui étaient les lieux les plus menacés. Son éloquence faisait partout céder les discordes particulières à l'intérêt général compromis, réveillait les courages assoupis, excitait les hommes à s'armer du fer, et tous à s'armer de la prière. Les Turcs n'attendirent pas qu'on les vînt attaquer; Dieu ayant déconcerté les plans de leurs chefs, les secours qu'ils attendaient ne vinrent pas, et il se virent obligés d'abandonner Otrante.

En 1484, notre bienheureux fut encore élu vicaire général au monastère d'Alverno, pour trois ans; une quatrième élection qui eut lieu au chapitre général d'Urbino le fixa malgré lui dans les charges et les dignités, auxquelles il eût préféré de beaucoup une vie d'obscurité et d'obéissance. Mais comment résister aux instances de ses frères, et surtout aux représentations du bienheureux Chérubin de Spolète, son ami intime, qui lui disait que ce serait résister au Saint-Esprit que de repousser une charge dans laquelle il pouvait rendre de si grands services.

Pendant qu'il gérait ces différentes charges, il obtint pour tout l'Ordre de grandes faveurs des souverains Pontifes Sixte IV et Innocent VIII. Ses inférieurs le chérissaient, l'honoraient et lui obéissaient avec empressement. Au milieu de ses soucis et de ses travaux, il trouva le temps de composer plusieurs livres utiles, entre autres un ouvrage sur les cas de consciences, appelé, du nom de l'auteur, *Somme Angélique*, très-connu des savants et plusieurs fois imprimé à Venise. Sa science,

son expérience et sa prudence dans les choses spirituelles étaient si connues et si estimées, qu'un grand nombre de personnes de toute condition venaient le consulter et recevoir ses conseils comme s'ils fussent venus du ciel. Jamais il ne donnait un conseil qu'après avoir lui-même auparavant consulté Dieu par la prière ; aussi jamais personne ne regretta de les avoir écoutés et suivis.

C'est pour cela que le duc de Savoie le prit pour son confesseur, ainsi que la bienheureuse Paula Gambarà, comtesse de Benne, de notre Tiers Ordre, laquelle fut conduite par lui à ce haut degré de sainteté que nous avons eu l'occasion de décrire brièvement le 29 mars. Notre bienheureux était un prédicateur zélé et éminent, et sa forte éloquence produisit dans les âmes des fruits admirables, fit cesser quantité d'abus, de scandales et des querelles invétérées, et convertit plusieurs pécheurs endurcis.

Au douzième siècle surgit en France la détestable secte des Vaudois, ainsi nommés de leur chef Pierre de Vaux, natif de Lyon, qui avait dépensé son riche patrimoine à séduire les pauvres et à propager l'erreur. Ses sectateurs se nommaient *Pauvres de Lyon*. Leur séducteur leur faisait croire que les laïcs avaient les mêmes pouvoirs que les prêtres, et beaucoup d'autres impostures adoptées plus tard aussi par les Calvinistes. Cette hérésie s'était répandue avec le temps. Elle avait acquis, notamment dans la ville d'Albi et dans tout le Languedoc, un développement qui avait fait donner à ses partisans le nom d'Albigéois, et causé au treizième siècle des guerres acharnées et une grande effusion de sang. Enfin le monstre était allé se cacher dans les montagnes et les rochers inaccessibles de

la Savoie, du Piémont et du Dauphiné, et se croyait là en sûreté contre la force des armes et contre la lumière de la vérité.

Instruit des rares qualités du Père Ange, le pape Innocent VIII le nomma en 1491, par une bulle spéciale, son nonce et son commissaire général contre ces Vaudois, en lui attribuant divers privilèges importants. Afin de s'acquitter de cette difficile mission, le saint homme se rendit en Piémont et en Savoie, où les hérétiques causaient de grands maux. Il réussit à ramener dans le sein de l'Eglise bon nombre d'âmes séduites par les prédicants, à faire rentrer au bercail quantité de brebis dont les loups avaient fait leur proie. En récompense de ces importants services, le souverain Pontife voulut l'élever à l'épiscopat, mais il ne put vaincre l'humilité de Père Ange qui se croyait trop indigne de ces fonctions sublimes.

Dieu même prit soin, par d'insignes miracles, de relever l'humilité de son serviteur. Il arracha plusieurs malades à une mort que l'on croyait inévitable. Il guérissait les maladies les plus opiniâtres et les plus graves par un simple signe de croix ou par une imposition des mains. La renommée de sa sainteté remplissait toute l'Italie.

Il parvint à un grand âge et passa les dernières années de sa vie au monastère de Coni, en Piémont. Il y remplit quelque temps encore la fonction de professeur de théologie, voulant se rendre utile jusqu'au dernier moment et se refuser tout repos jusque dans la vieillesse. C'était donner un excellent exemple aux hommes les plus éminents de l'Ordre et leur montrer que l'on peut, même après avoir paru dans les plus hautes dignités, s'acquitter des charges les plus ordinaires.

Vint enfin la maladie à laquelle il devait succomber. Avant de mourir il dit ces belles paroles : « Je remercie Dieu de ce que, dans les charges que j'ai administrées dans l'Ordre, je n'ai jamais, par une excessive sévérité, affligé ni contristé personne, et de ce que j'ai conduit plus de frères dans la voie du salut en supportant patiemment leurs fautes qu'en les reprenant avec aigreur et en les châtiant rigoureusement ». Il rendit doucement son âme à Dieu le 11 avril 1495, dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge.

A l'heure de sa mort, un pommier qui était dans le jardin du cloître de Civasso, sa ville natale, se couvrit subitement de fleurs avant la saison, comme l'affirmèrent plusieurs personnes témoins de ce miracle. La nouvelle de sa mort se répandit instantanément dans la ville de Coni, annoncée miraculeusement par la voix des petits enfants, comme il arriva pour saint Antoine de Padoue. Les habitants accoururent en foule pour voir et pour honorer le saint corps ; on voulait baiser ses mains et ses pieds, emporter quelque parcelle de ses vêtements, le toucher avec des bouquets ou avec d'autres objets que l'on garderait ensuite comme une relique précieuse.

Le concours de peuple fut immense à son convoi, que signalèrent aussi plusieurs miracles. A partir de ce jour il fut appelé bienheureux, et son corps fut enseveli avec pompe dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste.

On venait en foule prier à son tombeau. Un riche marchand de Gênes, qui avait été guéri d'une maladie mortelle par l'intercession du bienheureux Ange, lui fit construire un tombeau magnifique. On fit alors la levée

du corps qui, après dix-sept mois passés dans un sépulcre humide, fut néanmoins trouvé entier et bien conservé. Plus tard, le cloître où se trouvait le tombeau ayant été détruit pendant les guerres, et les religieux étant allés habiter un autre cloître dit de Notre-Dame-des-Anges, et situé non loin de la ville, les bourgeois de Coni demandèrent que le corps de notre bienheureux fût transféré en ce même endroit et déposé dans une belle chapelle qu'ils construisirent eux-mêmes en son honneur. Cela se passait trente ans après la mort du bienheureux Ange, et son corps, qui n'avait cependant jamais été embaumé, fut encore une fois trouvé dans un état de parfaite conservation et exhalant une odeur délicieuse. De nombreux malades recouvrèrent miraculeusement la santé à cette occasion.

Notre bienheureux a été souvent représenté par la peinture avec le limbe, symbole de la sainteté, autour du front, un crucifix à la main, et son livre de la *Somme Angélique* sous le bras. Les villes de Coni et de Civasso et d'autres lieux, l'ont depuis longtemps choisi pour patron. Les bourgeois de Coni ont établi une fête annuelle en son honneur ; ce jour-là, ils vont processionnellement visiter sa chapelle. En 1630 la peste ravageait la Savoie et le Piémont ; la ville de Coni souffrait beaucoup du fléau qui cessa aussitôt que l'on eut invoqué la protection du bienheureux par une procession publique.

Lorsque, en 1691, la ville de Coni fut assiégée par les Français, elle eut encore recours à son bienheureux patron et fut délivrée.

Le procès de la béatification d'Ange commença sous

Innocent XII ; par décision de Benoît XIII, sa fête fut célébrée dans tout l'Ordre Séraphique, avec le service divin et la sainte messe.

La province de Gênes qui, en 1590, comptait soixante-deux cloîtres, dont quelques-uns étaient dans le duché de Savoie et formèrent plus tard une nouvelle province sous le titre de Saint-Thomas, cette province de Gênes a produit plusieurs autres saints personnages. Ainsi, dans la sacristie de Mont-Royal, on conserve avec grande vénération le corps du bienheureux Balthasar de Castro-Novo, prêtre dont Dieu a signalé les vertus par de fréquents miracles qu'attestent des inscriptions et des ex-voto suspendus tout autour de sa châsse.

Le bienheureux Balthasar, natif de Clavario, dans le territoire de Gênes, de la noble maison des Ravaschieri, dont il augmenta encore le lustre par sa grande sainteté. Son zèle pour le salut des âmes le rendait infatigable quand il s'agissait de confessions à entendre ou d'autres travaux utiles au salut des âmes. C'est pourquoi il était grandement estimé et aimé de saint Bernardin de Feltre, et honoré de tout chacun à cause des nombreux miracles faits à son intercession, tant pendant sa vie qu'après sa mort. Il mourut en 1495, dans le cloître de Binasco, où son corps se conserve encore intact dans un beau tombeau de marbre.

Dans le cloître de Saint-Romule mourut, après une sainte vie, environ l'an 1525, le bienheureux Père Balthasar de Vigono, dont le corps, depuis longtemps mis

en terre, fut découvert par hasard et trouvé en parfait état de conservation et se conserve encore sans le moindre signe de corruption.

Dans l'église de Chieri, en Piémont, repose toujours bien conservé le corps du bienheureux Père Alexandre de Milan. Des voleurs ayant voulu le dérober, furent soudain frappés de paralysie et empêchés d'accomplir leur crime.

Environ l'an 1570, au cloître de la Montagne, près de Gênes, fut trouvé le corps d'un Père inconnu, lequel, quoique enterré depuis cinquante ans, était encore entier et comme tout frais, et exhalait une odeur agréable. On commença dès lors à le vénérer comme la relique précieuse d'un ami de Dieu.

(Ex WADDINGO, GONZAGA et MAZZARA.)

LES B. FRÈRES GÉRARD ET SIMON

(XIII^e SIÈCLE.)

Au cloître de Gaète, fondé et habité quelque temps par saint François, dans lequel même il avait, en présence d'une grande multitude, rendu la vie à un charpentier écrasé par la chute d'une poutre dans la construction du cloître, vécurent quelques années plus tard les bienheureux frères Gérard et Simon, en servant Dieu dans l'in-

nocence et dans l'humilité, selon l'esprit de leur vocation.

Un jour, c'était le jeudi saint, qu'ils s'étaient préparés à la sainte communion, ils furent inopinément envoyés par le gardien à la ville voisine, afin d'acheter du pain pour la communauté qui en manquait. Cet acte d'obéissance accompli, ils revinrent, mais ils trouvèrent le service divin terminé et les autres frères déjà dans le réfectoire. Ils allèrent alors à l'église faire leur prière devant le saint tombeau où, suivant l'usage de l'Eglise, le saint Sacrement était déposé ce jour-là. Ils se plaignirent au Fils de Dieu, avec des soupirs et des larmes, du malheur qu'ils avaient eu d'être ainsi privés de la sainte communion en ce jour où il avait institué le Sacrement, gage de son amour pour les hommes.

Pendant qu'ils priaient ardemment, ils virent le Fils de Dieu, sous la figure d'un jeune homme, venir à eux de l'endroit où reposait le saint Sacrement. Il les consola par des paroles amicales, leur dit qu'il était leur Sauveur, puis il leur donna la sainte communion et se retira. On voit encore, dans le pavé de la chapelle où cet événement eut lieu, l'empreinte des pas du Sauveur, ainsi que la place où les bienheureux étaient à genoux pour recevoir le pain du ciel. Pour perpétuer le souvenir de ce miracle, on l'a représenté par la peinture sur les murs de la chapelle.

Les deux bienheureux frères vécurent et moururent saintement dans le même cloître. On les enterra l'un à côté de l'autre, dans la cathédrale.

Dans l'intérieur de la chapelle souterraine de saint Antoine de Padoue, on remarque une peinture murale qui représente le fait que voici : Un usurier qui était mort

sans restituer ses biens mal acquis, avait été enterré dans cette chapelle. La nuit qui suivit, deux fantômes vinrent à minuit réveiller le prêtre sacristain, à qui ils commandèrent de le suivre avec une chaise et un calice, vers le tombeau de ce misérable. Arrivés là, ils tirèrent du cercueil attaché à la voûte le cadavre qui y était renfermé. Un des deux fantômes frappa derrière la tête du cadavre et fit tomber, dans le calice que tenait le sacristain, la sainte hostie qui était encore sur la langue du mort. Ensuite les deux fantômes s'enfuirent, emportant avec eux le cadavre de l'usurier. On voit encore dans le mur, à droite de l'autel, l'ouverture par laquelle ils sortirent ce cadavre.

(VADDING.)

MARIE DE LA ROSE

VIERGE DU TIERS ORDRE

1632. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Vie d'une pureté et d'une charité toujours croissantes.

Ce miroir de pénitence, baptisée sous le nom de Génésie, naquit à Carthagène, en Espagne, d'une famille honnête. Douée d'un bon naturel, elle reçut une vertueuse éducation. Dès ses tendres années, elle montra un grand éloignement pour le commerce du monde et un tel amour de la chasteté, que dès l'âge de treize ans elle fit vœu de cette angélique vertu. En même temps elle coupait ses cheveux et se dépouillait de tous les autres ornements qui auraient pu attirer sur elle les regards des hommes.

Elle visitait souvent, en compagnie d'autres femmes, notre cloître situé à trois lieues de la ville et qui était consacré à saint Genez, son patron. Elle implorait par de ferventes prières l'intercession du saint, afin de pouvoir rester toujours fidèle à son vœu de virginité et pratiquer la vertu de pauvreté en suivant les traces de saint François. Pour mieux obtenir ce qu'elle demandait, elle faisait ce pèlerinage pieds nus, et rougit plus d'une fois la route de son sang.

Arrivée dans le cloître, elle y faisait ses dévotions avec piété et ferveur. De son côté Dieu montrait d'une manière sensible qu'il l'avait choisie pour sa fiancée, car il la comblait des plus douces consolations. Elle portait toujours un vêtement de couleur grise et d'une étoffe grossière, sans linge. Elle se livrait assidûment à la pratique de l'oraison mentale et à la mortification de ses sens, surtout des yeux et de la langue. Si quelqu'un se permettait en sa présence la moindre légèreté de parole ou bien une médisance, elle prenait un air sérieux et froid, et quand cela ne suffisait pas, elle déclarait ne pas vouloir entendre ce qui pouvait offenser Dieu, et se retirait aussitôt. Pour empêcher les femmes, ses voisines, de passer, le dimanche, leur temps à médire, elle les invitait à lire avec elle la passion du Sauveur ou d'autres livres utiles. Aux principales solennités de l'année, elle leur exposait le sens et l'objet de la fête. Par une vie si parfaite elle gagnait l'estime et l'affection de tous.

Les Mineurs Déchaussés de la province de Saint-Jean-Baptiste ayant fondé un monastère à Carthagène, c'est là que désormais elle allait faire ses exercices spirituels. C'est aussi là qu'elle reçut l'habit de l'Ordre, sous le nom

de sœur Marie de l'Immaculée-Conception, et que dirigée par des maîtres spirituels expérimentés, elle fit en très-peu de temps de grands progrès dans la perfection. Pour demeurer une rose non ternie, elle se tenait au milieu des épines d'austérités incessantes. Elle rejetait tout ce qui pouvait être agréable au corps et aux sens. Elle portait sur sa chair nue une tunique de crin, et sur la poitrine une croix de bois armée de trente-trois chevilles dont les pointes reposaient sur sa chair nue, en l'honneur des trente-trois années que le Sauveur a passé sur cette terre. Tous les jours elle se flagellait trois fois avec des chaînes de fer ou bien avec des cordes garnies de nœuds, et son sang rougissait souvent les murs ou le plancher de sa chambre, au point qu'elle l'enlevait de peur que l'on ne soupçonnât ses austérités.

Dans sa chambre, elle avait une grande croix à laquelle elle aimait à se suspendre toutes les nuits, trois heures durant; et les souffrances corporelles qu'elle ressentait ainsi se trouvaient abondamment compensées par les délices spirituelles dont son âme était inondée. Quand elle avait quitté ce lit de souffrances, elle passait le restant de la nuit à genoux, sans se reposer autrement. Elle continua trente ans cet austère exercice, jusqu'à ce qu'elle eut commencé à cracher du sang et que son confesseur lui eut défendu de continuer.

Elle prit alors pour lit une planche nue un peu élevée au-dessus du sol, avec une pierre pour oreiller. Cependant, comme le froid de la pierre lui donnait des maux de tête, elle se servit plus tard d'un bloc de bois de forme triangulaire, qui était moins malsain mais plus douloureux pour sa tête.

Elle allait pieds nus et persévéra dans cette austère habitude jusqu'à ce que son confesseur lui ordonna de porter des sandales à cause de ses maladies continuelles. Elle ne prenait que la quantité de nourriture nécessaire pour pouvoir vivre, et observait rigoureusement les sept jeûnes de Saint-François. Les vendredi, elle ne prenait que du pain et de l'eau, et passait toute la semaine sainte sans rien prendre absolument.

Pendant un carême elle se priva d'eau jusqu'à n'en pas boire une goutte; quoiqu'elle éprouvât une soif indescriptible, elle l'endurait avec joie pour honorer la soif si douloureuse du Sauveur sur la croix.

Pendant une année, elle alla tous les vendredis au haut d'une montagne située à une demi-lieue de la ville, sur le sommet de laquelle s'élevait une belle croix d'un très-difficile accès à cause des ronces, des chardons et des épines de toutes sortes dont elle était entourée. Après avoir gravi la montagne pieds nus, elle passait trois heures à partir de midi, debout ou à genoux, les bras étendus en croix, plongée dans la méditation des souffrances et des opprobres endurés par le Sauveur durant les trois dernières heures de sa vie mortelle.

Il était impossible qu'une terre aussi bien cultivée que l'était celle de son âme ne produisît point les plus belles fleurs des vertus. Elle pratiquait l'humilité en faisant des choses plus propres à lui attirer le mépris des hommes que leur estime. Son vêtement, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, était pauvre et grossier comme celui d'une pauvre fille de Saint-François; elle avait appris par expérience combien la pauvreté dans le vêtement était agréable à ce saint patriarche.

Une fille vertueuse, mais qui aimait trop les vaines parures, lui avait un jour demandé de vouloir bien prier saint François pour elle, afin qu'elle pût être reçue parmi ses filles. Pendant que Marie priait avec ferveur, saint François lui apparut et lui ordonna de dire à la jeune fille que celles qui aspiraient à devenir ses filles devaient avoir trois vertus : l'humilité, la pauvreté et la chasteté. Marie prit pour elle la leçon. Elle demanda à la charité jusqu'au grossier vêtement qu'elle portait. Elle vivait du travail de ses mains, et donnait encore le reste aux pauvres. Lorsqu'elle obtenait un second vêtement, elle se défaisait aussitôt du premier.

Quant à la patience, si bien nommée la mère de la paix et du repos de l'âme, elle eut l'occasion de s'y exercer durant ses longues maladies, ainsi que dans beaucoup de graves contrariétés qu'elle endurait avec une résignation admirable et sans jamais se plaindre. Quand il lui survenait quelque peine ou affliction, elle en remerciait Dieu par un cantique d'actions de grâces, comme pour le remercier d'un bienfait. Son frère se trouvant dans un grand danger et dans une nécessité extrême, si bien que ses parents avaient perdu tout espoir d'un bon résultat, elle dit et répéta à plusieurs reprises : « Ayons confiance , tout ira bien , c'est la « volonté de Dieu ». Et en effet la crise se passa et finit heureusement.

Pour la mettre en colère, le diable excita un jour une mauvaise femme à lui verser de la poix bouillante sur la main. Pour cette méchante action, la douce fille ne répondit rien, sinon : *Pour l'amour de Dieu*. Cependant sa main était sérieusement brûlée.

Quoique pauvre, elle trouvait encore le moyen de faire l'aumône. Jamais un pauvre ne la quittait sans emporter une consolation. Elle se privait elle-même de son pain pour le donner aux nécessiteux, et elle avait coutume de dire que tout ce qu'elle avait de bien en ce monde, appartenait aux pauvres. Elle travaillait beaucoup, et tout ce qu'elle gagnait, elle le donnait, comme si elle avait joui de grands revenus. Souvent elle allait visiter les pauvres dans leurs maisons et leur porter des aumônes avec toute sorte de marques d'affection, comme ferait une mère pour ses enfants. Elle visitait souvent les hôpitaux, particulièrement le mercredi et le samedi, et distribuait aux malades quelques friandises qu'elle avait préparées elle-même ou bien reçues de quelque personne charitable. Puis elle pansait les plaies, lavait et bandait les ulcères et rendait aux malades tous les autres services indispensables.

Sa maison était continuellement assiégée de pauvres qu'elle nourrissait, vêtait et nettoyait, comme s'ils eussent été ses enfants. Cette charité extraordinaire que Marie avait pour les pauvres, Dieu la récompensa souvent par des miracles.

Pendant une année de disette si grande que les riches pouvaient à peine avoir du pain, une pauvre femme vint la trouver avec son enfant dans ses bras, se plaignant d'avoir faim. La charitable fille se trouvait n'avoir pas de pain elle-même, mais alors, élevant ses yeux vers le ciel, elle fit une courte et fervente prière, et après avoir consolé la pauvre femme, elle l'assura que Dieu lui viendrait en aide. Et en effet, en reconduisant la pauvre femme à la porte de sa maison, Marie trouva un beau

pain tout entier sur un banc : « Je vous avais bien dit que « Dieu pourvoit à notre besoin », dit-elle alors à la pauvre. Mais ce pain était un pain miraculeux, car après qu'elles en eurent mangé à midi et le soir, il en restait encore pour plusieurs jours.

Trois fois par semaine, elle faisait le chemin de la croix pour les âmes du purgatoire. Le démon la précipita une fois du haut d'un escalier pendant qu'elle priait pour une âme ; elle se rompit plusieurs côtes dans cette chute. Elle ne se contentait pas de procurer aux pauvres le pain qui nourrit le corps, elle y joignait d'excellents conseils, de saintes exhortations à la patience, à l'amour et à la confiance en Dieu, au travail et à la prévoyance qui préviennent la misère.

Ses pénitences et ses mortifications lui avaient valu une aptitude remarquable pour l'oraison et la contemplation. On la trouvait souvent dans sa chambre tout abîmée en Dieu, qui encourageait sa servante par de grandes faveurs célestes, et lui accordait tout ce qu'elle demandait par la prière. Aussi venait-on de tous côtés et de fort loin implorer le secours de ses prières, dans toute sorte de nécessités et de dangers. Elle avait un neveu qui avait étudié pour devenir prêtre, mais changeant de vocation, il s'était fait soldat et voulait s'embarquer sur une galère en partance pour l'Italie. Marie l'ayant pris à part, lui représenta tous les dangers inséparables du métier des armes, mais ce fut en vain ; le jeune homme se rendit au port de Santa-Maria, où il devait s'embarquer. En y arrivant il tomba malade d'une fièvre qui dura tant que la galère fut dans le port. Il vit bien que le doigt de Dieu était là. En effet,

Marie avait prié le Seigneur en lui demandant que son neveu, en arrivant dans cette ville, tombât malade, afin que cette maladie de son corps tournât au bien de son âme. A peine la galère était-elle partie que la fièvre cessait.

Le jeune homme retourna alors à Carthagène où il retrouva sa tante, à qui il dit en l'abordant : « Faut-il donc « que tout ce que vous voulez se fasse ! » Elle lui imposa silence en lui disant que Dieu avait voulu ce qui était le meilleur pour son salut.

Devenue vieille, elle persévérait dans la vie de pénitences et d'austérités qu'elle avait commencée dans sa jeunesse. Elle venait tous les jours, même par le mauvais temps, entendre la messe dans notre église et recevoir la sainte communion, jusqu'à ce qu'elle en fut empêchée par sa dernière maladie. Elle rendit son âme à Dieu le 12 avril 1632. Dieu fit des miracles pour faire éclater la sainteté de sa servante. Les cierges et les flambeaux allumés pour ses funérailles brûlèrent longtemps sans se consumer.

Anna Diaz souffrait beaucoup d'une blessure qu'elle s'était faite au doigt. Elle vint dans notre église, invoqua Marie de la Rose et fut soudainement guérie.

(Ex *Chron. Prov. S -J.-R.*)

En l'an 1581, mourut en odeur de sainteté, à Péterwaradin, le bienheureux Pierre Zérini. Il avait passé sa vie à consoler et à affermir les chrétiens dispersés parmi les Turcs, et à leur administrer les Sacrements. Il était

doué de l'esprit prophétique et avait fait plusieurs prédictions justifiées par l'événement.

(Ex *Menologio Ordinis*)

TREIZIÈME JOUR D'AVRIL

—

LE B. PÈRE GONZALVE DE VALLE-BONNE

QUINZIÈME GÉNÉRAL DE L'ORDRE

ET PLUSIEURS AUTRES PÈRES DE LA PROVINCE DE COLOGNE

XIV^e siècle. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe le Bel.

SOMMAIRE : Il réforma l'Ordre Séraphique.

Lorsque, sur la fin du premier siècle de son existence, l'Ordre Séraphique vit son lustre grandement terni par différents abus qui s'étaient glissés dans l'observation de la règle, Dieu suscita le bienheureux Gonzalve, de la province de Galice, pour opérer une génération devenue nécessaire. Il était professeur de théologie et provincial de la Castille, lorsque, en 1304, le chapitre général d'Assise, connaissant son grand savoir et sa haute perfection, le choisit pour général de l'Ordre.

Le bienheureux Alvan Pélage l'appelle homme de piété et de patience insigne, adonné à la prière, à la mortification, méprisant le monde et suivant le Christ en toute vertu. C'était un zélé défenseur de la règle, surtout en ce qui concerne la pauvreté ; il confirma tous les règlements que ses devanciers avaient dressés, pour en

assurer la rigoureuse observation. Il ordonna, sous peine des censures ecclésiastiques, aux provinciaux de rendre aux donateurs ou à leurs héritiers tous les revenus annuels perçus depuis un certain temps en différents cloîtres : ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Le pape Benoît XI témoigna beaucoup de contentement de l'élection du Père Gonzalve ; il accorda différentes faveurs utiles à la bonne administration de l'Ordre ; il permit que l'on célébrât la fête des stigmates de saint François. Le général protégea les zélateurs de la règle contre les partisans des adoucissements apportés à cette même règle ; et à l'assemblée générale de Vienne, en France, où il était présent, il obtint que l'on fit la remarquable interprétation de la règle qui commence par ces mots : *Exivi de Paradiso*, ce qui eut lieu sous Clément V. Pendant le chapitre général de Padoue, tenu en 1310, il ordonna la translation du corps de saint Antoine, ainsi que l'observation rigoureuse de l'interprétation susdite.

Il fit abattre en partie certains cloîtres trop somptueux, supprima tout ce qu'il y avait de superflu dans le vêtement du frère, interdit les offrandes dans les églises, ainsi que l'usage de l'or et de l'argent et les rentes perpétuelles. Il s'opposa aussi à ce que les frères s'installassent dans les cloîtres de leurs villes natales, pour y demeurer toujours. Toutes ces réformes, il ne se contenta point de les ordonner par lettres circulaires, mais il inspecta toutes les provinces de l'Ordre qu'il put, afin de juger par lui-même comment tout s'y passait.

Il réveillait le zèle de ses subordonnés par des avertissements, des réprimandes et par des punitions, afin de les ramener à la perfection de leur état ; mais ce qui

faisait plus que tout le reste, c'était l'exemple de sa vie dont la perfection faisait l'admiration de tous. Ce zèle ardent pour l'exacte observation de la règle lui attira la haine, les injures et les persécutions de ceux que le relâchement avait gagnés.

Après avoir visité presque tous les cloîtres de France, il mourut à Paris en odeur de sainteté, l'an 1343; il avait gouverné l'Ordre pendant neuf ans. Quelques instants après sa mort, un frère de Paris le vit dans la gloire, assis sur un trône brillant, avec un sceptre à la main et une couronne d'or sur la tête.

Pendant le premier siècle de l'Ordre, et dans le cloître de Nuys, province de Cologne, brilla par sa sainteté et ses miracles le bienheureux Nicolas, frère lai, qui mourut dans le susdit cloître le 13 avril 1275. Entre autres miracles que Dieu opéra pour honorer la sainteté de son serviteur, nous lisons qu'il ressuscita une jeune fille noyée, qu'il rendit la vue à trois aveugles et la parole à plusieurs muets.

Ajoutons encore la mémoire de beaucoup d'autres bienheureux qui ont en différents temps honoré par leurs vertus la province de Cologne, sans que nous connaissions le jour de leur mort.

Dans ce même cloître de Nuys repose le bienheureux frère Eloi, qui guérit plusieurs malades par l'imposition des mains.

Dans le cloître de Munster, qui appartenait autrefois à la province de Cologne, sont les tombeaux des bienheureux Pères Henri d'Afrique et Jean, de Penna, né dans le Brabant, tous deux hommes d'une haute perfection.

Dans le cloître de Turgou repose le bienheureux Père Hassus ou Hasso, qui brilla par sa sainteté et opéra plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort.

Dans le cloître de Groningue, en Frise, mourut environ l'an 1500 le Père Mathias Becher, gardien de ce cloître, qui en célébrant la sainte messe, abîmé dans la contemplation des mystères qu'il opérait, fut ravi en extase et fut vu élevé en l'air à trois ou quatre pieds du sol.

QUATORZIÈME JOUR D'AVRIL

LE BIENHEUREUX GONZALVE MARIN

FRÈRE LAI

1405. — Pape : Innocent VII. — Roi de France : Charles VI.

SOMMAIRE : Il quitte le service du roi pour celui de Jésus-Christ. — Il réforme les monastères d'Espagne.

Ce saint homme, natif de la province de Galice, était seigneur d'Altamira et de plusieurs autres villages et châteaux. Il se fiança dans sa jeunesse avec la fille

d'Arias Gomez de Silva, et porta les armes au service du roi de Castille, sous les ordres de son beau-père, qui était gouverneur de Vimarano. Quelque temps après, ce château ayant été pris par le roi de Portugal, et le beau-père étant venu à mourir, Gonzalve demanda à épouser sa fiancée; mais il y trouva une grande opposition du côté de ses parents, surtout du côté de l'archevêque de Tolède, qui ne voulait pas entendre parler de ce mariage. Gonzalve lui-même ne voulait pas servir le roi de Portugal; de plus, le roi de Castille perdit peu de temps après une grande bataille, c'est alors qu'il comprit que tout en ce monde est amertume et déception.

Il commença par donner une part de ses biens aux pauvres, avec l'autre il fonda plusieurs monastères de notre Ordre, où vécurent plus tard beaucoup de saints religieux; puis il retourna en Galice, où il devint frère lai dans la province de Saint-Jacques, après qu'il eut encore fondé plusieurs hôpitaux. Tant de bonnes œuvres lui attirèrent d'abondantes grâces de la part de Dieu, et firent parvenir son nom aux oreilles du pape Urbain VI qui, en 1389, lui confia la mission de visiter, comme envoyé pontifical, différents princes de la chrétienté.

Pendant son séjour à Vimarano, il avait appris à estimer le peuple portugais; c'est pourquoi il retourna dans ce pays avec le Père Didace Arias et plusieurs autres, lorsque, pendant le schisme d'Occident, l'Espagne se fut déclarée pour l'antipape Clément VII, tandis que le Portugal tenait pour Boniface IX, le pape légitime.

Le bienheureux Gonzalve introduisit, de concert avec ses compagnons, la réforme de l'Observance régulière dans ce royaume, et il fonda entre le Minho et le Douro

cinq monastères qui devinrent de florissantes écoles de la perfection claustrale.

La très-sainte Vierge opéra plusieurs miracles dans un de ces cloîtres qui était situé au bord de la mer, dans une petite île. Les frères voulaient abandonner ce cloître, parce qu'ils étaient obligés d'aller en bateau chercher de l'eau douce dans la ville de Caminba située en face de leur île. Alors la sainte Vierge apparut au Père Didace Arias, elle lui ordonna de creuser la terre en un endroit qu'elle lui indiqua, on creusa et l'on découvrit une abondante source d'eau douce qui existe encore.

Le bienheureux Gonzalve choisit pour son séjour le cloître de Viana, situé au pied d'une montagne, dans une solitude profonde. Il y vécut au milieu de nombreux frères, dans la pratique de toutes sortes d'austérités et dans la méditation des choses célestes. Il recevait fréquemment la visite d'Alphonse I^{er}, duc de Bragance, fils de Jean I^{er}, roi de Portugal. Ce prince l'avait en haute estime, le consultait sur les affaires de sa conscience et recevait ses conseils et ses instructions comme ceux d'un Ange.

Il fit différentes prédictions que l'événement a justifiées. Plus il avançait en âge, plus il se préparait à son heure dernière. Enfin il rendit son âme à Dieu, plein de mérites et muni des derniers Sacrements, le 14 avril 1405. Son corps fut enseveli, avec de grands honneurs, au milieu de l'église du cloître. Le duc Alphonse fit recouvrir son sépulcre d'une tombe de marbre blanc.

En l'année 1570 ses restes précieux furent relevés et transportés sous le grand-autel ; puis, en 1587, ils furent portés de là dans un beau monument construit dans l'intérieur du cloître, où ils sont encore honorés.

Augustin de Castro et Alphonse Furtado, tous deux archevêques de Braga, l'appellent, dans un rapport adressé au pape Urbain VII sur les saints de leur diocèse, le bienheureux Gonzalve.

(DAZE.)

LE PÈRE JEAN DE LA CROIX

1631. — Pape : Urbain VIII — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Son heureux naturel. — Son préservatif contre les mauvaises pensées.
— Il excellait à réconcilier les inimitiés.

Ce serviteur de Dieu, natif de Cifuentès, village d'Espagne, fut dès son enfance enclin à toutes sortes de vertus, ayant été admirablement prévenu par la grâce. Religieux de la province de Saint-Joseph fondée par saint Pierre d'Alcantara, il se fit remarquer par l'innocence de sa vie. Quelque difficiles que fussent les ouvrages que ses supérieurs lui faisaient faire, il s'en acquittait avec autant de soin et de zèle que si Dieu lui-même les lui eût commandés. Son humilité et sa modestie brillaient dans tout son extérieur. Il craignait extraordinairement jusqu'à l'ombre du péché. Pour mieux chasser toute mauvaise pensée qui venait frapper à la porte de son esprit, genre de persécution dont les plus grands saints ne sont pas exempts, il portait en tout temps sur lui une croix garnie de clous, qu'il pressait fortement sur sa chair nue jusqu'à faire couler le sang, afin d'éteindre le feu de l'impureté.

Lorsqu'il étudiait les cas de conscience, il plaçait ordinairement devant lui une image de la Reine des Vierges,

afin que cette vue éloignât de lui toutes les mauvaises pensées. Il traitait durement son corps pour le tenir dans la soumission. On ne le voyait jamais en colère ni chagrin, mais toujours patient et d'une humeur toujours égale.

Bien que sa patience fût connue de ses supérieurs, ils ne laissaient pas de la soumettre parfois à de rudes épreuves, et cela non-seulement pour augmenter ses mérites, mais surtout pour l'édification de ses frères. Une vie si parfaite ne tarda pas à être récompensée par les plus rares faveurs du ciel. Les extases de Jean de la Croix étaient fréquentes. Un jour, comme il essayait de réconcilier deux ennemis mortels et que ses paroles ne pouvaient rien sur leurs cœurs, il fut tout à coup transfiguré devant eux et soulevé de terre, prodige qui les frappa tellement, qu'oubliant leur haine, ils se réconcilièrent sur-le-champ et s'embrassèrent.

Marc Henriquez avait porté plainte à l'autorité d'un tort qui lui avait été causé par Laurent Blanco ; celui-ci, craignant d'être mis en prison, prit la fuite, laissant sa femme et ses enfants qui n'avaient cependant que son travail pour vivre. Alors les siens eurent recours à des personnages considérables pour obtenir de l'offensé qu'il oubliât le tort qui lui avait été fait. Mais ce fut en vain, Marc Henriquez était inexorable. Alors Jean de la Croix fut à son tour prié de s'employer à cette œuvre si difficile. A quelque temps de là, le saint homme rencontra Marc sur la place, et le connaissant, bien qu'il ne l'eût jamais vu auparavant, il le tira à part et lui montra la stricte obligation qu'il y avait pour les chrétiens à pardonner à leurs ennemis. Marc répondit qu'il ne pardonnerait

pas, avant que celui qui l'avait offensé eût subi un châtement sévère.

En voyant cette dureté, le Père Jean poussa un profond soupir, et, levant les mains et les yeux au ciel, il fut tout à coup ravi en extase et soulevé de terre à une certaine hauteur. A cette vue, Marc fut d'abord saisi de crainte, cependant il comprit que celui qui venait de lui parler était un saint homme, et il en fut si touché que, étant revenu à lui-même, il lui dit : « Mon Père, pour
« l'affaire dont vous m'avez parlé, il sera fait selon votre
« désir ».

Tout confus de cette extase qui l'avait surpris en présence de plusieurs personnes, Jean se retira sans rien répondre. Marc, de son côté, craignant d'avoir contristé le saint homme, alla au cloître le lendemain lui porter ses excuses. Il arriva au moment où Jean venait de dire sa messe; celui-ci, l'apercevant, alla au-devant de lui avec un air riant, et lui dit : « Je sais, Monsieur, pour-
« quoi vous venez; Dieu vous en récompensera ». Marc répondit que, non-seulement il était prêt à pardonner à son ennemi, mais encore à l'assister de tout son pouvoir. Là-dessus le Père l'embrassa affectueusement, en l'assurant qu'il serait au nombre des élus. Quelques jours après, Marc Henriquez apportait la joie dans la famille désolée de son ennemi, en venant déclarer qu'il oubliait tout.

Jean de la Croix était très-compatissant envers tous ceux qui étaient dans la peine; pour le récompenser de cette charité, Dieu lui accorda le don de prophétie et le pouvoir de faire des miracles.

Christophe Moregon, gentilhomme d'Alcala, ayant reçu

une offense d'un autre gentilhomme, le provoqua en duel. Le combat devait avoir lieu auprès de notre cloître, et déjà Christophe était au rendez-vous, attendant son adversaire. Instruit de tout par révélation divine, Jean prie le gardien de vouloir bien le laisser sortir. Il va droit au gentilhomme, et lui adressant la parole en l'appelant par son nom, bien qu'il ne l'eût jamais vu, il lui dit : « Etes-vous venu pour offenser Dieu ? — Pourquoi ces pistolets que vous tenez cachés sous votre vêtement ? » En entendant parler des pistolets que personne cependant ne pouvait apercevoir, le gentilhomme fut tellement étonné, qu'il se laissa conduire au cloître sans opposer plus de résistance que s'il eût été tout à coup paralysé.

La nuit venue, le gardien voulait le retenir au cloître dans la crainte qu'il n'arrivât quelque malheur ; mais le Père Jean déclara que c'était là une précaution désormais inutile, attendu que le gouverneur y avait pourvu. Et, en effet, le gouverneur, informé de la querelle des deux gentilshommes, avait arrêté l'autre et l'avait fait mettre en lieu sûr.

Dieu fit connaître à son serviteur Jean qu'une dame d'Alcala vivait avec un homme en état de péché. Jean alla visiter cette dame et se mit à l'entretenir de choses spirituelles. Toutes ses paroles étaient comme autant de traits de feu qui perçaient le cœur de la pécheresse ; et tel fut l'effet produit par cette conversation que la dame renonça au mal et parvint dans la suite à une haute perfection.

Une jeune fille noble avait avalé une arête de poisson, qui, en se fixant dans sa gorge, mettait sa vie en danger. Sa mère invoqua le bienheureux Sébastien de Sainte-

Marie, dont nous avons donné la vie le 19 février, et qui opérait alors de nombreux miracles à Alcalá où se trouvent ses reliques; puis elle présenta à boire à sa fille pour essayer si elle pourrait maintenant avaler; mais la jeune fille répondit que cela n'était pas nécessaire, parce que le Père avec qui elle avait causé hier soir dans la rue (c'était le Père Jean), était venu et l'avait guéri.

Jean de la Croix décéda, le 14 avril 1631, dans la ville d'Alcalá. On lui fit de pompeuses funérailles auxquelles toute la ville assista.

Une religieuse d'Alcalá se trouvait en danger de mort, déjà elle avait reçu les derniers Sacrements. L'idée lui vint de s'appliquer sur le corps la croix pleine de clous qu'avait portée le bienheureux Jean; elle fut alors guérie subitement. Les médecins déclarèrent que cette guérison était miraculeuse.

(*Ex Chron. Prov. S.-Joseph.*)

QUINZIÈME JOUR D'AVRIL

—

LE BIENHEUREUX LUCE

DU TIERS ORDRE

XIII^e siècle. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Louis IX.

SOMMAIRE : Cette vie est un prodige de charité envers Dieu et envers le prochain.

Il naquit à Cagiani, village d'Italie, non loin de Sienne. Il se maria à une femme nommée Bonne, qui lui donna deux fils. Il habitait Poggio-Bonzi. Il était beau de vi-

sage, bien fait de sa personne, élégant et facile en son langage et dans toutes ses manières, avantages qu'il désirait faire valoir dans le commerce des personnes nobles et distinguées. Dans la crainte d'être dédaigné comme campagnard, il se donnait beaucoup de peine pour amasser des richesses et élever sa position. Afin de s'enrichir plus rapidement, il se mit à faire un commerce fort actif.

Mais Dieu, qui voulait l'élever très-haut dans le ciel, ne lui permit pas de s'ensevelir longtemps dans la poussière des occupations terrestres ; il commença donc à toucher avec sa grâce ce cœur mondain et à lui faire sentir les douceurs de la pauvreté volontaire. Dans un temps de disette, Luce distribua gratuitement aux pauvres tout le blé de ses greniers ; ce fut son premier pas dans la voie de la perfection. Ensuite il quitta ses riches vêtements pour en prendre de très-simples. Puis il se mit à visiter les malades dans les hôpitaux. Peu à peu il en vint à faire le lit des malades, à leur laver les pieds, à panser leurs plaies. Il commença par les œuvres de Marthe pour s'élever plus tard jusqu'au repos contemplatif de Marie.

Il était dans ces dispositions lorsque, en 1220, saint François vint à Poggio-Bonzi. Partout où cet homme de Dieu se montrait et faisait entendre sa voix, une révolution rapide et complète s'opérait dans les esprits qui devenaient fidèles, dans les cœurs qui devenaient plus charitables, dans les mœurs qui s'épuraient et devenaient plus chrétiennes. Luce et Bonne ne restèrent pas sourds à la voix du saint Patriarche, ils furent des premiers à s'enrôler, lui sous la bannière de Saint-François, elle, de Sainte-Claire, dans le Tiers Ordre.

Dès qu'il fut entré dans cette nouvelle milice, qu'il eut revêtu la robe de bure et pris la ceinture de corde, Luce poussa plus vigoureusement la guerre contre le monde et contre lui-même ; c'était un ange avec un corps d'homme. Entre toutes ses vertus brillait d'un éclat particulier sa charité pour les pauvres. Sa compassion pour eux allait si loin qu'il ressentait plus vivement leurs misères dans son âme, qu'ils ne les ressentiaient dans leurs corps. Il se privait du nécessaire plutôt que de refuser l'aumône à ceux qui la lui demandaient.

Sa femme, moins parfaite et d'une spiritualité moins élevée que lui, cherchait à modérer cette charité qui lui semblait excessive, dans la crainte qu'elle réduisît un jour sa maison à une extrême pauvreté. A toutes les représentations qui lui étaient faites, Luce n'avait qu'une réponse, savoir que Dieu, qui avait fait le précepte de l'aumône, saurait bien pourvoir à tout ; et, en effet, ce fut ce qui arriva.

Un jour, il avait distribué à une foule de pauvres presque tout le pain qui était dans sa maison ; mais un peu après, d'autres mendiants, encouragés par son inépuisable charité, se présentèrent encore en grand nombre. Luce demanda alors à sa femme ce qu'il fallait faire, s'il fallait renvoyer ces pauvres malheureux, ou bien leur donner encore ce qui restait de pain. Sa femme lui fit alors de vifs reproches, lui disant qu'avec les folies de sa charité il ruinerait entièrement sa maison. Mais Luce lui dit, en riant, d'aller au garde-manger avec une entière confiance au Dieu qui, avec cinq pains et deux petits poissons, avait rassasié cinq mille hommes.

Elle alla, bien qu'avec peu de confiance, visiter le garde-

manger ; or, elle vit qu'il était tout plein de pains ; ce qui l'impressionna au point que à partir de ce moment, elle fut complètement changée. Elle pria son mari d'oublier le passé, lui promettant qu'elle s'efforcera à l'avenir d'imiter sa charité.

Il semblait difficile de pousser plus loin le dévouement pour les pauvres, et cependant Luce trouva moyen de faire encore davantage ; il alla trouver les pauvres au lieu de les attendre.

Sachant que, durant l'été, il y avait de nombreux malades le long des côtes de la mer, il s'en allait là avec un âne chargé de médicaments, de sirops, de sucreries et autres choses semblables, et il les distribuait à tous les pauvres qu'il rencontrait. Il allait les visiter dans leurs maisons et leur procurait ce dont ils avaient besoin, avec tant de charité et de bonté, que sa seule présence au milieu d'eux était déjà pour eux une consolation.

Un jour qu'il se dirigeait vers sa maison, portant un malade sur ses épaules et en conduisant un autre par la main, un jeune évaporé le rencontrant, lui dit en se moquant de lui : « Bon frère Luce, quel diable de paquet portez-vous là ? » Le saint homme lui répondit : « Malheureux insensé, ce n'est pas le diable que je porte, mais le Sauveur lui-même dont ces malades sont l'image ». Et aussitôt le téméraire blasphémateur perdit l'usage de sa langue dont il venait d'abuser, et devint absolument muet. Mais sous le coup du châtement, le jeune homme changeant de sentiment se mit à pleurer. Ce que voyant Luce, il pria pour lui et obtint sa guérison. Quelque zèle qu'il montrât pour pourvoir aux besoins corporels de son prochain, il en avait encore un plus grand

pour procurer le bien des âmes. Prières, larmes, instructions, avertissements, il avait recours à tous les moyens pour ramener à Dieu les pécheurs. Cette grande charité envers le prochain n'était pas son unique vertu, tant s'en faut. Il observait quatre jeûnes par an, pendant lesquels il ne faisait qu'un repas par jour. Cependant, lorsqu'il était en compagnie d'autres personnes, il mangeait avec grand appétit de tout ce qu'on lui servait, afin de ne rien faire paraître de sa grande austérité.

Il se donnait la discipline jusqu'au sang, dormait par terre, avec une pierre pour oreiller, ne faisait jamais usage de linge, se livrait chaque jour à quelque labeur pénible, comme de cultiver la terre, afin de se soumettre à la peine imposée à notre premier père de gagner son pain à la sueur de son front et de dompter son âne ; car c'est ainsi qu'il appelait son corps. A l'exemple de saint François, il mettait sa gloire dans la pauvreté volontaire, et chaque jour il méditait, non sans répandre des larmes, sur la pauvreté de notre divin Sauveur et de sa sainte Mère.

Son souci le plus grand, après celui d'acquérir des vertus, était de les dissimuler aux yeux des hommes. Il avait sans cesse à la bouche et plus encore dans le cœur ces paroles de saint François : « Tant vaut l'homme aux yeux de Dieu, tant vaut-il réellement, et rien davantage ».

Il se confessait toutes les semaines avec de vifs sentiments de componction, et ne recevait point la sainte communion sans verser d'abondantes larmes en méditant la passion de Notre-Seigneur, que ce Sacrement figure et rappelle.

Il avait des extases. Une fois, après avoir travaillé tout

le jour à la construction du cloître, avec nos frères, au lieu d'aller se reposer, il se rendit à l'église pour prier. Au bout d'un certain temps, le portier l'avertit qu'il était temps de se retirer. Il ne répondit pas. Le frère lui dit une seconde et une troisième fois tout haut que la nuit était venue et qu'il était temps d'aller se reposer. Enfin, le croyant endormi, le frère le tira par son vêtement comme pour le réveiller, mais il le trouva plus immobile qu'une statue. Il crut qu'il était mort ou tout au moins tombé en défaillance. Il se retira donc pour aller chercher du secours, mais tandis qu'il s'en allait, une pensée lui vint qui le fit retourner sur ses pas, alors il aperçut le saint homme qui était entouré d'une lumière éclatante et suspendu en l'air. Son visage radieux indiquait bien un homme mort au monde, mais plein d'une vie céleste.

Lorsque, tout en pratiquant les vertus les plus extraordinaires, en se soumettant aux plus pénibles travaux, en résistant à des persécutions de tout genre, en subissant plusieurs maladies et beaucoup d'autres épreuves, il fut parvenu à une grande vieillesse, il tomba enfin dans la maladie qui devait le faire sortir de ce monde. Il en eut aussitôt le pressentiment, car il dit à sa femme que, de même que tout avait été commun entre eux durant la vie, souffrances et mérites, il convenait aussi qu'ils arrivassent ensemble à la gloire éternelle.

Ce fut en effet ce qui arriva. Bonne étant tombée malade en même temps que son mari, expira bientôt entre ses bras. Mais elle le précéda de peu dans l'éternité. Dès qu'il eut fermé les yeux à sa compagne, Luce demanda et reçut les derniers Sacrements, et s'endormit presque aussitôt dans le baiser du Seigneur.

De nombreux miracles se sont opérés par son intercession.

(EX PAPEBROCHIO.)

Dans notre église de Poggi-Bonzi repose aussi le bienheureux frère Marc, natif de Cortone, à qui Dieu accorda la faveur de hautes révélations. Dégoûté dans le principe des humbles offices auxquels on l'employait dans le cloître, il avait formé le dessein de quitter l'Ordre, mais il finit par s'apercevoir que c'était un piège de l'ennemi, et persévéra dans l'obéissance malgré ses dégoûts. Dieu l'en récompensa en lui faisant trouver une douceur infinie dans ces mêmes offices qui lui avaient d'abord paru si pénibles et si insupportables.

Le bienheureux frère Marc parvint à un grand âge et à une haute perfection. Enfin, il fut atteint d'une petite fièvre qui ne l'empêchait point de vaquer à ses occupations ordinaires, mais qui devait bientôt, comme il l'apprit par révélation divine, terminer sa vie mortelle. C'est pourquoi, un matin, après avoir reçu la sainte communion avec la communauté, il demanda que l'Extrême-Onction lui fût administrée. On fit ce qu'il voulait, quoique l'on ne crût point le cas fort pressant. Mais à peine eut-il été administré qu'il s'éteignit ou plutôt s'endormit doucement dans le Seigneur, l'an 1489. Son corps demeura beau et frais, et ses membres flexibles comme pendant sa vie. Il fut enseveli avec pompe et au milieu d'un grand concours de peuple, dans l'église de Saint-Luce.

(EX VADDINGO.)

LE B. PIERRE DE SAINT-ANDRÉ

1264. — Pape : Urbain IV. — Roi de France : Saint Louis.

Le bienheureux Pierre de Saint-André, natif du diocèse de Faënza et disciple de saint François, est devenu très-célèbre dans le royaume de Naples et surtout dans la province de la Calabre, où il fut envoyé pour travailler à la propagation de l'Ordre dans les commencements de celui-ci, et où il fonda, dit-on, jusqu'à sept monastères. Au cloître de la Scalca croît encore un oranger planté par lui, et dont les fruits et les feuilles sont très-efficaces pour la guérison de toutes sortes de maladies, comme on en a plusieurs fois fait l'expérience.

Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par plusieurs miracles que celui-ci opéra pendant le cours de sa vie mortelle. Par ses prières, il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, aux boiteux l'usage de leurs jambes, en un mot la santé à toutes sortes de malades. Parvenu à une grande vieillesse, il échangea cette vie mortelle pour une éternelle, le 15 avril 1264, et fut mis en terre dans le cloître de Castel-Villari.

Les nombreux miracles qu'il avait faits pendant sa vie, ceux, plus nombreux encore, qui s'opérèrent après sa mort par son intercession, furent cause que l'on fit, quarante ans après sa mort, la levée de son corps qui fut trouvé encore entier et parfaitement conservé, et que l'on déposa dans un beau sépulcre de marbre.

Trois cents ans plus tard, en 1601, les miracles conti-

nuant et la vénération des fidèles ne faisant qu'augmenter, le pape Clément XIII ordonna que le corps fût encore déplacé pour être mis dans un lieu plus apparent, c'est-à-dire dans une chapelle particulière, à droite du maître-autel. Son vêtement, ainsi qu'un livre contenant le récit de ses miracles, sont conservés dans un reliquaire, à la sacristie. Le corps laissait autrefois couler goutte à goutte une certaine liqueur nommée manne par le peuple, et qui avait la propriété de guérir toutes sortes de maladies.

JEAN DE CASTEL-VILLARI

XVI^e siècle. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François I^{er}.

Le cloître de Cosenza, en Calabre, fondé dans les commencements de l'Ordre, a produit un grand nombre de saints personnages, entre autres le bienheureux Jean de Castel-Villari, diacre, qui brilla par sa sainteté et mourut environ l'an 1530. Son corps, toujours entier et bien conservé, repose en la sacristie dans une belle châsse de cristal, qui est elle-même renfermée dans une autre châsse en bois d'un riche travail. Les bourgeois de la ville ont une grande vénération pour ces reliques, qu'ils visitent en foule, attirés par les guérisons miraculeuses qu'elles opèrent.

Dans le même cloître florissaient au dix-septième siècle, les bienheureux frères Antoine Citrario, Ange et Zachée, natifs de la même ville de Cosenza, qui se virent, à

cause de leur sainteté, comblés des faveurs du ciel. Lorsque l'on descendit le corps de Zachée dans le tombeau qui avait reçu quelques années auparavant celui de frère Ange, celui-ci, encore tout entier et non corrompu, se détourna de lui-même pour lui faire place, et cela en présence et au grand étonnement des Frères. C'était un signe du bonheur que ces deux saints hommes, intimement unis durant leur vie, éprouvaient à se trouver ensemble non-seulement dans la gloire du ciel, mais encore dans le même tombeau.

(EX GONZAGA.)

PÈRE BENOIT DE VALENCE

1490. — Pape : Innocent VIII. — Roi de France : Charles VIII.

SOMMAIRE : Benoît prédicateur. — Une procession pour demander de la pluie.

Le bienheureux Benoist, natif de Valence, fut prédicateur de Ferdinand VI, roi d'Espagne, lequel avait un grand plaisir à l'entendre. Il parlait avec tant de feu que ses auditeurs voyaient souvent s'élever de sa tête une épaisse vapeur qui témoignait du zèle qui dévorait son cœur. Aussi obtenait-il de grands fruits par ses sermons.

Il allait prêcher par toute l'Espagne, même dans les îles de la côte, telles que Majorque. Devenu provincial de la province d'Aragon, il ne laissa pas de continuer d'annoncer la parole de Dieu. Des choses merveilleuses eurent lieu pendant qu'il prêchait dans la ville d'Alicante, devant un nombreux auditoire.

C'était en 1489, il faisait une telle sécheresse que tous

les fruits de la terre étaient menacés d'une destruction complète dans les environs de cette ville. Le curé d'une paroisse rurale eut l'idée de faire une procession solennelle de son église jusqu'à celle de notre cloître, pour implorer la clémence du ciel et demander de la pluie, et dès le lendemain, une pluie abondante venait rendre à la terre sa fraîcheur et aux récoltes une vie nouvelle. Un si grand bienfait fit déborder la reconnaissance de tous les cœurs. Pour témoigner publiquement sa reconnaissance à Dieu et à sa sainte Mère, à laquelle notre église était consacrée, ce pasteur si soigneux de la prospérité même temporelle de son troupeau, ordonna, huit jours après, une autre procession solennelle, dans laquelle il fit porter une sainte face de notre Sauveur, imitée de celle qui est à Rome sous le nom de Véronique.

Cette image, portée par un frère mineur, devint tout à coup si pesante dans ses mains, que l'on fut obligé pendant le trajet de lui soutenir les bras. Puis, comme il monta sur un lieu élevé pour la faire voir à tous les assistants, on remarqua, le jour étant d'une sérénité parfaite, une larme plus limpide que le cristal, qui tombait de l'œil droit. A la vue de ce prodige, toute la multitude éleva la voix pour implorer la miséricorde céleste. Sur ces entrefaites arrive le Père Benoît, regardé généralement comme un saint, qui commence en plein air, l'église étant trop petite pour une telle multitude, un sermon des plus touchants, dans lequel il donna rendez-vous à ses auditeurs pour le lendemain et dans le même lieu. Ce lendemain se trouva être un vendredi. Pendant ce sermon du vendredi, le temps, si serein la veille, fut tout à coup voilé par d'épais nuages, et le Père Benoît

tenant à la main la sainte face, l'élevait en l'air à la hauteur d'une pique, pendant que deux autres images semblables apparaissaient au milieu du nuage. Après le sermon, le nuage noir se divisa en quatre parties disposées en forme de croix et donna une pluie torrentielle.

Une autre fois que le saint homme montrait cette même image à ses auditeurs qui imploraient hautement la miséricorde et l'oubli de leur péché, on remarqua au-dessus de la croix du Père une grande croix de diverses couleurs semblables à celles de l'arc-en-ciel.

Ces prodiges accrurent la dévotion des habitants envers la sainte face et leur vénération pour le Père Benoît. Celui-ci obtint que l'on fondât un monastère de Clarisses à l'endroit où l'on avait vu pleurer la sainte image. Il s'y opéra encore dans la suite plusieurs miracles.

Le Père Benoît mourut en odeur de sainteté dans notre cloître situé hors des murs de Barcelone, l'an 1490.

PÈRE ESTUNIGA

XVI^e siècle. — Pape : Léon X. — Roi de France : François I^{er}.

Dans ce même cloître de Barcelone repose aussi le bienheureux Père Estuniga, qui, en raison de sa profonde humilité et des consolations célestes que Dieu lui prodiguait dans la prière, ne voulut jamais quitter son état de pauvreté, ni échanger son capuchon de moine contre les mitres épiscopales les plus splendides de l'Espagne, qui lui furent offertes par son pénitent, le roi Ferdinand.

Il tomba malade dans le cloître des Clarisses de Petra-Alba, et on le transporta dans notre cloître de Barcelone,

où il désirait d'être enterré. On conserva longtemps le souvenir des exhortations touchantes qu'il adressa à ses confrères durant sa longue maladie ; enfin il mourut en grande odeur de sainteté, environ l'an 1516.

PÈRE BÉNIGNE DE GÈNES

SOIXANTE-DEUXIÈME GÉNÉRAL DE L'ORDRE

1651. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Son œuvre capitale est la réforme de l'Ordre.

Ce digne successeur de saint François naquit à Vylade-Gatti, village des domaines de la maison de Savoie. Étant encore fort jeune, il partit pour la Sicile ; à cause de la guerre qui s'éleva entre l'Espagne et le duc de Savoie, il cacha le nom de sa patrie et se dit natif de Gênes, d'où lui vient le surnom qu'il porte.

Il fit, en 1604, ses vœux monastiques dans le cloître de Nicosie. Ses excellentes qualités et ses manières aimables l'avait rendu cher au Père Archange de Messine, général de l'Ordre, qui l'admit au nombre de ses sous-secrétaires ; il s'acquitta éminemment de ses fonctions, et devint bientôt d'abord secrétaire, puis définitif général.

Cette fonction l'ayant mis en spectacle à l'Ordre tout entier, il se fit remarquer non-seulement par son jugement droit et sa prudence consommée, mais encore par ses vertus et sa conduite de tout point irrépréhensible. C'est pourquoi, dans l'assemblée générale tenue à Sala-

manque, en 1618, il fut élu général à l'unanimité des voix. Mais comme dans ce chapitre on fit revivre les ordonnances qui obligeaient les différents cloîtres à tenir des assemblées provinciales, Bénigne fut accusé devant le cardinal Verallo, protecteur de l'Ordre, de s'être arrogé sur les provinces une domination qui ne lui appartenait point. Pour ce motif et pour beaucoup d'autres, il eut de nombreuses difficultés avec le cardinal. Mais son innocence d'abord, puis son zèle bien connu, enfin sa rare prudence, lui frayèrent heureusement la voie au milieu de tous ces obstacles.

Il n'avait jamais brillé dans les écoles, soit comme lecteur, soit comme professeur; mais, en revanche, il avait une rare intelligence et une grande souplesse d'esprit pour mener à bonne fin les négociations les plus difficiles. En ce qui concerne la table, le vêtement et les exercices du cloître, il ne se distinguait en rien de ses subordonnés, aux yeux de qui il offrait un modèle accompli de perfection.

Après qu'il eut visité toutes les provinces d'Italie et qu'il les eut pourvues de supérieurs zélés, il partit pour l'Espagne, où il convoqua, en 1621, le chapitre général qui se tint à Ségovie. Entre autres mesures importantes qui furent prises, il convient de citer les statuts généraux dits de Barcelone, relatifs à la visite des provinces d'outre-monts. Ces statuts furent confirmés par une bulle d'Urbain VIII.

Peu après cette assemblée, il dut partir pour la France. Les États du royaume, particulièrement le clergé, avaient grandement insisté auprès du roi Louis XIII, pour que le grand cloître de Paris fût réformé et ramené à la

stricte observance de l'ancienne règle. Le roi en avait écrit au pape et recommandé à son ambassadeur de presser cette affaire tant auprès du pape qu'auprès du général de l'Ordre. Bénigne partit donc pour la France, par ordre de Sa Sainteté, avec l'assurance d'être secondé dans sa mission par la faveur du roi et l'autorité des parlements.

Il fit tout ce grand voyage à pied, en demandant son pain de porte en porte, en vrai disciple de saint François et à la grande édification de tous.

Arrivé en France, il put constater que les provinces de ce royaume étaient bien déchues de la perfection claustrale, décadence qui provenait du trouble que les guerres de religion avaient jeté partout, mais principalement de ce que les prédécesseurs de Bénigne avaient depuis longtemps négligé de les visiter.

Il passa par Toulouse, Bordeaux, Poitiers, visitant toutes les maisons de l'Ordre et y faisant reflourir l'ancienne règle avec non moins de fermeté que de douceur.

Arrivé à Poitiers, il tomba si gravement malade par suite de ses travaux et de ses fatigues, que les médecins désespéraient de son rétablissement. Mais lorsqu'il paraissait le plus en danger, il se trouva subitement guéri, ce qui fut attribué à un miracle. Enfin il arriva à Paris, où le roi lui fit l'accueil le plus empressé et le plus amical.

Cependant, lorsqu'il essaya de relever la règle tombée en désuétude, le saint homme rencontra là une opposition des plus ardentes, et il serait difficile d'énumérer les difficultés que lui suscitèrent, et même les dangers que lui firent courir ces moines relâchés. Néanmoins, en dépit de tous ces obstacles, il vint à bout, à force de

prudence et de souplesse, de faire revivre l'ancienne perfection.

Il trouva encore à Paris une autre affaire très-importante à régler, chez les Pères du Tiers Ordre qui avaient aussi embrassé la vie claustrale, et dont quelques-uns soutenaient que leur supérieur Vincent Mussart n'avait pas été compétent pour élever leurs vœux ordinaires à la hauteur d'obligations claustrales. Le général n'eut garde de se mettre inconsidérément à l'œuvre. Il consulta sur cette importante question d'abord le plus savant théologien de l'Ordre, le Père Hugues Cavelle, puis l'archevêque d'Armdach, en Irlande, enfin plusieurs autres savants hommes, et après avoir ainsi tout examiné, il arriva à cette conclusion que les vœux susdits étaient de véritables vœux qui obligeaient à la vie claustrale ceux qui les avaient prononcés.

Grégoire XV avait résolu de rendre à l'Ordre des Frères Mineurs, qu'il aimait, son ancienne splendeur. Il vit avec bonheur que Bénigne entraît dans ses vues, et il usa de son autorité pour le seconder dans la difficile entreprise de la réforme de l'Ordre.

Bénigne continua son œuvre sans se laisser décourager par les difficultés. Partout il réussissait, et cela sans employer de moyens violents, sans faire intervenir l'autorité qui impose l'obéissance, mais seulement les exhortations qui la persuadent ; mais son moyen le plus efficace, c'était l'exemple de ses vertus et la perfection édifiante de sa vie. La multitude des affaires qu'il avait à traiter et des obstacles qu'il avait à surmonter ne l'empêcha jamais de dire sa messe et de consacrer beaucoup de temps à la méditation et à l'oraison mentale. Il se préoc-

cupait extrêmement de la parfaite observation de la sainte pauvreté, encore plus pour lui-même que pour les autres. Sa manière de vivre ne différait pas de celle du moindre de ses subordonnés, qui l'entouraient d'une grande vénération et d'une affection non moindre à cause de son affabilité qui lui gagnait tous les cœurs.

L'égalité, la constance de sa conduite résistait aux succès comme aux revers ; les uns n'enflaient pas plus notre bienheureux que les autres ne l'abattaient. Par son courage héroïque et invincible, il dominait toute opposition, toutes plaintes, persécutions et accusations. Ce qui lui donnait cette force, c'était la conscience qu'il avait de n'avoir en vue, dans tout ce qu'il faisait ou souffrait, que la gloire de Dieu, le salut de ses frères, la réformation et la prospérité de son Ordre.

Il remit partout en honneur les études qui étaient négligées en beaucoup de provinces. Il savait découvrir les sujets les plus capables et les mettre en lumière.

Ce fut par ses ordres et soutenu par ses encouragements que le Père Wadding composa ses remarquables écrits, en particulier les *Annales de l'Ordre Séraphique*, ouvrage qui est l'honneur de la religion et l'admiration des savants.

Lorsque Bénigne eut exercé pendant sept ans, selon l'habitude, les fonctions de général avec autant de capacité que de sainteté, le pape Urbain VIII décida qu'il gouvernerait l'Ordre encore pendant un an, afin de pouvoir affermir et consolider les réformes opérées. Ce fut pour le saint homme une déception, car depuis longtemps il aspirait à rentrer dans l'obscurité, et souvent on l'avait entendu souhaiter en soupirant de voir enfin luire le

jour où il lui serait donné de déposer le fardeau de l'autorité.

Il convoqua une assemblée générale à Rome en l'année jubilaire 1625, et ménagea l'élection au généralat du Père Bernardin de Sienne, dont il connaissait le mérite et qu'il désirait avoir pour son successeur, l'ayant eu pour secrétaire. Contrairement à tous les anciens usages et aux bulles pontificales, ce chapitre le nomma lui-même commissaire général des provinces italiennes, malgré ce qu'il pût faire, tout en restant dans les limites de l'obéissance, pour écarter de ses épaules ce fardeau accablant. Quand il fut revêtu de cette charge, il mit tous les noviciats sous la direction des Récollets, ne choisit pour supérieurs que des religieux très-zélés, et fit en sorte que toutes les custodes des Récollets fussent érigées en provinces.

Après sa sortie de cette fonction, il revint dans sa province de Sicile, où, retiré dans le cloître de Marie-de-Jésus, à une heure de Palerme, il passa plusieurs années loin du monde et des affaires, uniquement occupé du salut de son âme, dans la pleine possession de cette tranquillité du cloître après laquelle il avait tant soupiré.

Mais en 1639 le pape Urbain VIII le manda à Rome et lui confia de nouveau les difficiles fonctions de commissaire général des provinces italiennes, où le besoin d'une direction comme la sienne se faisait de nouveau sentir. Plus tard encore on lui offrit, mais sans l'obliger à accepter, la charge de vicaire général de l'Ordre, qu'il refusa. Toutefois Urbain VIII voulut qu'il restât à Rome, où il le consultait sur les questions épineuses et les affaires importantes concernant notre Ordre. Bénigne alla demeurer

dans le cloître de Saint-Isidore des Frères Mineurs Irlandais. C'est là qu'il passa le reste de ses jours.

Il vivait dans la grande ville comme il eût fait dans le désert le plus silencieux et le plus profond. Il était jour et nuit occupé de ses devoirs de religieux et assistait à tous les exercices du cloître, ne se distinguant en rien du moindre de ses frères. Quoique affaibli par le travail et par son âge, il ne renonça cependant jamais à ses pénitences accoutumées. Enfin, comblé d'années et de mérite, et en grande renommée de sainteté, il mourut le 15 avril 1651.

(*Ex Orbe Seraphico et Archivo Conv. Panormitan.*)

SEIZIÈME JOUR D'AVRIL

LE B. BENOIT-JOSEPH LABRE

1783. — Pape : Pie VI. — Roi de France : Louis XVI.

SOMMAIRE : Sa naissance. — Son enfance. — Sa charité envers les pauvres. — Ses jeûnes. — Son humilité. — Ses austérités. — Ses prédictions. — Sa mort. — Son éloge. — Sa béatification par Pie IX.

Dans le XVIII^e siècle, un petit village de la province d'Artois, nommé Amettes, et dépendant de l'évêché de Boulogne, avait conservé toute la simplicité des mœurs antiques et toute la pureté de notre sainte religion. Dieu y jeta les yeux, comme autrefois sur la plus petite des villes de Juda, et là, dans une famille qui était en possession de fournir une grande partie de ses membres au recrutement du clergé diocésain, il choisit un rameau recommandable entre tous par une probité séculaire,

pour en faire sortir un émule du patriarche d'Assise, un nouvel imitateur de celui qui, possédant tous les trésors de la divinité, s'est fait pauvre pour nous ; un homme, enfin, qui portât volontairement l'amour et la pratique de la sainte pauvreté aussi loin qu'il est possible de l'imaginer. Les chefs de cette branche, Jean-Baptiste Labre et Anne-Barbe Grandsire, sa femme, obtinrent, par leur mariage, la bénédiction que Dieu accordait aux anciens patriarches, auxquels ils ressemblaient par la fidélité aux coutumes de leurs ancêtres. Ils eurent quinze enfants, qu'ils élevèrent sans trop de gêne, car ils avaient une aisance suffisante à leurs goûts modérés. Benoît-Joseph, l'aîné de cette belle lignée, naquit le 26 mars 1748. Enfant vraiment béni, et qui en reçut le nom peut-être par une disposition secrète de la Providence : le Créateur l'avait doué d'un esprit vif et pénétrant, d'un jugement sain et solide, d'une mémoire facile et sûre. Son cœur était tendre, sa volonté forte, son âme n'abandonnait jamais la vérité une fois connue. Il annonça, dès ses premières années, des inclinations prononcées pour le bien, des goûts simples et innocents, une grande ingénuité, signe ordinairement précurseur de la droiture des sentiments. Son caractère vif fut bientôt tempéré par sa raison naissante et par une grande soumission à ses parents. Ceux-ci lui passèrent, comme le plus beau des patrimoines, les sentiments de piété qu'ils avaient hérités de leurs ancêtres. Ils lui inspirèrent de bonne heure la crainte de Dieu, qui est la vraie sagesse ; une profonde estime pour sa qualité de chrétien, ainsi qu'une tendre dévotion à la très-sainte Vierge et à son époux, que la confiance du pays ne sépare point l'un de l'autre. *Jésus,*

Marie, Joseph. furent les premiers mots que sa langue apprit à prononcer. Tout petit encore, il prêtait une attention sérieuse aux sages propos, aimait à prier et à entendre parler des vérités de la religion, et mettait une grâce charmante à dessiner son sigue de croix et à bégayer les formules que lui dictait sa mère. « Dès sa plus « tendre enfance », déposa-t-elle, ainsi que son mari, « je « l'ai vu se plaire aux pratiques religieuses et imiter « tout ce qui se faisait à l'église, où je pouvais le conduire « et le garder autant que je voulais ». La grâce, l'exemple et les enseignements de sa famille gravèrent d'une manière ineffable, dans ce cœur déjà maître de ses passions, les grandes maximes de la religion sur l'obligation de servir Dieu, de suivre Jésus-Christ en se renonçant soi-même, sur la nécessité de mortifier ses sens et de faire pénitence pour vivre d'une vie surnaturelle. On vit poindre dès lors, dans cet enfant de quatre ans, un attrait particulier pour la mortification, une sorte d'insouciance pour les aises et les commodités, et une indifférence bien supérieure à son âge, pour la nourriture et le vêtement. A cinq ans, la prière faite en commun par toute la famille ne lui suffisait pas ; il se retirait quelquefois à part pour réciter celles qu'il savait. Déjà il faisait ses délices de se préparer à servir la sainte messe ; déjà, quelque chose qu'on lui demandât qui eût rapport à Dieu, il n'y trouvait aucune difficulté et s'y portait avec le plus grand empressement. La Providence mit alors sur son chemin, comme un second ange gardien pour guider ses premiers pas dans le chemin de la science et de la piété qui convenait à son âge, Jacques-Joseph Vincent, l'aîné de ses oncles maternels, qui, déjà sous-diacre, se préparait au sacer-

doce par la régularité des plus austères religieux. Epris des aptitudes qu'il remarquait dans son neveu, il se mit à le cultiver avec affection : il passait une partie de ses journées à l'instruire et à le dresser aux exercices de dévotion. Il le conduisait et le retenait à l'église pendant de longues heures qui auraient rebuté tout autre ; il l'employait à la balayer et à l'orner selon ses forces ; il lui apprenait, en forme de récréation, le cérémonial du service de la messe. Lorsque son oncle fut rentré au séminaire, le jeune Benoît alla aux écoles, où il se montra avare de son temps, plein de confiance en ses maîtres ; ennemi de la dissipation, si ordinaire à cet âge, il aimait la société des personnes sages et réfléchies, et son plus grand plaisir était de les écouter. Il se retirait souvent à l'écart pour lire des livres de piété.

Mais ce qui démontre mieux le travail de la grâce divine dans cette âme pure, c'est son ardeur croissante pour les mortifications ; à mesure qu'il grandissait, il s'étudiait déjà à mortifier son corps par des gênes et des privations. Alors, renouvelant les exemples de saint Casimir et de saint Jean de la Croix, il plaçait quelquefois une planchette sur son oreiller, pour reposer sa tête moins mollement. Sa modestie était telle que, quand il conversait avec des personnes de l'autre sexe, jamais il ne levait les yeux sur elles, de manière à les distinguer l'une de l'autre. Ce fut surtout vers sa septième ou huitième année que son goût se prononça pour les exercices de la religion et pour une prière plus fréquente. De lui-même il se rendait à l'église quand il le pouvait, soit le matin, soit dans la journée. Dès qu'il fut assez instruit, ses délices furent de servir la messe avec tant de modes-

tie et de convenance, que les assistants en étaient émerveillés. Il faisait beau de le voir, au pied de l'autel, tenir ses petites mains jointes dévotement devant sa poitrine, les yeux baissés, la tête immobile, en un mot, dans l'attitude d'un Ange ! Toute sa distraction était de bien accomplir le cérémonial. Tous ceux qui furent témoins de la piété qui rayonnait sur son visage et sur toute sa personne, s'en souvenaient encore vingt-cinq ans après, comme si c'eût été une chose toute récente, et n'en parlaient qu'avec admiration. Vers cette époque, il plut à Dieu d'appeler à lui une sœur de Benoît, née depuis peu de mois : il la contempla presque une heure durant, et disait tout haut : « Chère petite, que ton sort est digne « d'envie ! que ne puis-je être aussi heureux que toi ! » Dans le pays on raconte encore que, se promenant un jour sur le cimetière du village, il entendit des jeunes gens tenir quelques propos libres, et qu'aussitôt il se retira à l'écart et se mit à genoux devant une croix, priant le bon Dieu pour ceux qui venaient de l'offenser. Enfin, on peut lui appliquer l'éloge que saint Bernard a fait du jeune Malachie : « qu'enfant par les années, il « avait les mœurs d'un vieillard ».

Lorsque Benoît fut dans sa treizième année, ses parents confièrent son éducation à son oncle et parrain François-Joseph Labre, curé d'Erin. Ce fut chez ce saint prêtre qu'il s'unît pour la première fois à son Sauveur. Il n'avait rien négligé pour préparer une demeure propre et bien ornée à cet hôte divin ; quand il l'eut reçu, rien ici-bas ne pourrait donner une idée des délices dont il fut inondé. Il reçut le même jour l'esprit de vérité dans la confirmation ; dès lors il fut tout bien formé, il devint une nou-

velle créature animée de la vie même de Jésus-Christ. Maintenant qu'il a goûté la saveur de la manne céleste, il semble qu'il a perdu tout autre goût, même pour les aliments les plus indispensables à la nourriture du corps. Il commence dès lors à se priver fréquemment et en secret d'une partie des mets qui lui sont donnés, et il les distribue sans qu'on s'en aperçoive, par une fenêtre, à un pauvre auquel il assigne ce rendez-vous. Il aurait foulé aux pieds les fruits les plus exquis dans le verger de son oncle, plutôt que de toucher à ceux mêmes qui étaient le plus capables de le tenter ; il se serait fait scrupule d'en ramasser un seul, fussent-ils tombés de l'arbre eux-mêmes. Un autre effet de la communion fut l'augmentation de son recueillement habituel : il n'éprouvait plus de plaisir à rien qu'à converser avec Dieu, seul à seul, et il choisissait pour cela les lieux les plus retirés. De là vint sa prédilection pour un cabinet écarté dans le presbytère, où l'on était sûr de le trouver lorsque le devoir ne l'appelait pas ailleurs ; si on ne l'y trouvait pas, il fallait aller à l'église où on le voyait en adoration devant le très-saint Sacrement. Il aurait passé les journées entières et presque les nuits dans ce céleste entretien de son âme avec son divin Sauveur, démontrant ainsi qu'il ne s'y trouve ni amertume ni ennui. (*Sap.*, VIII, 16.) S'il ne communiait que tous les mois, c'est que son âme, avide de ce pain céleste, était retenue par les scrupules d'une conscience timorée à l'excès. On aperçut aussi en lui un redoublement de zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain. Quand il était témoin de quelque offense grave à la Majesté divine, sa douleur allait jusqu'à la consternation. Il saisissait toutes les occasions

d'enseigner la doctrine chrétienne, ou de donner quelque instruction pieuse aux enfants au-dessous de son âge. Il s'instruisait lui-même dans la langue latine, non-seulement par obéissance, mais encore parce que c'était la langue de l'Écriture sainte et des offices de l'Église. Tout le temps qu'il pouvait économiser, il le consacrait à des lectures pieuses : la bibliothèque de son oncle suffisait à peine à son activité. C'est ainsi qu'il employait les congés qui lui étaient accordés, ou bien il les consacrait à quelques bonnes œuvres, comme de visiter de pauvres malades, ou des ecclésiastiques pieux des environs, avec lesquels il pût conférer de religion.

Un jour de fête patronale, son oncle ne le voyant pas avec les jeunes gens de son âge, avec lesquels il l'avait envoyé, dit à ceux qui l'entouraient : « Je gage que mon « neveu est allé dans quelque coin pour lire ou pour « prier ». M. Dupuich, directeur du pieux jeune homme, eut la curiosité de s'assurer du fait. Il le cherche partout : enfin il le trouve dans une grange, prosterné devant un crucifix qu'il avait suspendu à la muraille. Benoît était si absorbé dans sa prière qu'il n'entendit rien ; et, surpris autant qu'édifié, M. Dupuich s'éloigna, ne voulant point le troubler dans une si sainte récréation. Il préludait ainsi au genre de vie qu'il mena jusqu'à sa mort, et qu'on peut résumer en deux mots : *prier, souffrir*. Il ne perdait pas une occasion de souffrir avec moins de chagrin qu'un avare ne perd l'occasion de s'enrichir. Dans les froids les plus rigoureux il ne s'approchait jamais du feu, malgré les invitations les plus pressantes. Il fallait l'exciter pour lui faire prendre la nourriture indispensable ; alors il choisissait toujours ce qu'il y

avait de plus commun et de plus grossier, laissant aux autres les meilleurs morceaux ; s'il les avait à sa disposition, c'était pour les donner aux domestiques. A l'âge de quinze ans, son attrait pour la lecture de la vie des Saints et des livres qui traitent de la vie spirituelle devint si fort, que ses études de la langue latine, que, du reste, il connaissait déjà assez bien, commencèrent à en souffrir. Un seul dessein l'occupait tout entier : connaître la volonté de Dieu sur lui et les moyens les plus sûrs de se sanctifier, de sauver son âme. Son oncle, le voyant se relâcher dans ses études, crut devoir insister sur leur importance pour le sacerdoce, et interdit à Benoît l'entrée de sa bibliothèque, ne lui abandonnant que les livres qu'il jugeait nécessaires. Mais comment résister à l'attrait de la grâce ? Dieu voulait faire de son serviteur tout autre chose qu'un savant ecclésiastique. A peine ouvrait-il Cicéron ou Quinte-Curce, qu'un grand poids lui oppressait le cœur : ouvrait-il, au contraire, un livre de piété, son âme était soulevée et portée jusqu'à Dieu.

Les saintes Ecritures, surtout, parlaient à son cœur, ainsi que les sermons du Père Lejeune. Il les avait journellement en main, il les étudiait avec amour, il les savait presque par cœur. Deux discours l'ébranlèrent principalement : ce furent ceux des peines de l'enfer et du petit nombre des élus ; il avait continuellement devant les yeux de l'âme cette maxime : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » Dieu lui révéla d'abord sa volonté générale sur lui : il l'appela à un renoncement absolu, il se réservait de lui faire connaître ses volontés spéciales après l'y avoir préparé par la voie des épreuves. Benoît crut que la Provi-

dence l'appelait dans l'enceinte de quelque monastère : un seul, celui de la Trappe, nouvellement réformé, lui semblait capable de rassasier sa faim de mortifications. Mais ses parents résistèrent d'abord à ce dessein : ils lui objectèrent qu'il pourrait tout aussi bien servir Dieu et faire son salut dans l'état ecclésiastique que dans le cloître, et même qu'il ferait plus de bien en travaillant à la sanctification des autres, que de vivre pour lui seul en s'ensevelissant dans un désert. En vain le saint jeune homme leur représenta que nulle considération ne pouvait le dispenser d'obéir à la voix qui l'appelait : il eut beau plaider sa cause, prier, supplier, il ne put rien gagner. En attendant qu'il fût en âge de disposer de sa personne, car il n'avait encore que dix-sept ans, il fit, autant qu'il lui était possible, l'essai de la vie pénitente après laquelle il soupirait, une espèce d'apprentissage de la Trappe. Plus d'une fois il fut surpris à dormir sur le plancher, même dans la plus rigoureuse saison. Il ne se bornait plus à donner quelques morceaux de pain aux pauvres : quand il pouvait échapper aux regards, son repas tout entier passait dans les mains de quelque nécessaireux.

Il obtint de son oncle la permission d'observer les jeûnes de précepte. Il ne paraissait plus au dehors que pour se rendre à l'église ; ses communions devenues plus fréquentes, ses mœurs angéliques, son humble docilité, sa rare modestie, son perpétuel recueillement, le faisaient appeler le jeune Saint et lui attiraient déjà une sorte de vénération publique. Une maladie épidémique ravageant le pays en 1766, Benoît se dévoua au service des malades, avec son oncle, qu'il vit tomber martyr de

la charité. Il comprit alors, mieux que jamais, combien la vie humaine est fragile, et il se fortifia dans le dessein de renoncer à tout pour acquérir les biens éternels. On lui conseilla de renoncer à la Trappe, qui épouvantait ses parents, pour une Chartreuse où la vie serait suffisamment austère. Toujours flexible à la voix de ses supérieurs, Benoît suivit ce conseil. Son père et sa mère, bien que ce sacrifice leur coûtât autant que celui d'Isaac à Abraham, donnèrent leur consentement. Il alla d'abord frapper à la Chartreuse du Val-Saint-Aldegonde, au diocèse de Saint-Omer, laquelle ne put le recevoir, à cause des grandes pertes qu'elle venait d'essuyer et qui diminuaient ses ressources. Il part alors à pied pour celle de Neuville, dans le diocèse de Boulogne ; là, le révérend Père prieur, le croyant destiné au chœur et au sacerdoce, lui dit d'achever ses études et d'apprendre un peu de dialectique et les principes du plain-chant avant de se présenter. Il revint au bout de quatre mois : on l'examina, on trouva sa science à peu près suffisante, on eut surtout égard à la vivacité de son désir, et on l'admit au nombre des postulants.

Dans les premiers moments, le pieux anachorète se crut au comble de ses vœux : il allait vivre enfin dans le creux de la pierre, et goûter les délices d'une vie cachée en Jésus-Christ. Mais à cette rapide allégresse succéda bientôt une de ces tribulations intérieures qui sont comme les défilés ardues et escarpés par lesquels doivent passer les âmes appelées à la plus sublime contemplation. D'un autre côté, il croyait la vie des Chartreux trop douce pour un pécheur comme lui : Dieu, qui avait d'autres vues sur lui, ne faisait point descendre dans son

âme cette grâce sympathique qui forme le lien entre un Ordre religieux et ceux qu'il y appelle. Il fut donc obligé de quitter la Chartreuse ; mais à peine de retour sous le toit paternel, il le quitte de nouveau malgré les prières et les larmes de ses parents ; il part au cœur de l'hiver, sans bagage, sans nul souci des moyens de transport, par des pays inconnus, par des pluies torrentielles ; il fait à pied soixante lieues pour aller se présenter à la Trappe de Mortagne, en Normandie. On refuse de le recevoir avant l'âge de vingt-quatre ans ; il lui faut donc baisser la tête et revenir dans son village, où il arrive les habits en lambeaux et les pieds déchirés. Rentré chez les Chartreux, le 12 août 1769, à l'âge de vingt et un ans, uniquement pour obéir à son évêque qu'il avait consulté à ce sujet, il en sort pour les mêmes motifs que la première fois. Il revient à la Trappe de Mortagne, et, la trouvant fermée pour lui de nouveau, tant qu'il n'aura pas vingt-quatre ans, il se met en marche pour celle de Septfonds. Il y est admis et revêt l'habit de novice le 11 novembre.

Quelle heureuse surprise pour lui de voir que l'austérité n'était pas moindre à Septfonds qu'à la Trappe ! Dès le début, il parut un religieux consommé. Mais il devait encore passer une troisième fois par le creuset des tribulations intérieures. Il s'accusait de fautes qui n'existaient que dans les frayeurs d'une conscience trop timorée ; il pensait n'avoir aucune contrition, parce qu'il n'était pas, comme quelques saints pénitents, favorisé d'une contrition sensible jusqu'à pleurer, gémir, sangloter. En moins de six mois, ces désolations de cœur, jointes aux austérités et aux jeûnes, l'avaient amaigri et exténué.

Une fièvre ardente se déclara et les médecins consultés le jugèrent trop faible pour soutenir la rigueur de la règle. Mais on ne voulut pas qu'il partît avant d'être rétabli ; on le fit donc transporter dans l'hôpital extérieur, où il édifia tout le monde. C'était, disait un frère, une conversation non interrompue avec Dieu, favorisée par le silence le plus absolu du malade. Celui qui était chargé de le soigner invitait souvent ses confrères à venir le visiter, en disant : « Le jeune Labre est un saint, allons le voir ». Pendant sa convalescence, il n'eut rien de plus pressé que de s'employer au soin des autres malades, dont sa charité le rendait le serviteur le plus dévoué. Il prit congé des bons Pères le 2 juillet 1770 ; mais que fera-t-il ? où ira-t-il ? Il adressa ces questions à Notre-Seigneur, qui lui mit d'abord en pensée de se diriger vers les sanctuaires les plus célèbres, tels que ceux de Lorette et de Rome, dans l'intention de mieux connaître sa vocation. Il quitta la France et prit le chemin de Lorette, par le Piémont, demandant sans cesse au Seigneur aide et lumière pour connaître et accomplir sa divine volonté. Dieu lui révéla enfin, par une illumination très-claire de l'intelligence, jointe à une inspiration sensible au cœur, que « ce divin vouloir était qu'il marchât sur les traces de saint Alexis, en abandonnant pour toujours patrie, parents, aises, commodités et tout ce qu'il y a de flatteur au monde, pour mener un nouveau genre de vie, la plus pauvre, la plus pénible et la plus pénitente ; et cela non dans un désert, non dans un cloître, mais au milieu du monde, en visitant dévotement en pèlerin les sanctuaires les plus renommés ».

Le saint pèlerin commença par Notre-Dame de Lorette,

le 6 novembre 1770 ; sa seconde station fut le tombeau de saint François d'Assise, où il se fit inscrire dans l'archiconfrérie dite du *Saint-Cordon*. Dès son arrivée à Rome, il fut profondément touché en voyant les images de sa bonne Mère dans les carrefours et les rues ; dans toutes les maisons, la plupart des familles lui réservaient une place d'honneur avec une lampe allumée devant elle. Il s'arrêtait devant celles qui étaient le plus en vénération, exprimant ses affections par des gestes pieux, et, après les avoir regardées mille fois, il y revenait encore et les regardait avec une nouvelle ferveur. Il ne savait comment rendre la joie qu'il éprouvait de ce culte public et si universel rendu à Marie.

Il fut bientôt au courant de toutes les cérémonies qui avaient lieu dans les églises de Rome, de toutes les dévotions qui s'y pratiquaient, et il n'en manqua aucune. Quand il connut le *Saint-Escalier*, il alla souvent monter à genoux, lentement et en méditant à chaque degré les humiliations du Sauveur, qui l'avait foulé lorsqu'on le traînait au prétoire. Vers la fin de mai 1771, il partit pour la ville de Fabriano, près de laquelle on vénère le tombeau de saint Romuald. Il se sentit une telle dévotion pour saint Jacques-le-Majeur, qu'il passa une journée entière dans son église, toujours à genoux, sans changer ni de place, ni de position, attentif à toutes les messes qui se succédaient dans la matinée. Durant les heures où l'église restait déserte, il tenait ses bras en croix, les yeux fixés sur le tabernacle ou sur la statue du saint. Lorsqu'il vit le sacristain fermer les portes, il le pria de vouloir bien lui permettre de passer la nuit dans l'église.

Quand il sortait, plusieurs se le montraient du doigt et

le qualifiaient de *Saint*. L'admiration augmenta quand on le vit donner aux pauvres le peu d'aumônes qu'il recevait. Une femme veuve le voyant passer par une pluie battante, l'invite à entrer pour se mettre à couvert. Il accepte, la salue selon son habitude, par ces mots : « Loués « soient Jésus et Marie ! » et, par sa figure si affable et si pieuse, il inspire à cette femme une grande confiance. Elle lui ouvre son cœur, lui raconte ses peines. Elle trouva une telle consolation dans les paroles du saint pèlerin, qu'elle voulut procurer le même bonheur à une jeune personne qui, depuis plus de neuf ans, gardait le lit, souffrant beaucoup d'un squire à l'estomac. Benoît parla à la malade du bonheur d'être crucifié avec Jésus-Christ, et lui dit, entre autres paroles, que de son lit elle passerait en paradis. Il semblait à la patiente entendre Jésus-Christ lui-même ; mais, se jugeant indigne d'une telle visite, elle eut l'idée que c'était un saint du ciel envoyé de Dieu pour la consoler, et ce n'était pas sans raison ; car le serviteur de Dieu, profitant d'un moment où il se trouvait seul avec elle, lui parla d'un secret de conscience relatif à quelque illusion intérieure qu'elle avait eue et qu'elle n'avait pas encore dévoilée à son directeur. Elle avoua depuis que, sans une lumière surnaturelle, il n'eût pas pu pénétrer son intérieur comme il l'avait fait. Contre son habitude, le serviteur de Dieu accepta le dîner que sa chère malade et ses deux sœurs lui offrirent, pensant sans doute à l'exemple du divin Modèle, qui ne refusait pas de prendre part aux festins lorsqu'il y voyait l'occasion favorable de servir aux convives quelque aliment spirituel. Mais à peine touchait-il à ce qu'on lui servait, et, aux instances

qui lui étaient faites, il répondait : « Il me faut peu ; le
 « surplus n'est bon qu'à préparer une plus grande pâture
 « aux vers ». Il continuait à parler des choses de Dieu et
 du salut ; mais il assaisonnait ses discours spirituels de
 tant de naturel et de grâce, que les trois sœurs et la
 veuve en étaient émues jusqu'aux larmes et oubliaient
 de manger pour être plus attentives à ses réflexions
 pieuses. Il s'écria plusieurs fois : « Mon Dieu, quelle n'est
 « pas votre bonté d'avoir donné à ces aliments la vertu
 « de soutenir nos corps ! » La jeune infirme lui demanda
 comment nous devons aimer Dieu et quels sont les signes
 de cet amour ; il répondit : « Pour aimer Dieu convena-
 « blement, il faut trois cœurs en un seul. Le premier doit
 « être tout de feu envers Dieu et nous faire penser conti-
 « nuellement à Dieu, parler habituellement de Dieu, agir
 « constamment pour Dieu, et surtout supporter avec pa-
 « tience le mal qu'il lui plaît de nous envoyer pendant
 « toute la durée de notre vie. Le second doit être tout de
 « chair envers le prochain et nous porter à l'aider dans
 « ses besoins temporels par les aumônes, et plus encore
 « dans ses besoins spirituels par l'instruction, le conseil,
 « l'exemple et la prière ; il doit surtout s'attendrir pour
 « les pécheurs, et plus particulièrement pour les enne-
 « mis, et demander au Seigneur de les éclairer pour les
 « amener à la pénitence ; il doit aussi être plein d'une
 « pieuse compassion pour les âmes du purgatoire, afin
 « que Jésus et Marie daignent les introduire au lieu du
 « repos. Le troisième doit être tout de bronze pour soi-
 « même et faire abhorrer toute sorte de sensualité, résis-
 « ter sans relâche à l'amour de soi, abjurer la volonté
 « propre, châtier le corps par le jeûne et par l'abstinence,

« et dompter toutes les inclinations de la nature corrom-
« pue ; car plus vous haïrez et plus vous maltraiterez
« votre chair, plus grande sera votre récompense dans
« l'autre vie ».

Avant de quitter cette famille, Benoît voulut laisser une marque de sa gratitude pour l'accueil qu'il avait reçu : il demande une feuille de papier, écrit en latin une oraison adressée à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et, en la remettant à ses hôtes, il les assure que si elles la récitent avec foi, elles verront leur maison et les maisons voisines préservées de la foudre, de l'incendie et des tremblements de terre. C'est ce qui est arrivé plusieurs fois, entre autres lors du tremblement de terre de 1781. Benoît fut obligé de se soustraire par la fuite à l'estime qui grandissait pour lui dans toute la ville. Inspiré sans doute par un esprit prophétique, il remercia le sacristain des bontés qu'on avait eues pour lui, ajoutant que Dieu daignerait lui-même payer sa dette envers l'église et l'hospice. Quelque temps après, on recevait à l'improviste une somme de cent écus romains, léguée par le testament d'une dame allemande, inconnue à Fabriano, et dont l'héritier ignorait l'existence de l'église Saint-Jacques et de son hospice. Depuis, jamais Benoît ne s'arrêta dans une ville où « on avait fait cas de lui « comme de quelque chose de bon ». Ses divers pèlerinages dans le royaume de Naples firent présager qu'il serait un ornement de l'Eglise. Ses grands exemples de vertu firent une telle impression sur les habitants, qu'aujourd'hui encore, après environ quatre-vingts ans, le souvenir en est vivant dans l'esprit de quelques vieillards. Arrivé devant une prison, d'où les détenus implo-

raient, à travers les barreaux de leurs cachots, la pitié des passants, il s'arrêta, et, voyant ces malheureux, il en eut une grande compassion. Tout à coup il s'agenouille, se découvre, place son chapeau par terre devant lui, dépose sur ses bords le crucifix qu'il détache de sa poitrine, prie un instant en le regardant fixement, puis entonne les Litanies de la Vierge de Lorette avec une voix céleste qui remuait les auditeurs jusqu'au fond de l'âme. Aussitôt l'argent tombe de tous côtés dans le chapeau du pèlerin, il recueille ces offrandes, les baise tout ému comme pour remercier le public, se lève et va les distribuer aux pauvres prisonniers ; il répéta cet acte de charité tous les jours devant les églises. Un habitant de la ville de Bari, qui eut le bonheur de lui faire accepter l'hospitalité dans sa maison, le pria, avant de le laisser partir, de lui donner au moins quelque avis pour souvenir. Au même instant le marteau de l'horloge vint annoncer qu'une fraction de la vie humaine était écoulée : « Eh bien ! » répliqua le serviteur de Dieu, « chaque fois que vous entendrez cette cloche, souvenez-vous que vous n'êtes pas maître de l'heure suivante, et pensez en même temps à la Passion qu'a voulu souffrir Notre-Seigneur pour nous mettre en possession de l'éternité ». La personne à laquelle il laissa cette pieuse maxime, quoique à la fleur de l'âge, et d'une très-robuste santé, ne tarda pas à passer au repos éternel, après une courte maladie. Pour aller en Espagne, Benoît passa par Moulins en Bourbonnais, où il séjourna quelques mois. Un pieux chrétien lui ayant offert un abri, parce qu'on était au fort de l'hiver, il refusa d'accepter un lit, ne voulant absolument coucher qu'au grenier, sur un peu de paille. Pendant les longues

soirées d'hiver, il faisait une lecture à la famille ; d'autres personnes du voisinage ne tardèrent pas à augmenter son auditoire, attirées, comme elles le disaient, par la curiosité de voir un saint. Après la lecture, il se retirait dans son galetas, pour continuer à lire et à méditer ; il passait la plus grande partie de ses nuits dans ce pieux exercice. On l'entendit aussi se flageller durement et l'on surprit dans sa paille un fouet de cordes armées de pointes. Pendant le Carême il passait quelquefois deux ou trois jours sans manger.

Si l'on portait le saint Viatique aux malades, il ne manquait jamais de l'accompagner. On le voyait communier fréquemment à la première messe ; cette sainte coutume fut pour lui une occasion d'humiliation. Le prêtre sacristain, le voyant approcher si souvent de la sainte Table, jugea qu'il était inconvenant pour un laïc, aussi jeune et aussi mal vêtu, de recevoir si familièrement le Dieu de toute majesté, et, saisi d'un faux zèle, il le chassa de la table de communion. Benoît supporte cet affront avec patience et humilité, il garde le silence et se retire ; les jours suivants, il se représente à la sainte Table, prêt à recevoir une nouvelle insulte, et il la supporte avec la même abnégation, jusqu'à ce que le curé de la paroisse, instruit du fait, réprima le zèle indiscret du prêtre sacristain. Il eut à souffrir bien d'autres persécutions qu'il serait trop long de raconter, et qui ne firent qu'augmenter sa réputation de sainteté. On lui attribuait plusieurs miracles, entre autres que du pain et des pois s'étaient multipliés entre ses mains pendant qu'il en faisait une distribution aux pauvres, le jeudi saint, et qu'un malade fut guéri par ses prières. Si nous le suivons en mille

sanctuaires de l'Alsace, de la Lorraine, de la Suisse et de l'Allemagne, nous recueillerons sur son compte les légendes les plus merveilleuses. Nous dirons seulement les vertus dont il donnait partout l'exemple.

Jamais la pauvreté et le renoncement des religieux les plus rigides n'approcha de ce que notre bienheureux a pratiqué de son plein gré pendant les quinze dernières années de sa vie. En effet, les religieux de la plus étroite observance ont au moins encore une petite cellule pour habitation, quelque planche ou quelque natte en guise de lit, un vêtement renouvelé en son temps ; leur table est approvisionnée d'aliments grossiers, il est vrai, mais suffisamment abondants et sans aucun soin de leur part ; ils y trouvent pour boire quelque gobelet tenu proprement, fût-il de bois ou d'argile ; mais Benoît se priva de tout cela et vécut dans un dénûment général qui a quelque chose d'incroyable. Ses vêtements n'étaient que de vrais haillons, qui suffisaient juste à couvrir la nudité de son corps, mais qui ne pouvaient nullement le défendre de l'intempérie des saisons. Sa chaussure se réduisait le plus souvent à des savates ou pantoufles trouées de tous côtés comme pour y introduire l'eau et la boue. Sa tête n'était pas mieux couverte. Il se dépouillait quelquefois encore davantage, pour mieux imiter le Fils de Dieu, qui n'a pas craint de se dépouiller de la majesté divine : beaucoup l'ont vu aller pieds nus par les chemins ou par les rues. Pendant la plus grande partie de sa vie de pèlerin, non-seulement il n'eut pas de domicile, mais il ne voulut pas même habituellement poser le pied sous le même toit ; ne fallait-il pas se conformer littéralement à l'exemple de Celui qui a dit : « Les renards ont leurs

« tanières et les oiseaux ont leurs nids ; mais le Fils de
« l'Homme n'a pas où reposer sa tête ».

Durant ses premiers séjours à Rome, il s'abritait ordinairement près du Quirinal, dans un trou de mur, logement plus convenable à un animal qu'à un homme. Il changea ensuite, par déférence pour le conseil d'un ecclésiastique, et se logea sous les voûtes ouvertes et ruinées du Colysée, comme le passereau solitaire dans les décombres, ou l'hirondelle dans les ruines. Il changeait souvent de gîte, pour éviter tout ce qui aurait pu ressembler à une possession. Dans ses longs voyages, la terre lui servait de lit ; il prenait pour abri une haie ou une muraille. Que dirons-nous de sa pauvreté dans le vivre ? Il prenait de nourriture ce qu'il en fallait pour ne pas mourir. Quant à la qualité, ses aliments de choix étaient ordinairement ce qu'il pouvait trouver de plus vil, des choses de rebut, même écrasées sous les pieds et jetées par les fenêtres dans la rue ou sur le fumier : des feuilles de chou jaunies, des écorces d'oranges amères, des épluchures d'herbes fanées, des fruits gâtés et pourris. A quelques rares exceptions près, son estomac ne connaissait plus ni viande, ni mets d'aucune sorte ; il ne buvait jamais qu'après ce singulier repas ; sa boisson était, en voyage, l'eau des fossés, et, en ville, celle des fontaines publiques, sans autre tasse que ses lèvres appliquées à l'orifice des tuyaux : ce qui fut cause qu'après sa mort on vit plusieurs de ces fontaines assiégées par une foule pieuse, parce qu'on les regardait comme sanctifiées par ce grand serviteur de Dieu. Des chrétiens pleins de foi, sans être retenus par la répugnance que devait inspirer son extérieur, ambitionnèrent

l'avantage de l'avoir à leur table : il s'en défendait le plus qu'il pouvait, sur ce que sa qualité de pauvre ne comportait pas une pareille distinction. Cette qualité de pauvre était pour lui un motif de se présenter aux distributions journalières, moins pour profiter de la soupe qu'on y donnait, que pour faire acte de la profession qu'il avait volontairement embrassée. Il avait coutume de se placer le dernier et d'attendre que les autres fussent servis ; de là, il arrivait qu'il ne recevait souvent rien, ou du moins ce qu'il y avait de pire ; il s'en retournait tout aussi content que s'il eût obtenu la meilleure part. Bien plus, il se laissait enlever facilement ce qu'il avait reçu, lorsque les distributeurs, charmés de sa réserve excessive, le faisaient passer avant les autres et lui donnaient une large part. C'est avec la même indifférence qu'il accueillait les offres d'aumône. Souvent il ne répondait pas aux personnes qui l'appelaient pour lui donner quelque chose, parce qu'il ne s'en apercevait pas, étant tout absorbé en Dieu. Une fois, à Saint-Sixte et à Saint-Dominique, il était en méditation ; un prêtre s'approche de lui et lui met une aumône dans la main. Bien loin d'être distrait par cet acte charitable, il ne s'en aperçut seulement pas. Quelquefois des bienfaiteurs le forcèrent de recevoir ce qu'il ne voulait pas ; il le prenait pour ne pas les contrister ou par respect pour leur caractère ; mais à peine avaient-ils disparu qu'il le donnait à d'autres. Toutefois, ce n'était pas assez pour lui de mépriser toute propriété, même la plus légitime et la plus nécessaire, il en avait une sorte d'horreur. On peut dire que, au rebours des autres hommes, il était l'ennemi juré de l'argent et ne voulait point recevoir la plus petite pièce

de ce métal qui paraissait lui brûler la main. Bien des fois, par erreur, il lui fut mis en main quelque monnaie de ce genre, comme nous l'avons dit : dès qu'il s'en apercevait, il courait après la personne pour la lui restituer. Voilà comment il entendait la maxime : « Quiconque « d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne « peut être mon disciple ». Est-il besoin, après cela, de parler de sa mortification ? Peut-on imaginer une vie plus dure et plus mortifiée ? Les vigiles et autres jours de jeûne, il ne paraissait point à la porte des couvents ; il s'était proposé ces jours-là d'imiter l'exemple des premiers fidèles, en ne mangeant qu'une fois le jour, et l'on peut dire qu'il les surpassait souvent ; car il lui arriva plus d'une fois de ne prendre pour toute réfection, vers la fin du jour, qu'un peu de pain trempé dans l'eau de la fontaine publique. Les mercredis et samedis étaient souvent, et les vendredis presque toujours, des jours de jeûne absolu pour lui. Parcourir une multitude de contrées différentes, de villes célèbres, sans ouvrir les yeux, ou du moins sans rien regarder, cela paraît presque impossible. Voilà pourtant ce que le serviteur de Dieu, par un prodige de la grâce, pratiqua de la manière la plus absolue dans tous ses pèlerinages. Jamais non plus il ne prêta l'oreille volontairement à aucun discours vain et curieux, ou privé d'édification ; jamais il n'accorda au sens de l'ouïe le plaisir d'écouter aucun chant ni aucun son d'instrument. Jamais il ne connut les senteurs qui flattent l'odorat ; mais, au contraire, s'il lui arrivait d'être molesté par des odeurs désagréables, il ne faisait rien pour les éloigner ou pour s'en délivrer ; c'était là sa sensualité. Il est impossible d'imposer une plus grande re-

tenue à sa langue qu'il ne le faisait. Il en était venu à ne jamais parler le premier à qui que ce fût, sinon par pure nécessité ou par motif de charité, et à ne répondre le plus souvent que par un signe de tête. Il accomplissait à la lettre le conseil de l'Esprit-Saint : « Mettez à votre « bouche portes et serrures ». Au milieu du tumulte du monde, son silence était perpétuel, perpétuel son entretien avec Dieu. Des mois entiers se passaient sans qu'il proférât une parole ; de sorte qu'il mériterait aussi bien la qualification de *silencieux* que le saint connu sous ce nom.

Quant au sens du toucher répandu par tout le corps, c'était pour lui le grand moyen de pénitences de tous les instants. « Il portait dans ses membres la mortification « de Jésus-Christ en tout temps et en tout lieu (II *Cor.*, « iv, 10), et ne vivait que pour crucifier sa chair avec « toutes ses concupiscences (*Gal.*, v, 14) ». Il a su se faire des instruments de macération qui n'avaient point l'inconvénient de l'exposer à l'estime et lui procuraient l'avantage d'une pénitence non interrompue. Le froid, le chaud, l'humidité, les vents, toute la nature en un mot, toutes les incommodités, toutes les circonstances de la vie, lui fournissaient les moyens d'immoler sa chair au Seigneur, comme Jephté sa fille unique, unissant ce sacrifice à celui de son Sauveur. Il avait de plus, sur sa chair, comme un cilice vivant qui le déchirait sans cesse, comme saint Thomas de Cantorbéry, chancelier d'Angleterre, dont l'historien dit : « Après qu'il eut subi la mort « du martyr, on trouva son cilice tellement plein d'in- « sectes pédiculaires, que l'on jugea ce martyr anté- « rieur, au milieu du luxe et de la mollesse d'une cour, « bien plus insupportable que le dernier ». Non-seule-

ment il ne cherchait pas à se délivrer de ces hôtes incommodés, mais il avait absolument voulu ce tourment si afflictif et si humiliant ; seulement, par esprit de charité, il prenait toutes les précautions pour épargner aux autres le dégoût qu'il pouvait leur causer en cela. Il vivait séparé des pauvres eux-mêmes et ne s'en approchait jamais. D'ailleurs, l'odeur de sa sainteté et la splendeur de son âme faisaient souvent disparaître le dégoût que sa vue aurait dû inspirer, et sa peau, lorsqu'on lava son corps après sa mort, loin d'offrir aucune tache, aucun vestige d'égratignure, parut aussi nette que celle d'un enfant qui vient de naître. Le gardien de l'hospice attesta qu'il n'aperçut aucune trace dans le lit qu'il occupait, et la même chose fut constatée dans le lit où il mourut. Que dis-je ? ses haillons, pleins de cette vermine, devinrent un trésor que des milliers de personnes se disputèrent ! Parmi les épines de cette mortification se développait dans tout son éclat la belle fleur de la continence et de la modestie. Benoît fuyait, avec le même frisson qu'on éprouve à la vue d'un serpent, tout ce qui pouvait y porter la moindre atteinte. « Si une femme me touchait », disait-il, « sur-le-champ je m'arracherais la peau qu'elle aurait touchée ». Il tenait constamment fermée la porte de ses sens, par laquelle le serpent infernal aurait pu pénétrer dans le jardin de son âme : il marchait dans les rues comme s'il eût été dans l'église. Sa contenance tenait de l'extase, et jamais il ne lui arriva de tourner la tête ou de laisser égarer ses yeux. Il fuyait la conversation des femmes avec autant de soin que leur approche ou leur vue ; il ne conversait avec aucune, s'il n'était poussé par une nécessité positive.

Le moindre mot obscène ou licencieux qui frappait ses oreilles, était un éclat de tonnerre qui le faisait frissonner et frémir. Un de ses confesseurs le pressant de questions pour savoir pourquoi il s'interdisait si strictement l'usage du vin, l'obligea de lui répondre, en soupirant, qu'il voulait, par cette privation, émousser l'aiguillon de la chair et mettre à son corps le frein qui l'empêchât de regimber. Réponse bien conforme à la sentence de l'Écriture : « Le vin et les femmes font apostasier les sages » (*Eccl.*, xix, 2) ; et cependant, qui le croirait ? cet homme si pénitent, si circonspect, si délicat de conscience, eut à lutter contre les plus violents assauts, comme les Jérôme, les Antoine, les Pierre d'Alcantara, pour défendre une vertu qui lui était si chère. A peine commençait-il à goûter le sommeil, qu'il était assailli par les tentations les plus violentes. Il fut souvent obligé de se rouler par terre avec courage, comme autrefois son patron, implorant le secours divin, invoquant la Vierge immaculée, faisant sur lui de nombreux signes de croix, frappant sa poitrine et se figurant la croix du Sauveur : il ne cessait de combattre qu'il n'eût remporté une entière victoire. Ses confesseurs ont assuré que, dans tout le cours de sa vie, ils ne découvrirent pas le plus léger manquement ni la plus légère tache ; aussi, beaucoup de personnes ne le désignaient que comme un ange terrestre, un saint Louis de Gonzague. Voilà comment, avec le secours de la grâce, Benoît était devenu tellement maître de l'appétit de l'âme qu'on appelle *concupiscible*, parce qu'il nous porte à désirer et à rechercher le bien sensible, qu'il ne s'y élevait, pour ainsi dire, plus aucun mouvement délibéré. Quant à l'autre appétit, qui compose aussi la partie sensitive

de l'âme, je veux dire l'irascible qui nous porte à fuir le mal sensible et à nous en défendre, il était réellement mort en lui. Un de ses confesseurs disait qu'à force d'exercice, il avait acquis un tel empire sur l'irascibilité, qu'il était, à son avis, devenu la mansuétude et l'affabilité même, et il ne balançait point à le comparer et à l'égaliser sous ce rapport à saint Bonaventure et à saint François de Sales, rien n'étant capable d'altérer la sainte paix de son âme ni la sérénité de son visage.

Un soir, en sortant de Notre-Dame-des-Monts, il heurta dans l'obscurité un jeune homme qui, pour se venger, lui asséna un coup de bâton, puis un soufflet. Benoît, à son ordinaire, reçut l'un et l'autre sans lui en demander la raison. Cheminant une autre fois, dans la rue du Corso, d'un pas rapide, il fut chargé d'injures et de moqueries par quelques passants. Au lieu de se hâter, il ralentit son pas pour jouir plus longtemps du bonheur d'être insulté. Et, pour passer à la partie supérieure de l'âme, sa volonté était l'esclave de l'obéissance. Il était, comme le conseille saint Pierre, soumis à toute créature pour l'amour de Dieu, imitant Celui qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort. C'est par cette obéissance qu'il usa quelques fois du lit qui lui était préparé, qu'il s'approcha du feu en hiver au moins pour quelques instants, qu'il but quelques gorgées de vin, qu'il reçut des aumônes dont il n'avait pas besoin pour le jour même, qu'il accepta quelques rares invitations à prendre un vrai repas et à goûter des mets qui lui étaient servis. Je crois avoir cité ici les actes de soumission qui lui coûtaient le plus. Il avait dans l'esprit des pensées si basses de lui-même, qu'il est impossible, selon l'abbé Marconi, d'imaginer qui pourrait

en avoir une plus basse de soi, et ce dernier compare son humilité à une vie si profonde, qu'il n'y a pas de sonde capable d'en mesurer le fond. Il adressait continuellement à Dieu la supplique de saint Augustin : « Seigneur, faites « que je vous connaisse et que je me connaisse, vous « pour vous aimer, moi pour me mépriser ». Une de ses plus grandes vertus fut sans contredit le soin qu'il avait de dérober à tous les yeux ses vertus et ce qui se passait entre Dieu et lui. Il ne mettait pas moins d'application à cacher sa condition et son origine, désirant se faire passer pour le plus vil et le dernier des hommes. C'est pour cela qu'il évitait ses compatriotes à mesure qu'il sut mieux la langue italienne et qu'il prenait ordinairement ses confesseurs parmi les prêtres de cette nation. Mais, malgré ses efforts, il était souvent trahi par la délicatesse de ses traits, par la grâce de sa physionomie, par l'urbanité de son langage et par je ne sais quelle noblesse de manières qui prenait sa source dans la politesse de son éducation, et plus encore dans le parfait équilibre de son âme toujours maîtresse de ses mouvements. Bien que, dès sa jeunesse, il lût l'Écriture sainte en latin, et que plus d'un de ses admirateurs ait été persuadé que Dieu lui en avait donné une particulière intelligence, tant il en citait les textes à propos, tant il les appliquait avec justesse et précision, cependant il se fit un devoir constant d'assister à l'explication élémentaire de la doctrine chrétienne, comme un ignorant. Il suivait le catéchisme que l'on faisait dans le Colysée pour la classe infime et les enfants les plus abandonnés. La vertu de Jésus-Christ a un parfum qu'il est difficile de renfermer, il s'en échappe toujours quelque chose : de là il arriva que sou-

vent Benoît fut exposé à entendre son éloge et à recevoir des marques de considération. Il s'en troublait facilement ; c'était pour lui un véritable chagrin de se voir l'objet de quelque respect : un mot de louange le faisait frémir, un témoignage d'honneur le bouleversait jusqu'au fond de l'âme.

Etant pénétré de cet oracle que Dieu trouve des taches jusque dans les purs esprits qui entourent son trône, et se voyant si inférieur aux Anges du ciel, il trouvait toujours des imperfections en lui-même, et il les accusait au tribunal de la pénitence avec la même contrition que s'il se fût agi de fautes énormes. Il ne faut donc pas s'étonner si ses confesseurs furent unanimes pour assurer qu'il observait minutieusement les préceptes de Dieu et de l'Eglise, qu'il ne commit jamais une faute, même vénielle, de propos délibéré ; qu'il ne semblait même pas sujet aux aberrations volontaires de désir et de pensée ; de sorte que ses confessions n'offraient pas matière suffisante à l'absolution.

Il n'est pas besoin de dire avec quelle attention et quelle ferveur notre bienheureux s'acquittait de toutes ses prières journalières. Il les récitait, quel qu'en fût le nombre, lentement, posément, articulant chaque syllabe et pesant le sens de chaque parole. Plusieurs personnes l'appelaient *l'Homme de la prière*.

La manière dont il récitait l'office divin en faisait une véritable méditation : après la lecture d'un psaume ou d'une leçon, il déposait le livre pour donner cours aux pensées et aux sentiments que suscitait en lui l'Esprit-Saint, en tenant les yeux dirigés vers le ciel ou vers l'image de la Vierge, à Notre-Dame-des-Monts. Quant à

l'oraison mentale, il parvint bientôt à ce degré supérieur à toute méthode, que l'on nomme *contemplation*. Son esprit était tout de suite comme suivi par l'esprit de Dieu, et son cœur s'embrasait des saintes affections. Une pieuse veuve l'avait bien jugé lorsqu'elle raconte qu'en lui voyant le regard fixé vers le ciel, indice du regard intérieur, elle disait : « Oh ! l'heureux mortel, qui sait ce que tu vois ! » et se figurait que Dieu se plaisait à lui faire goûter les délices du parfait amour. De là croissait en lui chaque jour l'aversion pour tout ce qui n'est pas Dieu, au point de regarder, avec saint Paul, toutes les grandeurs et les jouissances du monde comme une vile et misérable boue, digne tout au plus d'être foulée aux pieds. La longueur de ses oraisons était telle qu'on peut dire sans exagération qu'il a passé la plus grande partie de ses quinze dernières années dans la contemplation. On n'osait souvent l'interrompre par le bruit des portes ou en passant trop près de lui dans les églises : beaucoup y venaient tout exprès pour s'animer par son exemple et s'exciter à la méditation ; car, disait-on, on n'ajamais vu prier de cette façon, et, pour s'en faire une idée, il faut l'avoir vu : les Anges ne se tiennent pas autrement devant le trône de Dieu ! Combien sentaient leur cœur s'attendrir en le regardant et les larmes s'échapper involontairement de leurs yeux ! Combien se recommandaient intérieurement à son intercession, comme celle des bienheureux qui jouissent déjà de la vision de toutes choses en Dieu ! ce qui est bien le plus haut degré d'estime qu'on puisse avoir d'un homme encore voyageur sur la terre. C'est pourtant ce que faisait un saint prêtre de quatre-vingts ans. Un futur évêque se plaçait

le plus près possible du pauvre, sans se faire apercevoir, et éprouvait de ce simple voisinage une telle émotion que sa prière en devenait plus fervente. Pour s'annoncer ostensiblement à la face du monde comme serviteur de Marie, Benoît adopta la coutume de porter le chapelet suspendu à son cou et ne le quitta plus qu'à la mort. Sur les routes, dans les rues, à l'église, en pèlerinage, de nuit comme de jour, on pouvait le reconnaître à cet emblème. C'était sa décoration de choix, celle dont il faisait montre avec plaisir et à laquelle il attachait plus de prix que jamais grand de la terre n'en attachait aux insignes de ses ordres. La confiance dont son cœur débordait envers cette bonne Mère s'échappait quelquefois au milieu de ses oraisons ; il répétait à demi-voix cette invocation : *Ma Mère ! O Marie ! Ma Mère !* avec un accent si expressif et si prononcé, qu'évidemment il faisait effort pour ne pas en faire un grand cri. Sa dévotion envers la sainte Eucharistie le fait ranger parmi les adorateurs les plus célèbres du saint Sacrement : sainte Rose de Lima, saint Louis Bertrand, saint Thomas d'Aquin, sainte Jeanne de Chantal, etc. Il éprouvait une telle joie en présence de Jésus-Christ, qu'elle transpirait au dehors d'une manière qui avait quelque chose de plus qu'humain, et qu'on admirait sur ses lèvres un sourire qui tenait plus de l'ange que de l'homme. C'est ce qui faisait dire à plusieurs qu'il voyait Jésus des yeux du corps.

Un de ses confesseurs l'ayant obligé de lui dire ce qui lui faisait le plus d'impression dans la vie du Sauveur, il répondit que c'était l'abjection à laquelle ce divin Maître était descendu dans les dernières heures de sa vie. Ce souvenir, réveillé par les interrogations du confesseur,

lui occasionna un mouvement de douleur si amère, que celui-ci la compare à celle de la mère la plus tendre, qui verrait un fils innocent et chéri massacré sous ses yeux avec barbarie, et peu s'en fallut qu'en répondant le cœur ne lui manquât ; il pleurait sur son Bien-Aimé et son Ami, et souffrait véritablement avec lui ; il n'eût pas souffert davantage si on l'eût attaché lui-même à la croix. Il ne manquait jamais, chaque matin, de se placer dans les plaies du Sauveur, en se figurant celles de ses membres comme les trous de la pierre et celle du côté comme la grotte du rocher où se retire la colombe.

Lorsque Benoît avait ainsi son âme unie à Dieu, une lumière céleste rejaillissait de Dieu sur elle, et souvent d'elle sur le corps, par une grâce spéciale qui fut accordée à beaucoup de saints : son visage brillait d'une splendeur, et son corps, emporté par l'élan de l'âme, s'élevait sans toutefois perdre entièrement terre, prenait une position qu'on ne pouvait expliquer d'une manière naturelle.

On ne cite pas de faits assez bien constatés pour affirmer que le serviteur de Dieu eut pendant sa vie le don des miracles, bien que Dieu se soit plu à exaucer ostensiblement ses prières. Dans le cas où le bienfait accordé avait quelque chose de miraculeux, il est probable que Benoît n'en eut point connaissance : son humilité en eût trop souffert ; mais il avait, surtout vers la fin de sa vie, le don de lire au fond des consciences. Aussi beaucoup de personnes l'évitaient, de crainte qu'il ne vît quelque tache dans leur âme. Un jour il se trouve sur le passage d'un jeune homme débauché, qu'il ne connaissait pas ; il prend son temps pour s'approcher de lui, et, avec le ton

de la plus grande douceur, il lui dit : « Mon fils, vous « êtes dans la disgrâce de notre Dieu, allez faire une « bonne confession, parce que votre mort est proche ». Le jeune homme se mit à rire de cet avis et se moqua de celui qui le lui donnait ; mais l'infortuné mourut peu après, et mourut impénitent. Un autre avertissement du même genre eut un meilleur succès pour un homme d'un certain âge ; Benoît l'ayant accosté, lui dit : « Mon « frère, chassez la pensée que vous avez, c'est une tenta- « tion du démon ». A cette exhortation imprévue, le coupable resta stupéfait et confus, et il chassa de son cœur le projet criminel qu'il y nourrissait d'abandonner son épouse. Benoît fut aussi l'objet d'une faveur que Dieu semble avoir réservée pour nos temps, afin de mieux confondre l'incrédulité par ce miracle le plus inexplicable de tous. On le vit souvent en plusieurs endroits différents, juste à la même heure.

Ainsi, pendant qu'il était renfermé à l'hospice des pauvres, où il coucha pendant les dernières années de sa vie, et d'où l'on ne pouvait s'absenter, il fut vu et observé par plusieurs témoins, en adoration dans son maintien ordinaire et extatique, à différentes heures de la nuit, et jusqu'après minuit, devant le saint Sacrement exposé pour l'adoration perpétuelle. Pendant qu'il était renfermé dans le même hospice, on le vit dans la nuit de Noël, en 1782, assister, dans l'église Notre-Dame-des-Monts, aux matines, à la messe de nuit et à tout le reste de la cérémonie, jusqu'au baisement des pieds du saint Enfant Jésus. Admis dans l'intimité du Roi éternel, il était bien difficile qu'il n'eût pas part à quelqu'un de ses secrets, tel que la connaissance de l'avenir. Il connut d'avance sa mort pro-

chaine, le lieu de sa sépulture, les hommages qui lui seraient rendus après sa mort, les religieux qui devaient y travailler : il connut les malheurs qui devaient fondre sur la France, en 93, et fit une foule d'autres prédictions qu'il serait trop long de rapporter, et qui furent justifiées par l'événement.

Cette mort précieuse ne fut pas révélée seulement à notre saint. Une religieuse de sainte vie connut « qu'une fleur allait être cueillie dans le jardin de D. Paul Mancini ». Elle voulait parler de l'hospice où le bienheureux passait les nuits. D'un autre côté, l'enfant des époux Sari, qui attendaient le serviteur de Dieu à Lorette, pour son pèlerinage annuel, leur répéta plus d'une fois : « Ne l'attendez pas, Benoît est mort ; Benoît est allé au paradis, c'est le cœur qui me le dit ». Le vendredi de la passion, il se confessa pour la dernière fois : « A peine agnouillé, il se mit à pleurer », dit son confesseur ; « deux ruisseaux de larmes tombaient de ses yeux paisiblement et sans soupirs ni sanglots. Comme de coutume, je ne trouvai pas matière à absolution. Je vis de plus que, depuis sa dernière confession, la plus légère tentation n'avait pas troublé son intérieur tout en paix, serein et tranquille. Ceci me montrait qu'il était parvenu au midi de la belle lumière. Un tel astre n'appartient plus à la terre : c'est dans le ciel, c'est dans la gloire éternelle qu'il doit briller ». En effet, le mercredi saint, 16 avril 1783, Benoît fit, comme de coutume, une longue et fervente oraison, lorsque le matin, vers huit heures, il fut surpris d'une défaillance mortelle. On le vit gisant, comme privé de sens et de force, sur les degrés extérieurs de Notre-Dame-des-Monts, son église de prédilection. On

s'empressa de le secourir, et on lui donna un verre d'eau, car il l'avait demandé. Il le prit en main, l'offrit dévotement au Seigneur avec des soupirs enflammés, les yeux levés au ciel ; puis ayant bu, il éleva de nouveau ses paupières mourantes et ses deux mains, rendant grâces comme s'il eût reçu le plus grand soulagement. Ce trait édifiant fit verser des larmes au témoin qui le raconta. Sa faiblesse était si grande, qu'on ne pouvait le relever ; plusieurs personnes lui offrirent charitablement leur maison pour l'y recevoir ; il les remercia toutes avec humilité. François Zaccarelli, boucher au Monti, en face de la caserne des soldats corses, à peu de distance de l'église, se présenta. C'était un homme de bien, affectionné au serviteur de Dieu. Il lui dit : « Benoît, vous êtes mal, il faut vous soigner ; voulez-vous venir à la maison ? » Le moribond ouvrit les yeux, les fixa sur François et répondit : « Chez vous ? oui, je veux bien y aller ». On l'y transporta immédiatement et on le déposa tout vêtu sur un lit, en lui disant de se laisser faire par obéissance. On essaya de le remettre en lui faisant prendre quelque chose ; mais il perdit bientôt connaissance ; et le soir, pendant qu'on récitait les Litanies près de lui, à ces paroles : *Sancta Maria, ora pro nobis*, son visage prit la blancheur du lait, il cessa de respirer. Voilà les deux seuls signes auxquels on s'aperçut qu'il venait de s'endormir dans le Seigneur. A l'âge de trente-cinq ans et vingt et un jours, comme nous venons de le dire, son âme s'envola dans le sein de Dieu, vers Marie, sa bonne Mère, au moment où on invoquait pour lui son saint Nom, qu'il avait eu continuellement sur ses lèvres pendant sa vie ; et, par une rencontre non moins heureuse,

les cloches de Sainte-Marie-Majeure semblaient aussi invoquer ce saint Nom entre le ciel et la terre, en donnant le signal du *Salve Regina*, ordonné par le Saint-Père pour implorer la puissante Mère de Dieu dans les besoins de l'Eglise. Le Père Ange ferma la bouche et les yeux de celui qui eût été digne de recevoir ce service de la main d'un ange. C'est alors que dans la rue les enfants poussés par une force supérieure, firent entendre : *Le Saint est mort ! le saint est mort !* Ils recommencèrent le lendemain matin dans la même rue et sur la place de Notre-Dame-des-Monts. Aux cris des enfants ne tardèrent pas à se joindre les voix et les actes du peuple entier dans Rome. Tous disaient avec le confesseur du défunt : « Heu-
 reuse pénitence, qui, sans doute, l'a porté d'un vol à la
 gloire éternelle ! » A la nouvelle qu'il était mort un pauvre de sainte vie, les uns ajoutaient : « Sans nul doute,
 c'est le *pauvre des Quarante-Heures !* » (nom qu'on lui donnait parce qu'on le voyait prosterné, avec le visage d'un chérubin, devant le saint Sacrement exposé pour les Quarante-Heures). D'autres : « Saint Alexis est mort !
 le saint pauvre est mort ! » Tout le monde accourait vers la demeure de Zaccarelli, pour voir le *nouveau saint* : vers le milieu du jour, le concours s'accrut à un tel point, qu'on fut obligé de placer des soldats à la porte extérieure et à celle de la chambre, pour contenir la foule, où se confondaient bourgeois, militaires, nobles, religieux et prêtres. Rome tout entière, poussée par un mouvement d'en haut, vint s'agenouiller dans cette chambre devenue un sanctuaire. Cette enveloppe terrestre, que l'âme du bienheureux avait traitée comme un vieux sac déchiré, Dieu voulut qu'elle fût déjà hono-

rée, en attendant qu'elle se changeât, au jour de la résurrection, en un vêtement de gloire. On y faisait toucher des chapelets, on baisait avec respect les pieds et les mains, on ne pouvait se rassasier de voir ce glorieux cadavre, qui n'était point froid, et ces chairs qui conservaient leur élasticité. Plusieurs témoignèrent qu'ils avaient voulu réciter le *De profundis*, et que, par une répugnance insurmontable, ils l'avaient ou remplacé, ou terminé par le *Gloria patri*, au lieu du *Requiem*. La vénération et la foule redoublèrent lorsqu'on exposa le saint Pauvre dans l'église Notre-Dame-des-Monts. Malgré la vigilance pour empêcher les pieux larcins, on ne put réussir à les prévenir tous, et, pour remédier à des irrévérences inévitables, il fallut non-seulement transporter le saint Sacrement dans l'oratoire du collège voisin, mais différer l'exposition solennelle des Quarante-Heures, qui ont eu lieu cette fois dans l'église de saint Quirice. Ainsi, Rome entière fut témoin de l'accomplissement de la prédiction que Benoît avait faite huit mois auparavant, les larmes aux yeux et en sanglotant, à son confesseur : « qu'on s'empresserait à l'envie pour le vénérer ; qu'on « lui rendrait des honneurs extraordinaires ; que le très-« saint Sacrement serait enlevé de l'église et qu'à la place « une multitude de personnes viendraient le vénérer « lui-même ».

Ses funérailles furent une espèce de triomphe, non-seulement à cause de la pompe terrestre dont on environnait le pauvre, mais encore par un reflet de la gloire dont son âme jouissait dans le ciel, et que Dieu voulait faire reluire sur son cercueil ; je veux dire que les miracles avaient commencé. Ainsi, dans le trajet à travers

l'église, qui continuait à être remplie de monde, un homme perclus toucha le cercueil et fut complètement guéri. La foule se mit à crier : *Grâce ! Miracle !* Et ce fut au bruit de ces acclamations que les précieuses dépouilles furent mises dans une sépulture distincte, à l'église de Notre-Dame-des-Monts. On plaça dans le cercueil un acte authentique renfermant ce magnifique éloge :

« Benoît-Joseph donna en tous lieux d'éclatants exem-
 « ples de vertus chrétiennes ; il brilla par la pauvreté
 « évangélique pratiquée dans la dernière perfection,
 « vivant misérablement d'aumônes spontanément offertes,
 « dont il gardait une petite part pour lui, donnant le
 « reste aux pauvres. Il édifia, par sa profonde humilité,
 « son très-haut mépris du monde et de lui-même ; par
 « les rigueurs de la pénitence, sa continuelle oraison, il
 « donna l'édifiant exemple du séjour quotidien dans les
 « églises de la ville, depuis le lever jusqu'au coucher du
 « soleil. Insigne dans l'exercice de toutes les autres vertus,
 « aimable et cher à tous, malgré ses dégoûtants haillons,
 « il s'oubliait lui-même et s'appliquait uniquement à
 « plaire à Dieu ».

La dévotion envers ce nouveau saint, ses reliques, ses images, se répandirent bientôt dans toute l'Eglise, et l'on commença de bonheur les premiers actes juridiques tendant à sa béatification. Nous avons le bonheur, en terminant cette vie, d'apprendre que notre saint Père le pape Pie IX vient de mettre notre héros au rang des *Bienheureux*. Ce que nous en avons dit ici est tiré de sa vie écrite de nos jours par le R. P. Desnoyers, missionnaire de la Compagnie du Précieux-Sang.

(*Petits Bollandistes.*)

PÈRE MATTHIEU MONFAION

ET PLUSIEURS AUTRES

MARTYRS, EN FRANCE (XVI^e SIÈCLE)

La famille de saint François eut beaucoup à souffrir, en France, de la fureur des Huguenots pendant les guerres de religion qui dévorèrent ce pays. Les provinces les plus maltraitées furent celles de Languedoc, de Limousin et de Gascogne. Sur quarante-trois cloîtres que l'Ordre possédait dans ces provinces, trente-cinq furent pillés, dépouillés de leurs reliques et de leurs archives, et profanés, ou même brûlés, démolis, rasés, et cela non sans que les habitants de ces saintes demeures fussent eux-mêmes maltraités et souvent massacrés.

Ainsi, dans le martyrologe de l'Ordre nous trouvons, au 16 avril, la mention du Père Monfaion, gardien du cloître de Nontron et supérieur de sa province, prédicateur éminent.

Nous trouvons également la mention des bienheureux Pères Jean Borserian et Jean Brosier, prêtres remarquables par leur piété, qui furent d'abord accablés d'avanies par les hérétiques et finalement mis à mort à cause de leur attachement invincible à la sainte Eglise romaine et à la chaire de saint Pierre.

Ajoutons ici la mémoire de plusieurs autres martyrs, le jour de leur mort n'étant pas connu exactement. Dans le cloître de Brivé, le Père Etienne de Berda et le Père Antoine de Beauregard, victimes l'un et l'autre de la rage des hérétiques.

Après qu'ils eurent pillé et incendié le cloître de Donzenac, les hérétiques tuèrent sur place le Père Chambin, parce qu'il soutenait courageusement que l'on doit obéissance au pape. Le Père Martin Dideran, blessé mortellement pour la même raison, succomba peu de temps après à sa blessure.

Pendant que le cloître d'Eyssidul était livré au pillage et à l'incendie, le Père Pierre Blancard, dont les hérétiques parvinrent à se saisir, fut tué par eux de plusieurs coups de poignards, en 1579. La même année, les Huguenots prirent la ville de Montcuq, dévastèrent le cloître des Franciscains de cette ville et tuèrent à coups d'épée le Père Ismaël Vinacre, à cause de son attachement à notre sainte foi.

Dans la dévastation du cloître de Bergerac, le Père Pierre Telat, homme d'une grande intelligence et d'une haute perfection, versa son sang pour la foi par la main des Huguenots, en 1570.

En 1560 eurent lieu par le fait des mêmes hérétiques le pillage et la dispersion des religieux du cloître de Château-Roux ; dans cette rencontre le Père Pierre Odion, professeur de théologie, qui s'était caché au château d'Osan, fut découvert par trahison et massacré. Le Père gardien du cloître souffrit aussi le martyre de la main des Huguenots.

Au cloître de Close, situé au milieu d'une forêt, le Père Julien Gubier, prédicateur très-zélé, mérita aussi la couronne du martyre.

Dans le saccagement même et la destruction complète du cloître de Choletz, en 1562, le Père Aymeric Vitet et beaucoup d'autres dont les noms sont inconnus, payè-

rent de leur sang leur dévouement à la foi catholique.

Au cloître de Barbézieux, en Saintonge, ce même lot du martyr échut au Père Pierre Coset, qui après avoir prêché sur la passion du Sauveur, le vendredi saint de l'année 1560, fut pris par les Huguenots, attaché à un poteau et tué à coups de mousquets. Il mourut avec résignation, fortifié par l'exemple du divin Maître qui en ce même jour avait par sa mort honteuse levé l'étendard du martyr.

Au cloître d'Orléans, en l'année 1562, furent pris sept frères mineurs dont les noms, quoique ignorés de nous, doivent être écrits au livre de vie. On les enferma plusieurs jours dans une prison sans leur donner ni à boire ni à manger, et le dernier jour on leur donna du pain empoisonné qu'ils mangèrent, après quoi ils moururent dans les tortures. C'est ainsi que les hérétiques s'acharnaient par toute la France à la destruction de l'Ordre de Saint-François, parce qu'ils y voyaient l'un des plus fermes soutiens de la foi catholique.

(GONZAGUE et autres.)

SŒUR BLANCHE DE SAINT-JEAN

Sœur Blanche de Saint-Jean, native d'Amarante, en Portugal, prit l'habit de Sainte-Claire, et dès qu'elle l'eut pris, elle devint si étrangère au monde qu'elle ne voulut plus parler à ses parents, ni même aux religieuses habitant le même cloître qu'elle. Elle était tellement morte à toutes les créatures qu'elle ne connaissait pas ses sœurs, et que celles qui voulaient lui adresser la parole étaient

obligées de lui dire qui elles étaient. Elle semblait n'avoir plus ni mémoire, ni intelligence, ni aucun de ses sens, excepté pour les choses saintes. Enfin elle était du nombre de ces âmes bienheureuses dont l'Apôtre dit : « Vous êtes « mortes et votre vie est avec Jésus-Christ cachée en Dieu ». On la vit plusieurs fois, dans le chœur, ravie en extase pendant qu'elle priait, et entourée d'une lumière céleste.

A l'heure de sa mort saint François vint la consoler. A l'exemple du saint Patriarche, au moment de rendre son âme à Dieu, elle croisa ses bras sur sa poitrine et s'endormit doucement dans le Seigneur en murmurant ces paroles si familières au même saint François : « Mon Dieu et mon tout ».

LE VÉNÉRABLE P. JACQUES VERGAUWEN

FRÈRE MINEUR RÉCOLLET

PROVINCIAL DE LA PROVINCE DE SAINT-JOSEPH DANS LE COMTÉ
DE FLANDRES, ET RESTAURATEUR DE L'ORDRE EN FLANDRE

1842. — Pape : Grégoire XVI. — Roi de France : Louis-Philippe.

SOMMAIRE : Entré en religion en 1782 et mort en 1842 ; ce saint homme qui avait vu les Frères Mineurs supprimés par la Révolution, fut en 1833 le principal instrument dont Dieu s'est servi pour la restauration de l'Ordre en Belgique. — C'est assez dire que sa vie est d'un grand intérêt historique.

Cet homme célèbre qui, par ses hautes vertus et ses grandes actions, a bien mérité de prendre place dans le *Palmier Séraphique*, naquit le 19 février 1757, à Verrebroek, beau village du pays de Waes, dans l'évêché de Gand. De bonne heure, il manifesta d'heureuses dispo-

sitions pour la vertu ainsi que pour l'étude, ce qui fit que ses parents l'envoyèrent étudier au collège de Moll, renommé pour la science des maîtres qui y enseignaient et l'excellence de la règle qui y régnait. Il fut trois ans dans cette maison, pendant lesquels il fit de grands progrès dans l'étude de la langue latine. Il la quitta pour entrer au collège des Pères Augustins, à Gand. Il commença dès lors à s'occuper de l'état qu'il devait embrasser. La pénétration de son esprit et sa patience au travail permettaient de prévoir qu'il serait un jour un homme distingué.

Nulle part il ne trouvait plus de plaisir que dans l'église des Récollets; le genre de vie de ces bons religieux l'édifiait singulièrement. Peu à peu il en vint à désirer d'embrasser lui-même ce genre de vie, et, ayant obtenu l'assentiment de son père, il vint demander l'habit de Saint-François au Père provincial Bertrand Pycko. On l'envoya, le 11 septembre 1779, au cloître d'Oudenarde, commencer son noviciat à l'âge de vingt-deux ans.

Ce cloître d'Oudenarde, fondé quelques années après la mort de saint François, avait déjà donné plusieurs hommes remarquables. Dans son église avait été déposé le corps du vénérable Mahusius, premier évêque de Deventer, en Hollande, lequel avait été mis à mort par les hérétiques à cause de son attachement à la foi catholique.

Son noviciat terminé, il allait prononcer ses vœux, lorsque intervint une ordonnance de l'empereur Joseph II, qui défendait toute profession religieuse avant l'âge de vingt-quatre ans. En apprenant cette nouvelle, Jacques versa des larmes, et, tombant aux genoux de ses supé-

rieurs, il les supplia de prolonger son noviciat jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge voulu. Les supérieurs l'envoyèrent alors au cloître de Saint-Nicolas, dans le pays de Waes, où le Père Bénigne Fremaut composait alors ce *Palmier Séraphique*. Après avoir étudié la philosophie dans cette maison, Jacques fut envoyé à Bruges pour s'instruire dans la théologie et l'Écriture sainte.

Enfin, ayant atteint l'âge requis, le 19 février 1782, il fut appelé par ses supérieurs à prononcer ses vœux, ce même jour ; et, le 18 décembre de la même année, il fut ordonné prêtre dans l'église de Saint-Baefs.

Il avait alors complété ses études qui avaient été brillantes, son cœur brûlait d'amour pour Dieu et de zèle pour le salut des âmes ; il était doué d'une prudence au-dessus de son âge. Le Père Ubald Hamers, son provincial, envoya donc aussitôt ce jeune mais vaillant apôtre travailler dans la vigne du Seigneur. Le cloître de Thielt, dans la Flandre occidentale, le vit venir avec joie et l'accueillit à bras ouverts. De ce centre il rayonnait dans toutes les paroisses voisines, où il semait la parole divine avec une infatigable activité.

Ses premiers pas dans la carrière de la prédication furent signalés par des succès éclatants. Il eut tout de suite une réputation de science, d'éloquence et de vertus qui attirait les multitudes après lui, qui faisait que toute église où il venait prêcher se remplissait de fidèles avides de l'entendre. Il est vrai que ce sont là les fleurs plutôt que les fruits de la prédication, mais les fruits ne manquaient pas non plus, témoin les longues heures qu'il passait au confessionnal en descendant de la chaire.

Jamais on ne l'entendait se plaindre de l'excès du

travail auquel il était ainsi condamné, ni exprimer le désir de s'épargner. Dès que le salut des âmes et la sainte obéissance étaient en jeu, son activité ne connaissait pas de bornes. Par le mauvais, comme par le beau temps et en toute saison, il parcourait sans cesse et pieds nus les paroisses confiées à son zèle. Les habitants du pays le rencontraient avec bonheur, sur les chemins et les routes, avec son bréviaire ou son rosaire à la main ; ils le saluaient avec vénération, et lui interrompait sa prière pour dire une parole aimable, un mot de Dieu à ces bons paysans, à ces petits enfants qui se retiraient heureux d'avoir joui de la présence et de la bénédiction du saint homme.

Lorsque la tempête révolutionnaire se fut déchaînée sur la France, en 1792, de nombreux prêtres français vinrent en Flandre chercher un asile; parmi eux se trouvaient des Récollets, dont trente-quatre furent reçus au cloître de Thielt. Le Père Jacques dut se donner une peine infinie pour subvenir aux besoins d'un si grand nombre d'hôtes, mais il y réussit si bien qu'on eût dit que les aumônes se multipliaient entre ses mains.

Mais la République française finit par s'emparer aussi de la Belgique, et l'impiété dicta ses lois à notre malheureux pays. Le conseil des anciens décréta la suppression de tous les cloîtres de la Belgique. Bientôt la nouvelle arriva de Bruxelles que ce malheureux décret avait reçu son exécution le 5 décembre 1796, en ce qui concernait notre cloître situé dans cette ville. Le 30 du même mois avait lieu la suppression de notre cloître de Gand.

Le cloître de Thielt ne devait pas tarder d'avoir son

tour ; ce qui arriva le 17 février 1797. Les délégués du département se présentèrent avec des hommes armés, dont ils laissèrent quelques-uns à la porte tandis qu'ils pénétraient à l'intérieur avec les autres. Ils obligèrent les religieux à se réunir tous dans la salle capitulaire. Devant tous les Pères et les Frères rassemblés, l'un des délégués lut en français le décret d'abolition, et comme quelques-uns des religieux n'entendaient pas le français, il en fit aussi lecture en langue latine. Ce décret était ainsi conçu : « Citoyens, au nom de la République fran-
« çaise, je vous déclare que vos vœux et vos prétendues
« obligations sont annulées. Vous pouvez tous librement
« quitter la maison et vivre comme il vous plaira. Toute-
« fois il est arrêté que vous devez sortir sans délai, sinon
« être expulsés par la force, et, en cas de résistance, subir
« les traitements les plus sévères ».

Le vénérable Père gardien répondit les larmes aux yeux et d'une voix brisée par la douleur : « Monsieur,
« Dieu seul a le droit de nous délier de nos vœux et de
« nos saintes obligations. Du fond de notre cœur, et de
« toutes nos forces, nous repoussons votre proposition
« impie, et nous protestons contre la contrainte qui nous
« est faite. Nous voulons tous vivre et mourir fidèles
« à nos vœux dans l'observation de notre règle séra-
« phique ». Tous les religieux s'écrièrent que tels étaient leurs sentiments.

Cette chaleureuse protestation ne fit aucune impression sur le cœur de pierre des délégués ; sur-le-champ ils firent entrer les hommes armés, qui, mettant la main sur les religieux, les jetèrent de force à la porte du cloître. Ces bons Pères se voyaient ainsi chassés de leur

maison en plein hiver et obligés d'aller chercher un gîte ailleurs.

Chargé par ses confrères d'avoir toujours l'œil sur la maison et de prendre les mesures en rapport avec les circonstances, le Père Jacques s'acquitta de cette tâche avec le zèle et l'intelligence qu'il mettait à tout ce qu'il faisait. Il trouva deux bourgeois des principaux de la ville et de ses amis, hommes sûrs qui par son conseil achetèrent le cloître et ses dépendances pour leur propre compte, et le payèrent avec des assignats de la République française. Quant au bâtiment du collège fondé par les Pères et longtemps dirigé par eux, il ne fut pas mis en vente ; mais cédé à l'administration municipale et peu de temps après converti en un temple de la déesse Raison.

Après son expulsion du cloître, le Père Jacques ne resta pas dans l'oisiveté. Il allait visiter les paroisses voisines, principalement celles de son ressort, il consolait les bons catholiques et les confirmait dans la foi. La grande et populeuse paroisse de Meulebeke n'avait plus un seul prêtre. Les deux vicaires avaient été les premiers à prendre la fuite, puis le premier pasteur avait, lui aussi, abandonné par crainte son nombreux troupeau et s'était réfugié sur les frontières de Hollande. Toutefois, avant de partir, il avait eu la précaution de confier le soin de ses ouailles au Père Vergauwen, qui fit dès lors de Meulebeke le principal théâtre de son zèle héroïque. Il baptisait, il catéchisait, il faisait les premières communions, bénissait les mariages, administrait les mourants, en affrontant constamment le danger d'être surpris et mis à mort. Il survint même alors une épidémie qui ajouta un lourd surcroît à ses travaux ordinaires.

Le 26 septembre 1797, pendant qu'il célébrait la grand'messe dans l'église de Meulebeke, des gendarmes se présentèrent aux portes avec l'intention de l'arrêter et de fermer l'église. Il en était après la consécration, lorsqu'il fut averti du péril par un mouvement étrange qui se produisit soudainement parmi la nombreuse assistance des fidèles. Alors, sans se troubler, il consumma les saintes espèces, et, prenant les vases sacrés, il se retira dans la sacristie. Après s'être dépouillé des vêtements sacerdotaux, il sortit par une porte qui donnait sur la place et put traverser la foule et s'esquiver par une rue écartée. Il lui arriva cent autres aventures du même genre pendant ces jours malheureux où servir Dieu était défendu et puni comme un crime. Sa tête fut même mise à prix, mais par la protection de Dieu il échappa toujours aux mains des émissaires du démon.

Enfin cet orage sorti de l'enfer, la Révolution, se calma. Dieu se montra de nouveau et sourit au monde. La première messe célébrée publiquement à Meulebeke après la Révolution date du 8 novembre 1801. A Thielt le saint sacrifice fut offert dans la grande église le 12 mai 1802, et les prêtres commencèrent à pouvoir confesser sans crainte d'être mis en prison ou conduits à l'échafaud. La bulle concernant le Concordat fut lue du haut de la chaire le 23 mai 1802. Le 6 juin, premier dimanche de la Pentecôte, et les jours suivants, eurent lieu des réjouissances extraordinaires dans toutes les paroisses, à l'occasion surtout de la procession générale du saint Sacrement. Ce jour-là, à Meulebeke, le Père Jacques, accompagné du curé de la paroisse et de ses deux vicaires, porta processionnellement le corps du Sauveur dans les

rues de la ville, richement pavées, et bénit cinq fois du haut de cinq repositoires magnifiques tout le peuple dévotement prosterné. Il eut ainsi l'honneur et le bonheur, après cinq ans de persécutions, de réintégrer en triomphe le saint Sacrement dans le même tabernacle d'où il l'avait emporté en secret.

Cependant le Concordat ne disait pas un mot en faveur des religieux abolis, un doute s'éleva donc aussitôt sur leur avenir et leur destinée. Tous les religieux encore en vie nourrissaient la douce espérance de pouvoir reprendre leur ancienne existence, principalement ceux dont les maisons étaient encore debout. De ce nombre était le Père Jacques avec ses confrères, mais ils furent déçus dans leur espoir par la mauvaise foi du gouvernement français, qui avait su rendre vaines les bonnes intentions du pape Pie VII.

Les Pères s'étaient réunis à Thielt, et, vêtus en prêtres séculiers, mais désireux de reprendre leur habit, ils observaient leur règle du mieux qu'ils pouvaient. Ils célébrèrent la fête de saint Antoine de Padoue dans le cloître, où ils se trouvèrent au nombre de neuf, savoir : les Pères Gaudence Storm, gardien, Jean, Paul, Clément, Rumold, Albin, Jacques, Henri de Crick, et Henri Gallant. Un décret de la Propagande les avait soumis à la juridiction des évêques, néanmoins il résultait aussi de la réponse envoyée de Rome le 12 août 1797, qu'ils pouvaient continuer de reconnaître l'autorité de leurs supérieurs et se laisser diriger par eux lorsqu'ils en avaient la possibilité, et c'était ici le cas.

Il parut au Père Jacques et à ses compagnons que rien ne s'opposait à ce qu'ils rouvrirent le collège, d'autant

plus qu'ils y étaient encouragés par les bourgeois de Thielt qui servaient en cela les intérêts temporels et spirituels de leurs enfants. A peine en eut-on ouvert les portes qu'une nombreuse jeunesse y afflua de tous côtés. Le Père Jacques fut le principal directeur de ce collège. Il parut bientôt un édit de Napoléon, imposant une redevance annuelle aux maisons de ce genre en faveur de l'Université qu'il venait de fonder. C'était là un fâcheux symptôme pour l'avenir et un indice des dispositions de l'Empereur envers la religion. Le catéchisme napoléonien, prescrit pour l'enseignement public, laissait aussi beaucoup à désirer. Le Père Jacques ne crut pas pouvoir s'y conformer en tous points. Il n'en fallut pas davantage pour que son florissant collège fût impitoyablement fermé par ordre du gouvernement.

A partir de ce moment le Père Jacques, trouvé trop peu souple, devint suspect. Plus tard il refusa encore de prier pour l'Empereur excommunié par Pie VII, et il se vit pour ce fait condamné à l'exil. Il s'en alla exercer les fonctions de vicaire au village de Somergem, dont son cousin et parrain Jacques Vergauwen avait été autrefois le curé, et où lui-même allait passer ses vacances annuelles lorsqu'il était jeune étudiant. C'était donc pour lui un lieu plein d'intéressants souvenirs.

Le Père Jacques déploya, dans l'exercice de sa fonction de dernier vicaire de Somergem, tout le zèle dont son cœur débordait. Il se fit aimer de tous, mais principalement des pauvres. Tout ce qu'il possédait était à eux, et on ne le voyait jamais plus heureux que lorsqu'il avait tout donné. Là il fit connaissance avec le Vincent de Paul de Belgique, l'illustre chanoine Triest, fondateur de la

communauté, si répandue en Belgique, des sœurs de la charité de Jésus et de Marie.

En 1813, le prétendu évêque Labrue vint à Gand, et, le 9 juillet de cette même année, le séminaire épiscopal fut fermé, et tous les étudiants qui avaient refusé de lui obéir furent enrôlés dans l'armée. Cette persécution sauvage et inouïe fit trembler tout le monde pour l'avenir. Beaucoup de curés furent expulsés de leurs paroisses. Jacques Vergauwen se cacha encore une fois pour échapper aux gendarmes qui le cherchaient. Enfin, Napoléon tomba et le monde respira. Mais la Belgique ne fit que changer de jong, et les catholiques belges, après avoir été persécutés par le gouvernement français, continuèrent de l'être par le gouvernement hollandais. Jacques Vergauwen revint encore à Thielt et rouvrit le collège, son œuvre de prédilection, mais en 1825, il avait la douleur de voir encore une fois fermer cette chère maison où il avait réuni trois cents élèves. Qu'allait devenir cette jeunesse ? Quelle épreuve douloureuse pour le bon Père Jacques Vergauwen ! Il se consola par la pensée que des jours meilleurs lui raient pour la Belgique.

Son espérance ne fut point déçue. Dieu, de tout temps si attentif à rompre tous les jugs qui ont pesé sur son Eglise, ne tarda pas à briser l'injuste domination du roi de Hollande. Le mois de septembre 1830 vit s'accomplir la délivrance de la Belgique pour laquelle commença une nouvelle vie. Le Père Jacques sentit lui-même ses forces, si longtemps contenues, faire subitement explosion. Le 1^{er} novembre 1830 il rouvrit son collège pour la quatrième fois, et quand il vit que la nouvelle constitution garantissait la liberté d'association, non moins que la li-

berté d'enseignement, il songea aussitôt à la restauration de l'Ordre et particulièrement de son cloître. Il pouvait maintenant ouvrir la vieille armoire où son habit de franciscain était caché, il pouvait le montrer au grand jour.

Grande fut la joie de notre saint homme lorsqu'il apprit que les révérends Pères Capucins de Bruges avaient obtenu de leur général l'autorisation de restaurer le cloître de cette ville et d'y recevoir des novices. Déjà les révérends Pères Carmélites avaient repris à Ypres, et portaient publiquement le vêtement de leur Ordre.

Jacques ne pouvait pas hésiter. En conséquence, le 4 octobre 1833, le jour de la fête de saint François, le jour même où les jeunes étudiants rentraient au collège après les vacances, le Père Jacques, âgé de soixante-douze ans, parut revêtu de l'habit de son Ordre, avec le capuchon et la corde, les pieds nus dans ses sandales et la tête rasée, pour chanter la messe solennelle du Saint-Esprit. Cette nouvelle se répandit rapide comme l'éclair par toute la ville. L'église fut aussitôt remplie d'une foule de personnes qui venaient revoir cette robe de bure si longtemps interdite. Des larmes coulaient de tous les yeux. Les vieillards se croyaient revenus au jour de leur jeunesse. Cependant aucun des confrères encore vivants de Jacques n'osa imiter son exemple.

Encouragé par l'évêque de Gand, Jacques sollicita du Saint-Siège le rétablissement de l'Ordre en Belgique. Le supérieur général, Louis Yglesias, saisi de l'affaire, y donna son plein consentement. Cependant, afin que la légitimité de ce qui se ferait ne pût être contestée, le général chargea l'évêque de Bruges, Monseigneur François-

René Boussen, de procéder à sa place au rétablissement de l'Ordre, avec plein pouvoir de convoquer l'assemblée des Pères Récollets encore survivants. Une circulaire les convoqua donc à jour fixe au palais épiscopal de Bruges, à une réunion en forme de chapitre, ayant pour but l'élection d'un provincial.

Hélas ! de quatre cents qu'ils étaient lors de la suppression, il n'en restait plus que sept qui tous obéirent à la lettre de convocation. Les lumières du Saint-Esprit invoquées, ils procédèrent à l'élection, et ils choisirent le Père Jacques Vergauwen. Le Père général Yglésias, non-seulement approuva l'élection de Vergauwen comme supérieur de la province de Saint-Joseph, mais encore il le chargea du soin de restaurer tous les cloîtres encore subsistants en Belgique. Il lui donnait ainsi, avec le pouvoir de gouverner tous les religieux, ses frères, celui de les contraindre à la vie claustrale. Cependant, par des raisons fondées que la prudence lui conseillait, il n'usa jamais de ce pouvoir et laissa chacun libre de prendre à cet égard le parti qu'il voudrait.

Il resta directeur de son collège qui lui donna bientôt de nouvelles recrues pour l'Ordre Séraphique. Loin d'être accablée du poids de tant d'occupations, sa vieillesse le portait fort allègrement. Il trouvait même encore le temps de se livrer à la prédication, l'œuvre favorite de sa jeunesse.

Au cloître de Saint-Trond, les Pères survivants avaient aussi repris l'habit franciscain, en 1833, la veille de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie. Les religieux de ce cloître étaient devenus nombreux ; ils avaient pour gardien le Père Lambert Dirix. Jacques Vergauwen et

Lambert Dirix firent, pour amener la réunion des deux cloîtres sous une même direction, des démarches qui furent couronnées de succès en 1841.

Jacques Vergauwen était dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge ; il avait rassemblé les débris de l'Ordre échappés au grand naufrage de la Révolution; il en avait constitué un petit troupeau où revivait l'antique esprit franciscain, il pouvait maintenant aller recevoir la récompense de ses longs travaux et de sa vie si sainte, si laborieuse et si traversée par la persécution. Il rendit son âme à son Créateur, le jour de la fête de l'archange Raphaël, le 16 avril 1842.

DIX-SEPTIÈME JOUR D'AVRIL

LE B. LIBÉRAT DE MACERATA

1307. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe IV, le Bel.

SOMMAIRE : Il quitte une haute position dans le monde, pour embrasser la sainte pauvreté. — Il travaille à la réforme de l'Ordre Séraphique.

Le bienheureux Libérat était comte de la Marche : ce lieu s'est ensuite appelé San-Libérat, du nom de notre bienheureux. Afin de servir Dieu dans la pauvreté et la perfection évangélique, il descendit de son haut rang, quitta ses grandes richesses et se fit frère mineur vers la fin du premier siècle de l'Ordre.

La décadence de l'ancienne règle, qui s'était produite

ça et là et qui avait obscurci le premier éclat de l'œuvre franciscaine, fut cause qu'il se retira de l'Ordre, afin d'en mieux suivre l'esprit et la perfection. Une occasion favorable pour cela se présenta, lorsque, en 1294, saint Pierre de Morron, ermite, fut élevé à la papauté sous le nom de Célestin V. Libérat et d'autres religieux qui partageaient sa manière de voir, exposèrent leurs vues au Saint-Père, lui demandant l'autorisation de se retirer dans quelque solitude où ils pourraient vivre en observant strictement la règle franciscaine.

Lé pape, qui aimait les ermites et les hommes parfaits, les autorisa à se retirer où bon leur semblerait, pourvu qu'ils fussent fidèles à la rigoureuse observance de la sainte pauvreté, sous le nom d'Ermites de Célestin. A la tête de la communauté il mit le bienheureux Libérat, qui eut pour coopérateurs dans cette réforme les bienheureux Conrad d'Offida, Ange Clarène, Conrad de Spolète, Pierre de Monticulo, Thomas de Tolentino et plusieurs autres zélateurs de la perfection primitive.

Les supérieurs virent avec peine cette sécession, mais ils durent dissimuler leur ressentiment jusqu'au jour, qui ne tarda guère, où Célestin cessa d'occuper le trône pontifical. Alors nos ermites, pour échapper à toute poursuite, se réfugièrent en Grèce, où ils fixèrent leur séjour dans une île déserte.

Là ils servirent Dieu dans le plus grand calme durant quelque temps, jusqu'à ce que les supérieurs de la province de Romanie, qui ne savaient rien de la réforme de ces ermites ni de leur érection en une communauté nouvelle, mirent tous les moyens en usage pour les ramener dans le sein de l'Ordre. Nos ermites résistèrent à toutes

les sollicitations et firent valoir l'autorisation pontificale qu'ils avaient obtenue.

Mais la perfection de leur vie portait ombrage à certaines gens qui, ne voulant pas l'imiter, résolurent de la faire cesser. Ces envieux représentèrent nos saints solitaires comme des disciples de Manès, donnant pour raison qu'ils s'abstenaient de viande et de vin et qu'ils fuyaient la société des hommes. Mais Libérat et ses compagnons se justifèrent aisément : tout le monde reconnut leur innocence et les intentions calomnieuses de leurs accusateurs.

Ce premier insuccès ne découragea point l'envie ; elle intrigua auprès de Boniface VIII pour obtenir que la bulle accordée aux ermites fût rapportée. Boniface VIII repoussa les premières sollicitations qui lui furent faites, disant que si une liberté était légitime et devait être permise, c'était assurément celle de vivre selon la perfection évangélique.

Enfin les envieux cherchèrent et trouvèrent un biais pour réussir. Ils osèrent dire à Boniface VIII, déjà engagé dans sa fameuse lutte contre le roi de France, que les ermites Célestins ne le reconnaissaient pas pour le pape légitime. Alors le Souverain Pontife, que les circonstances graves où il se trouvait rendaient soupçonneux, écrivit aux archevêques de Patras et d'Athènes d'expulser nos ermites de leur retraite.

Libérat et ses compagnons se virent obligés de revenir en Italie, pour démontrer au pape la fausseté des accusations portées contre eux. Ils y réussirent sans peine, après quoi ils se retirèrent dans un petit cloître fort pauvre et perdu dans une profonde solitude du royaume de

Naples. Mais ils ne parvinrent pas à dépister les limiers du démon. Au bout de quelques années de douce paix, ce furent de nouvelles calomnies : nouvelle nécessité de recourir au pape qu'il fallait, cette fois, aller chercher au-delà des Alpes ; car le nouveau Pontife, Clément V, avait quitté Rome pour Avignon. Le bienheureux Libérat entreprit donc le voyage de France ; mais en chemin il tomba malade et mourut en 1307, au village de Sant-Angelo-della-Vena, près de Viterbe.

LES BIENHEUREUX HUMBLE ET PACIFIQUE DE LA MARCHÉ

XIII^e siècle. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

Au cloître de Suffiano, l'an 1234, s'endormit dans le Seigneur le bienheureux Humble de la Marche. Son frère, le bienheureux Pacifique, qui habitait le même cloître, vit son âme qui s'envolait au ciel toute glorieuse.

Quelques années plus tard, le cloître de Suffiano fut démoli et l'on en construisit un autre à Buforte. Lorsque l'on exhuma les corps des frères décédés, pour les transférer dans le nouveau cloître, le bienheureux Pacifique, réunissant avec soin les ossements de son frère, les purifia dans le vin et les enveloppa précieusement dans la soie. Comme on lui demandait la raison de cette dévotion qu'il montrait pour les restes de son frère, il répondit que la nature n'y était pour rien, et il raconta la vision qu'il avait eue autrefois.

Le bienheureux Pacifique mourut et fut enseveli à côté de son frère, dans ce même cloître, où reposent aussi les restes du bienheureux Libérat, après y avoir été transférés de Sant-Angelo-della-Vena, à une époque inconnue.

La fête de ces bienheureux confesseurs se célèbre annuellement dans le cloître, le deuxième dimanche après Pâques, au milieu d'un grand concours de peuple. Ce jour-là on voit couler du tombeau commun qui renferme les restes de ces saints personnages, depuis le matin jusqu'au soir, une certaine liqueur ou manne assez abondante pour que les fidèles puissent en recueillir et en emporter. Des guérisons miraculeuses s'opèrent par le contact de cette liqueur précieuse.

(WADDING ET GONZAGUE.)

DIX-HUITIÈME JOUR D'AVRIL

EXALTATION DES RELIQUES

DE SAINTE ÉLISABETH

VEUVE DU TIERS ORDRE

1231. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

Sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie, princesse de Thuringe et de Hesse-Cassel, était morte à Marbourg en 1231. Le pape Grégoire IX la canonisa solennellement en 1235, à Pérouse, dans l'église des Frères Prêcheurs, le premier dimanche après la Pentecôte.

La bulle de canonisation arriva aussitôt en Allemagne et y fut reçue avec enthousiasme. L'archevêque Sigefroi de Mayence fixa aussitôt un jour pour l'exaltation et la translation du corps de la sainte, et en différa l'époque jusqu'au printemps suivant, pour donner aux fidèles d'Allemagne le temps de se rendre à Marbourg et d'y assister. Le 1^{er} mai 1236 fut désigné à cet effet. Aux approches de ce jour la petite ville de Marbourg et ses environs furent inondés par une foule immense de fidèles de tous les rangs. Douze cent mille chrétiens se trouvèrent réunis par la foi et la ferveur autour du tombeau de la sainte. Toutes les nations, toutes les langues y semblaient représentées. Beaucoup de pèlerins des deux sexes étaient venus de la France, de la Bohême, et de la patrie d'Elisabeth, la lointainé Hongrie. Ils s'émerveillaient eux-mêmes de leur grand nombre en s'abordant et se disaient que pendant des siècles on n'avait jamais vu tant d'hommes réunis, que pour honorer la chère sainte Elisabeth. Toute la famille de Thuringe s'y trouvait, notamment la duchesse Sophie, belle-mère de la sainte et les ducs Henri et Conrad, ses beaux-frères. Ses quatre petits-enfants y étaient aussi, avec une foule de princes, de seigneurs, de prêtres, de religieux et de prélats. On remarquait parmi ceux-ci, outre l'archevêque Sigefroi de Mayence, qui présidait à la cérémonie, les archevêques de Cologne, de Trèves et de Brême, les évêques de Hambourg, de Halberstadt, de Mersebourg, de Bamberg, de Worms, de Spire, de Paderborn et de Hildesheim. Enfin l'empereur Frédéric II vint rendre publiquement hommage à celle qui avait dédaigné sa main pour se donner à Dieu.

Les chevaliers teutoniques ayant appris l'arrivée de l'empereur, crurent qu'il serait impossible de déterrer le corps de la sainte en sa présence, et résolurent de devancer le jour fixé. Trois jours auparavant, le prieur Ulric, accompagné de sept frères, entra de nuit dans l'église où elle reposait; et, après avoir soigneusement fermé toutes les portes, ils ouvrirent le caveau où était sa tombe. A peine la pierre qui la fermait eut elle été soulevée, qu'un délicieux parfum s'exhala de ses dépouilles sacrées; les religieux furent pénétrés d'admiration pour ce gage de miséricorde divine, d'autant plus qu'ils savaient qu'on l'avait ensevelie sans aromates ni parfums quelconques. Ils trouvèrent ce saint corps tout entier, sans apparence de corruption, quoiqu'il eût été près de cinq ans sous terre. Elle avait encore les mains jointes en forme de croix sur sa poitrine. Ils se disaient les uns aux autres que sans doute ce corps délicat et précieux ne répandait aucune odeur de corruption dans la mort, parce que, vivant, il n'avait reculé devant aucune infection, devant aucune souillure pour soulager les pauvres. Ils le retirèrent ensuite de son cercueil, et, l'ayant enveloppé d'une draperie de pourpre, ils le déposèrent dans une châsse de plomb qu'ils replacèrent ensuite dans le caveau sans le fermer, de manière que l'on n'éprouvât aucune difficulté pour l'enlever lors de la cérémonie.

Enfin le 1^{er} mai, au point du jour, la multitude s'assembla autour de l'église, et l'empereur ne put qu'avec difficulté fendre les flots du peuple, pour pénétrer dans l'enceinte. Il semblait pénétré de dévotion et d'humilité : il était pieds nus et vêtu d'une pauvre robe grise, comme l'avait été la sainte qu'il allait honorer; cependant il

avait sur la tête la couronne impériale : autour de lui étaient les princes et les électeurs de l'empire, également couronnés, et les évêques et abbés avec leurs mitres. La procession se dirigea vers la tombe de sainte Elisabeth.

L'empereur voulut descendre le premier dans le caveau et soulever la pierre qui le recouvrait ; le même pur et céleste parfum qui avait déjà surpris et charmé les religieux se répandit aussitôt sur tous les assistants et augmenta les sentiments de fervente piété qui les animaient. Les évêques voulurent eux-mêmes retirer le corps sacré de sa fosse ; l'empereur les aida aussi ; il baisa avec ferveur la châsse dès qu'il la vit, et la souleva en même temps qu'eux. Elle fut sur-le-champ scellée avec le sceau des évêques, et puis transportée solennellement, au milieu d'un concert de voix et d'instruments, par eux et par l'empereur, au lieu qui avait été préparé pour l'exposer au peuple.

Cependant une ardente impatience dévorait les cœurs de ces milliers de fidèles qui se pressaient autour de l'enceinte, qui attendaient la vue des saintes reliques, qui brûlaient du désir de les contempler, de les toucher, de les baiser à leur aise. Enfin, quand la procession arriva au milieu de ce peuple, quand ils virent ce corps précieux porté sur les épaules de l'empereur, des princes et des prélats, quand ils respirèrent le doux parfum qui s'en exhalait, l'enthousiasme n'eut plus de bornes, il éclata en larmes, en prières, en paroles brûlantes de foi et de charité.

Le corps saint ayant été exposé à la vénération publique, on célébra solennellement l'office en son honneur ; la messe propre de la sainte fut chantée par l'archevêque

de Mayence. A l'offrande l'empereur s'approcha de la châsse, et plaça sur la tête de la chère Elisabeth une couronne d'or, en disant : « Puisque je n'ai pas pu la « couronner vivante comme mon impératrice, je veux « du moins la couronner aujourd'hui comme une reine « immortelle dans le royaume de Dieu ». Il y ajouta une coupe en or dont il avait coutume de se servir dans ses festins, et où fut renfermé plus tard le crâne de la sainte. Il mena ensuite lui-même à l'offrande le jeune duc Hermann, fils de la sainte ; l'impératrice y mena également les jeunes princesses Sophie et Gertrude. La vieille duchesse Sophie, ses fils Henri et Conrad, s'approchèrent aussi des restes glorifiés de leur belle-fille et belle-sœur. La noblesse et le peuple se pressaient à la fois au pied de l'autel où ils voyaient sa châsse, pour lui faire hommage de leurs offrandes ; les fidèles de chacun des pays différents qui s'y trouvaient assemblés, voulurent célébrer l'office à leur manière avec les cantiques de chaque pays, ce qui fit durer infiniment la cérémonie.

Les offrandes furent d'une richesse et d'une abondance incroyables ; rien ne semblait suffire à ces âmes pieuses pour orner et embellir ce lit tout fleuri de miracles, où dormait la chère Elisabeth. Les femmes donnaient leurs bagues, les ornements de leur poitrine et toutes sortes de bijoux ; d'autres offraient déjà des calices, des missels, des ornements sacerdotaux pour la belle et grande église qu'ils demandaient qu'on élevât sur-le-champ en son honneur, afin qu'elle pût y reposer avec l'honneur qui lui était dû, et que son âme en fût d'autant plus disposée à invoquer Dieu pour ses frères.

Mais bientôt une nouvelle merveille vint ajouter encore à la vénération publique, et prouver la constante sollicitude du Seigneur pour la gloire de la sainte. Dès le lendemain matin, en ouvrant la châsse scellée du sceau des évêques, où reposait le saint corps, on la trouva inondée d'une huile extrêmement subtile et délicate, et qui répandait un parfum semblable à celui du nard le plus précieux. Cette huile coulait goutte à goutte des ossements de la sainte, comme une bienfaisante rosée du ciel; à mesure qu'on recueillait ces gouttes ou qu'on les essuyait, il en reparaisait aussitôt d'autres presque imperceptibles, et formant comme une sorte de transpiration vaporeuse.

A cette vue le clergé et les fidèles éprouvèrent un nouvel accès de reconnaissance envers le divin Auteur de tant de merveilles, et d'enthousiasme envers celle qui en était l'objet. Avec la pénétration que donne la foi, ils saisirent sur-le-champ le sens symbolique et mystique de ce phénomène. « O beau miracle ! » disaient-ils, « digne d'elle et conforme à toutes nos prières ! Ces osse-
« ments qui ont été usés et brisés par tant d'exercices
« pieux et de mortifications, exhalent un doux parfum,
« comme si on avait brisé le vase d'albâtre qui renfermait
« le baume précieux de sainte Madeleine. Son corps
« distille une huile sainte et douce, parce que toute sa
« vie a regorgé d'œuvres de miséricorde; et comme
« l'huile surnage dans toutes les liqueurs où on en verse,
« ainsi la miséricorde surmonte tous les jugements de
« Dieu. Il en coule surtout de ses pieds, parce qu'ils l'ont
« tant de fois portée aux chaumières des pauvres et par-
« tout où elle trouvait quelque misère à soulager. Cette

« chère Elisabeth, comme une belle et féconde olive toute
« fleurie et parfumée par la vertu, a reçu comme l'huile le
« don d'éclairer, de nourrir et de guérir à la fois. Combien
« d'âmes malades, combien de corps souffrants n'a-t-elle
« pas guéris par sa charité et l'exemple de sa sainteté ?
« Que de milliers de pauvres elle a guéris et rassasiés
« de son propre pain ! Par combien de prodiges n'a-
« t-elle pas illuminé toute l'Eglise ! C'est donc avec grande
« raison que cette suave liqueur, cette huile odoriférante
« vient proclamer la sainteté de celle qui a su briller
« d'un éclat si pur, guérir avec tant de douceur, nourrir
« avec tant de générosité, et qui, dans toute sa vie, a
« répandu un si riche et si fragrant parfum ».

Cette huile précieuse fut recueillie avec un soin religieux et un zèle immense par le peuple, et beaucoup de guérisons furent obtenues par son emploi dans de graves maladies, ou pour des blessures dangereuses.

Tant de célestes faveurs consacrées par le suffrage suprême de l'Eglise, et les honneurs qu'elle avait si solennellement consacrés à la nouvelle sainte, ne pouvaient qu'accroître le nombre et la ferveur des fidèles qui venaient chercher auprès de sa tombe soit un aliment à leur piété soit un remède à leurs maux. Sa gloire se répandit bientôt dans tout l'univers chrétien, elle attirait à Marbourg une foule de pèlerins aussi grande que celle qui se rendait, de tous les pays de l'Europe, au tombeau de saint Jacques de Compostelle.

Il y avait à cette époque, à Gran, en Hongrie, deux honnêtes et pieux époux, dont la fille unique, encore tout enfant, venait de mourir. Le père et la mère ressentirent de cette mort une douleur excessive. Après avoir

beaucoup pleuré et gémi, ils se couchèrent, mais ne purent s'empêcher de parler encore pendant une partie de la nuit de leur malheur. Cependant la mère, s'étant un peu assoupie, eut une vision qui lui inspira de porter le corps de sa fille morte au tombeau de sainte Elisabeth, en Allemagne. S'étant éveillée, elle prit confiance dans le Seigneur et dit à son mari : « N'enterrons pas encore notre pauvre petite, mais portons-la avec foi à sainte Elisabeth, que le Seigneur orne de tant de miracles, afin que par ses prières la vie lui soit rendue ».

Le mari se laissa convaincre par l'inspiration de sa femme. Dès le matin, comme on s'attendait à voir le corps de l'enfant conduit à l'église et enterré, le père et la mère, au grand étonnement de tout le monde, l'enfermèrent dans un panier et se mirent en route pour le porter au sanctuaire d'Elisabeth, sans se laisser arrêter par les murmures ni par les dérisions des assistants. Ils furent trente jours en route, au milieu des larmes, des fatigues et des peines de toute sorte ; mais au bout de ce temps, Dieu eut pitié de leur foi et de leur douleur, et, cédant aux mérites de sa chère Elisabeth, il renvoya l'âme innocente de cette enfant au corps inanimé qui lui était offert avec tant de simplicité, et lui rendit la vie. Malgré leur joie sans bornes, les parents n'en voulurent pas moins achever leur long pèlerinage à sainte Elisabeth ; ils menèrent leur fille ressuscitée jusqu'à Marbourg. Après y avoir fait leur action de grâces, ils s'en retournèrent en Hongrie y jouir de leur miraculeux bonheur. Cette même jeune fille accompagna plus tard en Allemagne une fille du roi de Hongrie, donnée en mariage au duc

de Bavière. Etant venue à Ratisbonne avec sa princesse, elle y entra dans un couvent de Dominicaines, dont elle devint prieure, et où elle vivait encore dans une grande sainteté lorsque Théodoric écrivit son histoire.

A l'autre extrémité de l'Europe, en Angleterre, il y avait vers ce temps une noble dame qui, après avoir vécu vingt ans avec son mari, le vit mourir sans en avoir eu jamais d'enfants, à son grand regret. Pour se consoler de son veuvage et de sa solitude, elle se vêtit d'une robe grise, se coupa les cheveux et adopta douze pauvres pour lui servir d'enfants. Elle les logeait chez elle, les nourrissait, les habillait, les lavait et les servait en tout de ses propres mains. Partout où elle rencontrait un être pauvre ou souffrant, elle allait à lui et lui faisait l'aumône pour l'amour de Dieu et de sainte Elisabeth ; car elle avait entendu parler d'Elisabeth, et elle l'aimait plus que tout en ce monde, et plus que tous les autres saints de Dieu. La pensée de sa sainte chérie ne quittait jamais son cœur : nuit et jour elle méditait sur sa bienheureuse vie.

Au moment voulu de Dieu, cette noble et pieuse dame mourut. Au milieu des regrets que sa mort excita, son confesseur vint dire à ceux qui la pleuraient qu'il fallait la porter au tombeau de sainte Elisabeth, parce qu'étant en vie, elle avait fait vœu d'y aller. Ses amis obéirent à ce conseil, et traversèrent la mer et une vaste étendue de pays ; ils arrivèrent, après sept semaines de marche avec son corps, à Marbourg. Après qu'ils eurent invoqué la sainte avec une grande ferveur, le corps de la pieuse dame se ranima tout à coup, et elle revint à la vie en disant : « Que je suis heureuse ! j'ai reposé sur le sein de

« sainte Elisabeth ». Ses amis voulurent la ramener en Angleterre, mais elle refusa de s'éloigner des lieux sanctifiés par sa céleste amie : elle y vécut encore quinze années d'une vie très-sainte, mais dans un silence complet, ne parlant absolument à personne qu'à son confesseur. Celui-ci lui ayant un jour demandé pourquoi elle s'imposait ce silence, elle lui répondit : « Pendant que je dormais sur le sein d'Elisabeth, j'ai eu trop de bonheur et de joie pour m'occuper d'autre chose que de regagner ce bonheur pour l'éternité ».

Ce fut au milieu de ces doux et touchants hommages, offerts en échange de tant de bienfaits et de grâces, que le corps de notre chère Elisabeth reposa pendant trois siècles sous les voûtes de sa magnifique église et sous la garde des chevaliers de l'Ordre teutonique, toujours croisés pour la foi. Mais son cœur, cette plus noble partie d'elle-même, fut demandé et obtenu par Godefroy, évêque de Cambrai, transporté solennellement par lui dans sa ville épiscopale, et déposé sur un autel de sa cathédrale.

Cependant, de toutes parts le culte de sainte Elisabeth se propageait dans la chrétienté : tandis que des milliers de pèlerins venaient honorer son tombeau, des églises nombreuses s'élevaient au loin sous son invocation ; partout, et notamment à Trèves, à Strasbourg, à Cassel, à Winchester, à Prague, dans toute la Belgique, des couvents, des hôpitaux, asiles de la souffrance morale et physique, la prenaient pour patronne et protectrice auprès de Dieu.

L'abbé de Saint-Gall, se souvenant de la promesse qu'Elisabeth lui avait faite, pendant son exil, d'être

toujours son avocate auprès de Dieu, ne douta pas qu'elle ne l'observât plus fidèlement encore dans le ciel que sur la terre : il lui consacra un autel et une chapelle dans une des cours intérieures de son monastère. En Hongrie, patrie de la nouvelle sainte, une splendide église s'éleva en son honneur à Kaschan : beaucoup d'Allemands du pays de Thuringe émigrèrent vers cette époque dans cette ville de la Haute-Hongrie ; leur dévotion à la sainte duchesse leur servait naturellement de lien entre leur ancienne et leur nouvelle patrie. Le roi Etienne V, propre neveu d'Elisabeth, contribua avec zèle à la construction de cet édifice, qui devint le plus beau monument d'architecture ogivale de tout le royaume, et que le plus illustre de ses successeurs, Mathias Corvin, enrichit, au quinzième siècle, d'un tabernacle admirable.

Le jour de sa fête, conformément aux ordres du Souverain Pontife, fut célébré dans toute l'Eglise et, dans quelques localités, avec une pompe et une recherche toute particulières. Le diocèse d'Hildesheim se distingua particulièrement par la solennité avec laquelle ce beau jour y était fêté, et par l'harmonie des chants qui retentissaient en son honneur, dans la belle cathédrale bâtie en l'honneur de Marie, autour du rosier gigantesque de Louis le Débonnaire. Innocent IV, à peine sur le trône pontifical, accorda un an et quarante jours d'indulgence à ceux qui visiteraient l'église et le tombeau de Marbourg dans les trois derniers jours de la semaine sainte. Sixte IV accorda cinquante années et autant de quarantaines d'indulgence à tous les fidèles, pénitents et confessés, qui visiteraient les églises de l'Ordre de Saint-François,

en l'honneur d'Elisabeth, le jour de sa fête. En ce même jour, il y a encore aujourd'hui, à Rome, cent ans d'indulgence à gagner dans une des sept basiliques de la ville éternelle, à Sainte-Croix de Jérusalem et à l'église Sainte-Marie-des-Anges ; en outre, indulgence plénière à l'église du Tiers Ordre, dite des saints Côme et Damien, au Forum. Les Ordres religieux, et notamment ceux de Saint-François, de Saint-Dominique, de Cîteaux et des Prémontrés, consacrèrent à sainte Elisabeth chacun un office spécial.

(Tiré de l'*Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, par le comte de Montalembert.)

PÈRE PAUL DE SAINTE-MADELEINE

MARTYR EN ANGLETERRE

1643. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Protestant, catholique, religieux, martyr.

Le Père Paul de Sainte-Madeleine, anglais, naquit protestant et le demeura jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. C'était un homme craignant Dieu et aimant la vérité.

Les études approfondies qu'il fit à l'Université de Cambridge, où il fut cinq ans professeur, l'amènèrent à reconnaître l'incontestable vérité de notre foi, qu'il embrassa avec quatre étudiants ; et, non contents de se faire catholiques, ils se firent encore religieux et prirent l'habit franciscain.

Même avant son entrée effective dans le sein de l'Eglise catholique, il en défendait déjà les croyances avec une ardeur et une conviction qui le rendirent suspect. Déjà l'on méditait de l'expulser de l'Université et de le mettre en prison ; mais il prit la fuite et se réfugia à Londres chez l'ambassadeur d'Espagne qui était alors le protecteur des catholiques. D'un autre côté, les catholiques se défiaient encore de lui, craignant d'être dupes d'une imposture de sa part.

Repoussé de toutes parts, le courageux jeune homme invoqua avec confiance le secours de la sainte Vierge, et bientôt les persécutions et les défiances dont il était l'objet s'étant dissipées, les catholiques accueillirent avec empressement le nouveau converti et l'envoyèrent au collège des Anglais, à Douai, d'où sont sortis tant de martyrs. Les Frères Mineurs anglais avaient dans cette ville un cloître qui leur avait été concédé par Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas ; c'est dans cette maison que notre jeune anglais prit l'habit de l'Ordre, sous le nom de Paul de Sainte-Madeleine.

Afin de témoigner à Dieu sa reconnaissance pour cette double vocation à la foi catholique et à l'Ordre franciscain, il s'appliquait avec un grand zèle à tous les exercices du cloître ; il était tout de feu pour la prière et la contemplation des choses célestes et très-sévère pour lui-même. Durant de longues années il jeûna quatre fois la semaine ; du pain et une sorte de petite bière composaient toute sa nourriture. En outre il dormait par terre, se flagellait jusqu'au sang, portait sur sa chair nue une haire fort rude et des chaînes de fer. Il garda jusqu'à la mort cet appareil de mortification, s'estimant toujours

très-éloigné de la perfection , lorsque ses confrères le regardaient comme un miroir de toutes les vertus.

C'est pourquoi il fut jugé digne de toutes les dignités claustrales ; il fut donc vicaire , gardien deux fois et vice-provincial de la province anglaise. En outre, comme c'était un homme d'une vive intelligence et d'un savoir profond, il professa pendant plusieurs années la théologie. Il se donnait beaucoup de peine pour retirer de leurs erreurs ses compatriotes et ses coreligionnaires d'autrefois. Quand il eut réussi à faire ouvrir les yeux à quelques-uns, tous ceux qui se sentaient travaillés du désir de servir Dieu dans la vraie religion , quelle qu'elle fût, venaient le trouver ; et il en vint à la fin un grand nombre qu'il ramena tous dans le sein de la véritable Eglise. Non content de les instruire, il pria pour eux et offrait pour eux au Seigneur ses pénitences et ses mortifications, afin d'obtenir leur retour à Dieu.

Il obtint de la sainte Vierge plusieurs faveurs signalées, entre autres la conversion de son père qui, étant âgé de quatre-vingts ans, vint néanmoins d'Angleterre à Douai pour voir son fils, qui le réconcilia avec l'Eglise de Dieu.

Il arriva un jour, pendant qu'il était gardien, que le cloître se trouva tout à coup si dépourvu de subsistances, que les frères voyaient déjà la mort devant leurs yeux dans une telle nécessité , notre bienheureux eut recours à la Mère de Dieu, en qui il mit toute sa confiance. Ce ne fut pas en vain, car presque aussitôt il recevait de l'autorité municipale une aumône considérable, avec l'autorisation d'aller désormais de porte en porte demander l'aumône.

Cependant ce qu'il demandait avec le plus d'instance à la sainte Vierge, c'était la grâce du martyr. Le Père Christophe Colman était captif pour la foi en Angleterre avec d'autres prêtres, il lui écrivit une lettre dans laquelle il se plaignait de ne pouvoir partager son sort qui lui paraissait si digne d'envie. Il lui paraissait insupportable et honteux pour lui de passer tranquillement sa vie dans un cloître, tandis que d'autres souffraient pour l'amour de Dieu.

Enfin il obtint du Père Pierre Marchant, commissaire général de l'Ordre, résidant à Gand, la permission de suivre son désir et de passer en Angleterre. Voici à ce propos ce que le même Père Marchant disait de lui dans une lettre : « C'était un miroir de douceur et d'innocence, « un modèle de la perfection claustrale et un astre « brillant parmi les plus grandes lumières de l'école « théologique de Douai. Il a demandé à passer en Angle- « terre, uniquement dans l'intention d'y répandre son « sang pour la foi, afin de s'offrir en sacrifice pour obtenir « le retour de sa patrie dans le sein de l'Eglise catholique. « Je l'ai laissé partir après l'avoir soumis à quantité « d'épreuves ». La joie que le Père Paul ressentit de cette permission qui lui était accordée, fut telle qu'elle apparaissait dans toutes ses démarches et dans toutes ses actions.

Il passa donc en Angleterre avec un seul habit et sans argent, de même que les Apôtres. En arrivant à Londres, comme il était très-fatigué, il s'assit quelque temps pour se reposer, devant la porte d'une certaine maison. Pendant ce temps le maître de la maison lui fit différentes questions, et en fin de compte soupçonna que cet inconnu

pourrait bien être un prêtre catholique. Aussitôt cet homme fit savoir à l'autorité qu'un étranger suspect venait d'arriver dans la ville. Des hommes armés vinrent de la part de l'autorité se saisir du Père Paul. Des écrits catholiques dont il était porteur confirmèrent les soupçons que l'on avait conçus sur son compte, et sur-le-champ il fut jeté en prison. Dès le lendemain les juges l'interrogèrent, et, sur son aveu formel qu'il était en effet prêtre catholique et qu'il venait en Angleterre pour ramener dans le droit chemin les âmes égarées, ils le condamnèrent sans délai à mort.

Comme cette sentence, au lieu de l'affliger, semblait lui causer de la joie, il répondit à quelqu'un qui s'étonnait de cette disposition et qui lui en demandait la raison : « Je savais bien que le bon Dieu ne laisse jamais sans consolation le cœur de ceux qui lui font courageusement le sacrifice de leur vie ; mais je n'avais jamais soupçonné jusques ici de quelle douce joie, de quelle allégresse, de quelle ivresse ineffable il inonde leur âme ; j'en fais maintenant l'expérience, et mon bonheur est si grand que mon âme ne peut le contenir tout entier ».

Durant le court espace de temps qui s'écoula entre sa condamnation et son martyre, il vit venir à lui beaucoup de visiteurs, tant protestants que catholiques. Des ministres protestants vinrent pour discuter avec lui ; mais, aussi savant théologien qu'intrépide confesseur, il les réduisait au silence dans toutes les controverses. La plupart de ceux qui venaient se retiraient affligés de ce qu'un homme si pieux et si savant allait être mené au supplice.

Lorsque l'heure de sa mort approcha, il recommanda son dernier combat au Roi des martyrs par une ardente prière. Arrivé au lieu du supplice, il éleva la voix pour parler au peuple et déclara hautement qu'il était venu en Angleterre pour y répandre la foi catholique et romaine, et que c'était là l'unique cause de sa mort. Là-dessus les bourreaux lui imposèrent silence, ajoutant qu'il mourait coupable d'avoir séduit le peuple. Il répondit que ce reproche le comblait d'honneur, puisqu'il n'était autre que celui qui avait été adressé au Sauveur par les Juifs déicides.

Il se mit ensuite à prier à genoux, les mains jointes et les yeux fermés. Puis il entonna l'hymne en l'honneur de saint Anicet, pape et martyr, dont c'était la fête ce jour-là. Enfin il eut la tête tranchée d'un coup de hache, tandis qu'il prononçait les noms sacrés de Jésus et de Marie. Sa tête fut exposée toute sanglante sur le pont de Londres, et son cadavre partagé en quatre parts que l'on exposa également aux quatre principales portes de Londres, le 18 avril 1643.

PÈRE CHRISTOPHE COLMAN

MARTYR EN ANGLETERRE

1641. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

Ajoutons ici la mémoire du Père Christophe Colman, ou de Sainte-Claire, né en Angleterre, qui après avoir couru quelque temps après les plaisirs et les vanités du

monde, se convertit et prit l'habit des Frères Mineurs au cloître de Douai. Dès son noviciat il se fit remarquer par ses pratiques extraordinaires de pénitence et de mortification.

Quand, après avoir fait les études requises, il fut devenu prêtre, il fut envoyé en Angleterre afin de confirmer dans leur foi ce qui restait encore de catholiques dans ce malheureux royaume, devenu la proie de l'hérésie et désolé par la persécution. Il était à peine débarqué qu'il se voyait arrêté et conduit en prison, d'où le crédit et l'argent de ses amis parvinrent à le faire sortir. Remis en liberté, il travailla quelques années avec autant de succès que de zèle au salut des âmes, après quoi il retourna à Douai, afin de réparer ses forces et de travailler à sa propre perfection au sein de la solitude.

Quelque temps après il retournait en Angleterre pour reprendre ses travaux. Il ne tarda pas à être arrêté, interrogé et condamné à mort avec six autres prêtres ses compagnons, en 1641. Cette sentence les combla de joie, et ils remercièrent Dieu de les avoir trouvés dignes de souffrir pour son amour.

Le roi Charles I^{er} aurait désiré leur faire grâce, mais le parlement exigea qu'ils fussent exécutés. Toutefois ils ne furent livrés au supplice qu'après avoir longtemps languï dans les cachots.

(*Ex Certam. Seraph. Prov. Angl*)

LE BIENHEUREUX JACQUES OLDE

PRÊTRE DU TIERS ORDRE

1404. — Pape : Innocent VII. — Roi de France : Charles VI.

SOMMAIRE : Dans quelle circonstance singulière il se convertit. — Il devient prêtre.
— Il est éclairé de l'esprit prophétique.

La ville de Lodi, en Italie, fut la patrie de ce bienheureux prêtre qui, ayant perdu son père par une mort prématurée, passa les années de sa jeunesse dans la dissipation et les plaisirs mondains. Il aimait la musique, la danse et les divertissements de tout genre et s'y livrait avec passion. Il épousa une femme dont les goûts se rapportèrent avec les siens.

Une certaine nuit il songea qu'il trouvait un grand trésor sous un coffre. Le lendemain, étant seul à la maison, il fouilla la terre à l'endroit qu'il avait vu en songe, mais sans trouver ni or ni argent ni quoi que ce soit, de sorte qu'il regretta d'avoir été dupe d'un vain songe. Toutefois, en y réfléchissant davantage, il finit par soupçonner ce que Dieu avait voulu lui faire entendre par ce songe.

En 1387, la peste éclata à Lodi et les bourgeois de cette ville émigrèrent dans toutes les directions. Jacques se réfugia à la campagne, dans les environs de la ville de San-Marco, chez son beau-père, où il fit un assez long séjour. Un jour il entra dans une église où il vit une représentation du saint Sépulcre avec une image du Christ au

tombeau. Il eut alors l'idée de se coucher sur la statue pour voir, se disait-il en lui-même, si elle était plus ou moins grande que lui. Durant cette opération si singulière et en apparence si pleine de légèreté, il fut si profondément touché de la grâce du Saint-Esprit qu'il vit clairement la vanité de ses occupations habituelles, et à partir de ce moment il devint un tout autre homme.

Il fit dès lors de fréquentes et longues visites dans cette église où il peignit un beau tableau représentant l'Homme-Dieu, sa sainte Mère et l'apôtre saint Jean. Il se montrait si enflammé de l'amour de Dieu, si humble et si appliqué aux pratiques de la dévotion, que ses amis ne pouvaient assez admirer le changement qui s'était opéré en lui.

Quand la peste ne fut plus à Lodi, il y revint et apprit la mort d'une de ses sœurs, ce qui l'affecta beaucoup. Il entendait la sainte messe tous les jours, s'occupait de peinture et de tissage et prenait l'habitude du cilice. Ce genre de vie dura sept ans.

Il fit alors sa confession générale à un religieux qu'une maladie retenait dans son lit. Jacques venait voir fréquemment et servait ce religieux malade. Celui-ci, en retour, lui apprenait à réciter le bréviaire en latin, ce que Jacques aimait beaucoup. Il ne tarda pas à entrer dans le Tiers Ordre avec sa mère et sa femme. Il quitta ensuite la maison qu'il habitait pour la transformer en chapelle, et alla demeurer dans une maison voisine. Ce fut alors que s'accomplit le songe qu'il avait eu autrefois, car l'autel fut érigé à la même place qu'occupait le coffre sous lequel il avait rêvé qu'il y avait un trésor ; et le précieux trésor du corps du Seigneur était maintenant là sur cet

autel où tous les jours on offrait le saint sacrifice de la messe. Sa femme vendit ses bijoux pour parer l'autel et acheter les ornements sacerdotaux.

Chaque année Jacques consacrait la plus grosse part de son revenu au soulagement des pauvres, et sa mère et sa femme suivaient son exemple. Il visitait les malades dans les hôpitaux, les pauvres dans leurs chaumières où il portait de bonnes paroles en même temps que d'abondantes aumônes.

Plus tard il devint prêtre et célébra lui-même tous les jours la sainte messe dans sa propre maison transformée, comme nous l'avons dit, en chapelle, et cela avec une piété qui édifiait tout le monde. Son visage rayonnait constamment d'une douce gaieté ; ses paroles et ses manières avaient quelque chose d'affectueux et de caressant jusque dans les conseils qu'il donnait et les réprimandes qu'il avait à adresser.

Bientôt la renommée de sa sainte vie se répandit au loin, remplissant les villes et les villages. Plusieurs furent attirés par là à se joindre à lui, afin d'atteindre plus sûrement leur but qui était la perfection, en vivant régulièrement sous la direction d'un si saint homme. Des religieux, des gens du monde venaient le voir en grand nombre, désireux de le consulter et de profiter de ses lumières dans l'intérêt de leur salut éternel. Parmi ces visiteurs, il y eut une noble dame du nom de Mirandula, qui, après s'être entretenue avec Jacques, se retira si touchée de ses avis et du spectacle de sa sainte vie, que, de retour à Milan, sa patrie, elle fonda un couvent de Clarisses et que bientôt elle échangea ses riches parures contre l'habit grossier de ces pauvres religieuses.

Cependant quelques envieux s'offusquèrent de ce grand concours de visiteurs attirés dans la ville de Lodi par le saint prêtre ; c'est pourquoi il alla chercher un séjour plus tranquille dans une autre ville nommée Vieux-Lodi, auprès de l'église Saint-Bassien, où il offrait tous les jours le sacrifice non sanglant de la loi nouvelle, ce qu'il ne faisait jamais sans répandre un torrent de larmes et sans édifier tout le peuple. Il acheva dans cette dernière ville trois belles peintures représentant Notre-Seigneur, qui excitèrent une admiration générale et augmentèrent la dévotion des habitants par une sorte de prédication muette.

Obligé de changer d'habitation, il alla demeurer tout près d'une petite église dédiée à la sainte Vierge. Ce fut là qu'il commença de se livrer à la prédication, et il le fit avec tant de fruit que l'on venait l'entendre en foule et de fort loin.

Doué de l'esprit prophétique, il prédit les guerres dont était menacée la Lombardie et qui devaient causer la dévastation de son territoire. Lorsqu'il fut atteint de la maladie qui devait le mener au tombeau, voyant l'un de ses compagnons nommé François qui s'affligeait extrêmement à la pensée qu'il allait être bientôt séparé de celui qu'il chérissait comme un père, il lui dit : « Con-
« solez-vous, mon frère, car Dieu vous appelle aussi bien
« que moi dans l'autre monde ». Et en effet, après une courte maladie, François passa de cette vie du temps à celle de l'éternité. Quelques jours après, Jacques rendait lui-même le dernier soupir, le 18 avril 1404, en redisant ces paroles du roi David : « Seigneur, vous avez rompu
« mes liens ».

On lui fit de pompeuses funérailles et on l'enterra dans l'église qu'il avait fondée. Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par plusieurs miracles. Un homme qu'une paralysie retenait depuis longtemps cloué sur son lit ayant invoqué le bienheureux Jacques, le vit étant éveillé une certaine nuit se tenir debout devant lui et lui commander de se rendre à son église pour être guéri ; comme le malade répondait qu'il ne pouvait marcher, le bienheureux lui répondit : « Essayez et vous pourrez ». A ces mots il disparut. Ainsi dit, ainsi fait. Le matin venu, le paralytique se leva, se rendit à l'église et s'en revint guéri. Nous pourrions rapporter beaucoup d'autres guérisons miraculeuses opérées par l'intercession du bienheureux Jacques.

Dans la même église repose encore le bienheureux Amilin, prêtre d'une perfection admirable, que Dieu honora de son vivant comme après sa mort d'un grand nombre de miracles. Il est honoré particulièrement dans la paroisse de Messarengo, où se trouve une peinture qui le représente.

Au même lieu se trouvent encore les reliques précieuses du Père Léo, évêque de Lodi, qui orna sa mitre épiscopale des joyaux de toutes les vertus.

Pendant que l'Italie gémissait sous le joug du méchant empereur Frédéric, dans les commencements de l'Ordre, un frère mineur fut brûlé vif par l'ordre de ce tyran, parce qu'il exhortait les bourgeois à demeurer fidèlement

attachés au Saint-Siège ; il n'est pas douteux que ce courageux athlète ne soit passé des flammes de son bûcher dans le lieu des rafraîchissements éternels.

FRÈRE ANDRÉ IBERNON

1602. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : André devient frère mineur et se fait remarquer par ses austérités ainsi que par son esprit de pauvreté, d'obéissance et de chasteté.

André Ibernou fut un miroir de toute sainteté. Quatre villes d'Espagne le revendiquent à différents titres : Carthagène se vante d'avoir été le lieu de son origine ; Murcie, de l'avoir vu naître et baptiser ; Alcantarilla, de l'avoir élevé, et Gandie, de l'avoir vu naître au ciel.

Son père, qui se nommait aussi André, était noble mais sans fortune, ayant perdu par accident la plus grande partie de ses biens. Ce fut même la ruine de sa fortune qui fut cause qu'il quitta Carthagène pour aller fixer sa demeure à Alcantarilla, ville située à deux lieues de Murcie, afin d'y pouvoir vivre plus commodément.

L'épouse d'André, Marie Réal, surnommée par le peuple la *bonne dame* à cause de ses vertus, était alors sur le point de devenir mère de notre bienheureux, qui vit le jour en 1534, à Murcie, où Marie Réal s'était rendue

pour voir son frère, qui était chapelain de la cathédrale. Grande fut sa sollicitude pour la bonne éducation de cet enfant, qui montra de bonne heure un excellent naturel et beaucoup d'inclination pour la vertu.

André était beau de visage, agréable par ses manières, sans goût pour les jeux des enfants avec lesquels il n'avait de commun que les années. De bonne heure il sut lire, écrire et servir la messe. Les excellentes dispositions qu'il laissait voir faisaient regretter à ses parents de n'avoir pas les moyens de le pousser aux études.

Il avait un oncle qui demeurait dans les environs de Valence. Cet oncle voulut l'avoir chez lui ; il y resta jusqu'à sa vingtième année. Il travaillait aux champs et commença par garder les troupeaux, circonstance heureuse qui l'éloignait de l'air malsain pour la vertu que l'on respire dans les villes, et qui le retenait dans le sein de la solitude, mère de la prière et des méditations pieuses.

Enfin il se sentit secrètement appelé à venir se placer sous la houlette du suprême Pasteur, dans le troupeau choisi du cloître. Il prit congé de son oncle qui, l'aimant tendrement, voulait le retenir, et qui, n'y pouvant réussir, le laissa partir en lui mettant dans la main quatre-vingts ducats pour prix de ses services. Cette somme qu'il destinait à sa sœur pour lui servir de dot lui fut ravie en chemin par des soldats qu'il rencontra. Il fut très-sensible à cette perte, qui toutefois lui suggéra la réflexion qu'il n'y a aucun fonds à faire sur les biens de ce monde, qu'il faut s'attacher à ceux du ciel où, du moins, les voleurs ne les dérobent point.

Après être demeuré quelque temps chez ses parents,

sa vocation se fortifiant de jour en jour, il prit l'habit dans le cloître d'Albacète, chez les Observantins de la province de Carthagène. Il prononça ses vœux à l'âge de vingt-trois ans, le jour de la Toussaint, 1557.

Il s'engagea avec courage dans la voie étroite de la perfection claustrale, à la grande édification de ses confrères qui voyaient en lui le modèle de toutes les vertus. Dès qu'il entendit parler de saint Pierre d'Alcantara et des Frères Mineurs Déchaussés de la province de Saint-Jean-Baptiste, il se sentit inspiré par le Saint-Esprit du désir de s'enrôler dans cette nouvelle et admirable milice, au sein de laquelle il s'éleva dans la suite au degré de sainteté que nous verrons.

Il avait sans cesse sa règle devant les yeux et il la savait comme son *Pater noster*. Il en possédait l'esprit non moins que la lettre, et savait en déduire habilement toutes les obligations. L'observation de la règle était, à ses yeux, le plus sûr moyen de parvenir à la perfection, et il ne cessait de la recommander, en insistant sur l'article de la pauvreté, pierre angulaire, disait-il, de la vertu claustrale. Après la pauvreté, il n'estimait rien tant que l'obéissance scrupuleuse et l'application à suivre dévotement le service divin. Jamais, même dans le plus pressant besoin, il n'usait des indulgences de la règle; ainsi il jeûnait toujours rigoureusement, même quand il avait voyagé tout le jour. Lorsque son corps commença à s'affaïsser sous le poids des ans et de la maladie, ses supérieurs et ses confrères l'engagèrent à modérer ses jeûnes et à manger, sinon de la viande, au moins des œufs, pour se soutenir; mais il s'y refusa et persévéra dans toutes ses austérités habituelles. Aussi tous les religieux qui

avaient eu le bonheur d'habiter avec lui quelque temps, assuraient-ils n'avoir jamais vu un si ardent zélateur de la règle ; et les maîtres des novices avaient coutume de le proposer à l'imitation de leurs élèves comme un modèle qui ne laissait rien à désirer.

Il ne laissait ni repos ni trêve à son corps malade et amaigri. Il porta jusqu'à sa mort, sur sa chair nue, une haire extrêmement rude ; il se donnait la discipline au moins une ou deux fois par jour, quelquefois plus ; il ne mangeait et ne buvait jamais qu'aux heures prescrites, et seulement autant qu'il était nécessaire pour vivre. Il mêlait de l'eau froide à ses aliments, pour leur enlever leur goût. Quant à la soupe, il la mangeait chaude à se brûler la langue et le palais. Tant qu'il fut jeune, fort et bien portant, il ne but rien autre chose que de l'eau ; néanmoins, dans son extrême vieillesse et à cause de ses maladies d'estomac, il but un peu de vin par l'ordre de ses supérieurs. Le pain sec était sa nourriture habituelle, en sorte que son jeûne ne cessait jamais. L'archevêque de Valence, Jean de Rivera, qui aimait beaucoup le bon religieux, lui envoyait, quand il était au cloître de Gandie, des mets de sa table, que celui-ci distribuait aux pauvres après y avoir seulement goûté pour obéir au Père gardien.

Il marchait pieds nus par toutes les saisons. Quand il mendiait, il allait plus loin et était moins longtemps parti que les autres. Il se livrait aux travaux les plus pénibles, comme d'aller couper du bois dans la forêt et d'en apporter sur ses épaules avec un courage supérieur à ses forces.

Dans son grand amour de la pauvreté, il avait pour

principe qu'il ne faut rien laisser perdre. Aussi, ayant la charge de tout mettre en ordre dans la salle à manger, il ramassait jusqu'aux moindres miettes avec un très-grand soin. Ces restes ainsi recueillis, il les mettait tremper dans l'eau, puis il les faisait sécher ou cuire de nouveau dans le four, et c'était là le pain dont il se nourrissait, et il n'en mangeait pas d'autre tant qu'il y en avait de celui-là.

Il obéissait si ponctuellement à ses supérieurs, qu'il semblait avoir perdu toute volonté propre. Il fut pendant quelque temps qu'il souffrait beaucoup du genou, ne pouvant faire un pas sans ressentir une très-vive douleur ; et cependant, chaque fois que les supérieurs l'envoyaient au dehors, il partait non-seulement sans se plaindre, mais avec joie, aussi loin et aussi souvent qu'il fallait, et il ne passait presque pas un jour au cloître. Le peuple le vénérât, et sa seule vue était une prédication très-efficace. Il n'avait jamais la tête couverte, quelque temps qu'il fût. Quand on lui en demandait la raison, il répondait que comme les sujets se découvraient par respect devant le roi, de même il n'osait se couvrir devant Dieu sans cesse présent à sa pensée.

Un jour, le serviteur de Dieu Père Antoine Sobrino, gardien du cloître de Gandie, ordonna à frère André de bénir le puits qui servait à la cuisine, parce qu'il fourmillait de vers et d'autres insectes ; frère André s'excusa d'abord, alléguant son indignité. Cependant, peu après qu'il eut fait cette réponse, sa conscience lui reprocha de n'avoir pas obéi simplement ; aussitôt il se rendit secrètement à la cuisine et bénit le puits, et les vers et les insectes disparurent dès lors, de sorte que l'eau devint

très-bonne et très-salutaire. Depuis ce temps-là le puits a porté le nom de puits de Frère André. Beaucoup de malades, après avoir bu de cette eau, ont recouvré la santé d'une manière miraculeuse, entre autres une femme qui avait deux tumeurs incurables à la gorge. Une autre femme fut, après avoir bu de cette eau, guérie sur-le-champ d'une violente fièvre qui la retenait au lit. Plus tard étant devenue aveugle, la même personne alla pieds nus visiter le tombeau de frère André, et recouvra instantanément la vue.

Une pudeur angélique brillait sur son visage. Ses yeux constamment baissés, sa contenance humble et modeste, son langage plein de réserve, tout respirait dans son intérieur la chasteté qu'il avait dans le cœur. Ses précautions étaient très-grandes à l'égard des femmes; il savait, avec saint Augustin, que le chrétien n'a pas de plus dangereuses attaques à craindre que celles qui sont dirigées contre la chasteté, qu'elles sont à combattre tous les jours et que la victoire n'est jamais complète. Ceux qui vécurent avec lui ont attesté qu'ils n'avaient jamais entendu sortir de sa bouche une parole qui n'attestât une grande innocence et une parfaite pureté de cœur.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Son humilité, sa patience. — Sa confiance en Dieu. — Sa charité envers Dieu et envers le prochain.

Il se regardait comme un grand pécheur, et remplissait volontiers les offices les plus humbles et les plus vils du cloître. Il parcourait les villes et les villages, portant sur son dos des fardeaux que l'on fait porter d'ordinaire

aux bêtes de somme ; et avec cela un visage toujours gai, un cœur toujours content. Quand on relevait devant lui ses mérites et ses vertus, il répondait : « Ce que je fais « n'est rien, je ne suis qu'un serviteur inutile du cloître « et indigne que Dieu lui fasse miséricorde ». En parlant de lui, les religieux, pleins de vénération pour ses vertus, l'appelaient le *saint vieillard*, et lui les reprenait en disant : « Ne dites pas le *saint*, mais le *sot* ». « Mon Dieu », disait-il quand il s'entendait louer par ses confrères, « rendez-moi tel que ceux-ci croient que je suis, afin « qu'ils voient combien ils se trompent ».

Il était tout confus quand des personnes du dehors venaient pour le voir et pour lui demander sa bénédiction. Sa bénédiction, qu'il finissait par donner après s'être bien excusé comme indigne, produisait souvent des effets miraculeux.

Les maladies étaient à ses yeux des visites que Dieu fait à ceux qu'il aime ; il estimait qu'elles reportent sur l'âme les forces qu'elles ôtent au corps. Il ne se plaignait jamais, même sous l'étreinte de la plus vive douleur. Un jour il eut un doigt écrasé par une porte subitement et violemment fermée ; il dit simplement : « Que ce soit « pour l'amour de Dieu ! » Il recevait aussi avec satisfaction les réprimandes de ses supérieurs.

Il enseignait, non-seulement avec patience, mais avec amour, la religion aux ignorants et aux petits enfants. Son zèle pour la conversion des infidèles le poussait à visiter, même au péril de sa vie, les contrées que les Maures occupaient encore en Espagne. Il s'adressait de préférence aux pauvres : il entraît dans leurs cabanes, les réunissait, leur mettait sous les yeux aussi clairement que pos-

sible la fausseté de leur religion et l'incontestable vérité de la foi chrétienne. Ses prédications, pour être toutes simples et familières, n'en étaient pas moins fructueuses ; il les accompagnait de prières ardentes qui, en provoquant l'intervention de Dieu, assuraient le succès.

Sa confiance en Dieu était inébranlable. Une fois, la rivière Turia ayant débordé, menaçait d'emporter le cloître de Valence. Voyant l'imminence du danger, les autres religieux s'enfuirent ; le frère André demeura seul à prier devant le saint Sacrement, pendant que les eaux, énormément gonflées, pénétraient de toutes parts et battaient avec fureur les murs de la maison qui était sur le point de s'écrouler. On attribua le salut du cloître aux prières du bon religieux.

Cette confiance que rien n'étonnait se montra encore avec plus d'éclat en 1597, à l'occasion d'un terrible tremblement de terre qui désola Gandie pendant vingt jours, et dont les secousses furent telles que beaucoup de solides constructions furent renversées et que les hommes, effrayés, s'enfuyaient de la ville dans les champs pour y demeurer sous des tentes. Dans les murs du cloître s'ouvrirent de larges crevasses, tandis que les portes des cellules s'ouvraient et se refermaient toutes seules bruyamment. Tout le monde tremblait et pâlisait d'épouvante, comme si le dernier jour du monde eût été proche. Seul le frère André conservait son calme habituel. Il ne quitta point sa cellule. L'amour de Dieu lui donnait cette assurance, l'amour qui exclut toute crainte.

Il aimait Dieu de tout son cœur. Le servir c'était pour lui le souverain bonheur, c'était le paradis même parmi les peines de ce monde. « Ce serait encore le paradis »,

disait-il, « que de servir Jésus-Christ au milieu de flammes ardentes ». De cet amour provenaient ses fréquentes extases, l'union constante de son âme avec Dieu, son profond mépris des choses de la terre, et par-dessus tout sa charité admirable envers le prochain. Il distribuait aux religieux âgés et pauvres tout ce que les admirateurs de ses vertus lui donnaient, aussi tendre pour les autres que sévère envers lui-même; quand il voyait quelqu'un dans l'affliction, il n'avait pas de repos qu'il ne l'eût consolé.

Quand il s'agissait des pauvres, sa charité pour le prochain paraissait acquérir une force nouvelle. Il les servait avec une tendresse qui édifiait jusqu'à faire pleurer ceux qui en étaient les témoins et les excitait à l'imiter. Faut-il s'en étonner? En les servant, il croyait servir Jésus-Christ lui-même. Aussi le nombre de ceux qui venaient au cloître pour avoir affaire à lui était-il très-grand; il s'ingéniait de mille manières à pourvoir à leurs besoins. Il ne leur donnait pas à manger sans leur parler de Dieu. Il était la providence visible des pauvres honteux et surtout des étudiants pauvres. Il allait mendier de porte en porte pour avoir de quoi nourrir ses indigents. On le voyait rentrer chaque soir au cloître, les épaules chargées de pain et de vêtements destinés à être distribués le lendemain. Il cultivait, toujours pour ses chers pauvres, des légumes dans le jardin du cloître. Il n'y avait rien qu'il n'imaginât pour les secourir selon toute l'étendue de leurs besoins.

Dieu, de son côté, lui venait en aide par des miracles en renouvelant et multipliant les provisions épuisées des pauvres. Une femme malade avait grande envie d'avoir des

poires d'Aragon ; la saison de ces fruits étant passée, on n'en pouvait pas trouver une seule dans toute la ville. La malade envoya son fils au cloître où frère André était portier. Celui-ci reçut affectueusement le jeune garçon, lui dit d'attendre un peu, après quoi il le renvoya à sa mère avec une corbeille pleine de poires d'Aragon, lesquelles paraissaient toutes fraîches cueillies.

Une autre fois, informé par un prêtre de la nécessité extrême dans laquelle se trouvait une femme d'une famille noble de Gandie, frère André pria le prêtre de venir au cloître un certain jour qu'il lui indiqua. Quand le prêtre fut venu, frère André le conduisit dans une chambre, lui dit de soulever la natte qui recouvrait le sol et de prendre ce qu'il trouverait. Il trouva dix-sept ducats tout neufs enveloppés dans un morceau de papier d'une odeur suave, et formant juste la somme nécessaire à cette femme pour payer ses créanciers et sortir d'embarras. Il ne douta point que cet or n'eût été apporté là par le ministère des Anges.

Le Père Côme Navarre, confesseur des Clarisses de Gandie, fut tout à coup saisi d'une mélancolie et d'un serrement de cœur qui le faisait constamment soupirer et pleurer. Un dimanche, comme il était à l'autel pour dire la messe, il fut pris d'un tel accès de cette même maladie noire que, jetant ses vêtements sacerdotaux, il s'enfuit, quitta la ville et se cacha dans les environs au fond d'une grotte ignorée, pour pouvoir pleurer à son aise et s'abandonner à sa tristesse loin des regards des hommes. Il était là, lorsque, vers l'heure de midi, il entendit une voix qui disait : « Père Navarre, serviteur de Dieu ! » A ces mots il se leva tout étonné, sortit de sa grotte, et aperçut frère

André, son meilleur ami, qui lui présenta deux petits pains avec deux œufs tout cuits, en lui disant : « Recevez cette bénédiction et ayez bon courage ». Frère André revint encore le lendemain et le surlendemain, et cette dernière fois il dit au Père : « Père, retournez à votre cloître et Dieu vous consolera ». Ces mots furent à peine prononcés, que le religieux se sentit guéri. Sa mélancolie disparut comme par enchantement et céda la place à une douce gaieté qui ne fut plus troublée dans la suite.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Son oraison incessante. — Ses extases. — Sa dévotion envers le très-saint Sacrement. — Ses relations avec les Anges.

Quoique chargé du soin de la porte et du réfectoire d'un des plus grands cloîtres, il trouvait encore le temps, tout en faisant bien son devoir, de bêcher, de sarcler et d'arroser le jardin, de tresser des nattes et des corbeilles de joncs, de recueillir des aumônes et de distribuer toutes celles que faisait la communauté. Au milieu de tant d'occupations extérieures, Dieu ne cessait de le favoriser de grâces extraordinaires ; ainsi il jouissait d'un calme intérieur, d'une paix de l'âme qu'aucune émotion pénible ne troublait jamais ; sa sérénité était constante, et jamais le moindre nuage de tristesse ne venait l'assombrir.

Lorsque, déjà vieux, il allait travailler à la vigne avec les jeunes religieux, par exemple couper les sarments et les lier en bottes et en fagots, houer, vendanger, il faisait plus de besogne à lui seul que tous les autres ensemble.

Pendant que ses compagnons prenaient leur repos à midi, lui se mettait à genoux et priait jusqu'à la reprise du travail, ce qui ne l'empêchait pas de se remettre à l'ouvrage avec autant d'ardeur que s'il se fût reposé avec les autres.

Dans le jardin, il passait fréquemment du travail à la prière qu'il faisait toujours à genoux. Lorsqu'il allait mendier de porte en porte, il se retirait, après avoir demandé quelque aumône pour l'amour de Dieu, dans quelque coin pour prier en attendant que l'on vînt lui apporter son aumône ; mais on le trouvait souvent en extase et tellement absorbé en Dieu qu'il fallait l'appeler et même le tirer par son vêtement afin qu'il pût recevoir ce qu'on lui donnait.

Il savait si bien employer le temps, qu'il ne laissait pas s'écouler un seul instant inutilement ; pendant que les Pères ou les frères avec qui il se trouvait s'arrêtaient à causer dans la rue avec quelqu'un, lui, de son côté, se mettait aussitôt à converser avec Dieu dans la prière. Lorsque, en voyage, il logeait chez les séculiers, il se retirait dans quelque endroit écarté, et y restait jusqu'à ce qu'on vînt l'appeler pour lui faire prendre un peu de nourriture. En quelque lieu qu'il passât la nuit, il quittait sept fois sa couche pour prier, et cela même par le plus grand froid de l'hiver.

Etant le compagnon du bienheureux Père Antoine Sobrino, lorsque celui-ci prêchait le Carême dans le village d'Oliva, il passait presque toutes ses journées caché dans quelque coin de la cure, et souvent on le surprenait ravi dans une profonde extase, les mains et les yeux levés vers le ciel, complètement immobile, le visage

baigné de larmes et néanmoins tout radieux et épanoui comme une rose. A Gandie, lorsqu'il allait, avec le gardien ou quelques autres religieux, rendre visite au duc et à sa femme, tout après les premiers saluts il prenait congé de la noble compagnie et s'en allait prier dans l'antichambre, caché derrière un fauteuil ou quelque tapisserie, aussi indifférent à tout ce qui se passait dans le palais que s'il eût été au fond d'un désert.

Il ne dormait pas plus d'une heure ; son Ange gardien le réveillait très-régulièrement à minuit, en disant : « Frère André, il est temps d'aller prier ». Rarement il dormait avant, et jamais après matines. Il passait tout le temps de la nuit dans les contemplations les plus sublimes, demeurant à genoux aussi immobile qu'une statue, ce qui lui arrivait dans les maisons séculières aussi bien qu'au cloître.

Au monastère de Sainte-Anne-du-Mont, la vue des hautes montagnes, des profondes vallées et d'une admirable nature facilitait encore son élévation et ses ravissements qui, du reste, étaient très-fréquents en tous lieux, parce que la création parle partout de Dieu à qui sait la comprendre. Ainsi, dans les cloîtres de Valence et de Murcie, il fut vu plus d'une fois en état d'extase complète, ne posant plus à terre, et le visage entouré d'un rayonnement miraculeux, comme Moïse lorsqu'il s'entretenait avec le Seigneur.

Un habitant de Gandie qui venait travailler au cloître, trouva frère André à genoux dans un coin, un petit livre à la main. Un instant après il le vit élevé en l'air jusqu'à la voûte ; son visage resplendissait d'une vive lumière.

Sa dévotion envers la sainte Vierge était tendre, et il lui arriva plus d'une fois d'être ravi en extase tandis qu'il méditait sur les grandeurs de la Mère de Dieu. Il célébrait ses fêtes avec joie et avec de grandes délices spirituelles, particulièrement la fête de l'Immaculée Conception. La sainte Vierge comblait son zélé serviteur de grâces et de faveurs célestes. Le don d'oraison, qu'il possédait à un si haut degré, ne lui faisait pas négliger la prière vocale. Indépendamment des prières auxquelles les frères lais sont astreints par leur règle, et qu'il faisait toujours à genoux pendant que les prêtres récitaient l'office dans le chœur, il disait tous les jours son rosaire, il récitait les psaumes de la pénitence, les grandes litanies, le petit office de la sainte Vierge et beaucoup d'autres psaumes et de prières en l'honneur de différents saints.

Ces pratiques de dévotion, il ne les négligeait jamais, même lorsqu'il lui fallait se livrer, au cloître ou ailleurs, à un travail, à des occupations au-delà de ses forces.

Il aimait à prier pour les âmes du purgatoire, et il faisait son possible pour exciter ses confrères à cette dévotion. Qu'il fût au cloître ou au dehors, il faisait ses prières à genoux et très-dévotement. Il savait par sa propre expérience, encore plus que par l'enseignement de saint Augustin, comment l'on s'entretient avec Dieu dans la prière, et comment Dieu nous parle par les bons livres. Il lisait assidûment les meilleurs livres, principalement l'imitation de Jésus-Christ, pour entretenir ainsi et pour augmenter le feu de l'amour divin dans son âme.

Les merveilles permanentes de toute-puissance, de charité et de sagesse que notre divin Sauveur opère dans le très-saint Sacrement de l'autel faisaient jour et nuit

le sujet de ses méditations. Tous les instants qu'il pouvait dérober à ses occupations, il allait les passer à l'église, au pied des autels, pour adorer le Dieu caché et pour rafraîchir à cette source d'eau vive son âme toujours altérée d'une perfection plus haute.

Le temps qu'il passait ainsi en adoration devant le saint Sacrement lui semblait toujours court, quelque long qu'il fût. Un jour qu'il était en prières à Gandie, dans l'église des Clarisses, devant le tabernacle, les religieuses remarquèrent deux rayons de feu qui sortaient de ses yeux et projetaient leur éclat sur le tabernacle, témoignage de son ardent amour envers Notre-Seigneur dans le très-saint Sacrement. Il recevait souvent le pain des Anges avec une dévotion et des larmes qui édifiaient tous ceux qui en étaient témoins.

Il aimait à servir la messe, s'estimant très-honoré de faire ce service que les Anges eux-mêmes envient aux hommes. Pendant le sacrifice non sanglant, il se représentait le sacrifice sanglant de Jésus sur la croix, et cela si vivement, qu'il fondait en larmes. Aussi tous les prêtres voulaient-ils l'avoir pour serviteur de messe, considérant son service comme celui d'un Ange. Il entra et se mettait en adoration dans toute église ou chapelle qu'il trouvait sur son chemin. Lorsqu'il trouvait les portes fermées, il se jetait à genoux sur le seuil où il restait quelquefois longtemps, surtout lorsqu'une extase survenait. Il était animé d'une telle vénération et d'une telle foi pour nos saints mystères que plusieurs fois, prenant de l'huile de la lampe qui brûlait devant le saint Sacrement, il s'en servit pour guérir miraculeusement les malades.

A cause de sa chasteté angélique, les Anges venaient familièrement le visiter et l'avertissaient de ce qu'il avait à faire. Aussi remarquait-on que, nonobstant sa grande habitude de la méditation et de la contemplation, jamais il n'oubliait ni ne tardait de faire tout ce dont il était chargé. Quand il avait à faire quelque chose de très-pressant ou qui excédait ses forces, il n'était pas rare que les Anges vinssent l'aider. Lorsqu'il était cuisinier, il lui arriva une fois de rester à servir des messes jusqu'à une heure trop avancée pour qu'il eût le temps de préparer le repas. Des religieux l'ayant remarqué, s'en plaignirent au gardien, qui le rappela vivement à l'obéissance : à quoi il répondit très-modestement que les frères pouvaient se rendre à l'heure réglementaire au réfectoire, où tout serait prêt. S'enfermant alors dans la cuisine pendant une demi-heure, il prépara et servit le dîner pour l'heure prescrite ; les religieux, étonnés de tant de diligence, avouèrent n'avoir jamais mangé de mets mieux préparés. Fallait-il s'en étonner, un Ange y avait mis la main.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Sagesse extraordinaire et prédictions de frère André.

En ce qui concerne la doctrine des Anges et d'autres questions théologiques difficiles, il en parlait aussi pertinemment que les plus éminents docteurs. A l'entendre expliquer les passages les plus difficiles des psaumes, des Evangiles et des autres saints livres, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, on aurait cru qu'il avait

longtemps étudié. Il avait sur le mystère de la sainte Trinité des vues si profondes que les plus grands théologiens en demeuraient étonnés et voyaient la frappante vérité de cette parole évangélique, que Dieu a caché ses mystères aux sages selon le monde, et qu'il les a révélés aux petits et aux humbles. C'était principalement dans les questions de théologie mystique que ses lumières étaient remarquables : il était admirable à entendre lorsqu'il causait des choses spirituelles, du progrès dans l'oraison mentale et des différentes manières dont Dieu s'unit aux âmes.

Dieu lui révéla plus d'une fois l'état de différentes âmes dans l'autre monde.

Le Père Louis d'Arazil, gardien du cloître d'Elche, qui avait mené une vie parfaite sous l'habit franciscain, ayant échangé la vie du temps pour celle de l'éternité en 1583, apparut, quelques jours après sa mort, à frère André dans sa cellule.

Il vit aussi la gloire du Père François Ximénès, ancien provincial, dont nous donnerons la vie le 16 du mois d'août ; il dit donc à un ami du défunt qu'il pouvait être certain que le Père était en possession de la gloire éternelle.

Sœur Anda de Borgia, clarisse et fille du duc de Gandie, avait fondé à Zamora un cloître de la réforme de sainte Colette ; elle fut ensuite sollicitée d'en fonder un autre à Léon ; mais elle refusa pour de nombreuses et graves raisons ; cependant sa sœur Isabelle-Madeleine de Borgia, abbesse du cloître de Gandie, la pressa de consentir à entreprendre cette fondation. Prévoyant de grandes difficultés, elle voulut connaître la volonté de

Dieu, et pour cela elle eut recours aux prières de frère André. Quelques jours après, le saint homme déclara que Dieu voulait ladite fondation, ajoutant que toutes les difficultés que l'on prévoyait s'évanouiraient vite. Aussitôt que cette nouvelle vint aux oreilles du duc de Gandie, il résolut de s'opposer même par la force au succès de l'affaire. Il eut recours au nonce du pape et au général de l'Ordre, pour empêcher que l'on ne commençât; mais ce fut en vain, l'illustre abbesse se rendit à Léon et mena la fondation à bonne fin, ainsi que Dieu l'avait révélé à son serviteur.

En 1601 fut tenu à Valence un chapitre pour l'élection d'un provincial ; les religieux de Gandie se consultant entre eux sur le choix à faire, demandèrent à frère André son avis ; il répondit que le Père Jérôme Planes méritait d'être élu et qu'il le serait, ce qui arriva effectivement. A ce propos quelques-uns se rappelèrent que neuf ans auparavant, dans un autre chapitre, le saint homme avait dit au même Père : « Vous êtes maintenant lecteur, et « dans neuf ans vous serez provincial ».

Un jour, partant en voyage, il prit congé de Clara Rodriguez, malade qui tous les jours attendait la mort, et comme cette personne lui disait qu'il la trouverait morte à son retour, il répondit : « Ma sœur, ayez confiance en Dieu, vous ne mourrez point de cette maladie ; « lorsque je reviendrai, je vous trouverai à table ». Ce qui eut lieu à la lettre quinze jours après, au grand étonnement de ceux qui avaient ouï cette réponse.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Miracles opérés par frère André durant sa vie.

La sainte familiarité que frère André avait contractée avec Dieu dans la prière, le portait à lui demander avec confiance tout ce dont il avait besoin pour lui-même et pour les autres. Répondant à une si entière confiance, la divine bonté opérait des miracles qui, en honorant le saint homme, soulageaient en même temps les pauvres et les consolaient.

Un jour frère André étant à Gandie, alla chez Frédéric Rombau lui demander l'aumône d'un peu de vin ; le bourgeois charitable commanda à sa servante de donner un peu de vin. Celle-ci répondit qu'il n'y en avait plus dans le tonneau, sur quoi le saint homme dit qu'elle ferait bien d'y aller voir. La jeune fille affirma de nouveau que le tonneau était vide. Alors la maîtresse de la maison, intervenant à son tour, ordonna à sa servante de descendre à la cave et de mettre du vin dans la bouteille de frère André, n'y en eût-il qu'une goutte. Dieu récompensa largement le bourgeois charitable, car de ce tonneau où il restait à peine de quoi remplir la bouteille de frère André, il continua de tirer du vin pour lui et pour sa maison qui était nombreuse, durant toute une année.

Une autre fois le saint homme s'en allait, par une forte pluie, quêter de l'huile à Gandie ; le chanoine Jacques Salléas le voyant passer, l'invita à entrer dans sa maison, où il attendrait que la pluie eût cessé de tomber. Cependant,

afin de ne pas le renvoyer au cloître avec sa cruche vide, il ordonna à sa servante de la prendre et de la remplir d'huile. Celle-ci dit qu'il n'en restait que très-peu dans le vase, le bon religieux l'assura que bientôt ce vase se trouverait plein jusqu'au bord. La servante alla donc remplir la cruche, tandis que frère André, tout en riant, se promenait en long et en large dans la maison. Le lendemain la servante étant allée prendre le peu d'huile qui restait pour préparer un mets, elle fut fort étonnée de trouver qu'effectivement le vase était plein jusqu'au bord. On dit qu'elle fut dans la suite très-charitable envers frère André.

A Elche, il vint une fois chez Antonio de Fuentes, demander un peu de vin pour la messe. La maîtresse de la maison mit le pot sous le tonneau ouvert, puis se tourna vers le saint homme qui parlait des choses de Dieu, sans plus songer au vin qui coulait. Après avoir écouté quelques instants, elle s'en souvint et craignit qu'il n'y eût beaucoup de vin répandu ; elle appela le saint homme à son secours, mais celui-ci la rassura, lui disant qu'il n'y avait rien de perdu. Et, en effet, elle trouva le pot rempli, mais le vin ne coulait point et il ne s'en était pas perdu une seule goutte.

Telle était la renommée de sainteté à laquelle André était parvenu, que tous ceux qui souffraient avaient recours à lui, imploraient le secours puissant de sa prière. De tous côtés lui venaient soit des visiteurs, soit des objets à bénir tels que rosaires, disciplines, cordes, vêtements, livres de prières, etc.

A Almanza, Jean Perez Gervel s'était cassé le bras, et, par suite, la main contractée et les doigts repliés sur eux-

mêmes demeuraient perclus ; cependant un petit morceau du vêtement de frère André déposé dans cette main suffit pour la guérir parfaitement, et cet homme transporté de joie montrait à tous ceux qu'il rencontrait sa main qu'il pouvait maintenant ouvrir et dont il se servait comme auparavant. Ceux qui vinrent dès lors visiter frère André pour demander sa bénédiction, furent si nombreux que le gardien se vit obligé d'envoyer le bon frère au cloître de Gandie.

Antoine de la Zarça, habitant de Gandie, était devenu aveugle et ne pouvait plus faire un pas sans être conduit par un guide. Il vint auprès de frère André, déplorant non-seulement son propre sort, mais encore celui de sa femme et de ses enfants, et disant qu'ils allaient mourir de faim puisqu'il ne pouvait plus les nourrir de son travail, qui était leur seule ressource. Le saint homme lui rendit l'usage de la vue en lui touchant les yeux.

André guérit encore miraculeusement Anna Zapena d'un cancer dont elle souffrait depuis cinq ans, Jean de Santos d'une tumeur au bras gauche, et Barthélemy Abellan d'une douleur poignante au côté gauche.

Une femme pieuse d'Alcantarilla, qui avait l'habitude de donner l'hospitalité aux Frères Mineurs, était depuis plusieurs jours déjà en danger de mort, ayant perdu l'usage de la parole. Frère André vint la voir et la consoler, mais il s'aperçut qu'elle n'entendait ni ne voyait plus, et qu'elle ne donnait plus aucun signe de vie. Faisant alors une courte prière, il posa la main sur la tête de la moribonde qui aussitôt ouvrit les yeux et, apercevant le saint homme, lui dit : « Dieu vous console, mon frère, « cômme vous m'avez consolé vous-même ». Deux jours

après, cette personne qui avait déjà un pied dans la tombe, se portait mieux que jamais.

Le jeune fils du comte d'Elche était gravement malade, une ardente fièvre le dévorait, on craignait beaucoup pour sa vie. Frère André, qui passait, étant venu loger une nuit au château, on lui montra le pauvre enfant malade. Son cœur s'émut à la vue de la douleur des parents. Il le prit par la main et fit sur lui le signe de la croix en le bénissant. L'enfant aussitôt ouvrit de grands yeux, montra par des signes évidents qu'il se trouvait mieux et, quelques jours après, il avait recouvré toute sa santé.

Frère André vint un jour se confesser au Père Gabriel, pendant que celui-ci souffrait d'un grand mal de tête, ce qui lui arrivait habituellement deux ou trois fois la semaine. Il se hâta de dire au bon frère qu'il ne pouvait l'entendre, mais André insistant dit que, s'il voulait le confesser, il lui promettait que son mal disparaîtrait. Le Père se rendit et entendit la confession du saint homme qui, tenant sa promesse, le guérit par une simple imposition des mains.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Mort d'André et circonstances miraculeuses dont elle est entourée.

Après qu'André eut édifié plusieurs cloîtres de sa province par le spectacle de son extraordinaire sainteté et de ses miracles, et qu'à la demande du duc de Gandie il eut fait dans cette ville un séjour de dix années, le Père Antoine Sobrino, commissaire provincial, le prit avec lui pour aller fonder un cloître à Murcie. Là il répandit durant quelque temps la bonne odeur de la perfec-

tion monastique; puis, redemandé par le duc, il revint à Gandie, où il demeura jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de l'appeler à la gloire.

Il se préparait à ce suprême passage tous les jours et à toute heure, et avec le même soin que si chaque jour et chaque heure eussent dû être les derniers de sa vie. Dieu néanmoins lui avait prédit l'heure de sa mort.

Durant l'année qui précéda sa mort, les frères remarquèrent qu'il faisait ses exercices spirituels avec un certain redoublement d'application et de zèle. Ses larmes ne tarissaient pas, elles coulaient même au réfectoire, même aux jours de fête qui nous invitent à une sainte joie; tout ce monde lui semblait amer et triste; comme la félicité céleste était désormais la seule à laquelle son cœur fût sensible, il y aspirait, comme le cerf altéré aspire après les sources d'eau vive. Ces larmes, néanmoins, ne marquaient aucune tristesse d'esprit, mais il conservait un air pieux et enjoué qui édifiait et consolait tout ensemble.

Etant allé à Valence quelque temps avant sa dernière maladie, lorsqu'il partit, il prit congé des religieux et de quelques séculiers en des termes qui firent présager à tous qu'ils le voyaient pour la dernière fois en ce monde. A Gandie, il fit paraître les mêmes signes de sa fin prochaine, lorsqu'il voulut faire une dernière visite à tous les principaux amis du cloître, auxquels il témoigna une tendresse et une gratitude dont chacun fut d'abord étonné. Plus tard on comprit que le saint homme faisait alors ses adieux à la terre.

A une pieuse veuve il déclara qu'elle ne le reverrait plus ici-bas.

A une autre personne qui lui envoyait une paire de sandales et qui lui en promettait une autre paire, pour le jour où celle-là serait usée, il répondit : « Je n'en aurai plus besoin, après celle-ci je n'en porterai plus ».

Huit jours avant sa mort, le Père gardien remarquant les progrès de sa maladie, voulut lui administrer le sacrement d'Extrême-Onction, vu qu'il venait de recevoir la sainte Eucharistie ; le bon frère répondit qu'il n'y avait pas urgence et qu'il l'avertirait à temps, ce qui faisait voir que l'heure de sa mort lui était exactement connue.

Ce fut le 17 du mois d'avril qu'il demanda humblement la sainte onction des mourants et l'absolution générale. Il reçut ce dernier des Sacrements avec des sentiments si marqués de joie et de bonheur, que l'on voyait bien que l'huile des célestes consolations inondait son âme, en même temps que l'huile matérielle coulait sur son corps. Ainsi fortifié et assisté, il répondit très-distinctement aux litanies et aux autres prières de l'Eglise.

A minuit, entendant sonner matines, il demanda son rosaire, le récita encore, puis, à l'heure où les laudes finissaient, il expira doucement, le 18 avril 1602.

Pendant toute la nuit on laissa les portes du cloître ouvertes, pour contenter une grande foule de personnes qui désiraient recevoir une dernière fois la bénédiction du bon frère. La plupart voulaient encore emporter quelque souvenir de lui. Leur dévotion faisait main basse sur tous les objets dont il avait pu se servir, par exemple les cordons de ses sandales.

Dieu révéla la gloire de son serviteur à plusieurs saintes âmes. Une personne pieuse était en prière dans sa

chambre, à vingt milles de Gandie, et à l'instant même où frère André rendait l'esprit, elle fut transportée en esprit dans le lieu où gisait son corps qu'elle vit environné d'une lumière céleste, puis elle entendit une voix qui lui disait : « La sainte âme qui, tout à l'heure, est sortie de ce corps s'est envolée vers le ciel ». Cette même personne put ensuite dépeindre exactement les traits d'André qu'elle n'avait cependant jamais vu.

Michel Lopez de Grez, curé de Rotova, homme d'une vie parfaite, qui même fit plusieurs miracles après sa mort, éprouva une grande joie en apprenant la mort de frère André qui était son intime ami. De plus, à la première messe qu'il célébra pour lui, il vit, pendant le *memento*, paraître une étoile brillante qui resta assez longtemps immobile devant ses yeux. Cette apparition lui causa la plus vive joie, car il ne douta pas un instant que ce ne fût l'âme de son ami, qui, après avoir éclairé l'Espagne comme un astre bienfaisant, brillait maintenant en face de Dieu des splendeurs de la gloire éternelle.

Son corps, que la mort semblait avoir embelli, car il avait le visage souriant, les joues rosées, les yeux vifs, la peau blanche et molle, fut porté dans la salle du chapitre, où une multitude innombrable de personnes de toutes conditions le vinrent voir et le vénérèrent. Mais les pauvres montraient plus de tristesse et d'empressement que tous les autres, ils pleuraient comme des enfants qui ont perdu leur père. Le corps fut, quelques jours après, enseveli dans l'église du cloître, au milieu d'un immense concours d'ecclésiastiques et de religieux, de nobles, de personnes riches et de gens du peuple venus non-

seulement de Gandie, mais de tous les lieux à la ronde et de fort loin.

Dieu ne tarda pas à glorifier le tombeau de son serviteur par de grands miracles.

Le Père Simon Casanova, gardien d'un cloître situé hors des murs de la ville de Gandie, souffrait horriblement de la gravelle et était en danger de mort. Il se fit porter à Gandie, toucha le corps, fit dire tous les jours une prière en l'honneur du serviteur de Dieu et fut aussitôt guéri.

Gaspar Romeu, Pierre Burges, Melchior Lares, Lucie Cuevas, Jacques Servise, furent pareillement guéris de diverses maladies par l'intercession de frère André et par la vertu de ses reliques.

Le saint homme, quelque temps avant sa mort, avait promis à Pierre Rodriguez de l'aider, lui et les siens, dès qu'ils l'invoqueraient dans quelque nécessité. Vincent, fils de Rodriguez, éprouva l'effet de cette promesse. Ce Vincent étant dans l'île Majorque, fut pris d'une fièvre opiniâtre accompagnée de flux de sang, et devint si malade qu'on lui administra les derniers Sacrements. Quoique entièrement inconnu dans le pays et sans argent, il trouva un hôte charitable qui le traita comme son propre fils. Son embarras était extrême, lorsqu'il reçut la visite inattendue d'un ami qui lui prêta assez d'argent pour payer ses dettes. Tous ces secours qui, dans une si grande nécessité, lui arrivaient si à propos dans un pays étranger, il les attribua à la protection de frère André qu'il ne cessait point d'appeler à son aide. Dès qu'il se sentit un peu mieux, quoiqu'il ne pût encore se tenir sur ses jambes, tant il était faible, il s'embarqua pour aller retrouver

cette patrie qu'il désirait tant revoir, afin d'achever de s'y guérir, ou du moins afin d'y rendre le dernier soupir, entouré de ses proches. Au milieu de la nuit, le navire s'approcha de l'île d'Iviça, et les matelots, après avoir jeté l'ancre, se livrèrent au repos et au sommeil.

Cependant, à peine une heure s'était écoulée, qu'il s'éleva une tempête violente, et les matelots s'éveillant virent le danger si imminent, qu'ils transportèrent tout le chargement du navire du même côté, pour pouvoir s'échapper par l'autre côté. Bientôt le navire commença à s'enfoncer par le côté surchargé, et Vincent, qui se trouvait dans cette partie avec un compagnon malade comme lui, se mit à crier au secours ; mais personne ne l'entendit. Dans une telle détresse, et déjà submergé, il se recommanda encore à frère André. Les autres passagers étaient parvenus à se sauver sur un bâtiment qui se trouvait dans le port. Parmi eux se trouvait un ami de Vincent, qui, dès qu'il s'aperçut qu'il manquait, retourna avec un matelot vers le navire qui n'avait plus que ses mâts hors de l'eau. Les deux hommes furent trouvés et ramenés sur le bâtiment où s'étaient sauvés les autres passagers, mais les deux infortunés ne donnaient plus signe de vie. Néanmoins on les suspendit la tête en bas pour leur faire rendre l'eau qu'ils avaient dans le corps, et au bout de deux heures Vincent commença à faire quelques mouvements et à ouvrir les yeux ; puis, se réveillant comme d'un profond sommeil, il demanda : « Où sommes-nous » « donc ? » On lui répondit : « Au port d'Iviça ». Et il reprit : « Je me croyais au fond de la mer ». Mais il n'y eut pas moyen de rappeler à la vie son compagnon, qui cependant avait été retiré de l'eau avant lui.

Lorsqu'il eut appris tout ce qui s'était passé, il fit voir aux passagers une corde qu'il portait autour de ses reins, et dit que c'était celle de frère André qu'il avait invoqué au moment du péril et qui l'avait ressuscité ; toutes choses qu'il attesta plus tard avec serment. Ce miracle étonnant fut encore augmenté par ce fait que Vincent qui, auparavant, était malade à ne pouvoir se tenir debout, se trouva entièrement guéri et put dès ce même jour se promener dans l'île comme s'il n'eût jamais été malade. Quelques jours plus tard, il embrassait à Gandie son vieux père qui avait déjà pleuré son fils comme mort.

André fut proclamé bienheureux par le pape Pie VI, le 22 mai 1791.

(Ex *Chron. Prov. S.-Joannis-Bapt.*)

PÈRE ALPHONSE ORDONNEZ

1584. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Missionnaire au Mexique.

Alphonse, né en Espagne, entra chez les Frères Mineurs de la province d'Andalousie. Après avoir fait là de grands progrès dans la perfection, il partit pour le Nouveau-Monde, afin de travailler au salut des Indiens. Afin de mieux réussir dans son entreprise, il étudia avec beaucoup d'ardeur la langue mexicaine, et parvint en peu de temps à la parler assez facilement pour prêcher avec fruit. Il vivait dans une grande austérité, il jeûnait presque constamment ; car il ne faisait qu'un seul repas par jour et ne buvait jamais de vin.

Sévère pour lui-même, il était aimable, indulgent et compatissant à l'égard des autres. La joie intérieure de son âme s'épanouissait visiblement sur son visage. Souvent ravi en esprit et toujours plongé en Dieu, il appartenait plus au ciel qu'à la terre. Sa profonde humilité, sa rigoureuse pauvreté, son obéissance, son exacte observation de la règle, sa prière qui ne finissait point, la contemplation où il se complaisait des choses divines, tout cela joint à son zèle pour le salut des âmes faisait de sa vie un sermon perpétuel par où il exhortait ses frères à suivre ses traces dans la voie de la perfection. Tous, les jours il récitait d'abord seul, une heure avant minuit, les matines qu'il chantait ensuite au chœur avec ses frères.

Dieu lui accordait de grandes faveurs spirituelles, mais il s'en taisait par humilité. Une femme indienne était possédée de l'esprit malin, il la délivra par un signe de croix. Après avoir été souvent revêtu de la dignité de gardien et avoir gouverné ses frères avec douceur, fermeté et prudence, étant tombé malade dans un village situé non loin de Mexico, il se fit porter dans le cloître de cette ville. Le supérieur étant venu le visiter, Alphonse lui demanda de prier pour lui pendant sept jours et de revenir ensuite le voir ; par où il lui donnait à entendre assez clairement que Dieu lui avait révélé le jour de sa mort. Ce jour-là il reçut les derniers Sacrements et s'endormit doucement dans le Seigneur, en présence de ses frères, en 1584.

Son corps est conservé et honoré dans l'église franciscaine de Mexico.

PÈRE ANTOINE MALDONAT

1545. — Pape : Paul III. — Roi de France : François I^{er}.

SOMMAIRE : Un des premiers apôtres du Nouveau-Monde.

En 1524 la province de Saint-Gabriel des Frères Mineurs Déchaussés, en Espagne, envoya aux Indes Occidentales le bienheureux Martin de Valence, avec douze religieux, qui furent les premiers apôtres du Nouveau-Monde. En 1528, ils furent rejoints par vingt autres religieux de la même province, accompagnés d'un assez grand nombre d'hommes zélés venant de toutes les provinces espagnoles. Parmi eux se trouvait le Père Antoine Maldonat, né à Salamanque d'une famille fort noble et fort riche. Après la mort de ses parents, il demeura, comme fils aîné, héritier d'une fortune de plus de sept mille ducats de revenus.

Ses amis et ses proches lui parlèrent bientôt de mariage, lui proposant les héritières les plus belles, les plus nobles et les plus riches du pays. Son choix fait, il se promit de célébrer des noces splendides. Il fit donc préparer de riches livrées, des jeux et des comédiens, ainsi qu'un repas somptueux, afin de recevoir dignement toute la noblesse de Salamanque. Il acheta aussi pour lui-même des vêtements d'une magnificence extraordinaire. C'est au milieu de ces séductions et de ces vanités mondaines que Dieu voulut frapper dans le cœur de ce jeune homme un coup qui montrât la puissance de sa

grâce. Pendant que le jeune homme s'occupait activement de tous ces préparatifs, cette parole de l'Apôtre lui revenait sans cesse à l'esprit : « La figure de ce monde passe ».

Cette pensée l'inquiétait comme un remords. Le jour fixé pour le mariage arriva ; dès le matin, lorsque déjà toute la ville était sur pied pour jouir du spectacle de tant de magnificence, Antoine Maldonat vint frapper à la porte du cloître franciscain, où, les larmes aux yeux, il demanda l'habit religieux qu'on lui accorda. Ce fut ainsi qu'il dit adieu à ses biens, à sa fiancée et au monde, grand sujet de satisfaction pour son âme, d'admiration et d'édification pour la cité. Son exemple fut suivi par plusieurs jeunes jens.

Son grand zèle et ses vertus claustrales témoignèrent dès son noviciat de la sincérité de sa vocation. Après son année de noviciat et lorsqu'il eut prononcé ses vœux, toujours désireux de la plus haute perfection, il passa de la province de Saint-Jacques à celle de Saint-Gabriel, où la règle était plus sévère. Il vécut là quelque temps selon la perfection de la règle franciscaine, puis apprenant les succès des premiers missionnaires aux Indes Occidentales, il résolut d'aller prendre part à leurs travaux apostoliques.

Bien qu'il ne sût pas assez la langue du pays pour pouvoir prêcher et enseigner, sa seule présence au milieu des païens et des chrétiens récemment convertis était une prédication d'une grande efficacité. Il ne portait jamais qu'un vêtement fort pauvre et tout usé et rapiécé. Il faisait pieds nus des voyages longs et difficiles, montrait beaucoup de charité envers tout homme, principalement envers les malades, les visitant, les soi-

gant jour et nuit comme une mère soigne son enfant. Pendant qu'il était gardien du cloître de Mexico, on le voyait parcourir la ville et ses environs, nu-pieds avec un panier sur ses épaules, dans lequel il rapportait du pain, des légumes et des fruits pour nourrir ses frères. Il mourut en odeur de sainteté, riche de mérites et de bonnes œuvres, l'an 1545.

DIX-NEUVIÈME JOUR D'AVRIL

LE BIENHEUREUX CONRAD MILIAN

1289. — Pape : Nicolas IV. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Sa piété précoce. — L'esprit prophétique lui fait voir dans un jeune paysan le futur pape Nicolas IV. — Constante amitié de ces deux hommes. — Missionnaire en Afrique. — Négociateur et prédicateur à Paris.

Ce saint homme naquit à Ascoli, ville des Etats de l'Eglise, le 18 septembre 1234, de François Miliani et d'Agnès Saladini, l'un et l'autre de la première noblesse de ce pays. Il n'était pas encore né que déjà un religieux franciscain avait prédit à sa mère qu'elle mettrait au monde un fils qui ferait honneur à l'Ordre de Saint-François par sa sainteté extraordinaire. Par son goût pour la prière et la pénitence, il donna dès son enfance plus d'un signe de sa future perfection. Durant le temps de ses études il n'avait rien plus à cœur que d'éviter la société des jeunes gens folâtres et licencieux.

Haire, cilice, discipline, jeûnes et veilles, il mettait tout

en œuvre pour tenir son corps dans la servitude. Il parvint, par son assiduité à la prière, à une si intime union avec Dieu qui aime par-dessus tout l'offrande d'une âme jeune et innocente, que l'esprit des prophètes vint se reposer sur cet enfant. Il avait quelquefois l'occasion de voir un jeune paysan de Lisciano, village situé non loin d'Ascoli, et lorsqu'il le rencontrait, il lui témoignait un très-grand respect, jusqu'à se mettre à genoux devant lui. Des personnes témoins de ce fait, lui demandèrent la raison de ces marques si extraordinaires de vénération accordées à cet enfant, qui se nommait Jérôme Massi. Conrad répondit que c'était parce qu'il voyait dans ses mains les clefs du ciel. Cet enfant n'était autre que celui qui fut le Père Jérôme d'Ascoli, général de l'Ordre franciscain et qui devint enfin pape sous le nom de Nicolas IV.

Conrad et Jérôme se lièrent dès lors d'une amitié indissoluble, ils se chérissaient comme des frères. Ils prirent ensemble l'habit franciscain au cloître d'Ascoli, et dès le principe marchèrent de front dans la voie de la perfection. Après qu'ils eurent prononcé leurs vœux, on les envoya au cloître d'Assise ; de là, après un séjour d'un an, ils passèrent à Pérouse, où ils firent de tels progrès dans les sciences, qu'on les jugea capables de remplir les plus importantes fonctions de l'enseignement théologique. Pour eux, ils n'avaient qu'une très-petite opinion de leur capacité et songeaient à se dérober à l'honneur qu'on voulait leur faire ; mais tandis qu'ils étaient la nuit en prière chacun dans sa cellule, ils reçurent la visite d'un Ange qui leur conseilla d'accepter les fonctions auxquelles ils étaient appelés.

Obéissant à cet avis céleste, ils se rendirent à Rome où

ils professèrent assez longtemps la théologie et prêchèrent avec non moins de fruit que de zèle. La renommée de leur science et de leurs vertus grandissant toujours, le Père Jérôme fut promu aux premières dignités de l'Ordre, et le Père Conrad en fut jugé digne. Mais l'humilité profonde dont ce saint homme était pénétré le dissuadait d'accepter la charge de diriger les âmes, dont il se jugeait incapable. Il désirait utiliser autrement, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, les talents dont le Seigneur l'avait si largement pourvu ; le Père Jérôme étant devenu général de l'Ordre, il lui demanda et obtint facilement de lui la permission d'aller annoncer l'Évangile aux nations païennes de l'Afrique.

Là, prêchant comme saint Paul et vivant comme saint Antoine, il opéra jusqu'à sept mille conversions. Il faisait des miracles, ce qui l'aidait puissamment dans son œuvre. Il guérissait les malades au nom de l'adorable Trinité qui faisait le principal objet de ses instructions, et par l'invocation de laquelle il exhortait ses néophytes à commencer toutes leurs actions. Il ressuscita deux morts, rendit la vue à plusieurs aveugles, l'usage de leurs membres à des paralytiques et à des boiteux, et la santé à des lépreux. Il exorcisa encore plusieurs possédés.

En 1277, le pape Nicolas III nomma le Père Jérôme alors général de l'Ordre franciscain, légat du Saint-Siège, avec mission de négocier la paix entre les rois de France et d'Espagne, qui se faisaient alors la guerre. A cette occasion le Saint-Père fit revenir d'Afrique le Père Conrad, et l'envoya en France avec son ancien ami et compagnon, afin qu'il le secondât par le conseil et par l'action dans l'accomplissement de sa difficile mission. A son

retour en Europe, il ramena avec lui du fond de l'Afrique plusieurs nègres convertis et gagnés à Jésus-Christ par ses prédications. La renommée de ses œuvres merveilleuses l'ayant précédé en Europe, il fut reçu avec enthousiasme en Italie, dans toutes les villes qu'il traversa, ainsi qu'en France, et surtout à Paris, où l'on connaissait depuis longtemps déjà sa science et ses vertus. Le peuple se pressait sur ses pas et des personnages considérables venaient lui témoigner leur respect et leur admiration.

Son arrivée causa une grande joie au général, qui revoyait son ancien ami et fidèle compagnon revenir pieds nus, le corps brûlé du soleil et affaibli par ses austérités; en l'embrassant il dit aux assistants : « Nous avons un homme qui est plus grand que Jonas ». Conrad commença, à peine arrivé, d'annoncer la parole de Dieu. Il avait rapporté d'Afrique une image de la Mère de Dieu et une autre de saint François, avec lesquelles il opérait des miracles.

Jérôme ayant heureusement accompli sa mission, grâce à son propre mérite, comme aussi par les sages conseils et par les prières de Conrad, Sa Sainteté lui témoigna sa satisfaction en lui accordant le chapeau de cardinal. Jérôme revint à Rome, accompagné de son saint ami qui reprit durant quelque temps ses travaux apostoliques, dans la capitale du monde chrétien, et cela avec le plus grand fruit. Ensuite il retourna, par l'ordre du pape, à Paris, pour y professer la théologie. Là il se montra savant parmi les savants, et se fit admirer pour sa profondeur. Souvent il passait de la chaire du professeur à celle du prédicateur, et tous les dimanches il prêchait des sermons qui attiraient un nombre consi-

dérable d'auditeurs, et produisait des fruits abondants de salut.

Ce qui lui restait de temps après ses travaux de la chaire et du professorat, il l'employait à visiter les hôpitaux, où il se mettait à servir les malades avec une grande charité, employant à les soulager et à les consoler tous les trésors de tendresse et de compassion qui étaient dans son âme.

Après quelques années passées à Paris dans ces saintes occupations, il fut rappelé à Rome en 1288, par son vieil ami Jérôme qui venait de s'asseoir sur le trône pontifical. Le nouveau pape se souvenant de son ami et surtout des services qu'il avait rendus à l'Eglise, lui destinait le chapeau de cardinal. Quand cette nouvelle fut connue à Paris, ce fut de la part des bourgeois et des grands seigneurs un redoublement d'égards envers le pauvre moine que ces vanités mondaines ne touchaient guère. Néanmoins, il voulut tirer parti de ces dispositions pour la plus grande gloire de Dieu ; c'est pourquoi, sous le prétexte de faire des adieux solennels à la cité, il prêcha un dernier sermon sur la place publique devant une immense multitude. Comme un grand nombre de personnes distinguées se proposaient de l'accompagner pour lui faire honneur jusqu'au dehors de la ville, il les remercia cordialement de leurs bonnes intentions, et ne prit avec lui que deux religieux qui depuis plusieurs années déjà avaient coutume de l'accompagner.

Dans le voyage, il s'arrêtait pour prêcher dans toutes les villes, devant de grandes multitudes d'auditeurs qu'attiraient non-seulement ses sermons, mais encore les miracles qu'il opérait.

Il arriva le 3 mars à Ascoli, sa patrie, dont les habitants le reçurent avec enthousiasme. Il demeura quelque temps dans le cloître qui est hors des murs. Enfin, pour se mieux préparer à exécuter les ordres du pape en toute soumission, il crut avoir besoin de la solitude et alla se cacher dans une caverne au milieu d'un bois. Là il châtiait son corps par la pénitence, tandis que par la contemplation il élevait son esprit au-dessus de toute les choses créées. Il mettait d'autant plus d'ardeur à ces saints exercices de la solitude, qu'il les savait plus difficiles à pratiquer dans le monde où l'appelait le devoir de l'obéissance. La caverne du saint homme est devenue un lieu de pèlerinage. Cependant Dieu qui connaissait l'humilité de son serviteur et qui savait combien il lui répugnait d'échanger la bure claustrale contre la pourpre romaine, lui envoya à temps une maladie grave et lui révéla en même temps l'heure prochaine de sa mort. Conrad fit part de cette révélation à ses amis dès le 4 avril, jour où il ressentit les premières atteintes du mal.

Le pape apprit avec douleur le danger où se trouvait son saint ami. Afin de le consoler par des faveurs spirituelles, il lui accorda une indulgence plénière chaque fois qu'il prononcerait trois fois de suite le doux nom de Jésus et qu'il baiserait le crucifix qu'il avait toujours à la main. Sa maladie faisant des progrès, il reçut les derniers Sacrements, puis il se fit porter sur une planche nue gisant par terre, choisissant ce terrain favorable pour mieux livrer son dernier combat. Il demanda pardon à tous les religieux des manquements qu'il avait pu commettre contre la règle, chanta un cantique en l'honneur de la Vierge Marie et baisa à plusieurs reprises le

crucifix qu'il avait à la main. Enfin il chanta d'une voix mourante le psaume commençant par ces mots : « Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai point confondu « dans l'éternité ». Puis, en prononçant le verset : « Faites « luire la lumière de votre face sur votre serviteur », il rendit doucement son esprit à Dieu, le 19 avril de l'année 1289.

Son corps resta trois jours étendu par terre, très-beau, sans raideur, mais flexible dans tous ses membres. Une multitude innombrable de personnes vinrent le visiter. Tous demeuraient étonnés de l'odeur suave qu'exhalait ce corps. Lorsque le pape apprit la mort du bienheureux Conrad, il ne put retenir ses larmes, il déclara aux cardinaux, en plein consistoire, qu'ils venaient de perdre un homme qui était sur le point d'entrer dans le sacré collège. Il ajouta que c'était une grande perte que faisait la sainte Eglise et qui méritait d'être pleurée. Par ordre de Sa Sainteté le corps fut mis dans une belle châsse en bois que l'on renferma dans un tombeau de marbre surmonté de l'image du saint religieux.

Lorsqu'un autre cloître fut bâti, en 1371, à Ascoli, on fit la levée du corps qui fut trouvé sans corruption et qui répandait une suave odeur ; on le transféra dans la nouvelle église au milieu d'un concours immense, et on le déposa sous une voûte pratiquée dans le mur, non loin de la sacristie. Plus tard la précieuse relique fut déposée sous l'autel d'une chapelle construite à dessein par la famille de Conrad.

De nombreux miracles s'opérèrent par son intercession. Le pape Pie VI ordonna que la fête du bienheureux

Conrad fût célébrée dans tout l'Ordre franciscain, le 19 avril.

(WADDING.)

HUGUES RICHÉ ET RICHARD RISBÉ

MARTYRS EN ANGLETERRE

1537. — Pape : Paul III. — Roi de France : François I^{er}.

La luxure, un des sept péchés capitaux, source de tant de fléaux pour l'humanité, a parfois donné naissance à l'hérésie. L'Angleterre en a fait la triste expérience dans la personne d'Henri VIII. On sait qu'emporté par une passion effrénée et coupable, ce prince voulut faire casser son légitime mariage avec Catherine d'Aragon, et qu'il se sépara de l'Eglise romaine parce qu'il ne put amener le pape Clément VII à se faire le complice de son libertinage. Ainsi ce prince, qui avait d'abord mérité le titre de défenseur de la foi en écrivant contre Luther, se dégrada par la luxure jusqu'à devenir le destructeur de la foi, le fléau des âmes et le plus cruel ennemi de la sainte Eglise.

En ces temps malheureux vivait à Kent la pieuse Elisabeth Bartona, que sa renommée de sainteté a fait surnommer la *sainte Vierge* de Kent. A ses yeux, Henri était déchu de sa dignité royale, parce qu'il ne régnait plus avec Dieu ; elle ajoutait que Marie, fille légitime qu'il avait eue de Catherine et qu'il avait fait déclarer illégitime, devait être reine parce que c'était son droit.

Le Père Riché, gardien de Cantelberg, et le Père

Richard Risbé, gardien de Richmond, pensaient et disaient publiquement que cette religieuse parlait ainsi par inspiration divine. Arrêtés pour ces propos avec deux moines bénédictins et deux prêtres séculiers, et conduits devant le parlement, ils confessèrent hautement la suprématie de l'évêque de Rome et blâmèrent en même temps l'impiété du divorce royal. Leur franc parler leur valut une condamnation à mort. Nos deux martyrs, qui furent conduits au supplice sur une mauvaise charrette, trouvèrent en arrivant une haute potence toute dressée et une chaudière d'eau bouillante préparée pour eux. Ce terrible appareil ne les émut point. Le gardien de Cantelberg monta le premier à l'échelle et, arrivé en haut, il prononça d'une voix forte, en élevant les yeux au ciel, ces paroles de David : *Voluntarie sacrificabo tibi, et confitebor nomini tuo, Domine, quoniam bonum est.* Le Père Hugues monta à son tour, il exhorta la foule des spectateurs à persévérer dans notre sainte foi et dans la fidélité au pape. Ils restèrent pendus un peu de temps, après quoi l'on coupa les cordes, et comme tombés, à terre, ils respiraient encore, on leur trancha la tête ; puis on mit dans l'eau bouillante les corps coupés en quatre, afin que, préservés ainsi de la corruption, ils pussent être suspendus aux quatre portes de la ville. Leurs têtes furent exposées sur le grand pont de Londres, le 19 avril 1537.

Les deux moines bénédictins, les deux prêtres séculiers et Elisabeth Bartona subirent le même martyre.

(WADDING.)

VINGTIÈME JOUR D'AVRIL

LE B. DOMINIQUE DE LÉONISSA

1497. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Charles VIII.

SOMMAIRE : Ses moyens pour triompher de la tentation. — Sa prédication. — Ses derniers moments.

Le bienheureux Dominique, que les chroniques de l'Ordre appellent un miroir de perfection, la trompette de l'Italie, le protecteur de la province de la Marche, naquit dans cette même province, à San-Severino. Dans sa jeunesse, il alla demeurer avec ses parents à Léonissa, dans le royaume de Naples ; de là vient qu'il prit son surnom de cette ville dans laquelle il posa les premières pierres de l'édifice de sa sainteté. Les sermons éloquentes du bienheureux Père Nicolas d'Osimo le déterminèrent à quitter le monde et à se faire frère mineur. A peine fut-il reçu dans l'Ordre qu'il fit de grands progrès dans la science et dans la vertu.

Il disait avoir triomphé de beaucoup de tentations difficiles à vaincre, par trois moyens avec la grâce de Dieu : en se servant du travail pour repousser loin de sa pensée les suggestions diaboliques, en découvrant ses tentations à son confesseur, en domptant son corps par le jeûne, par les veilles et par la prière. Il jeûnait le vendredi au pain et à l'eau, passait les nuits entières en contemplation, dormait peu, et cela à genoux ou bien couché par

terre, et châtiât chaque jour son corps par une longue discipline pour dompter les révoltes de la nature et le soumettre aux lois de l'esprit.

Il prêcha avec autant de fruit que de zèle en beaucoup de villes et fit entrer dans l'Ordre un grand nombre d'hommes distingués. Parmi eux nous citerons le bienheureux Pierre de Molliano, avocat et professeur de droit d'un grand mérite, qui voulut recevoir l'habit franciscain des mains du bienheureux Dominique de Léonissa, et qui sous sa sage direction parvint à un haut degré de sainteté; le bienheureux frère Venance de Fabriano, homme de sainte vie, que saint Jacques de la Marche estimait et aimait et qu'il choisit pour compagnon dans ses voyages apostoliques; le bienheureux frère Julien de Fabriano, cher à Dieu et aux hommes pour son éminente perfection, souvent visité par les Anges et par la bienheureuse Vierge Marie, et qui, après cinquante ans passés dans l'Ordre, mourut en odeur de sainteté dans la province de la Marche.

Pendant que le bienheureux Dominique prêchait à Fabriano en 1466, il prédit que cette ville serait éprouvée et châtiée par la peste, mais qu'elle ne serait pas délaissée dans ce pressant besoin. La peste se déclara en effet au temps marqué; alors le saint homme vint, selon sa promesse, avec un autre religieux offrir ses services aux habitants de cette ville, et leur prodiguer tous les soins corporels et spirituels jusqu'à ce que la colère de Dieu fût apaisée et le fléau disparu. Tandis qu'il était au cloître de Fabriano, Dieu le gratifia de plusieurs faveurs exceptionnelles, et en particulier lui révéla des événements à venir importants.

Un jeune religieux vint un jour lui demander ce qu'il devait faire pour être agréable à Dieu, il lui répondit : « Obéir simplement, prier ardemment, travailler assidûment, de manière toutefois à laisser la prière et le travail pour l'obéissance, et à suspendre l'étude pour « prier en son temps » .

Un novice fortement tenté de rentrer dans le monde fut conduit par son maître, qui ne pouvait le ramener à résipiscence, auprès de Père Dominique. Celui-ci commença par pleurer avec le jeune homme sur ses combats intérieurs ; puis il lui fit comprendre que les attaques du démon étaient faciles à surmonter quand y on résiste dès le principe, mais qu'une fois qu'on a laissé l'ennemi prendre pied dans son cœur, les plus grands efforts étaient nécessaires pour le mettre dehors. Ensuite il exhorta le novice à ne pas trop s'effrayer des embûches et des agressions de l'enfer, parce qu'elles ont pour effet d'éloigner du péché les vrais serviteurs de Dieu plutôt que de les y faire tomber. Enfin il lui enseigna par quels moyens il avait lui-même surmonté ses tentations. Par cet entretien, le novice fut confirmé dans sa vocation dans laquelle il persévéra jusqu'à la fin.

Telles étaient les qualités de Dominique, sa sainteté, sa douceur, sa clémence, son zèle pour l'observation de la règle, que les Pères de la province de la Marche auraient désiré l'avoir constamment pour leur supérieur, sans qu'il sortît jamais de charge ; mais les lois et les coutumes de l'Ordre s'y opposant, ils l'élurent sept fois en divers temps pour provincial. Durant ce long gouvernement, il eut constamment l'œil ouvert sur tous les religieux soumis à sa juridiction, encourageant les bons, pri-

vant de tout honneur les négligents, réprimant avec fermeté, mais aussi avec douceur et patience, ceux qui étaient rebelles à la règle ; il redoutait les dures punitions qui brisent plus souvent qu'elles ne redressent.

Il parvint à une grande vieillesse. Il visitait les cloîtres de sa province, lorsqu'il fut atteint de la maladie qui le mit en possession de l'éternité. Aussitôt que le duc d'Urbin apprit qu'il était gravement malade, il envoya de ses courtisans et de ses serviteurs auprès du saint homme qu'il estimait extrêmement, pour l'amener à Urbin, de peur que cette ville ne fût privée de son corps. Le bienheureux voyant venir ces seigneurs et ces domestiques, dit avec beaucoup d'humilité : « A quoi bon une « suite si nombreuse et si brillante pour conduire un « pauvre frère mineur ? Laissez-moi mourir où il plaira « à Dieu, ou du moins entrer dans la ville sans bruit et « sans éclat. J'ai toujours aspiré après l'oubli et le mépris « des hommes ; voulez-vous qu'au dernier moment je « succombe à la vaine gloire ? » Il renvoya ainsi cette brillante escorte, promettant néanmoins de se rendre aux vœux du duc.

Il fut reçu par ce dernier avec de grandes marques de respect. Mais il eut hâte de se dérober aux honneurs pour se préparer à la mort. Il fut soutenu et consolé dans son dernier combat par la sainte Vierge et par les Anges. Le bienheureux Nicolas d'Orbello, de la province de Tours, un des plus grands prédicateurs de France, qui, ayant quitté sa province pour trouver le repos, était venu habiter dans celle de la Marche, où il brillait par ses austérités, par l'esprit d'oraison et par le don des larmes, avait toujours été très-lié avec le bienheureux Dominique. Ils

s'étaient promis entre eux de se découvrir mutuellement les faveurs célestes que Dieu leur ferait. Le Père Nicolas étant venu un après-midi faire visite à son ami, vit, en approchant de la chambre où était le malade, qu'elle était pleine d'une lumière céleste qui rayonnait à travers les fentes de la porte. Il s'arrêta quelques instants, puis entra, mais la lumière avait disparu. Forcé de tenir parole, le bienheureux Dominique avoua que la sainte Vierge était venue le visiter entourée d'une multitude d'Ange.

Sentant que sa fin était proche, Dominique ferma sa porte aux médecins et à tout séculier pendant ses trois derniers jours, voulant passer ce temps en compagnie du bienheureux Nicolas et du supérieur du cloître, pour s'entretenir avec eux des choses du ciel. Il pleura amèrement ses propres fautes, si petites qu'elles fussent, et celles de tous les pécheurs, demandant à Dieu leur conversion. Il ne laissait pas de répéter ce qu'il avait dit tant de fois dans ses sermons : « Vous n'avez qu'une âme, prenez-en soin ; car si vous venez à la perdre, vous n'en aurez pas une seconde ». Enfin, muni des derniers Sacraments, il s'endormit doucement dans le Seigneur, le 20 avril 1497. Son saint corps parut plus beau après sa mort qu'auparavant. Il demeura assez longtemps exposé dans l'église, pour satisfaire la dévotion des nombreux fidèles qui vinrent l'honorer.

Par ordre du duc, il fut enseveli dans le cloître des Clarisses, dont la sœur du duc avait été fondatrice et où elle était religieuse. Le corps fut d'abord déposé sous le maître-autel ; transféré plus tard dans la nouvelle église qui fut bâtie par les Clarisses, il fut déposé dans un tom-

beau de marbre, auprès du maître-autel, sous la grille le long de laquelle les religieuses reçoivent la communion, afin que les habitants de la ville pussent le vénérer.

Lors de cette translation, un des ossements fut enlevé du tombeau et déposé dans une châsse pour pouvoir être porté aux malades. Des guérisons miraculeuses sont encore dues aujourd'hui à cette sainte relique. Thérésia Zepherini fut guérie d'une goutte invétérée.

(WADDING.)

LES B. DONAT, GASPARD ET AUTRES

XVI^e siècle. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

Ajoutons ici divers autres bienheureux qui reposent dans le cloître d'Urbain et qui sont tous originaires de cette même ville. Nommons d'abord le bienheureux Père Donat. Son père, riche avocat, l'avait envoyé étudier le droit à Padoue. Il prit dans cette ville l'habit franciscain, parvint à un grand savoir et à une grande perfection et fut élu cinq fois provincial de la province de la Marche. Dans l'exercice de ses fonctions, il fit paraître une humilité profonde, une tendre charité et une douceur paternelle envers ses subordonnés, ainsi qu'un grand souci pour le maintien de la règle. Il avait un don particulier pour concilier les différends et faire cesser les inimitiés. Il était affable envers les frères affligés, et non moins compatissant à l'égard des pauvres qu'il couvrit souvent de ses propres habits. La pureté angélique de son cœur se reflétait sur son visage. Il se livrait à la contemplation et

avait des extases. Les Anges descendaient du ciel pour le visiter et les oiseaux des champs venaient se poser sur ses épaules et chanter à ses oreilles comme pour rendre témoignage à son innocence. Il mourut saintement en 1505.

Il fut enterré dans le cimetière commun, mais quelques années après on l'exhuma à cause des miracles qui s'opéraient par son intercession et de la foule des fidèles qui venaient honorer son tombeau.

Il fut enfermé dans une belle châsse de bois que l'on plaça dans le chœur de l'église.

(WADDING.)

Le bienheureux Gaspar, né de parents nobles et riches dans un village auprès d'Urbino, avait reçu dans cette ville une éducation assortie à son rang. Mais voulant fuir les délices du monde, il embrassa dès sa jeunesse la vie religieuse et se fit frère lai. Ses pénitences, ses austérités et ses ferventes prières lui valurent de la part de Dieu le don des guérisons miraculeuses. Aussi les malades le suivaient-ils partout en foule.

Le seigneur de Camerino, depuis longtemps retenu dans son lit par une plaie incurable à la jambe, ayant entendu parler du bienheureux Gaspar, le fit appeler et fut subitement guéri par un simple attouchement.

La femme d'un célèbre médecin de la même ville était depuis longtemps malade sans que son mari la pût guérir. Celui-ci apprenant la guérison que nous venons de rapporter, fit aussi venir le saint frère auprès de sa femme. Gaspar se rendit auprès de la malade, fit un

signe de croix sur elle, et une guérison aussi complète que soudaine s'ensuivit.

Gaspar lui-même s'étant cassé la jambe dans une chute, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, invoqua saint Bernardin, patron du cloître qu'il habitait, et fut miraculeusement guéri pendant la nuit. Le bienheureux Dominique de Léonissa, gardien du cloître, tout étonné d'un si prompt rétablissement, demanda au bon frère d'où cela provenait. Il avoua simplement qu'il avait prié saint Bernardin avec confiance, et qu'il avait été guéri.

Il mourut plein d'années et de mérites en 1506, et fut enseveli à côté du bienheureux Donat et dans le même tombeau, sous l'autel de la sainte Croix. Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par de nombreux miracles.

La même ville d'Urbino a donné au Tiers Ordre trois bienheureux qui ont brillé par leur sainteté et par leurs miracles, savoir : le bienheureux Pierre d'Urbino, qui repose dans l'église des Pères Servites ; le bienheureux Jean, qui repose dans l'église des Pères Jésuites ; le bienheureux Antimo, qui mena une vie très-austère dans un ermitage non loin de la ville de Faenza, où il mourut saintement ; il fut enterré dans l'église des Franciscains.

(WADDING.)

LE BIENHEUREUX JEAN DE MASSACIO

ERMITE DU TIERS ORDRE

1399. — Pape : Benoît XIII. — Roi de France : Charles VI.

SOMMAIRE : Encore enfant il fait jaillir une source dans un lieu aride. — Ermite.
— Ses luttes contre le démon.

Ce saint ermite naquit au village de Massacio, dans le pays de la Marche, de parents hérétiques qui le firent néanmoins élever dans la religion catholique. Dès ses jeunes années il commença à recevoir de Dieu des faveurs particulières. Il récitait presque sans cesse le *Pater noster* et d'autres prières ; il avait une telle inclination pour les pratiques de dévotion, qu'il ne voulait pas entendre parler d'autre chose. Ce zèle précoce se communiquait aux autres enfants qui le fréquentaient, et Dieu le récompensa par un beau miracle : Une année il y eut une telle disette d'eau pendant l'été et une si extrême sécheresse que les fruits de la terre périssaient dans les champs et que pasteurs et troupeaux mouraient de soif ; Jean, qui n'était encore qu'un enfant, se mit alors à creuser un trou dans la poussière aride, puis invoquant le saint nom de Jésus, il en fit jaillir une source abondante. Cette source, en continuant de couler, rappelle le souvenir de ce miracle et se nomme encore la source du bienheureux Jean.

Après qu'il eut gardé les troupeaux quelques années, il voulut, étant devenu plus âgé, n'être plus occupé

désormais que du salut de son âme. Il se retira dans une caverne profonde et secrète, dont sa mère connaissait seule l'entrée. Sa mère, qu'il avait convertie, lui apportait sa nourriture, consistant en pain et en fruits secs ; elle la descendait dans la caverne, à l'aide d'une corde.

Dans cette caverne Jean passait sa vie dans les austérités de la pénitence, dans la contemplation et dans des luttes continuelles avec les esprits infernaux qui ne le laissaient jamais en repos. Ils usaient de toute la terreur qu'ils pouvaient inspirer et de toute leur rage pour le forcer à quitter cet austère genre de vie. Ils cherchaient tantôt à le séduire par des peintures enchanteresses du monde, tantôt à l'épouvanter par des visions terribles ; quelquefois ils allaient jusqu'à le frapper. Mais, aidé de la force de Dieu, l'intrépide jeune homme surmontait toute la malice de ses ennemis qui, à la fin, se lassèrent de le tourmenter et le laissèrent tranquille.

Il demeura dans sa retraite jusqu'à la mort de sa mère ; alors n'ayant plus personne pour lui apporter à manger, il fut forcé de sortir pour aller mendier son pain de porte en porte. Ce genre de vie le rapprochant des Frères Mineurs, il conçut la pensée de revêtir l'habit de cet Ordre, sous lequel il fit encore de grands progrès dans la perfection. Il se prémunissait contre les attaques de l'ennemi par la fréquentation quotidienne de la Table sainte, ainsi que par le jeûne, les veilles et la prière. Il ne cessait de pleurer pour demander à Dieu de vouloir oublier ses péchés et ceux de tous les hommes. Enfin une longue et douloureuse maladie l'enleva de ce monde le 20 avril 1399.

Le Seigneur fit connaître miraculeusement la nou-

velle de la mort de son serviteur. A peine eut-il rendu le dernier soupir que toutes les cloches de l'abbaye de Massacio qui appartenait aux moines Camaldules, sonnèrent d'elles-mêmes. Les habitants de Massacio se demandaient avec étonnement ce que cela pouvait être, lorsque quelqu'un leur dit que l'ermite Jean, qu'on n'avait point vu sortir de sa retraite depuis plusieurs jours, était sans doute mort. Là-dessus ils se rendirent à la grotte et trouvèrent le saint homme mort. Il était encore à genoux, les mains croisées sur sa poitrine et les yeux levés vers le ciel, comme s'il eût été en extase. Dès que cette nouvelle se fut répandue, on vint en foule voir le saint corps et l'honorer ; puis on le porta en triomphe, au milieu des chants d'allégresse, à l'abbaye, dans l'église de laquelle la miraculeuse sonnerie semblait indiquer que le saint avait voulu être enterré. Cette abbaye et cette église furent plus tard données par le pape aux religieux franciscains.

Le tombeau du saint ermite ne tarda pas à briller par les miracles qui s'y opérèrent. De nombreux malades y recouvrèrent la santé. C'est pourquoi les habitants, prenant le bienheureux pour patron, célébrèrent solennellement sa fête tous les ans et lui construisirent un beau monument en marbre.

(WADDING.)

PÈRE FRANÇOIS TORALLE

PREMIER ÉVÊQUE D'YUCATAN, EN AMÉRIQUE

1571. — Pape : Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Cette vie et la suivante se rapportent aux commencements de l'Eglise catholique en Amérique et trent de là un intérêt historique particulier.

Non-seulement l'Ordre Séraphique envoya les premiers ouvriers évangéliques et les premiers prédicateurs de notre foi dans les Indes Orientales et Occidentales, mais encore il a fourni à la plupart des églises de ces pays leurs premiers évêques et leurs premiers pasteurs. Parmi ceux-ci se trouvent le Père François Toralle et le Père Didace Landa, premiers évêques d'Yucatan.

Le Père François, né à Ubeda, en Espagne, devint, étant encore fort jeune, frère mineur dans la province d'Andalousie. Désireux de travailler à la conversion des Indiens, il partit pour les Indes Occidentales, où il unit ses efforts à ceux des premiers missionnaires de l'Ordre. Il fut le premier qui apprit la langue des Indiens dits Popoluks. Il parlait aussi très-bien la langue mexicaine, ce qui lui permit de prêcher avec beaucoup de fruit dans la province de Tecamachalco. Pendant qu'il était gardien de la province du Saint-Evangile, il revint en Europe pour assister au chapitre général de Salamanque, tenu en 1553 ; profitant de l'occasion, il parcourut une partie de l'Espagne afin de trouver des hommes de bonne volonté qu'il emmènerait avec lui en Amérique pour travailler dans la vigne du Seigneur.

En 1554, il se rembarqua pour les Indes; emmenant avec lui trente-quatre religieux franciscains pour affermir et propager de plus en plus dans le Nouveau-Monde la croyance au Dieu crucifié. Quelques années plus tard il fut élu provincial, charge qu'il géra avec prudence et à la satisfaction de ses subordonnés. Il était encore revêtu de cette dignité, lorsque le conseil royal des Indes le désigna pour premier évêque d'Yucatan. Il revint encore une fois en Espagne pour recevoir la consécration épiscopale et pour traiter certaines questions difficiles concernant la liberté des Indiens et la manière de les gouverner. Cela fait, il retourna en Amérique et prit en main le gouvernement de son diocèse, dans lequel à cette époque il n'y avait pas d'autres ecclésiastiques que des Frères Mineurs. Il déploya dans l'épiscopat un zèle infatigable. Ce qui lui plaisait surtout dans cette dignité, c'étaient les travaux et les fatigues auxquels elle l'obligeait. Dieu l'appela à recevoir la récompense de ses mérites dans le mois d'avril de l'an 1571, pendant un voyage qu'il avait entrepris d'Yucatan à Mexico, pour les affaires de son Eglise naissante.

PÈRE DIDACE LANDA

DEUXIÈME ÉVÊQUE D'YUCATAN

XVI^e siècle. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Son successeur dans la dignité épiscopale fut le Père Didace Landa, de la province de Castille, homme d'une

haute perfection et d'une rare science. Il avait aussi figuré parmi les premiers missionnaires envoyés en Amérique, il avait amené des ténèbres de l'idolâtrie à la lumière de la foi un grand nombre de païens. Il s'était fait remarquer par sa grande charité et sa tendre compassion pour les pauvres, pendant qu'il était gardien du cloître d'Ismale. Les temps étaient très-durs en 1553, beaucoup d'Indiens et même des Espagnols mouraient de faim ; le cloître n'avait plus de grain que pour un mois, tandis que l'on avait encore six mois à traverser pour arriver à la moisson prochaine, et cependant le Père Didace donna des ordres pour que l'aumône fût accordée à tout pauvre qui se présenterait à la porte du cloître. Il était convaincu que Dieu n'abandonnerait pas ses serviteurs dans le besoin, et sa confiance ne fut point trompée. Le peu de grain qui restait suffit à nourrir pendant six mois les religieux avec les serviteurs qui les aidaient dans le service divin, tous les pauvres du lieu ainsi que la garnison espagnole, et à la fin du sixième mois, lorsque la moisson nouvelle fut bonne à recueillir, le grenier du cloître se trouva aussi plein que si l'on n'y eût point touché.

L'empereur Charles-Quint et le grand conseil des Indes connaissant les vertus de ce saint homme, ses longs et fructueux travaux dans les missions, le choisirent pour second évêque d'Yucatan.

Dès qu'il fut revêtu de la dignité épiscopale, le Père Didace se mit à déployer un nouveau zèle pour convertir les infidèles et pour corriger les mœurs dissolues des soldats espagnols ; il savait rappeler courageusement à leurs devoirs les gouverneurs et leurs employés, toutes les fois qu'ils s'en écartaient, et il s'attira plus d'une persé-

cution pour rendre plus léger et moins dur le joug qui pesait sur ses ouailles.

Il s'opposa de toutes ses forces aux personnes de l'un et l'autre sexe qui faisaient profession de sorcellerie et dont le pays était rempli ; il les fit rechercher et punir, pour purger son diocèse de cette race malfaisante et perverse. Il eut aussi à lutter contre les malins esprits, en quoi le Seigneur l'aida constamment.

Une fois, pendant qu'il visitait son vaste diocèse, les démons essayèrent de le précipiter dans une rivière profonde qu'il traversait à cheval ; mais il fut sauvé du danger par un Ange qui lui apparut sous la figure d'un beau jeune homme.

Plus d'une fois on vit, pendant qu'il était en chaire, briller au-dessus de sa tête une étoile radieuse, signe par lequel Dieu indiquait clairement que le saint évêque faisait luire aux yeux des hommes aveugles la pure lumière de la vraie foi, à laquelle effectivement il attira une multitude innombrable d'Indiens.

La mort le surprit au milieu de ses glorieux travaux, en 1579, et le mit en possession des récompenses que Dieu réserve aux fidèles pasteurs des âmes.

Son enterrement rassembla un très-grand nombre d'hommes, même de ceux qui l'avaient persécuté et qui avaient juré sa mort. Ils reconnaissaient alors sa sainteté et son innocence et l'appelaient un grand serviteur de Dieu. On lui éleva un magnifique tombeau dans sa cathédrale, qui fut dès lors vénéré des fidèles.

Le pays d'Yucatan est une presqu'île qui, entourée à l'Est, au Nord et à l'Ouest, par la mer des Antilles, s'ouvre au Sud sur le continent américain.

En 1527, les troupes espagnoles soumirent cette terre à la domination de leur roi. Lorsque, sept ans après, elles partirent pour l'expédition du Pérou, elles laissèrent dans le Yucatan le Père Jacques Testera avec quatre frères mineurs qui furent les premiers apôtres de ce pays. Mais, irrités par les vexations de leurs vainqueurs, les indigènes ne voulurent tolérer les missionnaires qu'à la condition qu'ils promettaient par serment que les soldats ne reviendraient plus dans le pays.

Les missionnaires firent alors venir de Mexico quelques Indiens convertis qui leur aidèrent à évangéliser le Yucatan, comme interprètes. Les habitants montrèrent tant de bonne volonté à recevoir la vraie foi, que dans les quarante premiers jours, quinze des principaux chefs apportèrent aux Pères leurs idoles pour les briser et les brûler, et qu'ils leur confièrent leurs enfants pour être élevés dans la foi et les bonnes mœurs ; en outre, ils construisirent des habitations pour les missionnaires, des écoles et des églises. Tels étaient les heureux commencements de l'Évangile et les progrès de la foi dans ce pays, lorsque des marchands impies vinrent vendre aux Indiens des idoles achetées ailleurs et soulever ce peuple contre les missionnaires. Les Pères s'opposèrent d'abord à cette inique cupidité, mais ce fut en vain : ils furent obligés, pour se soustraire à la fureur des Indiens, de revenir dans la province de Mexico, très-affligés de ce que la semence de la foi n'eût pas eu le temps de pousser dans cette terre de plus profondes racines.

Dix ans plus tard, le Père Laurent Bienvenida retourna dans le Yucatan avec quatre frères mineurs. Les nouveaux apôtres se firent bienvenir des Indiens ; ils obtin-

rent d'être remis en possession des habitations et des écoles construites par les anciens missionnaires ; peu à peu ils réconcilièrent avec l'Eglise les Indiens qui étaient tombés dans l'idolâtrie. Le Père Laurent ne négligea rien pour affermir la foi dans le pays. En 1548, il obtint du commissaire général que les cloîtres du Yucatan fussent érigés en custodie, et huit ans plus tard, au chapitre général d'Aquila, il fit ériger cette même custodie en province, érection qui fut confirmée par le chapitre général de Valladolid.

Enfin d'autres ouvriers évangéliques vinrent seconder le Père Laurent et ses compagnons : c'étaient encore des Franciscains ; parmi eux se trouvait le Père François de Torrès, de la province d'Andalousie, homme d'une éminente sainteté. Il gouverna à plusieurs reprises la province du Yucatan comme custode et comme provincial ; il montra beaucoup de prudence ; son humilité profonde et ses autres vertus le rendirent aussi cher aux Indiens qu'aux Espagnols. Comme il parlait la langue du pays, il opéra d'innombrables conversions. Il fit plusieurs prédictions qui furent justifiées par l'événement. Il était homme d'oraison, et Dieu lui accorda de hautes faveurs : il fut vu plus d'une fois en extase et soulevé en l'air.

Enfin, après ses longs travaux, passant encore par l'épreuve d'une longue et douloureuse maladie, il s'endormit heureusement dans le Seigneur. Il repose dans un beau monument dans l'intérieur du cloître de Mérida, qui fut le premier cloître de la province de Saint-Joseph dans le Yucatan. Cette province avait alors trente-quatre cloîtres et cinquante autres belles habitations et églises,

où les Frères Mineurs exerçaient le ministère pastoral par ordre du Saint-Siège.

(GONZAGUE.)

VINGT ET UNIÈME JOUR D'AVRIL

LE BIENHEUREUX JEAN DE CALLIO

DU TIERS ORDRE

1372. — Pape : Grégoire XI. — Roi de France : Charles V

Le bienheureux Jean naquit à Callio, village d'Italie près d'Urbino, d'une famille humble et pauvre. Sa fidélité dans l'observation de la troisième règle de Saint-François l'éleva à un haut degré de perfection. Si nous ne trouvons nulle part la description détaillée de ses vertus, nous voyons en revanche la vénération profonde dont les fidèles n'ont cessé d'entourer son tombeau. Sa mort, arrivée le 21 avril 1372, fut aussitôt suivie de miracles qui manifestèrent sa sainteté. Son intercession fut principalement invoquée en temps de peste, en différentes villes, par de nombreux malades qui obtinrent par là leur guérison.

Une femme de Molino qui se trouvait à l'extrémité, un enfant de Callio et beaucoup d'autres malades se trouvèrent subitement guéris pour avoir fait le vœu de visiter après leur guérison le tombeau du bienheureux Jean. C'est pourquoi ses reliques ont toujours été en grand honneur dans notre église. En 1641, on les

renferma dans une châsse précieuse qui fut déposée sur un magnifique autel ; chaque année les habitants d'Eu-gubio viennent en procession les visiter.

(PAPEBROECK.)

LE BIENHEUREUX DÉMÈTRE DE MILAN

1491. — Pape : Innocent VIII. — Roi de France : Charles VIII.

Le bienheureux Démètre était soldat avant d'entrer dans le cloître ; il avait guerroyé contre les Turcs en Hongrie et en Albanie. Comme il retournait dans sa patrie, étant encore à une lieue du port de Zara, il entendit au commencement de la nuit retentir dans la mer une voix terrible qui disait : « Faites du feu, parce que « Caligare de Zara est mort ». En arrivant au port, Démètre apprit que ce Caligare était un grand usurier qui était effectivement mort à l'heure où la voix s'était fait entendre ; frappé de ce prodige, il résolut aussitôt de changer de vie, de déposer les armes et de ne plus combattre que sous l'étendard de la croix et contre lui-même.

Il se rendit à Spolète ; là, apprenant dans quelle grande perfection les Frères Mincurs vivaient sur la montagne voisine nommée Monteluco, il alla leur demander l'habit religieux qu'ils lui donnèrent en 1440. Il se mit sur-le-champ à la prière et aux exercices de la pénitence avec tant d'ardeur qu'il fit l'admiration de ses frères. Afin de fuir complètement la société des hommes et de vivre seul à seul avec Dieu, il obtint la permission de se retirer dans une caverne de la même montagne,

non loin du cloître, où il passa plusieurs années au milieu de veilles, de jeûnes et de mortifications continues. Cependant son éloignement de tout commerce avec les hommes ne l'exemptait pas de la société des malins esprits dont il avait jour et nuit à souffrir les terribles assauts. Ces esprits l'attaquaient intérieurement par des séductions ardentes, extérieurement par des apparitions effroyables. Ils allaient jusqu'à le maltraiter, pour mieux troubler sa prière et le forcer à détester la solitude. Mais le bienheureux solitaire, invoquant l'assistance de Dieu, de la très-sainte Vierge Marie et de saint François, demeura toujours vainqueur des suggestions diaboliques. La très-sainte Vierge lui apparut plusieurs fois pour raffermir son courage par un avant-goût des délices du ciel.

Dans cette même caverne, il lutta courageusement durant cinquante ans contre sa nature corrompue, après quoi il entra par une douce mort dans la gloire éternelle, en 1491. Son corps fut enseveli dans la chapelle de saint François de Pavie, où son tombeau se voit encore et où Dieu a manifesté sa sainteté par des miracles. Son image, peinte avec des rayons autour de la tête, est honorée en différents cloîtres de l'Ordre.

LE BIENHEUREUX GUY DE BOLSENA

Le bienheureux frère Guy de Bolsena comptait dans le nombre de ses vertus une simplicité et une innocence singulières. Pendant son noviciat, il habitait le cloître de Sienne, en Italie; un jour, le maître des novices le con

duisit avec d'autres novices vers le bienheureux Pierre Pectinaire, alors en grand renom de sainteté et de miracles ; parmi les instructions et les conseils spirituels que ce maître en sainteté donna aux jeunes novices, Guy fut frappé de ce que le saint disait qu'il était doux de s'entretenir ensemble de Dieu, puisque Dieu même alors s'approche de ceux qui s'entretiennent de lui, comme il l'a promis dans l'Évangile, en disant : « Là où deux ou « trois sont rassemblés en mon nom, je suis au milieu « d'eux ». Le bon novice le crut si fermement, que le lendemain, dès le matin, il était avec un autre dans la cour, attendant que Notre-Seigneur vînt le rejoindre. Afin de le recevoir dignement, ils disposèrent au milieu d'eux un siège qu'ils recouvrirent d'un beau tapis avec des fleurs et des fruits fraîchement cueillis, disant qu'il ne convenait pas que Dieu s'assît par terre.

Alors ils se mirent à parler de Jésus-Christ de tout leur cœur, si bien que le Seigneur finit par se montrer à eux sous la figure d'un enfant admirablement beau, qui s'assit sur le siège préparé et leur inspirait tout ce qu'ils disaient. La consolation et la joie célestes que le Seigneur leur causa par l'interprétation des plus sublimes mystères furent si grandes qu'ils ne savaient ni ce qu'ils faisaient ni où ils se trouvaient. Ils demeurèrent à la même place jusqu'après midi, sans s'apercevoir que le temps s'écoulait. Le bienheureux Pierre avait été secrètement témoin de toute cette scène, et lorsqu'il vit venir le maître des novices avec l'intention de réprimander les deux jeunes religieux et même de les punir pour n'avoir pas assisté aux exercices de la communauté, il alla au-devant de lui, lui raconta ce qui s'était passé et l'avertit

de traiter les deux novices comme deux disciples bien-aimés de Jésus-Christ.

Le bienheureux Guy mourut dans une extrême vieillesse et tout brisé par le travail et la pénitence. Il fut enterré dans le cloître de Columbario, où il était mort.

Dans ce même cloître reposent encore plusieurs autres saints religieux de l'Ordre franciscain, entre autres le bienheureux Nicolas de Silvanis, natif de Sienne, qui est remarquable par ses miracles. Une parcelle de son vêtement touchée par un enfant de huit ans le guérit d'une contraction à la jambe, mal que les médecins avaient déclaré incurable.

(WADDING.)

JEAN RUYZ

xvi^e siècle. — Pape : Sixte V. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Une tempête à laquelle il échappe par miracle le jette dans le cloître où il devient un parfait pénitent.

Père Jean Ruyz naquit à Viruega, village d'Espagne. Comme il avait plusieurs parents en Amérique, il voulut à leur exemple aller chercher fortune en ces parages. Pendant la traversée, une tempête mit ses jours en danger ; c'est à cette occasion qu'il fit le vœu de prendre l'habit des Frères Mineurs, s'il échappait au péril. Alors la tempête tomba, la mer se calma, un vent favorable s'étant levé porta rapidement le navire aux rivages américains,

où Jean ne craignant plus rien désormais, excepté de faire naufrage sur la mer périlleuse du monde, se réfugia dans un cloître franciscain comme dans un port sûr et tranquille.

Quelque temps après il retourna en Espagne et passa dans la province de Saint-Joseph, fondée par saint Pierre d'Alcantara. Là, le démon se montrait quelquefois à lui sous une forme visible, pour mieux le combattre et le forcer à abandonner la vie de pauvreté rigoureuse et d'austère pénitence dans laquelle il s'était retranché. Une fois, pendant qu'il était en prières, l'ennemi infernal se présenta sous une forme affreuse, se jeta sur lui et le prit à la gorge comme pour l'étrangler ; mais le saint homme invoqua le secours de saint François qui, paraissant aussitôt, mit le démon en fuite, consola son cher fils et l'encouragea à persévérer dans sa vie vertueuse.

Il matait son corps par les jeûnes et les veilles. Après matines il restait en méditation jusqu'au lendemain matin à l'heure de la messe. Il restait enfermé dans sa cellule tant que le devoir de l'obéissance ne l'obligeait pas d'en sortir. Nonobstant ses infirmités et les rigueurs de l'hiver, il ne portait en tout qu'un vieux vêtement usé et jamais de sandales. Il ne faisait rien sans la permission de ses supérieurs ou de son confesseur.

Comme il souffrait d'une grande anxiété d'esprit qu'il ne pouvait chasser ni par prières ni par pénitence, il craignait beaucoup qu'il n'eût pas assez confessé certains vieux péchés. Ce malaise intérieur dura longtemps, mais enfin lui apparut saint François qui fit évanouir ses inquiétudes en lui disant que le démon les lui causait pour le dégoûter de la perfection dans laquelle il vivait. Il

habitait le cloître d'Aunon, lorsque Dieu acheva de purifier son âme en le faisant passer par l'épreuve d'une longue maladie qu'il supporta avec un admirable courage. Quand il fut muni des derniers Sacraments, il montra tant de joie et un visage si riant que le prêtre qui l'assistait lui en demanda la raison. Jean Ruyz lui répondit : « Ne voyez-vous pas notre père Saint-François ? » Quelques instants après les religieux vinrent réciter les prières des agonisants. Le Père Jean les embrassa tous avec effusion et rendit son âme à Dieu environ l'an 1590.

Une personne qui priait pour le repos de son âme, la vit dans la gloire. Huit ans après sa mort son corps fut trouvé entier et sans corruption. Une grande multitude vint le voir et se partagea son vêtement non moins bien conservé que son corps.

(Chroniques de la province de Saint-Joseph.)

FRÈRE ALPHONSE D'ASPERILLA

1590. — Pape : Sixte V. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : L'obéissance et les austérités forment le trait saillant de sa vie.

Frère Alphonse, natif d'Asperilla, en Espagne, et sorti d'une honnête famille, prit l'habit religieux dans la trente-quatrième année de son âge, au cloître de Pedroso, le premier que fonda saint Pierre d'Alcantara. Il était d'une obéissance parfaite. Il avait une aptitude merveilleuse pour toute sorte de métiers, comme ceux de jardinier, cuisinier, portier, infirmier, charpentier, couvreur

et maçon. Il excellait même à tresser des pantoufles avec des cordes. Au premier signal de ses supérieurs, il quittait son occupation actuelle, quelle qu'elle fût, et se mettait sur-le-champ à celle qu'on lui commandait.

Ainsi il n'était jamais sans rien faire, et si son travail variait souvent il n'était jamais suspendu ; il n'était pas rare qu'il se chargeât encore de la besogne de ses frères par pur esprit de charité, vertu qu'il fit principalement paraître lorsqu'il habitait le cloître de saint Bernardin.

Étant portier, il montrait beaucoup de compassion envers les pauvres ; il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait les secourir et les servir. Dans une année de grande disette il continua jusqu'au bout à donner du pain à ceux qui lui en demandaient, sans craindre de priver ses frères du nécessaire, bien persuadé que le meilleur moyen de plaire à Dieu c'était de soulager ses membres souffrants.

Tout le temps qu'il avait de libre, il le consacrait à prier, à méditer, à contempler ; et dans cet exercice Dieu le comblait de faveurs et de consolations. Haire, discipline, court sommeil, jeûnes sévères et prolongés, il employait tous les moyens pour châtier son corps. Il n'usait pas de viande ni de vin ; il se refusait même un verre d'eau dans les courses qu'il faisait aux environs du cloître, pour mendier, et cela pendant les plus fortes chaleurs de l'été. Il pratiqua ces austérités jusque dans une extrême vieillesse, et il lui semblait continuellement entendre retentir à son oreille cette parole du Sauveur : « Celui-là sera sauvé qui persévérera jusqu'à la « fin » .

Lorsqu'il allait à l'ouvrage et qu'il rencontrait sur son chemin quelque jeune religieux, il l'entraînait avec lui ; mais les frères craignaient de le rencontrer, parce qu'ils ne pouvaient le suivre dans son travail. Il aimait la pauvreté autant que le travail et l'obéissance : il portait un vêtement usé et rapiécé ; son lit était le sol avec une seule couverture. On se demandait quand il pouvait dormir, car chaque jour, lorsqu'il revenait fatigué de ses travaux, il se rendait au chœur où il restait jusqu'à ce que l'excitateur vînt faire sa ronde vers le milieu de la nuit. C'est alors que, pour n'être point vu, frère Alphonse se retirait secrètement dans sa cellule. Puis il se rendait à matines avec les autres religieux et demeurait en prières à genoux et immobile jusqu'au matin, où il rentrait dans sa cellule. Une demi-heure après il retournait au chœur pour assister à prime et aux autres heures. Maintes fois les frères le surprirent en extase et ne touchant plus à terre. Il avait une tendre dévotion envers la sainte Vierge qui le récompensait par des apparitions et toutes sortes de faveurs célestes.

Une fois le Fils de Dieu lui apparut cloué sur la croix, afin de lui montrer sous quelle lamentable condition il avait réconcilié les hommes avec son Père céleste. Cette vision lui inspira le désir de réconcilier tous ceux qui étaient divisés par la haine. Dès qu'il connaissait deux hommes qui se voulaient du mal l'un à l'autre, il n'avait point de repos qu'il ne les eût adoucis et rapprochés. Il réussit à mettre fin plusieurs fois à des inimitiés entre des personnes du dehors, et il était partout salué comme l'ange de la paix. On n'osait laisser échapper une parole légère en sa présence, et les conversations frivoles

étaient interrompues dès qu'on le voyait venir de loin.

Il parlait peu lui-même, et les conseils qu'il donnait étaient pleins de maturité et de sagesse. Aussi était-il consulté par les Pères les plus anciens de l'Ordre, qui l'avaient en haute estime à cause de sa sainteté. Rien ne lui paraissait plus insupportable que d'entendre faire son propre éloge, ce qu'il savait habilement empêcher en donnant un autre cours à la conversation.

Lorsqu'il était jeune religieux, il avait plus d'une fois enduré sans se plaindre des réprimandes et des punitions qui n'avaient rien de fondé; Dieu l'en avait récompensé en lui faisant la grâce de ne se troubler de rien au monde.

Dans sa vieillesse, lorsqu'il était brisé à force de travaux et de pénitences, Dieu le visita par une paralysie qu'il souffrit pendant deux ans avec la plus grande patience, sans cesser de se conformer à la règle autant qu'il le pouvait.

Il dut enfin, par ordre des médecins et des supérieurs, se laisser conduire aux bains. Mais frère Luc de Valverde, dont nous avons raconté la vie le 2 avril, lui avait prédit longtemps à l'avance qu'il mourrait aux bains, de même que frère Alphonse avait prédit à frère Luc le temps et le lieu où celui-ci devait mourir. Le saint homme avait souvent souhaité de pouvoir mourir dans une étable, pour honorer la naissance du divin Sauveur. Ce vœu fut exaucé et frère Alphonse était logé dans une étable lorsque le Seigneur l'appela à lui, en 1590.

Comme on le portait au cloître d'Aunon pour y être enterré, une lumière céleste brilla sur le corps pendant tout le trajet. Un petit cierge qu'on avait placé sur le

cercueil, resta allumé et brûla toujours, malgré la violence du vent. Il y eut encore beaucoup d'autres signes miraculeux qui firent connaître sa sainteté.

(Chroniques de la province de Saint-Joseph.)

FRÈRE ANDRÉ DE VALCONÈTE

1590. — Pape : Sixte V. — Roi de France : Henri IV.

Frère André de Valconète, de la même province, ressembla en tout aux deux précédents, par sa simplicité, son humilité, sa patience, ses austérités et ses autres vertus. Il brillait particulièrement par l'oraison dans laquelle il était constamment plongé. Lorsqu'il était portier, on sonnait plus d'une fois à la porte sans qu'il entendît. Les frères qui le cherchaient alors le trouvaient ordinairement à genoux dans un coin, méditant et en contemplation. Après l'avoir appelé et tiré par son vêtement sans pouvoir le faire sortir de son extase, on lui prenait les clefs des mains sans qu'il s'en aperçût et on le laissait là jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de rendre la liberté à son âme bienheureuse.

Mais ses contemplations et ses extases redoublèrent pendant le Carême de l'année 1590 ; on eût dit que le saint homme avait le pressentiment que ce Carême serait pour lui le dernier. En effet, le lundi de Pâques eut lieu son passage de cette vallée de larmes aux joies de l'éternelle pâque.

(Chroniques de la province de Saint-Joseph.)

SŒUR MARIE-ANGÈLE GINI

CLARISSE

1664. — Pape : Alexandre VII. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Marie-Angèle était d'une nature paresseuse et tiède, mais la grâce, triomphant de tous les obstacles, fit d'elle un modèle de la perfection religieuse.

Cette grande servante de Dieu naquit le premier jour de novembre 1630, à Loro, village de la Toscane. Après avoir vécu vertueusement dans le monde, elle se fit religieuse clarisse dans un cloître situé non loin de Florence. Elle prononça ses vœux solennels le 20 janvier 1648. Mais comme, à cette époque, le relâchement s'était glissé partout et que l'ancienne perfection avait considérablement baissé, son esprit de dévotion s'évanouit plutôt qu'il ne s'affermît dans le cloître. La dernière dans l'ordre de profession, Marie-Angèle était aussi la dernière par le zèle de son état. Les avis de ses maîtres, ceux de sa tante, les réprimandes publiques même de ses supérieurs et les punitions ne produisaient sur elle aucune impression. Les maladies par lesquelles Dieu la visitait pour l'améliorer, pour la porter au bien, ne faisaient pas plus d'effet. A peine guérie, elle retombait dans ses vieilles négligences et dans sa tiédeur habituelle. Mais plus la conversion d'Angèle paraissait une œuvre difficile, plus la toute-puissance de la grâce, qui enfin triompha, devait se montrer avec éclat.

Après sept années passées dans le cloître sans aucun

profit pour son âme, elle fit une longue maladie qui la changea quelque peu ; elle resta du moins fidèle à ses bonnes résolutions durant quelques mois ; c'est alors que Dieu se déclara. Devant faire la lecture au réfectoire, elle désira vivement se procurer un nouveau livre qui n'aurait pas encore été lu dans le cloître. Ce livre, elle le demanda à la fille d'un libraire qui habitait le cloître, et celle-ci lui procura la vie depuis peu imprimée de sainte Marie-Madeleine de Pazzi, carmélite. A peine eut-elle ouvert le livre et considéré l'image de la sainte, qu'elle se sentit touchée intérieurement ; elle demeura quelque temps pensive, subissant une influence mystérieuse toute nouvelle pour elle. A la lecture de ce livre, elle se sentit fortement poussée à l'imitation des vertus de la sainte. Elle devint inquiète, il lui semblait jour et nuit entendre sainte Marie-Madeleine lui parler et lui dire à l'oreille : « Quand donc changeras-tu et deviendras-tu une autre religieuse ? » Mais le démon, qui voyait ces commencements de conversion, ne demeurait pas inactif ; de son côté, il s'efforça de la dégoûter de ce livre : un instant il y parvint si bien qu'elle se promit à elle-même de ne plus le lire.

Mais elle s'aperçut bientôt de son impuissance à regimber désormais contre l'aiguillon de la grâce ; car, la nuit suivante, elle vit, avant de s'endormir, sainte Madeleine de Pazzi lui apparaître visiblement. La sainte la reprit sévèrement de sa résistance à la grâce et lui ordonna d'en demander pardon à genoux devant le crucifix et de promettre de vivre désormais d'une manière plus parfaite. A partir de ce moment la conversion fut entière et irrévocable, et l'on vit avec admiration ce que Dieu

sait faire d'une religieuse négligente, tiède et sans ferveur. Elle s'astreignit dès lors à la pauvreté ordonnée par la règle, elle renonça à toute communication avec les personnes du dehors, fit une confession générale et reçut la sainte communion avec une piété qui n'avait jamais paru en elle. Elle n'allait plus que malgré elle au parloir, autrefois ses délices et maintenant son purgatoire, comme elle disait. Avec ses sœurs elle ne s'entretenait plus que des choses célestes. Tout son plaisir était de rester seule avec le divin Epoux, soit au chœur, soit dans sa cellule. Dans les travaux et les services ordinaires du cloître, on la voyait infatigable, toujours gaie, mais toujours étroitement unie à Dieu. Elle expiait ses fautes passées à force de veilles, de jeûnes, de cilices et d'austérités de tout genre.

Néanmoins, c'était pour l'oraison qu'elle montrait le plus de zèle. Elle y consacrait de longues heures du jour et quelquefois toute la nuit. A cette école sublime de la sagesse céleste, elle fit de tels progrès dans la voie de la perfection que dès les premiers pas elle s'éleva à une intime union avec Dieu. Pour être ravie en extase, il lui suffisait d'être devant le saint tabernacle ou devant une image de la glorieuse Vierge Marie, d'entendre dire ou de lire quelque chose sur l'amour de Dieu pour les hommes ou sur quelque autre mystère.

Dans le principe, les religieuses prenant ses extases pour des faiblesses ou pour certaines maladies inconnues, lui faisaient appliquer des ventouses ou d'autres remèdes douloureux recommandés par les médecins. Marie-Angèle souffrait tout patiemment, sans vouloir faire connaître les faveurs célestes qu'elle recevait du divin

Epoux ; on finit par en pénétrer le secret, quand on vit ses extases se renouveler souvent au chœur pendant les prières faites en commun et même pendant qu'elle s'occupait de quelque ouvrage manuel. Un ordre soit de l'abbesse, soit de son confesseur, suffisait pour la faire revenir à elle-même.

Cependant il arrivait parfois que Dieu l'attirait si fortement à lui qu'on ne pouvait la rappeler à elle-même en la tirant ou la poussant avec la main et qu'elle demeurerait ainsi longtemps à genoux, immobile et les yeux grand ouverts et tournés vers le ciel. Quelquefois elle parlait, s'entretenant avec quelque saint, et le plus souvent avec sainte Madeleine de Pazzi. Une fois, comme Soldarni, vicaire général de l'archevêque de Florence, et plus tard évêque de Fiesole, accompagné d'un chanoine, s'entretenait avec elle sur le sujet de sainte Madeleine, elle se sentit tout à coup enflammée de l'amour divin et, ravie en extase, elle parla avec feu sur ce sujet.

Sa dévotion envers le très-saint Sacrement était si grande qu'elle était en extase presque tout le temps qu'elle restait à genoux devant l'autel, dès qu'elle voyait la sainte hostie, mais principalement quand elle recevait la sainte communion ; cette nourriture céleste allumait merveilleusement dans son cœur le feu de l'amour divin. Quant aux mystères douloureux de la passion du Sauveur, elle ne pouvait ni en lire ni en entendre le récit sans répandre un torrent de larmes. Désireuse de se conformer à Jésus souffrant, elle ne souhaitait rien tant que les souffrances, les persécutions et les opprobres, et répétait souvent, en se les appropriant, ces paroles de sa maîtresse sainte Madeleine de Pazzi : « Souffrir, Seigneur, et non

« mourir ! » A cet égard ses vœux furent pleinement exaucés : sécheresse et ténèbres à l'intérieur, abandon et persécution à l'extérieur, de la part des hommes ; agressions intérieures et même extérieures de la part des démons, rien ne manqua à sa vie pour en faire un long martyr et un modèle accompli d'humilité profonde et d'indomptable patience.

Un certain jour elle fut ravie en extase au chœur, en présence de plusieurs religieuses, pendant que le confesseur était dans l'église avec deux bourgeois de Florence. Elle récita toute la vie du Fils de Dieu jusqu'à sa mort avec la même émotion et les mêmes larmes que si les faits qu'elle racontait se fussent passés devant ses yeux ; puis, avec des soupirs enflammés, elle le remerciait de son immense amour, comme s'il eût tout souffert pour elle seule. Lorsque, continuant son récit, elle en fut venue au crucifiement, puis à la mort du Sauveur, elle tomba par terre elle-même comme morte. Après un peu de temps, elle recommença à parler, toujours en extase, et à prier ardemment Notre-Seigneur de la faire participer à ses douleurs.

Enfin elle exprima le désir de recevoir le coup de lance au côté, comme le Seigneur. Un instant après elle vit au-dessus de sa tête une lance qui paraissait tenue par une main céleste prête à frapper. Adressant alors la parole à cette lance, elle disait : « Viens, lance, viens ! « que tardes-tu de percer le cœur d'une pécheresse, après « que tu as percé celui de mon Jésus sacrifié ? » Après qu'elle eut prononcé ces paroles, elle tomba encore une fois par terre en répétant trois fois le nom de Jésus. Dans le même instant, une religieuse voyait une belle lance

toute lumineuse tomber sur la poitrine de sœur Marie-Angèle.

Cependant les religieuses accoururent et furent tout étonnées de voir que le scapulaire et le vêtement de sœur Marie-Angèle étaient percés comme d'un coup de lance à la hauteur du cœur. Ce merveilleux événement arriva le deuxième vendredi de Carême de l'année 1661, trois ans avant la mort de sœur Angèle, qui conserva toujours une plaie douloureuse au côté.

Mais cette douleur portait avec soi son remède, je veux dire le souvenir de Celui qui l'avait causée. Sa vie fut assujétie à d'autres peines plus amères. Le démon la poursuivait sans relâche par tous les moyens et quelquefois sous une forme sensible. Il lui suggérait mille doutes contre la foi, ce qui la désolait.

Ce n'est pas tout, ses supérieurs eux-mêmes l'affligeaient au-delà de toute expression en lui interdisant la sainte communion en certaines circonstances. Alors le désir qu'elle en avait était si brûlant que la nature y succombait. Elle tombait malade à mourir, et le seul moyen de retenir son âme dans son corps, c'était de lui apporter la divine Eucharistie.

Dans l'intérieur du cloître était une chapelle qui renfermait une image miraculeuse de Notre-Dame. Les religieuses venaient là réciter le petit office de la sainte Vierge et faire d'autres exercices de dévotion. Les habitants du voisinage avaient souvent vu, pendant la nuit, des flammes et des lueurs briller aux fenêtres de cette chapelle, puis s'élever dans les airs et disparaître. C'est pourquoi les fidèles venaient en grand nombre visiter ce lieu, vénérer l'image de la sainte

Vierge et se recommander à sa protection. En 1662, un ouragan renversa beaucoup d'oliviers autour du cloître. Des olives en grande quantité pendaient à ces arbres, mais elles étaient encore trop petites, de sorte que le dommage était considérable. Une personne eut l'idée d'apporter aux religieuses une branche chargée d'olives, afin de l'offrir à la glorieuse Vierge Marie. Sœur Marie-Angèle, qui était alors sacristine de cette chapelle, fit l'offrande de la branche, mais elle la retrouva quelque temps après séchée sur l'autel. Touchée de compassion, elle dit alors à une autre sœur : « Quel dommage : ces olives qui auraient tant donné d'huile ! » En disant ces mots elle se trouve ravie en extase, et un moment après, en revenant à soi, elle se met à dire : « Une bouteille et un tonneau », par quoi elle voulait donner à entendre que le rameau desséché donnerait beaucoup d'huile.

La sœur qui l'entendit n'en voulait rien croire, mais Marie-Angèle la réprimandant de son peu de foi, lui dit : « Une seule petite olive sèche comme celle-ci peut, si on la met avec confiance dans une bouteille, la remplir d'une huile excellente ». Là-dessus elle prend une des plus petites olives et la met dans une bouteille qu'elle bénit par un signe de croix, et la bouteille se remplit à vue d'œil d'une excellente huile.

Cette année-là, le peu d'olives qui restaient donnèrent une telle quantité d'huile, que l'on ne s'aperçut pas du dommage causé par la tempête.

Les amis du cloître et plusieurs autres personnes ayant appris le fait de l'huile miraculeuse, vinrent demander de cette huile et s'en servirent contre toutes sortes de maladies, et en éprouvèrent de salutaires effets. Depuis

l'année 1662, on a souvent donné de cette huile, et cependant la bouteille est restée à moitié pleine, sans qu'on n'y ait rien ajouté, ce que les supérieurs ont toujours empêché pour mieux constater le miracle.

Elle fit différentes prédictions et révélations qui furent vérifiées par l'événement. Par exemple, elle prédit à un prêtre qui venait d'être nommé confesseur du cloître, qu'il ne ferait pas les trois années ordinaires de sa charge, ce qui arriva en effet. Plusieurs fois elle donna à entendre aux religieuses ses compagnes, qu'elle mourrait avant de voir la canonisation de sa patronne, la bienheureuse Marie-Madeleine de Pazzi ; cette canonisation, on s'en occupait alors à Rome, et elle n'eut lieu que six ans après la mort de Marie-Angèle, selon sa prédiction.

Les démons la tourmentèrent jusque sur son lit de mort, mais elle fut assistée par saint Antoine qui lui apparut pour la consoler. Enfin son âme, purifiée par tant de pénitences et d'épreuves, s'envola de son corps le 22 avril 1664. La sainte avait trente-trois ans. Des guérisons miraculeuses furent dues à son intercession.

Cette religieuse, d'une vie d'abord si peu satisfaisante et ensuite si parfaite et si merveilleuse, dut sa conversion à la lecture de la vie de sainte Madeleine de Pazzi ; on ne saurait donc assez lire et méditer les vies des Saints.

(Extrait de P. ANTOINE DE TERRINCA.)

VINGT-DEUXIÈME JOUR D'AVRIL

LE BIENHEUREUX ÉTIENNE DE HONGRIE

MARTYR

1334. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe VI.

SOMMAIRE : Une apostasie publique et une abjuration publique de l'erreur suivie du martyre, telle est cette vie.

Étienne naquit à Varadin, en Hongrie ; il devint frère mineur et prêtre étant encore fort jeune. Il n'avait que vingt-cinq ans, lorsqu'il partit pour la Tartarie avec d'autres religieux, pour aller convertir les païens qui habitaient ces pays. Comme ses vertus étaient encore tendres et n'avaient pas poussé de profondes racines dans son âme, elles s'étiolèrent promptement sous le vent des tribulations ; enfin l'instabilité des résolutions humaines jointe à l'interruption prolongée des exercices spirituels que l'on ne pouvait faire régulièrement en voyage, toutes ces causes réunies firent que, en arrivant en Tartarie, il n'était plus le même qu'en quittant la Hongrie. Pendant son séjour au cloître situé à une lieue de la ville de Saray, ses manières trop libres et sans modestie le firent soupçonner de certaines liaisons coupables ; c'est pourquoi il fut enfermé dans la prison du cloître.

Mais, étant parvenu à s'évader, il se réfugia dans la maison d'un Turc et apostasia résolûment et publiquement. Son abjuration eut lieu dans la grande mosquée,

en présence d'une nombreuse assemblée d'infidèles. Le cadî lui ôta son habit religieux qu'il foula aux pieds, puis il le revêtit d'une robe de pourpre brodée d'or, emblème des dignités, des richesses et des voluptés qu'il lui promettait pour prix de son apostasie. Enfin, il prit la parole pour exalter cette nouvelle conquête que Mahomet venait de faire sur le Christ.

Au sortir de la mosquée, Etienne se vit accosté et fêté par les mahométans les plus distingués, puis promené en triomphe par toute la ville, avec des trompettes, des tambours et des étendards déployés, au milieu desquels figurait sa robe franciscaine suspendue au bout d'une pique.

Cependant les Frères Mineurs, renfermés dans leur cloître, gémissaient devant Dieu de ce grand scandale. Quel effet désastreux n'allait-il pas produire sur les nouveaux convertis ! Quel coup porté à leur chrétienté naissante ! Ils usèrent du seul moyen qu'ils eussent pour remédier à ce grand malheur, ils prièrent ardemment pour le retour à la foi de leur malheureux frère.

Au milieu de cette explosion de joie et de triomphe parmi les infidèles, dont il était la cause, et de ces manifestations bruyantes dont il était l'objet, Etienne ne pouvait s'empêcher de songer au scandale qu'il donnait, à la honte et à l'affliction qu'il causait à ses frères : il sentait les premières atteintes du remords. Son malaise intérieur devint tel, qu'il ne put le dissimuler aux yeux de ses nouveaux coreligionnaires, qui s'efforçaient de le convertir de plus en plus sans pouvoir l'amener toutefois à répudier la sainte Trinité.

Le jour même où tout cela se passait, une arménienne

catholique, femme noble et pieuse qui aimait l'Ordre de Saint-François, et qui s'affligeait extrêmement du déshonneur qui résultait pour lui de l'apostasie d'un de ses membres, pénétra auprès d'Etienne, et s'exprimant dans la langue arménienne que celui-ci entendait, elle lui dit : « Père Etienne, Dieu me donne de vous voir
« bientôt traverser toute la ville attaché à la queue d'un
« cheval et aller ainsi au martyre pour honorer et con-
« fesser Jésus-Christ, de même que je vous vois la tra-
« verser triomphalement pour déshonorer et renier ce
« même Jésus-Christ en vous donnant à Mahomet ».

Ces paroles produisirent le même effet sur le cœur d'Etienne que des flèches de feu qui s'y seraient enfoncées. Le cadi fit préparer dans sa maison un banquet splendide : Etienne était le héros de la fête ; mais, troublé intérieurement par la pensée de son crime, il ne pouvait manger. A ceux qui lui en demandaient la raison, il disait qu'il était rassasié de l'esprit de Mahomet : réponse qui satisfaisait les Turcs en leur faisant croire que la lecture du Coran lui plaisait jusqu'à lui faire perdre le goût des choses terrestres.

Enfin tout ce bruit et ce tumulte d'applaudissements et de festins cessa autour d'Etienne. Laissé à lui-même, il voulut se reposer de ses émotions ; mais, dans la solitude et le silence, sa conscience éveillée et tourmentée ne lui permettait pas de s'endormir sur la couche moelleuse et superbe qu'on lui avait préparée. C'était pour lui comme un lit d'épines. O, qu'il regrettait alors le sommeil du juste qu'il avait tant de fois goûté dans sa cellule de religieux, sur une simple planche ! Les reproches que sa conscience lui adressait, chacun les de-

vine aisément. Elle lui disait qu'il venait de quitter la vérité pour l'erreur, d'abandonner l'auteur du salut pour suivre un imposteur. Et où irait-il s'il le suivait jusqu'au bout ? Dans l'enfer. Cette pensée de l'enfer lui rappelait que ce Jésus-Christ trahi par lui était mort sur une croix pour l'empêcher d'y tomber. Quelle ingratitude était la sienne ! Il avait quitté la Hongrie, son pays natal, pour faire connaître aux barbares Jésus-Christ qui est la voie, la vérité et la vie, et maintenant il trahissait sa propre mission ; il était venu pour sauver les âmes, et il les perdait. Fallait-il donc avoir entrepris un si long et si pénible voyage pour se damner lui-même et les autres ! Mais peut-être que tout espoir n'était pas encore perdu. Dieu était miséricordieux ; n'avait-il pas pardonné à l'apôtre Pierre qui l'avait aussi renié ? S'il n'avait point pardonné à Judas, c'était sans doute parce que Judas s'était abandonné au désespoir.

Cependant les religieux continuaient de prier, en même temps qu'ils commençaient d'agir. Ils firent remettre une lettre au malheureux renégat, par laquelle ils l'invitaient à revenir au milieu d'eux, lui promettant de le recevoir à bras ouverts. Etienne se sentit touché d'apprendre que ses frères en Jésus-Christ ne l'avaient point oublié. Il promit d'aller à un rendez-vous auquel le conviait le Père gardien, Pierre de Bologne. Il tint parole et le résultat de l'entrevue fut qu'il reviendrait à Jésus-Christ et que son retour ne serait ni moins solennel ni moins public que n'avait été son apostasie.

Voici comment se passa l'affaire. Le lendemain Etienne se rendit dans la grande mosquée, vêtu avec magnificence et à la turque, il s'y rendit comme une vic-

time parée pour le sacrifice. Près de dix mille Turcs s'y trouvaient assemblés. C'était un jour de fête. Lorsqu'il fit son entrée, les plus distingués se levèrent pour lui faire honneur et lui témoignèrent un profond respect. Etienne n'en parut point touché, mais, fendant la foule de l'air résolu d'un homme qui a pris un grand parti, il se dirigea vers la tribune, du haut de laquelle il se montra bientôt aux regards charmés de l'assemblée. Il n'eut pas besoin de réclamer l'attention, elle lui était acquise d'avance et suffisamment commandée par les circonstances.

« Je viens ici », dit-il, « vous faire entendre quelques paroles qui seront pour votre avantage et pour le mien. J'ai été chrétien pendant plus de vingt-cinq ans, et je n'ai trouvé dans cette foi que vérité et sainteté. Voilà à peine trois jours que je suis parmi vous, et je n'y ai vu que mensonges et fourberies, dont la semence a été jetée par votre faux prophète et imposteur Mahomet. Je confesse que Jésus-Christ est le véritable Fils de Dieu, et je déteste vos erreurs et vos impiétés de tout mon cœur ».

Ayant ainsi parlé, il déchira ses vêtements turcs, les rejeta loin de lui, ne conservant que sa robe de religieux franciscain. Remplis d'étonnement et de rage, les Turcs le saisirent et le frappèrent violemment. Ils l'eussent mis en pièces sur-le-champ, si le cadi n'était intervenu, disant qu'il fallait le réserver pour le supplice du feu. On le lia donc et on le conduisit dans la maison du cadi.

Le samedi avant le dimanche de Quasimodo, toute la ville était pleine de mouvement. Tout le peuple demandait le supplice d'Etienne, et le cadi fut obligé de le livrer afin qu'il fût brûlé vif. On le tira de sa prison et

on l'attacha tout nu à la queue d'un cheval, selon le vœu de la femme arménienne ; puis il traversa la ville en cet équipage, repassant par les mêmes rues qu'il avait suivies le jour de son apostasie, poursuivi par la même foule qui, cette fois, l'injurait, l'outrageait et le frappait. Il fut brûlé vif le 22 avril 1334 ; son courage se soutint jusqu'au bout sans la moindre faiblesse.

(WADDING, DAMIEN CORNÉGE).

PÈRE DOMINIQUE

MARTYR

XIV^e siècle. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe VI.

La même année, en Tartarie, mourut pour la foi le bienheureux Père Dominique, aussi originaire de Hongrie, et qui avait converti un grand nombre de païens en ce pays. Il fut arrêté pour crime de blasphème contre Mahomet et le Coran. Conduit devant le juge et interrogé, il répondit avec beaucoup de fermeté qu'il prêchait la vraie foi, la foi du Dieu crucifié, qu'il avait pour cela la permission du prince, qu'il n'avait pu blasphémer Mahomet, par la raison qu'il évitait de prononcer son nom.

Le juge lui demandant alors quels étaient ses sentiments envers le grand prophète de l'Islamisme, le saint homme répondit sans crainte : « Lorsque je considère
« combien ses doctrines sont opposées à celles du Fils de
« Dieu, qui est l'infailible vérité, je suis obligé de tenir
« Mahomet pour un imposteur et un impie qui, par ses
« impudicités, s'est ouvert à lui-même et à ses sectateurs

« la porte de l'enfer toute grande. C'est pourquoi, touché
« de compassion pour votre aveuglement, je suis venu
« de mon pays, qui est fort éloigné, pour vous apporter
« la lumière de la vraie foi ».

Le juge n'attendait qu'une telle déclaration pour sévir contre lui. Il le jeta en prison, où l'on essaya durant quelques jours de l'ébranler par des promesses et par des menaces ; puis, lorsque les Turcs se furent convaincus qu'ils ne parviendraient par aucun moyen à le détacher de Jésus-Christ, ils l'écorchèrent tout vif, lui procurant ainsi la couronne du martyr. Son corps fut jeté en proie aux chiens, mais Dieu le couvrit de sa protection, jusqu'à ce que des chrétiens vinssent le prendre pour l'ensevelir dignement.

(Tiré de WADDING et de DAMIEN CORNÉGE.)

VINGT-TROISIÈME JOUR D'AVRIL

—

LE BIENHEUREUX GILLES

TROISIÈME COMPAGNON DE SAINT FRANÇOIS

1272. — Pape : Grégoire X. — Roi de France : Philippe III.

SOMMAIRE : Origine de Gilles. — Il se fait compagnon de saint François. — Acte d'obéissance. — Pèlerinages. — Son humilité. — Ses extases. — Son amour du silence. — Ses infirmités. — Sa mort. — Maximes de frère Gilles.

Ce serviteur de Dieu était de la ville d'Assise et vivait dans la crainte de Dieu dans la maison de ses parents. C'était une âme simple, docile, et prête à suivre les bons

exemples. Ayant appris que deux habitants d'Assise s'étaient dépouillés de tout pour suivre Jésus-Christ, Gilles eut le désir de les imiter. Il pria Dieu de le diriger vers saint François, qui jetait les fondements de son Ordre et qui était pour lors absent de la ville d'Assise. Sa prière fut exaucée ; car à peine se fut-il mis en chemin pour trouver le saint, que celui-ci vint à sa rencontre. Gilles lui demanda avec une profonde humilité la grâce d'être reçu en sa compagnie ; cela lui fut accordé. Saint François l'encouragea dans l'esprit de sa vocation et le conduisit à Assise, pour lui faire faire un habit semblable à celui de ses deux autres disciples. Ils rencontrèrent sur leur route une pauvre femme qui leur demanda l'aumône ; saint François, qui n'avait rien, se tournant vers Gilles, lui dit de donner son manteau à cette mendicante, pour l'amour de Dieu ; ce disciple le donna avec empressement, et aussitôt il fut comblé d'une joie toute céleste : il comprit dès lors quelles étaient les délices de l'obéissance aveugle et du dépouillement de toutes les choses de la terre.

Quelque temps après qu'il eut été instruit par saint François de toutes les règles et de la manière de vivre conformément à l'Institut, il eut un grand désir d'aller visiter par dévotion les lieux les plus saints. Saint François, qui connaissait la droiture de ses intentions et le bien qu'il était capable de faire partout où il passerait dans son voyage, lui en donna la permission. Il se mit donc en chemin, revêtu de son pauvre habit, étant nu-pieds, sans argent et sans aucune provision. Il se rendit d'abord à Saint-Jacques de Compostelle, en Galice ; il vivait des aumônes qu'on voulait lui faire. Un jour, il rencontra un

pauvre qui n'avait pas de quoi se couvrir : Gilles coupa une partie de son manteau pour la lui donner, de sorte qu'il fut lui-même, pendant vingt jours, exposé aux injures de l'air et à la risée de ceux qui le voyaient passer ainsi vêtu.

Il entreprit de la même manière le pèlerinage de la Terre-Sainte ; le plus souvent, il s'arrêtait de temps en temps, travaillant au gré de ceux qui lui donnaient du pain, afin de le gagner par son travail. Un jour, épuisé par les fatigues du voyage et par la faim, il tomba, et la Providence lui envoya un doux sommeil. En se réveillant, il trouva près de sa tête, comme Elie, un pain mystérieux qu'il mangea en rendant à Dieu de grandes actions de grâces.

Il partageait avec les autres pauvres ce qu'on lui donnait, et il refusait de recevoir plus qu'il n'avait mérité par son travail. Quelqu'un ayant voulu lui donner plus qu'aux autres ouvriers avec lesquels il avait travaillé, il répondit que sa qualité de religieux exigeait plutôt qu'il acceptât *moins* que *plus*. Il ne reculait point devant les travaux les plus pénibles, comme porter au loin du bois ou de l'eau, moissonner le blé durant toutes les longues et brûlantes journées de l'été ; il réglait néanmoins son temps de façon à s'acquitter, comme dans le cloître, de ses devoirs de religieux.

Un cardinal qui connaissait la simplicité et la sainteté de ce rare religieux, le pria de venir chez lui et de manger à sa table.

Notre saint consentit à aller chez ce prélat et même à s'asseoir à sa table, mais il ne toucha à aucun mets, pas même au pain servi pour le cardinal : il fallut lui per-

mettre de manger celui qu'il avait gagné à la sueur de son front.

Gilles se retira, avec un compagnon de pénitence, sur une montagne, pour y passer quarante jours dans la prière et l'austérité ; ils se fixèrent dans une chapelle dédiée à saint Laurent et depuis longtemps abandonnée : ils ne devaient en sortir que pour aller recueillir les aumônes nécessaires à leur subsistance ; mais à peine y furent-ils arrivés que la neige tomba en abondance et leur ferma le sentier qu'ils avaient gravi. Ils seraient morts de faim, si Dieu, qu'ils imploraient avec confiance, n'avait révélé leur état à un pieux habitant du voisinage ; celui-ci, qui connaissait tous les accès de la montagne, se fraya un passage jusqu'aux solitaires, leur apportant de quoi réparer leurs forces. Ils purent vivre ainsi quarante jours, sans sortir de leur retraite, grâce aux libéralités des populations d'alentour, qui, en récompense, reçurent de grandes grâces par les prières et les exhortations des deux ermites : beaucoup même entrèrent dans l'Ordre de Saint-François, les autres vécurent chrétiennement.

L'humilité de Gilles paraîtra bizarre à ceux qui ne connaissent pas tous les secrets de cette vertu. Il cherchait tous les moyens de se rendre vil, abject. Un jour, il se dépouilla de l'habit religieux, puis, s'étant mis dans l'état où étaient à cette époque les criminels qu'on conduisait à la mort, la corde au cou, il se fit traîner devant les autres religieux, en se déclarant indigne de porter leur saint habit ; il disait que celui-là était heureux qui ne cherchait pas à jouir auprès des hommes de plus d'estime qu'il n'en jouissait auprès de Dieu. Il avait encore pour maxime qu'il faut, pour avoir la paix entière de

l'âme, savoir se mettre au-dessous de tous les hommes.

Cet esprit si détaché de toute chose créée était sans cesse en relation avec Dieu, qui se communiquait à lui de la façon la plus merveilleuse. Ses extases étaient longues et fréquentes : on évitait, quand on avait avec lui des entretiens spirituels, d'aborder certains sujets, comme la gloire et le bonheur des saints ; car aussitôt on perdait pour ainsi dire la présence du saint, il demeurait ravi des heures entières, sans entendre et sans répondre. C'est ce qui arriva quand le pape Grégoire X, désirant le voir, l'eut fait venir devant lui ; à peine lui eut-il parlé, que le saint religieux fut ravi en Dieu et resta immobile, les yeux fixés au ciel. Le souverain Pontife fut souvent témoin de ce beau spectacle, car il aimait beaucoup Gilles et avait une grande confiance en ses prières. Un jour il l'obligea de lui donner des conseils sur sa charge de vicaire de Jésus-Christ ; le saint répondit qu'il devait avoir continuellement les deux yeux ouverts : le droit, pour contempler sans cesse les choses célestes et éternelles qui doivent être la règle de toutes nos actions ; et le gauche, pour mettre ordre aux choses présentes et temporelles qui étaient commises à ses soins et à sa vigilance.

Saint Louis, roi de France, voulut aussi voir ce saint religieux, dont la réputation était européenne. On dit qu'étant parti par mer pour la Terre-Sainte, il débarqua secrètement en Italie et y passa quelque temps, déguisé en pèlerin, pour visiter les sanctuaires les plus vénérés. Il vint donc à Pérouse, se présenta au monastère des Frères Mineurs. Il demanda à parler à frère Gilles, qui descendit aussitôt de sa cellule, ayant connu par révéla-

tion quel était celui qui le demandait ; sitôt qu'il parut, le roi et lui s'agenouillèrent en terre : ils s'embrassèrent très-étroitement, se donnant des témoignages de bienveillance avec une aussi grande tendresse que s'il y eût eu longtemps qu'ils se fussent connus très-familièrement. Après être ainsi demeurés unis l'un à l'autre, à genoux, dans un profond silence, ils se séparèrent sans se dire aucune parole extérieurement. Le supérieur du monastère, ayant appris dans la suite que ce pèlerin était le roi de France, voulut faire une grande réprimande à frère Gilles de n'avoir pas dit quelques mots d'édification au roi très-chrétien, qui était venu exprès. Mais ce grand contemplatif contenta bientôt son supérieur, en lui disant que lui et le roi s'étaient parlé cœur à cœur, autant qu'ils pouvaient le souhaiter ; que Dieu leur avait fait connaître intérieurement, dans ce silence, le fond de leurs âmes, et qu'ils s'étaient plus dit de choses que s'ils se fussent parlé d'une autre manière.

Personne n'observa jamais le silence plus exactement que lui. Il disait qu'on ne pouvait conserver les grâces qu'on recevait du ciel qu'en fuyant le commerce des hommes. Le frère qui fut vingt ans son compagnon et comme son disciple a assuré qu'il ne l'avait jamais entendu proférer une seule parole oiseuse. Il n'y avait point de plus grands délices pour lui que d'être seul dans sa cellule, où on le trouvait continuellement en oraison.

Les démons, ne pouvant souffrir les progrès extraordinaires que ce bon serviteur de Dieu faisait de jour en jour dans la vertu, lui livrèrent de grands combats. Un jour qu'il priait dans sa cellule, un de ces malins esprits lui apparut subitement sous une figure si épouvantable, que

le saint en perdit la parole pour quelque temps ; mais, ayant élevé son cœur à Dieu pour en obtenir du secours, il reprit son calme et son état ordinaires. Une autre fois, dans l'église de saint Apollinaire, à Spolète, le démon vint se jeter avec une extrême furie sur lui, et le tint fortement oppressé comme pour l'étouffer, jusqu'à ce que Gilles, s'étant traîné jusqu'au bénitier et ayant fait le signe de la croix sur lui avec l'eau bénite, fut délivré. Cette persécution du démon lui dura jusqu'à la fin de sa vie ; mais frère Gilles y était si accoutumé que, quoiqu'il en souffrît beaucoup, il ne s'en étonnait plus ; c'est pour cela qu'il donnait à tout le monde tant d'horreur du vice et du péché, qui nous mettent sous les chaînes et la tyrannie d'un ennemi si impitoyable et si contraire à notre bonheur.

Quoique ce généreux soldat de Jésus-Christ ne cessât jamais d'être tourmenté, il savait toujours mettre son âme dans la joie, sachant que rien n'est plus propre à déjouer les ruses diaboliques. Il disait d'ordinaire qu'il ne fallait pas plus s'étonner des assauts que le démon nous livrait pour nous perdre, que d'un chien qui venait à nous pour nous mordre ; et que, comme on ne se délivrait de l'importunité du chien qui aboie et qui veut mordre, qu'en lui donnant quelque coup, il fallait aussi, dans nos tentations, combattre le démon, en le méprisant et lui opposant quelque sainte pratique du christianisme, ou quelque sentence de l'Écriture, qui sont les armes avec lesquelles on doit le combattre.

Les grandes austérités, les veilles continuelles du saint pénitent lui occasionnèrent plusieurs infirmités : il fut affligé dans sa vieillesse de grandes douleurs de tête et

d'estomac, et ensuite d'une fièvre fort aiguë, accompagnée d'une toux très-incommode ; de sorte qu'il ne pouvait plus prendre d'aliments, ni reposer. Les habitants de Pérouse, apprenant sa maladie et craignant qu'il ne leur fût enlevé après sa mort, envoyèrent des hommes armés pour le garder. A la fin, ne pouvant se soutenir, Gilles fut obligé de se mettre sur un lit ; il y reçut tous les Sacraments de l'Eglise dans de grands sentiments de piété ; et enfin, sans qu'il donnât aucun signe de mort, fermant doucement la bouche et les yeux, il rendit sa belle âme à son Dieu, pour aller jouir à jamais de la gloire que ses vertus héroïques, et surtout sa simplicité et son humilité, lui avaient méritée. Ce fut l'an de grâce 1272, après avoir vécu cinquante-deux ans en religion. Son corps fut placé dans un fort beau sépulcre de marbre, que les habitants de la ville lui firent élever. Son histoire dit qu'on eut révélation, après sa mort, de la gloire dont il jouissait dans le ciel, et que plusieurs âmes furent délivrées du purgatoire par ses mérites. Saint Bonaventure disait que tous ceux qui invoquaient ce serviteur de Dieu pour des choses qui regardaient l'affaire de leur salut, étaient exaucés.

Il s'est fait une infinité de miracles pendant sa vie et après sa mort, par son intercession. Il y a eu peu de maladies qu'il n'ait guéries. On a recueilli ses maximes avec d'autant plus de respect qu'il ne parlait jamais sans nécessité et qu'il était sans cesse en communication avec Dieu. En voici quelques-unes ; il conseillait à ceux qui voulaient assurer leur salut et la paix de leur âme : 1^o d'être toujours disposés à supporter les misères et les adversités de la vie ; 2^o de s'humilier d'autant plus qu'ils

reçoivent des humiliations de la part des autres ; 3° d'avoir la plus grande estime pour les biens éternels, quoiqu'on ne les voie pas.

« Heureux est celui », disait-il, « qui a beaucoup de charité pour tout le monde, et qui ne désire pas néanmoins que l'on en ait pour lui ; heureux est celui qui rend de grands services à son prochain, et qui ne se met pas en peine d'en recevoir des autres ». Il disait encore : « Il vaut mieux supporter une grande injure sans murmurer, que de donner à manger à un grand nombre de pauvres, ou de jeûner très-austèrement ».

Deux religieux de son Ordre se plaignant à lui de ce qu'ils avaient été chassés de leur pays par l'empereur Frédéric, il les reprit sévèrement, disant qu'ils devaient plutôt remercier Dieu et prier pour le prince de ce qu'il leur avait donné par là occasion d'observer leur règle, qui les obligeait à n'avoir aucun pays ni aucune terre.

Il disait qu'un de ses grands étonnements était de voir avec quelle assiduité et avec quels empressements on travaillait pour la vie du corps, sans se mettre du tout en peine d'entretenir la vie spirituelle de l'âme. Il comparait ceux qui s'empressent avec tant d'activité à acquérir des biens temporels, à une taupe qui n'a point de plus grande occupation que de fouiller continuellement dans la terre et qui cherche toujours à y entrer et à s'y enfoncer quand elle est en dehors, regardant la terre comme le lieu de sa demeure et de son repos ; c'est, disait-il, la vraie figure des mondains et des avarés, qui ne peuvent vivre s'ils ne travaillent à se plonger dans les biens de ce monde.

Parlant encore de ceux qui ont trop d'empressement pour conserver des biens, pour pourvoir à l'avenir, il

disait qu'il était fort du sentiment de son bienheureux Père saint François, lequel estimait beaucoup plus les oiseaux que les fourmis, parce que les fourmis avaient trop soin de se faire des provisions pour l'hiver, et que les oiseaux, au contraire, ne préparaient rien pour le lendemain, se contentant de chercher à chaque moment les choses dont ils avaient besoin pour se nourrir. Il disait que les biens de la terre étaient de telle nature, que ceux qui en avaient la moindre part étaient ceux qui étaient les mieux partagés.

Un jour qu'on lui demandait pourquoi il avait tant de peine à aller visiter les séculiers, qui le désiraient pour leur parler de Dieu : « Je suis bien aise », répondit-il, « de faire plaisir à mon prochain, mais non pas au pré-judice de mon âme ». Il ajouta que Notre-Seigneur avait dit que « celui qui laisserait père, mère, frères, « sœurs, parents et amis pour l'amour de lui, recevrait le « centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre ». Il assurait que, pour devenir bien savant, il fallait devenir bien humble ; et qu'un chrétien peut se contenter de savoir bien vivre, sans s'occuper à d'autres sciences. « La plus haute de toutes les sciences », dit-il une autre fois, « c'est de craindre Dieu et de l'aimer ».

(Petits Bollandistes.)

FRÈRE NICOLAS D'ASSISE

1413. — Pape : Boniface IX. — Roi de France : Charles VI.

Dans le cloître situé dans la montagne, non loin de Pérouse, repose aussi le bienheureux frère Nicolas d'Assise qui brilla par sa sainteté et servit longtemps avec beaucoup de charité ses frères malades. C'est pourquoi Dieu lui donna la grâce de guérir toutes sortes de maladies par le simple attouchement. Il mourut en 1413. Les nombreux miracles opérés par son intercession témoignent de la grande gloire à laquelle Dieu l'a élevé dans le ciel.

(PAPEBROECK, WADDING et autres.)

FRÈRE VENTURA, PÈRE BUIGHIL

ET PÈRE NIGELLE O BUYL

Le même cloître s'honore d'avoir été la résidence du bienheureux frère Ventura qui fleurit en vertus de tout genre, mais remarquable surtout par sa douceur et son empressement à servir ses frères, comme par sa compassion et son esprit de charité envers les pauvres et les étrangers. Il mourut en 1421 et sa mort fut précédée et suivie de divers miracles qui firent éclater sa sainteté.

L'an 1588, le 23 avril, les hérétiques pillèrent à Dunganalle, en Irlande, le cloître des Frères Mineurs, et, en haine de la foi catholique, massacrèrent le Père Buighil, gardien du cloître et grand prédicateur.

Dans la même ville, l'an 1617, le Père Nigelle O Buyl eut la tête tranchée par la cruauté des hérétiques.

(Tiré de PAPEBROECK, WADDING et autres.)

LE BIENHEUREUX NICOLAS PEPOLI

1229. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Un des protecteurs de l'Ordre Séraphique naissant.

Lorsque saint François confia au zèle de ses frères la conversion du monde corrompu, il envoya son premier fils spirituel, le bienheureux Bernard de Quintavalle, à Bologne, en 1211. Bernard partit sur-le-champ pour se rendre à son poste. Cependant, à son arrivée à Bologne, le saint homme, à cause de la pauvreté et de la nouveauté de son vêtement et de l'humilité de son extérieur, fut mal accueilli par le peuple et par les enfants qui, s'ameutant autour de lui, se mirent à le tirer par la corde qui lui servait de ceinture et par son capuchon, à l'accabler de moqueries et de sarcasmes, et finirent par lui jeter des pierres.

Temoin de ce spectacle, Nicolas Pepoli, d'une des plus illustres familles de Bologne et professeur de droit distingué, remarquant avec quelle douceur Bernard supportait tous ces excès, conçut aussitôt une grande estime pour sa sainteté ; c'est pourquoi, s'approchant du saint religieux, il lui demanda comment et pourquoi il était venu dans cette ville. Bernard lui remit la règle de saint François en lui disant qu'il y trouverait la réponse à ses

questions. Nicolas lut la règle, puis, étant rempli d'admiration, il dit aux citoyens qui l'entouraient : « C'est là
« l'état et le genre de vie le plus parfait qu'il y ait dans
« l'Eglise. Vous péchez donc gravement envers Dieu,
« vous qui outragez ce saint homme que vous devriez
« honorer » .

Et pour montrer qu'il parlait selon sa pensée, il conduisit Bernard en sa maison, où il le traita pendant plusieurs jours avec beaucoup de charité et de respect. Quelque temps après il fit construire, pour Bernard et les autres frères de l'Ordre qui vinrent à Bologne, un petit cloître avec une église qu'il pourvut des choses nécessaires. Il promit d'être le fidèle et constant protecteur de l'Ordre.

Après avoir fait de grandes aumônes aux Frères Mineurs, Nicolas entra lui-même dans l'Ordre lorsque, en 1220, saint François vint prêcher sur la place publique de Bologne et fit quelques miracles dont la vue détermina notre gentilhomme, ainsi que plusieurs autres personnages distingués, à tout quitter pour suivre la pauvreté de Jésus-Christ. Nicolas Pepoli reçut l'habit des mains du saint patriarche, qui depuis l'affectionna beaucoup à cause de ses vertus et l'emmena deux fois avec lui dans ses voyages.

En la compagnie de Saint-François, le bienheureux Nicolas fit de grands progrès dans la perfection, grâce aux exemples admirables de vertus qu'il avait constamment sous les yeux. Aussi Dieu l'honora par des miracles. Par la vertu de ses prières la vie fut rendue à un mort déjà enseveli, et la vue à un aveugle dont les yeux avaient été arrachés. A son entrée dans l'Ordre on avait

conçu de grandes espérances qu'il n'eut pas le temps de justifier ; quelques années après, Dieu le jugeant mûr pour la gloire et la récompense éternelle l'appela à lui par une douce et sainte mort, qui arriva le 23 avril 1229 selon les uns, et, selon d'autres, le 1^{er} mai.

Il fut enseveli dans l'église qu'il avait fondée pour les Frères Mineurs. Longtemps après les Pères Franciscains quittèrent ce cloître pour aller s'établir ailleurs ; mais les habitants de la ville ne voulant pas laisser inhabitée une maison où saint François avait demeuré avec plusieurs de ses premiers compagnons, la restaurèrent, et, avec l'autorisation du pape Clément VII, y appelèrent les Clarisses. Ces religieuses prospérèrent, leur nombre s'éleva jusqu'à cent, et le cloître devint un des plus importants de la ville de Bologne. En remuant les fondations du vieux bâtiment on découvrit les corps des bienheureux Nicolas Pepoli, Matthieu de Faenza et Bonicius ; ces vénérables restes, recueillis avec soin, furent mis dans une châsse et déposés dans le chœur de l'église.

(*Wadding.*)

VINGT-QUATRIÈME JOUR D'AVRIL

LE BIENHEUREUX JEAN PECCHAM

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

1292. — Pape : Nicolas IV. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Défenseur intrépide des droits de son église ainsi que de l'Eglise universelle.

Cet illustre prélat naquit à Cicester, ville d'Angleterre, d'une humble famille. Sa science et sa perfection seules l'élevèrent aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Il vint au monde non loin d'une célèbre abbaye, et son intelligence ayant attiré l'attention de l'abbé, celui-ci le prit en affection et le protégea.

Dès qu'il eut atteint l'âge requis, il entra dans l'Ordre des Mineurs et fit de rapides progrès tant dans la science que dans la vertu. Etudiant à Paris sous saint Bonaventure, il comptait parmi les principaux élèves du docteur séraphique. Il devint professeur de théologie à l'Université d'Oxford, dont il fut ensuite recteur. Il raconte dans ses écrits qu'il fut accueilli à Paris, non comme un étranger, mais comme un indigène, qu'il reçut de grands bienfaits de la reine Marguerite et de plusieurs grands seigneurs.

Elu provincial d'Angleterre, il parcourut à pieds non-seulement cette vaste province, mais plusieurs autres pays d'Europe. Ainsi il partit d'Angleterre, pour se rendre

au chapitre général de Padoue, sans autre équipage que son bâton de pèlerin. Il était très-zélé pour l'observance de la règle, assidu à la prière ainsi qu'à la pénitence. Il partageait l'année en sept jeûnes, à l'exemple de saint François.

La renommée de ses vertus et de sa science, qui remplissait l'Angleterre et la France, pénétra jusqu'en Italie, et il fut appelé à Rome pour exercer la fonction de lecteur du palais pontifical. Des envieux à qui son mérite et sa sainteté faisaient ombrage l'accusèrent faussement de différentes choses auprès de saint Bonaventure, général de l'Ordre. Profondément affligé de voir sa réputation attaquée, Jean vint chercher la consolation aux pieds de Celui qui est le Père des affligés. Mais tandis que, à genoux devant un crucifix, il priait de tout son cœur, pleurait et se plaignait amèrement au Seigneur de ces calomnies et de ces persécutions auxquelles il se voyait en butte sans l'avoir mérité, il entendit une voix qui lui disait : « Et moi-même, Jean, en quoi ai-je mérité d'être livré à des bourreaux et de mourir sur une croix ? Pourquoi ai-je dû boire le calice de ma passion, moi qui demandais à mon Père de me l'épargner ? » Ces paroles du Sauveur prononcées en langue latine furent gravées sur le marbre, elles se lisent encore dans l'église franciscaine de l'Ara-Cœli, au pied du même crucifix qui les prononça et telles qu'elles sortirent de sa bouche.

Par cette réprimande, le saint homme se sentit rempli de confusion, mais en même temps d'une grande force intérieure qui lui fit supporter sans se plaindre désormais la croix de la persécution. Quelque temps après les ruages soulevés par les propos des envieux se dissipè-

rent, et son innocence reconnue augmentant encore l'estime dont il jouissait auparavant, Nicolas III le nomma archevêque de Cantorbéry et primat d'Angleterre, en 1279. Le pape déclarait, dans une lettre écrite à ce sujet, qu'il élevait sur ce siège primatial le Père Jean à cause de sa science, de sa prudente maturité, de son rare mérite et de ses excellentes vertus, et qu'il espérait que ce choix serait agréable au roi d'Angleterre ainsi qu'à tout le peuple au milieu duquel ce digne Père était né.

Comme il était en route pour aller prendre possession de son siège, il rencontra le roi d'Angleterre, Edouard, à la cour du roi de France. Le souverain approuva le choix du pape, embrassa le nouveau prélat et le mit en possession des terres qui dépendaient de l'archevêché de Cantorbéry. Son premier soin fut de surveiller attentivement et de réformer la vie et les mœurs des ecclésiastiques. Pour couper court à certains abus, il réunit plusieurs synodes où furent portées des lois importantes. Au synode de Lambeth il rencontra certaines difficultés avec plusieurs abbés qui refusaient d'assister au Concile ou même d'y envoyer des délégués, sous le prétexte qu'ils ne relevaient que du pape et nullement des évêques. Jean trouva l'excuse mauvaise. Il écrivit à Richard, évêque de Londres, une lettre dans laquelle il lui enjoignait de priver ces abbés des revenus de certaines églises paroissiales dont ils étaient patrons, jusqu'à ce qu'ils se soumissent à vouloir apporter au synode le concours de leurs lumières et de leur autorité. Les abbés appelèrent de cette sentence au tribunal du pape. Le pape concilia le différend à la satisfaction des deux parties ; et Jean, pour témoigner la sienne, rendit à ces abbés certains

privilèges que ses prédécesseurs leur avaient enlevés.

Ainsi il n'était pas moins disposé à rendre à chacun son droit, que zélé pour la défense des droits et privilèges non-seulement de sa propre église, mais encore de toutes les autres églises et évêchés d'Angleterre. Parmi ces droits il y en avait un en vertu duquel l'archevêque de Cantorbéry pouvait une fois nommer une abbesse dans tous les monastères d'Angleterre. Il parcourut tout le royaume pour inspecter et connaître par lui-même les évêchés, les cloîtres et les églises.

Ayant fait tous ses efforts pour réconcilier Léolin, prince de Galles, avec son frère avec qui il était en guerre, et n'y pouvant parvenir, il l'excommunia. Il réforma nombre de cloîtres, soit par lui-même, soit par ses prêtres, et abolit beaucoup d'abus. Il donna par écrit aux religieux plusieurs belles lois dont quelques-unes se lisent encore en langue française. Il trouva dans ses visites beaucoup d'églises qui n'avaient jamais été consacrées selon le rite ecclésiastique, il les fit consacrer par leurs évêques. Il faisait ses tournées pastorales sans aucun faste et sans traîner à sa suite une grande escorte de prêtres et de domestiques, et défense était faite à ceux qui l'accompagnaient de recevoir le moindre présent.

Quelques pasteurs de chapelles royales lui suscitèrent des difficultés, prétendant qu'ils n'étaient pas sous sa juridiction et qu'ils n'avaient pas à lui obéir. Il leur demanda leurs titres et voyant qu'ils ne pouvaient montrer ni bulles pontificales, ni chartes octroyées par les archevêques ses prédécesseurs, il réduisit les rebelles par les censures ecclésiastiques.

Au retour de ses visites pastorales il se rendait auprès

du roi et le priaït instamment de ne conférer les bénéfices ecclésiastiques qu'à des sujets qui en fussent dignes, et de ne pas permettre à ses chapelains de cumuler les bénéfices, contrairement aux lois de l'Eglise. Le saint prélat se plaignait aussi fort amèrement de ce que le roi profitait parfois de la vacance des sièges épiscopaux pour en attribuer les revenus à des personnes indignes.

Le roi Edouard ayant fait plusieurs ordonnances au préjudice des églises et privé plusieurs cloîtres de leurs libertés et avantages, Jean lui écrivit une lettre paternelle pour le prier de ne plus ruiner à l'avenir, par ses ordonnances, les constitutions et les lois des papes et des Conciles ; il lui citait les beaux exemples que l'empereur Constantin, que saint Canut, saint Edouard et d'autres rois avaient donnés du respect qu'ils portaient à l'Eglise romaine. Bien que repris souvent par le courageux prélat, le roi ne laissait pas de l'aimer, de l'estimer et de l'employer à des négociations importantes. Ainsi, lorsque le pays de Galles fut tombé sous l'interdit porté par les évêques réunis en synode à Oxford, contre le premier qui violerait la paix du royaume, le roi confia à l'archevêque la mission d'aller trouver le prince de Galles afin de le ramener à son devoir par la douceur et la persuasion.

Lorsque nous voyons cet archevêque défendre avec tant de fermeté les droits de son église, il ne faudrait pas croire qu'il agissait ainsi par esprit d'ambition et d'orgueil. Rien de mieux attesté que son humilité par toute sa conduite. Il se montrait assidu aux prières du chœur, était affable pour ses chanoines et ses prêtres, comme s'il eût été le moindre d'entre eux. On le voyait souvent allumer les cierges à l'autel et descendre à d'autres offices

non moins humbles. Son zèle pour la prédication était infatigable et ses discours touchaient les cœurs. Il continuait d'observer la règle franciscaine, notamment les sept jeûnes pendant l'année. Sa table était servie comme il convenait à son rang, mais parmi tous les mets il choisissait ceux qui étaient les moins agréables au goût, et mangeait si peu que l'on peut dire qu'il souffrait la faim au sein de l'abondance et était pour toute sa maison un modèle de mortification et de pénitence.

Son vêtement était fort commun et fort simple. Il l'emportait sur ses serviteurs par son assiduité à veiller, à prier et à étudier. Il n'évitait rien tant que l'oisiveté qui est la mère de tous les vices. La pureté de son âme apparaissait dans son extérieur mortifié, et pour la mieux conserver il évitait, à moins de nécessité, la compagnie des femmes.

Il était le père des pauvres et employait la plus grande partie de ses revenus à leur soulagement. Dans un temps de disette il fit en sorte non-seulement de les secourir lui-même, mais de les faire encore secourir abondamment par tous ceux qui possédaient des bénéfices.

Les bêtes sauvages des bois du comte de Warenes causaient de grands dommages dans les champs voisins, et les pauvres paysans n'osaient ni les prendre ni les tuer, dans la crainte d'attirer sur eux la colère du comte ; ce qu'apprenant l'archevêque, il écrivit au comte et obtint de lui qu'il paierait tous les dommages qu'il ne pourrait pas empêcher.

Dans le pays de Kent, il fonda un beau collège pour les étudiants pauvres et acheva le séminaire commencé par son prédécesseur.

Il aimait tendrement la Mère de Dieu et il contribua beaucoup à répandre sa dévotion dans toute l'Angleterre. Il avait un grand zèle pour l'entretien et l'ornement de la maison de Dieu. Sa science était remarquable, ainsi qu'en témoignent les nombreux écrits qu'il a composés et qui ont été imprimés pour la plupart. Il composa l'ancien office de la Trinité, qui fut longtemps récité dans tout l'Ordre franciscain par la prescription du chapitre général de l'an 1343.

Harpsfeld, célèbre écrivain anglais, déclare que, parmi les successeurs de Jean, il n'en est peut-être pas qui l'aient égalé en science et en vertus épiscopales. Il mourut plein de jours et de mérites, en 1292, après treize ans d'épiscopat. Des miracles s'opérèrent par son intercession.

(WADDING.)

SŒUR HÉLÈNE CÉLÉSIE

CLARISSE

1572. — Pape : Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Elle fut vingt ans malade avec patience.

Cette épouse de Jésus-Christ naquit à Pistoie, en Italie, de parents nobles. Dès ses plus tendres années, elle fit paraître une inclination marquée pour la solitude, pour les pénitences corporelles et pour la mortification des sens. Elle méprisait les jeux de l'enfance et mettait tout son plaisir aux œuvres de piété. Surpris de voir cette

enfant si disposée aux jeûnes, aux veilles, aux prières et si éloignée des vanités du monde, ses parents la mirent dès l'âge de cinq ans dans le cloître des Clarisses, pour y être élevée dans les circonstances les plus favorables au développement de ces vertus qui se montraient si précoces en elle et dont elle devait présenter un jour le modèle accompli.

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de quinze ans, elle prit l'habit religieux et aussitôt se mit à travailler avec un nouveau zèle à l'œuvre de sa perfection. Elle matait son corps innocent par l'usage continuel des jeûnes, des veilles, du travail et d'une sanglante discipline. Dans ses sublimes oraisons et ses ardentes contemplations, elle attirait souvent dans son âme la douce influence du ciel et se rendait digne des grâces les plus précieuses du divin Sauveur. Elle avait choisi pour demeure une petite cellule située jusque sous le toit, très-chaude en été et très-froide en hiver, où elle était si à l'étroit qu'elle ne pouvait se tenir droite et que des deux côtés elle touchait les murs avec les mains.

Retirée dans cette cellule la plus chélieve du cloître, comme une colombe dans un trou de rocher, Hélène se trouvait affranchie du tumulte du monde et jouissait du repos si délicieux de l'âme et des caresses du divin Epoux, à qui elle consacrait tout son amour. Elle ne pouvait songer aux amertumes de la passion du Sauveur ni même en entendre parler, sans fondre en larmes ; de sorte que ses pleurs ne tarissaient pas. Après avoir pendant quarante ans gardé sans tache le beau lis de sa chasteté parmi les épines de la pauvreté et de la pénitence, elle reçut, selon l'usage de l'Eglise, le

voile béni des mains de l'évêque de Pistoie. Dans cette solennité, les religieuses et d'autres assistants entendirent des voix d'anges et une musique céleste.

Bientôt le céleste Epoux de son âme vint lui apporter les bijoux, signes et gages des fiançailles. Tout le corps de la sainte religieuse se couvrit de la tête aux pieds de plaies et d'ulcères qui la retinrent vingt ans dans son lit. Dans une si douloureuse maladie, elle ne voulait pas même user de linge pour adoucir un peu ses douleurs, ni suspendre ses jeûnes ordinaires, ni sa petite cellule qui semblait un tombeau plutôt qu'une demeure. Avec cela, jamais le moindre signe de mécontentement et de tristesse, jamais un mot d'impatience ou de plainte. Elle couchait sur un sac rempli de paille et ne voulait point d'autre lit. Elle était toujours gaie et enjouée comme si elle avait été saine et bien portante.

Parmi ses amères souffrances, elle était souvent ravie en extase, et les délices dont son âme était alors comblée formaient une compensation surabondante de ses douleurs corporelles. Elle avait souvent à la bouche cette parole de Job : « Il a été fait comme il a plu au Seigneur, que le nom du Seigneur soit béni ». Elle priait Dieu, à l'exemple de saint François, de multiplier ses peines et ses douleurs, et lorsque les religieuses qui souffraient de la voir souffrir, lui disaient qu'elle devrait prier Dieu de la traiter plus doucement, elle répondait : « Non, mes sœurs, laissez-moi demeurer sur ma croix, ne me séparez point de mon Sauveur, afin que je puisse mériter d'avoir part à sa gloire ». Dans l'étroite cellule où elle gisait, le corps tout couvert d'ulcères, on ne s'apercevait d'aucune odeur désagréable ; au contraire, les

religieuses qui y venaient y respiraient un suave parfum, comme si elle eût reposé au milieu des roses.

Lorsque, par vingt ans de souffrances supportées chrétiennement, elle eut mérité que la perle de la patience fût ajoutée à sa couronne éternelle, Dieu jugea que l'heure était venue de l'appeler à lui, ce qui arriva le 24 avril 1572.

Pendant sa maladie, une sœur l'avait servie, qui fut atteinte d'épilepsie. Elle avait trois ou quatre accès par jour et tout remède était inutile. Hélène touchant à sa dernière heure, les sœurs lui recommandèrent d'obtenir de Dieu la guérison de la pauvre religieuse qui l'avait si bien servie. Hélène le leur promit, et à peine fut-elle décédée que l'on vit combien son intercession était puissante ; car la malade fut dès lors délivrée de ses attaques et entièrement guérie.

Lorsqu'on releva le corps d'Hélène quelques années après sa mort, on le trouva exempt de corruption. Il était orné de belles couronnes de roses odorantes, qui paraissaient fraîches cueillies et qui montraient que les ulcères de la sainte religieuse s'étaient, dans le ciel, changées en autant de fleurs de gloire.

(Tiré d'ANTOINE DE TERRINCA.)

VINGT-CINQUIÈME JOUR D'AVRIL

LE BIENHEUREUX PHILIPPIN

1289. — Pape : Nicolas IV. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Modèle de pénitence. — Translation de ses reliques à Monte-Ilcino.

Ce bienheureux frère naquit dans la province espagnole de Castille. Il accompagnait saint Antoine de Padoue lorsque le désir du martyr poussa ce saint homme en Afrique. Ils furent jetés par les vents contraires sur les côtes de Sicile, et en 1221, partis de Messine, ils vinrent ensemble au chapitre général d'Assise. Ils se mirent l'un et l'autre sous l'obéissance du Père Gratien, provincial de Bologne, lequel envoya Philippin, alors âgé de dix-huit ans, au cloître de Castello. Là il fit de grands progrès dans la perfection.

En 1226, il fut appelé pour assister à la mort et à la sépulture du séraphique Père saint François; il eut le bonheur de contempler et de baiser les stigmates de la passion de notre Sauveur. Après le départ pour l'autre monde de saint François, il se lia d'amitié avec saint Gilles, dont la vie se trouve rapportée au 23 de ce mois. Lorsqu'ils se séparèrent, Gilles se rendit à Cetona et Philippin dans le village de Columbario, où saint François avait fondé un petit cloître isolé.

Dans ce cloître, Philippin menait une vie sanctifiée par la pénitence. Il reçut du ciel des faveurs et des grâces

spéciales rares, par exemple une connaissance approfondie et merveilleuse des saintes Ecritures, à l'aide de laquelle il pénétrait les sens les plus obscurs, les mystères les plus profonds, et les interprétait de la manière la plus satisfaisante et la plus claire.

Il se promenait souvent dans le bois du cloître, où les animaux sauvages venaient familièrement se jouer autour de lui. Les oiseaux comprenaient les ordres qu'il leur donnait et lui obéissaient, et la nature reconnaissait en lui son maître des premiers jours du monde. Il parlait peu, mais les beaux exemples de sa sainte vie parlaient si haut que les pécheurs se convertissaient après en avoir été les témoins. L'ardeur de sa prière et la sublimité de ses contemplations lui méritèrent l'honneur de recevoir souvent la visite des Anges et d'être ravi non seulement dans son âme, mais aussi dans son corps qui était enlevé et demeurait suspendu en l'air. Il avait le don des guérisons, et il délivra un grand nombre de pauvres malades de leurs infirmités.

Il mourut à l'âge de quatre-vingt-sept ans, dans le cloître de Columbario, le premier jour de mai 1289. Comme le Seigneur montrait la sainteté de son serviteur par de nombreux miracles, les habitants de Monte-Ilcino, village des environs, usant de ruse, enlevèrent le corps de ce saint homme qu'ils avaient tendrement aimé de son vivant, et l'emportèrent dans leur village. Il parut que Dieu et le bienheureux approuvaient cette action, car les habitants de Columbario, apprenant le fait dans le temps qu'il s'accomplissait, accoururent tous pour reprendre aux ravisseurs le trésor qu'ils venaient de dérober ; mais il tomba tout à coup une pluie si violente

qu'ils furent obligés de s'arrêter et de cesser leur poursuite, pendant qu'il ne tombait pas une goutte d'eau sur la châsse non plus que sur ceux qui la portaient.

La pluie ayant cessé, Dieu montra par un second miracle que cet enlèvement lui était agréable. Les habitants de Columbario persistaient dans leur poursuite, et déjà ils étaient sur le point d'atteindre les ravisseurs qui se trouvaient arrêtés par la rivière d'Umbro grossie par la pluie. Les gens de Monte-Ilcino se trouvaient dans le plus grand embarras, lorsque Dieu renouvela pour eux le miracle du passage de la mer Rouge et du passage du Jourdain. La rivière suspendit le cours de ses eaux pendant que traversaient la châsse et ceux qui la portaient, puis elle les laissa se précipiter quand les gens de Columbario se présentèrent pour passer. Ceux-ci, à la vue d'un tel miracle, reconnurent quelle était la volonté de Dieu et ils laissèrent les gens de Monte-Ilcino en possession des reliques du bienheureux Philippin.

C'est en mémoire de cette translation que la fête de saint Philippin se célèbre le 25 avril, jour auquel elle eut lieu.

LA BIENHEUREUSE HÉLÈNE MARTINEZ

VIERGE DU TIERS ORDRE

1644. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Jeunesse vertueuse, chasteté, pénitence et maladie d'Hélène.

Cette digne fille de saint François naquit au village de Veamud, dans le diocèse de Cuença, en Espagne. Elle avait cinq ans, lorsque son oncle la conduisit à Valence et la plaça dans la maison de Pierre Jean Féo, homme très-riche et très-honorable, qui avait exprimé le désir d'élever cette petite fille avec ses enfants. Là elle gagna l'affection de toutes les personnes de la maison. Elle avait le visage agréable ainsi que les manières, de l'intelligence et d'heureuses dispositions pour la vertu. La grâce devança son âge par des faveurs signalées.

Un jour, pendant qu'elle récitait le rosaire avec les gens de la maison, devant une image de la Mère de Dieu, comme elle faisait chaque jour, la sainte Vierge lui apparut fuyant en Egypte avec l'enfant Jésus dans ses bras et accompagnée de saint Joseph. Elle revit plusieurs fois la même vision qui devint ainsi le principal sujet de ses méditations. Elle apprit par cœur l'office de la sainte Vierge. Si ses nombreuses occupations de chaque jour l'empêchaient de s'occuper de Dieu seul, comme elle

aurait voulu, du moins elle faisait en sorte de ne point perdre de vue sa sainte présence. Elle entretenait ainsi le feu de l'amour divin toujours allumé dans son cœur.

Sa prière était continuelle. Elle priait à la cuisine lorsqu'elle y était occupée, dans les rues lorsqu'elle sortait pour une commission à faire, et jusque dans les écuries lorsqu'elle y allait. Elle aimait alors à prier devant la mangeoire des bêtes. Elle pensait que le Tout-Puissant, qui avait daigné naître dans une étable et reposer dans une crèche, se rencontrerait volontiers dans une place qu'il avait préférée à tout le faste de la vanité mondaine. Elle aimait tant à s'entretenir seule à seule avec Dieu et à prêter l'oreille à ses douces inspirations dans la solitude, que quand elle avait par exemple déposé un plat sur la table de ses maîtres, elle se retirait aussitôt dans une autre pièce pour prier jusqu'à l'instant où son service l'appellerait de nouveau.

Lorsqu'elle allait avec ses maîtres dans une ferme située non loin de la ville, où elle avait le soin de diriger toute la maison et de distribuer l'ouvrage aux valets et aux servantes, elle s'acquittait activement de toute sa besogne, sans cesser pour cela de se tenir en la présence de Dieu. Si elle devait éplucher des olives et d'autres fruits, elle faisait en sorte d'être seule, afin de pouvoir mieux converser avec Dieu. Lorsque parfois l'action de Dieu sur son esprit devenait plus forte, elle s'asseyait à terre, sous un arbre, et c'était alors que Dieu lui accordait de plus grandes grâces et lui inspirait un ardent désir d'une perfection plus haute. La méditation des souffrances de Jésus-Christ faisait naître dans son cœur les mouvements les plus tendres, et la seule vue du

Sauveur sur la croix la remplissait des plus douces consolations.

Elle joignait à la prière un fréquent et digne usage des Sacrements, qui sont les canaux de la grâce. Elle éprouvait une faim insatiable pour le pain des Anges, et souvent elle allait le recevoir à une lieue de la ville ; elle y allait pieds nus, par tous les temps et par tous les chemins. Par son zèle pour la sainte Communion, elle édifia tous les habitants du village de Torrente qui voyaient avec admiration qu'en servant Dieu si dévotement elle ne laissait pas d'être assidue au service de ses maîtres. Aussi, nombre de personnes des deux sexes, excitées par son exemple, commencèrent à s'approcher souvent des sacrements, qui ne s'en approchaient auparavant qu'une fois l'an à peine.

Son active prévoyance et ses autres vertus la rendaient chère à ses maîtres. On l'appelait, dans la maison, la *sainte fille*. Elle était très-belle, et sa position l'obligeait à se trouver souvent au milieu des gens de service et des paysans, surtout au temps de la moisson et de la vendange, et cependant jamais personne ne se hasarda à lui adresser une parole inconvenante. Lorsque les ouvriers la voyaient venir de loin, si leur conversation était légère, frivole ou peu convenable, ils s'exhortaient entre eux à faire silence devant la respectable jeune fille. On avait pu se convaincre que la sensualité était morte en elle, en la voyant si souvent au milieu d'hommes qu'elle était appelée à servir ou à commander, toujours digne, réservée et d'une modestie angélique. Dieu avait accordé à ses instantes prières deux grandes grâces, savoir que tout homme en la voyant se trouvait porté à

la réserve, et qu'elle même était tout à fait exempte de désirs charnels.

Se sentant de plus en plus pressée d'avancer dans la voie de la perfection, elle prit l'habit du Tiers Ordre des Frères Mineurs de la stricte observance, dans la province de Saint-Jean-Baptiste. Elle fit profession le jour de la Nativité de la très-sainte Vierge, dans le cloître de Valence, en 1593. Dans ce nouvel état, elle parvint à une haute sainteté sous la direction du Père Antoine Sobrino, du Père Gabriel Gomez, grands serviteurs de Dieu, et d'autres saints personnages de la même province.

Outre les pénitences très-pénibles qu'elle s'imposait tous les jours, Dieu l'éprouva encore par différentes maladies. Une de ces maladies consistait en un cancer au sein et lui causait un double martyre, celui de la honte et celui de la douleur ; car avec sa modestie et sa pudeur, c'était pour elle une peine des plus graves d'être obligée de découvrir sa poitrine devant un médecin. Elle souffrit ainsi durant dix-huit ans avec un courage admirable, jusqu'à ce qu'un jour saint Paschal Baylon la guérit miraculeusement, faveur qu'elle n'avait point demandée.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Sa pauvreté, son humilité et sa patience.

Les maîtres qu'Hélène servait ne la traitaient point comme une servante, mais comme leur propre fille. Pour la récompenser de son dévouement et de sa fidélité, ils lui laissèrent en mourant de quoi vivre honorablement ; mais les héritiers exécutèrent le testament de

si mauvaise grâce, qu'elle se trouva réduite à la plus extrême pauvreté. Elle reçut cette croix comme le don le plus précieux que Dieu réserve à ses amis. A cela Dieu ajouta encore une autre occasion pour elle d'acquérir des mérites : pendant qu'elle n'avait pour vivre que le travail de ses mains, son père, Jean Martinez, très-vieux, tout cassé et malade, vint habiter avec elle. La sainte fille le reçut avec une grande tendresse, nonobstant le nouveau fardeau que lui imposait la nécessité de le nourrir et de l'entretenir. Une chose néanmoins la consolait en cela, c'était, sans parler de la douceur du devoir accompli, le spectacle des vertus de cet excellent vieillard, qui avait l'austérité et la piété d'un anachorète et d'un religieux. Tant qu'il put encore mettre un pied devant l'autre, sa principale affaire fut de visiter les églises et d'assister aux offices. A la fin il devint aveugle et perclus, et dans cette situation qui dura cinq ans, il ne savait que dire : que la sainte volonté de Dieu soit faite. Il mourut saintement, en l'année 1615, le jour de la fête de saint Joseph.

On se figure aisément combien Hélène dut souffrir pendant cette longue maladie de son père qui, cloué sur son lit, ne pouvait faire un seul mouvement. Plus d'une fois, le travail de la pauvre fille se trouva insuffisant pour l'entretien de la maison, plus d'une fois Hélène se vit obligée, après avoir travaillé toute la journée, de sortir le soir pour implorer de la charité de ses amis quelques aumônes pour elle et pour son cher malade. Des personnes riches qui connaissaient sa perfection, lui offrirent à plusieurs reprises de la recevoir dans leurs maisons, où elle serait à l'abri du besoin ; mais elle aimait

mieux continuer à souffrir tous les inconvénients de la pauvreté que de renoncer aux douceurs de la solitude, sachant bien que Dieu n'abandonne jamais ceux de ses enfants qui sont dans le besoin. D'ailleurs, la vision suivante la confirma dans cet espoir.

Un jour, pendant qu'elle priait dans sa maison, elle se trouva tout à coup transportée en esprit dans l'église des Frères Mineurs ; là, elle vit comme les gardes du corps du roi qui entraient et qui écartaient la foule avec leurs hallebardes. Puis venait une procession de personnages vénérables, revêtus comme on a coutume de représenter les Apôtres. Pendant que ces personnages défilaient lentement devant elle, elle demanda à l'un d'eux où était le roi. Celui à qui elle adressait la question la regardant avec des yeux pleins de tendresse, lui dit : « Ne voyez-vous pas que c'est le roi lui-même qui est devant vous ? » A ces mots la vision disparut et Héléne reconnut, à la majesté de celui qui lui parlait, que c'était le Roi du ciel et de la terre.

Quelques jours après, le roi d'Espagne vint tenir sa cour à Valence. Parmi la foule des courtisans se trouvait François Calderon, seigneur d'une éminente piété. Apprenant des Franciscains quels étaient les mérites et les vertus d'Héléne qui se trouvait en ce moment dans l'église du cloître, il souhaita de l'entretenir. Après l'entretien, ce seigneur fut si satisfait qu'il remit à la pauvre fille une bourse pleine d'or. Celle-ci refusa d'abord le cadeau, mais, sur l'ordre du Père Sobrino, elle dut l'accepter. Quelque temps après cette première entrevue, don Calderon, mettant le comble à sa charité, fit accepter à Héléne une rente modeste, mais qui suffisait à la mettre

à l'abri du besoin. Malgré les obligations qu'elle avait à ce seigneur, elle ne voulut jamais l'entretenir ailleurs qu'à l'église, ce qui est assez l'usage en Espagne et en Italie, en dehors du service divin.

Tout le temps que ce seigneur vécut, c'est-à-dire pendant sept ans, il continua ses bienfaits à Héléne. A l'heure même où il rendait le dernier soupir, Héléne entendit une voix intérieure qui lui disait : « Voilà que le seigneur Calderon, votre grand bienfaiteur, est mort ». Elle avait certainement bien des raisons de s'affliger de la mort d'un ami si bienfaisant, cependant la paix de son âme ne fut pas altérée, et elle se dit : « Dieu ne meurt point ». Avec cette mort, c'était la pauvreté qui revenait frapper à la porte d'Héléne ; celle-ci la reçut en fille courageuse ; il lui sembla que Dieu la visitait de nouveau pour la faire avancer dans la voie de la perfection. Il lui arrivait souvent de refuser les dons que lui offraient les personnes riches qui connaissaient ses besoins et ses mérites. Elle avait coutume de dire : « En vérité, si je voulais ouvrir ma porte à tous les dons et à tous les bienfaits des personnes qui me croient vertueuse, je me perdrais bientôt parmi le superflu : c'est pourquoi j'aime bien mieux vivre dans le besoin, que de m'exposer à un si grand danger ».

Par cette pauvreté volontaire elle se maintenait dans la plus profonde humilité et dans les plus bas sentiments d'elle-même. Elle réprimait par la discipline le plus petit mouvement d'amour-propre. Elle évitait avec soin la conversation des personnes distinguées par leur condition, à moins qu'elle n'en espérât quelque avantage spirituel, soit pour les autres, soit pour elle-même.

La marquise de Villa-Miçar, femme du vice-roi de Valence, poussée par tout le bien qu'elle entendait dire d'Hélène, lui fit dire plusieurs fois de venir la voir dans son palais. Mais chaque fois l'humble fille répondait qu'elle n'avait rien à faire avec la marquise, ni la marquise rien à faire avec une pauvre fille comme elle.

Il n'y avait que l'obéissance qui pût lui faire révéler à son confesseur les faveurs célestes qu'elle recevait. Ces faveurs, au lieu de l'élever, l'humiliaient encore en lui faisant paraître avec plus de vivacité ses moindres imperfections. Elle les voyait à la lumière de Dieu même, et les plus petites fautes lui semblaient des montagnes.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Sa charité envers le prochain.

Le service des pauvres malades fut souvent pour elle une occasion de grandes victoires remportées sur elle-même. Pendant qu'elle était encore chez ses maîtres, il vint un jour à la porte un pauvre homme qui avait les jambes pleines d'ulcères ; elle en eut d'abord le cœur soulevé de dégoût, mais ensuite, se reprochant cette délicatesse et son peu de charité envers son prochain, elle le fit entrer, lui lava ses plaies et le renvoya avec une bonne aumône. Ce genre de mortification la remplissait d'une si douce joie intérieure qu'elle recherchait toutes les occasions de soulager Jésus-Christ dans ses membres souffrants. Toutes les fois qu'elle sortait pour quelque commission, elle entraît à l'hôpital et distribuait aux malades les plus négligés soit des friandises, soit un peu de vieux

linge que sa maîtresse lui avait donné. Elle ne s'en tenait point là, mais elle faisait le lit des malades, nettoyait leur réduit et pansait leurs plaies.

Elle avait reçu dans sa maison une vieille femme paralytique, à qui les médecins conseillèrent d'aller prendre des bains à quelques lieues de Valence. Hélène voulut l'accompagner. Elle l'habillait et la déshabillait, elle lui mettait le boire et le manger dans la bouche et lui rendait tous les services nécessaires. Et tout cela elle le faisait avec une charité et une patience qui confondaient ceux qui en étaient témoins, d'autant plus que la malade était fort maussade et très-impatiente et se plaignait d'Hélène.

Pendant qu'elle était encore chez ses maîtres, elle ramassait soigneusement tous les restes de la table, puis allait, le soir, les distribuer aux pauvres honteux. Comme elle était belle de visage et de taille, elle avait soin de prendre des vêtements qui la faisaient ressembler à une vieille femme, et sous ce déguisement elle traversait sans danger les rues d'une grande ville à une heure à laquelle il n'eût pas été prudent ni séant à une jeune fille de sortir. Cette charité et cette tendre compassion pour les pauvres, qu'elle avait de bonne heure commencé à mettre en pratique, s'accrurent encore avec le temps ; elle devint une seconde providence pour les misérables, dont elle ressentait les besoins beaucoup plus que les siens propres. Les aumônes qu'elle distribuait journellement après la mort de ses maîtres paraissaient dépasser de beaucoup les moyens d'une pauvre fille comme elle. Mais sans compter son gain de chaque jour, elle recevait elle-même des aumônes de personnes pieuses, pour les

distribuer, et Dieu lui-même se mettait de la partie en multipliant miraculeusement les aliments qu'elle distribuait aux nécessiteux.

Si zélée pour subvenir aux besoins corporels du prochain, elle l'était encore davantage pour travailler au salut des âmes. Dieu lui découvrait parfois les pièges que Satan dressait pour perdre les âmes ; alors elle ne négligeait aucune démarche pour les déjouer. On ferait une longue liste des personnes que ses exemples et ses exhortations élevèrent à une haute perfection. Elle eut plusieurs fils spirituels qui brillèrent par leur sainteté. Parmi ceux-ci nous citerons le Père Sébastien Pasteur, dont nous rapporterons la vie le 26 juillet ; le Père Gabriel Gomez, dont nous avons raconté les œuvres le 7 février ; le Père François Emper, qui devint provincial.

Ses paroles avaient une vertu particulière pour imprimer dans les âmes la connaissance et le goût des choses célestes, pour ramener les pécheurs et mettre les hommes dans la voie du salut. Un jour qu'elle était en prières, elle vit apparaître le Fils de Dieu qui lui dit : « Que faites-vous là ? Venez, et priez-moi pour ces personnes », et il lui fit voir quelques prêtres séculiers, et plusieurs étudiants de l'Université de Valence. Elle se leva, prit un crucifix et se mit à prier le Sauveur, par son précieux sang, par sa mort douloureuse, de vouloir accorder sa grâce à ces personnes. Aussitôt elle vit en esprit deux étudiants qui s'élevaient dans la lumière. En ce moment-là le Père Antoine de Saint-Joseph, dont la vie sera racontée le 19 octobre, recevait l'habit religieux ; quelques jours plus tard, plusieurs prêtres de l'église de Valence suivaient ses

traces ; d'autres changeaient de vie et se convertissaient.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Sa dévotion au très-saint Sacrement. — Sa sagesse inspirée et son esprit de prophétie.

Elle puisait à la même source l'aliment et la consolation des vertus pénibles qu'elle pratiquait, c'est-à-dire dans la très-sainte communion. Elle communiait fréquemment, et le Seigneur l'y encourageait par des douceurs infinies, même par des signes miraculeux. Un prêtre vit, au moment qu'il lui administrait la communion, son visage s'illuminer et rayonner tout à coup d'une céleste lumière. Les parfums spirituels qui inondaient son âme après la réception du Sacrement se manifestaient même sensiblement par une suave odeur qui s'exhalait de sa bouche. Un jour, c'était celui de la fête de saint François, entendant prononcer en latin ces paroles de l'Evangile : « Je vous rends grâces, ô mon Père, d'avoir révélé aux « petits ces mystères que vous avez cachés aux savants », elle s'étonna d'en comprendre le sens, bien qu'elle ne comprît pas le latin. Sa compagne Praxède, qui l'assistait à sa dernière maladie, lui ayant lu quelques psaumes en latin, Hélène en donna sur-le-champ l'explication. Elle aimait à lire ou à entendre lire le livre des cantiques, qu'elle comprenait mieux que les théologiens. Un prêtre lui demandait, pensant l'embarrasser, quelle différence il y avait entre l'âme et l'esprit, et l'humble fille de répondre aussitôt que l'âme était ainsi nommée parce qu'elle anime le corps et le vivifie, mais qu'elle prend le nom d'esprit en tant qu'elle s'élève vers Dieu.

Par la surabondante lumière qui remplissait son âme, elle apercevait souvent le fond des consciences. Les âmes qui vivaient dans la grâce de Dieu lui apparaissaient comme une belle vigne plus ou moins chargée de beaux raisins, selon le degré de leur charité. Celles qui vivaient dans l'état du péché étaient à ses yeux comme des vignes absolument désolées et sans aucun fruit. Un gentilhomme dont la vertu était fort chancelante, et qui tombait souvent dans le péché, la consultait pour savoir s'il devait aller servir le roi dans la guerre. Hélène lui répondit : « La guerre qui presse le plus à faire pour vous a pour théâtre votre âme ». Et le gentilhomme, en s'examinant, vit qu'elle disait vrai. Le Père François Emper ayant passé quelque temps hors de Valence au milieu d'une société assez mondaine, Hélène lui fit l'histoire exacte de sa conscience lorsqu'il fut de retour. La même chose arriva au sujet du Père François Colomina.

Elle rencontra une fois, par hasard, Rodrigue Borgia, frère de Charles, duc de Gandie ; elle ne le connaissait pas, mais elle prédit que ce jeune seigneur serait un jour frère mineur. Rodrigue n'y avait jamais songé jusque-là, mais quelques années plus tard Dieu le toucha, et la prédiction d'Hélène s'accomplit.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Combats d'Hélène contre les démons. — Ses miracles et sa sainte mort.

Cette jeune fille si parfaite, qui recevait de Dieu de si hautes faveurs, fut souvent en butte aux attaques des démons. Ces luttes avaient commencé dès sa jeunesse.

Etant encore servante, elle allait souvent prier dans une petite chambre, afin d'être plus tranquille. Plus d'une fois elle vit les démons se montrer à elle sous une forme sensible, armés de bâtons dont ils la menaçaient si elle osait pénétrer dans cet oratoire. Dans le commencement elle eut peur, mais réfléchissant que les démons étaient comme des chiens à la chaîne, qui n'avaient pas plus de pouvoir que Dieu ne leur en accordait, elle méprisa leurs horribles figures et leurs menaces. Elle se mettait tranquillement à prier sans que rien pût la distraire, et Dieu récompensait son courage en redoublant ses consolations.

Une fois qu'elle allait à l'église, elle rencontra sur son chemin un gros chien tout noir qui aboyait avec fureur et faisait mine de vouloir la dévorer. Hélène reconnut sans peine son ennemi et lui dit : « Cesse de te démener
« ainsi, misérable, tu ne me fais point peur ». Le démon, parlant par la gueule du chien, répondit : « Je ferai en
« sorte que tu aies peur », et, sautant sur la jeune fille, il déchira avec ses griffes et ses dents tous ses vêtements de dessus ; mais, impuissant contre sa personne que Dieu protégeait, il ne put l'empêcher d'aller à la sainte Table.

Dieu manifesta la sainteté de sa servante par le don des miracles. Praxède reçut un jour sur la tête une pierre tombant du haut d'une maison, qui la blessa grièvement. La servante courut avertir Hélène. Celle-ci, en arrivant, trouva Praxède en danger de mort, tant elle avait la tête meurtrie et enflée. « Très-sainte Vierge », s'écria-t-elle en l'apercevant, « sauvez cette fille ». A l'instant même Praxède était guérie, tellement guérie qu'il n'y avait plus trace de blessure ni d'enflure à sa

tête. Le médecin qui avait été appelé en même temps qu'Hélène, arriva à temps pour être témoin du miracle.

Cette Praxède assista Hélène dans sa dernière maladie et à sa dernière heure qui arriva le 25 avril 1644. Son corps fut enseveli dans l'église des Franciscains de Valence, il y fut porté sur les épaules des habitants les plus nobles de la ville, accompagné d'un clergé nombreux et d'une foule immense.

(Tiré des *Chroniques de la Province de Saint-Jean-Baptiste.*)

VINGT-SIXIÈME JOUR D'AVRIL

ANNE PONCE DE LÉON

COMTESSE DE FERIA, CLARISSE

1601. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Perfection d'Anne, jeune fille et dans l'état du mariage.

La providence de Dieu a orné son Eglise d'une multitude de saints qui ont offert à tous les hommes, quel que soit leur état, un modèle de la perfection chrétienne. Les uns, dans l'état virginal, ont offert à Dieu la fleur de leur pureté, les autres sont parvenus à un haut degré de sainteté soit dans l'état du mariage, soit dans celui du veuvage. Un grand nombre ont, par divers supplices,

remporté la couronne du martyr; cependant un bien petit nombre de saints sont à même de servir de modèles à tous les états et à toutes les conditions.

La servante de Dieu, Anne de la Croix, brilla comme un modèle de perfection chrétienne dans les différents états de la vie humaine. Son enfance et son adolescence furent saintes ; le mariage ne porta point préjudice à sa perfection qui s'accrut dans le veuvage et à laquelle la vie du cloître mit le comble. Nous pouvons même lui mettre en main la palme du martyr, à cause de l'inaltérable patience qu'elle déploya dans toutes les difficultés qu'elle eut à vaincre.

En suivant la vie de cette femme forte, nous verrons successivement paraître une vierge chaste, une épouse attentive et prévoyante, une veuve parfaite, enfin une sainte religieuse, qui vécut dans ces différents états comme si elle avait dû y mourir.

Elle naquit à Marchena, dans le beau pays d'Andalousie, en 1527, le jour de l'invention de la vraie Croix. Ses parents étaient Rodrigue Ponce de Léon, duc d'Arcos, et Marie Giron, fille du comte d'Urena, l'un et l'autre de la première noblesse d'Espagne. La famille de Ponce de Léon était très-ancienne et s'était distinguée par ses exploits contre les Sarrasins. Anne n'était encore âgée que de trois ans lorsque la mort la priva de ses parents. C'était le commencement de ses épreuves. Elle fut élevée chez sa tante Mencia, sœur du duc de Medina-Sidonia et épouse de Pierre Giron, comte d'Urena. Cette tante demeurait à Arahal, dans le duché d'Ussona.

L'enfant eut bientôt gagné l'affection de ses parents adoptifs par sa docilité, sa douceur et ses autres excel-

lentes qualités. On la trouvait si parfaite qu'on la nommait ordinairement Angéline. On ne remarquait en elle aucune des frivolités et des légèretés de l'enfance. Ses manières douces et calmes, sa figure toujours gaie, montraient à tous la paix de son cœur. Comme la duchesse avait une petite fille du même âge, elle leur faisait donner à toutes deux l'éducation et l'instruction qui convenaient à leur âge comme à leur condition. Elle les mit de bonne heure à l'étude de la langue latine. Anne, à douze ans, savait lire et parler le latin.

La connaissance de la langue latine lui facilita l'étude de la sainte Ecriture, dans laquelle excellait sa forte intelligence. Son maître, Jean d'Avila, connu de toute l'Espagne par son grand savoir et sa sainteté, était émerveillé de la facilité avec laquelle elle saisissait et retenait les explications qu'il lui donnait.

Elle commençait à pratiquer la charité envers les pauvres et les misérables avant que savoir ce que c'est que la misère et la pauvreté. Elle préférait à tous les autres les pauvres honteux. Les rares dons de la nature et de la grâce dont sa personne était ornée attirèrent de bonne heure sur elle l'attention du monde. Charles-Quint la demanda en mariage pour l'un des principaux seigneurs de sa cour. Mais ses parents n'y consentirent point, et ils la confièrent en secret à la garde du comte d'Urena, un miroir d'honneur et de vertu chrétienne.

Si jeune encore, elle était animée d'une telle dévotion pour le très-saint Sacrement de l'autel, que son âme paraissait vivre dans cet adorable mystère plus que dans son propre corps. Le jour de l'année qui faisait ses plus chères délices, c'était le jeudi saint ; elle le désirait

comme les autres désirent le jour de Pâques. Chaque année, ce jour-là, on préparait dans le palais du comte un splendide tombeau, devant lequel l'office divin était célébré solennellement. Elle restait tout le jour et toute la nuit devant ce tombeau, méditant sur ce Sacrement dans lequel Jésus-Christ a résumé tous ses mystères.

Dieu, de son côté, commençait par la douce influence de sa grâce à solliciter les efforts de sa fille vers la perfection. Par des consolations exquisés, il la fortifiait contre l'austérité des pénitences auxquelles elle soumettait son corps délicat. Les pratiques de la dévotion lui étaient si agréables qu'à peine pouvait-on, aux heures des repas, l'arracher de son prie-Dieu pour l'amener à sa table. Elle jeûnait plusieurs fois la semaine et s'appliquait la discipline, mais toujours dans le plus grand secret, afin que personne ne s'en aperçût. Malgré ces précautions, l'éclat de sa perfection et de ses belles qualités commençait à se faire remarquer en Espagne plus qu'elle n'aurait voulu.

Catherine Fernandez de Cordoue, marquise de Plico, jeta les yeux sur Anne pour qu'elle devînt l'épouse de son fils Pierre, comte de Feria et marquis de Priëgo. La sainte fille eût préféré n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ, mais elle dut se soumettre à la volonté de ses parents, qui était aussi pour elle la volonté de Dieu, et elle fut fiancée au jeune comte. Quelques jours seulement après ces fiançailles, le comte partit avec l'empereur qui allait faire la guerre dans les Pays-Bas ; il fut absent pendant environ trois ans, durant lesquels Anne continua ses pratiques de dévotion.

Aussitôt que le comte fut de retour, le mariage s'ac-

complit en 1545, et le comte emmena sa jeune femme à Montilla, où bientôt elle fit paraître sa charité envers les pauvres. Pour les secourir, elle se dépouillait de ce qu'elle avait de précieux en bijoux. Dans le courant de cette année, elle vêtit un grand nombre de pauvres gens. Elle cousait elle-même, avec ses servantes, les vêtements et les chemises qu'elle distribuait à ceux qui en avaient besoin.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Le Seigneur éprouve la comtesse de diverses manières.

Dieu n'avait encore visité la comtesse que dans sa douceur, il la visita bientôt dans sa sévérité. Il fut toute une année sans lui envoyer aucune de ces grâces qui excitent les âmes à la piété par la délectation. Il semblait qu'il eût détourné sa face de sa servante. Celle-ci n'en persévéra pas moins dans ses pratiques de dévotion, elle continua d'user fréquemment de la sainte communion. Elle supporta avec tant de courage son apparente disgrâce, qu'elle mérita d'être plus que jamais comblée de faveurs.

Mais des peines d'un autre genre l'attendaient. Dieu lui avait donné un fils. Lorsque l'enfant était rapporté des fonts baptismaux au palais, la comtesse voulait prendre son fils dans ses bras, mais elle entendit le Seigneur qui lui disait : « Ne le prenez pas, il est à moi ». Elle comprit et se soumit. Quelques jours après, le Seigneur la récompensa de sa soumission par une belle vision. Pendant qu'elle entendait la messe, elle vit l'autel entouré d'une multitude d'Ange. Avant de lui enlever son

fil, l'espoir de sa maison, Dieu lui montra d'abord avec quelle fermeté la sainte Vierge avait offert son Fils à la mort. Cette vue l'encouragea singulièrement pour la consommation du sacrifice exigé d'elle.

Lorsqu'on vint lui annoncer dans sa chapelle que son enfant venait de mourir, la mère ressentit sur son cœur la pointe du glaive, mais la sainte résista, et portant seulement son regard vers le tabernacle où reposait le saint Sacrement, pour affermir son cœur, elle continua son oraison avec beaucoup de calme.

Cependant cette perte n'était que le prélude d'une autre qui devait bientôt suivre. Dieu avait résolu de la priver de tout ce qu'elle chérissait dans le monde, c'est pourquoi il la prépara par une nouvelle vision au nouveau sacrifice qu'il allait lui imposer. Il lui apparut avec un visage empreint de tendresse, et lui montrant la plaie de son côté, il lui dit que son amour pour elle lui avait causé cette blessure, et qu'il lui demandait beaucoup en retour. Cette douce parole la transporta hors d'elle-même et remplit son âme de la pensée de Dieu.

Bientôt après le comte tomba malade, grande douleur pour lui-même et pour la comtesse. La maladie dura trois ans, et pendant trois ans l'épouse attentive et aimante veilla au chevet de son cher malade. Au milieu de ses tristesses, Dieu la réconfortait par de nouvelles faveurs et par le souvenir des précédentes. Il lui dit un jour : « Voici que je fais avec vous un pacte en vertu
« duquel vous serez toute à moi et je serai tout à vous, et
« vous ferez en tout ma seule volonté et travaillerez uni-
« quement à ma gloire ».

Nonobstant ces consolations venues du ciel, la perte

imminente du comte, qu'elle aimait tendrement, produisait sur sa nature une très-sensible impression. Lorsque Dieu lui eut fait comprendre qu'elle devait faire à sa Majesté le sacrifice de son mari, elle obéit, mais avec un déchirement indicible et en demandant d'y ajouter le sacrifice d'elle-même. Un jour, le comte, cédant à l'effet de la maladie, lui parla avec froideur et dureté, mais il s'en repentit aussitôt et lui fit porter ses excuses par le Père d'Avila ; elle lui fit répondre qu'elle était plus sensible à son repentir qu'à ses froideurs. Elle le soutenait par ses continuelles prières dans lesquelles elle demandait à Dieu d'accorder au comte la patience dans sa maladie et la gloire éternelle, puisqu'il lui refusait la santé.

Lorsque le comte sentit sa fin approcher, il appela sa femme près de lui et lui dit : « Ma vie touche à sa fin, « Dieu veut que je vous laisse dans la fleur de votre jeunesse, sans mari, avec une petite fille sans père, laquelle « je vous recommande ». Ces mots lui déchiraient le cœur ; cependant elle trouva encore assez de force pour répondre : « Seigneur, ne songez pas à mon délaissement ; si Dieu, qui vous avait donné à moi pour tenir sa « place près de moi, veut vous rappeler à lui, il prendra « lui-même votre place auprès de moi pour m'aider et « me secourir ». Elle ajoutait les raisons les plus admirables pour consoler le mourant, pour le fortifier et augmenter sa confiance en Dieu. Le Père Louis de Grenade, célèbre prédicateur qui assistait le comte à sa dernière heure, était émerveillé du spectacle qu'il avait sous les yeux et qu'il n'avait pas pensé que le monde pût lui offrir. Lorsque le religieux essayait quelques mots de

consolation à l'adresse de cette chrétienne sur le point de perdre ce qu'elle avait de plus cher au monde, elle répondait : « Puisque Dieu veut prendre pour lui le comte, « qu'il le fasse, je sais qu'il m'a été seulement prêté et « non donné pour toujours ». Elle consolait même la marquise, sa belle-mère, qui était présente à la mort de son fils et ne pouvait contenir sa douleur.

Enfin, quand l'instant du terrible passage fut manifestement tout proche, la courageuse femme fit apporter le saint Sacrement dans la chambre du mourant, puis elle avertit le comte que son Dieu était là présent pour l'accompagner dans son voyage vers l'éternité. Le comte ouvrit les yeux, les tourna avec amour vers le très-saint Sacrement qui lui fut administré par Louis de Grenade, pendant que la comtesse priait dans le cabinet voisin.

Quelques minutes après, entendant des lamentations, elle rentra dans la chambre et demanda au Père d'Avila, qui venait au-devant d'elle, comment se trouvait le comte : « Madame », lui dit d'Avila en lui présentant le crucifix sur lequel le comte avait rendu le dernier soupir, « voici celui qui sera maintenant pour vous le comte ». Elle prit le crucifix dans ses bras et se retira de nouveau dans son cabinet pour prier et pour demander à Dieu la consolation dont elle avait tant besoin ; car, si bien préparé que l'on soit à ces sortes de coups, on n'en est pas moins ébranlé quand ils arrivent. Veuve, à l'âge de vingt-quatre ans, d'un homme de haut mérite et d'une vertu non commune, grand d'Espagne et chevalier de la Toison d'Or, Anne ne pouvait plus avoir d'autre époux que Jésus-Christ.

Après les funérailles du comte, la noble veuve quitta

Priëgo pour revenir à Montilla. Là, dans le sein de son illustre famille, elle vécut comme elle eût fait dans le désert, montrant que la véritable paix n'est pas tant dans les lieux que dans un cœur recueilli, fermé au monde et ouvert à Dieu seul. Elle conçut d'abord la pensée de se retirer dans un cloître, sans cependant se faire religieuse, ne se croyant pas assez de santé pour embrasser cet état. C'est pourquoi elle se retirait de temps en temps, pour quelques jours seulement, dans le cloître des Clarisses-Urbanistes, autant pour éviter qu'on lui parlât d'un nouveau mariage que pour éprouver ses forces en donnant tout son temps à la prière et aux autres pratiques de la vie claustrale.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Anne entre dans l'Ordre de Sainte-Claire — Sa perfection dans la vie religieuse. — Sa sainte mort.

Parmi les nombreuses faveurs dont Dieu honora la vertueuse comtesse, une des principales est sa vocation à la vie claustrale. Depuis longtemps déjà elle se sentait un attrait particulier pour l'état religieux, mais elle s'était toujours refusée à le suivre à cause de la délicatesse de sa santé et des nombreuses maladies auxquelles elle était sujette. En 1553, elle était venue passer quelques jours chez les Clarisses, selon son habitude ; elle occupait une chambre d'où elle pouvait voir le saint tabernacle. Elle eut alors une vision. Elle vit le Fils de Dieu passer devant elle, revêtu d'une robe de pourpre, avec une lourde croix sur ses épaules. Se tournant vers elle, il lui dit : « Pourquoi n'avez-vous pas voulu m'aider à porter cette

« croix ? » La comtesse ne répondit rien, mais elle se demandait avec tristesse si le Seigneur ne comptait donc pour rien tout ce qu'elle avait déjà souffert. N'étaient-ce pas des croix que la perte de son fils et celle de son mari ?

Elle désirait donc ardemment savoir ce que Dieu demandait d'elle, et quelle croix il voulait qu'elle portât. C'est pourquoi le Seigneur lui apparut et lui dit : « Dé-
« sirez-vous ma croix ? » — « Oui, Seigneur », répondit-elle. Puis le divin Sauveur renouvela la même question, à quoi Anne répondit de nouveau : « Oui, Seigneur mon
« Dieu, avec le secours de votre grâce ». Alors le Fils de Dieu lui présenta sa croix, qu'elle embrassa avec transport en disant : « Qui me méprisera maintenant que je suis
« honorée de la croix de mon Sauveur ? »

Mais lorsqu'elle éleva ses yeux vers la croix, elle ne vit plus de croix, mais un beau palmier avec de beaux rameaux. Tandis qu'elle réfléchissait sur le sens de tout ceci elle se souvint que le Père d'Avila avait dit quelques jours auparavant, dans un sermon, que la croix c'était le cloître, et que les trois clous, c'étaient les trois vœux. Cependant elle hésitait encore, lorsque saint François et sainte Claire lui apparurent pour la déterminer à prendre l'habit de leur Ordre, parce que telle était la volonté de Dieu.

Devant cette volonté si clairement exprimée, Anne devait obéir ; c'est ce qu'elle fit, malgré toutes les objections et les obstacles suscités par sa famille. Elle entra chez les Clarisses pour n'en plus sortir que pour aller au ciel. Son noviciat terminé, elle prononça ses vœux solennels le jour de la fête de sainte Marie-Madeleine. Toute la

noblesse espagnole assistait à la cérémonie ; et devant ce nombreux et brillant auditoire le Père d'Avila prononça un beau sermon sur ce texte de Jérémie : « Je vous ai aimés d'un amour éternel », dans lequel il exhorta la nouvelle religieuse à rester, comme Marie-Madeleine, assise aux pieds du Sauveur pour écouter paisiblement ses instructions.

D'après les faveurs extraordinaires dont Dieu avait déjà comblé cette âme d'élite, lorsqu'elle était encore dans le monde et dans l'état soit du mariage soit du veuvage, nous pouvons aisément conjecturer à quel degré d'union avec le Seigneur et de perfection elle s'éleva dans le calme de la vie claustrale. On s'aperçut vite, en effet, que son âme avait pris l'esprit de sainte Claire, en même temps que son corps en avait pris l'habit. Elle recherchait les plus humbles offices du cloître. Son plus grand plaisir était d'être la servante des autres.

Nonobstant la délicatesse de sa santé et ses fréquentes maladies, elle se livrait à la pratique des plus grandes austérités. Elle ne portait pas de linge. Elle couchait sur une simple natte ou même sur le sol, avec une seule couverture tout usée. Les jours de jeûnes elle ne prenait qu'un peu de nourriture le soir. Elle mangeait plutôt pour exciter son appétit que pour le satisfaire. Elle jeûnait le jeudi en l'honneur du très-saint Sacrement, le mercredi en l'honneur de la passion du Sauveur, et le samedi en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie.

Elle fit tout particulièrement éclater son amour pour la pauvreté. Sa cellule était la plus simple et la plus pauvre. Elle donna tout ce qu'elle avait de biens, partie au cloître, partie aux pauvres. Le duc d'Arcos, son frère, lui avait

envoyé une peinture d'un grand prix représentant la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle la refusa, disant qu'un tel ornement ne convenait pas à la cellule d'une pauvre religieuse.

Elle s'occupa de l'œuvre du rachat des esclaves chrétiens retenus chez les Turcs et sut y intéresser les plus grands seigneurs d'Espagne. Après la malheureuse expédition du roi de Portugal en Afrique, elle ne cessa plus de pleurer et de prier Dieu qu'il voulût conserver la foi des malheureux soldats prisonniers.

Elle s'abstenait soigneusement de toute parole inutile. C'était en quelque sorte un silence absolu qu'elle s'imposait constamment, et, pour le mieux observer, elle se privait des visites du dehors. C'était à peine si elle consentait de loin en loin à recevoir la visite de sa fille, Catherine de Priëgo, héritière de son rang dans le monde, et la vivante image de sa vertueuse mère.

Elle était infatigable aux exercices du chœur. Sa dévotion envers le saint Sacrement la retenait quelquefois toute la nuit à l'église. Elle s'oubliait dans la contemplation des miracles du divin amour. Elle eut toujours une grande dévotion envers la sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, qu'elle honorait spécialement par le jeûne du samedi.

Sa dernière maladie commença par un refroidissement et par une recrudescence de la fièvre qui ne la quittait point. Un certain jour, après être restée dehors plusieurs heures, elle désira recevoir la sainte communion qu'elle avait coutume de recevoir tous les jours. On la lui donna ainsi que les autres Sacraments. Alors elle demanda la faveur de baiser la main de l'abbesse, elle

demanda aussi sa bénédiction avec la permission de mourir et un vêtement pour l'ensevelir comme la plus simple des religieuses. Un instant après elle remettait sa belle âme entre les mains de son Créateur, le 26 avril 1601. Saint François Borgia, supérieur général de la Société de Jésus, et Jean d'Avila, avaient la plus haute idée de son mérite et de sa sainteté.

VINGT-SEPTIÈME JOUR D'AVRIL

—

LE BIENHEUREUX JACQUES DE BITETTO

(XV^e SIÈCLE.)

SOMMAIRE : Ermite. — Chargé de la cuisine du cloître. — Prophète.

Ce bienheureux naquit en Esclavonie ; ou, selon d'autres, à Zara, ville de la Dalmatie ; néanmoins on le nomme communément Jacques de Bitetto, ville de l'Abruzze, dans le royaume de Naples, où il mourut et où de nombreux miracles l'ont rendu populaire. On ne sait s'il prit l'habit religieux dans ce royaume, après y être venu pour faire le commerce, ou bien si, après avoir embrassé la vie religieuse chez les Franciscains, dans son pays natal, il vint en Italie pour se former à la stricte observance de la règle. Le Père Gonzague paraît favoriser cette dernière opinion, lorsqu'il atteste que la province de Saint-Nicolas, dans le royaume de Naples, où fleurit le bienheureux Jacques, était autrefois une custode dépendant de la province de Bosnie, dans laquelle il était né.

Il habita quelque temps dans le cloître de Cassano, situé au fond d'une solitude ; il y fit de grands progrès dans la perfection. Dans le jardin de ce cloître, qui était autrefois un bois, on voit encore une grotte dans laquelle il avait coutume de se retirer pour prier, et une grosse pierre sur laquelle il se reposait. Ces deux monuments sont encore visités avec respect. Jacques avait planté dans le tronc d'un jeune chêne une croix en fer, qui se voit encore au même endroit et que baisent religieusement toutes sortes de personnes qui viennent faire là leur prière. On dirait que cette croix a poussé sur l'arbre.

Pendant qu'il habitait le cloître de Conversano, il avait coutume d'aller passer toutes les nuits dans une grotte. Là, quand il avait secoué le premier sommeil, il s'appliquait la discipline jusqu'au sang, puis il passait le reste de la nuit en contemplation et en prière. Il remplissait volontiers l'office de cuisinier. A la vue de la flamme qui s'élevait du foyer, il portait sa pensée soit vers les flammes de l'amour divin qui embrasent les élus dans le ciel, soit vers les flammes vengeresses qui dévorent les damnés dans l'enfer. Ces méditations produisaient des extases qui le surprenaient parfois au milieu de son travail.

Il fit plusieurs prédictions que l'événement justifia. Lorsque Ferdinand, roi de Naples et d'Aragon, voulant se venger des nobles du royaume de Naples, en fit périr plusieurs après avoir feint de les recevoir en grâce, André-Matthieu d'Acquaviva, duc d'Atri et comte de Conversano, redoutant le même sort, vint consulter le bienheureux Jacques sur ce qu'il était prudent de faire en cette occasion. Le saint homme lui assura qu'il pouvait être sans crainte, que le roi le recevrait avec honneur et faveur,

qu'il reviendrait de Naples et que même à son retour il trouverait sa maison augmentée d'un fils nouveau-né. Le noble comte se rendit à Naples sur la foi de cette prédiction qui se vérifia de point en point.

Lorsque Jacques parcourait les rues de la ville pour demander l'aumône, les mères qui avaient des enfants malades les lui apportaient, pour qu'il les guérît ; et il en guérissait en effet un grand nombre par la seule imposition des mains. Il rendit la vue à un pauvre aveugle. Une petite sourde-muette de trois ans fut guérie, après que sa mère la lui eut présentée, la nuit même qu'il pria pour elle.

Voilà tout ce que l'on sait de la vie de ce saint homme. On ignore même l'année de sa mort. On croit qu'elle arriva vers l'an 1485, par la raison que le saint homme vivait encore à l'époque de l'insurrection qui eut lieu dans le royaume de Naples, cette même année. Vingt ans après la mort de Jacques de Bitetto, on ouvrit le sépulcre commun pour y déposer un religieux ; on trouva le corps du bienheureux Jacques encore entier et parfaitement conservé. On le renferma dans une châsse qui fut placée sous l'autel de saint Jean-Baptiste.

De nombreux miracles manifestèrent sa sainteté et lui valurent une vénération et un culte qui furent approuvés par Innocent XII, en 1693.

(Tiré de PAPEBROECK et du *Ménologe*.)

FRÈRE BARTHÉLEMY

(XV^e SIÈCLE.)

Au 27 avril nous trouvons encore , dans le livre des saints de l'Ordre, la mémoire de frère Barthélemy, natif de Vitoria, en Espagne, dont la profonde humilité, la grande charité et les autres vertus élevées méritèrent d'être couronnées dès ce monde par le don de prophétie que Dieu lui accorda. Il habita longtemps le cloître de Saragosse, où il mourut environ l'an 1380. Après comme avant sa mort il jouit d'un grand renom de sainteté.

(Tiré de GONZAGUE.)

VINGT-HUITIÈME JOUR D'AVRIL

TRANSLATION

DE SAINT PIERRE D'ALCANTARA

XVII^e siècle. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

Après que cet illustre saint, ce miroir admirable de pénitence, eut rendu son esprit entre les mains de son Créateur, au cloître d'Arenas, en présence de ses frères réunis, autour de son lit de mort, et que Dieu eut honoré la mort et les funérailles de son serviteur fidèle par des

miracles nombreux et éclatants, comme nous le rapporterons au 19 octobre, jour de sa naissance au ciel, son tombeau ne cessa plus d'être visité par les fidèles qui venaient y chercher et qui y trouvaient des consolations et des remèdes dans tous leurs maux.

C'est pourquoi le peuple chrétien demanda constamment et finit par obtenir que le précieux trésor des reliques du saint, renfermé dans un sépulcre commun, en fût tiré pour être exposé dans un lieu plus digne et plus accessible à la dévotion publique. Les supérieurs ne doutaient nullement que le Seigneur n'eût déjà élevé Pierre à un haut degré de gloire dans le ciel, cependant ils ne permettaient pas que ses restes fussent honorés comme ceux d'un saint, jusqu'à ce que le Saint-Siège en eût décidé.

Quatre années se passèrent ainsi, pendant lesquelles le peuple, qui ne se lassait point de venir au tombeau, honorait de loin les restes du saint et se retirait en emportant un peu de terre. Plusieurs malades se trouvèrent miraculeusement guéris, après avoir avalé de cette terre mélangée dans de l'eau. A la fin le Père provincial, Barthélemy de Sainte-Anne, fit déterrer le saint corps, autant pour satisfaire sa propre dévotion que celle du peuple et des religieux. Il en prit un ossement qui fut distribué par petites parcelles à différentes personnes malades.

A l'ouverture du tombeau, le saint corps fut trouvé en très-bon état et sans aucune corruption. Il s'en exhalait une odeur très-suave. On fut surtout surpris de voir que sa chevelure, toute blanche de son vivant, était devenue jaune comme des fils d'or. Ses yeux, encore ouverts, brillaient comme des étoiles. Sa peau transpirait une sorte de liqueur en tout semblable à de l'huile.

Le tombeau fut ensuite refermé. Mais aussitôt il se produisit comme une recrudescence de miracles. De nombreux malades furent guéris par l'intercession du saint et par l'attouchement de ses reliques. Un Père, Gaspar de Vimiocho, portugais, vit, tandis qu'il priait devant le tombeau, une grande lumière en sortir et s'élever en l'air. Le provincial et les religieux du monastère se virent ainsi obligés de demander à Pierre-Ferdinand Ternino, évêque d'Avila, l'autorisation de transférer les reliques du saint en un lieu plus convenable.

Le tombeau fut encore ouvert une fois en présence d'une foule de religieux qui purent constater l'état de parfaite conservation du corps. Enchâssées dans l'or et la soie, les saintes reliques furent déposées derrière l'autel, dans le mur de l'église.

Le provincial conserva, pour la satisfaction des religieux et la sienne propre, un fragment des saintes reliques. Beaucoup de malades revinrent à la santé pour avoir bu de l'eau dans laquelle cette relique avait trempé. Par exemple Cécilia Vélasquez, aveugle depuis huit mois, se lava les yeux avec cette eau et recouvra instantanément la vue. Nous aurions cent autres faits semblables à citer.

Mais la châsse qui contenait les reliques du saint était cachée et non pas exposée aux regards et à la vénération des fidèles. Les miracles qui se multipliaient et les réclamations du peuple obtinrent quelque chose de plus pour saint Pierre d'Alcantara. Une chapelle fut construite pour recevoir dignement la châsse. François Gamarra, évêque d'Avila, fit la translation qui eut lieu le 16 décembre 1618. La châsse fut portée par le marquis de

Xarandilla, par les comtes d'Orgaz et de Morata, et par le gouverneur d'Arenas. L'évêque suivait la chasse avec un nombreux clergé et les magistrats de la ville ; derrière eux marchait une foule immense.

La fête de cette translation a été remise au 28 avril, sur la demande du roi catholique Charles II et par l'ordre du pape Clément IX.

Terminons par de belles paroles tirées du rapport que le cardinal Sachetti fit au pape Alexandre VII, le 12 avril 1660, en faveur de la canonisation de notre saint : « Qui
« pourrait rapporter tous ses miracles ? Ceux qui s'opèrent
« encore tous les jours sont si nombreux qu'on dirait que
« le miracle a remplacé l'ordre naturel. Voilà ce qu'atteste
« son tombeau dans lequel il est moins renfermé qu'ex-
« posé à la vénération du monde ; voilà ce qu'attestent
« surtout ces peuples qui affluent de toutes parts autour
« de ce tombeau pour implorer les suffrages du saint,
« et sur lesquels tombe sans cesse la pluie des grâces
« célestes ».

(Ex FRANCISCO MARCHESIO et P. ANTONIO DE HUERTA, in *Vita.*)

LE BIENHEUREUX FRÈRE VINCENT

1504. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

Le bienheureux Vincent, natif d'Aquila, dans le royaume de Naples, vécut dans les austérités de la pénitence, au cloître de Saint-Julien, situé hors des murs de cette ville. Il aimait la solitude. Il ne fuyait pas seulement la société des personnes du monde, mais il évitait encore

la conversation de ses frères. Sa nourriture ordinaire consistait en du pain et de l'eau, à quoi il ajoutait parfois quelques légumes. Par suite de ses austérités, il était devenu extrêmement faible et d'une grande maigreur ; néanmoins il suivait encore le régime de la communauté dans sa vieillesse. Son humilité, sa patience invincible dans les travaux manuels et beaucoup d'autres mortifications qu'il ne manquait pas de s'imposer lui méritèrent des grâces et des faveurs particulières de la part de Dieu, principalement le don d'oraison et la grâce des contemplations sublimes qui le captivaient quelquefois toute la nuit et lui interdisaient le sommeil.

L'esprit des prophètes était en lui. Longtemps avant l'événement, il prédit au roi de Naples, Alphonse, que Charles VIII, roi de France, ferait la conquête de son royaume.

Il fit plusieurs miracles durant sa vie. Il fit parler un muet dans la ville d'Aquila. Dans la ville de Penna il guérit un enfant qui avait les jambes difformes et qui ne pouvait marcher.

Le bienheureux Vincent mourut saintement dans le cloître d'Aquila, l'an 1504. Quatorze ans après sa mort, son tombeau fut ouvert et son corps trouvé entier et sans corruption. On le renferma dans une châsse que l'on déposa dans le lieu saint. Son culte a été autorisé par Pie VI, la treizième année de son pontificat, et sa fête fut fixée au 6 septembre.

(Ex *Breviar. Roman. Seraphic.*)

LE BIENHEUREUX THOMASIE

1520. — Pape : Léon X. — Roi de France : François I^{er}.

Le bienheureux Thomas, nommé aussi Thomasia, Masie ou Massie, naquit dans la ville d'Aquila. Il servit Dieu dans le cloître de cette ville avec humilité et simplicité. Dieu, en récompense de ses vertus, lui accorda le don d'oraison et de contemplation.

Privé de la vue dans un âge avancé, il supporta cette affliction avec patience et douceur. Il avait un fonds de gaieté naturelle et de bonne humeur inaltérable qui faisait la joie de ses frères et des personnes du dehors et montrait la présence de Dieu dans cette âme simple et bonne. Il continua d'aller pieds nus jusqu'à sa mort. Religieux et gens du monde vénéraient sa sainteté. Le bienheureux Bernardin de Fosse, célèbre prédicateur, avait pour lui tant de vénération, qu'il ne craignait pas de baiser le bas de sa robe comme une relique. Il vécut soixante ans sous la règle de Saint-François, après quoi Dieu l'appela de cette vallée de larmes à la possession de sa gloire, en 1520.

Ses reliques sont conservées dans la même église que celles du précédent.

(Wadding.)

LE BIENHEUREUX APOLLONE

1526. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François I^{er}.

Dans la même église repose encore le bienheureux Apollone, natif aussi d'Aquila, lequel devint frère mineur dans la province de Toscane et fut envoyé par ses supérieurs dans un monastère de son pays natal. Dès sa jeunesse, il avait montré d'excellentes dispositions. Il exerça quelque temps le ministère de la prédication pour le plus grand bien des âmes. La mort le visita mais ne le surprit point, lorsqu'il était encore jeune par les années, mais mûr par les mérites et les vertus, l'an 1526.

Au moment même qu'il rendait le dernier soupir, Dieu manifesta la gloire de son serviteur par une colonne lumineuse qui s'éleva au-dessus de sa chambre et que virent plusieurs religieux.

(WADDING.)

LE BIENHEUREUX JEAN RICCI

Le bienheureux Jean Ricci naquit à Florence, d'une famille noble. Quoique simple frère lai, il fit beaucoup pour le maintien de la règle dans la province de Toscane. Pour toutes les vertus claustrales, mais principalement pour la pauvreté, l'esprit de concorde et de mortification, c'était un modèle accompli. Jean avait fait de grands progrès dans la perfection claustrale par l'imitation et

les leçons du bienheureux Thomas de Florence. Il fut nommé commissaire et vicaire des cloîtres des provinces franciscaines de Rome et de Florence avant qu'elles fussent séparées. Il fut chargé de réformer le célèbre monastère de Saint-Sauve, à Florence, appartenant à l'Ordre de Vallombreuse, ainsi que celui du Mont-Sanario, près de Sienne, lequel était aux religieux Servites. Il s'acquitta de cette tâche toujours difficile à la satisfaction de tous et avec un succès complet.

(WADDING.)

LE BIENHEUREUX ANGE DE CIVITELLA

Ce bienheureux naquit à Civitella, dans le royaume de Naples. Il était aussi sévère pour lui-même que doux et indulgent pour les autres. Sa prière fervente et continuelle, l'amour divin qui embrasait son âme lui valurent plusieurs faveurs célestes extraordinaires. Il travailla comme le précédent au maintien de la règle dans la même province de Toscane. Toujours occupé, il a laissé dans la province une mémoire impérissable. Dans sa vieillesse, il se rendit à un chapitre provincial tenu au cloître d'Arezzo. Il s'y rencontra avec Jean Ricci. C'est là que ces deux vénérables vieillards tombèrent malades presque tous deux en même temps. Ils furent transportés au cloître de Sergiano, où ils moururent bientôt après tous deux dans la même semaine. On les ensevelit ensemble. Après vingt-deux ans, leurs corps furent retrouvés entiers et sans corruption.

(WADDING.)

PÈRE SANCTUS-FERRARI

XVII^e siècle. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Elève du grand prédicateur Panigarola et grand prédicateur lui-même :

Ce serviteur de Dieu vint au monde en 1560, à Codogno, dans le Milanais, de parents honorables et pieux qui se nommaient Alexandre Ferrari et Antonie Belloni. Elevé dans la crainte de Dieu dès son bas âge, il fut confié, dans un âge plus avancé, à de bons maîtres pour apprendre avec les sciences la musique et le jeu des instruments. Ses progrès furent rapides. Il l'emportait sur tous ses condisciples par l'application comme par l'intelligence. Il comprit de bonne heure la vanité du monde et ses dangers, et revêtit bientôt l'habit ecclésiastique avec l'intention de devenir prêtre. Etant à Codogno, chez ses parents, il eut occasion de voir et de connaître les frères mineurs de Maleto. Il se lia d'amitié avec eux et conçut ainsi le désir de devenir l'un d'eux.

Plus tard, le besoin de terminer ses études l'attira dans la ville de Milan. Là encore il retrouva les Frères Mineurs ; il allait souvent les voir dans leur cloître des Saints-Anges. Ce fut là qu'il reçut l'habit des mains d'un célèbre prédicateur, alors provincial de notre Ordre, le Père François Panigarola. Les jeûnes, les veilles, les disciplines et les autres mortifications l'occupèrent dès lors tout entier, ainsi qu'une prière incessante et fervente. Il montra tant d'intelligence dans l'étude de la théologie que le Père Panigarola voulut lui-même être son guide

et son maître. Et lorsque ce même Père devint évêque d'Asti, il voulut prendre avec lui frère Sanctus, bien qu'il ne fût pas encore prêtre.

Aussitôt qu'il fut revêtu de la prêtrise, il se livra à la prédication, et avec tant de succès qu'on le nommait un second Panigarola. Il négligeait, en prêchant, les ornements de l'éloquence mondaine. Il adopta une manière nouvelle et tout apostolique, par le moyen de laquelle il gagna un grand nombre d'âmes à Milan, à Pavie, à Brescia, à Gênes, à Florence, à Lucques et dans beaucoup d'autres villes et villages d'Italie, où il prêcha pendant trente-six ans. Il parlait avec tant de chaleur, surtout quand il s'agissait du saint Sacrement, de la glorieuse Vierge Marie et de saint François, que l'on voyait souvent sa figure s'illuminer comme d'un rayonnement surnaturel. A Florence, la grande église cathédrale se trouvait trop étroite pour contenir tous ceux qui étaient avides de l'entendre, et la foule stationnait dehors. Vingt-cinq femmes de mauvaise vie se convertirent en une seule fois au sortir d'un de ses sermons; et le sermon suivant procura des aumônes en quantité suffisante pour assurer la conversion de ces pénitentes.

S'il prêchait quelque part pendant la semaine, toutes les affaires, tous les travaux étaient suspendus par le désir de l'entendre. On chôrait ce jour-là comme si c'eût été jour de fête. Il remuait les cœurs à son gré. Il improvisait ses sermons. Un jour, le Père Bénigne de Gênes, général de l'Ordre; étant entré à l'improviste dans l'église des Franciscains, à Milan, juste au moment où le Père montait en chaire, celui-ci, laissant de côté le sermon qu'il avait préparé, en commença un autre sur ce

texte : *Totus mundus positus est in maligno, tota Franciscana religio posita est in Benigno.*

Dieu lui révéla d'avance l'heure de sa mort. Envoyé à l'âge de soixante-dix ans, par le général, pour prêcher le Carême à Camajore, il dit en arrivant dans ce village : « C'est ici que je dois me reposer ». Prêchant le 13 avril dans le même lieu, il dit : « Je n'ai ni or ni argent, « mais ce que j'ai, je le laisserai ici. Mes os seront à « vous, et, croyez-moi, le Père Sanctus-Ferrari sera le premier qu'on descendra dans le nouveau caveau ». Le 27 avril, la fièvre le saisit; il dit alors au chef de l'infirmierie : « Demain, vers midi, je passerai de ce monde « dans un meilleur ». C'est ce qui arriva effectivement.

Voici un fait qui se passa le jour de ses funérailles en présence de tous les assistants qui étaient très-nombreux : Un jeune homme atteint d'une lèpre hideuse par tout le corps, se rendit avec beaucoup de peine à l'église des Franciscains; en arrivant, il se prosterna tout en larmes devant le corps et se mit à prier, après quoi il se releva pur et sain dans toute sa personne. La nuit précédente sa mère avait entendu une voix céleste lui dire d'avoir confiance au Père Sanctus-Ferrari.

Quatre ans après sa mort, son corps fut retrouvé exempt de corruption. Dieu fit connaître la gloire et la sainteté de son serviteur par de grands miracles qui eurent lieu dans le cloître où il était mort et dans maint autre endroit de la Toscane, par exemple à Codogno, sa patrie.

(Ex P. ANTONIO DE TERRINCA.)

PÈRE FERGALL

1575. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Ajoutons ici la mémoire d'un martyr de l'Ordre qui, dans les persécutions d'Irlande, répandit son sang pour la foi. Le Père Fergall, natif de l'Irlande, était un prédicateur éloquent, un zélé ardent de la stricte pauvreté et de l'humilité convenable à son état. Après qu'il eut travaillé de longues années dans la vigne du Seigneur, il fut nommé gardien du monastère d'Armach, dans le temps que la sanguinaire Elisabeth persécutait les catholiques. Pendant qu'il confirmait les enfants de l'Eglise dans la vraie foi, Fergall tomba entre les mains des soldats de cette reine impie. Ces bourreaux le frappèrent à coups de fouets et de bâtons, sans avoir égard à son grand âge ; puis, voyant que rien ne pouvait l'empêcher d'exhorter les fidèles à demeurer fermes et de relever ceux qui avaient succombé, ils le pendirent avec sa propre corde, le 28 avril 1575.

La même année, le 21 janvier, dans le monastère de Dunse, ville que l'on croit être la patrie de notre célèbre Jean Duns-Scot, furent tués soit à coups d'épée et de poignard, soit avec le mousquet, par des soldats anglais, le Père Donat O'Ruarch, le Père Jean O'Lorcan et le Père Edmond Simon.

VINGT-NEUVIÈME JOUR D'AVRIL

LE B. LUDOVIC DE PLAISANCE

xv^e siècle. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

Le bienheureux Ludovic, né à Plaisance, en Italie, prit l'habit de l'Ordre Séraphique dans la province de Bologne. Il passa ensuite dans la province des Saints-Anges, au royaume de Naples, parce que les observances en étaient plus rigides, et aussi dans le but d'éloigner de lui les dignités dont il était menacé dans la première province. Mais là aussi sa capacité et ses autres vertus commencèrent bientôt à paraître, et il fut élu provincial malgré sa répugnance et quoiqu'il objectât qu'il était venu pour obéir et non pour commander.

Ce qui lui plaisait beaucoup plus que les dignités et les fonctions élevées, c'était d'annoncer en tous lieux la parole de Dieu, d'entendre les confessions et de convertir les pécheurs. A cela, il était infatigable, aucun travail ne lui semblait pénible, qui pouvait procurer le salut des âmes. Son zèle était sans bornes et lui faisait oublier les nécessités les plus indispensables de la nature, de boire, de manger, de dormir. Il mourut en odeur de sainteté, environ l'an 1480, dans le cloître de Campobasso, où Dieu honora ses mérites par des miracles.

Un paralytique recouvra subitement l'usage de ses membres sur le tombeau du bienheureux.

LE B. CHÉRUBIN DE BERGAME

XVI^e siècle. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

Le bienheureux Chérubin était, par sa sainteté, en grande considération non-seulement parmi ses frères, mais encore chez les princes et les grands du royaume de Naples, qui avaient recours à lui dans toutes leurs nécessités. Ainsi, pendant qu'il était gardien à Nocera, une grande princesse vint invoquer ses prières pour son fils malade à la mort. Chérubin fit prier tous ses frères et lui-même pria avec ferveur ; puis il assura à la mère que la vie de son fils serait épargnée, mais que quelqu'un mourrait à sa place. La princesse partie, le saint homme se remit à prier et y passa toute la nuit, jusqu'à ce que le malade, tout à coup guéri, se leva de son lit au grand étonnement des assistants qui le tenaient pour mort, et demanda à manger.

Le lendemain la princesse revint voir le gardien pour le remercier de ce grand bienfait. « Oui, Madame », lui dit le saint, « rendons grâces à Dieu, vous d'avoir recouvré votre enfant, et moi de ce que mon âme sera bientôt délivrée de ce corps mortel ; car j'ai obtenu de Dieu de pouvoir mourir pour votre fils. Pour toute récompense, je ne vous demande que de faire conduire ce vieux corps brisé au monastère de Campobasso, où je dois payer mon tribut à la nature ». Quelques jours après le bienheureux Chérubin s'endormait tranquillement dans le Seigneur, environ l'an 1512. Plusieurs

malades recouvrèrent la santé par son intercession, et son tombeau comme ses reliques sont encore en grande vénération dans les Abruzzes.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS D'ARAGON

ET PLUSIEURS AUTRES

DONT LES RELIQUES REPOSENT A CAMPOBASSO

xv^e siècle. — Pape : Paul II. — Roi de France : Louis XI.

Après que le bienheureux François d'Aragon, parent de Ferdinand, roi de Naples, eut caché le lustre de son origine royale sous l'humble vêtement franciscain, il quitta l'Espagne pour venir en Italie, juste dans le temps que François de Savone quittait le généralat de l'Ordre pour monter sur le siège pontifical, sous le nom de Sixte IV. Pendant la visite qu'il fit au nouveau pape, pour le complimenter au sujet de son exaltation, celui-ci lui montrant ses trésors qui renfermaient de grandes richesses et beaucoup d'objets rares, dit : « Vous voyez, « cher frère, que nous ne pouvons pas dire comme saint « Pierre : Je n'ai ni or ni argent » ; à quoi François répondit avec la franchise qui est propre aux saints : « Saint-« Père, vous ne diriez pas non plus à un boiteux comme « fit Saint-Pierre : Lève-toi et marche ».

Aussi éloquent prédicateur que savant théologien, François produisit de grands fruits de salut en annonçant la parole de Dieu en Italie et en Sicile. Sa course achevée

en ce monde, il prit son vol pour l'éternité au cloître de Campobasso, environ l'an 1470.

Dans le même cloître repose le bienheureux Père Marc de Bologne, homme de vertus angéliques, que Dieu honora par des miracles.

Dans la sacristie de ce même cloître sont conservés avec vénération les chefs de deux Frères Mineurs dont les noms sont restés inconnus. De ces deux reliques sortait une sorte d'huile que le peuple recueillait comme une manne miraculeuse.

Dans un autre cloître près de Campobasso eut lieu la naissance au ciel du bienheureux Père Sylvestre Guidon. De nombreux miracles ont montré son éminente sainteté.

Dans le même lieu sortit encore de ce monde le bienheureux Père Ambroise de Civitella, homme très-zélé pour l'observance de sa règle et prédicateur éloquent, qui, éclairé par l'esprit des prophètes, entres autres prédictions toutes vérifiées par l'événement, annonça du haut de la chaire aux habitants de Guasto le pillage et la destruction de leur ville. Il avait aussi prédit le jour de sa mort, qui arriva en ce jour, l'an 1476. Le 22 juillet 1554, eut lieu la destruction de la ville de Guasto par les Turcs.

Dans le même cloître achevèrent leur vie mortelle en odeur de sainteté le Père Gratien de Castanetolo et le Père Innocent, ainsi que le Père Raphaël de Turin, tous trois hommes d'une science rare et d'une haute perfection, qui firent durant plusieurs années l'honneur de la province des Saints-Anges.

Le frère Paul de Petra-Roia mourut aussi dans le même cloître avec un grand renom de sainteté.

TRENTIÈME JOUR D'AVRIL

LE BIENHEUREUX MICHEL DE BARGA

1479. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

SOMMAIRE : Il fonde des monastères. — Il assiste les pestiférés.

Ce saint homme, né en Toscane, avait reçu du bienheureux Herculane de Plagale, avec l'habit franciscain, d'excellentes instructions sur la perfection monastique. Par sa stricte pauvreté, ses austères pénitences, sa chasteté sans tache, ses ardentes et continuelles prières et ses hautes contemplations, il s'était rendu agréable à Dieu comme sa vie simple et innocente lui avait attiré l'estime et l'affection des hommes. Autant il se montrait indulgent et compatissant pour les fautes et pour les défauts des autres, autant il était sévère pour ses fautes et ses faiblesses propres, qu'il ne laissait jamais impunies.

Son ardente charité envers Dieu le rendait infatigable pour travailler au salut du prochain par la prédication et les confessions. Il allait voir les paysans dans leurs champs, et les pâtres près de leurs troupeaux, pour leur enseigner la religion et pour les confesser. Il parcourait les villages et s'élevait contre les divertissements profanes et corrompteurs de la jeunesse. C'est ainsi qu'il déracina quantité de mauvaises habitudes dans les villages des environs du cloître de Barga, corrigea les mœurs, réconcilia des haines invétérées, convertit beaucoup de jeunes gens et de jeunés filles livrés au mal.

A son instigation et par ses conseils, des cloîtres de femmes se fondèrent à Barga et à Castel-Novo, qui se remplirent de religieuses ferventes. D'autres jeunes filles, sans quitter la maison paternelle, vivaient sous la règle du Tiers Ordre. Son zèle éclata principalement dans un temps de peste, pendant lequel il allait d'un village à un autre pour consoler et assister les pauvres malades délaissés, entendre leur confession et leur administrer les Sacrements, les accompagner à leur dernière demeure ou même, quand personne ne voulait le faire, porter en terre leurs corps pestiférés. On porte à plus de sept cents le nombre des malheureux à l'égard desquels il exerça cette œuvre de miséricorde.

Dans ce triste temps, il vint un jour dans une maison où il trouva tous les enfants morts, le père et la mère seuls en vie, encore celle-ci était-elle atteinte de la peste et sur le point d'accoucher. Il entendit la confession de cette femme, puis, s'étant retiré, il se mit en prière avec son compagnon afin de demander pour l'enfant qu'elle portait la grâce du baptême. Bientôt la malade avertit

son mari de sa délivrance ; le mari courut le dire au bienheureux Michel qui vint, baptisa l'enfant et bientôt l'enterra à côté de sa pauvre mère.

Tant de travaux méritaient d'être récompensés dès ce monde par le don des miracles. On raconte qu'un jour, se trouvant arrêté par une rivière lorsqu'il se rendait auprès d'un malade à l'agonie, il étendit son manteau sur les eaux en guise de nacelle et traversa ainsi la rivière avec son compagnon. Une autre fois, trouvant son meilleur ami dans une profonde affliction à cause de son fils qui était malade et qui allait mourir, il lui dit ces seuls mots : « Consolez-vous, votre fils est guéri ». Là-dessus cet homme courut à la chambre où il venait de laisser son fils mourant, et il le trouva parfaitement guéri.

Michel parvint ainsi en faisant le bien jusqu'à une extrême vieillesse et s'endormit doucement dans le Seigneur au cloître de Barga, le 30 avril 1479, dans la quatre-vingtième année de son âge. Une jeune fille qui était tombée du haut d'une terrasse et qui était dans un état désespéré, invoqua le bienheureux et fut guérie miraculeusement.

Ses reliques furent renfermées dans une châsse et déposées dans l'église du cloître de Barga. En 1663 l'illustre famille De Angelis obtint un bras du bienheureux Michel, qui fut exposé, dans la cathédrale de Pise, à la vénération des fidèles.

Dans le même cloître repose le bienheureux François de Barga, illustre par sa sainte vie et par ses miracles.

(Tiré de WADDING et autres.)

PÈRE SÉBASTIEN DE FLORENCE ET PLUSIEURS AUTRES, MARTYRS

xv^e siècle. — Pape : Eugène IV. — Roi de France : Charles VII.

Environ l'an 1430, à Fiesole, en Italie, le Père Sébastien de Florence souffrit une mort sanglante plutôt que de pécher contre la chasteté et mérita ainsi la palme des martyrs.

Environ vers la même époque, à Ancône, un autre frère mineur fut encore massacré pour la même cause.

Un prédicateur éloquent et zélé de l'Ordre franciscain fut pareillement tué par Sigismond, prince de Rimini. Celui-ci étant jaloux de sa femme, voulut contraindre le Père à lui révéler ce qu'elle lui avait dit à confesse. Le religieux refusa, fut tué d'un coup d'épée par le prince, et devint ainsi martyr du secret de la confession.

Dans le temps que des différends s'étaient élevés entre les Florentins et le pape, un frère qui soutenait vaillamment l'honneur et le droit du vicaire de Jésus-Christ, fut cruellement pendu à Fiesole.

SUPPLÉMENT

ONZIÈME JOUR D'AVRIL

—

PÈRE JOSEPH DE CARABANTES

CAPUCIN

1694. — Pape : Innocent XII. — Roi d'Espagne : Charles II.

—

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Piété de la famille de Joseph. — Son enfance chrétienne. — Il étudie le latin au collège de Soria. — Vœu de chasteté. — Il termine ses études à l'Université de Saragosse. — Mort de sa mère. — Il entre dans l'Ordre des Capucins. — Ses vertus et ses austérités. — Passion impure qu'il inspire à une noble dame, et comment il la convertit. — Retraite. — Conversions qu'il provoque dans un voyage. — Il convertit encore une troupe de comédiens.

Joseph, fils de Bartholo Basquez et d'Anastasia Frenedo, tous deux d'origine noble, naquit le 27 juin 1628, à Carabantes, bourg de la Haute-Castille. Ses parents, pieux et craignant Dieu, consacraient leur fortune à honorer le Seigneur et à secourir l'infortune. De leur demeure sortaient en abondance les dons destinés à la glorification du Tout-Puissant et au soulagement de la misère. Pas un pauvre ne s'éloignait les mains vides ; plutôt que de laisser partir un étranger déguenillé, on lui eût donné le

vêtement d'un des membres de la famille. Le vénérable curé de la paroisse, Jean de Cernerros, disait : « Je suis
« heureux d'avoir sous ma direction spirituelle une telle
« famille ; saints sont les parents, saints sont les enfants,
« saints sont tous les habitants de la maison ».

Joseph était encore à la mamelle quand son père tomba dangereusement malade, et qu'une apparition apprit à sa mère, en même temps que la mort de son mari pour la nuit prochaine, la grandeur future de son fils. Le malade succomba en effet à l'heure indiquée ; quant au fils, il ne tarda pas à montrer ce qu'on pouvait attendre de lui.

Tout d'abord il donna des preuves d'une intelligence et d'une piété précoces. Les premiers mots qu'il prononça furent : « Jésus, Marie ». Il apprit avec une facilité merveilleuse les petites prières de l'enfance, retenant tout ce qu'on lui enseignait et excitant l'étonnement de tous ceux qui le voyaient.

Lorsqu'il fut assez grand pour apprendre à lire et à écrire, sa mère l'envoya dans une petite ville voisine, chez sa tante, femme d'une grande piété. Il y fit les progrès les plus rapides.

Les Anges, qui lui apparaissaient dès sa plus tendre enfance, l'aimaient et le protégeaient. Un jour qu'il passait sur un pont, un choc violent le précipita dans les eaux rapides de la rivière, où il allait périr sans le secours providentiel de quelques passants qui le sauvèrent, au moment où il se noyait. Une autre fois il fut assailli dans un champ par un taureau qui allait le tuer et le foulait déjà aux pieds, lorsqu'un homme vint l'arracher à une mort certaine.

Parvenu à l'adolescence, sa mère le conduisit à Soria,

pour y commencer ses études latines. Là son zèle et sa piété ne firent que s'accroître, la bénédiction de Dieu était sur lui ; aussi avança-t-il si rapidement que ses maîtres et ses condisciples en étaient frappés d'admiration.

Il visitait souvent les églises de la ville ; il allait y prier avec autant de joie qu'en trouvaient les autres à faire une promenade ou une partie de jeu. Il s'approchait souvent de la sainte Table. Enfin il accomplissait à peine sa douzième année, lorsqu'il fit, avec l'autorisation de son confesseur, devant l'autel de Marie, le vœu d'une perpétuelle chasteté.

Après la mort de son frère, qui se destinait au sacerdoce, Joseph se rendit à Carabantes, pour consoler sa mère affligée, et lui apporta en effet la plus grande consolation qu'il pût lui offrir, en lui annonçant sa résolution de recevoir la tonsure et le premier des quatre Ordres mineurs. Toutes ses pensées le poussaient dès lors vers la vie religieuse.

Il vint ensuite passer quelques années à Saragosse, pour y compléter ses études. Sa foi grandissait chaque jour. Inaccessible aux séductions du monde, il vivait dans la plus ardente piété. C'est vers cette époque qu'il perdit sa mère. Il avait entendu comme une voix céleste qui lui ordonnait de partir pour Carabantes. Après avoir consulté ses maîtres, il se mit en route en toute hâte ; mais, quand il arriva, il trouva sa mère mortellement malade, et ne put que la préparer à une fin chrétienne. Elle expira dans ses bras, après avoir reçu les derniers Sacraments. Même dans la mort, son visage conserva les fraîches couleurs de la vie, et de son corps s'exhalait comme un parfum de myrrhe et d'encens.

Après la mort de sa mère, Joseph se consulta pour savoir quel usage il devait faire de son héritage. Il le consacra à l'élévation d'une église et d'un couvent de Capucins dans la ville de Deza ; ce qui lui resta fut distribué aux pauvres. Il voulait déjà, à cette époque, entrer dans l'Ordre ; mais il était trop jeune, et il lui fallut attendre deux ans, qu'il passa dans l'étude et dans la méditation.

Au bout de ce temps, il annonça à son confesseur, le Père Frédéric de la Compagnie de Jésus, la résolution qu'il avait prise. Celui-ci, pour éprouver la force de sa vocation, lui fit une vive peinture des austérités que commandait la règle de Saint-François, et lui demanda s'il ne vaudrait pas mieux pour lui entrer dans un Ordre moins sévère, puis il lui ordonna de passer deux mois en prières, avant de se décider entre Saint-François et Saint-Ignace. Le pieux jeune homme obéit, et, au bout des deux mois, persévéra dans sa première résolution.

Joseph se rendit donc immédiatement à Saragosse, où il alla prier le provincial de l'Ordre, le Père Joseph de Craos, de vouloir bien l'admettre. Après un minutieux examen, ayant reconnu les éminentes qualités et la vocation du jeune homme, le provincial l'envoya à Tarazona, pour y faire son noviciat. Là il eut à subir une nouvelle épreuve, et le Père Jérôme de Saragosse, maître des novices, qui l'interrogea, fut si émerveillé de ses réponses, qu'il dit aux autres frères : « Ce jeune homme sera un jour l'une des gloires de l'Ordre ». Joseph prit le saint habit en l'année 1643 ; il était alors âgé de quinze ans.

Sa piété devint de jour en jour plus ardente ; il faisait l'édification de tous ceux qui l'approchaient. Les

yeux toujours baissés vers la terre, il s'imposait le silence et ne parlait que pour répondre. Il mortifiait tous ses sens avec une rigueur extrême, et son cœur était rempli par l'amour de Dieu et par l'amour du prochain.

Lorsque, dans la ville de Guelfa, une maladie contagieuse eut couché sur le lit de douleur tous les frères du couvent, le provincial ne trouva personne de plus apte à les soigner que Joseph, il le leur envoya. Le pieux jeune homme accomplit sa mission avec le secours évident de Dieu. Il passa de longues nuits au chevet des malades, sans succomber ni à la contagion, ni à la fatigue ; et il eut le bonheur de les voir revenir à la santé : pas un ne mourut.

Après ce succès, Joseph revint au couvent de Tarragone vivre dans la prière et dans la méditation. Souvent, la nuit ou le jour, on le voyait plongé dans une extase céleste. Alors son visage brillait comme un foyer ardent ; ses yeux immobiles demeuraient fixés au ciel, et des torrents de larmes coulaient sur ses joues. Il n'épargnait à son corps ni la discipline, ni le cilice, ni les autres macérations ; à ceux qui lui demandaient pourquoi il se montrait si dur envers lui-même, il répondait : « Je ne puis « faire autrement, puisque je n'ai pas de plus grand « ennemi que cette misérable chair ».

Malgré sa jeunesse, Joseph, par sa grâce décente et modeste, par sa piété qui ne le cédait en rien à celle des vieux religieux, s'attirait le respect et l'amitié de tous. Il était de haute taille, son visage était beau, trop beau peut-être, s'il est vrai qu'une noble dame le remarqua et laissa envahir son cœur par une passion impure, si violente, qu'elle osa en faire l'aveu au pieux jeune homme.

Joseph se retourna vers elle, l'air profondément courroucé ; il lui montra toute l'infamie de ses désirs en quelques paroles si éloqu Coastes, que, tremblant sous son regard, elle se repentit et se soumit à la pénitence qu'elle avait méritée.

C'est qu'en effet Joseph grandissait chaque jour non-seulement en sainteté, mais encore en éloquence ; aux dons du cœur il semblait que le ciel se plût à ajouter les dons de l'esprit. Ses supérieurs, qui admiraient ses grandes qualités, lui firent alors étudier la théologie, et bientôt il en connut les plus profonds secrets. On ne sait où il acheva son instruction ; on croit cependant que ce fut à Saragosse.

Enfin, il arriva à l'âge de vingt-six ans, et il fut ordonné prêtre. Mais avant le bienheureux jour où il devait dire sa première messe, il partit avec un jeune prêtre, qui bientôt devait recevoir l'ordination en même temps que lui, pour aller faire une retraite dans un couvent voisin de Saragosse. A peine arrivé, son compagnon de voyage tomba dangereusement malade, et malgré les soins admirablement dévoués de Joseph, il mourut dans la paix du Seigneur.

Le pieux survivant fut frappé de crainte à la fois et de douleur. Il se réfugia dans le sanctuaire, au pied de l'autel, et il en sortit plus que jamais décidé à dire un éternel adieu aux biens de la terre, pour ne plus songer qu'au salut.

A son retour de cette retraite, marquée par un si triste événement, Joseph reçut l'hospitalité dans le château d'un noble seigneur, protecteur de l'Ordre ; mais il se trouva là au milieu d'une société de jeunes gens débau-

chés qui tenaient les plus affreux propos et se moquaient des choses les plus sacrées. Enflammé d'un saint courroux, Joseph, se tournant d'abord vers le maître du château, lui reprocha avec une si vigoureuse éloquence sa complaisance pour le vice, et les encouragements donnés à une jeunesse sans pudeur et sans Dieu, que le seigneur, épouvanté et touché à la fois, se jeta à ses genoux et se repentit. S'adressant ensuite à ses hôtes qui ricanaienent encore, Joseph fit si bien qu'il les convertit à leur tour et les rendit à la religion et à l'honneur.

Quelque temps après cette heureuse conversion, Joseph rencontra dans un de ses voyages une troupe de comédiens qui faisaient métier de représenter les ouvrages les plus pernicieux et les pièces les plus immorales. Certes, le saint prêtre avait affaire à des gens bien corrompus, bien profondément plongés dans le vice. Il leur parla avec tant d'autorité et d'émotion, qu'ils se sentirent touchés jusqu'au fond du cœur, qu'ils renoncèrent à leur honteuse profession et firent pénitence.

En l'année 1654, Joseph avait complètement terminé ses études; il n'avait plus qu'à dispenser à son prochain les trésors de science et de vertu qu'il avait amassés.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Joseph convertit des femmes de mauvaise vie. — Il se prépare à partir pour le Nouveau-Monde, et reçoit du Saint-Père une mission spéciale. — Sermons qu'il prononce avant son départ. — Son voyage, et comment il apaise une tempête. — Ses premiers travaux apostoliques dans les villes du littoral, et merveilleux résultats de ses efforts. — Le roi Philippe IV lui adjoint de nouveaux missionnaires.

Ainsi préparé à combattre le pénible combat de la vie, le bienheureux Joseph s'établit définitivement à Sara-

gosse. Là, il fit des prodiges de zèle et de charité. Il était sans cesse à l'hôpital, donnant les soins les plus dévoués aux nombreux malades, les exhortant sans cesse, fortifiant les croyants, convertissant les égarés.

Il rencontra un jour une malheureuse femme qui ne voulait pas entendre parler de pénitence ; malgré les orages d'une vie agitée, malgré bien des fautes et bien des vices, elle se refusait à entendre la parole de Dieu. En vain la mort approchait, l'infortunée s'obstinait dans son impiété. Après plusieurs tentatives, Joseph, comme inspiré par le Saint-Esprit, comme éclairé par la lumière d'en haut, lui dit : « Repentez-vous, et vous guérirez ». Sa voix était si grave, toute sa personne respirait un tel air d'autorité, que la femme incrédule se sentit pénétrée de repentir ; elle abjura ses erreurs, avoua ses fautes. Elle guérit, en effet ; mais, pour l'empêcher de retomber dans ses anciens errements, Dieu la rendit aveugle. Elle fut, depuis, un modèle de piété et fit l'édification de toute la ville.

Joseph se trouva un jour, dans le même hôpital, auprès du lit d'une femme qui semblait être peu dangereusement malade. Il essaya, animé par le zèle ardent qui ne l'abandonnait jamais, de ramener au bien cette malheureuse, qui vivait dans la débauche et dans l'impiété. Elle résista à ses conseils et à ses exhortations. Alors, l'œil enflammé d'un saint emportement, il lui cria en se retirant : « Malheur à vous ! car vous m'appellerez et je ne pourrai plus venir ». En effet, cette femme fut emportée par une crise subite ; la nuit suivante elle mourut, en appelant le prêtre qu'elle avait repoussé.

Cependant Joseph se sentait chaque jour envahi par le désir d'aller porter dans le Nouveau-Monde la parole divine. Sa vocation pour la dure et sublime tâche du missionnaire allait grandissant. Il s'entendit avec deux jeunes prêtres, enflammés du même zèle, Augustin de Frias et Franz de Tauste ; puis, en leur nom et pour lui-même, il s'adressa aux supérieurs de l'Ordre. Ceux-ci lui représentèrent les mille dangers auxquels on s'exposait en demandant une telle mission, le dévouement et la sainteté qu'elle exigeait. Le jeune prêtre persistant dans sa résolution, ils lui ordonnèrent de passer encore un certain temps dans la prière et la méditation, et quelques semaines après, une lettre du nonce pontifical de Madrid chargeait Joseph et ses deux amis d'une mission dans les Indes occidentales.

Avant de partir, Joseph, à la prière de ses supérieurs, prononça deux sermons ; l'église était remplie d'une foule innombrable. Le jeune prédicateur parla avec tant de force et tant d'éloquence que les plus endurcis ne purent résister à la persuasion qui coulait de ses lèvres, et se convertirent. Tel fut l'effet de ses discours, qu'on disait qu'il était parvenu à faire de ce pays, vrai champ de bataille de colère et d'irréligion, un jardin d'amour et de piété.

Il obtint encore par ses prédications un succès qu'il importe de ne pas oublier. Il ramena à la véritable et sainte éloquence un prédicateur artificiel, habitué à faire de ses sermons des œuvres de rhétorique, s'occupant sans cesse de charmer son auditoire bien plus que de le convertir. Cet ambitieux parleur fut tellement touché de la grandeur simple et émouvante de Joseph, qu'il com-

prit toute la petitesse de son art et fit serment d'imiter désormais le sage prêtre qu'il venait d'entendre. Il tint parole et devint un des plus illustres prédicateurs d'Espagne.

Cependant, le temps était venu où Joseph devait s'embarquer ; il avait reçu du Saint-Père le titre et les pouvoirs de nonce apostolique en Amérique. Mais, à son grand chagrin, le vaisseau sur lequel il devait partir dut retarder son voyage. Joseph voyait avec peine cet obstacle à l'accomplissement immédiat de son vœu le plus ardent, quand le capitaine d'un petit navire vint lui proposer de le prendre à son bord. Le saint missionnaire accepta avec empressement.

Le vent était favorable, et la traversée semblait devoir être entièrement heureuse. Mais, à l'embouchure de l'Orénoque, une tempête s'éleva tout à coup ; les vagues montaient jusqu'aux nues, le vaisseau paraissait perdu. Alors Joseph exhorta tous les passagers à ne plus songer qu'à Dieu. Après que chacun d'eux eut fait à haute voix l'aveu de toutes ses fautes, le prêtre leva la main pour leur donner l'absolution ; et comme il achevait de prononcer les paroles sacramentelles, la tempête s'apaisa tout à coup comme par enchantement ; la mer redevint calme, et le navire termina son voyage aussi heureusement qu'il l'avait commencé.

Joseph débarqua sur le continent américain, dans la ville de Cumana, située dans le pays qu'on appelle aujourd'hui Vénézuéla. A peine sorti du vaisseau, l'ardent missionnaire se mit à organiser l'œuvre de la conversion des sauvages, qu'il avait accepté de gagner au christianisme et à la civilisation.

Il y avait à Cumana, comme dans toutes les villes maritimes, une corruption profonde, et, avant d'aller catéchiser les Indiens, Joseph résolut d'apporter un remède à cette affreuse légèreté de mœurs qu'il rencontrait à son arrivée sur le continent américain. Ses premières prédications produisirent de merveilleux résultats. Une femme d'une grande beauté s'était rendue célèbre par ses scandales; elle se convertit et renonça au monde. Cette pénitence frappa les esprits les plus rebelles; une foule nombreuse assiégeait sans cesse la demeure du saint prêtre et se vouait entre ses mains à une vie nouvelle.

Un homme, qui occupait un rang important dans le pays, furieux d'avoir entendu un discours dans lequel Joseph menaçait de la colère céleste les mauvais riches, prononça des imprécations contre le missionnaire. Joseph, sans prêter la moindre attention à sa colère, s'écria comme inspiré par l'esprit des prophètes : « En vain cet homme refuse de faire pénitence, il deviendra un saint ». Et cette prophétie s'accomplit: le pécheur ne tarda pas à se montrer un modèle de dévouement et de sagesse.

Cependant, Joseph ne put éviter les inimitiés des méchants et les fureurs des impies. Il courut plusieurs fois de grands dangers; mais Dieu protégea son serviteur et punit d'une manière terrible ceux qui lui déclarèrent la guerre. Une maison dont les habitants avaient refusé d'entendre Joseph, fut emportée par les eaux; un homme de haut rang osa porter la main sur le ministre de Dieu: le ciel lui envoya un cancer rongeur dont il mourut.

Toutes ces preuves manifestes de la protection divine amenaient chaque jour de nouvelles conversions ; mais bientôt Joseph, malgré le zèle ardent dont il était enflammé, reconnut qu'il succomberait sous le fardeau et qu'il ne pouvait plus suffire à la tâche. Il écrivit au roi Philippe IV, pour le prier d'envoyer d'autres missionnaires qui pussent le seconder et l'aider à mener à bonne fin l'œuvre si courageusement et si heureusement commencée. Le roi accueillit avec joie sa demande, et fit partir pour l'Amérique douze nouveaux missionnaires, tous de l'Ordre des Capucins.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Efforts de Joseph pour adoucir la condition des Indiens. — Sa conduite durant une peste terrible. — Il s'enfonce chez les sauvages de l'intérieur. — Dangers qu'il y court et sa miraculeuse délivrance. — Nombreuses conversions. — Calomnies dont il est l'objet, et comment il les réfute. — Nouveau voyage en Amérique. — Miracles qu'il accomplit. — Retour en Europe. — Mission à Malaga, heureux succès. — Nouveaux prodiges qui signalent ses prédications. — Dernières années de sa vie. — Sa mort à Lemos.

Cependant Joseph voyait avec une vive douleur la dureté des maîtres espagnols envers les Indiens ; il ne cessait de les engager à une conduite plus chrétienne. Puis, comme ils persévéraient dans leur orgueil et dans leurs cruautés, un jour, à Caracas, illuminé par la flamme de l'Esprit divin, il s'écria : « Malheur à vous, hommes durs et barbares ! car Dieu tient suspendue sur vos têtes « une peste terrible ». Quelques jours après, en effet, le fléau éclata, ravageant tout ce pays qui avait été sourd aux avertissements d'en haut. Le dévouement de Joseph et des missionnaires fut admirable ; jour et nuit ils allaient, dans les maisons désolées par le mal, secourir les corps et les âmes. Au milieu de tant de dangers et de

tant de fatigues, Dieu protégea ses ministres : pendant que plus de cinq mille hommes périssaient autour d'eux, pas un seul missionnaire ne fut même légèrement atteint.

Après avoir singulièrement réformé les mœurs de cette population pervertie, Joseph, suivi des autres missionnaires, se mit en route en priant, pour aller porter la parole de Dieu chez les peuplades sauvages du centre. Il allait avoir affaire à des Indiens, races cruelles et rusées, sans demeures fixes, errantes et nomades. Un interprète accompagnait les ministres du Sauveur. Dès le commencement de la mission, Joseph courut les dangers les plus grands : les sauvages se saisirent de lui et de ses compagnons, les enfermèrent dans une profonde caverne, et se disposaient à les sacrifier à leurs monstrueuses idoles, quand Dieu fit un miracle en faveur de ses serviteurs. Au moment où les Indiens entraient dans leur prison pour les mettre à mort, ils les trouvèrent entourés de personnages d'une taille plus qu'humaine, au front rayonnant, d'une majesté incomparable ; saisis de terreur, les bourreaux prirent la fuite et allèrent raconter partout ce qu'ils avaient vu. Le peuple entier revint, suppliant et paisible, et se jeta aux pieds de Joseph, qui, par la bouche de l'interprète, chercha à faire comprendre à ces peuplades naïves la grandeur de la religion. Il fut admis à vivre parmi eux, et obtint en quelques mois des succès étonnants, grâce à sa patience angélique et à ses vertus, grâce surtout au zèle dont il était animé. Il apprit en peu de temps la langue indienne, et ses prédications en portèrent d'autant plus de fruits.

Un des premiers personnages qu'il convertit fut le cacique Asirama, homme violent et cruel. Les paroles du vénérable Père Joseph le touchèrent et le transformèrent tellement qu'il se jeta à ses genoux, l'appela son père et le conserva auprès de lui. Cet heureux événement permit à Joseph de faire élever dans cette sauvage contrée la première église chrétienne.

Un autre cacique, nommé Marcacima, après avoir écouté une allocution du prêtre, devint subitement, selon les mots du chroniqueur, de loup dévorant qu'il était, un agneau timide; il baisa avec respect la robe du capucin et força toute sa tribu à s'humilier et à se convertir avec lui.

Un troisième cacique, Okapa, fut saisi d'une maladie mortelle; Joseph se rendit auprès du moribond, lui exposa les vérités de l'Évangile, lui donna le baptême, et il mourut quelques heures après en exhortant sa famille et son peuple à se convertir.

En 1659, Joseph voulut réunir dans un même lieu les nombreux Indiens qu'il avait arrachés à l'idolâtrie; il convoqua son peuple auprès du mont Ceno, dans d'immenses prairies où les fidèles accoururent en foule. Il leur prêcha une mission solennelle; et, à partir de ce jour, on put regarder ce pays comme définitivement gagné à la vraie religion. La sauvagerie primitive s'effaçait avec une étonnante rapidité; les querelles cessaient, les prêtres donnaient la communion et bénissaient les mariages; les églises s'élevaient. La première fut dédiée à sainte Marie des Anges; d'autres se construisirent successivement, consacrées à Notre-Dame-de-Pilar, au Sauveur, à saint François d'Assise, à saint Antoine de Padoue.

Un jour, un Indien fit prier Joseph de le venir visiter dans sa maison. Il lui racontait que chaque nuit il voyait et entendait un bel oiseau aux chants harmonieux. Le missionnaire l'interrogea sur sa vie ; il reconnut que cet Indien était bon, honnête et miséricordieux ; et, comprenant que cet oiseau dont il lui parlait n'était autre chose que la bénédiction de la foi, il lui donna le baptême. Le nouveau converti devint bientôt, en effet, un des plus dévoués soutiens de l'Eglise, se mit à prêcher lui-même et gagna au vrai Dieu un grand nombre de ses frères.

Un autre jour, un Indien, récemment baptisé, amena au saint missionnaire une vieille femme de cent-cinquante ans, qu'il avait portée sur son dos pendant un espace de soixante milles ; il voulait qu'elle fût baptisée avant de mourir. A peine eut-elle reçu le baptême, qu'elle rendit son âme à Dieu.

Enfin, pour permettre à son serviteur d'achever complètement la conversion de ce pays, Dieu lui envoya le don des miracles. Une nuée de sauterelles s'abattirent sur les terres qu'on avait mises en culture et menaçaient de tout dévorer : Joseph les chassa. On lui présenta un enfant muet ; en présence d'une grande multitude, il lui ordonna de parler ; l'enfant parla.

Une autre fois, un Indien, en proie à une grande douleur, l'appela au chevet de sa fille dangereusement malade. Quand le missionnaire arriva, la jeune fille était morte ; mais, invoquant celui qui ressuscita la fille de Jaïre, Joseph la rappela à la vie et la rendit à son père.

Malgré le succès de sa mission et à cause de ce succès même, Joseph eut affaire à de nouveaux et dangereux ennemis, qui le calomnièrent auprès du nonce aposto-

lique d'Espagne ; ils l'accusaient de rester en Amérique pour vivre en liberté et pour échapper à la règle du couvent ; ils ajoutaient qu'il était parti sans permission régulière. Joseph eut l'ordre de se rendre en Europe, où il arriva après un long et périlleux voyage. Reçu par le nonce, il lui montra ses lettres de pleins pouvoirs, l'autorisation du supérieur des Indes, la permission du conseil des Indes. Le nonce fut épouvanté de la calomnie, et il aurait sévèrement puni les ennemis de Joseph, si le saint prêtre n'eût intercédé en leur faveur et n'eût désarmé le prélat.

Joseph s'embarqua à Cadix, pour retourner en Amérique, où il continua avec succès ses missions. Mais il y avait dix ans déjà qu'il habitait le Nouveau-Monde, et l'obéissance exigeait qu'il revînt en Europe. Il fit ses adieux à ses ouailles, et partit chargé de remettre au souverain Pontife une adresse rédigée au nom des cinq races converties. Son voyage ne s'accomplit pas sans les plus grands périls : ce fut d'abord une tempête horrible, puis le manque d'eau, puis enfin une lutte en pleine mer contre des pirates.

Arrivé en Espagne, il apprit que le marquis d'Astorga, nommé ambassadeur à Rome, s'apprêtait à se rendre à son poste. Il lui fit demander une place sur son navire. Le marquis la lui accorda avec joie et fit de son compagnon de voyage son confesseur et son théologien. Le Saint-Père reçut avec bonté le missionnaire, écouta avec bienveillance les récits de ses voyages, le félicita, lui remit de nombreux dons spirituels et surtout des reliques pour le Nouveau-Monde.

A son retour en Espagne, le Père Joseph fut demandé

par l'évêque de Malaga qui obtint du supérieur des Capucins que l'éloquent religieux vînt faire une mission dans son diocèse. Joseph s'empressa de se rendre à l'appel du prélat; malheureusement, il rencontra dans la ville une forte opposition suscitée par les partisans des prédicateurs rivaux. Mais une dame noble, qui s'était fait remarquer par la vivacité de ses attaques, étant morte subitement, cet événement épouvanta la cabale, si bien que Joseph n'eut plus un seul adversaire. Le succès de sa mission fut tel que l'évêque lui dit : « Vous avez complètement changé mon diocèse ».

Le succès de cette mission engagea le saint prêtre à entreprendre de nouvelles, et, pendant de longues années, on le vit, toujours dévoué, toujours plein de zèle et de force, parcourir l'Espagne, prêchant et convertissant les populations charmées de son éloquence et touchées par sa foi.

Dieu n'avait pas donné seulement à son serviteur les dons éclatants de l'esprit, le pouvoir irrésistible de la parole, il lui accorda encore cette puissance merveilleuse qu'il octroie quelquefois à ses saints, pour convaincre les incrédules et hâter le succès de l'œuvre à laquelle ils vouent leur vie. Joseph reçut le don des miracles et des prophéties.

A Berino, en Galice, au moment où il prêchait, on vit apparaître derrière lui un homme vénérable, à l'aspect merveilleux, le front tout rayonnant de flamme. Un autre jour, pendant qu'il exhortait les fidèles à la pénitence avec une éloquence infinie, une colombe se tint, les ailes déployées, au-dessus de sa tête, et prit son vol quand il eut terminé son sermon.

On vint lui dire qu'une des plus belles provinces de l'Espagne était ravagée par des bandes de loups affamés, au point qu'en quelques jours ils avaient fait plus de cent cinquante victimes humaines, sans compter les troupeaux décimés. Le saint homme se mit en route, à la prière des habitants désespérés, il établit une mission dans ce malheureux pays, et, à partir de ce moment, on ne vit plus paraître un seul loup.

A Arnossa, Joseph prêchait; tout à coup tomba du ciel une pierre énorme pesant plus de quatre cents livres. Elle s'abattit au milieu d'une multitude empressée autour de la chair du prédicateur, et cependant personne ne fut même légèrement atteint.

Il guérissait les fous et les possédés en les touchant de son anneau, ou bien en les aspergeant d'une eau dans laquelle il avait trempé ce même anneau; il guérit ainsi, entre autres malheureux, une jeune femme qui, prise d'une manie furieuse, vivait au fond des bois, loin des hommes, avec les bêtes fauves.

A Santa-Maria-de-Porchera, comme Joseph prêchait une mission, tout à coup un grand mur tomba, ensevelissant sous ses décombres un nombre considérable d'auditeurs; quand on les retira, aucun d'eux n'était mort, mais tous sortirent sans la moindre blessure.

On cite d'autres preuves manifestes, non-seulement d'une protection divine toute particulière, mais de l'esprit divin dont il était inspiré. Tantôt il est insulté par un homme impie et irrité des succès de ses prédications; on retrouve le lendemain ce misérable mort dans son lit, la langue noircie, fendue en deux, sortant de la bouche, horrible à voir. Tantôt, pendant que Joseph

célèbre la messe, les fidèles assemblés l'aperçoivent s'élevant de deux coudées au-dessus de la terre, le front entouré d'une auréole brillante. Il allait, préservant les communes de la grêle, de la gelée, de tous ces fléaux qui ruinent les campagnes, rendant et le gibier et le poisson abondants, faisant en un mot tomber toutes les bénédictions du ciel partout où il passait.

La modestie de Joseph était admirable ; on lui offrit un siège épiscopal aux Indes, et il le refusa ; on voulait nommer provincial de l'Ordre en Navarre, il supplia qu'on portât cette dignité sur la tête d'un plus digne.

Il évitait la société des grands, mais, à l'exemple du divin Maître, il aimait les humbles, les petits, les pauvres, les malheureux, vivant avec eux, les secourant, les consolant. Non-seulement, dans son humilité, il obéissait avec un respect sans égal à ses supérieurs, mais encore il s'effaçait devant ses autres frères, devant ses compagnons de voyage et de ministère, quoiqu'il fût le vrai chef des missions d'Espagne. Lui arrivait-il une contrariété, une douleur, une épreuve de quelque genre qu'elle fût, loin de s'en plaindre, il l'offrait à Dieu et la faisait tourner à son salut.

Après tant de travaux, de fatigues, de luttes pour la foi et la conversion des infidèles et des impies, il fut atteint à Lemos, en Galice, d'une fièvre violente et d'une cruelle attaque de goutte. Il était alors dans sa soixante-sixième année. Il souffrait et ne laissait pas échapper un gémissement ; seul il montrait de la joie au milieu de la douleur de ceux qui l'entouraient ; il consolait ceux qui venaient pour le consoler. Incapable de faire un mouvement sur le lit où il était attaché, il se faisait lire les ouvrages

sacrés et se préparait à la mort par une sorte de retraite dernière.

Enfin, après de longs mois de souffrances, il eut, la nuit du mercredi de la semaine sainte, une vision qui lui annonçait le moment suprême. Il appela son confesseur. Franz de Trauste, reçut les sacrements des mourants, et, le visage rayonnant d'espoir, il attendit la délivrance de ses maux. Tous ceux qui le visitèrent à cette heure solennelle, s'écriaient : « Il a vécu et il meurt comme un « saint ».

Il rendit le dernier soupir à quatre heures du matin, le dimanche de Pâques, (11 avril 1694). Son visage demeura beau dans la mort; son corps resta intact; on eût dit qu'il dormait. Le peuple vint en foule baiser ses mains et ses pieds; on se partageait les morceaux de ses vêtements, ses cheveux, précieuses et chères reliques. Au moment des obsèques, un arc étincelant s'étendit de la maison où il était mort, jusqu'au couvent des Franciscaines de Lemos, où il devait reposer à jamais.

(LECHNER.)

VINGT-QUATRIÈME JOUR D'AVRIL

—
SAINT FIDÈLE DE SIGMARINGEN

1623. — Pape : Grégoire XV. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Caractère de l'époque où naquit saint Fidèle de Sigmaringen. — Anarchie et hérésie. — Famille de saint Fidèle. — Sa naissance : il reçoit au baptême le nom de Marc. — Après des études sérieuses, il suit avec son frère Georges les cours de l'Université de Fribourg-en-Brisgau. — Leurs succès. — Voyage de Marc en compagnie de trois jeunes gentilshommes ; sa belle conduite pendant ce voyage. — Comment il se sépara de ses élèves.

Le cri de guerre que poussa en 1517 contre l'Eglise romaine le docteur Martin Luther, ébranla comme un coup de tonnerre presque toute l'Europe, surtout l'Allemagne et les pays voisins. Partout il se trouva de faux apôtres pour prêcher la nouvelle hérésie, et ils surent se faire un parti. L'ébranlement de la foi eut pour conséquence l'ébranlement de l'autorité. Il s'ensuivit des révolutions, des luttes entre les peuples et les princes, entre les princes et l'empereur. Et plus d'un homme pacifique fut contraint de prendre le bâton de voyage pour pourvoir à sa sûreté par l'exil.

Dans ces jours de désolation, un homme d'une grande valeur, dont l'histoire n'a pas gardé le nom, prit la route de l'exil et se fixa à Sigmaringen, petite ville de Souabe, sur le Haut-Danube. On ne connaît pas la date de l'évé-

nement; on ignore les particularités de sa vie. Son fils Jean attira tellement l'attention de ses concitoyens, qu'ils l'élevèrent une fois aux fonctions d'inspecteur des marchés et des rues, et une autre fois à celles de bourgmestre.

Jean épousa la fille d'un des patriciens de Tubinge, nommée Geneviève, qui, quoique élevée dans la nouvelle croyance, était demeurée, par la grâce de Dieu, une simple et naïve enfant. Le Seigneur bénit cette union en donnant aux époux une nombreuse postérité. On a gardé les noms de deux de ses fils, Georges l'aîné, et le plus jeune surtout, Marc, qui reçut plus tard, en religion, le nom de frère Fidèle.

Marc fut enfanté dans la douleur, et sa naissance faillit coûter la vie à sa mère. Il vint au monde en 1517, l'année même où la reine d'Angleterre, Elisabeth, commençait la persécution des catholiques de la Grande-Bretagne par l'emprisonnement du prêtre Quibert Moine, et où le pieux Jean de Barrière appelait à la pénitence les saintes femmes de notre congrégation et les religieuses de Saint-Bernard. Marc Lœrch, préfet impérial, tint sur les fonts baptismaux le nouveau-né, à qui il donna son nom, sans prévoir que de cet enfant sortirait un jour, dit le chroniqueur, un nouveau Marc évangéliste et apôtre du Dieu vivant.

Geneviève et Jean élevèrent leurs fils dans la crainte du Seigneur, et leur donnèrent l'éducation qui convenait à leur condition. Leurs soins portèrent d'heureux fruits, et, dès leurs premières années, Georges et Marc firent concevoir des espérances qu'ils devaient réaliser un jour. Georges avança rapidement dans l'étude des langues

anciennes, et ses maîtres lui trouvant d'heureuses dispositions décidèrent ses parents à l'envoyer à l'Université de Fribourg-en-Brigau. Marc l'y suivit quelques années plus tard. Tous deux s'y distinguèrent par leur travail, et leurs succès furent tels qu'on leur décerna le titre de maître, ou, comme on disait alors, de professeur ès-arts libéraux. Marc atteignait à peine sa vingtième année : c'était le moment où le pape Clément VIII fondait la Congrégation de *Auxiliis* (des Secours), pour faire face aux difficultés que soulevait sur la grâce l'hérésie moliniste.

Ses études philosophiques terminées, il suivit les cours de droit, pour mettre la justice, disait-il, au service de la société humaine.

Cependant il ne négligeait en rien le salut de son âme. Toujours loin des mauvaises compagnies, fuyant la société des femmes, à qui il ne pouvait parler sans rougir, il sut conserver sans tache, au milieu des dangers de la vie d'étudiant, la candeur de sa pureté virginale.

Aussi l'estime de tous les gens de bien ne lui fit pas défaut, et les parents de trois jeunes gentilshommes lui offrirent de les accompagner dans un voyage qu'ils projetaient, et de leur servir à la fois de guide et de précepteur. Il accepta avec joie, désireux qu'il était d'enrichir son esprit de connaissances variées, en même temps que d'être utile à son prochain. Le plus grand charme qu'il y trouva, ce fut de pouvoir visiter les plus célèbres monuments de la foi catholique dans les villes de l'Allemagne, de la France et de l'Italie, et surtout à Rome. Son esprit religieux faisait de ces voyages autant de pèlerinages.

Il commença par tracer à ses jeunes amis un plan de vie, propre à leur assurer la paix et l'union les plus inaltérables. Pour lui-même, il observait la règle suivante, qu'il s'était imposée déjà depuis plusieurs années : Il se levait à quatre heures du matin, disait sa prière, assistait à la sainte messe quand les circonstances le permettaient, et récitait son rosaire. Au moins une fois par mois, il s'approchait du tribunal de la pénitence et recevait le sacrement de l'Eucharistie. Il en faisait autant aux fêtes de la bienheureuse Vierge Marie et de saint François. Les jours de jeûne, il revêtait un cilice, et toutes les nuits il se donnait la discipline. Le soir, il s'occupait de ses études, et après avoir offert à Dieu ses dernières pensées, il se couchait à neuf heures.

Il visitait avec un pieux respect les couvents de chaque ville. Il se faisait accueillir dans les maisons du sacré scapulaire, et il engageait les jeunes seigneurs de Stotzingen à suivre son exemple. A Dôle, en Bourgogne, il entra dans la confrérie de Saint-Georges, dont la mission était d'ensevelir les condamnés à mort. Il suivait aussi religieusement les enterrements, et priait le Seigneur pour les âmes qui venaient de quitter la terre.

Comme on peut le supposer, la conversation de nos jeunes voyageurs était ce qu'elle devait être, c'est-à-dire sérieuse et toujours traitant de sujets élevés. Ils en bannissaient avec soin toute plaisanterie grossière ou obscène, et ne songeaient qu'à s'instruire les uns les autres et à s'exciter mutuellement à la pratique de toutes les vertus. Wilhem de Stotzingen rendit plus tard le témoignage que, pendant ce voyage qui se prolongea plus de six ans, Marc l'avait, ainsi que ses frères, étonné par le

spectacle des qualités les plus rares. On ne le vit jamais entrer en colère, on ne l'entendit jamais blasphémer. Sans négliger l'instruction et le profit intellectuel qu'il pouvait retirer de la contemplation des choses variées qu'il avait sous les yeux, il s'occupait avant tout de rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Il observait avec ses compagnons tout ce qui méritait d'être vu, apprenait la langue des pays qu'il traversait : France, Italie, Espagne, assistait, dans les académies, aux discussions théologiques, y figurait lui-même comme défenseur ou comme contradicteur, non sans recueillir souvent gloire et applaudissements. Il saisissait ainsi toutes les occasions d'enrichir son esprit de connaissances diverses, et, petit à petit, il amassait le trésor de science qu'il devait dispenser plus tard au profit de la religion et de Dieu.

En 1610, les pèlerins rentrèrent à la maison paternelle, et prirent congé les uns des autres de la façon la plus touchante : « Nos corps vont se séparer », dit le bon Marc, selon le récit du Père Silvestre de Mailaud, « mais nos âmes resteront unies. Vous m'avez fait, dans ce voyage, apprécier en même temps que votre noblesse d'esprit, votre bienveillance et votre délicatesse. Que de bonheur j'ai goûté avec vous ! Ne vous étonnez donc pas si je me sentais vivement attiré vers vous, et si j'ai laissé percer dans mes paroles et dans ma conduite l'amour tout paternel que vous m'aviez inspiré. Puisse Celui qui dispense les grâces et les faveurs aux misérables mortels vous rendre au centuple les jouissances que vous m'avez procurées. Je le supplie de permettre qu'après avoir traversé ensemble tant de pays, nous entrions ensemble aussi dans le céleste royaume ».

Puis, emporté par l'émotion, il tomba à genoux et s'écria en pleurant : « O mes amis, nous sommes des « étrangers sur cette terre, nous la quitterons bientôt « pour l'éternel repos. Tout ce que je vous recommande, « c'est de songer toujours, dans ce monde de larmes, à « vos intérêts dans l'autre ».

Les jeunes gens s'agenouillèrent comme lui, et, après avoir remercié Dieu d'avoir mis sur leur route le bienheureux Marc, ils l'embrassèrent à travers leurs larmes, et lui dirent en sanglotant : « Tu as été et tu resteras « pour nous un père. Adieu ».

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Marc devient docteur en droit civil et en droit canon. — Il exerce la profession de légiste dans la Haute-Alsace. — Ses scrupules. — Il renonce au monde pour entrer dans l'Ordre des Capucins. — Ses vertus extraordinaires. — Ses luttes contre le démon. — Son testament. — Son goût pour sa nouvelle condition. — Ses qualités monacales. — Amour de Dieu. — Amour du prochain. — Mortifications. — Le parfait religieux.

Après avoir ainsi pris congé de ses chers élèves, Marc se remit au travail avec une nouvelle ardeur et prépara son doctorat en droit civil et en droit canon. Il suivit donc de nouveau les cours de l'Université, et commença avec son application accoutumée la dissertation et les thèses qu'il devait soutenir en séance publique contre tous les contradicteurs qui se présenteraient. L'épreuve eut lieu le 11 mai 1614 ; elle fut brillante, et le docteur Thomas Metzen, doyen de la faculté de droit, conféra à Marc, avec les plus grands éloges, le grade de Docteur.

Le jeune légiste se rendit alors à Ensisheim, ville de la Haute-Alsace, et s'y établit comme avocat. On eut

bientôt occasion d'admirer ses connaissances et surtout la profondeur et la rectitude de son esprit. Les lois lui étaient si familières qu'il puisait dans sa mémoire comme dans un livre ouvert. Les habitants des villes et des villages voisins le pressaient à l'envi de prendre la défense de leurs intérêts, et il fut bientôt en passe de devenir un homme riche et considéré.

Mais ce n'était pas là ce qu'il fallait au pieux Marc. Il ne tarda pas à s'apercevoir que le tumulte des affaires ne lui laissait pas le temps de se livrer aux exercices religieux et troublait le calme de son âme. Il s'en inquiétait souvent et répétait en lui-même les paroles de l'Évangéliste : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez de beaucoup de choses, et cependant une seule est nécessaire (1) ».

Un jour qu'il défendait de son mieux les droits de son client, l'avocat de la partie adverse, qui était dans les mêmes sentiments, se permit de lui parler à peu près en ces termes : « A quoi prétends-tu arriver, Marc, avec cette rigoureuse application de la loi ? *Summum jus, summa injuria* : le droit, c'est l'injustice ». Marc, surpris d'abord de ce discours, y reconnut bientôt des idées qui étaient depuis longtemps les siennes. Est-ce donc la mission de l'avocat, se dit-il, de prendre des clients et de s'abandonner soi-même ? d'oublier le soin de son âme pour s'enrichir ? Eh quoi ! le travail et tant d'années d'études ne me rapporteraient d'autre profit que la haine de mes voisins, si je suis juste, des dangers pour mon âme, si je ne le suis pas.

Dès cet instant, Marc résolut de chercher un refuge

(1) Luc, x, 41, 42.

contre tous ses périls dans la vie religieuse. Il réfléchit longtemps pour savoir quel Ordre il choisirait de préférence à tous les autres, et enfin, après avoir lu et relu le livre de Jérôme Plotus : *Du bonheur de la vie religieuse*, il se décida pour l'Ordre des Capucins. Son frère Georges y brillait déjà de l'éclat de toutes les vertus, sous le nom de frère Apollinaire. Marc se rendit aussitôt près du Père Alexandre d'Altdorf, provincial de l'Ordre, à Fribourg-en-Brigau. Grande fut la stupéfaction et la joie du vénérable religieux qui ne s'attendait pas à enrôler sous les drapeaux de l'Ordre un aussi brillant soldat. Pouvant à peine en croire ses yeux et ses oreilles, il questionna longuement le futur novice, chercha à l'effrayer en lui parlant de la rigueur de la discipline, essaya en un mot de trouver un endroit faible, et s'assura que sa vocation venait bien du ciel. Marc tint bon, et ce jour-là même il fut accepté en qualité de novice.

L'année suivante, en 1612, il devait avoir le bonheur d'offrir le saint sacrifice de la messe et de prononcer ses vœux. Il reçut en religion le nom de frère Fidèle.

Marc persévéra avec courage dans la voie où il était entré. Soumis à la règle et au maître des novices, il accomplissait gaiement tous les devoirs de son nouvel état. Il subissait, sans se plaindre et sans faiblir, le lever à minuit, la discipline, la règle, les exercices religieux. Il devint bien vite l'exemple de ses frères, et la vue seule de ses progrès rapides dans les sentiers du Seigneur excitait l'ardeur de ceux qui se ralentissaient. Ce qui lui rendait tous ses efforts faciles, c'était la méditation constante de la vie de Jésus. En écoutant le récit de sa passion, en se le représentant cloué sur sa croix de

douleurs, il pleurait amèrement les péchés et les négligences de sa vie passée. Il n'oubliait jamais que toute force vient de Dieu, qui dispense ses grâces comme il veut et sur qui il veut. Un jour, un visiteur lui dit : « A quoi
« bon ces psaumes, ces jeûnes, ces génuflexions, ces
« prières ! La véritable piété agit, elle ne s'épuise pas
« dans une stérile contemplation. Combien de pau-
« vres, d'orphelins, de veuves appellent à leur secours,
« que votre science et votre talent pourraient sauver, et
« que vous laissez vous implorer en vain ! » Ces paroles jetèrent le pieux Fidèle dans une grande perplexité ; il en vint à se demander s'il était bien réellement appelé à la vie qu'il avait commencé de mener. Il soumit ses doutes au maître des novices : « Mon fils », lui répondit ce saint homme, « vous doutez si le Christ vous a appelé
« dans cette maison. Mais avez-vous calculé les écueils
« et les dangers de la vie du monde ; avez-vous vu de
« vos yeux combien fréquents y sont les naufrages, et
« aujourd'hui que vous êtes enfin parvenu au port, avez-
« vous bien réfléchi avant de songer à vous confier de
« nouveau à cette mer orageuse ! » Fidèle comprit qu'il avait été tenté par l'esprit du mal ; il resta.

Dès lors il suivit son chemin avec une ardeur nouvelle. Il rédigea, le 19 septembre 1613, un document qui montrait d'abord sa charité, car il y donnait son avoir aux étudiants pauvres, et de plus l'affection qu'il avait pour l'Ordre lui-même, auquel il offrait son intelligence et ses talents. On y lisait entre autres choses : « J'ai sou-
« vent désiré me trouver dans une condition telle que
« je n'eusse d'autre pensée que Dieu et mon salut ; je
« m'y trouve aujourd'hui. Partout ailleurs je n'ai vu

« qu'abîmes, ruines, néant. J'avais commencé à exercer la
 « profession d'homme de loi ; mais je n'y rencontrais
 « qu'iniquités et mauvais exemples, et je me répétais à
 « moi-même les mots du Prophète : « Tu as depuis
 « longtemps secoué mon joug, brisé le lien qui te
 « retenait, je ne te connais plus (1) », et ces paroles de
 l'Apôtre : « N'aimez pas le monde, ni ce qu'il y a dans
 « le monde ».

« Suivant le précepte de l'Évangile, je vous prie tous
 « ensemble et séparément de me pardonner du fond du
 « cœur si je vous ai offensés par mes paroles, mes actions
 « ou mes mauvais exemples. En imitation de l'abandon
 « et du parfait amour avec lequel Jésus-Christ, au jardin
 « des Oliviers et sur la croix, s'est remis entre les mains
 « de son Père, je m'offre moi-même sans réserve, et je
 « voue en l'honneur de Dieu, de l'immaculée Vierge
 « Marie et de saint François, mon corps et mon âme,
 « comme un holocauste vivant, de tout mon cœur, à
 « genoux devant les autels, au service de la religion et
 « du Très-Haut. Et comme je suis entré nu dans le monde
 « à ma naissance, je me réfugie dépouillé de tout dans
 « les bras de Jésus crucifié pour le salut des hommes ».

Le 4 octobre 1613, il prononça ses vœux devant le nouveau gardien, le Père Matthias d'Herbstheim.

Ses vertus allaient s'affermissant et se développant de jour en jour. Il recherchait avant tout l'humilité, non pas l'humilité extérieure qui n'est qu'apparente, et qui cache souvent une âme orgueilleuse et superbe, mais l'humilité du cœur : « J'ai été », disait-il, « longtemps à
 « reconnaître, et j'éprouve chaque jour que je suis

(1) Jérémie, XI, 20.

« homme ». Il voulait faire entendre par là que c'était seulement depuis son entrée dans l'Ordre qu'il avait appris à connaître toute la misère de l'humaine condition.

Il pria et méditait beaucoup, surtout pendant ses longues insomnies. Sa dévotion au saint Sacrement de l'autel était merveilleuse. Pour se rendre digne de célébrer la sainte messe, qu'il offrait tous les jours, il se confessait quotidiennement. Et quel n'était pas son amour pour le prochain ? Son accueil était toujours affectueux, son visage toujours souriant. Il ne se livrait pas moins aux plus dures mortifications, jeûnait trois jours par semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi, et les veilles des fêtes de la sainte Vierge et de saint François. Ces jours-là, il vivait de pain et d'eau ; en temps ordinaire, d'ailleurs, il ne souffrait jamais qu'un seul plat sur sa table.

Pauvreté, humilité, obéissance, piété, esprit de mortification, il avait acquis, en quelques mois, toutes les vertus qui font les parfaits religieux.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Le bienheureux Fidèle achève ses études à Constance. — Eloges qu'on fait de ses vertus. — Ses prédications à Uri, puis à Altdorf. — Conversions. — Il est élu gardien de plusieurs convents, et en dernier lieu du couvent de Feldkirch. — Le parfait supérieur. — Sa dévotion à la très-sainte Vierge. — Sa belle conduite pendant une peste terrible. — Il visite les malades et les prisonniers. — Nouvelles conversions. — Ses prophéties. — Sa soif du martyre.

D'après les statuts, les profès devaient rester deux ans dans l'Ordre avant d'obtenir la permission de continuer leurs études. Mais pour le bienheureux Fidèle, déjà

prêtre et avancé en âge, on fit une exception, et on l'envoya (on ne sait pas au juste en quelle année) à Constance, en compagnie du Père Jean-Baptiste de Pologne.

Tous ceux qui l'y connurent sont unanimes à faire de lui les plus grands éloges. C'est de lui qu'on a dit : « On voit briller en lui l'humilité la plus profonde, l'obéissance la plus soumise, la continence la plus parfaite, le renoncement le plus admirable, le plus brûlant amour pour Dieu et pour le prochain ». Après qu'il eut terminé au couvent de Frauenfeld, en Suisse, les études théologiques qu'il avait commencées et poursuivies à Constance, il reçut, en 1619, l'ordre de partir pour faire entendre la parole de Dieu. Depuis quelques années déjà, son zèle, ses travaux et ses talents le rendaient digne d'exercer ce sacré ministère.

La première localité où l'appela l'obéissance fut Uri, une des villes principales de la Suisse. Fidèle, qui connaissait profondément les Pères et les saintes Ecritures, et qui d'ailleurs puisait dans la prière une force irrésistible, prêcha avec un zèle infatigable et un courage invincible, et ne craignit pas de peindre et d'attaquer les passions qui dominaient à cette époque. Il mettait le fer rouge sur la plaie de son siècle, afin de la guérir plus vite et plus radicalement. D'Uri, il passa à Altdorf, où il fut reçu avec enthousiasme. On s'y souvint longtemps du magnifique éloge qu'il prononça de l'Ordre Séraphique tout entier et, en particulier, des Capucins.

Sa dévotion allait tous les jours croissant : il passait les nuits entières à prier devant les autels. Il poursuivait ses mortifications, et se permettait seulement, les veilles des fêtes et les samedis, de prendre un peu de vin, pour

se donner des forces, en prévision de sa prédication du lendemain.

Son séjour à Altdorf dura à peine un mois. En reconnaissance de ses hautes vertus, de sa modération, de sa gravité et de son savoir, on l'élut Père gardien de la communauté. Il remplit, durant deux années, ces fonctions dans trois villes différentes : à Polseinfeld, près de Bâle, à Fribourg, et enfin à Feldkirch, dans le Vorarlberg.

Comme supérieur, il avait surtout à cœur de se montrer lui-même ce qu'il voulait que les autres fussent, c'est-à-dire, à l'exemple de Jésus-Christ, le serviteur de tous ses frères. Il cherchait à se rendre utile à tous, portait aux malades leur nourriture, les soignait, nettoyait leur cellule, faisait leur lit. Il se conduisait en toute occasion, non d'après sa propre volonté ou ses désirs du moment, mais en se réglant sur les statuts de l'Ordre.

Il s'occupa toujours des intérêts des pauvres avec une touchante sollicitude, retranchant, pour leur venir en aide, sur les dépenses du couvent, et, en particulier, sur les siennes propres. Il se bornait au nécessaire, et économisait même sur l'huile qui brûlait dans l'église. Une plume lui servait quatre ans, malgré l'usage fréquent qu'il en faisait; cela seul montre à quel point il était animé de l'esprit de pauvreté; cela montre aussi combien est vraie cette parole de Notre-Seigneur : *Qui fidelis in minimo est, et in majori fidelis est*, « celui qui me sert « dans les petites choses, me servira aussi dans les « grandes », et combien elle s'applique avec justesse au bienheureux Fidèle.

Le respect pour la très-sainte Vierge, l'adoration cons-

tante envers Dieu étaient devenus chez lui une seconde nature. Dans ses promenades même, son rosaire ne le quittait jamais, et il priait avec ferveur. On possède encore une lettre de lui, où il exhorte un jeune seigneur, Georges Sigmund, à honorer Marie et à réciter plusieurs rosaires tous les jours, en son intention. Elle se termine par ces mots : « O mon cher Georges Sigmund, le temps
« est court, bientôt nous devons mourir, bientôt nous
« entrerons, selon nos mérites, ou dans la damnation
« éternelle, ou dans l'éternel salut ; pensez-y tous les
« jours, je vous en supplie, et, croyez moi, vous ne pé-
« cherez pas ».

En 1621, Clément, général de l'Ordre, assembla à Constance le chapitre de la province, et, cette même année, Fidèle fut élu gardien de Feldkirch.

C'est l'époque de sa vie où les vertus du saint homme atteignent leur apogée. Il se rendit utile, non-seulement aux siens, dans l'intérieur du couvent, mais encore au dehors. L'armée autrichienne était alors campée dans les environs : une peste éclata tout à coup dans le camp. Les soldats mouraient par centaines. Fidèle, sans craindre pour ses jours, montra, pour sauver et prolonger ceux de son prochain, le plus admirable dévouement. Il prodiguait aux malheureux soldats tous les secours spirituels et corporels dont ils avaient besoin : il visitait les malades deux et trois fois par jour, s'agenouillait près de leur grabat, leur portait le pain des Anges, les consolait, les confessait, leur envoyait des provisions de vin, de pain, d'aliments de toute espèce, dont il se privait et dont il privait ses frères à leur profit. Il quêta pour eux dans les maisons riches, et venait lui-même déposer à leurs pieds

le produit de ses quêtes. Enfin, il écrivit en leur faveur au grand-duc Léopold d'Autriche.

Et ce n'est pas seulement dans cette occasion que le bienheureux Fidèle montra son inépuisable charité. Un prêtre fut, un jour, cité en justice, et n'osa pas en appeler au tribunal ecclésiastique devant lequel il avait le droit de comparaître. Fidèle court aussitôt au tribunal, montre au coupable son tort, lui représente les difficultés qui vont naître de tous côtés, et arrache l'ecclésiastique à cette fâcheuse affaire.

Il visitait les prisonniers pour les consoler et les instruire dans la foi, et comme, au milieu des luttes sanglantes qui ont signalé cette triste époque, plus d'un soldat mourait sans avoir reçu les derniers soins de l'Eglise, il parcourait les champs de bataille, secourait les blessés, donnait aux agonisants l'Extrême-Onction et le saint Viatique; et cet homme, qui n'était dans l'Ordre qu'un simple frère, le plus humble et le plus modeste de tous, qui n'habitait Feldkirch que depuis une année à peine, fut considéré, partout, comme un envoyé du ciel, et reçut de la reconnaissance publique le surnom glorieux de Père de la patrie.

Sa bienfaisante influence s'exerça surtout sur les âmes. C'est ainsi qu'il convertit une noble dame, aveuglée par l'esprit du mal, et que les efforts de plusieurs hommes apostoliques n'avaient pu arracher du milieu de l'hérésie. Il fit aussi rentrer dans la foi catholique le comte Annibal de Hohen-Ems, qui, depuis, lui témoigna la plus vive amitié, et plusieurs autres grands seigneurs des environs.

Une autre fois, c'est un couvent dont les religieux se

laissent aller à quelques désordres, et le nonce du Saint-Siège apostolique, Alexandre Scappi, ne trouve pas de meilleur moyen, pour y rétablir l'ordre, que d'y envoyer le Père Fidèle, « non-seulement », disait-il, « parce que c'est un savant distingué dans le droit civil et dans le droit canon, mais encore parce que c'est un homme grave, digne et pieux entre tous ». Les succès du saint religieux dans sa mission répondirent pleinement à la confiance qu'on avait en lui.

Partout où il y avait des malades à préparer au voyage de l'éternité, on avait recours au Père Fidèle. Un soir, en rentrant au couvent, il vit tout à coup lui apparaître une femme qu'il avait administrée dans la journée, et qu'il savait être morte : « Mon Père ! mon Père ! » lui dit-elle, « je suis condamnée aux flammes du purgatoire, aidez-moi de vos prières ! » Fidèle lui promit d'intercéder pour elle auprès de Dieu ; il le fit, et, quelques semaines plus tard, la même âme se montra de nouveau à lui et le remercia d'avoir obtenu pour elle la miséricorde du Très-Haut.

Il faut s'arrêter dans cette énumération des œuvres de cet homme de Dieu, dont on peut dire avec le Psalmiste : « Le juste s'étend comme un palmier fleuri et comme un cèdre majestueux (1) ». Il n'est pas étonnant que Dieu ait accordé à un tel homme le don de lire dans l'avenir. C'est ainsi qu'il dit un jour à un dragon, mauvais soldat et mauvais chrétien, qui avait l'habitude de s'enivrer et de blasphémer : « Corrige-toi, si tu ne veux pas mourir par l'épée ». Le dragon ne tint pas compte de cet avertissement prophétique, et, quelques semaines après, on

(1) Psaume xci, 13.

apprit qu'il était mort dans une querelle, frappé par un de ses camarades.

Véronica Quadrienne, qui était malade, désirait recevoir les derniers Sacrements. Fidèle lui accorda la sainte communion, mais pour les saintes huiles, il les lui refusa en disant qu'elle ne mourrait pas ; quelques jours après elle était guérie.

Son bonheur suprême eût été de subir le martyre ; dans un entretien qu'il eut avec le Père Synésius de Ratholspell, il s'exprimait en ces termes sur ce sujet : « Je ne demande à Dieu que deux choses, l'une de sortir sans péchés de ce monde, l'autre, de verser mon sang pour l'Eglise ». Une autre fois, il disait au capitaine autrichien, Louis Wiez : « Je suis prêt à mourir pour la foi ; bien que je ne me croie pas digne de la couronne des martyrs, je sais cependant que Dieu la prépare pour moi ». La suite montra que ces mots étaient prophétiques et que le saint homme avait été instruit de son sort par l'Esprit-Saint.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Hérésie des Grisons. — Le Père Fidèle est choisi pour les combattre. — Son courage et ses succès dans cette mission périlleuse. — Rage des hérétiques. — Dieu annonce à Fidèle qu'il recevra la palme du martyre. — Il est assassiné par les hérétiques dans l'église de Sewis. — Ensevelissement provisoire. — Effet produit par le glorieux martyre du Père Fidèle. — Conversion d'un pasteur protestant. — Miracle accompli en faveur des religieux et de la ville de Feldkirch.

L'hérésie prêchée par Luther, en Allemagne, et par Zwingle, en Suisse, avait trouvé de bonne heure accès chez les Grisons. Ce n'est pas ici qu'il convient de faire l'histoire de cette nouvelle doctrine, qui eut, chez le peuple que nous venons de nommer, un caractère plus

politique que religieux ; car dès 1618, les droits du grand-duc Léopold y étaient attaqués.

On ne crut pouvoir mieux lutter contre les débordements de l'erreur, qu'en lui opposant pour digue le bienheureux Fidèle ; et, en effet, il accomplit des prodiges. Deux jeunes seigneurs, Rodolphe de Salis et Lorenzo Gœpfer, eurent avec lui un entretien sur la religion, qui dura plus de trois heures ; à la fin, ils tombèrent à ses genoux. Les témoins de la discussion en sortirent émerveillés ; et comme Fidèle, poursuivant ses succès, offrait aux pécheurs repentants le pardon de leurs fautes, plusieurs d'entre eux s'approchèrent de lui, abjurèrent leurs erreurs entre ses mains et rentrèrent dans le sein de l'Eglise.

Pendant que, au milieu de mille peines et de mille dangers, Fidèle travaillait ainsi à la vigne du Seigneur, on pensait, dans l'Eglise, à le seconder et à lui donner des coopérateurs. Le grand-duc Léopold vint lui-même d'Innsprück, sa résidence, à Fribourg ; il écrivit au Père Matthias d'Herbstein, pour le prier d'envoyer chez les Grisons plusieurs autres capucins. Aidé de ce renfort, Fidèle poursuivit son œuvre avec un succès toujours croissant. Le cinquième dimanche de Carême, il eut le bonheur de recevoir l'abjuration de plusieurs personnes considérables du pays.

Cet heureux événement, qui le combla de joie, ainsi que tous les gens honnêtes, excita la colère des sectaires, et surtout de leurs ministres : ils redoublèrent d'énergie et se mirent à travailler avec rage à l'anéantissement de la mission catholique. Ils tinrent conseil, dans leurs détestables assemblées, sur les mesures à prendre, et résolu-

rent d'assassiner le glorieux chef des apôtres de la foi, à la fête des Rameaux de la même année.

Fidèle, cependant, ne s'occupait qu'à préparer de nouvelles conversions ; il écrivait contre l'hérésie et soutenait la vérité sainte par des arguments irrésistibles. On lui apprit les desseins des meurtriers : « Je me suis offert à Dieu », répondit-il, « et il y a longtemps que je suis prêt pour le sacrifice », et il ajouta : « C'est chez les Grisons que je périrai. Malgré cette vue de l'avenir, la joie rayonnait sur son visage. Le Père Alexis de Spire le remplaça quelques jours à Feldkirch ; quand Fidèle reprit sa place, ce qu'il apprit était bien fait pour le décourager. Les ennemis avaient mis le temps à profit, tout était disposé pour l'exécution de leurs sinistres projets. Il ne s'en émut pas : Quand même une armée entière », disait-il, « marcherait contre moi, je ne craindrais rien, parce que j'ai mis mon espérance dans le Seigneur (1) ».

Le 24 avril, quatre jours après les fêtes de Pâques, Fidèle reçut, comme à l'ordinaire, les confessions d'un certain nombre de pénitents ; puis il offrit le saint sacrifice de la messe. Il fit, ce jour-là, une instruction aux soldats qui étaient présents, sur l'horreur du blasphème. Au milieu de son discours, la voix lui manqua tout à coup, sans raison apparente, et il resta quelque temps les yeux levés au ciel, sans prononcer une parole. Quand il reprit ses sens, il termina brièvement le sermon qu'il avait commencé, puis il ajouta : « Le Seigneur vient de me renseigner sur mon sort, je sais maintenant que ma dernière heure est proche ». On s'offrit à le défen-

¹ Psaume xxvi, 3.

dre, et un officier, Jacques Colonna, baron de Fels, voulut à toute force l'escorter avec quelques soldats ; Fidèle dut céder à ses instances ; puis, il se mit en route pour Sewis, où il avait résolu de prêcher ce jour-là.

Il monta en chaire, en effet, et commença à parler sur ce texte de saint Paul (1) : « Un Dieu, une foi, un baptême ». Tout à coup, il se fit un grand bruit ; c'était une troupe d'hommes armés qui arrivaient au pas de course. Le saint homme se recueillit un moment et continua. Presque au même instant, avec des vociférations et des hurlements de joie, des soldats, ou plutôt des bandits, se précipitèrent dans l'église, armés de massues, de lances, d'épées, de hallebardes, de fourches et de bâtons ; quelques-uns même avaient des mousquets. Un premier coup étendit mort le soldat posté, par le capitaine Colonna, pour défendre la porte ; les autres essayèrent de lutter, ils furent écrasés par le nombre, et leur vaillant chef fait prisonnier. Tous les honnêtes gens qui se trouvaient dans l'église, saisis d'une folle terreur, avaient pris la fuite ; le saint prêtre restait seul dans sa chaire, le visage aussi calme que s'il se fût trouvé au milieu de paisibles brebis, et non d'une bande de loups dévorants. Les assassins, après avoir tiré inutilement sur lui quelques coups d'arquebuse, se saisirent de lui : « Répète donc ce que tu as dit contre « notre Calvin », s'écriait l'un. — « Dis, veux-tu, oui ou « non, embrasser notre foi », s'écriait un autre ; et le saint homme répondit : « Je ne suis pas venu ici pour « embrasser l'hérésie, mais pour la combattre ».

A cette parole courageuse, ils le menacèrent de mort. Le serviteur de Dieu leur reprocha leur révolte contre

(1) Saint Paul aux Ephésiens, IV, 5.

l'autorité. Aussitôt, l'un de ces forcenés, tirant son épée, l'en frappa avec fureur ; Fidèle tomba, la tête fracassée par une horrible blessure, et se soutenant encore sur les genoux, il leva les mains au ciel en criant : « Jésus, Marie ! mon Dieu, ayez pitié de moi ! » Il reçut un second coup qui l'étendit à terre ; et, bientôt, tous se précipitant sur lui, le percèrent de plus de vingt coups. Son sang inondait ses vêtements blancs et le sol.

Quand les meurtriers eurent assouvi leur rage, ils s'enfuirent. On vint alors au secours de Fidèle, il respirait encore ; mais malgré les soins empressés dont il fut l'objet, il ne tarda pas à expirer. Il était environ dix heures du matin.

Ainsi finit cet homme de Dieu, dont la devise avait été : « Jésus est ma vie, et mourir pour lui est ma plus chère pensée ! » C'est le premier martyr de la Congrégation de *Propaganda fide*, qui ait versé son sang dans la lutte engagée contre le protestantisme.

Pendant que le corps du glorieux apôtre gisait dans son sang, quelques misérables placèrent dans sa main un mousquet, et, à sa ceinture, une poire à poudre, pour faire croire qu'il était mort en combattant. Mais les témoins, qui, plus tard, déposèrent sur cette horrible affaire, établirent la vérité. Une des dépositions les plus importantes est celle du fossoyeur qui l'ensevelit ; il rapporta que le saint corps, demeuré sans sépulture toute la journée, avait été gardé par les Anges.

Quand le Père Johanne apprit la catastrophe, son premier regret fut de n'avoir pu partager le sort du bienheureux Fidèle. Cependant, il fallut songer à l'ensevelir. On plaça le corps dans la fosse avec les cérémonies ordi-

naires, la tête masquée par le capuchon, comme le veulent les statuts de l'Ordre, les mains croisées sur la poitrine, une sandale sous la tête, pour la soutenir, et l'autre aux pieds. La croix d'Espagne, qu'il portait, fut ensevelie avec lui. C'était le jour de la fête de saint Marc, patron du martyr, le 25 avril 1623, à Sewis.

La catholicité entière jugea qu'il était mort comme un saint, et il plut au Seigneur de ratifier ce jugement par les nombreux miracles qui s'accomplirent sur son tombeau. Le ministre Jean Jodock, qui, en raison de ses savantes études, était devenu docteur en théologie, dans une Université hérétique, et qui dirigeait, à Neltlin, un séminaire protestant, fut tellement frappé du courage héroïque déployé par le saint apôtre, qu'il en conclut qu'une religion capable d'inspirer de tels dévouements était la seule véritable, et qu'il renonça à son erreur.

Une guerre ayant éclaté, tout tremblait à Feldkirch, menacée par une armée ennemie. Les Capucins, dont Fidèle avait été le gardien, mettaient en hâte les vases sacrés en sûreté. Un frère lai, au moment du départ, se jeta à genoux devant l'autel et pria le bienheureux martyr d'intercéder pour son Ordre auprès de Dieu. A peine avait-il terminé son oraison, qu'un grand bruit se fit entendre, et Fidèle lui-même apparut aux yeux des religieux étonnés : « Ne craignez rien », leur dit-il, « Dieu a résolu d'épargner cette ville », puis il s'évanouit. Feldkirch échappa en effet, pour cette fois, à la fureur des hérétiques.

En même temps, Dieu poursuivait de sa vengeance les meurtriers du saint. Au siège de Mayence, l'un d'eux fut

frappé d'un boulet qui lui coupa les doigts avec lesquels il avait tenu l'arme qui avait frappé le martyr. Un autre, Gebhard de Davos, fut tué d'un coup de canon, près de la même ville ; un autre enfin, qui se repentit et fit pénitence, fut épargné, et montra par là que le saint n'avait pas en vain imploré pour ses bourreaux la miséricorde de Dieu.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Exhumation et translation des précieux restes du martyr, en partie à Feldkirch, en partie à Chur. — Miracles accomplis par son intervention. — Procès de canonisation. — Diverses phases de l'enquête entreprise sur sa vie et ses œuvres. — Il est déclaré bienheureux le 2 septembre 1644, et canonisé le 12 mars 1729.

Cependant les Capucins de Feldkirch ne voulaient pas laisser à Sewis les précieux restes de leur saint compagnon, et l'un des premiers soins du Père Alexis, qui continua la mission, fut de les faire transporter à Feldkirch.

Quand les frères qu'il chargea de ce soin furent arrivés au tombeau, quel ne fut pas leur étonnement en voyant sortir de terre un lis éblouissant de blancheur, de la hauteur d'un homme, et à chaque fleur duquel pendait une goutte de sang. Un naturaliste distingué, le Père Erasme, appelé pour constater le prodige, déclara, après l'examen le plus attentif, que cette fleur n'appartenait à aucune espèce à lui connue.

La terre enlevée, on trouva le corps étendu dans la position que nous avons décrite. Tous les assistants furent saisis d'horreur à la vue des blessures affreuses dont il était couvert. La mort, d'ailleurs, avait déjà com-

mencé son œuvre, le corps et la tête étaient en pleine décomposition. On recueillit la ceinture du saint, ses sandales, sa croix d'Espagne, quelques lambeaux de ses habits, son agnus Dei, sa tête et l'une de ses mains ; puis, on remit le reste en ordre, on le recouvrit de terre, et on reprit processionnellement le chemin de Feldkirch.

Sans plus attendre, le Père Matthias, provincial de l'Ordre, le Père Alexis de Spire, le Père Gaudens de Laufensbourg, le Père Erasme d'Oreno, et le frère lai Meinrad de Rapperswyl se mirent en route pour aller chercher ce qu'on n'avait pu rapporter du saint corps, lors de la première ouverture du tombeau. Au moment où on allait le mettre dans le cercueil, il y eut opposition de la part de l'évêque de Chur, qui réclamait pour son église cathédrale les restes du saint. Ce n'était pas le compte des Capucins ; le Père Matthias et quelques autres religieux avec lui se rendirent auprès du prélat, mais ils ne parvinrent à conserver que ce qui était déjà en leur possession ; pour le reste, le prélat fut inflexible.

Le corps fut donc placé dans un cercueil de chêne doublé de plomb, et transporté, sous bonne escorte, d'abord à Mayenfeld, dans le château de Gugelberg, qu'habitait le comte Alwig, un des protecteurs de l'Ordre. Mais quels ne sont pas les desseins de Dieu. En ce même jour le feu éclata dans Mayenfeld, avec une telle violence, que tous les efforts tentés pour l'éteindre furent inutiles. La flamme avançait avec rapidité vers le château, où étaient déposés vingt tonneaux de poudre à canon. Le danger était terrible, et les plus braves mêmes reculaient, n'osant s'exposer au risque d'une explosion formidable.

En ce moment suprême, le comte Alwig, n'espérant plus de salut que de la miséricorde divine, s'écria : « Saint « Fidèle, ayez pitié de nous ». Et tout aussitôt, le vent, qui était très-violent, changea de direction ; les flammes s'éloignèrent et le château fut sauvé.

Les restes du saint furent alors transportés à Chur, en grande pompe, et reçus par l'évêque à la tête de son chapitre. La cérémonie la plus imposante fut célébrée, un *Te Deum* chanté avec accompagnement d'orgue, et le corps placé dans la cathédrale, ainsi qu'une épée qui avait servi à lui donner la mort.

La sainteté de Fidèle fut attestée par de nombreux miracles dus à son intercession. Catherine, treizième fille de Jean Schmid de Gersingen, était devenue muette à la suite d'une petite vérole : elle ne pouvait parler depuis plus de deux mois. Les parents, dans leur douleur, supplièrent en sa faveur la Mère de Dieu ; mais le Seigneur en avait décidé autrement ; elle ne guérit pas. Ils entreprirent alors un voyage à Feldkirch ; l'enfant put prononcer le mot : mère ! Ils renouvelèrent le voyage, et elle put faire entendre quelques mots. Pleins de confiance, ils firent un troisième pèlerinage et, comme la mère apprêtait le dîner, l'enfant entra dans la cuisine en s'écriant : « Mère, que prépares-tu pour dîner ? » La pauvre femme, de saisissement, tomba sans connaissance et ne revint à elle que pour se jeter aux pieds du saint.

Léonard Laterner, de Brand en Blutenz, ne pouvait plus, depuis plus de quarante années, se servir de son bras droit. Il vint au pied du tombeau implorer l'intercession du saint, et son bras recouvra tout à coup une souplesse

et une vigueur telles qu'il s'en servit depuis pour les plus rudes travaux des champs.

Ces miracles et d'autres encore firent grandir de jour en jour la réputation de sainteté du bienheureux Fidèle. Déjà, en 1624, l'empereur Ferdinand II écrivait à l'évêque de Chur et lui demandait de procéder à une enquête sur les vertus, le martyre et les miracles de Fidèle.

Le 31 mai de la même année, le cardinal Brandini faisait, dans la Congrégation des Rites, la prière au saint Père Urbain VIII, de prendre connaissance de la procédure commencée. Sa Sainteté y daigna donner son approbation.

Le 14 février 1626, le cardinal-évêque d'Ostie, Franz-Maria del Monte, président de la Congrégation des Rites, ordonna à l'évêque de Constance, Jacob, comte de Fuagger, et ensuite à son successeur, Sixtus Werner de Prasberg, de commencer l'enquête.

Le procureur ecclésiastique qui fut chargé de soutenir la cause du saint fut le capucin Théodat de Boulogne. Il donna lecture de la lettre du pape, et on nomma comme notaire Léonard Hammerer de Brégenz, docteur en théologie, et comme secrétaire, Jean Recklin, chapelain de l'église cathédrale de Constance.

L'enquête commença le 20 juillet, et dura trois mois. On entendit cinquante-sept témoins. Leurs dépositions, traduites en latin, signées et scellées, furent envoyées à Rome par l'entremise de Matthias Ransperg, assermenté à la congrégation des Rites. Les mêmes formalités furent accomplies aussi à Chur.

On procéda à une nouvelle exhumation du corps de Fidèle, exhumation qui fut faite avant le lever du soleil,

comme la lettre papale le prescrivait expressément, pour éviter un trop grand concours de peuple. Les formalités d'usage furent observées, et leur longueur fatigua longtemps l'Ordre des Capucins tout entier. On remarqua avec étonnement que, le jour où les pièces de ce mémorable procès furent ouvertes à Rome, trois soleils apparurent en même temps dans le ciel.

Mais le jour n'était pas encore venu où Dieu voulait glorifier son serviteur. Les guerres et les circonstances difficiles où se trouva le Saint-Siège arrêtaient pour longtemps la béatification de Fidèle.

En 1644, quand Innocent X parvint au trône apostolique, l'instruction reprit son cours. Enfin, le 2 septembre, à neuf heures du matin, dans la sacristie de l'église de Saint-Nicolas, à Feldkirch, les lettres pontificales furent ouvertes devant le grand-duc et son conseil, les juges de Rotwyl, le notaire Jean Dietrich, et on donna lecture du décret qui mettait le martyr de la foi au rang des bienheureux.

Tout n'était pas fini encore : l'enquête se poursuivait, on entendit plus de deux cents témoins. En même temps, autour du tombeau accourait de toutes parts une foule immense, de nouveaux miracles s'accomplissaient chaque jour, et enfin, sous le pape Benoît XIII, le 22 mars 1729, la canonisation fut prononcée.

(LECHNER.)

 VINGT-HUITIÈME JOUR D'AVRIL

LE VÉNÉRABLE CHARLES DE MOTRONE

CAPUCIN

 1763. — Pape : Clément XIII. — Roi de France : Louis XV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Famille du vénérable Charles. — Sa jeunesse exemplaire. — Il entre dans un couvent de Viterbe. — Il demande à partir en mission pour le Congo. — Ses vertus et sa science. — On lui confie les missions d'Italie. — Comment il s'acquitte de cette charge. — Fatigues qu'il s'impose. — Conversions. — Emploi d'une journée du Père Charles. — Témoignage que ses compagnons rendent de ses vertus. — Sa sévérité à l'égard des pénitents peu sincères.

A Motrone, petit village des Apennins, à une demi-journée de Lucques, vivaient, vers la fin du dix-septième siècle, Justin Mariano de Peregrina Grotta, légiste, et femme Dominique Gaidi, dont il naquit plusieurs enfants. On sait la vie de quatre d'entre eux. L'un se maria, il fut le père de Jean-Baptiste Grotta, chapelain et bibliothécaire de la maison Alieri ; un autre devint confesseur d'un couvent de Capucines, a Lucques ; les deux autres se consacrèrent à Dieu dans l'Ordre des Capucins. De ces deux derniers, l'un fut un prédicateur célèbre, l'autre est le vénérable Charles de Motrone, dont nous nous occupons.

Charles fut baptisé le 4 février 1690, dans l'église de

Saint-Just, par son oncle, Justus Grotta, qui lui donna son nom. Ses parents, bons chrétiens, qui recevaient fréquemment les Sacrements, l'habituaient de bonne heure à l'obéissance, au respect des bonnes mœurs, aux exercices pieux ; et il devint l'exemple de tous les enfants de son âge. A vingt ans, il vit s'ouvrir, à ses instantes prières, les portes d'un couvent de la province Romaine, dont le frère Cuspin de Viterbe faisait alors l'ornement. Il y prit le nom de Charles ; c'est là qu'il acheva son noviciat, en se faisant connaître par toutes les vertus qui distinguent les frères de l'Ordre.

On ne sait pas où il avait étudié : mais quand il fut devenu prêtre, il prêcha un jour de fête (l'Assomption ou l'Immaculée Conception), de façon à édifier tout le monde ; et les frères, comme les supérieurs, déclarèrent unanimement qu'il était fait pour prêcher des missions. Ses études finies, enflammé du désir de conquérir à Dieu les âmes des idolâtres, il pria son supérieur de l'envoyer à Congo ; celui-ci, en jugeant autrement, déclara vouloir le garder dans sa patrie, et l'humble frère se soumit avec le respect dû à l'autorité.

Sa régularité, sa piété, sa droite raison, le recommandaient à l'attention : nommé Père gardien, il en remplit deux ans les fonctions et devint ensuite aumônier des galères, à Civita-Vecchia : « Mes supérieurs », disait-il plus tard, « m'avaient envoyé dans l'enfer flottant » (*nell inferno portatile*). On peut se figurer combien il eut à souffrir parmi ces hommes, le rebut et le fléau de la société. On ignore le laps de temps qu'il y demeura : probablement deux ou trois ans.

A son retour, on résolut de l'envoyer aux missions ; il

comptait alors trente-six ans, et jusqu'à sa mort il ne se passa pas une année où il ne fit, outre la prédication du Carême, plus de dix missions.

La vie intérieure et la vie extérieure étaient, chez lui, dans une parfaite harmonie ; il n'aimait que Dieu et ne travaillait que pour Dieu. L'ardeur de sa foi était extraordinaire : quand il récitait le *Credo* de la sainte messe, il semblait transporté. Les mystères divins, qu'il enseignait aux autres, ravissaient son âme, et le tremblement qui s'emparait de lui, au commencement du canon, et ne le quittait qu'après la communion, montrait assez les émotions puissantes qu'excitaient en lui les mystères de la religion. Homme de foi, il était aussi homme de prière. Dès qu'il avait un moment de loisir, il priait ; après les exercices de la nuit, rien ne pouvait le séparer de l'Époux sacré de son âme, Jésus, caché dans l'Eucharistie.

Le Père Jean de Viterbe, qui fut son compagnon pendant bien des années, disait de lui : « Pendant que j'ai été son coopérateur, aucune de nos missions ne s'est passée sans troubles ». L'enfer faisait les derniers efforts pour mettre obstacle à l'œuvre sainte que nous poursuivions. Et lorsque, lassé et fatigué, je m'écriais : On recherche les missions comme avantageuses, on s'y tue pour ne récolter qu'ennuis et déceptions, lui, plein d'humilité, répétait : « N'est-ce pas là servir Dieu ? » Une autre fois, pour relever mon courage abattu, il me disait : « Au commencement d'une mission, on rencontre tous les jours des obstacles et des difficultés ; mais tout cela disparaît peu à peu, le mal se change en bien, et tout se termine à la plus grande gloire de Dieu et à l'avantage du prochain ».

Le bienheureux Charles ne reculait devant aucune fatigue pour accomplir son saint ministère. Un jour, à Canespina, à la fin d'une mission, comme il rentrait au logis, un homme lui demanda d'entendre sa confession. Le Père l'accueillit volontiers, bien qu'il fût attendu ; et il resta toute la nuit à écouter les aveux de ce malheureux, interrompu à chaque instant par des larmes et des sanglots, et qui ne s'était pas confessé depuis plus de quarante ans.

Un tel concours de fidèles se pressait à ses missions, que non-seulement il avait lui-même beaucoup à faire, mais que les compagnons qu'on lui adjoignait étaient bientôt, eux aussi, exténués de fatigue : « Avec lui », disait un jour au Père Dominique de Viterbe le Père Franz-Marie de Segni, « on a à peine le temps de prendre un peu de nourriture et de repos ; du matin, jusqu'au soir, il faut confesser. Il nous dit qu'un bon chasseur doit tuer le gibier quand il le rencontre ». C'est un vrai chasseur d'âmes. On avait beau lui représenter qu'un arc trop tendu se brise, il n'écoutait rien. Et cependant il compatissait à nos fatigues, mais l'ardeur de son zèle passait par-dessus tout : « Quand je vois des malheureux souffrir et avoir besoin de mes secours, pensez-vous que je puisse songer au repos ? » Quand il arrivait en mission quelque part, tout le monde accourait auprès de lui : l'un demandait des consolations dans son malheur, l'autre un appui dans ses revers. Il écoutait tout le monde avec patience, consolait chacun et lui promettait de l'aider dans la mesure de ses forces ».

Par-dessus tout, il montrait beaucoup de sollicitude pour les novices. Quand il n'était pas en mission, il ha-

bitait de préférence le couvent de Parenzano, à Viterbe, où il y avait un noviciat. Apprenant un jour que les pénitences succédaient aux pénitences : « Comment ces pauvres enfants », dit-il, « supportent-ils ces rigueurs ? Ils doivent en être accablés ». Il avait pour eux l'amour d'une mère, mais aussi, quand il le fallait, une sévérité paternelle, et il ne laissait jamais passer une faute sans la relever et blâmer le coupable.

Sa charité n'était pas au-dessous de ses autres vertus. Disait-on du mal de quelqu'un, il prenait un visage attristé et disait : « Parlons d'autre chose », et il ajoutait souvent : « Quand nous nous occupons du prochain, que ce soit pour lui faire du bien, et non pour lui attirer des désagréments ». Il mendiait lui-même pour les pauvres, dans Rieti et dans Ronciglione, et quand il n'y avait pas au couvent de quoi satisfaire aux besoins de tous, il abandonnait de bon cœur sa propre part. « Donnez aux pauvres », disait-il, « pour être bénis de Dieu ». Avec les pécheurs il se montrait au tribunal de la pénitence aussi plein de douceur, qu'il était majestueux dans la chaire. Aussi les pénitents venaient-ils de fort loin, d'autant plus qu'il encourageait leur zèle naissant par de petits cadeaux.

C'est le propre des âmes d'élite de se régler en toutes choses sur les paroles de l'Évangile, les lois de l'Église et les discours des supérieurs, et de rendre à Dieu ce qui est à Dieu et aux hommes ce qui est aux hommes. Cette vertu, c'est la justice ; le Père Charles s'étudiait toujours à la pratiquer et à s'y perfectionner. Sa piété n'était pas moins scrupuleuse. Il se préparait à offrir le saint sacrifice par une méditation profonde, le célébrait avec atten-

tion, prononçait distinctement chaque mot, et officiait avec un respect et une gravité qui édifiaient tous les assistants.

D'habitude, il disait la sainte messe de grand matin, puis récitait à haute voix les litanies de la Vierge, faisait chanter quelques cantiques, et expliquait le catéchisme pendant une heure environ. Après quoi il confessait. A midi, les Pères se réunissaient pour le dîner : c'était le seul moment où le bienheureux Charles leur permit de se délasser de leurs travaux. Le repas terminé, on disait le bréviaire, et on retournait confesser. La journée se terminait par la prière et des chants religieux.

Durant une mission, il y avait ordinairement trois processions, durant lesquelles les pénitents se donnaient la discipline. A la troisième, qui se faisait un dimanche, on portait dans les rues l'image de Notre-Dame de la Victoire. De retour à l'église, le Père Charles prononçait le sermon d'adieu et s'efforçait d'affermir tous les cœurs dans les bonnes résolutions qu'ils avaient formées. Alors des paroles graves et pressantes s'échappaient de son âme. Attristé de voir tant de chrétiens se confesser si souvent sans se corriger, il s'écriait : « De pareils actes sont autant de sacrilèges, et vos confessions seront votre confusion (*confitentur, confundentur*); car vous faites un mélange impie de la pénitence et du péché ! » (*Che sacramenti, che sacramenti, sacrilegi, sacrilegi! Che confessioni, confusioni, confusioni! fanno un misto de confessioni è di peccati, di peccati è di confessioni!*)

Il exigeait dans l'église l'attention la plus soutenue. Un jour qu'il avait commencé un sermon en disant : « Béni soit Jésus-Christ ! » et que le peuple avait négli-

gement murmuré la réponse : « Dans l'éternité », il recommença avec une voix si terrible que tout le monde en frissonna jusqu'à la moelle des os.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Mortifications du Père Charles. — Son humilité. — Il se retire devant un moins digne que lui. — Comment il répond aux calomnies et aux attaques injustes. — Son obéissance. — Sa vie dans l'intérieur du couvent. — Sa chasteté évangélique. — Dons extraordinaires. — Prophéties. — Guérisons miraculeuses. — Respect que les princes de l'Eglise témoignent au saint missionnaire. — Injustice dont il est victime. — Il reprend le cours de ses missions. — Sa dernière maladie. — Sa mort et ses funérailles. — La cour de Rome le déclare vénérable.

Le Père Charles joignait à l'amour de la justice et de la piété celui de la mortification, et il montrait tous les jours le plus admirable courage. Au moment de partir en mission pour Forano, Vagone, Montusola et Aspra, on essaya de l'arrêter en lui faisant le plus affreux tableau de la misère de ces pays. « Le peuple est pauvre », répondit-il, « tant mieux ! Dieu y pourvoira ».

Il avait pour auxiliaire le Père Clément de Nissa, religieux d'un caractère difficile et jaloux, qui ne manquait pas une occasion de le critiquer ; il le supporta pendant plusieurs années. Il fit plus encore : en 1743, le Père Clément ayant essayé de prendre sa place et de diriger une mission à Tolfa, il se retira sans protester ; mais trois jours ne s'étaient pas écoulés que la mission était en désordre et que la ville entière redemandait instamment son concours ; il revint plein de zèle, comme si on ne lui avait pas fait une injure, et répara tout le mal.

Un jour que le frère lai, Julien d'Albano, lui parlait à Tivoli des injustices que l'on s'était permises à son égard, il lui répondit : « Ce sont des artifices du diable pour

« mettre obstacle à l'œuvre de Dieu ; mais je ne crains
« rien, parce que j'ai mis ma confiance dans la très-sainte
« Vierge ».

Comme il arrivait à Ostricoli et y commençait une mission, un procureur de Narni écrivit à l'évêque de cette ville une lettre où il dénonçait le Père Charles comme apostat et propagateur de mauvaises doctrines. L'évêque ordonna aussitôt à un vicaire général de se rendre à Ostricoli : « Allons », dit le saint prédicateur, « nous aurons une belle moisson : elle se prépare bien, « car les orages sont précoces ». Quelques jours après, en effet, il commençait sa mission en vertu des pleins pouvoirs qui lui étaient conférés, et l'une des premières rétractations fut celle du calomniateur lui-même, qui fut si profondément touché de la grâce, que, si le Père Charles le lui eût permis, il eût fait une complète rétractation, en public.

L'anecdote qui suit peut donner une idée des privations que s'imposait le saint missionnaire. Il venait d'achever une mission à Anticoli, quand un seigneur des environs vint lui offrir, pour faire sa route, des provisions de toute nature : il les distribua tout entières au peuple, quoiqu'il fût lui-même à jeun. Le Père Julien d'Albano, son compagnon, imita son désintéressement. A Vicovaro, un homme de bien les attendait, et les mena chez lui où un repas exquis leur était préparé ; ils refusèrent encore. Enfin, trois milles plus loin, le Père Julien déclara que les forces lui manquaient, et prit un peu de pain et de vin pour réparer ses forces. Mais le Père Charles acheva sa route, longue de plus de cinq lieues, sans avoir pris aucune nourriture.

Sur les avis du cardinal protecteur Ruspoli et du général de l'Ordre, Bonaventure Barberini, il laissait ses frères en agir à leur guise sur ce point ; quant à lui, il vécut toujours dans la plus extrême pauvreté.

Aux mortifications de la chair il joignait celles de l'esprit. Humble de cœur et doux de manières, il faisait sa société des pauvres et des misérables, et se considérait lui-même comme un pécheur, un criminel, le plus méprisable des humains. Jamais on ne l'entendit prononcer une parole qui fût à sa louange ; tous ses gestes et tous ses discours respiraient la plus profonde modestie.

Son obéissance à ses supérieurs était devenue proverbiale. Une des pensées qui revenaient le plus souvent sur ses lèvres était celle-ci : « Celui qui est vraiment obéissant reçoit de Dieu de grands secours ». Il citait volontiers le Fils de Dieu, dont l'obéissance alla jusqu'à mourir sur la croix, et disait : « Nous autres frères, nous devons abjurer toute volonté et obéir en aveugles ». Lui-même en donnait l'exemple. Quoiqu'il eût reçu du général de l'Ordre pleins pouvoirs pour tenir des missions partout et en tout temps, il produisait toujours, à la première requête, les lettres dont il était porteur, et demandait à tous les supérieurs la permission dont il eût pu se passer.

Dans les mois de juillet et d'août, comme la chaleur excessive l'empêchait de prêcher, il vivait dans un monastère dont la Règle était fort dure, et s'y conduisait en parfait fils de Saint-François. Là, se souvenant de Jésus qui a voulu naître dans une étable et mourir sur la croix après une vie de souffrances, il portait un habit de toile grossière, couchait sur des planches, se nourrissait de

pain et de légumes, et, refusant pour lui-même tout présent, faisait distribuer aux pauvres ce qu'on lui offrait.

A ce détachement absolu des choses de la terre il joignait la plus sévère chasteté. Les trois moyens qu'il employait pour conserver cette vertu précieuse, et qu'il indiquait à ses pénitents, étaient la mortification, l'exactitude à veiller sur soi-même, la prière. L'impureté lui causait une telle horreur qu'il la nommait le vice des animaux les plus dégradés. Quand il parlait des liaisons déshonnêtes, sa voix retentissait comme le tonnerre, et ses mots frappaient comme la foudre. Dans l'Ordre, c'était une opinion généralement répandue, que, de sa naissance à sa mort, il avait conservé sans souillure le lis éclatant de la pureté.

Les dons les plus extraordinaires ne pouvaient manquer à cet homme d'un zèle si grand pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. De nombreux témoignages prouvent qu'il a souvent prédit l'avenir, qu'il lisait dans les cœurs et qu'il y produisait des effets extraordinaires, dus à la grâce de Dieu.

Pendant une mission à Capo-di-Monte, François Francisini vint le trouver et lui dit que sa fille, femme du capitaine Monini, était dangereusement malade. Quelques jours après, le Père Charles lui répondit qu'elle allait guérir et qu'elle pourrait suivre la mission. Elle guérit en effet et vint à l'église. Le Père Charles, qui ne l'avait jamais vue auparavant, fut averti par le Seigneur de sa présence, et à la fin de l'office, il s'en fut trouver le père de la malade et le féliciter, à son grand étonnement, de l'heureuse guérison de la jeune femme.

La fille d'un bourgeois de Nepi vint un jour le trouver

pour lui demander du secours : elle avait une main qui la faisait cruellement souffrir. « Je vais dire la messe », lui répondit le saint homme, « écoutez-la avec recueillement, et si vous avez la foi, Dieu vous guérira ». Elle obéit, et à la fin de la messe, quand le prêtre donna sa bénédiction, elle put sans difficulté faire le signe de la croix : sa foi l'avait sauvée.

Pendant sa dernière mission à Biéda, en 1763, il s'arrêta tout à coup au milieu d'un sermon et s'écria : « Faites pénitence, Messieurs, car l'un de vous mourra dans dix jours ». Ces paroles firent une impression profonde, et chacun s'occupa de mettre en ordre les affaires de sa conscience. Le matin du dixième jour commençait à peine, qu'on vint tout à coup appeler le Père Charles près de Hiéronyme Libérati, qui rendait le dernier soupir, et confirmait ainsi la vérité de la prédiction.

Citons encore, avant de nous arrêter dans cette énumération qui menace d'être trop longue, la prophétique annonce d'une victoire que remportèrent, quelque temps après, les armées d'Autriche sur la Prusse (1).

Le serviteur de Dieu n'avait pas encore rempli sa mission sur la terre, que déjà on le regardait partout comme un saint et un apôtre. Sa vie de mortifications, son activité infatigable, son zèle brûlant pour le salut des âmes, sa puissante éloquence, son amour du prochain, sa douceur, sa patience, tout avait contribué à lui valoir cette réputation méritée. Non-seulement la foule des fidèles, mais encore le clergé, l'épiscopat, Rome même, l'avaient en grande estime. L'évêque de Pizzangara de Tivoli l'honorait de son amitié, et baisait avec vénération les

(1) Bataille de Kollin, juin 1757.

pans de son manteau. Chacun se recommandait avec empressement à ses prières et lui demandait sa bénédiction ; on l'appelait près des malades, on coupait des morceaux de son habit pour faire des reliques, on cherchait à obtenir quelque chose qui lui eût servi. L'avocat Silvestrelli et sa femme s'agenouillaient quand il venait chez eux. Le Père Félix Antoine de Camajore déclare que, à Viterbe, les personnes les plus considérables le tenaient pour saint. Le Père Félix de Pontarlier dit aussi qu'il entendait dire au cardinal-évêque, Oddi de Viterbe, quand on parlait du Père Charles : « C'est un homme de Dieu et un saint ». Les évêques de Civita-Castellana, d'Orte, de Sutri, de Nepi, l'avaient en haute estime. Enfin un illustre docteur en Sorbonne, vicaire général du cardinal de Tanzo, disait : « Quand j'assistais aux missions dirigées par le Père Charles, il me semblait que j'entendais la parole de Dieu et que l'Esprit-Saint lui-même parlait par sa bouche ».

Quoique le vénérable missionnaire eût dépassé la soixante-dixième année, il ne songeait pas au repos et disait qu'un soldat du Christ devait mourir sur le champ de bataille. Mais un coup bien cruel vint le frapper : quelques religieux, qui étaient jaloux de lui, intriguèrent auprès des supérieurs de l'Ordre et prétendirent que le grand âge l'avait complètement rendu incapable de prêcher, et qu'on ne comprenait plus ses paroles ; (il avait, en effet, perdu toutes ses dents). Sur ces observations, les supérieurs lui défendirent de continuer ses missions. Rien ne pouvait lui être plus pénible ; mais il obéit. Cette épreuve, d'ailleurs, ne dura pas longtemps. Comme il se sentait toujours plein de force, et qu'un nouveau provin-

cial avait été nommé, il demanda et obtint la permission de reprendre ses prédications. Elles furent, comme toujours, couronnées de succès. Il fit à Biéda sa dernière mission, et il y traversa les épreuves les plus cruelles ; il craignait même pour son salut éternel, et le dit un jour au Père Jean Dominique, qui lui répondit après avoir prié un instant : « Toutes ces craintes sont un signe infaillible de l'amour de Dieu pour vous et un gage assuré de votre salut éternel ». Le Père Charles en versa des larmes de joie.

Il était alors au couvent des sœurs de Sainte-Françoise-Romaine, à Suriano. Un jour, il terminait l'office et entonnait le *Salve Regina*, quand on le vit s'affaïsser sur ses genoux. Les sœurs s'écrièrent aussitôt : « Malheur à nous ! » et coururent tout affolées chercher des secours. Le procureur du couvent, son ami, accourut. On le transporta dans sa chambre, non sans peine ; car il était grand et fort. Il y avait justement au couvent le Père Félix Antoine de Camajore, qui était venu y dire la messe ; il accourut aussitôt pour administrer les saintes huiles au mourant. En même temps qu'il recevait les derniers Sacrements, on le saignait. Le sang ne coula que faiblement. Cependant le Père Félix disait pour lui la messe dans l'église paroissiale, et faisait apporter dans la chambre où il était couché la madone de la Victoire.

Le Père Vicar voulut lui donner l'absolution ; mais les sanglots étouffèrent sa voix, et il fut obligé de se faire remplacer par un dominicain qui était présent. On récita ensuite les prières des agonisants ; elles étaient à peine terminées que le bienheureux Charles poussait un grand

soupir et rendait l'âme. C'était le 28 avril 1763, à quatre heures du soir.

Quelques-uns des assistants pleuraient ; d'autres l'invoquaient comme un saint ; plusieurs coupaient des morceaux de son habit, et jusqu'à sa barbe, ses cheveux et ses ongles. On eut beaucoup de peine à le défendre contre ces témoignages indiscrets de respect, jusqu'à son ensevelissement qui eut lieu le 3 mai.

Un peintre fit alors son portrait qui fut gravé sur cuivre, et publié dans toute l'Italie. Son tombeau devint un lieu de pèlerinage très-fréquenté, et son intercession fut d'un grand secours à tous ceux qui l'implorèrent.

En raison des nombreux miracles qui s'opérèrent sur son tombeau, on commença, dès 1774, une enquête approfondie sur les vertus héroïques et les mérites extraordinaires du serviteur de Dieu. Les déclarations unanimes des témoins décidèrent le Saint-Siège à lui conférer le titre de vénérable.

(LECHNER)

TRENTIÈME JOUR D'AVRIL

BÉNÉDICT OU BENOIT PASSIONÉI

CAPUCIN

1625. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Mort prématurée des parents de Bénédicte. — Il est élevé par un homme charitable. — Ses premières études et ses travaux à l'Université de Padoue. — Belle conduite et succès. — Bénédicte se lie d'amitié avec Hippolyte Conventini. — Il entre dans l'Ordre des Capucins. — Maladie et guérison inespérée. — Il devient gardien du couvent de Fano. — Mission en Allemagne et courage qu'il y déploie. — Danger de mort et salut miraculeux. — Prédications de Bénédicte. — Ses vertus religieuses : humilité, pauvreté, piété. — Miracles qu'il accomplit. — Bénédicte va prêcher le Carême à Sassocorbaro. — Sa dernière maladie. — Sa sainte mort.

Bénédicte naquit le 13 septembre 1560, de Dominique Passionéi, gentilhomme de race illustre, et de Madeleine Cibo, à Urbin, dans un palais qui fut depuis transformé en orphelinat. Il reçut au baptême le nom de Marc.

Ses parents, dont la fortune avait été grande autrefois, ayant subi les atteintes de l'adversité, ne conservaient que de faibles restes de leur ancienne opulence. Le jeune enfant fut durement éprouvé dès l'âge le plus tendre : son père fut emporté par une cruelle maladie en l'année 1564 ; trois ans après, sa mère rejoignait dans la tombe l'époux qu'elle pleurait.

Le ciel voulut alors que l'orphelin tombât entre les mains d'un excellent tuteur, homme d'une admirable piété et d'un dévouement sans pareil pour tous les malheureux et pour tous les affligés. D'Urbin, Marc fut em-

mené à Cagli, dans la maison de son tuteur, qui dirigea lui-même son éducation. Sous ce maître indulgent et honnête, l'élève ne tarda pas à croître et en sagesse et en science. Plein de modestie et d'humilité, de patience et de piété, l'enfant n'apportait pas une moins grande ardeur au travail qu'à la prière ; il donnait chaque jour des preuves éclatantes d'une intelligence digne de son cœur.

Quand il atteignit l'âge de dix-sept ans, son tuteur l'envoya avec son frère aîné à Pérouse, pour y continuer ses études si bien commencées. Malheureusement, au bout d'une année à peine, ce frère vint à mourir, et Marc fut rappelé à Cagli. Quelque temps après il repartit avec ses deux autres frères pour l'Université de Padoue.

Là, il s'adonna, avec le zèle qu'il apportait à toutes choses, à l'étude du droit, et il devint un des plus brillants élèves de cette école célèbre. Sa bonne conduite fut un sûr garant de ses succès. Loin de fréquenter les maisons de jeu et les tavernes, comme tant d'autres étudiants, il les fuyait, résistait aux mauvais conseils de ses condisciples et les exhortait même à prendre de meilleures mœurs, à mener une vie plus chrétienne. Pour lui, parfait modèle de piété, il consacrait ses loisirs à la lecture des livres saints, fréquentait avec assiduité les églises, priait avec ferveur surtout la bienheureuse Vierge Marie, jeûnait la veille des jours qui lui sont consacrés, portait sa bannière dans les processions solennelles. Il n'avait qu'un ami, mais digne de lui, partageant ses travaux et ses exercices pieux, compagnon dévoué de ses études et de ses méditations, Hippolyte Conventini de Gubbio.

Cependant le pieux jeune homme était béni de Dieu ; ses progrès étaient rapides, et, le 28 mai 1582, il obtenait le titre de docteur, après une brillante discussion publique, qui frappa d'admiration tous les auditeurs. Il se rendit alors à Rome, où il passa quelques mois dans la maison hospitalière du cardinal Albani de Bergame ; de retour à Gubbio, chez son ami Hippolyte Conventini, il composa plusieurs ouvrages remarquables en prose et en vers.

Le moment était venu pour le jeune Marc de choisir l'état dans lequel il devait passer sa vie. Ses parents et ses amis l'exhortaient à se faire prêtre, mais il semblait préférer au clergé séculier l'état monastique. Il admirait surtout l'Ordre des Capucins, il les imitait, il étudiait leurs pratiques et leurs statuts.

Après avoir longtemps prié, il vint trouver le provincial de l'Ordre, et lui demanda à être admis dans un des couvents soumis à sa juridiction. Ses parents, ses amis, l'évêque du diocèse, le provincial lui-même, l'exhortèrent à renoncer à sa résolution : sa constitution était malade, sa santé mauvaise ; en un mot, il ne paraissait pas pouvoir supporter les fatigues et les austérités de la vie après laquelle il soupirait. Mais le pieux jeune homme persista dans son désir : il fit tant, par ses instances et par ses prières, qu'il triompha de cette opposition amicale, et qu'il entra, le 1^{er} mai 1584, au couvent de Fano. Il prit, à partir de ce jour, le nom de Bénédict.

Habitué depuis longtemps déjà au jeûne, aux dures pénitences, aux longues prières, il trouva le noviciat facile : il était un modèle de piété. Malheureusement la faiblesse de son tempérament ne tarda pas à trahir ses

efforts : il fut pris d'un grand mal d'estomac qu'accompagnait une fièvre brûlante. Les médecins étaient impuissants, et ses supérieurs l'envoyèrent se reposer au couvent de Fossombrone. Mais il ne guérissait pas, et le provincial prit la résolution de le sauver malgré lui, en le renvoyant à sa famille. Bénédict se jeta à ses pieds, le suppliant de le garder et déclarant à tous qu'il voulait vivre et mourir sous l'habit de capucin. Il obtint un délai de quelques jours, pendant lesquels il pria Dieu avec tant de ferveur que le Tout-Puissant, touché de cette admirable et persistante vocation, lui envoya une guérison inespérée.

Après tant d'épreuves, Bénédict fut enfin admis à prononcer ses vœux. Il fit auparavant son testament, suivant les statuts de l'Ordre. Il divisa sa fortune en deux parts : il laissa l'une à sa famille, pour l'aider à se relever des désastres qui l'avaient abattue ; il employa l'autre à doter de jeunes filles pauvres, à entretenir une vieille femme infirme et aveugle, à orner les églises. Les frères virent d'abord ce testament d'un mauvais œil, mais bientôt la part que Bénédict leur laissait prospéra tellement entre leurs mains, qu'ils comprirent qu'il y avait une manifestation évidente de la providence de Dieu.

On ignore où Bénédict passa les premières années après qu'il eut prononcé ses vœux ; on croit cependant que ce fut à Fano même, dans la ville bien-aimée où il avait eu le bonheur de se consacrer à Dieu. On sait que ses rares mérites le firent élever bientôt à la dignité de supérieur du couvent, malgré les refus que sa modestie lui faisait opposer à la bienveillance du général de l'Ordre. Il n'accepta cette dignité et toutes celles qui

lui furent accordées dans la suite, que par obéissance.

En même temps qu'il gouvernait son couvent avec le zèle ardent qu'il apportait à l'accomplissement de tous ses devoirs, il prêchait souvent, et l'ancien docteur en droit de l'université de Padoue devint bientôt un des orateurs sacrés les plus éminents de l'Italie.

En 1599, il fut désigné pour accompagner, avec quatre autres frères capucins, le bienheureux Père Laurent de Brindes, chargé d'une importante mission en Allemagne. Il s'agissait d'aller, pour leur part, opposer une digue à l'hérésie qui se répandait comme une lèpre, et arrêter le protestantisme croissant. Les saints missionnaires partirent, ne reculant devant aucun danger, aucune fatigue. Ils firent le voyage jusqu'à Vienne à travers des pays hostiles et des populations ennemies : les pieux pèlerins allaient, opposant un front calme aux outrages que les méchants et les impies ne leur épargnaient pas ; ils allaient, la prière et la bénédiction à la bouche.

De Vienne, ils se rendirent à Prague, cette vieille cité de l'hérésie, que les missionnaires trouvèrent toute-puissante et prête à frapper les représentants de la vraie foi. Bénédict y resta trois années, pendant lesquelles sa vie fut continuellement en danger, les attaques des protestants ne se lassant ni contre la religion romaine, ni contre les prêtres qui l'enseignaient. Bénédict, d'ailleurs, loin de se plaindre, éprouvait une grande joie de souffrir pour Dieu et pour la vérité ; son plus profond chagrin était de ne pas connaître parfaitement la langue allemande et de ne pouvoir pas, par suite de cette ignorance, prêter au Père Laurent de Brindes un concours aussi efficace que, dans son ardeur, il l'aurait souhaité.

Enfin, après ces trois années de fatigues et d'épreuves, il fut rappelé en Italie, où il revint avec le Père Victor de Licoli. Pendant leur voyage, les deux religieux s'endormirent un jour sur un rocher que dominaient d'autres sommets plus élevés. Le Père Victor rêva qu'une pierre énorme se détachait, tombait avec fracas et écrasait, dans sa chute, Bénédict, plongé dans un profond sommeil. Au même moment, il s'éveilla tout à coup, et aperçut, avec terreur, un rocher qui roulait en effet du sommet de la montagne, et menaçait son compagnon. Il poussa un grand cri. Bénédict fit alors un mouvement qui lui sauva la vie ; car la pierre tomba à l'endroit même où il s'était endormi, lui rasant le corps et effleurant presque son visage.

Une fois rentré en Italie, Bénédict reprit, sur l'ordre de ses supérieurs, la direction de son couvent et ses anciennes prédications. Le saint prêtre aimait surtout à s'adresser aux humbles et aux indigents, à consoler les petits, à secourir les malheureux. Aussi parlait-il sans prétention, sans grands mouvements oratoires, avec une émotion naïve et tendre, comme il convient quand on prêche pour le peuple, dans les modestes églises des campagnes ou des quartiers les plus pauvres des villes.

Bénédict accomplissait plus de conversions encore par l'éclatant exemple de sa vie que par son éloquence. C'est qu'il était, en effet, un admirable modèle de toutes les vertus chrétiennes. Que dire de sa piété ? Il eût donné volontiers tout son sang pour chacun des articles de la foi, et nous l'avons vu, pendant sa longue mission en Allemagne, se réjouir lorsqu'il endurait une souffrance nouvelle, un outrage, une injure, une menace

pour la cause de l'Eglise et pour l'amour de la vérité. On ne pouvait l'approcher sans admirer sa dévotion ardente.

Passait-il devant l'autel, non-seulement il s'inclinait, mais encore il baisait la terre. Il employait une partie de ses nuits à prier sur la pierre, dans l'église, absorbé dans ses méditations profondes. On le trouvait souvent plongé dans l'extase, le visage inondé de larmes, couvrant de ses baisers le crucifix. Ses genuflexions fréquentes finirent par lui durcir les genoux et lui courber la taille ; jeune encore, il semblait un vieillard, tant il était cassé et maigri par les longues macérations qu'il s'était imposées.

Il dormait à peine trois heures, ne buvait que de l'eau, portait un cilice, et se condamnait à un jeûne prolongé. Et cependant, outre toutes ces fatigues volontaires, il avait à supporter de terribles maladies qui le torturaient à la fois : des douleurs atroces d'estomac, la goutte, l'hydropisie. Il luttait avec une patience merveilleuse, bénissant Dieu et le remerciant des épreuves qu'il voulait bien lui envoyer.

L'humilité de Bénédicte n'était pas moindre que sa piété et que sa patience. Il désirait être toujours le dernier et n'acceptait qu'à regret les dignités que lui offraient les supérieurs de l'Ordre. Il portait une robe usée ; et quoiqu'il fût gardien du couvent qu'il habitait, il réclamait pour lui les missions les plus pénibles comme les plus humbles : il prenait en main le balais, il lavait la cuisine. On dit que le duc d'Urbin, le surprenant dans cet état, alors qu'il donnait ce bel exemple à tous les capucins placés sous sa direction, ne put retenir

ses larmes. Et le général de l'Ordre, Clément de Noto, témoin des vertus de Bénédict, s'écriait : « J'ai rencontré un saint Bernardin, j'admire en lui la simplicité de la colombe ».

Les dons extraordinaires, les miracles, n'ont jamais manqué à la sainte Eglise catholique pour preuves de la vérité de ses doctrines et de sa divine origine ; ils ne lui manqueront jamais. Le monde incrédule ferme les yeux à la lumière ; les uns passent ces manifestations éclatantes de la protection de Dieu sous un fier silence, ou n'en parlent qu'avec un dédain impie. Bénédict fut un de ces élus du Seigneur, en qui il se plaît à exercer sa puissance ; il obtint le don des miracles et des prophéties. Un jour, appelé par Camille, époux de Louise Torricelli, noble et sainte femme, qui, depuis quatre jours, était en proie aux douleurs de l'enfantement, Bénédict lui fit toucher des reliques et lui prédit qu'elle aurait une fille. Sa promesse s'accomplit. Une autre fois Bénédict eut le chagrin d'annoncer à son frère la mort prochaine de ses petits neveux qu'il aimait pourtant de toute son âme.

La réputation de sainteté de Bénédict s'était répandue au loin ; les malheureux et les malades venaient le trouver de toutes parts et lui demander la guérison. Le curé de Montalte avait été violemment frappé au visage par une bande de malfaiteurs ; l'un de ses yeux, ensanglanté, sortant de son orbite, semblait perdu. Bénédict fit ce que les plus savants médecins avaient jugé impossible, il le guérit.

Marius Ridolfi, patricien de la ville de Fossombrone, était, depuis plusieurs mois, dévoré par une fièvre brû-

lante ; il appela, à son chevet, Bénédicte, qui, après l'avoir béni et recommandé à Dieu dans une muette prière, le laissa complètement guéri.

Le Père Lactance de Pérouse, qui souvent accompagnait Bénédicte, fut témoin d'un miracle accompli par le pieux serviteur de Dieu. Un pauvre qui soutenait sur de mauvaises béquilles ses membres paralysés, vint lui demander l'aumône ; Bénédicte le bénit, et tout à coup l'infortuné paralytique, jetant au loin ses béquilles, se mit à marcher, ivre de joie et criant avec délire : « Miracle, miracle ! »

Au commencement de l'année 1625, Bénédicte reçut de ses supérieurs l'ordre de se mettre en route pour aller prêcher la mission du Carême à Sassocorbaro. Sans s'inquiéter de son grand âge, de sa faiblesse, de sa mauvaise santé, le saint homme n'hésita pas un moment et partit. Malheureusement la saison était froide et le chemin glissant ; Bénédicte tomba plusieurs fois et arriva, fatigué et meurtri, dans la ville d'Urbania, quelque temps après le coucher du soleil. Il lui fut impossible d'arriver jusqu'au couvent, qui était situé de l'autre côté de la ville, et il se décida à aller demander l'hospitalité à un des protecteurs de l'Ordre, Léonard Minci. Il ne put monter l'escalier que soutenu par les bras des serviteurs de son hôte, et on fut, pour ainsi dire, obligé de le porter au lit. A minuit, il était debout, selon son habitude, pour chanter matines et pour se donner la discipline ; et au point du jour, tout exténué qu'il était encore, il refusa d'user plus longtemps du bon vouloir de Léonard Minci, et poursuivit sa route jusqu'au couvent, où il tomba tout à fait malade. On envoya chercher le

médecin, qui trouva le mal dangereux et conseilla au bon Père de manger de la viande. Mais on était en Carême, et Bénédict n'y voulut absolument pas consentir, malgré les exhortations de ceux qui l'entouraient. Bien plus, il se leva et se rendit à Sassocorbaro, décidé à prêcher la mission dont il avait été chargé par ses supérieurs. Il la commença, en effet ; mais quand il eut prêché une dizaine de fois, il fut saisi par la maladie avec une violence telle qu'il fut bien obligé de renoncer à son saint ministère.

Couché sur son lit de douleur, il recevait les visites des fidèles qui lui baisaient les mains, s'agenouillaient pour recevoir sa bénédiction, s'arrachaient les reliques qu'il distribuait. Enfin, quand il comprit que ses forces l'abandonnaient et qu'il n'y avait plus espoir de continuer sa mission, il manifesta le désir d'être transporté au couvent d'Urbino.

Les vives douleurs qu'il éprouvait ne permettant pas qu'on l'y conduisît à cheval ou en voiture, douze hommes s'offrirent pour le porter dans une chaise. Pendant le voyage son état empira, et son médecin le fit conduire à Fossombrone, dans la maison de son propre frère. Bénédict souffrait un vrai martyr ; néanmoins sa figure était calme, et, loin de se plaindre, il remerciait Dieu de ces dernières épreuves.

Après dix-huit jours de repos dans la maison de son frère, il put enfin être transporté dans son couvent. Dès lors, il ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Ses regards ne se détachaient pas du crucifix qu'il avait posé sur une table auprès de sa couche ; il lisait son bréviaire, et il se sentait soulagé par cette lecture. Lorsque ses

derniers moments approchèrent, il reçut pieusement les derniers Sacrements et donna à ses frères sa suprême bénédiction ; puis il mourut, comme il l'avait annoncé, le mercredi qui suivit le quatrième dimanche après Pâques, en 1625. Il était âgé de soixante-quatre ans et sept mois.

La foule des fidèles vint prier auprès de son corps exposé dans l'église ; on se disputait les morceaux de sa robe, ses cheveux, les moindres souvenirs de lui, dont on fit des reliques. Le cadavre gardait l'apparence de la vie et répandait une odeur de myrrhe et d'encens.

Des miracles s'accomplirent sur son tombeau ; son biographe en a enregistré vingt-six.

(LECHNER)

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE SELON L'ORDRE DES MATIÈRES

AVRIL

I^{er} JOUR.

Pages.

Les bienheureux Thomas, Jacques, Pierre et Démétrius, martyrs dans les Indes orientales	1
Le bienheureux Césaire de Spire	6
Le bienheureux Antoine de Ségovie.....	10
Le bienheureux Melchior d'Hierba.....	12
Père François de Saint-Nicolas.....	14
André de Véga, du tiers ordre.....	29

II^e JOUR.

Ange de Spolète, mort martyr en Arménie.....	31
Le bienheureux Monalde de Florence	34
Le bienheureux Didace Dânon.....	36
Frère Luc de Valverde.....	39
Marie du Rosaire, du tiers ordre.....	42

III^e JOUR.

Vie du bienheureux Benolt de San-Fradello.....	44
Père François de Goa.....	75
Frère Pierre Martin.....	78
Alexandrine de Solmona, clarisse.....	96
Vie de Claire Martinez, veuve du tiers ordre	101

IV^e JOUR.

Le bienheureux Nicolas de Montecorvino, martyr.....	109
Le bienheureux Jean Martinozzi, martyr	113
Le bienheureux Jean Ethée, martyr.....	114
Le bienheureux Guillaume Cuffitella, ermite, du tiers ordre	115
Le bienheureux Jean de Valle	119

V^e JOUR.

Le bienheureux Conrad de Saxe, Etienne de Hongrie, et autres martyrs en Turquie.....	121
Frère Grégoire.....	123

VI^e JOUR.

	Pages.
Le bienheureux Pierre de Santoyo.....	124
Le bienheureux Gaspar de Florence.....	127
Le bienheureux Ambroise de Miliano.....	129
Le bienheureux Libert.....	133
Le bienheureux Jean d'Amsterdam.....	135
Les bienheureux Daniel O Haringuan, Philippe Osée et Maurice O Schaulan.....	136

VII^e JOUR.

Père Didace Castellon.....	137
Frère Martin Onativi.....	139
Frère Jérôme de Piazza.....	141
Frère François de Sainte-Madeleine.....	142
Jean Pacifique.....	144
Françoise de Serrone, vierge, du tiers ordre.....	145

VIII^e JOUR.

Le bienheureux Julien de Saint-Augustin.....	175
Frère Pierre Loup.....	179
Père Alphonse Loup.....	196

IX^e JOUR.

Père Martin Suetens et Père Rodolphe de Delft.....	207
Père Barthélemy de Castello.....	208

X^e JOUR.

Le bienheureux Lucide.....	213
Nicolas Thomacelle.....	214
Pierre d'Aierola.....	215

XI^e JOUR.

Père Barthélemy de Middelbourg.....	216
Père Jacques de Hita.....	219
Frère François de Mello.....	220
Frère Dominique de Saint-François.....	222
La bienheureuse sœur Paule Gonzague.....	225
Le vénérable Père Joseph de Carabantes.....	513

XII^e JOUR.

Le bienheureux Ange de Civasso.....	226
Les bienheureux frères Gérard et Simon.....	238
Marie de la Rose, vierge du tiers ordre.....	240

XIII^e JOUR.

	Pages.
Le bienheureux Père Gonzalve de Valle-Bonne, 15 ^e général de l'Ordre et plusieurs autres Pères de la province de Cologne.....	248

XIV^e JOUR.

Le bienheureux Gonzalve Marin, frère lai.....	251
Le Père Jean de la Croix	254

XV^e JOUR.

Le bienheureux Luce, du tiers ordre.....	258
Le bienheureux Pierre de Saint-André	265
Jean de Castel-Villari.....	266
Père Benoît de Valence.....	267
Père Estuniga.....	269
Père Bénigne de Gênes, 62 ^e général de l'ordre.....	270

XVI^e JOUR.

Le bienheureux Benoît-Joseph Labre.....	276
Père Matthieu Monfaion et plusieurs autres martyrs, en France.....	313
Sœur Blanche de Saint-Jean.....	315
Le vénérable Père Jacques Vergauwen, frère mineur récollet, provincial de la province de Saint-Joseph dans le comté de Flandres, et restaurateur de l'ordre en Flandre.....	316

XVII^e JOUR.

Le bienheureux Libérat de Macerata.....	328
Les bienheureux Humble et Pacifique de la Marche.....	334

XVIII^e JOUR.

Exaltation des reliques de sainte Elisabeth, veuve du tiers ordre.....	332
Père Paul de Sainte-Madeleine, martyr en Angleterre.....	343
Père Christophe Colman, martyr en Angleterre.....	348
Le bienheureux Jacques Olde, prêtre du tiers ordre.....	350
Frère André Ibernou.....	355
Père Alphonse Ordonnez.....	382
Père Antoine Maldonat.....	384

XIX^e JOUR.

Le bienheureux Conrad Milian.....	386
Hugues Riché et Richard Risbé, martyrs en Angleterre.....	393

XX^e JOUR.

Dominique de Léonissa	395
Les bienheureux Donat, Gaspar, et autres	400

	Pages.
Le bienheureux Jean de Massacio, ermite du tiers ordre.....	403
Père François Toralle, premier évêque d'Yucatan, en Amérique	406
Père Didace Landa, deuxième évêque d'Yucatan.....	407

XXI^e JOUR.

Le bienheureux Jean de Callio, du tiers ordre.....	412
Le bienheureux Démètre de Milan	413
Le bienheureux Guy de Bolsena.....	414
Jean Ruyz.....	416
Frère Alphonse d'Asperilla	418
Frère André de Valconète	422
Sœur Marie-Angèle Gini, clarisse.....	423

XXII^e JOUR.

Le bienheureux Etienne de Hongrie, martyr	431
Père Dominique, martyr	436

XXIII^e JOUR.

Le bienheureux Gilles, troisième compagnon de saint François	437
Frère Nicolas d'Assise	447
Frère Ventura, Père Buighil et Père Nigelle O Buyl	447
Le bienheureux Nicolas Pepoli.....	448

XXIV^e JOUR.

Le bienheureux Jean Peccham, archevêque de Cantorbéry.....	451
Sœur Hélène Céléstie, clarisse.....	457
Fidèle de Sigmaringen.....	533

XXV^e JOUR.

Le bienheureux Philippin.....	461
La bienheureuse Hélène Martinez, vierge du tiers ordre.....	464

XXVI^e JOUR.

Anne Ponce de Léon, comtesse de Feria, clarisse....	477
---	-----

XXVII^e JOUR.

Le bienheureux Jacques de Bitetto.....	489
Frère Barthélemy.....	492

XXVIII^e JOUR.

Translation de saint Pierre d'Alcantara.....	492
Le bienheureux frère Vincent.....	495
Le bienheureux Thomasie	497

	Pages.
Le bienheureux Apollone.....	498
Le bienheureux Jean Ricci.....	498
Le bienheureux Ange de Civitella.....	499
Père Sanctus Ferrari.....	500
Père Fergall.....	503
Le vénérable Charles de Motrone.....	560

XXIX^e JOUR.

Le bienheureux Ludovic de Plaisance.....	504
Le bienheureux Chérubin de Bergame.....	505
Le bienheureux François d'Aragon et plusieurs autres dont les reliques reposent à Campobasso.....	506

XXX^e JOUR.

Le bienheureux Michel de Barga.....	508
Père Sébastien de Florence et plusieurs autres, martyrs.....	511
Bénédict ou Benoit Passionèi.....	574

TABLE SELON L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

A

	Pages.	
Alexandrine de Solmona.....	3 avril	96
Alphonse d'Asperilla.....	21 —	418
Alphonse Loup.....	8 —	196
Alphonse Ordonnez.....	18 —	382
Ambroise de Miliano.....	6 —	129
André de Valconète.....	21 —	422
André de Véga.....	1 —	29
André Ibernou.....	18 —	355
Ange de Civasso.....	12 —	226
Ange de Civitella.....	28 —	499
Ange de Spolète, martyr en Arménie.....	2 —	31
Aune Ponce de Léon.....	26 —	477
Antoine de Ségovie.....	1 —	10
Antoine Maldonat.....	18 —	384
Apollone, d'Aquila.....	28 —	498

B

Barthélemy de Castello.....	9 —	208
Barthélemy de Middelbourg.....	11 —	216
Barthélemy, de Vitoria.....	27 —	492
Bénédict ou Benoît Passionéi.....	30 —	574
Bénigne de Gênes.....	15 —	270
Benoît de San-Fradello.....	3 —	44
Benoît de Valence.....	15 —	267
Benoît-Joseph Labre.....	16 —	276
Buighil.....	23 —	447
Blanche de Saint-Jean.....	16 —	315

C

Césaire de Spire.....	1 —	6
Charles de Motrone.....	28 —	560
Chérubin de Bergame.....	29 —	505
Christophe Colman.....	18 —	348
Claire Martinez.....	3 —	101
Conrad de Saxe.....	5 —	121
Conrad Milian.....	19 —	368

D

	Pages.	
Daniel O Haringuan.....	6	avril. 136
Démètre de Milan.....	21	— 413
Démétrius, martyr.....	1	— 1
Didace Castellon.....	6	— 137
Didace Dánon.....	2	— 36
Didace Landa.....	20	— 407
Dominique, de Hongrie.....	22	— 436
Dominique de Léonissa.....	20	— 395
Dominique de Saint-François.....	11	— 222
Donat.....	20	— 400

E

Estuniga.....	15	— 269
Etienne de Hongrie.....	22	— 431
Exaltation des reliques de sainte Elisabeth.....	18	— 332

F

Fergall.....	28	— 503
Fidèle de Sigmaringen.....	24	— 533
François d'Aragon.....	29	— 506
François de Goa.....	3	— 75
François de Mello.....	11	— 220
François de Saint-Nicolas.....	1	— 14
François de Sainte-Madeleine.....	7	— 142
Françoise de Serrone.....	7	— 145
François Toralie.....	20	— 406

G

Gaspar.....	20	— 400
Gaspar de Florence.....	6	— 127
Gérard et Simon.....	12	— 238
Gilles.....	23	— 437
Gonzalve de Valle-Bonne.....	13	— 248
Gonzalve Marin.....	14	— 251
Grégoire.....	5	— 123
Guillaume Cuffitella.....	4	— 115
Guy de Bolsena.....	21	— 414

H

Hélène Célésie.....	24	— 457
Hélène Martinez.....	25	— 464
Hugues Riché.....	19	— 393
Humble de la Marche.....	17	— 331

J

		Pages.
Jacques de Bitetto.....	27	— 489
Jacques de Hita.....	11	— 219
Jacques, martyr.....	1	— 1
Jacques Olde.....	18	— 350
Jacques Vergauwen.....	16	— 346
Jean d'Amsterdam.....	6	— 135
Jéan de Callio.....	21	— 412
Jéan de Castel-Villan.....	15	— 266
Jean de la Croix.....	14	— 254
Jean de Massacio.....	20	— 403
Jéan de Valle.....	4	— 119
Jéan Ethée.....	4	— 114
Jean Martinuzzi.....	4	— 113
Jean Pacifique.....	7	— 144
Jean Pecchan.....	24	— 451
Jean Ricci.....	28	— 498
Jean Ruyz.....	21	— 416
Jérôme de Piazza.....	7	— 141
Joseph de Carabantes.....	11	— 513
Julien de Saint-Augustin.....	8	— 175

L

Libérat de Macerata.....	17	— 328
Libert.....	6	— 133
Luc de Valverde.....	2	— 39
Ludovic de Plaisance.....	29	— 504
Luce.....	15	— 258
Lucide.....	10	— 213

M

Marie-Angèle Gini.....	21	— 423
Marie de la Rose.....	12	— 240
Marie du Rosaire.....	2	— 42
Martin Onativi.....	7	— 139
Martin Suetens.....	9	— 207
Matthieu Monfaçon.....	16	— 313
Maurice O Schaulan.....	6	— 136
Melchior d'Hierba.....	1	— 12
Michel de Barga.....	30	— 508
Monalde de Florence.....	2	— 34

N

Nicolas d'Assise.....	23	— 447
Nicolas de Montecorvino.....	4	— 109

		Pages.
Nicolas Pepoli.....	23	— 448
Nicolas Thomacelle.....	10	— 214
Nigelle O Buyl.....	23	— 447

P

Pacifique de la Marche.....	17	— 331
Paul de Sainte-Madeleine.....	18	— 343
Paule Gonzague.....	41	— 225
Pierre d'Aierola.....	10	— 215
Philippe Osée.....	6	— 136
Philippin.....	25	— 461
Pierre de Saint-André.....	15	— 265
Pierre de Santoyo.....	6	— 124
Pierre Loup.....	8	— 179
Pierre Martin.....	3	— 78
Pierre, martyr.....	1	— 1

R

Richard Risbé.....	19	— 393
Rodolphe de Delft.....	9	— 207

S

Sanctus Ferrari.....	28	— 500
Sébastien de Florence.....	30	— 311
Simon et Gérard.....	12	— 238

T

Thomasie.....	28	— 497
Thomas, martyr.....	1	— 1
Translation de saint Pierre d'Alcantara.....	28	— 492

V

Ventura.....	23	— 447
Vincent.....	28	— 495

FIN DES TABLES.

